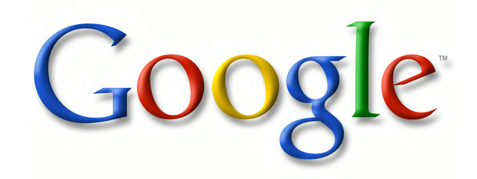



BUHR A
a39015 01814470 2b




RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

L'ESPAGNE

PENDANT LE MOYEN AGE

PAR

R. DOZY

membre de l'Académie royale des sciences de Copenhague, correspondant de celle de St.-Pétersbourg, de l'Institut de France et de l'Académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

Troisième édition

revue et augmentée

TOME SECOND

PARIS
MAISONNEUVE & Co.
25. Quai Voltaire. 25.

LEYDE
E. J. BRILL.

1881.



RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

L'ESPAGNE

PENDANT LE MOYEN AGE

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

L'ESPAGNE

PENDANT LE MOYEN AGE

PAR

R. DOZY

membre de l'Académie royale des sciences de Copenhague, correspondant de celle de St.-Pétersbourg, de l'Institut de France et de l'Académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

Troisième édition

revue et augmentée

TOME SECOND

PARIS
MAISONNEUVE & Có.
25. Quai Voltaire. 25.

LEYDE
E. J. BRILL.

1881.

LE CID

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS.

> Ich weiz wol, ir ist vil gewesen,
> die von Tristande hant gelesen:
> unde ist ir doch niht vil gewesen,
> die von im rehte haben gelesen.
> Gottfried von Strassburg,
> *Tristan und Isolt*, vs. 31—34.

INTRODUCTION.

> Decidnos por Dios, señor,
> Quien sois vos?
> Gil Vicente, *Comedia do viuvo.*

Parmi tous les héros que l'Espagne a produits au moyen âge, il n'en est qu'un seul qui ait acquis une réputation vraiment européenne: c'est Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid Campéador. Les poètes de tous les temps l'ont chanté. Le plus ancien monument de la poésie castillane porte son nom; plus de cent cinquante romances célèbrent ses amours et ses combats; Guillen de Castro, un des plus mâles talents de la Péninsule, Diamante, d'autres encore, l'ont choisi pour le héros de leurs drames. Tout le monde le connaît: en France,

par la tragédie de Corneille, en Allemagne, par la traduction que Herder a donnée du Romancero.

D'où vient ce puissant intérêt, ce prestige attaché à ce nom? Qu'a-t-il donc fait, ce Cid, pour que l'Espagne en soit si fière, pour qu'il soit devenu le type de toutes les vertus chevaleresques, pour qu'il ait jeté dans l'ombre tous ses frères d'armes, tous les héros espagnols du moyen âge? Et puis, le Cid des *cantares*, des romances, des drames, est-il bien le Cid de l'histoire? Ou bien n'est-il qu'une création magnifique des poètes de la Péninsule?

Depuis bien longtemps, ces questions ont occupé les historiens de l'Espagne et de l'Europe entière. La critique historique en était encore à ses premiers tâtonnements, que déjà un poète et un historien du XVe siècle, Fernan Perez de Guzman[1], exprima des doutes sur certains points de l'histoire du Cid, et dans le siècle où nous sommes, le jésuite Masdeu n'a pas craint d'avancer que l'on ne possède sur ce héros fameux aucune notice qui soit certaine ou fondée, que l'on ne sait absolument rien à son sujet, pas même sa simple existence. Aucun autre écrivain n'a poussé le scepticisme aussi loin; mais il n'en est pas moins vrai, d'abord que certaines romances et certaines parties de la *Crónica general* renferment des erreurs et des fictions; ensuite que les anciens témoignages latins ou espagnols sont très rares et très maigres; car tout ce qu'on possède en ce genre se ré-

---

1) Voyez son poème intitulé *Loores de los claros varones de España*, copla CCXIX (dans Ochoa, *Rimas inéditas del siglo XV*).

duit au contrat de mariage entre Rodrigue et Chimène[1], et à quelques lignes d'une chronique latine, écrite dans le midi de la France, vers l'année 1141, où elle s'arrête. Les autres sources de l'histoire du Cid sont toutes postérieures à l'année 1212. Ce sont de courtes notices qui se trouvent dans la chronique latine de Burgos, dans les *Anales Toledanos primeros*, dans le *Liber Regum*, dans les Annales latines de Compostelle, dans la chronique de Lucas de Tuy, et dans celle de Rodrigue de Tolède; et l'on s'est demandé si l'on pouvait accorder une bien grande confiance à des chroniqueurs du XIIIe siècle, quand il s'agissait du Cid, qui, comme nous l'apprend le biographe d'Alphonse VII, était déjà devenu le héros des chants populaires un demi-siècle après sa mort. Nous possédons en outre les *Gesta Roderici Campidocti*, ouvrage que Risco a découvert dans la Bibliothèque du couvent de Saint-Isidore à Léon, et qu'il a publié en 1792, dans un livre qui porte ce titre: *La Castilla y el mas famoso Castellano.* Cette biographie assez étendue doit avoir été écrite avant l'année 1238, époque de la prise de Valence par Jacques Ier d'Aragon; car, en parlant de la prise de Valence par les Sarrasins après la mort de Rodrigue, l'auteur dit: «et numquam eam ulterius perdiderunt.» Il n'est plus permis aujourd'hui de révoquer en doute l'existence du manuscrit de Léon, comme Masdeu l'a fait en 1805, car ce ma-

1) Ce document a été publié en 1601 par Sandoval (*Monesterio de San Pedro de Cardeña*, fol. 43 r. — 44 v.), et réimprimé par Sota (*Chrónica de los principes de Asturias, y Cantabria*, p. 651) et par Risco (*La Castilla*, p. VI et suiv. de l'appendice).

nuscrit se trouve actuellement dans la Bibliothèque de l'Académie de l'histoire à Madrid, laquelle possède aussi un autre exemplaire de ce livre, exemplaire dont l'écriture est du XVe siècle [1], tandis que celle du manuscrit de Léon, à en juger par le fac-similé des cinq premières lignes que l'on trouve dans la traduction espagnole de l'ouvrage de Bouterwek, est du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle [2]. Mais il reste encore à examiner si ce livre est en tout point digne de confiance, comme l'ont cru Risco et Jean de Müller, le célèbre historien de la Confédération suisse, qui a publié, en 1805, une histoire du Cid, ou bien si c'est un tissu de fables, comme Masdeu a tâché de le prouver dans une dissertation de 168 pages, qui se trouve dans le vingtième volume de son *Historia critica de España.*

D'un autre côté, on se demande s'il y a quelque chose de vrai dans l'ancienne Chanson du Cid, que Sanchez a publiée en 1779, et dans cette partie de la *Crónica general* où il est question de notre héros. La Chanson a été regardée par Jean de Müller comme une source à laquelle l'historien pouvait puiser, et encore de nos jours cette opinion a trouvé des défenseurs. Quant à la *Crónica general*, un savant allemand, M. Huber [3], est d'avis que la partie de ce livre qui traite des affaires de Valence, n'est pas, comme on le croit ordinairement, fa-

---

1) Voir le *Memorial histórico Español*, t. IV, p. XII.

2) Telle est l'opinion des traducteurs de Bouterwek; c'était aussi celle de notre savant archéologue feu M. le docteur Janssen, que j'ai consulté à ce sujet.

3) Voyez l'Introduction que ce savant a ajoutée à son édition de la *Chrónica del Cid*, Marbourg, 1844, p. LVI et suivantes.

buleuse et absurde; il pense au contraire qu'il est possible que ce récit ait été écrit par un Arabe valencien, contemporain du Cid, puisqu'il est à la fois simple et circonstancié, mais nullement poétique, et que le Cid y apparaît sous un jour peu favorable.

Voilà donc plusieurs questions, toutes plus ou moins épineuses, plus ou moins controversées jusqu'ici. Qu'est-ce que la chronique latine: est-elle histoire ou fiction? Qu'est-ce que la *Chanson du Cid?* Est-ce une chronique rimée ou bien un ouvrage d'imagination? Y a-t-il quelque chose de vrai dans la partie de la *Crónica general* qui traite du Cid, dans la chronique qui porte son nom, dans les romances, dans la *Crónica rimada* qu'a publiée M. Francisque Michel? Enfin, qu'était-ce que le Cid? Qu'a-t-il fait? Comment et pourquoi est-il devenu le héros espagnol par excellence? Pourquoi son histoire, vraie ou fausse, est-elle devenue le thème favori des poètes du moyen âge? En quoi le Cid de la tradition diffère-t-il du Cid de l'histoire?

PREMIÈRE PARTIE.

LES SOURCES.

I.

> Right well I wote, most mighty Soveraine,
>   That all this famous antique history
>   Of some th' aboundance of an ydle braine
>   Will iudged be, and painted forgery,
>   Rather then matter of iust memory.
>
> — — — — — — — — — — —
>
> But let that man with better sence advize,
>   That of the world least part to us is red;
>   And daily how through hardy enterprize
>   Many great regions are discovered,
>   Which to late age were never mentioned.
>
> Spenser, *The Faerie Queene*, Book II.

> Sus treib ich manige süche,
> unz ich an éinem büche
> alle sine jehe gelas,
> wie dirre aventure was.
>
> Gottfried von Strassburg,
> *Tristan*, vs. 63—66.

Une découverte inattendue m'a mis en état de débrouiller et d'éclaircir la matière qui nous occupe. Pendant mon séjour à Gotha, dans l'été de l'année 1844, j'examinai le manuscrit arabe 266, que le Catalogue présente comme un fragment de l'histoire d'Espagne par Maccarî. Je ne tardai pas à reconnaître que ce titre

est faux, et que le manuscrit contient la première partie du troisième volume de la *Dzakhîra* d'Ibn-Bassâm, ouvrage qui traite des hommes de lettres qui fleurirent en Espagne dans le Ve siècle de l'hégire [1]. Je ne tardai pas non plus à m'apercevoir que ce manuscrit contient un long et important passage sur le Cid, passage d'autant plus remarquable qu'Ibn-Bassâm écrivit ce volume à Séville en 503 de l'hégire [2], 1109 de notre ère, c'est-à-dire dix années seulement après la mort du Cid. Son récit est donc le plus ancien de tous ceux que nous possédons, puisqu'il est antérieur de trente-deux années à la chronique latine écrite dans le midi de la France, et ce qui en rehausse la valeur, c'est que l'auteur y invoque le témoignage d'une personne qui avait connu le Campéador.

Le passage dont il est question se trouve dans le chapitre qui roule sur Ibn-Tâhir, l'ex-roi de Murcie, qui, après avoir perdu son trône, s'était établi à Valence. Je vais le traduire dans son entier, car il ne contient rien qui, par la suite, ne doive nous être éminemment utile, et quoiqu'il soit fort difficile de faire passer dans une langue moderne ce style de rhéteur, hérissé de périphrases verbeuses et de métaphores bizar-

---

1) Voyez *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*, t. I, p. 189 et suiv., où j'ai parlé longuement d'Ibn-Bassâm, de sa *Dzakhîra*, du manuscrit d'Oxford (2e volume) et de celui de Gotha.

2) Voyez *ibid.*, p. 197. L'année arabe 508 commence le 31 juillet 1109 et finit le 19 juillet 1110; mais il est très certain qu'Ibn-Bassâm écrivit le passage en question avant le 24 janvier 1110, époque de la mort de Mostaîn de Saragosse. Ce prince, comme on le verra tout à l'heure, vivait encore quand Ibn-Bassâm écrivit.

res, je tâcherai cependant de rendre les paroles de l'auteur aussi littéralement que je pourrai le faire sans nuire à la clarté et sans trop heurter le génie de la langue française [1]:

«Ibn-Tâhir écrivit une lettre à Ibn-Djahhâf, quand le cousin germain de ce dernier se fut révolté à Valence. Nous en empruntons ce qui suit:

«Comme les preuves que vous m'avez données de votre bienveillance, mon respectable ami, sont pour moi un habit que je n'ôterai jamais, et que vous m'avez imposé la reconnaissance comme un précieux fardeau que je ne cesserai de porter, je vais me confier à vous les yeux fermés, et j'imputerai la faute de ce qui s'est fait à un injuste destin. Après sa révolte qui, à ce qu'il pense, l'a porté jusqu'aux étoiles et l'a rendu bien supérieur aux habitants du ciel, votre cousin (que Dieu augmente ses bonnes qualités!) me regardait de travers, et il croyait que je lui portais envie ou que j'étais son rival. Mais que Dieu maudisse celui qui lui envie cette magnifique révolte;

Elle n'était faite que pour lui, et il n'était fait que pour elle [2]!

«Puis son noble courroux s'est déchaîné contre moi,

---

1) Voyez le texte dans l'Appendice, nº I.

2) Ce vers, qu'Ibn-Tâhir place ici par ironie, est d'Abou-'l-Atâhiya, un célèbre poète qui florissait avant et après 800, et appartient à un poème qu'il composa à la louange du calife abbaside Mahdî; voyez Ibn-Khallicân, t. I, p. 106 éd. de Slane. Le pronom féminin se rapporte à الخلافة, *la dignité de calife*, qui se trouve dans le vers qui précède. Ils sont renommés et souvent cités, p. e. dans le *Cartâs*, p. 275, dans l'*Histoire de Tunis* par Bâdjî, p. 115 éd. de Tunis, et dans les *Mille et une Nuits*, t. IV, p. 283 éd. Macnaghten.

et il m'a tracassé de toutes les manières. Cependant je dévorais mes chagrins quelque cuisants qu'ils fussent; je faisais semblant de ne pas m'apercevoir de ses desseins; je cachais ma douleur si grande qu'elle fût; je ne me vengeais qu'en lui faisant du bien. Mais aujourd'hui il a eu l'idée (et il en a de détestables) de combler la mesure de l'iniquité et de l'insolence, et il m'est arrivé une chose si étrange que je n'avais jamais pu la supposer; aussi la cause de sa conduite m'est inexplicable. Quand mon messager est venu le trouver pour l'interroger sur certaines choses, il lui a montré un visage morne et refrogné; il lui a tourné le dos et a fait preuve d'un insupportable orgueil. Néanmoins j'ai su me contenir, car j'ai voulu respecter la bienséance et ne faire que ce qui était convenable; mais ce n'est pas par respect pour Abou-Ahmed que je me suis contenu, et ses procédés envers moi n'ont pas été tels qu'ils dussent m'empêcher d'agir.

«Je le jure solennellement: si le destin vous conduit vers moi et que je me trouve encore ici, je vous ferai goûter tous les plaisirs et je vous porterai sur les mains, vous et vos amis [1]. Mais que Dieu vous laisse longtemps dans votre demeure, et qu'il la protège contre les malheurs! Qu'il vous conserve votre haute dignité qui vous servira de marchepied pour arriver à des charges encore plus éminentes! Que l'élévation de celui dont je vous ai parlé, ne vous porte pas malheur, mais que sa chute vous porte bonheur! Car on ne souffre pas

1) Dans le texte, Ibn-Tâhir se compare à un chameau, et il dit: „je vous porterai sur mes épaules et sur mon dos, vous et vos amis.„

longtemps un homme tel que lui; il ne reste pas longtemps en place, et on ne lui accorde pas un long délai!»

«Abou-'l-Hasan [1] dit: Cet Abou-Abdérame ibn-Tâhir vécut assez longtemps pour être témoin de la chute de tous les princes des petites dynasties, et de la calamité qui frappa les musulmans de Valence; calamité qui fut causée par le tyran le Campéador, que Dieu le mette en pièces! Il fut alors jeté en prison dans cette Marche, l'an 488 [2]. De sa prison, il écrivit à un de ses amis une lettre où il dit:

«Je vous écris au milieu du mois de Çafar. Nous sommes devenus prisonniers après une suite de malheurs si graves qu'ils n'ont jamais eu leurs pareils. Si vous pouviez voir Valence (que Dieu veuille la favoriser d'un regard et lui rendre sa lumière!), si vous pouviez voir ce que le destin a fait d'elle et de son peuple, vous la plaindriez, vous pleureriez ses malheurs; car les calamités lui ont enlevé sa beauté; elles n'ont laissé aucune trace de ses lunes ni de ses étoiles! Ne me demandez donc pas ce que je souffre, quelles sont mes angoisses, quel est mon désespoir! A présent je suis obligé de racheter ma liberté au prix d'une rançon, après avoir affronté des périls qui m'ont presque ôté la vie. Il ne me reste d'autre espoir que la bonté de Dieu, à laquelle il nous a accoutumés, et sa bienveillance qu'il nous a

1) C'est-à-dire Ibn-Bassâm (Abou-'l-Hasan Alî ibn-Bassâm), comme porte le man. B.

2) Cette date est fausse, comme nous le verrons plus tard Ibn-Tâhir écrivit la lettre qu'on va lire, au milieu de Çafar 487, c'est-à-dire le 6 mars 1094. Il était alors prisonnier dans le camp du Cid, auquel il avait été livré par Ibn-Djahhâf.

garantie. Je vous ai fait partager mes chagrins, car il faut tout partager avec son ami, et je connais votre fidélité et le bienveillant intérêt que vous me portez. Je l'ai fait aussi pour pouvoir demander de vous une sincère et fervente prière en ma faveur: peut-être une telle prière sera-t-elle suivie de ma mise en liberté, car Dieu (son nom soit glorifié!) aime à exaucer les prières. Puissiez-vous toujours voir ses bénédictions dans l'endroit où vous vous trouvez!»

«Abou-'l-Hasan dit: Puisque nous avons parlé de Valence, nous devons faire connaître la calamité qui la frappa, et nous devons dire quelque chose de la guerre dont cette province fut le théâtre: guerre dont la course précipitée ne se prolongea que trop longtemps pour l'Islâm, et que les grands et perpétuels efforts d'hommes justement inquiets ne purent réprimer. Nous devons aussi faire connaître les raisons des crimes commis pendant cette guerre, et des maux que les musulmans eurent à endurer; nous devons nommer ceux qui marchèrent sur le chemin de cette guerre, ceux qui entraient et sortaient par les portes de ces combats acharnés.

«RÉCIT DE LA CONQUÊTE DE VALENCE PAR L'ENNEMI, ET DE LA RENTRÉE DES MUSULMANS DANS CETTE VILLE.

«Abou-'l-Hasan dit: Dans le quatrième volume [1], nous placerons, s'il plaît à Dieu, quelques sentences et quelques phrases, qui feront voir comment Alphonse, le tyran des Galiciens, ce peuple infidèle (que Dieu le mette

---

1) Ce quatrième volume n'existe pas en Europe, ou du moins on ne l'a pas encore trouvé.

en pièces!), s'empara de la ville de Tolède, cette perle placée au milieu du collier, cette tour la plus élevée de l'empire dans cette Péninsule. Nous expliquerons alors les raisons qui firent obtenir à Alphonse le gouvernement de cette ville, et qui lui accommodèrent là un doux lit, de sorte qu'il mania aisément les habitants, dorénavant semblables à des chameaux dociles, et qu'il établit sa résidence dans ces hautes murailles. Yahyâ ibn-Dzî-'n-noun, qui portait le surnom royal d'al-Câdir-billâh, fut celui qui attisa le premier le feu de la guerre, et le fit flamber. Lorsqu'il céda Tolède (que Dieu veuille renouveler sa splendeur passée et récrire son nom sur le registre des villes musulmanes!) à Alphonse, il stipula que ce dernier s'engagerait à lui soumettre la rebelle Valence, et à lui prêter son appui pour conquérir et occuper cette capitale, cet appui dût-il être exigu; car Câdir savait qu'auprès d'Alphonse il ne serait qu'un prisonnier ou un domestique. Il se mit donc en route; mais les portes des châteaux se fermèrent devant lui, et les auberges ne voulurent pas le recevoir. A la fin il arriva à la forteresse de Cuenca, auprès de ses partisans, les Beni-'l-Faradj, ainsi que nous le raconterons, s'il plaît à Dieu, dans le quatrième volume. Les Beni-'l-Faradj étaient ses serviteurs les plus fidèles et les confidents de ce qu'il faisait de bon ou de mauvais. Au commencement, ce fut par leur appui qu'il parvint à son but; à la fin, ce fut auprès d'eux qu'il se retira. Puis il commença à se mettre en relation avec Ibn-Abdalazîz; il sut coudre excuses à excuses, et dans ses lettres il donna à son affaire un tour spécieux. Ibn-Abdalazîz riait ra-

rement alors, mais il pleurait souvent: quelquefois il disait ce qu'il pensait, mais ordinairement il le cachait. Les astres roulent toujours, et l'ordre de Dieu s'exécute quoi qu'il arrive!

«Sur ces entrefaites, on apprit qu'Ibn-Abdalazîz avait rendu le dernier soupir, et que ses deux fils se querellaient à Valence. Alors Ibn-Dzî-'n-noun se rendit vers cette ville aussi rapidement que les *catâs* tombent sur les bords de l'eau [1], et il y arriva à l'improviste, ainsi qu'un espion vient interrompre tout à coup un rendez-vous d'amour.

«Plus tard, dans l'année 479, les princes de notre pays se mirent en rapport avec l'émir des musulmans [2] (que Dieu lui soit propice!) ainsi que nous l'avons dit plus haut, et celui-ci remporta sur le tyran Alphonse (que Dieu le mette en pièces!) cette glorieuse victoire du vendredi, comme nous l'avons raconté [3]. Alphonse (que Dieu le maudisse!) retourna alors vers son pays; mais il ressemblait à un oiseau dont les ailes ont été brisées, à un malade qui a de la peine à respirer. Alors la poitrine de ce Yahyâ ibn-Dzî-'n-noun se trouva dégagée; il aspira l'air vital, et, heureux d'avoir encore un souffle de vie, il fit ce que firent tous les autres

---

1) Le *catâ* est une espèce de perdrix; Silvestre de Sacy en a parlé fort au long dans sa *Chrestomathie arabe* (t. II, p. 367 et suiv.). Chanfarâ, dans le magnifique poème (vs. 36 et suiv.) que Fresnel a traduit avec tant de talent et de bonheur, se glorifie de ce que, grâce à l'extrême rapidité de sa course, il arrive avant les *catâs* à la citerne.

2) Tel était le titre que portait Yousof ibn-Téchoufîn l'Almoravide.

3) Il s'agit ici de la bataille de Zallâca, livrée le vendredi 23 octobre 1086.

princes: il conclut une alliance avec l'émir des musulmans.

«Mais, comme nous l'avons dit, le mauvais vouloir des princes augmentait tous les jours, et leurs calomnies mutuelles rampaient de l'un à l'autre. Dieu permit alors à l'émir des musulmans de déjouer leurs intrigues, de guérir les maux que causait leur jalousie, et de délivrer tous les musulmans de leurs mauvaises actions et de leurs desseins abominables. Il commença à le faire, ainsi que nous l'avons dit, dans l'année 483. Son autorité fut reconnue aussitôt dans toutes les provinces, et, dans les prières publiques, les prédicateurs prononçaient son nom avec orgueil. Pendant le reste de l'année 483, et pendant l'année suivante, il continua à chasser les roitelets de leurs trônes, ainsi que le soleil chasse les étoiles devant lui, et à faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de leur puissance. A cette occasion Abou-Tammâm ibn-Riyâh composa ce vers:

Leurs pays ressemblent à des femmes forcées par leurs compagnes à divorcer d'avec leurs époux [1].

Et quand les Beni-Abbâd eurent été detrônés, Abou-'l-Hosain ibn-al-Djadd composa ceux-ci, dans lesquels il fait allusion, je crois, au seigneur de Majorque [2]:

1) Les poètes arabes nomment souvent le seigneur d'un pays *l'époux* de ce pays; mais le nôtre ne me semble pas avoir été heureux en disant: „forcées par leurs compagnes,“ à savoir par les autres femmes des mêmes maris.

2) Le seigneur de Majorque était alors Nâcir-ad-daula Mobaschir. Il avait été nommé au gouvernement de cette île par Alî ibn-Modjéhid, le seigneur de Dénia; mais quand celui-ci eut été privé de ses États par Moctadir de Saragosse, il s'était déclaré indépendant. Voir Ibn-Khaldoun, man., t. IV, fol. 28 v.

Allez dire à celui qui espère pouvoir dormir tranquillement: Vos reins sont bien loin de la couche! Quand vous voyez que le destin a brisé en pièces les montagnes de Radhwâ [1], que croyez-vous qu'il fera d'un papillon?

«Quand Ahmed ibn-Yousof ibn-Houd, celui qui, aujourd'hui encore, gouverne la Marche de Saragosse [2], s'aperçut que les soldats de l'émir des musulmans sortaient de chaque défilé, et que, du haut de tous les beffrois, ils épiaient ses frontières, il hala après eux un chien de Galice [3], appelé Rodrigue et surnommé le Campéador. C'était le fléau du pays; il avait livré aux roi-

---

1) Radhwâ est le nom d'une chaîne de montagnes près de Médine. C'est ici que le poète fait allusion aux Abbâdides, qu'à cause de leur bravoure et de leur puissance, il compare à de hautes montagnes.

2) Ahmed Mostaîn, roi de Saragosse, mourut dans cette même année 503, où Ibn-Bassâm écrivit. Ibn-al-Abbâr (p. 224) donne la date précise de la mort de ce prince, quand il dit: „Il fut tué dans la guerre sainte, non loin de Tudèle, le lundi, 1er jour de Redjeb de l'année 503.„ Le 1er Redjeb 503 tombe réellement un lundi, et il répond au 24 janvier 1110. La mort de Mostaîn est fixée à la même année dans une charte de Sainte-Marie d'Yrache, que cite Moret (*Annales de Navarra*, t. II, p. 83). Dans une autre charte, citée par Blancas (*Aragon. rer. comment.*, p. 637), on lit: „Facta carta Era 1148, anno quo mortuus est Almustahen super Valterra„ — Valtierra se trouve près de Tudèle, au nord de cette ville — „et occiderunt eum milites de Aragone et de Pampilona, noto die VIII. Kal. April. Regnante Domino nostro Iesu Christo, et sub eius gratia Anfusus,„ — Alphonse Ier, roi d'Aragon et de Navarre, le mari d'Urraque de Castille et de Léon — „gratia Dei Imperator de Leone et Rex totius Hispaniæ, maritus meus.„ Blancas, Briz Martinez (*Hist. de San Juan de la Peña*, p. 724) et Moret (*loco laud.* et p. 86) ont conclu de là que Mostaîn mourut le 24 mars (qui tombe un jeudi) 1110; mais la date qui suit les mots solennels *noto die*, est ici, comme toujours, celle où la charte a été écrite, et non celle de l'événement dont il vient d'être parlé en parenthèse. La charte n'indique donc pas le jour, mais seulement l'année, où Mostaîn fut tué.

3) Par le mot *Galice*, Ibn-Bassâm et les auteurs de son temps entendent la Galice proprement dite, la Castille et Léon.

telets arabes de la Péninsule plusieurs batailles, dans lesquelles il leur avait causé des maux de toute sorte. Les Beni-Houd l'avaient fait sortir de son obscurité [1]; ils s'étaient servis de son appui pour exercer leurs violences et exécuter leurs vils et méprisables projets; ils lui avaient livré différentes provinces de la Péninsule, de sorte qu'il avait été à même de parcourir les plaines en vainqueur et de planter sa bannière dans les plus belles villes. Aussi sa puissance était devenue très grande, et il n'y avait contrée d'Espagne qu'il n'eût pillée. Quand donc cet Ahmed, de la famille des Beni-Houd, craignit la chute de sa dynastie et qu'il vit ses affaires s'embrouiller, il voulut placer le Campéador entre soi et l'avant-garde de l'armée de l'émir des musulmans. Par conséquent, il lui fournit l'occasion d'entrer sur le territoire valencien, et lui donna de l'argent et des troupes. Le Campéador mit donc le siège devant Valence, où la discorde avait éclaté et où les habitants avaient commencé à émigrer. Voici pourquoi. Quand le faqui Abou-Ahmed ibn-Djahhâf, qui remplissait alors à Valence l'emploi de cadi, vit d'un côté se succéder les armées des Almoravides, et de l'autre, ce tyran que Dieu maudisse, il excita une sédition. Il prit exemple sur le filou qui a d'excellentes occasions pour exercer son métier quand il y a de la rumeur sur le marché; il voulut obtenir le gouvernement en trompant les deux partis; mais il avait oublié l'histoire du renard et des deux bouque-

---

1) Il ne faut voir ici qu'une de ces phrases de rhéteur, qui en disent plus que l'auteur n'en voulait dire.

tins[1]. D'abord il prit à son service un petit nombre des soldats de l'émir des musulmans; puis il fondit avec eux sur le palais du méchant Ibn-Dzî-'n-noun, dans un moment où celui-ci ne se tenait pas sur ses gardes et où ses soldats n'étaient pas auprès de lui, de sorte qu'il n'avait d'autres défenseurs que ses plaintes. Alors il le tua, dit-on, par la main de l'un des Beni-'l-Hadîdî, qui voulait venger ceux de ses parents qu'Ibn-Dzî-'n-noun avait tués, ou qu'il avait privés de leurs dignités. (L'histoire de ces Beni-'l-Hadîdî sera racontée plus tard, s'il plaît à Dieu, et les détails en seront exposés dans ce livre, à l'endroit convenable[2].) A l'occasion du meurtre d'Ibn-Dzî-'n-noun Câdir par Ibn-Djahhâf, Abou-Abdérame ibn-Tâhir composa ces vers:

Doucement, ô toi dont un œil est bleu et l'autre noir[3],

---

1) Un renard vit un jour deux bouquetins qui se donnaient très chaudement des coups de corne; leur sang coulait à grands flots. Il faut profiter de tout, pensa le rusé compère, et il se mit à lécher le sang qu'avaient perdu les deux champions. Mais ceux-ci qui, à ce qu'il paraît, avaient des idées très rigides sur la propriété, ne goûtèrent nullement l'idée du fin matois: oubliant leur querelle, ils l'attaquèrent tous les deux et le tuèrent sur la place.

J'étais dans le même cas qu'Ibn-Djahhâf: comme lui, j'avais oublié cette fable, que j'avais pourtant lue dans Bidpai (p. 94). Mon excellent ami, M. Defrémery, a eu la bonté de me le rappeler, en ajoutant qu'elle est racontée aussi dans le *Pantchatantra* (livre I, chap. intitulé *Aventures de Déva-Sarma*, cité par Aug. Loiseleur des Longchamps, *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, p. 33, 34), dans l'*Anwâri Sohaili* (édit. de 1829, p. 72) et dans l'*Homayoun nâmeh* (*Contes et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, traduites par* Galland, t. I, p. 310, 311).

2) D'après le man. B., le passage auquel Ibn-Bassâm renvoie ici, se trouve dans le quatrième volume de son ouvrage.

3) Quand on lit الأحنف, comme porte le man. B., il faut traduire: « ô toi, l'homme aux jambes torses. »

car tu as commis un crime horrible: tu as tué le roi Yahyâ, et tu t'es revêtu de sa tunique [1]. Le jour où tu seras récompensé comme tu le mérites, viendra inévitablement!

«Quand Abou-Ahmed eut exécuté son projet, et que son pouvoir, à ce qu'il prétendait, se fut affermi, il se trouva dans un grand embarras et *les gazelles que Khidâch poursuivait se dispersèrent de tous côtés* [2]. Il n'y avait là rien d'étonnant, car Abou-Ahmed se trouva obligé de régler les affaires publiques dont il n'avait jamais sondé les secrets, de remplir des fonctions administratives dont il n'était pas habitué à s'acquitter avec rapidité, dont il ne connaissait pas les difficultés nombreuses; il ne savait pas que gouverner est tout autre chose que de dire à des hommes qui se disputent, ce que prescrit la loi; il ne savait pas que commander des troupes est tout autre chose que de déclarer tel

---

1) C'est-à-dire, tu t'es approprié les vêtements royaux, tu as usurpé le trône.

2) C'est le premier hémistiche du vers:

تفرّقت الظباء على خداش فما يدرى خداش ما يَصيد

„Les gazelles que Khidâch poursuivait se sont dispersées de tous côtés, et il ne sait pas quelle d'entre elles il poursuivra.“

On le trouve cité dans le *Kitâb al-aghânî*, t. XI, p. 74 éd. de Boulac, dans les *Fragmenta hist. Arab.* éd. de Goeje, p. 248, et dans le *Cartâs*, p. 166 (avec les variantes تكاثرت et فلم يدر). On l'emploie en parlant de celui qui est dans l'embarras, qui a beaucoup d'affaires sur les bras sans savoir par quelle il faut commencer, et il doit avoir eu de la réputation, puisqu'il est devenu proverbial. Cependant nous ignorons qui était ce Khidâch et l'origine du vers est obscure. Je me suis donné beaucoup de peine pour la découvrir; j'ai même parcouru les vingt volumes du *Kitâb al-aghânî* et j'ai consulté les plus grands connaisseurs de l'ancienne poésie arabe. Mais tout a été en vain; je n'ai rien trouvé et personne n'a pu me renseigner.

contrat de plus grande valeur que tel autre, ou de faire un choix entre différents témoignages. Il ne s'occupa que des trésors d'Ibn-Dzî-'n-noun, dont il s'était rendu maître, et ces trésors lui faisaient oublier qu'il était de son devoir de réunir des soldats et d'administrer les provinces. Il fut abandonné par la petite troupe almoravide qu'il avait prise à son service, et dans laquelle les Valenciens voyaient leur meilleur appui contre les périls dont les menaçait la présence de leur cruel ennemi.

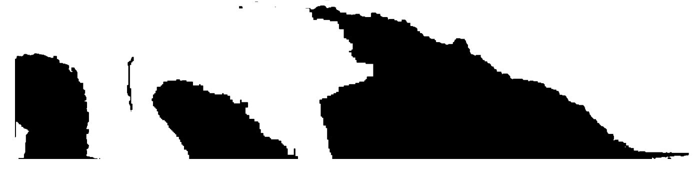
« Rodrigue désira donc plus ardemment que jamais de s'emparer de Valence. Il se cramponna à cette ville comme le créancier se cramponne au débiteur; il l'aima comme les amants aiment les lieux où ils ont goûté les plaisirs que donne l'amour. Il lui coupa les vivres, tua ses défenseurs, lui causa toutes sortes de maux, se montra à elle sur chaque colline. Combien de superbes endroits (où l'on n'osait former le vœu d'arriver, que les lunes et les soleils n'osaient espérer d'égaler en beauté) dont ce tyran s'empara et dont il profana le mystère! Combien de charmantes jeunes filles (quand elles se lavaient le visage avec du lait, le sang jaillissait de leurs joues; le soleil et la lune leur enviaient leur beauté; le corail et les perles étaient jaloux de leurs dents et de leurs lèvres) épousèrent les pointes de ses lances, et furent écrasées sous les pieds de ses insolents mercenaires!

« La faim força les Valenciens à manger des animaux immondes. Abou-Ahmed, par suite de ce qu'il avait fait et de son crime, se trouvait dans un nœud coulant, dans un lacs dont il ne pouvait se tirer. Il implora le secours de l'émir des musulmans, quoique celui-ci fût

à une grande distance; quelquefois il put lui faire entendre ses plaintes et l'exciter à venir le secourir; d'autres fois on l'en empêcha. L'émir des musulmans prenait intérêt à son sort; mais comme il était loin de Valence et que le destin en avait disposé autrement, il ne put le secourir assez tôt. Lorsque Dieu a résolu une chose, il lui ouvre les portes et aplanit les obstacles!

«Le tyran Rodrigue obtint l'accomplissement de ses infâmes souhaits. Il entra dans Valence l'année 488[1], en usant de fraude, selon sa coutume. Le cadi s'était humilié devant lui; il l'avait reconnu pour son souverain et il avait obtenu de lui un traité. Mais ce traité ne fut pas observé longtemps. Ibn-Djahhâf resta pendant peu de temps auprès de Rodrigue, qui s'ennuyait de sa présence et qui voulait le faire tomber. Il en trouva le moyen, dit-on, au sujet d'un trésor d'une très grande valeur, qui avait appartenu à Ibn-Dzî-'n-noun. Rodrigue, dès qu'il fut entré dans Valence, avait interrogé le cadi à ce propos, et l'avait fait jurer, en présence d'un grand nombre d'hommes des deux religions, qu'il ne possédait pas ce trésor. Le cadi avait prêté les serments les plus solennels; il ne savait pas quelles calamités et quelles douleurs l'avenir lui réservait! Rodrigue avait conclu avec lui une convention en présence des deux partis, convention qui avait été signée par les hommes les plus considérés des deux religions, et où il avait été déclaré que, si dans la suite Rodrigue trouvait

1) Cette date est fausse, comme l'observe très bien Ibn-al-Abbâr. L'auteur aurait dû dire: l'année 487.



ce trésor chez le cadi, il aurait le droit de lui retirer sa protection et de verser son sang. Peu de temps après, Rodrigue découvrit que le cadi possédait ce trésor, parce qu'il était dans les décrets du ciel que les tourments du cadi vinssent de lui; mais peut-être n'était-ce qu'un faux prétexte et une de ces actions atroces que Rodrigue ne savait que trop bien commencer et achever. Quoi qu'il en soit, il lui enleva ses biens et le fit torturer de même que ses fils, jusqu'à ce que le malheureux cadi, accablé de douleur, n'espérât plus rien; puis il le fit brûler vif. Un témoin oculaire m'a raconté que le cadi fut enfoncé jusqu'aux aisselles dans une fosse qui avait été creusée à cet effet, et que, lorsque le feu eut été allumé autour de lui, il rapprocha de son corps les tisons ardents, afin de hâter sa mort et d'abréger son supplice. Que Dieu veuille écrire cet acte sur la page où il a enregistré les bonnes actions du cadi; qu'il veuille le regarder comme suffisant pour effacer les péchés qu'il avait commis; que dans la vie future, il daigne nous épargner ses douloureux châtiments, et nous aider à faire des choses qui nous méritent son approbation!

«Le tyran (que Dieu le maudisse!) voulut alors brûler aussi la femme et les filles du cadi; mais un des siens le pria d'épargner leur vie, et après avoir éprouvé quelques difficultés, il le fit abandonner son projet. Il préserva donc ces femmes du supplice que Rodrigue voulait leur faire souffrir.

«Cette terrible calamité fut un coup de foudre pour tous les habitants de la Péninsule, et couvrit toutes les classes de la société de douleur et de honte.

«La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, de sorte qu'il fut un lourd fardeau pour les contrées basses et pour les contrées élevées, et qu'il remplit de crainte les nobles et les roturiers. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire, dans un moment où ses désirs étaient très vifs et où son avidité était extrême: — Sous un Rodrigue cette Péninsule a été conquise, mais un autre Rodrigue la délivrera; — parole qui remplit les cœurs d'épouvante, et qui fit penser aux hommes que ce qu'ils craignaient et redoutaient, arriverait bientôt! Pourtant cet homme, le fléau de son temps, était par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse!); il triompha des barbares; à différentes reprises il combattit leurs chefs, tels que Garcia, surnommé par dérision Bouche-Tortue, le comte de Barcelone [1] et le fils de Ramire [2]: alors il mit en fuite leurs armées, et tua

1) Dans le texte il y a *le prince* (ou *le chef*) *des Francs*. Les historiens arabes plus modernes donnent indistinctement le nom de Francs à tous les peuples chrétiens de la Péninsule; mais Ibn-Bassâm donne constamment aux Castillans et aux Léonais le nom de Galiciens, aux Navarrais celui de Basques, et aux Catalans celui de Francs. La *Crónica general* les appelle aussi *Franceses*. Les troubadours appellent ordinairement les Catalans par leur nom véritable; mais quelquefois ils leur donnent aussi celui de Francs. Voyez, par exemple, l'appel à la croisade contre l'Almohade Yacoub Almanzor, par Gavaudan le Vieux (*apud* Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. IV, p. 87). On sait que la Catalogne était un fief français.

2) Tous les rois d'Aragon portent chez les Arabes le nom de *fils de Ramire*.

avec son petit nombre de guerriers leurs nombreux soldats. On étudiait, dit-on, les livres en sa présence; on lui lisait les faits et gestes des anciens preux de l'Arabie, et quand on en fut arrivé à l'histoire de Mohallab, il fut ravi en extase et se montra rempli d'admiration pour ce héros.

« A cette époque Abou-Ishâc ibn-Khafâdja composa sur Valence les vers suivants [1]:

Les glaives ont sévi dans ta cour, ô palais! La misère et le feu ont détruit tes beautés! Quand à présent on te contemple, on médite longtemps et on pleure.... Ville infortunée! Tes habitants ont été les pelotes que se renvoyaient les désastres; toutes les angoisses se sont agitées dans tes rues désertes! La main du malheur a écrit sur les portes de tes cours: *Tu n'es plus toi-même; tes maisons ne sont plus des maisons!* [2]

«Quand l'émir des musulmans (que Dieu lui soit propice!) eut entendu cette affreuse nouvelle et qu'il eut appris cet horrible malheur, il fit de grands efforts; Valence lui était un fétu dans l'œil; il ne songeait qu'à elle; elle seule occupait ses mains et sa langue. Ayant

---

1) Le célèbre poète Ibn-Khafâdja était né à Alcira en 1058, et mourut en 1139. Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 144 r. — 183 v.), al-Fath (*Calâyid*, Livre IV, ch. Ier) et Ibn-Khallicân (t. I, p. 19, 20 éd. de Slane) lui ont consacré des articles. Son *Dîwân* se trouve dans la Bibliothèque de l'Escurial (n° 376), dans celle du musée asiatique à Saint-Pétersbourg, dans celle de Copenhague, dans celle de Cid Hammouda à Constantine, et enfin dans la Bibl. nationale (Asselin 418, 1518 du suppl. ar.). M. Defrémery a eu la bonté de feuilleter ce dernier exemplaire, mais il n'y a pas trouvé les quatre vers que cite Ibn-Bassâm.

2) C'est par cet hémistiche que commence un poème d'Abou-Tammâm; Ibn-Djobair (*Voyage*, p. 231) le cite aussi.

envoyé pour la reconquérir des troupes et de l'argent, il tendit ses lacets. Le sort des armes fut inégal: tantôt la victoire se déclara pour l'ennemi, tantôt pour les troupes de l'émir des musulmans. A la fin, celui-ci effaça la honte qui avait frappé la ville, et lava les outrages qu'elle avait reçus. Le dernier des généraux qu'il y envoya à la tête d'une nombreuse armée, fut l'émir Abou-Mohammed Mazdalî [1], la pointe de l'épée de l'émir des musulmans et le cordon dont celui-ci se servait pour enfiler ses perles. Dieu lui fit conquérir la ville et permit qu'elle fût délivrée par lui, dans le mois de Ramadhân [2] de l'année 495. Que Dieu veuille lui assigner une place dans le septième ciel, et qu'il daigne le récompenser de son zèle et de ses combats pour la sainte cause, en lui accordant les plus belles récompenses qui soient réservées à ceux qui ont pratiqué la vertu!

«A cette époque, Abou-Abdérame ibn-Tâhir écrivit au vizir Abou-Abdalmelic ibn-Abdalazîz une lettre où il dit:

«Je vous écris au milieu du mois béni [3]; nous avons

---

1) Ce nom étant d'origine berbère, les lexicographes arabes n'en donnent pas la prononciation; mais j'ai cru devoir suivre celle que l'on trouve dans un man. d'Ibn-Khaldoun que possède la Bibl. de Paris (مزْدَلي), et dans une ancienne chronique espagnole, les *Anales Toledanos II* (p. 403: *Almazdali*; l'article est de trop).

2) Ce renseignement est inexact. En 495, Ramadhân commençait le 19 juin et finissait le 18 juillet 1002; mais d'après Ibn-al-Abbâr (dans l'Appendice, n° II), Valence fut reconquise dans le mois de Redjeb 495, et Ibn-al-Khatîb donne la date précise, à savoir le 15 Redjeb, c'est-à-dire, le 5 mai 1102. Les *Anales Toledanos I* disent de même: „El Rey D. Alfonso dexó deserta á Valencia en el mes de Mayo, Era 1140.„ Le fait est qu'Ibn-Bassâm a tiré une fausse conclusion de la lettre d'Ibn-Tâhir.

3) Ramadhân.

remporté la victoire, car les musulmans sont entrés dans Valence (que Dieu veuille lui rendre la force!), après qu'elle a été couverte de honte. L'ennemi en a incendié la plus grande partie, et il l'a laissée dans un tel état qu'elle est propre à stupéfier ceux qui s'informent d'elle, et à les plonger dans une silencieuse et morne méditation. Elle porte encore les vêtements noirs dont il l'a couverte; son regard est encore voilé, et son cœur qui s'agite sur des charbons ardents, pousse encore des soupirs. Mais son corps délicieux lui reste; il lui reste son terrain élevé qui ressemble au musc odorant et à l'or rouge, ses jardins qui abondent en arbres, son fleuve rempli d'eaux limpides; et grâce à la bonne étoile de l'émir des musulmans et aux soins qu'il lui vouera, les ténèbres qui la couvrent se dissiperont; elle recouvrera sa parure et ses bijoux; le soir elle se parera de nouveau de ses robes magnifiques; elle se montrera dans tout son éclat, et ressemblera au soleil quand il est entré dans le premier signe du zodiaque [1]. Louange à Dieu, le roi du royaume éternel, parce qu'il l'a purgée des polythéistes! A présent qu'elle a été rendue à l'Islâm, nous pouvons de nouveau nous glorifier d'elle, et nous consoler des douleurs que le destin et la volonté de Dieu avaient causées.»

«Vers la même époque [2], il écrivit au vizir et faqui

---

1) On sait que le soleil entre dans le signe du bélier à l'équinoxe du printemps.

2) *Plus tard*, lit-on dans le man. A.; mais il est certain que la lettre suivante a éte écrite longtemps avant celle qu'Ibn-Bassâm vient de rapporter.

Ibn-Djahhâf cette lettre de condoléance sur la mort de son cousin germain qui avait été brûlé et dont nous avons parlé plus haut:

«Un homme qui comme vous (que Dieu veuille vous épargner les malheurs!) est plein de religion et inébranlable dans la foi, qui a une conscience pure, qui cherche en vain son égal, qui a une incontestable supériorité d'esprit et qui connaît les vicissitudes de la fortune, — un tel homme supporte patiemment les calamités; il les dédaigne et les méprise, car il sait que telles sont les vicissitudes du destin et de la fortune, qu'il y a un temps où il faut mourir, et que le sort a réglé d'avance tout ce qui arrive. Eh bien! le malheur (plaise à Dieu qu'il ne vous atteigne jamais et que jamais il ne nous vous enlève!) a voulu que le faqui, le cadi Abou-Ahmed (que Dieu lui pardonne ses péchés!) fût privé de sa haute dignité et mis à mort. Les étoiles de la gloire, je le jure, ont disparu alors que cet homme honorable a péri; les cieux de la noblesse ont versé des larmes quand il tomba et quitta ce monde. En effet, par sa belle conduite et par le secours qu'il prêtait aux infortunés, il ressemblait à la pluie pendant un été stérile, au lait pendant le temps où l'on n'en trouve que difficilement; loin d'être cruel, il aimait à pardonner les offenses; il était affable envers ses voisins et fort estimé par ses amis; il séduisait les cœurs par ses manières courtoises, et asservissait les hommes libres par sa bonté. A présent qu'il est mort et que le feu a consumé ses membres, le monde porte le deuil. Comme il gouvernait la ville avec soin et qu'il exterminait ses ennemis, elle verse main-

tenant sur lui des larmes aussi abondantes que les gouttes d'une pluie de printemps, et partout elle déplore sa perte. Oh! que la mort l'a enlevé vite! Et cela dans un temps où il était votre joie, où il vous avait donné la gloire pour collier, et où il avait élevé votre puissance au-dessus de toute autre! Mais ayons confiance, si grand que soit notre malheur, car nous avons été créés par Dieu et nous retournerons vers lui; sachons supporter notre perte avec une résignation dont Dieu nous récompensera largement dans la vie future, quoique nous ayons toute raison de nous affliger, puisque le trépassé était d'une origine illustre, qu'il était pour nous une montagne inaccessible à nos ennemis, et un asile situé sur la hauteur. Le même malheur nous a frappés tous les deux; mais tâchons de nous consoler; si nous y réussissons, ce sera pour nous le plus précieux trésor dans l'autre vie, et nous aurons droit à la plus grande rémunération.»

«Abou-'l-Hasan dit: Abou-Abdérame a composé tant d'excellentes pièces, et ses pensées et ses actions sont si belles, que ses faits ne peuvent être racontés tous ici, et que la noblesse de son caractère ne peut être décrite avec les développements convenables. Mais j'ai copié la plupart de ses compositions dans un livre à part, auquel j'ai donné le titre de *Fil de perles*, *sur les lettres d'Ibn-Tâhir*. En ce moment, il vit à Valence; il a conservé l'usage de toutes ses facultés, bien qu'il soit âgé de quatre-vingts ans environ. Il a encore bonne ouïe; il n'a pas cessé de mettre sur le papier des idées qui ôtent tout leur éclat aux colliers de perles, et en comparaison

desquelles les nuits éclairées par un beau clair de lune sont obscures. Mais ce que nous avons écrit peut suffire, car quel homme pourrait donner tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet?»

Ibn-Bassâm, on l'a vu, ne donne pas une biographie proprement dite du Cid; il se contente d'indiquer les principaux faits qui signalèrent le cours de sa vie. Cependant les renseignements qu'il fournit, sont d'une très grande importance. Selon lui, Rodrigue avait été d'abord au service des Beni-Houd, les rois arabes de Saragosse. Les *Gesta* disent la même chose. Masdeu (p. 177, 178) a trouvé cette circonstance tout à fait incroyable; les auteurs contemporains du Cid, prétend-il, et ceux des deux siècles suivants, n'ont jamais insinué une pareille chose; c'est donc une fable inventée par les romanceros et les jongleurs; impossible de croire qu'un prince mahométan accorde sa confiance et son amitié à un ennemi de sa religion, que les sujets de ce prince tolèrent parmi eux un tel homme. «C'est pousser les choses jusqu'au bout!» s'écrie Masdeu. Sans doute, il y a ici quelque chose de bien ridicule; mais ce n'est pas le récit de l'historien latin, soutenu qu'il est par le témoignage d'un auteur arabe, contemporain du Cid.

Ibn-Bassâm atteste aussi que Rodrigue combattit, à différentes reprises, le comte de Barcelone, le roi d'Aragon et Garcia, surnommé Bouche-Tortue, sobriquet que les auteurs chrétiens ont épargné à leur compatriote Garcia Ordoñez, le comte de Najera, l'ennemi mortel du Cid. Masdeu nie qu'une seule de ces guerres, racontées dans les *Gesta*, ait eu lieu.

Le récit du siège de Valence, tel que le donne Ibn-Bassâm, offre plusieurs rapports avec celui de la *Crónica general*, qui a été traité d'absurde.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la terrible parole prononcée par Rodrigue, qui ne se retrouve; cette fois non pas dans un écrit qui veut passer pour historique, mais dans une romance [1]. Il est vrai que l'idée de Rodrigue y a revêtu une forme moins orgueilleuse; mais il faut faire attention que, chez Ibn-Bassâm, le Cid parle à un Arabe, tandis que, dans la romance, il parle à son suzerain. «Je ne suis pas un assez mauvais vassal, dit-il à Alphonse, pour que, avec beaucoup d'autres comme moi, je ne regagnasse rapidement ce que le roi goth perdit.»

Comme le passage d'Ibn-Bassâm semble donc démontrer que les documents chrétiens, et notamment les *Gesta* et la *Crónica general*, méritent plus de confiance que les historiens modernes ne leur en ont accordé, je crois devoir soumettre ces documents à un nouvel examen, et je commencerai par la *Crónica general*.

---

1) "El vasallo desleal."

II.

أَضْيَعُ مِنَ ٱلْمُصْحَفِ فِى بَيْتِ
ٱلزِّنْدِيقِ ٱلْأُمِّىِّ

Ibn-Bassâm, t. III, fol. 2 r.

Francisco.
Remember, she's the dutchess.
Marcella.
But used with more contempt, than if I were
A peasant's daughter; baited, and hooted at,
Like to a common strumpet.
Massinger, *The Duke of Milan*, II, 1.

Let me see the jewel, son!
'T is a rich one, curious set,
Fit a prince's burgonet.
Fletcher, *Women pleased*, IV, 4.

Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, Alphonse X, surnommé le Savant (et non pas le Sage, comme on traduit ordinairement), composa la grande chronique d'Espagne, connue sous le nom de *Crónica general*[1]. C'est une compilation pour laquelle l'auteur a consulté les chroniques latines de Lucas de Tuy et de Rodrigue de Tolède; mais il a aussi fait usage de poèmes espagnols qui traitaient des sujets historiques, absolument comme l'a fait Tite-Live, et quelquefois il ne s'est pas même donné la peine de faire disparaître la mesure ou les assonances. En outre, il avait à sa disposition quelques livres arabes, parmi lesquels il y en avait qui étaient dignes de foi, tandis que d'autres, ceux qui traitaient

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° III.

de la conquête de l'Espagne par les musulmans, étaient plutôt des romans historiques.

Il y a sans contredit peu de critique dans ce grand travail, et il ne pouvait en être autrement, car à cette époque la critique historique n'existait pas encore dans l'Espagne chrétienne. Cependant le livre a de grands mérites. On y trouve les esquisses d'une foule de poèmes épiques que, sans lui, nous ne connaîtrions pas du tout, et il a créé la prose castillane, — non pas cette pâle prose d'aujourd'hui, qui manque de caractère, d'individualité, qui trop souvent n'est que du français traduit mot à mot — mais la vraie prose castillane, celle du bon vieux temps, cette prose qui exprime si fidèlement le caractère espagnol, cette prose vigoureuse, large, riche, grave, noble et naïve, tout à la fois; — et cela dans un temps où les autres peuples de l'Europe, sans en excepter les Italiens, étaient bien loin encore d'avoir produit un ouvrage en prose qui se recommandât par le style.

L'histoire du Cid remplit plus de la moitié de la quatrième ou dernière partie de la *Crónica general.* On se demande si cette partie a été composée par Alphonse ainsi que les trois précédentes. Florian d'Ocampo, qui a donné, en 1541, une très mauvaise édition de l'ouvrage, nous apprend dans deux notes placées à la fin de la 3e et de la 4e partie, que de son temps plusieurs personnes instruites pensaient que cette dernière partie n'a été ajoutée qu'après la mort d'Alphonse X, par ordre de son fils Sancho; qu'elle se compose de morceaux détachés, écrits par des auteurs anciens, et auxquels il a manqué une

main habile pour les corriger, comme Alphonse avait corrigé les trois autres parties. Ces notes de Florian d'Ocampo, bien qu'elles reposent sur la fausse supposition qu'Alphonse n'a pas écrit lui-même la *Crónica*, mériteraient d'être prises en considération, s'il s'agissait réellement ici d'une tradition tant soit peu ancienne; mais après un mûr examen, je n'y vois que ceci: Quelques personnes du XVIe siècle ont observé certain fait, et ils en ont tiré une conclusion. En effet, Florian d'Ocampo et ses amis ont trouvé que le style de la 4e partie différait de celui des trois autres, et ils y ont remarqué des «vocablos mas groseros.» Cette différence ne saute pourtant nullement aux yeux; si on laisse de côté le récit du siège de Valence, tout le reste de la quatrième partie est écrit dans le même style que les trois autres. Mais Florian d'Ocampo paraît précisément avoir eu en vue le long récit en question, et il l'a trouvé trop mal écrit pour qu'il pût admettre qu'il eût passé sous les yeux du savant roi; de là sa conjecture, car je ne puis donner d'autre nom à son observation. Le méchant style du récit incriminé s'expliquera, je crois, d'une tout autre manière; mais il faut observer encore que le prince don Juan Manuel, qui a écrit un abrégé de la chronique de son oncle, ne dit nullement que la fin ne soit pas de lui; il présente le tout comme l'œuvre d'Alphonse, et personne, à ce qu'il paraît, n'en avait douté avant que Florian d'Ocampo écrivît ses deux notes. Il n'y a donc aucune raison valable pour ne pas attribuer cette quatrième partie à l'auteur des trois précédentes

En écrivant la vie du Campéador, Alphonse a fait usage de Lucas de Tuy, de Rodrigue de Tolède, des *Gesta* et de la *Chanson du Cid;* mais quand on déduit de son récit les fragments tirés de ces quatre livres et quelques courts récits qui sont évidemment fondés sur la tradition ou sur des poèmes, il reste un fort long morceau qui ne se trouve pas dans les ouvrages que nous venons de nommer. Ce long morceau se distingue en deux parties qui portent un caractère tout à fait différent, et dont la dernière, remplie de miracles et de faits qui sont en opposition avec le témoignage des historiens, n'est à mon sens qu'une légende composée dans le cloître de Saint-Pierre-de-Cardègne. Nous y reviendrons. La première partie est une histoire détaillée de Valence, depuis la prise de Tolède par Alphonse VI jusqu'à la conquête de Valence par le Cid.

Je ne sais pas trop bien quels griefs on a contre ce récit, car nulle part je n'en ai trouvé une critique appuyée de raisons et de preuves. Il paraît qu'il ne méritait pas un tel honneur. Masdeu, qui a consacré un si grand nombre de pages à l'examen des *Gesta*, se débarrasse non-seulement du récit en question, mais de toute la *Crónica general*, dans ces peu de paroles (p. 320): «Je porte cette histoire sur le catalogue des romances, parce que, au jugement des savants, c'est là la place qui convient à la plupart de ses récits, à ceux surtout qui ont trait à la vie et aux gestes du Campéador.» Et tel est à peu près l'avis de tous les historiens modernes. Un seul d'entre eux, M. Huber, a abandonné dernièrement l'opinion générale, qu'il partageait encore

en 1829 quand il publia son histoire du Cid. L'opinion qu'il a émise et dont j'ai déjà parlé dans l'introduction, fait sans doute beaucoup d'honneur à son tact critique; mais ne connaissant pas l'arabe et n'étant pas familiarisé avec les récits des historiens musulmans, il n'a pas pu prouver sa thèse. Aussi je ne sache pas que, jusqu'ici, elle ait trouvé des partisans, et tout en recommandant l'argumentation de M. Huber à l'attention de mes lecteurs, je me sens forcé de suivre ma propre route.

Si ce morceau n'est pas de l'histoire, qu'est-ce donc? Est-ce une légende? Mais il ne contient aucun miracle, rien de ce qui caractérise une légende; tout au contraire, le point de vue du chroniqueur, loin d'être catholique, est essentiellement musulman. Un auteur catholique n'aurait jamais composé un récit de cette nature, mais il se serait bien gardé surtout d'employer des phrases comme celle-ci (fol. 331, col. 2)[1]: «Alors il vit (il est question d'Ibn-Djahhâf) quelle imprudence il avait commise en chassant les Almoravides hors de la ville, et en se fiant à des hommes d'une autre religion.» Ce morceau n'est donc pas une légende: serait-ce par hasard un poème refondu en prose? Mais il n'est pas du tout poétique, à moins que la poésie n'ait eu l'étrange fantaisie d'aller se fourrer dans des tarifs de vivres et autres choses aussi platement prosaïques. Et puis, il faut avoir une bien singulière idée de la poésie espagnole et de la fierté castillane, quand on pense qu'un poète aurait représenté

---

1) Je cite l'édition de Zamora, de l'année 1541.

le héros de sa nation comme un traître infâme qui foule aux pieds les traités les plus solennels; comme un monstre impitoyable qui fait brûler en un seul jour dix-huit Valenciens affamés et qui en fait déchirer d'autres par des dogues. Est-ce là le Cid toujours loyal, toujours noble, toujours humain de la *Chanson* et des romances? Ce Cid dont on aurait pu dire:

Deus! con se joignent en lui bel
Cuers de lion et cuers d'aignel! [1]

Non, mille fois non; mais c'est bien là le Cid d'Ibn-Bassâm et des autres historiens arabes.

En effet, il y a des preuves évidentes que ce récit a été traduit de l'arabe. Le style contraste singulièrement avec le style ordinaire de la *Crónica.* Il est lourd et embarrassé; il louche et il boite; il a tout l'air d'une traduction, et d'une traduction non-seulement fidèle, mais servile, d'une traduction qui veut rendre jusqu'à la construction de l'original; quelquefois il est si obscur, surtout quand l'écrivain s'embrouille dans les pronoms possessifs (c'est surtout par le fréquent emploi de ces pronoms que toute traduction servile d'un ouvrage arabe sera obscure), que j'ose dire qu'une foule de ses phrases sont inintelligibles pour quiconque ne sait pas l'arabe et ne traduit pas dans cette langue ces phrases entortillées. En général, le style est extrêmement simple; mais de temps à autre on rencontre des locutions qui se trouvent à chaque page chez les historiens arabes les plus sobres d'ornements, des locutions qui, par un fréquent

1) *Partonopeus de Blois*, vs. 8599, 8600.

usage, ont perdu leur force en arabe, mais qui font un singulier effet quand on les traduit littéralement dans une langue européenne, comme l'a fait le traducteur espagnol de ce morceau. Un Castillan n'aurait pas écrit, au milieu d'un récit fort prosaïque: «la chandelle de Valence s'éteignit et la lumière s'obscurcit[1].» En arabe, la phrase أُطْفِىَ سراجُ بلنسية وعاد النور ظلما, est extrêmement fréquente. On trouve ailleurs (fol. 333, col. 3): «et tout le peuple était déjà dans les ondes de la mort.» Jamais un Espagnol n'a employé cette métaphore arabe, فى امواج الموت. Dans un autre endroit (fol. 328, col. 2): «dando grandes bozes así como el trueno é sus amenazas de los relampagos,» «poussant de grands cris comme le tonnerre, et» — mais je ne puis traduire cela dans aucune langue, l'arabe excepté: وتهاديدهم من البرق, ce qui, traduit mot à mot, est en effet: «é sus amenazas de los relampagos,» «et eorum minæ ex fulminibus.» L'expression est bien connue en arabe, mais il faut la traduire moins servilement si l'on veut se faire comprendre. La traduction espagnole est bien servile en effet. Au lieu de faire dire à Ibn-Djahhâf qu'il voulait rentrer dans la vie privée, ou qu'il y était rentré, on lui fait dire «qu'il voulait être comme un d'eux[2],» «qu'il se considérait dans l'endroit d'un d'eux[3];» expressions aussi peu espagnoles que françaises, mais parfaitement arabes كاحد منهم, بمكان احد منهم. Dans un

---

1) «Amatóse la candéla de Valencia é escuresció la luz.» Fol. 314, col. 3.
2) «É que querie ser como uno dellos.» Fol. 328, col. 1.
3) Fol. 330, col. 1.

discours du Cid on lit: «ca yo amo á vos é quieró tornar sobre vos,» littéralement: «car je vous aime et je veux tourner sur vous.» Cette expression est arabe: لوى على فلان. Plus loin on trouve: «é mando que non metan cativo ninguno en la villa,» ce qu'un écrivain français a traduit de cette manière: «j'ai ordonné qu'on ne fasse pas entrer de captifs dans la ville,» et tel, en effet, semble être le sens des termes espagnols; mais l'on se demande pourquoi le Cid aurait défendu de faire entrer des captifs dans Valence. Traduisons: وامرت ألّا يجعلوا اسيرا احدا فى المدينة. Ces paroles arabes répondent exactement aux termes espagnols, mais elles signifient: «j'ordonne que l'on n'arrête personne dans la ville,» et quand on traduit de cette manière, on obtient un sens parfaitement clair et raisonnable. Ailleurs on lit: «le roi de Saragosse ne lui tourna pas la tête[1],» ce qui doit signifier que ce roi ne fit point de cas du messager d'Ibn-Djahhâf, qu'il ne voulut pas écouter ses propositions. En arabe on dit en effet dans ce sens: لم يَلْوِ اليه راسًا; mais cette phrase ne s'emploie ni en espagnol ni dans quelque langue romane que ce soit. Dans un autre endroit (fol. 324, col. 3) on trouve une expression non moins singulière. Câdir a été assassiné par ordre d'Ibn-Djahhâf, «é vino gran compaña é tomó el cuerpo é pusol en las treçes del lecho.» Au lieu de *treçes*, qui ne signifie rien[2], il faut lire *troços*. Tradui-

1) «Nol toinó cabeça el rey de Çaragoça.» Fol. 332, col. 2.

2) L'édition, de même que les anciens manuscrits, porte toujours un c cédille quand cette lettre a la valeur du z, soit qu'elle se trouve devant a, o, u, soit qu'elle précède l'e ou l'i.

sons: « et il vint une grande compagnie, et elle prit le corps et le plaça sur les tronçons du lit. » Ce qui ne convient nullement ici, car il n'a point été dit que le lit avait été rompu, il n'a pas même été question d'un lit. Aussi l'ancien éditeur, Florian d'Ocampo, n'a pas compris cette phrase puisqu'il a fait imprimer *treçes* au lieu de *troços;* le rédacteur de la *Crónica del Cid* ne l'a pas comprise non plus, car il dit: « et elle le mit sur des cordes (!) et sur un lit [1]. » Traduisons: على اعواد السرير. Le mot اعواد signifie en effet *des tronçons*, *des morceaux de bois*, et سرير signifie *un lit* [2]. Nous pouvons donc traduire *sur les tronçons du lit;* mais cette traduction n'exprime nullement l'idée de l'auteur; car le mot سرير signifie aussi *un brancard*, et le terme اعواد désigne *les pièces de bois* dont ce brancard se compose. Aujourd'hui encore, on ne fait point usage de bière dans le Maroc, bien qu'on s'en serve en Égypte; quand on a lavé le corps, on le place sur un brancard, on le couvre d'une pièce de toile, et on le porte au cimetière [3]. Le même usage existait en Espagne, et les auteurs arabes de ce pays se servent souvent du mot اعواد (*les pièces de bois*), pris isolément, pour désigner le brancard sur lequel on porte un mort au cimetière. C'est ainsi

---

1) « É pusolo en unas sogas é en un lecho. » Chap. 165.

2) Cette signification manque dans les Dictionnaires, mais il y a longtemps que j'en ai donné des exemples. Voyez *Script. Arab. loci de Abbad.*, t. I, p. 268, et comparez l'excellente traduction des *Voyages d'Ibn-Batoutah dans la Perse et dans l'Asie centrale*, que M. Defrémery a publiée (p. 43).

3) Jackson, *Account of Marocco*, p. 157.

qu'al-Fath[1] dit d'un homme qui venait de mourir: وُضِعَ على اعواده, «il fut placé sur son brancard,» littéralement, «sur ses pièces de bois.» Dans un poème[2] que Motamid, l'ex-roi de Séville, composa quand il sentit sa fin approcher, on trouve ce vers:

ولم اكن قبل ذاك النعش اعلمه ان الجبال تهادى فوق اعواد

«Avant d'avoir vu ce brancard (نعش est le synonyme de سرير), je ne savais pas que les montagnes (c'est ainsi que les Arabes appellent les héros) se transportent sur des pièces de bois.» La phrase اعواد السرير est aussi très fréquente, et au lieu de traduire: «on plaça le corps sur les tronçons du lit,» le traducteur espagnol aurait dû dire: «on plaça le corps sur le brancard.» En effet, il dit immédiatement après, qu'on le couvrit d'une vieille *acitára* (d'une housse[3]), qu'on le porta hors de la ville et qu'on l'enterra.

Je dois encore signaler une autre bévue du traducteur espagnol; elle est bien propre à convaincre les plus incrédules que ce récit a bien réellement été traduit de l'arabe.

Après la révolte d'Ibn-Djahhâf et le meurtre de Câdir, tous les partisans de ce roi prirent la fuite. «Fuxéron para un castiello que dezien Jubala *con un paño* de Benalfarax, aquel preso que fuera su alguazil del rey é del Cid.» «Ils s'enfuirent vers un château qu'on nom-

1) *Calâyid*, man. A., t. I, p. 96.
2) *Apud* Abd-al-wâhid, p. 112.
3) Voyez cette note dans l'Appendice, n° IV.

mait Jubala, *avec une pièce d'étoffe* de Benalfarax (Ibn-al-Faradj), celui qui était maintenant prisonnier, et qui auparavant avait été le vizir du roi et du Cid.» Il faut avouer que cette pièce d'étoffe fait ici un effet fort singulier, surtout parce que, dans la suite, il n'en est plus question. Traduisons: مع قطْعَة لابن الفرج. Sans doute, cela peut signifier: «avec une pièce d'étoffe d'Ibn-al-Faradj,» car قطعة désigne fort souvent *une pièce d'étoffe* [1]. Mais ce sens ne convient nullement ici. Le mot قطعة désigne encore *un bataillon*, *un escadron*, *une troupe de soldats* [2]. Il faut donc traduire: «avec une troupe (avec des soldats) d'Ibn-al-Faradj,» et alors tout va à merveille.

Tous ces arguments, tirés du caractère et du style du récit, pourraient suffire à la rigueur. Mais les faits sont là pour leur prêter un puissant appui, pour lever jusqu'au moindre doute. Ce récit, nous pouvons souvent le contrôler à l'aide des auteurs arabes, quelquefois aussi à l'aide des chroniques et des chartes chrétiennes. Je l'ai fait, et voici quel a été le résultat de mon examen. J'ai trouvé que partout ce récit s'accorde parfaitement avec les auteurs arabes les plus anciens et les plus dignes de foi; qu'on n'y rencontre pas les fautes qui déparent les ouvrages des auteurs arabes plus modernes; qu'il contient des faits et des noms propres peu connus et qu'on ne trouve que par accident dans les

1) Voyez les exemples que j'ai cités dans mon *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 368.

2) Voyez *Script. Arab. loci*, t. II, p. 232 et mon *Suppl. aux dict. ar.*

auteurs arabes, mais qui sont d'une scrupuleuse exactitude; que les détails topographiques le sont aussi; que même les mots et les phrases qu'emploie l'auteur, se retrouvent dans les écrits arabes qui traitent de cette époque, surtout dans le *Kitâb al-ictifâ*, excellente chronique qui a été composée, dans la seconde moitié du XIIe siècle, par un faqui africain, nommé Ibn-al-Cardebous [1].

Voulant donner quelques preuves de ce que je viens d'avancer, je remarquerai d'abord que la Crónica parle d'une porte de Valence qu'elle nomme *Belsahanes*, «ce qui signifie, dit-elle, porte de la couleuvre.» Il faut donc lire *Bebalhanes*, باب الحَنَش (comparez Alcala, au mot *culebra*), et il y avait réellement à Valence une porte ainsi nommée; al-Fath en parle dans son chapitre sur Ibn-Tâhir. Dans un autre endroit, la Crónica fait mention d'un personnage de Valence qu'elle nomme *Mahomad abenhayén alaronxa*. Il faut lire *Abu Mahomad* et *alarouxa* ou *alarauxa* (les auteurs espagnols du moyen âge donnent fréquemment aux noms relatifs la terminaison *a*, au lieu de *i*). Ce personnage vivait réellement à Valence vers l'époque dont parle la Crónica; le biographe Dhabbî lui a consacré un article, dont Casiri (t. II, p. 138) a donné un extrait et que M. Defrémery a bien voulu copier pour moi sur le man. de la Société asiatique. On y lit qu'Abdallâh ibn-Haiyân (ou Hayén se-

1) Abou-Merwân Abdalmelic ibn- الكردبوس at-Tauzarî. Je connais le nom de l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* par ibn-Chebât, qui le cite fort souvent.

lon la prononciation des Arabes d'Espagne) al-Arauchî [1] était un savant théologien qui était né en 409 de l'hégire et qui alla s'établir à Valence, où il mourut en 487 de l'hégire, 1094 de notre ère. Ailleurs la Crónica parle d'un gouverneur de Xativa qu'elle nomme Abenmacor. Ce personnage se trouve aussi nommé incidemment par des auteurs arabes. Ainsi Ibn-Bassâm dit (man. d'Oxford, fol. 109 v.) que, lorsque Motamid eut fait mettre en prison son vizir Ibn-Ammâr, dans l'année 1084, plusieurs personnes demandèrent sa grâce, et, entre autres, le gouverneur de Xativa, Ibn-Mahcour (ابن محقور). Si ma mémoire ne me trompe pas, Ibn-Bassâm a copié la lettre qu'Ibn-Mahcour écrivit à Motamid à cette occasion; et j'ai sous les yeux des extraits d'une autre lettre, que Motamid fit écrire en réponse à celle d'Ibn-Mahcour. Ces extraits se trouvent dans l'*Encyclopédie* de Nowairî, man. de Leyde, n° 273, p. 549. Le gouverneur de Xativa y est nommé par erreur ابن يحفور. Au reste, la prononciation de la Crónica est parfaitement exacte, car les Arabes d'Espagne ne faisaient presque pas entendre l'*h*, et ils donnaient au ـُو le son de *o*. Dans un autre endroit (fol. 324, col. 4), la Crónica raconte qu'Ibn-Djahhâf abhorrait son cousin germain [2], l'*alcalde mayor* de la ville; qu'il renfermait l'autorité de ce cousin dans de très étroites limites (*nin mandava nin vedava*, dit le texte; c'est encore une phrase

1) Dans le man. الأَرْوشي, avec les voyelles.

2) Au lieu de *hermano*, comme porte l'édition de la Crónica, il faut lire *primo cormano* avec la *Crón. del Cid* (ch. 166).

arabe, امر ونهى); qu'il ne lui donnait que de très faibles appointements, enfin, qu'il le vexait de toutes les manières. Al-Fath et Ibn-Bassâm racontent la même chose, et leur témoignage est confirmé par la lettre qu'Ibn-Tâhir adressa à ce cousin d'Ibn-Djahhâf et que nous avons traduite plus haut. Ailleurs (fol. 330, col. 4 et fol. 331, col. 2), la Crónica donne à un officier d'Ibn-Djahhâf le nom d'*Atetoin* ou d'*Atetorui*. L'une et l'autre leçon sont altérées, mais la dernière se rapproche fort de la véritable. Il faut lire *Atecorni*, car dans les manuscrits, le *c* et le *t*, de même que l'*n* et l'*u*, se permutent facilement. Ce nom relatif s'écrit en arabe التاكرنى, que tout le monde prononcerait at-Técornî, si l'on ne savait, par le *Lobb-al-lobâb* de Soyoutî et par les Dictionnaires géographiques, qu'il faut prononcer at-Técoronnî [1]. Or, les Técoronnî étaient réellement une famille valencienne, et nous savons par Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 10 r.) que l'un d'entre eux, Abou-Amir ibn-at-Técoronnî, avait été vizir sous le règne du roi de Valence Abdalazîz Almanzor.

La Crónica raconte que lorsque Câdir prit la fuite, il cacha dans sa ceinture un collier d'un grand prix;

---

1) Ce nom relatif est formé de Técoronna, qui est un mot berbère, ou peut-être le mot latin *corona* auquel on a ajouté le préfixe berbère. Il était commun à plusieurs localités: la Serrania de Ronda, habitée par la peuplade berbère des Beni-al-Khalî, s'appelait ainsi (Yâcout, t. I, p. 812, et mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. I, p. 348), de même qu'un district de la province de Sidona (Yâcout, *ibid.*) et un endroit dans la province de Cordoue (Maccarî, t. I, p. 877, l. 16 et 20). On le retrouve en Afrique, car Pellissier, *Description de la Régence de Tunis*, p. 65, nomme «Takerouna, petit village perché comme un nid d'aigle sur un pic élevé.»

puis elle ajoute: «é diz que fué de Seleyda muger que fué de Abenarrexit él que fué señor de Belcab: é que pasó despues á los reyes que dizien Benuiuoyas que fuéron señores del Andaluzia.» Tous les noms propres ont été altérés ici par les copistes ou par l'éditeur; mais l'auteur a voulu dire que ce collier avait appartenu d'abord à Zobaida, l'épouse du calife de Bagdad Hâroun ar-Rachîd, et ensuite aux Omaiyades d'Espagne. Un passage d'Ibn-Adhârî (t. II, p. 93) confirme ce renseignement. On y lit ceci: «Lorsque Mohammed Amîn, fils de Hâroun ar-Rachîd, eut été tué [dans l'année 813] et que ses richesses eurent été pillées, ses bijoux et ses meubles précieux furent apportés en Espagne, et l'on remit à Abdérame II, le sultan de ce pays, le collier connu sous le nom de *collier des lentilles* [on semble l'avoir appelé ainsi parce qu'il était composé de petites pierres vertes et rondes, de petites émeraudes], qui avait appartenu à Zobaida.»

Dans un autre endroit (fol. 325, col. 1 et 2) on lit qu'après la mort de Câdir, Abou-Isâ ibn-Labboun, le seigneur de Murviédro, céda ses châteaux à Ibn-Razîn, à la condition que celui-ci pourvoirait à sa subsistance, et qu'il alla s'établir à Albarracin avec ses femmes, ses enfants et ses amis. Cette assertion est confirmée, non-seulement par Ibn-al-Abbâr, al-Fath et Ibn-Bassâm, mais aussi par quelques pièces de vers composées par Ibn-Razîn et par Ibn-Labboun eux-mêmes.

Les ressemblances entre le récit de la Crónica et celui du *Kitâb al-ictifâ* sont si nombreuses et si frappantes, que je crois devoir me borner à en citer un seul

exemple. Je remarquerai donc que les renseignements que donnent ces deux ouvrages sur les bandes du Cid et d'Alvar Fañez, sont absolument les mêmes. «Ces bandes, ajoute la Crónica (fol. 331, col. 4), donnaient un Maure pour un pain ou pour un pot de vin,» et la même phrase se trouve dans la chronique arabe.

Mais le récit qu'Alphonse le Savant a traduit, est bien plus complet, bien plus circonstancié, bien plus exact que ceux de tous les autres auteurs arabes pris ensemble. Il l'est à un tel point qu'il ne peut avoir été composé que par un Arabe qui résidait à Valence pendant que le Cid assiégeait cette ville, et je me tiens persuadé qu'il est d'Ibn-'Alcama. *L'Histoire de Valence* par cet auteur est nommée par Ibn-al-Khatîb dans sa préface [1], où il donne un catalogue des histoires des différentes villes, et par Hâdjî-Khalfa, qui a fait par mégarde deux auteurs d'un seul [2]. Je crois que ni l'un ni l'autre ne l'a vue; mais un biographe marocain de la fin du XIIIe siècle, Ibn-Abdalmelic Marrécochî, a consacré cet article à Ibn-'Alcama [3]: «Mohammed ibn-al-Khalaf ibn-al-Hasan ibn-Ismâîl aç-Çadafî, le Valencien, Abou-Abdallâh ibn-'Alcama. Il étudia sous Abou-Mohammed ibn-Haiyân al-Arauchî [4] et sous d'autres

---

1) Man. G., fol. 3 r.

2) T. II, p. 121, l. 4. Il a aussi بن خلف, tandis que l'excellent man. d'Ibn-Abdalmelic porte بن الخلف avec صح au-dessus, et il faut lire chez lui الصدفى, au lieu de الصدق.

3) Man. de Paris, n° 682 suppl. ar., fol. 62 r. Voyez le texte et des renseignements sur l'auteur dans l'Appendice, n° V.

4) C'est celui dont il a été question ci-dessus, p. 41 et 42.

professeurs, et son fils Abdallâh étudia les traditions sous sa direction. Sa principale occupation était de composer des lettres officielles et des pièces de vers, quoiqu'il n'eût pour ces deux genres qu'un talent médiocre. Il a écrit une histoire de la conquête de Valence par les Espagnols avant l'an 500, qu'il intitula *L'éloquence évidente sur la grave calamité*, mais qui ne justifie pas son titre pompeux, et encore un autre ouvrage. Il naquit en 428 (1036—7) et mourut le dimanche 25 Chauwâl 509 (12 mars 1116).» On voit que l'auteur de cette courte biographie juge désavantageusement du style d'Ibn-'Alcama, car c'est la forme, et non pas le fond, qu'il critique. Nous ignorons s'il le fait avec raison, et les Arabes ont souvent à cet égard d'autres idées que nous; mais ce que l'article met hors de doute, c'est que le livre d'Ibn-'Alcama contenait l'histoire de la conquête de Valence par le Cid, et comme nous n'en connaissons pas d'autre, il est, sinon certain, du moins très vraisemblable, que c'est là l'ouvrage arabe qu'Alphonse a traduit. Composé par un témoin oculaire, il a une grande autorité, et le savant roi de Castille a droit à notre reconnaissance, puisqu'il nous a conservé, quoique dans une traduction rude et lourde, ce bel échantillon de l'historiographie arabe du XIe siècle.

Il a suivi ce livre jusqu'à l'endroit où on lit qu'Ibn-Djahhâf fut jeté en prison, car jusque-là le récit est exact. La mort de ce personnage est au contraire racontée d'une manière assez étrange. Le Cid le fait juger par le faqui qu'il avait nommé cadi, et par les patriciens de Valence, lesquels décident que, parce qu'il

avait tué son roi, il méritait, d'après la loi musulmane, d'être lapidé. Ce récit soulève deux objections: d'abord il est en contradiction avec le témoignage d'Ibn-Bassâm, auteur contemporain, et avec celui d'Ibn-al-Abbâr, historien très exact et, de plus, Valencien [1]; en second lieu il n'y a pas, je crois, de loi musulmane qui dise ce qu'on lit ici. Après avoir placé ce récit controuvé, Alphonse se sert exclusivement de livres chrétiens, et l'on ne retrouve aucune trace de la chronique arabe. Comment expliquer ces circonstances? Faudrait-il supposer qu'Alphonse ait adouci ou changé le récit du supplice d'Ibn-Djahhâf, parce que ce récit présentait le Cid sous un jour trop défavorable? Je ne le crois pas; Alphonse ne peut avoir eu ce motif, car il n'a point dissimulé d'autres événements où le Cid se montra bien plus cruel encore que dans cette occasion. Je pense donc plutôt que les dernières feuilles manquaient au manuscrit arabe dont il se servait, et que pour cette raison il a emprunté le récit du supplice d'Ibn-Djahhâf à un ouvrage chrétien, et notamment à la légende de Cardègne.

Nous avons encore à expliquer comment et pourquoi cette traduction de la chronique arabe se trouve dans la *Crónica general*, et à réfuter l'opinion de ceux qui pensent que le récit en question a pour auteur un certain Abenalfange ou Abenalfarax; opinion qui était généralement reçue quand Escolano écrivit son excellente histoire de Valence, c'est-à-dire au commencement du XVIIe siècle, et qui a été adoptée dernièrement par

1) Voyez le texte d'Ibn-al-Abbâr dans l'Appendice, n° II.

M. Huber. Mais avant de pouvoir aborder ces questions, je dois dire ce que c'est que la *Crónica del Cid.*

Je résumerai en peu de mots le résultat de mon examen de cette chronique, qui a été publiée pour la première fois à Burgos, en 1512, par Juan de Velorado, abbé de Saint-Pierre-de-Cardègne, d'après le manuscrit de ce couvent. Je dirai donc que ce n'est rien autre chose que la partie correspondante de la *Crónica general*, retouchée et refondue arbitrairement par quelque ignorant du XVe, ou tout au plus de la fin du XIVe siècle, probablement par un moine de Saint-Pierre-de-Cardègne, puis retouchée et refondue aussi arbitrairement, au commencement du XVIe, par l'éditeur Juan de Velorado.

Pour prouver la dernière thèse, je citerai le témoignage de Berganza, qui n'a été remarqué ni par le dernier éditeur, M. Huber, ni, je crois, par aucun de ceux qui, dans ces derniers temps, ont parlé de la *Crónica del Cid.* Il faut observer que Berganza, qui publia son livre en 1719, est peut-être le seul écrivain qui ait comparé l'édition de Velorado avec le manuscrit de Cardègne. Or, voici ce qu'il dit (t. I, p. 390): «Je dois avertir que la Chronique du Cid imprimée ne s'accorde pas, pour ce qui concerne certains détails et certains chapitres, avec la Chronique manuscrite; ainsi je me réglerai sur celle qui se trouve dans nos archives.» J'ai vu d'ailleurs par quelques collations qui m'ont été fournies par M. Defrémery, que l'édition de Velorado diffère assez notablement du manuscrit de la *Crónica del Cid* que possède la Bibliothèque nationale (n° 9988). Ce manus-

crit diffère moins de la *Crónica general* que l'édition de Velorado, mais il en diffère pourtant. Quand on n'a pas sous les yeux le manuscrit de Cardègne, il est impossible de dire quels changements il faut attribuer à l'ancien moine et quels à Velorado. Toujours est-il qu'ils sont tous, sans exception, très malheureux et souvent ridicules. Dans le récit arabe, les deux rédacteurs n'ont pas compris une foule de phrases, peu espagnoles à la vérité. Ils les ont ou sautées, ou changées avec une incroyable maladresse. Aussi quand les détails de ce récit, tel qu'il se trouve dans la *Crónica general*, s'accordent parfaitement avec les récits arabes, il n'en est nullement de même de ceux qui se trouvent dans la *Crónica del Cid*, bien que ce soit le même récit quant au fond. Remarquons encore que le rédacteur de ce misérable pastiche n'a pas même pris soin d'en séparer ce qui n'aurait pas dû s'y trouver. Écrivant une Chronique du Cid, il a cependant admis beaucoup de choses qui se trouvent dans la *Crónica general*, mais qui n'ont rien à voir avec ce héros. A la fin de son travail, il dit qu'il y a mêlé ces notices, «parce que cette chronique ne pouvait s'écrire d'une autre manière.» Je ne sais si le rédacteur a pu le faire, même j'en doute fort; mais de deux choses l'une: ou il aurait dû séparer de son livre ce qui n'y appartenait pas, ou bien il n'aurait pas dû l'écrire. Il y a plus: ce moine maladroit dit tout simplement: «comme nous avons déjà dit,» là où il s'agit de faits antérieurs à l'époque du Cid et dont il ne parle pas du tout, et il dit aussi: «comme nous dirons plus tard,» quand il est question de choses qui n'ar-

rivèrent qu'au XIIIe siècle et dont il ne parle pas non plus[1].

C'est de cette chronique que nous est venu l'Abenalfange qui aurait écrit le récit arabe; car elle dit (chap. 180): «Et alors Abenalfange, un Maure qui écrivit cette histoire en arabe à Valence, nota combien valaient les vivres, pour voir combien de temps la ville pouvait encore tenir; et il dit que le *cafîz*» etc. Il n'existe pas en arabe un nom propre Ibn-al-Fandj. Je vois par le livre de Berganza (t. I, p. 390), que le manuscrit porte *Abenfax*. En supposant que c'est *Abenf̣ax*, *Abenfarax*, *Ibn-Faradj*, le passage mériterait sans doute considération, s'il se trouvait dans la *General*; mais il ne se trouve que dans un livre où, quelques lignes plus haut, le récit arabe a été interpolé de cette manière: «Mais notre seigneur Jésus-Christ ne voulut pas qu'il en fût ainsi» etc.

Le fait est que le moine du XVe siècle, qui a composé la *Crónica del Cid*, a mis le récit arabe sur le compte du personnage fabuleux qui passait pour l'auteur de la vieille légende de Cardègne. Voulant donner à son travail une apparence de vérité, ce légendaire l'avait attribué à un contemporain du Cid, et rien n'était plus commun dans le moyen âge que cette espèce de fraude. Les auteurs des romans du cycle carlovingien prétendent presque toujours que ces livres ont été trouvés à Saint-Denis. Le roman provençal connu sous le nom de *Phi-*

---

1) Voyez les exemples qu'a rassemblés M. Huber (Introduction, p. XLV, dans la note) — pour prouver tout autre chose, il est vrai.

lomena, se dit écrit par un maître d'histoire, contemporain et ami de Charlemagne, et appelé Philomena. Même des poèmes historiques se publiaient sous un pseudonyme. Ainsi la Croisade contre les Albigeois, récit assez fidèle et composé par un troubadour contemporain, se dit écrite par un personnage qui avait longtemps étudié la géomancie, et qui s'appelait maître Guillaume, de Tudèle en Navarre. Cervantes a tourné en ridicule cette coutume, quand il prétend que son Don Quichotte est une traduction d'un ouvrage arabe, écrit par Cide Hamete Benengeli. Il est même fort possible qu'il ait voulu persifler surtout la Crónica del Cid, où le véritable récit arabe fourmille de phrases chrétiennes interpolées, et où la légende catholique de Cardègne (ainsi que dans la *General*) est attribuée à un Arabe valencien. Cette supposition devient fort probable, quand on voit Cide Hamete commencer un chapitre par ces paroles: « Je jure comme chrétien catholique [1]. »

Le prête-nom, le Turpin, de la légende, est donc le Valencien Abenalfarax, le neveu d'Alfaraxi, qui se trouve souvent nommé dans la légende et dont parlaient probablement les traditions monastiques que le légendaire a suivies. Ayant embrassé le christianisme, cet Alfaraxi avait reçu le nom de Gil Diaz, et après la mort du Cid, il s'était fait moine dans le couvent de Cardègne. A en croire la légende, le Cid l'avait nommé cadi de Valence; car là où le véritable récit arabe s'arrête, la *General* (fol. 337, col. 2) dit: « Les Valenciens demandè-

1) *Don Quijote*, II^a parte, c. 27.

rent au Cid qu'il nommât son *alguazil* (vizir) et qu'il leur donnât pour cadi son cadi qui se nommait Alhugi; et celui-ci était le personnage qui avait fait les vers [c'est-à-dire, l'élégie sur Valence], ainsi que l'histoire l'a raconté. Et après que le Cid se fut établi dans la ville de Valence, ce Maure se convertit, et le Cid le fit baptiser, ainsi que l'histoire vous le racontera dans la suite.» Au lieu d'Alhugi, la *Crónica del Cid* (ch. 208) porte *Aya Traxi;* mais il est certain qu'il faut lire *Alfaraxi*, car il est raconté plus loin (fol. 359, col. 1 et 2), que le faqui qui avait été nommé cadi des Maures par le Cid et qui se nommait Alfaraxi, «celui qui avait fait et inventé les vers sur Valence,» vint trouver le Cid; «et il était de si bon entendement et de si bon jugement, et il était tant latin, qu'il semblait chrétien, et à cause de cela le Cid l'aimait.» Si on lit ici que l'Alfaraxi de la légende avait composé l'élégie sur Valence, qui se trouve dans le récit arabe, il ne faut y voir qu'une assertion sans fondement de l'auteur de la *General;* ce renseignement ne pouvait se trouver dans la légende, comme nous le verrons tout à l'heure. Là où le récit arabe s'arrête, la *General* suit d'abord la *Chanson du Cid* (*Gener.*, fol. 338, col 1 *med.* — fol. 359, col. 2; *Chanson du Cid*, vs. 1215 jusqu'à la fin) en y ajoutant de temps en temps quelques notices tout à fait fabuleuses, qu'elle a empruntées à la légende de Cardègne. Puis elle dit (fol. 359, col. 3): «D'après ce que raconte l'histoire du Cid, que composa, à partir d'ici, Abenalfarax, le neveu de Gil Diaz, à Valence,» etc. (Un peu plus bas (col. 4) Abenalfarax se trouve

nommé de nouveau, et fol. 362, col. 2: «Segun que cuenta Abenalfarax él que fizo esta estoria en aravigo.») Il ne faut pas croire que la *Crónica* ne commence qu'ici à se servir de la légende de Cardègne; mais à partir d'ici, elle s'en sert exclusivement.

Est-il probable à présent que le récit arabe ait déjà été traduit dans la vieille légende? Je crois que non. Ces deux récits ont un caractère tout à fait différent: l'un est musulman et présente le Cid sous un jour assez défavorable; l'autre est ultra-catholique et le Cid y devient un saint qui fait des miracles. Impossible que le légendaire, qui voyait dans son héros un modèle de piété et de dévotion, ait copié un récit qui le représente comme un monstre de cruauté. C'est parce que je crois ce fait impossible, que j'ai dit que la phrase où il est raconté qu'Alfaraxi ou Gil Diaz avait composé l'élégie sur Valence, a été ajoutée par Alphonse le Savant. Quand on suppose qu'elle se trouvait chez le légendaire, on dit en même temps que celui-ci a connu et suivi en partie le récit arabe. Cela ne pouvant être, il faut bien croire que cette phrase est une de ces nombreuses additions arbitraires qu'on remarque dans la *General*, quand on compare ses récits avec les sources où elle a puisé.

Supposons donc qu'Alphonse le Savant a traduit le récit arabe; alors on s'expliquera pourquoi ce récit, peu flatteur pour le Cid, se trouve dans la *General.* Alphonse, qui savait l'arabe et qui aimait à s'entourer de savants de cette nation, détestait la noblesse qu'il eut maintes fois à combattre et qui finit par le détrôner. Il doit

donc avoir accepté avec empressement le récit arabe-valencien, qui était hostile au Cid. Le Cid, en effet, toujours exalté dans les romances comme rebelle et ennemi de la royauté; le Cid, si cher à la Castille parce qu'il triomphe du roi qui l'a exilé, le Cid était un ennemi pour Alphonse, qui dut se trouver heureux de dénigrer le représentant idéal du noble castillan. Je crois donc qu'il a traduit lui-même le récit arabe; et cela aussi littéralement que possible, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir calomnié l'idole de la noblesse. Et voilà pourquoi le style de la traduction est si mauvais, pourquoi il diffère si sensiblement du style ordinaire du roi auteur.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des récits arabes. Nous devions commencer par là parce qu'ils sont les plus anciens, et parce que le Cid n'est point devenu pour les musulmans un personnage semi-fabuleux. Pour eux il ne pouvait le devenir; la société arabe était arrivée depuis longtemps à un état de civilisation qui exclut les traditions populaires et poétiques. Pour eux le Campéador était un chevalier chrétien comme un autre; ils pouvaient le haïr, mais voilà tout. Il faut examiner à présent les récits chrétiens.

III.

Ne tout mensonge, ne tout voir;
Ne tout faulte, ne tout savoir.

Robert Wace, *Roman de Rou.*

Nè chi più vaglia, ancor si trova il vero;
Che resta or questo or quel superïore.

Ariosto, *Orlando furioso*, XXV, 1.

On sait que c'est Masdeu qui a attaqué les *Gesta* sur tous les points, et qui a tâché de prouver que ce livre ne mérite pas la moindre confiance. On sait aussi que ceux qui sont venus après lui, ont trouvé ses arguments convaincants.

Je dois avouer que je ne partage pas cette opinion; qu'à quelques rares exceptions près, je n'adopte aucun des raisonnements de Masdeu; qu'en conséquence, je ne puis adopter le résultat auquel il est arrivé.

Dans des questions qui ne sont pas purement et simplement philosophiques, il ne suffit pas de raisonner logiquement: il faut encore de l'érudition. Or, je dois bien le dire, Masdeu ne me semble pas avoir possédé les connaissances nécessaires pour l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée; on trouve dans son livre des preuves frappantes et nombreuses du contraire. L'auteur des *Gesta* dit par exemple, que Chimène, fille de Diégo comte d'Oviédo, l'épouse de Rodrigue, était la *neptis* d'Alphonse VI. Elle était en effet la fille de Chimène, fille d'Alphonse V, et par conséquent, cousine

germaine d'Alphonse VI[1]. Masdeu (p. 168, 169) fait tous ses efforts pour nier cette circonstance; mais ne pouvant trouver aucun argument valable, il se jette en désespéré sur le mot *neptis*, auquel il ne semble connaître aucun autre sens que celui de *petite-fille*, et il prétend que l'auteur a confondu Alphonse V avec Alphonse VI, puisqu'il dit que Chimène était petite-fille de ce dernier; ce qui, en effet, serait tout à fait absurde. Masdeu semble donc avoir ignoré que, dans le latin du moyen âge, *nepos* et *neptis* se prennent souvent dans le sens de *cousin germain*, *cousine germaine*. C'est une ignorance bien peu pardonnable chez un historien soi-disant critique; mais puisqu'il ne connaissait pas ce fait, pourquoi ne s'est-il pas donné la peine de chercher le mot *nepos* dans le Glossaire de Ducange et dans le supplément de Carpentier?

Masdeu a laissé échapper d'autres bévues aussi extraordinaires, en parlant du surnom de Rodrigue, *el Campeador*. Il dit que ce surnom ne se trouve que dans les auteurs du XIII[e] siècle, et que, d'ailleurs, ce n'est pas non plus un titre honorifique. *Campeada*, dit-il, signifiait une incursion en pays ennemi, telle qu'en fait un capitaine de cavalerie légère, non un général d'armée. Un *campeador* est donc un soldat aventureux et

1) Voyez Florez, *Reynas Catholicas*, t. I, p. 131, et les auteurs qu'il cite. Voici la table généalogique:

Alphonse V

Sancha, mariée à Ferdinand I[er]	Chimène, épouse de Diégo d'Oviédo
Alphonse VI	Chimène, épouse du Cid

hardi, mais qui ne sait pas conduire la guerre d'une manière savante. Dans la guerre, c'est le plus bas emploi («el mas baxo oficio»). Ne dirait-on pas, à entendre Masdeu, que le titre de *Campeador* n'est pas très ancien? Et cependant, sans citer tous les vieux documents latins et espagnols où on le rencontre, ne se trouve-t-il pas chez tous les auteurs arabes qui parlent de Rodrigue, à partir d'Ibn-Bassâm, qui écrivait en 1109? Les Arabes écrivent الكنبيطور; en ajoutant les voyelles أَلْكَنْبِيطُور. Remarquons que *n* avant *b* se prononce *m*, que les Arabes n'ont point de *p*, et qu'en Espagne le son ـُو se prononçait constamment *o*, alors nous aurons *el-cambeyator*. Cette transcription du latin *campeator* n'est-elle pas parfaitement exacte? Et osera-t-on encore soutenir que ce titre ne se trouve que chez des auteurs du XIIIe siècle? Mais ce n'est pas un titre honorifique, dit Masdeu, c'est plutôt un sobriquet injurieux. Si Masdeu avait lu les anciens poètes de sa nation, il aurait su que Gonzalo de Berceo, qui florissait vers l'année 1220, dit dans sa *Vida de Santo Domingo de Silos* (copla 127):

El Rey Don Garcia de Nagera Sennor,
Fijo del Rey Don Sancho él que dicen Mayor,
Un firme caballero, noble campeador,
Mas para sant Millán podrie ser meior.

Le roi Don Garcia, seigneur de Nagera, fils du roi don Sancho, surnommé le Grand, était un vaillant chevalier, un noble *campeador*, mais pour (le cloître de) Saint-Millan il aurait pu être meilleur.

Est-ce que *campeador* est ici un sobriquet injurieux?

Le roi Garcia remplissait-il dans la guerre le plus bas emploi?

Mais c'est ici le lieu d'expliquer ce titre de Campéador. Celui de *Mio Cid* que portait Rodrigue (« *mio Cid* semper vocatus, » dit l'ancien biographe d'Alphonse VII), s'explique aisément: c'est سيدى *mon seigneur*, et cette qualification était sans doute donnée au chevalier castillan par ses soldats arabes et par les Valenciens, devenus ses sujets. Mais celui de Campéador est moins facile à interpréter, et il me semble que non-seulement Masdeu ne l'a pas compris, mais qu'en général on n'en a pas saisi le véritable sens. Aussi M. Huber [1], plus prudent en ceci que d'autres écrivains, a-t-il déclaré que l'on ne peut donner que des conjectures sur la signification de ce nom.

Il va sans dire que Campéador n'a rien à démêler avec le mot latin *campus*. Il dérive au contraire du mot teutonique *champh*, qui répond aux mots *duellum* et *pugna;* le verbe *kamfjan* répond à *prœliari*, et le substantif *kamfo* ou *kamfjo* répond aux mots *gladiator*, *athleta*. *tiro*, *pugil*, *pugillator*, *agonista*, *venator*, *miles*. Ces termes se rencontrent déjà dans les plus anciens monuments de la langue allemande [2]. L'anglo-saxon avait le mot *cœmpa* qui était l'équivalent de l'allemand *kamfo*, et le verbe *campjan*. Dans l'allemand du moyen âge, le mot *kampf* s'employait dans le sens de *duel*, et il était l'opposé de *lantstrit* [3]. Cette racine et ses dérivés

---

1) *Geschichte des Cid*, p. 96.

2) Voir Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. IV, p. 406, 407.

3) Voir Ziemann, *Mittelhochdeutsches Wærterbuch*, au mot *kampf*.

se sont conservés dans toutes les langues germaniques, l'anglais excepté [1]. L'islandais a le verbe *keppa* et le substantif *kempa* (champion); le suédois, le danois et le hollandais ont *kamp*, en allemand *kampf;* le verbe est *kåmpa* en suédois, *kiæmpe* en danois, *kempen* en hollandais, *kämpfen* en allemand; le champion se nomme *kåmpe* ou *kåmpare* en suédois, *kiæmpe* en danois, *kempe, kamper* ou *kemper* en vieux hollandais, *kämpfe* en allemand. Dans le latin du moyen âge on trouve les substantifs *camphio*, *campio*, *camphius*, les verbes *campare*, *campire* et probablement *campeare* (d'où dérive *campeator*). Cette racine teutonique a aussi passé dans les langues romanes: en français *champion*, en provençal *champion*, *campiou*, *champien*, en italien *campione*, en catalan *campion*, en portugais *campeão*, *campião*, en espagnol *campeon.*

On a cru généralement que *campeador* était synonyme de *champion*; mais cette opinion est erronée. Le champion était un homme qui allait d'un lieu à un autre pour louer ses services dans les combats judiciaires. Il combattait à pied, jamais à cheval, et n'avait d'autres armes qu'un bâton et un bouclier. Les champions étaient réputés infâmes; les lois les mettaient sur la même ligne que les voleurs et les filles publiques [2]. Si donc *campeador* était l'équivalent de *champion*, Masdeu aurait eu raison sans le savoir, en disant que *campeador* était un sobriquet injurieux. Mais le véritable sens du mot *cam-*

---

1) Les Anglais ont reçu leur *champion* des Normands.

2) Voyez l'excellent article *campio* dans Ducange, et comparez Ziemann, *Mittelhochdeutsches Wærterbuch*, au mot *kempfe.*

peador exprime un usage que les Espagnols avaient emprunté des Arabes, et en vertu duquel certains preux sortaient des rangs, quand deux armées étaient en présence, pour défier les ennemis, pour engager quelques-uns d'entre eux à accepter un combat singulier. Ordinairement celui qui faisait l'appel au combat improvisait quelques vers dans le mètre *redjez*, auxquels son adversaire répondait dans le même mètre et en employant la même rime. Sortir des rangs pour appeler un ennemi au combat, s'appelait en un seul mot *baraza* برز [1]; celui qui le faisait, portait le nom de *mobâriz*, que Pierre d'Alcala a très bien traduit par *desafiador* [2]; et celui qui avait la coutume de faire de tels défis, qui, pour ainsi dire, en faisait son métier, se nommait *barrâz*. Personne n'était placé trop haut pour appeler l'ennemi en duel ou pour accepter son défi; les généraux le faisaient, Mahomet lui-même le fit à la bataille d'Ohod [3]; il n'est donc pas surprenant que Gonzalo de Berceo donne le titre de *campeador* à un roi.

Un auteur arabe qui avait séjourné à Saragosse et qui

---

1) Ce sens est extrêmement fréquent, et si l'on ne savait que les significations les plus usitées manquent souvent dans nos dictionnaires arabes, on aurait le droit de s'étonner de ne pas l'y trouver. Pour ne pas remplir une demi-page de citations, je me bornerai aux suivantes: *Fables de Bidpai*, p. 6; Ibn-al-Athîr, t. XI, p. 257 éd. Tornberg; Nowairî, *Hist. d'Espagne*, man 2 *h*, p. 443; Hoçrî, *Zahr-al-âdâb*, man. 27, fol. 21 r.

2) Le même lexicographe traduit aussi très bien *desafio por uno* par *mobâraza*.

3) Voyez l'intéressant chapitre sur la *mobâraza* dans Wüstenfeld, *Das Heerwesen der Muhammedaner* (Gœttingue, 1880), p. 65 et suiv. et p. 25 du texte.

était contemporain du célèbre Campéador, Tortôchî[1], nous offre à ce sujet un récit qui me paraît assez curieux pour que j'en donne ici la traduction:

«Il y avait à Saragosse un cavalier, nommé Ibn-Fathoun, qui était de ma famille, car il était l'oncle de ma mère. Aucun Arabe ni aucun barbare (chrétien) ne l'égalait en bravoure; aussi Mostaîn, le père de Moctadir[2], l'estimait fort et lui payait cinq cents ducats de solde. Tous les chrétiens connaissaient sa valeur et redoutaient de le rencontrer sur le champ de bataille. On raconte que quand un chrétien abreuvait son cheval et que l'animal ne voulait pas boire, il lui disait: — Bois donc! as-tu vu Ibn-Fathoun dans l'eau? — Ses camarades lui portaient envie à cause de la haute solde qu'il recevait, et des grands égards que lui témoignait le sultan. Ils surent le noircir auprès de Mostaîn, qui, pendant quelques jours, lui interdit sa porte. Ensuite Mostaîn fit une incursion dans le pays des chrétiens, et lorsque les deux armées furent en présence, un mécréant sortit des rangs (*baraza*) et se mit à crier: — Y a-t-il un *mobâriz?* — Un cavalier musulman alla à sa rencontre (*baràza ilaihi*). Ils joutèrent pendant quelque temps; mais le chrétien ayant tué son adversaire, les polythéistes poussèrent des cris de joie; les musulmans, au contraire, se laissèrent aller au découragement. Puis

1) Dans un autre article on trouvera des renseignements sur cet auteur et d'autres extraits de son livre.

2) Il s'agit ici de Mostaîn Ier, le fondateur de la dynastie des Beni-Houd, qui commença à régner en 1039 et mourut en 438 de l'hégire (1046—7).

le chrétien se plaça de nouveau entre les deux rangs et cria: — Deux contre un! — Un musulman alla l'attaquer, mais il fut tué, lui aussi. – Trois contre un! — cria alors le chrétien; mais personne n'osa aller se mesurer avec lui, et l'on s'écria: — Il n'y a qu'Abou-'l-Walîd ibn-Fathoun qui puisse servir ici. — Mostaîn l'appela, le traita avec beaucoup de bonté et lui dit: — Ne voyez-vous pas ce que fait ce mécréant? — Mais oui, je le vois. — Eh bien, qu'y a-t-il à faire? — Que désirez-vous? — Que vous nous délivriez de cet homme. — Cela sera fait dans un instant, s'il plaît à Dieu. — Immédiatement après, Ibn-Fathoun se revêt d'une chemise de toile et se met en selle; mais sans se munir d'aucune arme, il prend un fouet avec une longue cordelette, garnie d'un gros nœud, et va à la rencontre (*baraza*) du chrétien, qui le regarde plein d'étonnement. Les deux adversaires se précipitent l'un sur l'autre, et le chrétien désarçonne Ibn-Fathoun d'un coup de lance; mais celui-ci se cramponne au cou de son cheval; puis il se débarrasse de ses étriers, saute à terre, se remet en selle, s'élance sur son adversaire, et lui assène un coup de fouet sur le cou. La cordelette se tord autour du cou du chrétien; Ibn-Fathoun l'arrache avec la main de sa selle, et le traîne vers Mostaîn. Alors celui-ci reconnut qu'il n'avait pas bien agi envers Ibn-Fathoun; il le remercia avec chaleur et lui rendit tout ce qu'il lui avait ôté.»

Voilà le *barrâz* arabe; ce qu'Ibn-Fathoun était dans l'armée de Mostaîn, Rodrigue Diaz l'était dans l'armée de Sancho de Castille, car *campeador* répond exactement

à *barrâz.* Et ceci n'est pas une conjecture: c'est un fait bien avéré. L'auteur de l'ancien poème latin sur Rodrigue, dit expressément que celui-ci devait son surnom à un combat singulier:

> Hoc fuit primum *singulare bellum*,
> Cum adolescens devicit Navarrum:
> Hinc Campidoctor dictus est maiorum
> Ore virorum.

D'ailleurs, dans une lettre écrite au Cid par Bérenger, comte de Barcelone, et copiée ou traduite dans les *Gesta* (p. XXXVII), on lit d'après l'édition de Risco: «Tandem vero faciemus de te *alboroz.* Illud idem, quod scripsisti, fecisti tu ipse de nobis.» Risco (p. 188) traduit: «Finalement nous ferons de vous ce qu'on appelle *alboroz*, et cela même que vous avez écrit et fait de nous,» et il n'ajoute aucune observation. M. Huber (*Geschichte des Cid*, p. 66): «Finalement tu éprouveras notre vengeance. Ce que tu nous reproches, tu le mérites de nous;» et dans une note (p. 170) il dit que, n'ayant pas trouvé le mot *alboroz* chez Ducange, il ne peut pas trop rendre compte de sa véritable signification, mais qu'il le croit analogue à *alborote*, *tumulte*, *sédition*, et à *alborozo*, *ravissement.* Deux difficultés se soulèvent contre cette explication. D'abord il n'y a pas la moindre trace d'un mot *alboroz* dans l'ancien espagnol. Mais supposé, pour un instant, que ce mot ait existé comme synonyme d'*alborote*, qu'est-ce que signifie alors la phrase: *nous ferons de vous tumulte*, ou *sédition?* Dans la traduction abrégée que donne la *Crónica general* (fol. 322, col. 3), on lit: «é farémos de ti alboras lo que feziste de nos.»

Ici la ponctuation est déjà beaucoup meilleure que chez Risco, et l'un des *o* est un *a*; changeons aussi le second, et lisons: «Tandem vero faciemus de te, albaraz! illud idem quod, scripsisti, fecisti tu ipse de nobis;» — «finalement nous ferons avec toi, albarrâz! cela même que, comme tu écris, tu as fait avec nous.» Plus haut, Bérenger avait donné à Rodrigue le titre de campéador; mais ici il le traduit, parce qu'il voit en lui un chevalier arabe plutôt qu'un chevalier chrétien; aussi ajoute-t-il: «Dieu vengera ses églises, que tu as violées et détruites [1]!»

Mais Bérenger de Barcelone nous ramène à Masdeu et à ses critiques.

L'auteur des *Gesta* donne constamment au comte de Barcelone le nom de Bérenger. Masdeu (p. 181—183 et passim) prétend que ce Bérenger n'a jamais été comte de Barcelone; que Barcelone ne lui a pas obéi un seul jour, soit pendant la vie de son frère Raymond II, soit pendant celle de son neveu, Raymond III; qu'il fut déshérité par son père; que pendant la vie de son frère, depuis 1076 jusqu'à 1082, il ne fut qu'un prétendant rebelle; enfin, qu'il n'a pas été tuteur de son neveu;

---

1) Dans la *Chanson* (vs. 510, 1330), le Cid a encore un autre surnom, celui de *lidiador*. Il ne faut pas penser, comme l'a fait M. Damas Hinard (*Poème du Cid*, p. 263), que c'est le synonyme de *campeador*; c'est *batailleur*, dans la lettre de Bérenger *bellator* (« eris ipse Rodericus, quem dicunt bellatorem et campeatorem »). Au reste, M. Damas Hinard, qui a cru devoir me contredire, n'a pas eu le moindre soupçon de l'existence du poème latin, où l'origine du surnom de *campeador* est si clairement indiquée, quoique ce poème eût été imprimé dans un livre publié à Paris onze années avant le sien.

c'est ce que prouvent, dit Masdeu, les diplômes et les privilèges de cette époque, où l'on rencontre toujours le nom de l'un des deux Raymonds, mais pas une seule fois celui de Bérenger. Il trouve que dans cette circonstance la *Chanson du Cid*, *la Crónica general* et celle du Cid sont moins absurdes que l'histoire latine, puisque ces livres nomment le véritable comte de cette époque, à savoir Raymond II. Masdeu ignorait-il donc que Raymond Ier, qui mourut en 1076, avait, par son testament, divisé ses États entre ses deux fils, Raymond II et Bérenger? Que ce testament existe dans les archives de Barcelone [1]? Que l'on y trouve aussi la charte où Raymond II promet à son frère Bérenger d'observer le testament de leur père [2]? Qu'il existe dans les mêmes archives une autre charte de Raymond II, datée du 18 juin 1078, et qui est de la même nature [3]? Qu'il y a une convention, datée du 27 mai 1079, entre Raymond II et Bérenger, où ils définissent le temps pendant lequel chacun des deux habiterait le palais de Barcelone; à savoir l'un à partir de huit jours avant la Pentecôte jusqu'à huit jours avant la fête de Noël, l'autre à partir de huit jours avant la fête de Noël jusqu'à huit jours avant la Pentecôte [4]? Que par un acte du 20 juin de la même année, Raymond et Bérenger, « comtes de Barcelone par la grâce de Dieu, » donnent de concert à l'abbaye de Saint-Pons la moitié du château de

1) Voyez Diago, *Hist. de los Condes de Barcelona*, fol. 129 r.
2) Voyez *ibid.*, fol. 132 r.
3) *Ibid.*, fol. 132 r. et v.
4) Diago (fol. 132 v.) donne dans l'original une partie de ce document.

Peyriac dans le Minervois[1]? Que dans un autre acte, du 26 juin de cette année, ils se nomment aussi «Nos duo fratres Comites Barchinonenses[2]?» Que dans l'enquête faite du temps d'Alphonse, roi d'Aragon, vers l'an 1170, touchant l'acquisition faite par les comtes de Barcelone, ses prédécesseurs, du comté de Carcassone, il est aussi parlé de la division des États de Raymond Ier entre ses deux fils Raymond II et Bérenger[3]? Que quand Raymond II eut péri assassiné le 5 décembre 1082, laissant un fils, Raymond III, qui, à cette époque, ne comptait pas encore un mois, Bérenger conserva non-seulement la moitié du comté, mais qu'il fut aussi le tuteur du fils de son frère, ainsi qu'il résulte encore d'une charte[4]? Qu'il existe un document du 13 novembre 1089, par lequel Arnaud Miron de Saint-Martin se reconnaît vassal du *comte* Bérenger en sa qualité de tuteur de Raymond III[5]? Que dans une charte de 1090, Raymond III, qui était alors âgé de huit ans, et son oncle Bérenger se nomment tous les deux comtes de Barcelone[6]? Qu'Ermengaud de Gerp, comte d'Urgel, donne, dans son testament daté du 29 avril 1090, le titre de comte de Barcelone à Bérenger[7]? De deux choses l'une: ou Masdeu n'a pas connu ces chartes, aux-

---

1) *Hist. génér. de Languedoc*, t. II, p. 252, et Preuves, p. 303.
2) Diago, fol. 133 r.
3) Ce document a été publié par Marca, *Marca Hispan.*, p. 1131, et par Dom Vaissette, *Hist. génér. de Languedoc*, t. II, Preuves, p. 12.
4) Diago, fol. 134 v.
5) Diago, fol. 134 v., 135 r.
6) Diago, fol. 142 v.
7) Voyez l'original latin chez Diago, fol. 137 v.

quelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres[1], et alors il est bien singulier qu'un homme si peu familiarisé avec les documents ait la prétention d'écrire une histoire critique d'Espagne en vingt volumes; ou bien il les a ignorées à dessein, parce qu'elles étaient favorables à l'histoire latine dont il combat l'authenticité, et si tel est le cas, il a fait preuve de mauvaise foi. L'histoire latine a parfaitement raison quand elle dit que l'adversaire de Rodrigue était Bérenger et non Raymond. Elle ne précise pas l'époque où Rodrigue combattit Bérenger pour la première fois, mais elle dit du moins que cela eut lieu quelque temps après la mort de Moctadir de Saragosse, c'est-à-dire, après l'année 1081. Que cette première guerre ait eu lieu avant ou après le 5 décembre[2] 1082, époque de l'assassinat de Raymond II, peu importe, car Bérenger était comte de Barcelone conjointement avec son frère. Plus tard Rodrigue ne peut avoir combattu que Bérenger, car le pupille de celui-ci, Raymond III, était encore enfant. Que Rodrigue a réellement combattu à différentes reprises le comte de Barcelone, c'est ce qui résulte du témoignage irrécusable d'Ibn-Bassâm.

L'incompétence de Masdeu étant déjà très grande quand

---

1) Masdeu avoue lui-même qu'Urbain II, dans un bref de 1089, donne à Bérenger le titre de comte de Barcelone. Bofarull (*Condes de Barcelona*, t. II, p. 108—141) cite une foule d'autres chartes qui confirment ce que j'ai dit dans mon texte; à mon grand regret, il ne m'était pas permis de mettre ici à profit cet excellent livre, parce qu'il est postérieur à celui de Masdeu, et que, pour ne pas être injuste, je devais me borner à citer des ouvrages que Masdeu aurait pu consulter. Voyez aussi la charte publiée par Villanueva, *Viage literario*, t. VI, p. 318—320, et comparez p. 208—211 du même volume.

2) Cp. Bofarull, t. II, p. 119—123.

il s'agit de l'histoire de l'Espagne chrétienne, on conçoit qu'il est resté tout à fait étranger à l'histoire de l'Espagne arabe; ce qui, malheureusement, ne l'empêche pas de nier tout ce qui lui déplaît. L'auteur de l'histoire latine dit, par exemple, qu'à la mort de Moctadir, ses États furent partagés entre ses deux fils, dont l'un, Moutamin, obtint Saragosse, et l'autre, Alfagib, Dénia (p. xx), Tortose et Lérida (p. xxxiv). Masdeu (p. 179) a nié ce fait, en disant qu'Alî ibn-Modjéhid régnait alors à Dénia et qu'Alfagib n'existait pas. Rien n'est moins vrai. Moctadir s'était emparé de Dénia dans le mois de Chabân de l'année 468 [1], c'est-à-dire, dans le mois de mars de l'année 1076, et, ayant détrôné Alî ibn-Modjéhid, il l'avait emmené avec lui à Saragosse. Dénia lui appartenait donc. Il est très certain aussi qu'il partagea ses États entre ses deux fils, et que l'un d'eux, celui qui portait le titre d'al-Hâdjib, reçut Lérida. C'est ce qui résulte du témoignage de l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* [2], qui atteste que le seigneur de Lérida se nommait al-Hâdjib Mondzir, fils d'Ahmed (Moctadir) ibn-Houd. Il ne dit pas si Dénia et Tortose appartenaient aussi à ce prince, mais ce fait résulte du récit arabe traduit dans la *Crónica general.*

Voilà pour les observations les plus importantes que Masdeu a adressées à deux ou trois pages des *Gesta.* Je

---

1) Ibn-al-Abbâr (*Script. Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 106); Ibn-Khaldoun (*apud* Weijers, *Loci Ibn Khacanis*, p. 115, et man., t. IV, fol. 27 r.). Nowairî (*apud* Weijers, p. 114) nomme Ramadhân 478; mais Weijers a déjà fait remarquer que c'est une grave erreur.

2) Dans l'Appendice, n° II.

pourrais facilement multiplier ces échantillons de l'ignorance de l'écrivain espagnol; mais je ferai plutôt remarquer que, loin d'être impartial, il se montre partout plein de préventions. Ainsi, après avoir cherché en vain des arguments pour combattre l'authenticité du contrat de mariage de Rodrigue et de Chimène, il dit (p. 167) que, n'ayant pas été à Burgos, il n'a pas vu l'original, mais qu'il tient pour certain que, s'il l'eût examiné, il eût trouvé des preuves que ce document n'est pas aussi ancien qu'on le prétend. Il y a sans doute des savants qui trouvent toujours ce qui s'accorde avec leur système; mais ce ne sont pas ceux-là qui ont droit à notre considération et à notre estime.

Puis quelques-uns des principes de la critique de Masdeu sont assez singuliers. Il prétend que tel fait ne peut avoir eu lieu, parce qu'il présente le roi de Castille (p. 176, etc.) ou les Castillans (p. 155) sous un jour défavorable, et déjà dans sa préface (p. II), il condamne l'histoire latine, parce qu'elle lui semble injurieuse pour la nation espagnole et ses princes. Il rejette un récit parce qu'il ne fait pas honneur à la mémoire du Cid (p. 221, 227, 262, etc.), comme si les *Gesta* ne devaient contenir que l'éloge du Cid! Enfin, niant tout à tort et à travers, il est porté à démentir tous les faits qu'il ne trouve pas dans les maigres chroniques latines du XI[e] siècle. Ni les chartes ni les chroniques un peu moins anciennes n'ont pour lui la moindre autorité. D'un autre côté, il semble vouloir qu'au moyen âge tout se fît comme aujourd'hui, ou plutôt de la manière dont il eût voulu que les choses se passassent. Quelques-unes

de ses remarques sur la paraphrase et les commentaires de Risco sont fondées, Risco n'ayant souvent pas compris le texte latin et ayant embrouillé notamment toute la chronologie, ainsi que l'a déjà remarqué M. Huber; mais il y en a d'autres où le ridicule dont Masdeu tâche de couvrir son adversaire, retombe sur lui-même. Ainsi Risco (p. 219) avait dit que la ville d'Albarracin empruntait son nom au prince maure Albarracin. Masdeu (p. 275) trouve cette assertion fort risible; il engage Risco à donner des notices plus circonstanciées sur ce point, puisqu'il importe à tout le monde, et surtout à ceux qui sont nés à Albarracin et qui y demeurent, d'en savoir autant que possible sur ce Maure «si remarquable;» il engage encore l'auteur de *La Castille et le plus fameux Castillan* à écrire un autre ouvrage sous ce titre: *Histoire d'Albarracin et du plus fameux Albarracinois*. Il y aura peut-être des personnes qui trouveront ces plaisanteries d'un goût contestable; mais le point essentiel, c'est que Risco a parfaitement raison. Inutile d'insister là-dessus, tout le monde sachant aujourd'hui qu'on donnait à la ville dont il s'agit le nom de Santa-Maria d'Ibn-Razîn, pour la distinguer de Santa-Maria d'Ibn-Hâroun en Algarve; qu'Ibn-Razîn y régnait, et que son nom a été corrompu par les Espagnols en Albarracin. Masdeu aurait pu apprendre cela de Casiri (t. II, p. 144).

J'ai donc peine à concevoir l'engouement que les historiens modernes montrent pour Masdeu, car à les entendre, il serait le modèle de l'historien critique. Je ne comprends pas comment M. Rosseeuw Saint-Hilaire (*His-*

toire d'Espagne, t. I, p. III) peut admirer sa « vaste érudition ; » comment M. Aschbach (*Gesch. der Ommaijaden*, p. VI) a pu dire que son ouvrage mérite d'être préféré à tous les ouvrages d'histoire espagnols. Masdeu, je n'en disconviens pas, n'était pas absolument dépourvu d'un certain gros bon sens, et comme, dans ses moments de loisir, il semble avoir lu, tout jésuite qu'il était, certains écrits de Voltaire, il exprime sa manière de voir avec une sorte de verve caustique, parfois assez amusante; mais, rempli de préjugés, il ne possédait ni assez d'érudition, ni des vues assez larges, ni peut-être assez de bonne foi, pour pouvoir jamais s'élever au rang d'un historien critique. Vu la grande réputation dont il jouit, je n'ai pas voulu passer ses remarques entièrement sous silence; mais on comprendra aisément, d'après ce que je viens de dire, que, si M. Schæfer (*Geschichte Spaniens*, t. II, p. 397) a prétendu que « rien n'a été fait tant que Masdeu n'aura pas été réfuté point pour point, de même qu'il a attaqué les *Gesta* point pour point: » on comprendra, dis-je, que je n'ai nullement l'intention de satisfaire à cette exigence. Ce serait mettre la patience de mes lecteurs à une trop rude épreuve.

Prise dans son ensemble, l'histoire latine, que nous pouvons souvent contrôler à l'aide d'autres documents, me semble digne de confiance; cependant je ne considère pas comme parfaitement exacts tous les récits qui s'y trouvent, et à mon sens, elle ne mérite ni la confiance illimitée que lui a accordée la droite, représentée par Risco et M. Huber, ni le mépris que lui a montré la gauche, représentée par Masdeu et ses disciples. La

vérité se trouve, je crois, entre ces deux extrêmes: dans le cas présent, il ne faut être ni de la droite ni de la gauche, mais du centre, ou plutôt du centre droit.

Le Cid des *Gesta* n'est plus tout à fait le Cid de l'histoire, et il n'est pas encore le Cid de la poésie. On conçoit que l'un ne fit pas place à l'autre d'une manière brusque et absolue; une telle transition est toujours plus ou moins lente, est toujours graduelle. Il y a d'abord une époque où un prosateur croit en savoir assez sur un personnage qui est devenu le héros de la poésie populaire, pour pouvoir écrire son histoire, son histoire véritable; il le fera avec toute candeur, avec la ferme intention de dire la vérité, de s'en tenir aux faits et de rejeter les fables des chanteurs populaires, «sub certissimâ veritate stylo rudi» (p. LIV). Mais comme on écrivait fort peu du temps du héros, l'historien, dans la plupart des cas, devra s'en rapporter à la tradition, souvent véridique encore, mais quelquefois altérée. Ce ne sont pas les chants populaires qui se mêlent à ses récits: contre eux il se tient sur ses gardes; ce sont plutôt des traditions déjà moins exactes, décolorées, confuses, incomplètes, fausses même, qui s'y glissent imperceptiblement. L'historien ne s'en doute pas; il croit toujours écrire de l'histoire: à son insu, il ne l'écrit plus. Voilà ce qui est arrivé à l'auteur des *Gesta*. Son récit, c'est bien de l'histoire la plupart du temps; c'est la biographie du Cid qui approche le plus de la vérité; mais ce n'est pas la vérité toute seule, ce n'est pas la vérité tout entière, et ce n'est pas toujours la vérité. L'auteur n'écrivit pas fort longtemps après la mort du

Cid, comme le manuscrit de son ouvrage le prouve, car ce manuscrit, qui n'est pas l'autographe, témoin les fautes de copiste et les lacunes qu'on y trouve [1], est du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Mais d'un autre côté, il n'était pas contemporain du Cid, car voici comment il commence son histoire: « Quoniam rerum temporalium gesta immensâ annorum volubilitate prætereuntia, nisi sub notificationis speculo denotentur, oblivioni proculdubio traduntur, idcirco et Roderici Didaci, nobilissimi ac bellatoris viri, prosapiam et bella, ab eodem viriliter peracta, sub scripti luce contineri atque haberi decrevimus. » Il craint donc que les faits et gestes de Rodrigue ne soient oubliés par laps de temps: chez un contemporain du fameux héros, une telle crainte ne serait pas naturelle. Aussi l'auteur n'affiche nulle part la prétention d'avoir vécu du temps de Rodrigue; qui plus est, il ne prétend pas être bien informé de tout ce qui le concerne; en parlant de sa généalogie, il emploie la formule dubitative: « hæc esse *videtur;* » enfin il a la modestie de dire qu'il a écrit l'histoire du héros aussi bien que le lui permettait l'exiguïté de ce qu'il savait, « quod nostræ scientiæ parvitas valuit. » Nous croyons donc qu'il a écrit environ cinquante ans après la mort de Rodrigue, vers l'an 1150, c'est-à-dire à une époque où le souvenir des faits et gestes du Cid s'était déjà un peu effacé. Aussi manque-t-il souvent

---

1) Voyez p. XXVI, XXXVIII, XLI (où il faut lire *Sacarca*, شكرقة en arabe, au lieu de *Salarca;* c'était un endroit près de Saragosse qui se trouve mentionné dans l'*Abrégé des vies des grammairiens* par Dzahabî, man. de Leyde, n° 654, article sur Alî ibn-Ismâîl Chacarkî , XLIII.

de renseignements. Il dit, par exemple, que Rodrigue passa neuf ans à Saragosse (ce qui n'est pas tout à fait exact); mais il ne dit rien de ce que Rodrigue fit pendant les trois ou quatre dernières années de son séjour dans cette ville, alors que Mostaîn occupait le trône. «Bella autem et opiniones bellorum, quæ fecit Rodericus cum militibus suis et sociis, non sunt omnia scripta in hoc libro.» Voilà sa phrase, qui veut dire qu'il ne savait rien de précis sur cette époque; et maintefois il lui arrive de ne souffler mot d'événements de la dernière importance et qui seuls en expliquent d'autres, fort obscurs en eux-mêmes, qui se trouvent racontés dans son propre livre.

Dans les *Gesta*, l'élément poétique se montre très rarement, et je ne le trouve pas du tout chez Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède. Quand on compare les courtes et prosaïques notices que donnent ces deux auteurs, aux récits circonstanciés de la chanson de geste et de la légende de Cardègne, il est clair comme le jour, qu'ils ont dédaigné les traditions des légendaires et du peuple, et qu'ils se sont bornés, selon leur coutume, à copier les notices du moine de Silos. Ils nous dédommagent donc, jusqu'à un certain point, de la perte de la principale partie de l'histoire de ce dernier, dont nous possédons seulement l'introduction, qui va jusqu'à la mort de Ferdinand Ier, tandis que l'auteur avait pris pour tâche d'écrire l'histoire d'Alphonse VI. Le moine de Silos mérite une entière confiance quand il parle d'évé-

nements arrivés de son temps, et je n'hésite pas à l'accorder à ceux qui, à mon avis, n'ont fait que le copier. Quant aux courtes chroniques latines, elles n'enregistrent d'ordinaire que des faits très certains, et il n'y a nulle raison valable pour croire que, dans cette seule circonstance, la tradition s'y soit glissée à la place de l'histoire. Ceux qui écrivaient ces notices sur les premières feuilles d'un livre, laissées en blanc, étaient ordinairement des clercs contemporains des événements qu'ils notaient; d'autres personnes continuaient ces notes, ou bien elles copiaient celles de leurs devanciers et y ajoutaient les leurs. Il ne faut donc pas croire que les notices qui se trouvent dans une courte chronique qui s'arrête à telle année du XIIIe siècle, n'ont été écrites que vers ce temps-là; presque toujours elles sont beaucoup plus anciennes, et souvent elles ont des contemporains pour auteurs.

Le *Liber Regum*, espèce de courte chronique espagnole, depuis Adam jusqu'à saint Ferdinand [1], contient aussi quelques notices sur le Cid. Nous ne nous y arrêterons pas; c'est un résumé fort sec des *Gesta*, de la Chanson du Cid, de la légende de Cardègne et d'un petit nombre de traditions. Mais nous devons appeler l'attention sur un auteur contemporain du Cid, que la plupart des historiens modernes ont négligé de mettre à profit. Je veux parler de Pierre, évêque de Léon. Ce personnage, qui signe plusieurs chartes d'Al-

---

1) Voyez Florez (*Reynas*, t. I, p. 188) qui a publié une grande partie de cet ouvrage (*ibid.*, p. 481—494). Avant lui, Sandoval et d'autres s'en étaient déjà servis.

phonse VI, dans les années 1087, 1088, 1095, 1097 et 1106 [1], et qui, dans cette dernière année, se trouvait, comme il le raconte lui-même [2], dans le camp d'Alphonse, alors en guerre contre les Maures, a écrit une très courte histoire de ce roi, histoire dont Sandoval, qui publia ses *Cinco Reyes* en 1615, s'est encore servi [3], mais qui paraît perdue aujourd'hui. Elle renfermait sur le Cid quelques notices que Sandoval a reproduites.

1) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 75, col. 1; fol. 79, col. 2; fol. 89, col. 2; fol. 96, col. 2; Sota, p. 535, col. 2.

2) Sandoval, fol. 95.

3) Fol. 21, col. 3: „Esto dize don Pedro Obispo de Leon en tiempo de don Alonso el Sexto, autor mas cierto, y grave, que largo en su historia.“ Fol. 37, col. 3, au commencement du règne d'Alphonse VI: „Escrivió esta historia don Pedro Obispo de Leon, hecho por el mesmo Rey don Alonso: pero no dixo todo lo que yo diré.“ Fol. 89, col. 2, sur la marge: „Este Perlado escrivió parte de la historia del Rey don Alonso; lo que uve della puse aquí.“ Faut-il conclure de ce dernier passage, que Sandoval ne possédait pas cette chronique dans son entier? Fol. 101, col. 1: „Todas estas jornadas, y breve relacion de ellas dexó escritas don Pedro Obispo de Leon.“

IV.

Après avoir déterminé quelles sont les sources historiques auxquelles doit puiser l'écrivain qui veut donner une biographie du Cid, il me reste à préciser la date des poèmes qui célèbrent les faits et gestes de ce héros.

Parmi ces poèmes, le plus ancien est peut-être celui dont M. Édélestand du Méril a publié un court fragment dans ses *Poésies populaires latines du moyen âge* (p. 308—314)[1]. Il semble avoir été composé peu de temps après la mort du Cid, car le poète y adresse la parole à ceux qui ont joui de la protection de ce capitaine, quand il dit:

Eia! lætando, populi catervæ,
Campidoctoris hoc carmen audite!
Magis qui eius freti estis ope,
    Cuncti venite!

Au reste, ce document n'appartient à la poésie que par sa forme; le fond en est historique.

Il n'en est pas de même de la Chanson du Cid que Sanchez a publiée pour la première fois en 1779[2], et qui a été rééditée en 1858 par M. Damas Hinard, en 1864 par M. Janer[3], et en 1879 par M. Vollmöller. Ce poème

1) L'éditeur (p. 313) pense que ce poème a été composé à Lérida. Il a été induit en erreur par le mot *hoste*, qui, dans le vers qu'il cite, ne signifie pas *ennemi*, mais *armée*, *hueste* en espagnol, *host* en vieux français (Alfagib régnait à Lérida).

2) Dans le premier volume de sa *Coleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo* XV.

3) Dans le 57e volume de la *Biblioteca de autores Españoles*.

ne me semble contenir que deux ou trois faits historiques; le reste est de la poésie toute pure. Il a pour sujet principal, comme Ferdinand Wolf l'a déjà observé [1], le mariage des deux filles du Cid, et il se divise en trois parties ou branches, dont la deuxième commence au vers 1093 [2], avec les mots:

Aquis conpieça la gesta de myo Cid el de Biuar;

et finit au vers 2286:

Las coplas deste cantar aquis van acabando.
El Criador uos valla con todos los sos santos.

C'est, comme le poète lui-même le dit assez clairement, une *chanson de geste*, genre de poème qui, en Espagne aussi, était fort connu et dont parle la *Crónica general* (voyez, par exemple, fol. 225, col. 3).

Plusieurs savants, se fondant sur certains vers et sur la langue, lui ont attribué une trop haute antiquité, car ils la supposent composée vers le milieu du XII[e] siècle. Wolf [3], par exemple, a appuyé sur le vers bien connu (3735):

Oy los rreyes dEspaña sos parientes son,

« Aujourd'hui les rois d'Espagne sont les parents du Cid, » et il a pensé que la Chanson est une espèce d'épithalame, composé à l'occasion du mariage de Blanche, l'arrière-petite-fille du Cid, avec Sancho III de Castille, en 1151. Mais cette supposition me paraît arbitraire.

---

1) *Wiener Jahrbücher*, t. 56, p. 240.
2) J'ai conservé le numérotage indiqué par Sanchez, mais pour le texte je suis Vollmöller.
3) Voyez *Wien. Jahrb.*, t. 56, p. 250, 251.

Ni Blanche ni Sancho ne sont nommés une seule fois dans l'ouvrage. Après avoir raconté qu'Oiarra, infant de Navarre, et Ynigo Ximenez, infant d'Aragon (deux personnages entièrement fabuleux) épousèrent les deux filles du Cid, le poète s'écrie: « Voyez quel honneur obtient celui qui naquit dans une heure propice, puisque ses filles sont reines de Navarre et d'Aragon: aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses parents! » De l'aveu de Wolf lui-même, il s'agit ici, non pas de tous les rois d'Espagne sans exception, mais de quelques-uns d'entre eux. Or, le poète lui-même indique quels rois il a voulu désigner: ce sont ceux de Navarre et d'Aragon. Que si au contraire, il avait eu en vue le mariage de Blanche avec Sancho III, s'il avait composé son poème à l'occasion de ce mariage, il en aurait dit quelque chose, ses contemporains n'ayant pas sous la main un livre de la nature des *Reynas* de Florez, pour y découvrir sa pensée.

Un autre vers (3014), où le poète dit en parlant du comte Raymond de Bourgogne: « Celui-ci fut le père du bon Empereur, » indiquerait que le poème a été écrit, soit du vivant d'Alphonse VII, surnommé l'Empereur, soit dans le temps qui suivit immédiatement sa mort (1157). C'est une conclusion bien singulière; ce vers prouve qu'à l'époque où il a été écrit, on gardait encore le souvenir du glorieux Alphonse VII, mais il ne prouve rien de plus.

D'autres raisonnements sont tels, qu'ils ne méritent pas même d'être rapportés, et quant à la langue, elle prouve précisément le contraire de ce qu'on veut établir. Nous connaissons celle du milieu du XIIe siècle

par quelques chartes et l'on n'a qu'à les parcourir pour se convaincre que la langue de la Chanson est plus moderne [1].

L'opinion que je crois devoir combattre n'a pas été l'opinion générale. Marina [2] croyait la Chanson composée vers la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle, et Ticknor [3], vers l'année 1200. Dans les deux premières éditions de ces Recherches, j'ai dit: vers l'année 1207; mais je ne m'attendais pas à ce qu'une découverte curieuse et importante, faite par M. Janer, viendrait me donner si pleinement raison. Nous devons entrer à ce sujet dans quelques détails.

A en croire Sanchez, le manuscrit unique de l'ouvrage se termine ainsi:

Estas son las nuevas de Mio Cid el Campeador.

---

1) Voyez les *Fueros* d'Oviédo, donnés par Alphonse VII en 1145, et publiés par Llorente, *Prov. Vascong.*, t. IV, p. 96—107, les extraits de la confirmation de la Carta Puebla d'Avilés par le même monarque, de 1155, dans Ticknor, *History of Spanish literature* (3e édit., Boston, 1863), t. III, p. 399, et les pièces publiées par Yanguas, *Diccion. de antig. del Reino de Navarra*, t. I, p. 51—55, 208, t. II, p. 73, 74.

M. Damas Hinard (*Poème du Cid*, p. XIII) a eu une idée tout à fait originale: il affirme que la langue du Fuero de Molina (dans Llorente, t. IV, p. 118 et suiv.) est de 1152. Il n'a pas remarqué, ce que Llorente avait cependant noté, que ce fuero a été augmenté à différentes reprises, particulièrement en 1272 et en 1293, et il a ignoré (ce qui est impardonnable quand on s'occupe de ces matières) qu'on avait la coutume de rajeunir la langue quand on copiait ces chartes augmentées, ce qui était absolument nécessaire pour se faire comprendre. En d'autres mots, il a pris la langue de la fin du XIIIe siècle pour celle du milieu du XIIe, après quoi il me demande triomphalement si je parviendrai jamais à expliquer comment la langue espagnole aurait pu faire des progrès si étonnnants, si merveilleux, de 1145 (date des Fueros d'Oviédo) à 1152.

2) Dans les *Memorias de la Acad. de la Hist.*, t. IV, p. 34.

3) *History* etc., t. I, p. 10.

En este logar se acaba esta razon.
Quien escribió este Libro del' Dios Parayso. Amen.
Per Abbat le escribió en el mes de Maio
En era de mill è C.C...... XLV. años.

«Telle est l'histoire de Mon Cid le Campéador. En cet endroit s'achève ce récit. A celui qui a écrit ce livre Dieu donne le paradis! Amen. Per Abbat l'écrivit dans le mois de mai, en l'ère de mil et C.C...... XLV. ans.»

Dans son introduction, l'éditeur dit que dans la date il y a une rature après les deux CC, et que l'espace est tel qu'un troisième C pourrait le remplir.

Pendant presque un siècle tout le monde a cru que le manuscrit se termine comme chez Sanchez. Ni M. Damas Hinard, auquel il a été communiqué à Madrid par celui qui en était alors le propriétaire, M. de Gayangos [1], ni ce dernier lui-même, qui, dans une de ses notes sur la traduction espagnole de Ticknor [2], a parlé du manuscrit, n'ont rien dit qui puisse faire soupçonner le contraire. C'est M. Janer qui a vu le premier que le manuscrit se termine autrement, à savoir, après le mot *amen:*

Per abbat le escriuio en el mes de mayo.
En era de mill e CC XL.V. años es el romanz
Fecho [3]. Dat nos del vino si non tenedes diñeros,
Ca mas podré, que bien vos lo dixieron labielos.

1) *Poème du Cid*, p. LXXII, n. 1. M. de Gayangos a fait cadeau du man. au marquis de Pidal, le père du marquis actuel, qui le possède à présent.
2) T. II, p. 661 de la traduction allemande.
3) Ainsi chez Vollmöller; chez Janer *efecho.*

«Per Abbat l'écrivit dans le mois de mai. En l'ère de 1245 ans le roman a été fait. Donnez-nous du vin si vous n'avez pas d'argent, car je pourrai davantage [1]» etc.

M. Janer ne dit pas dans sa note (p. 38, n. 468) que les mots qu'il a publiés pour la première fois soient difficiles à reconnaître. Il doit pourtant en être ainsi, car autrement on ne s'explique pas pourquoi personne n'en avait fait mention avant lui. Aussi M. Vollmöller, qui a collationné dernièrement le manuscrit, a eu l'obligeance de m'écrire ceci: «Les mots en question ont été, à ce qu'il semble, rendus illisibles à dessein. On peut encore lire: es el...... fe..o dat nos del vino si non .enedes din.... ..mas podre, que bien.... dis...on ..bielos. Le reste ne se voit pas distinctement, mais il se peut fort bien que cela y ait été. Je n'ai pas employé de réactif, ne voulant pas endommager encore davantage les lettres qui le sont déjà beaucoup.»

Par suite de cette découverte, la question sur le troisième C perd son importance. Tant que l'on croyait que la date se rapporte au manuscrit, on pouvait se demander si elle est 1245 ou 1345 de l'ère espagnole, c'est-à-dire 1207 ou 1307 de la nôtre (nous verrons tout à l'heure que ni l'une ni l'autre ne convient au copiste Per Abbat); mais aujourd'hui cela serait tout à fait oiseux. La date est celle de la composition de l'ouvrage,

---

1) Je suis obligé de supprimer les derniers mots dans ma traduction, parce que je ne les comprends pas. M. Codera, que j'ai consulté, m'apprend que lui et ses amis à Madrid sont dans le même cas. Peut-être n'a-t-on pas bien lu.

car autrement «es el romanz fecho» n'aurait pas de sens; puis le verbe *facer* ne s'emploie que pour désigner une composition, et enfin le mot *romanz*, que M. Janer semble avoir lu sans difficulté, signifie *ouvrage littéraire*, comme traduit Raynouard [1], qui en cite deux exemples, l'un tiré de l'Épître de Matfré Ermengaud à sa sœur: Aquest romans es acabat, «ce roman est achevé,» l'autre, de la Vie d'Arnaud de Marueil: Arnautz e cantava be, e legia be romans, «Arnaud et chantait bien, et lisait bien les romans.» L'auteur espagnol du *Libre d'Appolonio* dit de même (copla 1) qu'il veut:

Componer un romance de nueva maestría
Del buen rey Apolonio e de su cortesía.

On ne peut donc pas douter que le copiste n'ait voulu donner l'année 1207, car personne ne s'avisera de soutenir que le poème a été composé en 1307. M. Vollmöller se tient persuadé, m'écrit-il, qu'il y a eu un troisième C (aussi l'a-t-il mis dans son texte), et il ajoute, comme je le vois aussi par le fac-similé que M. Codera m'a envoyé, qu'il a été remplacé par une croix de cette forme †. Fort bien; mais alors (et c'était déjà une des conjectures de Sanchez) le copiste a écrit par malheur un C de trop, qu'il raya lorsqu'il s'aperçut de son erreur [2].

---

1) *Lexique roman*, t. V, p. 107.

2) C'est ce que j'ai dit aussi dans les deux éditions précédentes; mais comme elles sont antérieures à la découverte de M. Janer, je croyais encore alors que la date se rapportait au manuscrit, et j'étais confirmé dans cette opinion par le fac-similé des quatre premiers vers, publié dans la traduction espagnole de Bouterwek (p. 112); mais ce prétendu fac-similé ne ressemble en rien au man. et les traducteurs espagnols ont été trompés; voir la traduction allemande de Ticknor, t. II, p. 661.

La date de la composition de l'ouvrage, indiquée par le copiste Per Abbat, est donc 1207; lui-même dit seulement qu'il a fait sa copie dans le mois de mai, sans indication d'année. C'est de lui que nous avons encore à parler.

Le premier, je crois, qui ait vu quel était ce personnage, est Floranes [1]. Il a retrouvé son nom dans le *Repartimiento* de Séville (imprimé par Espinosa au commencement du second volume de son Histoire de Séville), c'est-à-dire dans la répartition des terres de cette ville, faite en 1253 par Alphonse X, après que son père, saint Ferdinand, l'eut conquise en 1248. Il s'y trouve deux fois. D'abord parmi ceux des membres de la chapelle du roi, qui reçurent des terres à Pilias ou Tor del Rey, dans le district d'Aznalcazar. Trois chapelains, deux archidoyens et un doyen ayant été nommés, on lit: «A Pero Abad, chantre, trente *aranzadas* [2] et six *yugadas* [3].» Dans l'autre passage, où il est question de la répartition des jardins, on ne trouve que le nom Pero Abad [4]. D'autres membres de cette famille sont nommés dans le même document, à savoir: Domingo Abad, un des portiers du roi, un autre du même nom qui était un des distributeurs des vivres, un troisième, Domingo Abad d'Ubeda, soldat d'infanterie, et un quatrième, Do-

1) Dans Risco, *La Castilla*, etc., p. 69.

2) Mesure agraire de cinquante pieds (voir *Repartimiento*, fol. 1, col. 4).

3) Fol. 10, col. 2. La *yugada* est un espace de terrain qu'on peut labourer en un jour, avec une paire de bœufs.

4) Fol. 25, col. 4.

mingo Abad de Carson[1]; Juan Abad, un des distributeurs des vivres[2]; Martin Abad[3], et enfin, Pedro Garcia, père des Abads (padre de los Abades)[4].

Notre Per ou Pero (l'un et l'autre sont des abréviations de Pedro) Abad ou Abbat (on sait qu'alors, et même beaucoup plus tard, l'orthographe des noms propres était variable), le chantre de la chapelle d'Alphonse X, n'a été que le copiste et non pas l'auteur de la Chanson; sur ce point il ne peut y avoir de doute, car nous le trouvons nommé en 1253, quarante-six ans après la composition de l'ouvrage; parlant du manuscrit, il se sert du verbe *escrivir* (écrire), qui, comme l'a observé Sanchez, s'employait d'ordinaire pour exprimer l'action d'écrire matériellement; puis, un mois n'eût pas suffi pour composer une œuvre de cette importance; enfin, le texte, quoique moins incorrect que quelques personnes ne l'ont cru, l'est cependant trop pour être autographe.

La *Crónica rimada*, que M. Francisque Michel a publiée, en 1846, dans les Annales de Vienne (*Anzeige Blatt* du tome 116), d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, où elle se trouve à la suite de la *Crónica del Cid*, — la *Crónica rimada*, bien qu'elle traite surtout du Cid, n'est pas cependant un poème dont celui-ci est le héros: c'est une chronique en vers, où il est question de plusieurs guerriers chers aux Castillans.

---

1) Fol. 8, col. 3 et 4; fol. 11, col. 3; fol. 13, col. 4; fol. 18, col. 3.
2) Fol. 13, col. 4.
3) Fol. 24, col. 4.
4) Fol. 26, col. 2.

Cet ouvrage, dont nous ne possédons que le commencement (le man. s'arrête brusquement au milieu d'un vers, dans le récit de l'expédition de Ferdinand et de Rodrigue en France), me paraît beaucoup plus ancien que son langage et son orthographe, qui sont du XVe siècle, ne semblent l'indiquer. La grande incorrection du texte en est déjà une preuve. Ce texte fourmille de fautes et de lacunes, et ces dernières se trouvent même dans des lignes que personne ne peut méconnaître pour ce qu'elles sont, à savoir des gloses (voyez, par exemple, vs. 776 et 788). Aucun poème espagnol du moyen âge ne nous est parvenu dans un état aussi pitoyable. L'unique manuscrit de l'Alexandre est sans doute très fautif; mais en comparaison de celui de la *Crónica rimada*, on dirait que c'est un manuscrit assez correct.

Plusieurs autres raisons, que je vais exposer, m'engagent à croire que cette *Crónica* a été composée, vers la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle, d'après les traditions et les chansons populaires. Je crois que l'auteur a conservé quelques-unes de ces chansons sans y apporter aucun changement, et dans le fragment qui nous reste, j'ai cru reconnaître un chant guerrier et deux romances.

Remarquons d'abord que le poète dit à différentes reprises (en se servant du présent, et non du prétérit), qu'il y a *cinq* rois (chrétiens) en Espagne. Il n'en était pas ainsi à l'époque dont il parle, celle de Ferdinand Ier, et quand on se rappelle que les poètes du moyen âge, tout en parlant du passé, peignent toujours leur propre temps, il faut bien admettre que notre auteur a écrit

à une époque où il y avait réellement cinq rois en Espagne. Il doit donc avoir vécu dans un temps où Léon et la Castille étaient des royaumes séparés, c'est-à-dire, entre 1157 et 1230 (les trois autres royaumes étaient alors l'Aragon, la Navarre et le Portugal).

Deux autres passages de la *Crónica* nous conduiront au même résultat. On y lit d'abord ceci (vs. 546 et suiv.):

A los caminos entró Rodrigo, pessól é a mal grado;
de qual disen Benabente, segunt dise en el romance;
e passó por Astorga, é llegó á Monteyraglo;
complió su romerya por Sant Salvador de Oviedo.

Et plus loin (vs. 635 et suiv.):

Metieronse á los caminos, passól (*lisez:* pessól á) Rodrigo
a (*lisez:* é a) mal grado,
que disen Benavente, segun dise en el romance.
Passólo á Astorga, é metiólo á Monteyraglo.

Il saute aux yeux qu'il y a deux vers dans le premier passage, et un dans le second, où l'assonance (*a-o*) manque. Puis Rodrigue a choisi une route bien étrange: il va d'abord à Astorga, ensuite à un endroit qui, comme nous le verrons tout à l'heure, est situé au sud-est de cette ville, et de là à Oviédo, au nord d'Astorga, dans les Asturies. Enfin il est clair que la ligne: «qu'on nomme Benavente en roman» (on sait que Benavente est une ville dans le royaume de Léon et qu'elle est le passage des pèlerins qui se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle [1]), n'est pas à sa place, et que le mot *Mon-*

1) Voyez Laborde, *Itinéraire de l'Espagne*, t. II, 2e partie, p. 252.

teyraglo est altéré, puisqu'on ne connaît pas un endroit de ce nom. Une charte d'Alphonse VI, du 25 janvier 1103 [1], est éminemment propre à résoudre toutes ces difficultés. A la prière de l'hermite Garcelian, Alphonse et sa femme Isabelle y exemptent de tout impôt l'église et l'auberge de Saint-Salvador, situées sur la montagne Irago, où on logeait les pèlerins qui allaient à Saint-Jacques. On doit donc lire *Monte Yrago* au lieu de *Monteyraglo;* on doit rayer les mots *de Oviedo*, puisqu'il ne s'agit pas du tout de la cathédrale d'Oviédo, bâtie par Froïla Ier et son épouse, et consacrée au *Sauveur*, ainsi que le copiste l'a cru, mais de l'église de *Saint-Salvador*, située sur la montagne Irago. Quand on a rayé cette glose tout à fait fausse, *de Oviedo*, l'assonance reparaît, quoiqu'elle ne soit pas correcte, car l'assonance de la tirade est *a-o*, et en terminant le vers par *Sant Salvador*, on a une assonance en *o* aigu. Enfin, il faut biffer la ligne: «qu'on nomme Benavente en roman.» Puisque dans les deux endroits où elle se trouve, elle n'est nullement à sa place et que l'assonance y manque, il est certain que c'était dans l'origine une note marginale, destinée à expliquer le nom propre *Monte Yrago*. De cette manière toutes les difficultés disparaissent; mais ces gloses et ces méprises montrent que la *Crónica* est beaucoup plus ancienne que le manuscrit que nous en possédons. Il me paraît même que la composition de cet ouvrage remonte à une époque où Monte Yrago était plus connu, plus célèbre,

1) Citée par Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 94, col. 1.

que Benavente. Cette ville est en effet assez moderne, car elle ne fut fondée ou *peuplée* que par Ferdinand II de Léon (1157—1188)[1], et elle ne reçut son *Fuero* que du fils et successeur de Ferdinand, Alphonse IX (1188—1230), quelque temps avant l'année 1206[2]. Je ne veux pas affirmer que la *Crónica* ait été écrite avant la fondation de Benavente, car cette ville se trouve nommée dans un vers qui sans doute n'est pas une glose (vs. 693); mais il me paraît qu'elle l'a été dans un temps où Benavente n'était pas encore une ville considérable, où l'on nommait encore Monte Yrago de préférence à Benavente.

Je crois que le poème ne renferme rien qui soit contraire à mon opinion. Il est vrai que le poète connaît les armes parlantes de Castille et de Léon (vs. 264); mais celles-ci étaient déjà en usage du temps d'Alphonse VII[3], peut-être même plus tôt[4]. J'aurai bientôt l'occasion de signaler une autre circonstance qui confirmera mon opinion sur le temps où la *Crónica rimada* a été écrite; mais je dois parler auparavant des chansons que l'auteur me semble avoir insérées dans son travail.

Toute la *Crónica*, à l'exception du commencement et d'un petit nombre de morceaux peu étendus, qui sont

---

1) Lucas de Tuy, p. 106; Rodrigue de Tolède, l. VII, c. 19.

2) Dans cette année, Alphonse IX de Léon donna à Llanes le *Fuero* qu'il avait donné auparavant à Benavente. Ce *Fuero* de Llanes a été publié par Llorente (t. IV, p. 183—195).

3) Voyez, dans la chronique latine qui porte le nom de ce roi, le poème sur la conquête d'Almérie.

4) Voyez Argote de Molina, *Nobleza del Andaluzia*, fol. 82 v.

en prose (M. Michel les a mal à propos imprimés comme vers), est en vers libres, et l'assonance est presque constamment *a-o*. Mais on y rencontre trois morceaux où l'assonance est masculine. La première fois (vs. 301[1] et suiv.), elle est en *o* dans quatre vers, et en *a* dans la suite, jusqu'au vers 357. La seconde fois, elle est en *a* (vs. 372 et suiv.). La troisième fois (vs. 758 et suiv.), elle est en *o*. Ce dernier morceau me paraît un chant guerrier fort ancien, et voici pourquoi:

Après avoir raconté l'expédition fabuleuse de Ferdinand Ier en France, la *Crónica general* (fol. 287, col. 1) ajoute: «Et à cause de cet honneur que le roi gagna, il fut nommé depuis don Ferrando le Grand, le pair d'empereur (*el par de emperador*); et pour cette raison, les *cantares* dirent qu'il passa les Ports d'Aspa en dépit des Français;» — «é por esto dixeron los cantares que pasara los puertos de Aspa á pesar de los Franceses.» Dans le morceau en question, nous lisons réellement (vs. 758):

> El buen don Fernando par fué de emperador;

et l'on y trouve aussi (vs. 769):

> A pessar de Francesses, los puertos de Aspa passó.

Maintenant il est très remarquable que le poète ne donne pas ce morceau comme étant de sa composition. Il dit au contraire: «Por esta rrason dixieron,» «pour cette raison ils dirent (on dit): Le bon roi don Fernando fut pair d'empereur; il commanda à la Vieille-

1) Le vers 300 est interpolé.

Castille, et il commanda à Léon,» etc. Il cite donc lui-même ce morceau comme un chant populaire, et il me paraît hors de doute qu'Alphonse, dans sa chronique, a eu en vue le *cantar* qui s'est conservé dans la *Crónica rimada.* Il y a une autre preuve de ce que j'avance; c'est l'emploi du mot *jensor.* Vs. 762:

Mandó á Portogal, essa tierra jensor.

Il n'y a, je crois, qu'un seul autre exemple de l'emploi de ce comparatif provençal; il se trouve dans la *María Egipciaca* (p. 92 édit. Pidal), ouvrage où il y a tant de vieux mots qu'il pourrait très bien être plus ancien que la *Chanson du Cid.* Dans la *María*, *jensor* (*genzor*) a le sens du positif, de même que dans le chant guerrier. Partout ailleurs, on trouve constamment *gentil* dans les phrases de ce genre. *Chanson du Cid*, vs. 680:

De Castiella la gentil exidos somos acá.

Romance «Del Soldan de Babilonia:»

Para ir á dar combate á Narbona la gentil.

Du reste, ce chant célèbre les exploits de Ferdinand et de ses barons [1]. Très simple en sa forme, de même

1) Il faut rayer les vers 788, 789 (assonance féminine en *a-o*) et 792 (*e-e*), qui sont interpolés par l'auteur de la *Crónica;* mais je crois qu'il faut conserver le vers 797:

E Frandes, é Rrochella, é toda tierra de Ultramar;

car dans une pièce si ancienne et si populaire, cet *a* se prononçait probablement à peu près comme *o*. Dans la poésie française, *a*, *o*, *u* et *ou* formaient assonance (voyez le *Gormont*, vs. 251—292); de même *a* et *e* (*ibid.*, vs. 112), *i* et *e* (*ibid.*, vs. 303), *au* et *ei* (*ibid.*, vs. 10 et 11), etc. Dans la pièce espagnole, l'assonance:

que la chanson des soldats d'Aurélien rapportée par Vopiscus, et renfermant des phrases courtes et susceptibles d'être répétées en chœur, il me paraît avoir été chanté dans les rangs des armées, et il doit avoir été composé après l'année 1157, car on y lit, de même que dans la *Crónica*, qu'il y a *cinq* rois en Espagne (vs. 786).

Un autre morceau contient le récit de la mort du comte don Gomez de Gormaz, de l'arrivée de ses trois filles à Bivar, et du départ de Chimène pour Zamora, où elle prie le roi Ferdinand de la marier à Rodrigue. Nous traduirons plus tard ce beau récit; quand on connaît les anciennes romances, on ne peut douter que ce morceau n'en soit une, et dans ce cas, celle-ci est peut-être la plus ancienne, et sans contredit la moins altérée, de toutes. Elle contient d'ailleurs une glose assez curieuse, qui doit être de l'auteur de la *Crónica*, car il est impossible qu'elle soit du copiste. Cette glose confirmera l'opinion que j'ai déjà émise sur l'époque où l'auteur de la *Crónica* vécut.

Il s'agit de la couleur des vêtements de deuil. A une certaine époque, le deuil était blanc en Italie et en France. Le Dante (*Purgatorio*, VIII, vs. 73 et suiv.) fait dire à Nino Visconti, le fameux juge de Gallura, au sujet

---

É Armenia, é Persia la mayor,
É Frandes, é Rrochella, é toda tierra de Ultramar,

est la même que dans le *Gormont* (vs. 253):

Jeo te conois assez, Hugon,
Qui l'autrir fus asparillans.

Dans la *Chanson du Cid* (vs. 3009, 3015, 3457), les mots *mal*, *Beltran*, *han* forment assonance avec *o*, et par contre *vos* se trouve dans une tirade où l'assonance est en *a* aigu (vs. 3381).

de sa femme Béatrix, marquise d'Este, qui s'était remariée à Galeazzo Visconti:

> Non credo che la sua madre (Beatrice) più m'ami
> *Poscia che trasmutò le bianche bende*,
> Le quai convién che misera ancór brami.

Mais si, du temps du Dante, les veuves italiennes portaient le deuil en blanc, les hommes, et probablement les femmes aussi, le portaient en noir un demi-siècle plus tard. Matteo Villani (Liv. X, c. 60) raconte que, quand Bernabos Visconti apprit la défaite de San Ruffello, en 1361, il s'habilla de noir en signe de son affliction. Dans la première moitié du XIIe siècle, le deuil était blanc en France; auparavant il avait été noir, comme il l'était alors en Espagne. Nous possédons à ce sujet un passage fort curieux de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny depuis 1122 jusqu'en 1156, qu'il mourut. Dans une lettre adressée à saint Bernard, Pierre de Cluny parle des disputes entre les moines noirs et les moines blancs, et il raconte[1] que Sidoine, archevêque d'Auvergne, reprochait à ses contemporains qu'ils assistaient en blanc aux enterrements, et en noir aux noces; ceux qui suivaient alors la coutume générale, dit l'abbé, faisaient le contraire. Quand je me trouvai récemment en Espagne, ajoute-t-il, j'ai vu, non sans surprise, que cette *ancienne coutume* est encore pratiquée par tous les Espagnols. En signe de deuil, «nigris tantum vilibusque indumentis se contegunt.» Dans l'*His-*

1) Voyez les lettres de Pierre le Vénérable dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, publiée par Marrier et André du Chesne, p. 839, 840.

toria Compostellana (p. 330) on lit de même que, lorsque dans l'année 1121 la reine Urraque eut fait arrêter l'archevêque de Compostelle, tous les chanoines «nigris induti sunt cappis, et tristitiam repræsentantes lugubriter se habuerunt.»

Dans l'ancienne romance, on lit en parlant des filles du comte don Gomez de Gormaz après la mort de leur père (vs. 314):

Paños visten brunitados é velos á toda parte.

«Elles revêtent des habits noirs et se couvrent entièrement de voiles.» Après ce vers se place une ligne ainsi conçue:

(estonce la avian por duelo; agora por goso la traen.)

Ce pronom *la* doit sans doute s'entendre ici comme un neutre et se rapporter aux *paños brunitados*; s'il se rapportait aux *velos*, je ne vois pas pourquoi le glossateur n'aurait pas écrit *los;* d'ailleurs les voiles à eux seuls n'étaient ni un signe d'affliction ni un signe de joie. Je crois donc que le glossateur a précisément écrit *la*, et non *los*, pour indiquer que cette note se rapporte, non pas aux voiles dont il est fait mention immédiatement auparavant, mais aux *paños brunitados*, et je traduis: «Alors on portait cela comme deuil; à présent on le porte en signe de joie.» D'où il résulte qu'à l'époque où la romance fut composée, le deuil était noir, et qu'il était d'une autre couleur, en blanc comme en France et en Italie, quand la note s'écrivit. Mais quand s'écrivit-elle?

D'après Pierre le Vénérable, le deuil était noir en

Espagne dans la première moitié du XIIe siècle. Dans le XIVe siècle, il était de la même couleur, comme il résulte d'un passage de l'archiprêtre de Hita (copla 736), où il est question d'une veuve. Le deuil était noir aussi quand s'écrivit la légende de Cardègne, qui doit être plus ancienne que la *Crónica general* d'Alphonse, mais qui me paraît encore appartenir au XIIIe siècle. Après la mort du Cid, lit-on dans cette légende [1], sa fille Doña Sol se revêtit d'étamine, de même que ses dames d'honneur; l'infant Sancho d'Aragon, son époux, et les cent chevaliers qui l'accompagnaient, revêtirent des manteaux noirs (*capas prietas*), se coiffèrent de chapeaux fendus par le milieu (*capiellas fendidas*), et pendirent les écus le haut en bas aux arçons de leurs selles. Alphonse ne faisant aucune observation sur ce passage de la légende, il est certain que, de son temps aussi, le deuil était noir. Il conserva cette couleur depuis ce temps. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, il était noir en France aussi. Après la mort de Raymond V de Toulouse, arrivée en 1194, le troubadour Pierre Vidal «se vêtit de noir, coupa la queue et les oreilles à tous ses chevaux [2], et se fit raser la tête à lui-même et à tous ses serviteurs [3]; mais ils laissaient croître la barbe et les ongles [4].»

---

1) Voyez *Crónica general*, fol. 363, col. 1 et 2.

2) En Espagne aussi, on coupait la queue aux chevaux en signe de deuil; voyez Pierre le Vénérable (*loco laud.*) et *Crónica de Don Fernando IV* (Valladolid, 1554), fol. 86 v.

3) La même coutume se pratiquait en Espagne; voyez Pierre le Vénérable.

4) Biographie provençale de Pierre Vidal, *apud* Raynouard, *Choix*, t. V, p. 337.

Le deuil était donc noir en Espagne dans la première moitié du XIIe siècle, et à partir du XIIIe; mais d'après la glose dont il s'agit, il doit avoir été blanc pendant un certain temps. Cela ne peut avoir été le cas qu'après Pierre le Vénérable et avant la composition de la légende de Cardègne, c'est-à-dire, à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Ainsi cette glose nous conduit à la même époque où nous ont conduit les autres passages d'où l'on peut inférer quand la *Crónica rimada* a été écrite. Il paraît que vers l'année 1160, les Espagnols adoptèrent de leurs voisins, les Provençaux ou les Arabes[1], la coutume de porter le deuil en blanc, et qu'un peu plus tard, les Provençaux se mirent à le porter en noir; et il est certain que, dans le XIIIe siècle, il était noir en France et en Espagne, comme il l'a toujours été depuis ce temps; seulement on continuait, dans ces deux pays, à porter le deuil en blanc à la mort des princes, jusqu'à l'année 1498.

La seconde romance raconte l'entretien entre Rodrigue et son père, après que ce dernier eut reçu les lettres de Ferdinand, et leur départ pour Zamora.

Le reste de la Crónica se compose évidemment de traditions populaires, en partie contradictoires. Ainsi Rodrigue est déjà marié à Chimène, quand il fait prisonnier le comte de Savoie, qui lui offre sa fille en mariage. Rodrigue refuse cette offre, non parce qu'il est déjà ma-

1) Voyez mon *Dict. des noms des vêtements*, p. 435; Maccarî, t. II, p. 496, 497.

riage. Rodrigue refuse cette offre, non parce qu'il est déjà marié, nulle part il n'en est question, mais parce qu'il ne se croit pas digne d'épouser une dame d'une si haute naissance. Tous les récits de la Crónica sont d'ailleurs extrêmement simples; le poète peut avoir modifié quelques détails, mais en général il pense comme pensait le peuple, sans substituer ses propres idées aux idées reçues. C'est par là que la Crónica se distingue essentiellement de la Chanson.

Il ne paraît pas qu'Alphonse le Savant se soit servi de la *Crónica rimada*, bien qu'il y ait des traditions qui sont communes aux deux livres. Il se peut que le roi chroniqueur n'y ait pas recouru parce qu'il se défiait du caractère peu historique de l'ouvrage; mais puisqu'il a pourtant admis plusieurs traditions qui sont fabuleuses à un égal degré, je serais plutôt porté à croire que l'esprit anti-royaliste qui règne dans la Crónica, l'a empêché d'y puiser.

La date à laquelle les différentes romances ont été composées est fort incertaine. Elles n'existent pas en manuscrit, et ceux qui les ont publiées dans le XVI[e] siècle, d'après la tradition orale, les ont changées et modernisées. L'étude de la versification peut servir, jusqu'à un certain point, à jeter quelque lumière sur cette question. Au commencement, la poésie espagnole n'avait pas un rhythme régulier; on tâchait bien d'atteindre une certaine harmonie et l'on observait une césure vers le milieu du vers, mais on ne comptait pas les syllabes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur la Chanson du Cid, sur la Crónica rimada,

sur la légende de Santa María Egipciaca et sur le livre des trois rois d'Orient. Dans la Chanson, le nombre des syllabes du vers varie de huit à vingt-quatre, et les vers de la Crónica sont plus irréguliers encore. Le vers des romances ne s'est formé aussi que peu à peu. Dans les deux romances et dans le chant de guerre qui se trouvent dans la Crónica rimada, il y a des vers parfaitement réguliers, des vers de quinze syllabes (le mètre ordinaire des romances); mais la plupart ne le sont nullement, et l'on a beau se donner toute la peine possible, on ne réussira pas (à moins de se permettre des changements extrêmement hardis et que rien ne justifie) à réduire ces vers irréguliers à des vers réguliers. Mais d'ailleurs, y a-t-il quelque probabilité à supposer que l'auteur de la *Crónica* ait altéré à plaisir des vers réguliers; qu'il ait substitué un rhythme barbare à un rhythme harmonieux; qu'il ait altéré à dessein un vers tel que celui-ci:

Vos venís en gruesa mula, | yo en un ligero caballo,

qui se trouve dans la romance «Castellanos y Leoneses,» pour y substituer celui-ci (*Crón. rimada*, vs. 16):

Vos estades sobre buena mula gruessa, | é yo sobre buen cavallo;

qu'il ait substitué au vers (Romance «Cabalga Diego Lainez»):

Porque la besó mi padre, | me tengo por afrentado,

celui-ci (*Crón. rim.* vs. 410):

Porque vos la bessó mi padre, | soy yo mal amansellado?

En vérité, cela serait trop étrange. Il est bien plus

naturel de croire que les vers qui se trouvent dans la *Crónica* sont les plus anciens (la forme longue de la seconde personne du pluriel (*estades*) et le vieux mot *amansellado* (cp. *Crón.* vs. 553) le montrent de reste), et qu'ils n'ont été changés en vers réguliers que lorsque le rhythme des romances était fixé. Joignez-y que même dans les romances modernisées, il y a encore des vers irréguliers Le premier hémistiche a souvent sept, neuf ou dix syllabes, au lieu de huit, et le second a aussi maintefois une ou deux syllabes de trop. Cependant l'irrégularité des vers dans une romance n'est pas un signe certain de son ancienneté, car le marquis de Santillane atteste formellement que dans le XVe siècle la poésie populaire ne comptait pas encore les syllabes [1], et nous possédons des romances du siècle suivant, dans lesquelles les anciens vers irréguliers ont été imités [2]. A lui seul, cet indice (auquel on peut en joindre quelques-autres, tels que le changement de l'assonance et l'emploi d'une assonance féminine au lieu d'une masculine) ne suffit donc pas pour démontrer l'ancienneté d'une romance; il en faut encore d'autres tirés de son contenu. L'étude des mœurs, des coutumes, des modes, est de la plus grande utilité pour fixer le temps où une romance a été composée, car d'ordinaire les poètes du moyen âge ne peignaient que leur propre temps, le seul qu'ils connussent.

1) „Infimos son aquellos que *sin ningunt orden, regla, ni cuento*, facen estos romances é cantares, de que la gente baja é de servil condicion se alegra.“ Lettre au connétable de Portugal (Sanchez, *Coleccion*, t. I, p. LIV).

2) Voyez Wolf, *Prager Sammlung*, p. 102—108.

Parmi les romances du Cid, il y en a peu d'anciennes. Celle qui commence par les mots «Cabalga Diego Lainez» est une imitation d'un passage de la *Crónica rimada* (p. 11). Non-seulement les idées sont les mêmes, avec cette différence que le récit de la *Crón.* est simple et énergique et que celui de la romance est un peu diffus, mais les assonances (*a-o*) sont aussi identiques. Il y a même des hémistiches qui le sont. *Crón.* vs. 400:

Todos disen: es él que mató al conde losano [1].

Romance:

Aquí viene entre esta gente quien mató al conde Lozano.

Crón. vs. 403:

al rey bessarle la mano.

Romance:

para al rey besar la mano.

Crón. vs. 405:

Rodrigo fincó los ynojos por le bessar la mano.

Romance:

Ya se apeaba Rodrigo para al rey besar la mano.

Crón. vs. 406, 407:

el rey fué mal espantado.
A grandes boses dixo: Tiratme allá esse peccado.

Romance:

Espantóse de ello el rey, y dijo como turbado:
Quitateme allá Rodrigo, quitateme allá diablo.

---

1) Il résulte de la comparaison de la romance que telle est la véritable leçon. Dans l'édition de M. Michel, on lit:

Todos disen a él que el que (*sic*) mató al conde losano.

Mais la plupart de ces romances accusent leur origine moderne; quelques-unes ne sont que du XVIe ou du XVIIe siècle; elles décrivent les costumes de ce temps-là, et ceux qui les ont composées ont puisé dans la *Crónica general* ou dans la *Crónica del Cid.* Elles sont si fades et si maniérées, que peut-être aucun autre cycle ne présente un nombre si considérable de romances décidément mauvaises.

Nous tâcherons maintenant de donner une biographie du Cid puisée aux meilleures sources. Plusieurs de ces sources, nous en convenons, sont arabes; mais si le héros castillan ne ressemble point, dans les écrits de ses ennemis, à cet idéal de désintéressement et de loyauté que les poètes se sont plu à peindre — idéal qui formerait à coup sûr un bizarre et inexplicable contraste avec les mœurs du XIe siècle — il ne faut pas s'imaginer cependant que son caractère y ait été défiguré par l'aversion et la haine. Les Arabes honoraient la vertu même dans leurs adversaires; ils rendent toute justice à Alphonse VI; ils vantent la clémence et la douceur de ce prince[1], bien qu'il fût leur ennemi le plus formidable, et s'ils ont été sévères pour Rodrigue, ç'a été parce que celui-ci méritait bien réellement le reproche de perfidie et de cruauté. Aussi les anciens documents espagnols ne le jugent-ils pas plus favorablement. Les Arabes l'accusent d'avoir violé la capitulation à Valence,

---

1) Voyez Maccarî, t. II, p. 748.

mais c'est par l'auteur des *Gesta* que nous savons ce qu'il fit à Murviédro. Il arrive même parfois que ses compatriotes condamnent sa conduite bien plus énergiquement que les Arabes eux-mêmes. Ainsi l'auteur des *Gesta* dit en parlant de son invasion dans une province de sa patrie, celle de Calahorra et de Najera: « Ingentem nimirum atque *mœstabilem* et valde *lacrimabilem* prædam, et *dirum* et *impium* atque vastum inremediabili flammâ incendium per omnes terras illas *sævissime* et *immisericorditer* fecit. *Dirâ* itaque et *impiâ* deprædatione omnem terram præfatam devastavit et destruxit, eiusque divitiis et pecuniis atque omnibus eius spoliis eam omnino denudavit et penes se cuncta habuit. » L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* se contente de dire à cette occasion: « il brûla et il détruisit. »

DEUXIÈME PARTIE.

LE CID DE LA RÉALITÉ.

Estas son las nuevas de myo Çid el Canpeador.
Chanson du Cid, vs. 3740.

Senhor, ar escoutatz, si vos platz, et aujatz
canso de ver' ystoria; — — — —
que non es ges mesonja, ans es fina vertatz.
testimonis en trac avesques et abatz,
clergues, moines, epestres e los santz honoratz.
Fierabras, vs. 30—34.

I.

Sous certains rapports, il n'y avait rien de plus dissemblable que les deux peuples qui, au onzième siècle, se disputaient les débris du califat de Cordoue. Vifs, ingénieux et civilisés, mais amollis et sceptiques, les Maures ne vivaient que pour le plaisir, tandis que les Espagnols du Nord, encore à demi barbares, mais braves et animés du plus ardent fanatisme, n'aimaient que la guerre, et l'aimaient sanglante. Cependant ces deux nations, si différentes en apparence, avaient au fond plusieurs choses en commun: elles étaient l'une et l'autre corrompues, perfides et cruelles, et si les Maures étaient en général assez indifférents en matière de foi, s'ils consultaient les astrologues de préférence aux docteurs de la religion, s'ils n'avaient pas honte de servir sous un prince chrétien, il y avait aussi bien des che-

valiers castillans qui ne se faisaient pas scrupule de *vivre à augure* comme on disait alors [1], de prendre des musulmans à leur solde [2], de porter les armes contre leur religion et leur patrie sous le drapeau d'un roitelet arabe, ou de piller et de brûler des cloîtres et des églises.

A moins d'événements imprévus, les Maures, moins braves et moins aguerris que leurs adversaires, devaient succomber à la longue. Ferdinand Ier leur avait porté des coups terribles. Il leur avait arraché Viseu, Lamégo et Coïmbre; il avait imposé un tribut à quatre de leurs rois, ceux de Saragosse, de Tolède, de Badajoz et de Séville, et la mort seule l'avait empêché de prendre Valence. Mais en partageant son royaume entre ses cinq enfants, il détruisit lui-même son œuvre. Les Maures respirèrent: ils prévoyaient que la guerre civile éclaterait dans le Nord, et ils ne se trompaient pas.

Ferdinand avait donné à son fils aîné, Sancho, la Castille, Najera et Pampelune, à Alphonse Léon et les Asturies, à Garcia la Galice et cette partie du Portugal qui avait été enlevée aux Maures; Urraque avait reçu Zamora, et Elvire Toro. Sancho fut le premier à rompre la paix. L'année 1068, il attaqua son frère Alphonse et le vainquit dans la bataille de Llantada; mais la victoire qu'il remporta ne semble pas avoir été dé-

1) Voyez *Hist. Compost.* (*Esp. sagr.*, t. XX), p. 101, 116; *Crón. gen.*, fol. 263, col. 2. Un récit traduit du provençal, qui se trouve dans les *Cento Novelle antiche* (Nov. 32), commence par ces mots: « Messire En Barral de Baux [+ 1192], grand châtelain de Provence, vivait beaucoup à augure, *à la manière espagnole.* »

2) Mon. Sil., c. 83 in fine.

cisive, car Alphonse conserva ses États et la paix fut rétablie entre les deux frères.

Trois années plus tard, ils reprirent les armes, et, ayant fixé un jour pour le combat, ils stipulèrent que celui qui serait vaincu céderait son royaume. La bataille eut lieu sur la frontière des deux pays, près d'un village nommé Golpejare. Les Castillans eurent le dessous et ils furent contraints d'abandonner leur camp à l'ennemi; mais Alphonse défendit à ses soldats de les poursuivre, car, d'après les conditions du combat, il se croyait déjà maître du royaume de Castille. Rodrigue Diaz de Bivar frustra son attente.

Ce Rodrigue, qui sortait d'une ancienne famille castillane (il descendait, disait-on, de Laïn Calvo, l'un des deux juges que les Castillans avaient chargés, sous le règne de Froïla II (924, 5), de terminer leurs différends à l'amiable) et dont le nom apparaît pour la première fois dans un diplôme de Ferdinand Ier, de l'année 1064 [1], s'était déjà distingué dans une guerre que Sancho de Castille avait eu à soutenir contre Sancho de Navarre. Il avait alors vaincu un chevalier navarrais dans un combat singulier, et ce combat lui avait valu le titre de Campéador [2]. Il était maintenant le porte-étendard de Sancho, c'est-à-dire le général en chef de son armée [3],

1) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 13, col. 3.
2) Carmen latinum (p. 309).
3) L'auteur des *Gesta* dit d'abord: „constituit eum principem super omnem militiam suam,“ et plus bas: „tenuit regale signum Regis Sanctii;“ confirmé par Pierre de Léon, *apud* Sandoval, fol. 21, col. 3; fol. 22, col. 3.

car dans toute l'Europe ces deux mots étaient synonymes à cette époque [1].

Dès qu'il se fut aperçu que l'ennemi ne songeait pas à la poursuite, Rodrigue releva le courage abattu de son roi et lui dit: «Voilà qu'après la victoire qu'ils viennent de remporter, les Léonais reposent dans nos tentes, comme s'ils n'avaient rien à craindre; ruons-nous donc sur eux à la pointe du jour, et nous obtiendrons la victoire.» Sancho goûta ce conseil, et, ayant rallié son armée, il se jeta, au lever de l'aurore, sur les Léonais encore endormis. La plupart furent égorgés; quelques-uns, cependant, se sauvèrent par la fuite. De ce nombre fut Alphonse qui chercha un asile dans Sainte-Marie, la cathédrale de la ville de Carrion; mais on l'arracha violemment de ce saint lieu, et on le conduisit captif à Burgos [2].

Grâce au conseil de Rodrigue, Sancho était donc devenu maître du royaume de Léon. C'était sans contredit un grand succès; cependant il ne suffit pas que la fin soit bonne, il faut aussi que les moyens soient justes, et le conseil que Rodrigue avait donné à son prince n'était après tout qu'une trahison, une violation des conditions arrêtées entre les deux rois.

Cédant aux prières d'Urraque et du comte léonais Pierre Ansurez, Sancho permit à son frère de sortir de sa prison, à la condition qu'il revêtirait l'habit mona-

---

1) Voir Guillaume de Tyr, l. IX, c. 8; Orderic Vital (*apud* Duchesne, *Rer. Norm. script.*), p. 463, 472 D, 473, 483 B; Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, p. 23, 24.

2) Lucas de Tuy, p. 97, 98; Rodrigue de Tolède, l. VI, c. 16.

cal. Alphonse le fit; mais bientôt il s'échappa du cloître et alla chercher un asile auprès de Mamoun, roi de Tolède.

Plus tard, Sancho tourna ses armes, d'abord contre son frère Garcia, auquel il enleva ses États, ensuite contre ses deux sœurs. Elvire lui abandonna Toro, mais Urraque se défendit vaillamment dans Zamora. Le siège avait déjà duré quelque temps, lorsqu'un audacieux chevalier zamoréen, Bellido Dolfos, sortit de la ville, frappa tout à coup de sa lance Sancho qui se promenait dans son camp, et se sauva vers la ville avec la même hâte qu'il était venu (7 octobre 1072). Rodrigue, qui, pendant le siège, avait fait des prodiges de valeur[1], vit le meurtre de son roi. Il se mit sans tarder à la poursuite de Bellido, et faillit le tuer près de la porte de Zamora; mais Bellido eut encore le temps de s'échapper. Le meurtre du roi jeta la consternation dans l'armée. Les Léonais, qui avaient subi à contre-cœur la domination du roi de Castille, se hâtèrent de regagner leurs foyers; les Castillans au contraire, restèrent fermement à leur poste; puis, ayant placé le corps de leur roi dans un sarcophage, ils le transportèrent, en faisant retentir l'air de leurs plaintes, au cloître d'Oña, où ils lui donnèrent la sépulture avec tous les honneurs royaux[2].

Après avoir accompli cette triste cérémonie, les principaux Castillans se réunirent à Burgos pour élire un nouveau roi. Il leur répugnait de donner la couronne à Alphonse, l'ex-roi de Léon, car ils sentaient que dans

---

1) *Gesta*.
2) Lucas, p. 98, 99; Rodrigue, l. VI, 18, 19.

ce cas ils perdraient leur prépondérance, et qu'au lieu d'imposer la loi aux Léonais, ils devraient la recevoir d'eux; cependant, comme ils n'avaient aucun autre prince à placer sur le trône, force leur fut de vaincre leur répugnance [1]. Ils se déclarèrent donc prêts à reconnaître Alphonse, mais à la condition que celui-ci jurerait de ne pas avoir participé au meurtre de Sancho, et ce fut Rodrigue Diaz qui se chargea de lui faire prêter ce serment [2]. Dès lors Alphonse le prit en aversion [3]; mais la prudence lui commanda de cacher ses sentiments, car Rodrigue était trop puissant pour ne pas être redoutable. Voulant l'attacher à sa famille et rétablir en même temps la bonne intelligence entre les Castillans et les Léonais, il lui fit même épouser sa cousine Chimène, la fille de Diégo, comte d'Oviédo et l'un des principaux parmi ses anciens sujets (19 juillet 1074) [4].

Quelque temps après, Rodrigue fut chargé par Alphonse d'aller à la cour de Motamid, roi de Séville, afin de percevoir le tribut que ce prince avait à payer. Motamid était alors en guerre contre Abdallâh de Grenade, et au moment de l'arrivée de Rodrigue, il se voyait menacé d'une invasion, Abdallâh ayant pris à son service plusieurs chevaliers chrétiens, parmi lesquels se

---

1) Lucas de Tuy (p. 100): "cum nullus esset sibi de genere regali, quem dominum possent habere, venientes ad Regem Adefonsum" etc.

2) Pierre de Léon (Sandoval, fol. 39, col. 1) dit qu'Alphonse prêta le serment entre les mains de douze chevaliers castillans. Sandoval ne dit pas si l'évêque parle de Rodrigue ou non.

3) Lucas, p. 100; Rodrigue, l. VI, 20, 21.

4) *Gesta; Charta arrharum.*

trouvait le comte Garcia Ordoñez, un prince du sang [1], qui avait porté l'étendard royal sous Ferdinand Ier [2]. Rodrigue fit dire au roi de Grenade de ne pas attaquer Motamid, puisqu'il était l'allié d'Alphonse; mais ses prières et ses menaces furent dédaignées, et, mettant à feu et à sang tout ce qui se trouvait sur leur passage, les Grenadins s'avancèrent jusqu'à Cabra, où Rodrigue, accompagné de ses propres chevaliers et de l'armée sévillane, vint leur livrer bataille. Il les mit en déroute, et beaucoup de chevaliers chrétiens, parmi lesquels se trouvait Garcia Ordoñez lui-même, tombèrent entre ses mains. Il leur enleva tout ce qu'ils avaient; mais au bout de trois jours il leur rendit la liberté. Puis, ayant reçu de Motamid le tribut et beaucoup de présents qu'il devait offrir à Alphonse, il retourna en Castille; mais alors ses ennemis, et principalement Garcia Ordoñez, l'accusèrent, à tort ou à raison, de s'être approprié une partie des présents qu'il devait remettre à l'empereur [3]. Alphonse, qui ne pouvait oublier ni la trahison de Rodrigue, trahison qui lui avait coûté deux royaumes, ni le serment humiliant qu'il avait été forcé de prêter entre ses mains, écouta ces imputations [4], et dans l'année 1081, lorsque Rodrigue eut attaqué les Maures sans lui

---

1) Il descendait de l'infant Ordoño, fils de Ramire l'Aveugle, et de l'infante Christine. Voyez sur cette famille, Salazar, *Casa de Silva*, t. I, p. 68 et suiv.

2) Moret, *Annales de Navarra*, t. I, p. 758.

3) Alphonse, comme ses chartes en font foi, avait pris ce titre après son rétablissement sur le trône.

4) Voyez cette note dans l'Appendice, n° VI.

avoir demandé la permission de le faire, il le bannit de ses États.

A partir de cette époque [1], Rodrigue commença à mener la vie de *condottiere*, et à combattre avec sa bande tantôt sous la bannière d'un prince maure, tantôt pour son propre compte.

II.

Après avoir passé quelques semaines à la cour du comte de Barcelone, qui ne semble pas avoir voulu accepter ses services, Rodrigue se rendit à Saragosse, où Moctadir, de la famille des Beni-Houd, régnait alors La vie de ce prince avait été une suite de razzias et de batailles, et parmi ses ennemis son frère aîné Modhaffar, le seigneur de Lérida, qui le surpassait en bravoure et en instruction, avait été le plus opiniâtre et le plus dangereux. Voulant le réduire, Moctadir avait d'abord appelé les Catalans et les Navarrais à son secours; puis, abandonné par ses alliés, qui avaient embrassé le parti de son adversaire, il avait eu recours à la trahison. Étant convenu avec son frère d'une entrevue à laquelle ils se rendraient tous les deux seuls et sans armes, il avait pris soin, avant de se rendre à l'endroit indiqué, d'intimer l'ordre à un chevalier navarrais qui servait dans son armée, de venir assassiner son frère au moment où il s'entretiendrait avec lui. Modhaffar n'avait dû son salut qu'à une bonne cotte de mailles

1) Voyez l'Appendice, n° VII.

qu'il portait toujours sous ses habits, et de son côté Moctadir avait puni le Navarrais de sa maladresse en le faisant décapiter. Après une guerre de trente ans, Moctadir avait enfin réussi à s'emparer de son frère, et à l'époque où Rodrigue arriva à Saragosse, Modhaffar était prisonnier à Rueda [1]. Mais, rassuré de ce côté-là, Moctadir avait encore d'autres ennemis à combattre, et comme il préférait, à l'instar de ses prédécesseurs [2], des soldats chrétiens à des soldats maures, il fit bon accueil à Rodrigue et aux chevaliers qui l'accompagnaient.

Peu de temps après, en octobre 1081 [3], Moctadir mourut après avoir divisé ses États entre ses deux fils: Moutamin, l'aîné, avait obtenu Saragosse, et son frère, le hâdjib Mondzir, avait reçu Dénia, Tortose et Lérida. Mais ces partages (Moctadir aurait dû le savoir mieux que personne) avaient toujours été une source inépuisable de troubles et de guerres; aussi les deux frères eurent-ils bientôt dispute ensemble, et Mondzir s'allia avec Sancho Ramirez, roi d'Aragon, et avec Bérenger, comte de Barcelone. Rodrigue combattait pour Moutamin, qui le regardait comme son plus ferme appui. Maintefois il faisait des razzias dans le pays des ennemis de son maître, et la terreur qu'il leur inspirait était si grande qu'il entra dans Monzon à la vue de leur armée, bien que Sancho eût juré qu'il n'oserait pas le faire. Dans une autre guerre entre les deux princes maures, Mondzir et ses alliés, à savoir Bérenger, le comte de Cerdagne,

1) Voyez sur Modhaffar, l'Appendice n° VIII.
2) Voyez plus haut, t. I, p. 228.
3) Voyez les auteurs cités dans l'Appendice, n° VII.

le frère du comte d'Urgel, le seigneur de Vich, celui de l'Ampourdan, celui de Roussillon et celui de Carcassonne, allèrent mettre le siège devant le vieux château d'Almenara (entre Lérida et Tamariz), que Rodrigue et Moutamin avaient fait rebâtir et fortifier, et comme les assiégés commençaient à manquer d'eau, Rodrigue, qui était alors dans la forteresse d'Escarpe qu'il venait de prendre, envoya des messagers à Moutamin pour lui donner avis de l'état presque désespéré où se trouvait la garnison. Moutamin se rendit alors à Tamariz, où il eut une entrevue avec lui. Il voulait que Rodrigue attaquât l'ennemi et le forçât à lever le siège; mais le Castillan lui conseilla de ne pas risquer une bataille dans laquelle la valeur devrait céder au nombre, et de payer plutôt un tribut aux alliés. Moutamin y consentit; mais les alliés, quand ils eurent reçu cette offre, la refusèrent. Alors Rodrigue, indigné de leur présomption, résolut de les attaquer malgré l'infériorité de ses forces. Le succès justifia son audace: il battit l'ennemi, s'empara d'un riche butin et fit prisonnier le comte de Barcelone. Moutamin conclut la paix avec ce prince et lui rendit la liberté cinq jours après la bataille.

La rentrée de Rodrigue dans Saragosse fut un véritable triomphe. Le peuple l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie et de respect; de son côté, Moutamin le combla de présents et d'honneurs, et il eut pour lui tant de condescendance, que Rodrigue semblait jouir de l'autorité suprême[1]. Mais malgré la position

---

1) *Gesta*, p. xx—xxii; comparez le poème latin (p. 313, 314).

brillante dont il jouissait, il ne pouvait oublier sa patrie, et dans l'année 1084, il crut avoir trouvé le moyen d'y rentrer.

L'année précédente, le gouverneur de Rueda s'était révolté contre Moutamin, et il avait reconnu pour son souverain son prisonnier Modhaffar, le frère de Moctadir. Modhaffar avait demandé du secours à Alphonse, et celui-ci lui avait envoyé, vers la fin de septembre [1], un corps d'armée commandé par son cousin germain Ramire, fils de Garcia de Navarre, et par le gouverneur de la Vieille-Castille, Gonzalo Salvadores, auquel on donnait le surnom de Quatre-mains à cause de sa bravoure. Mais Modhaffar étant mort peu de temps après, le gouverneur de Rueda, qui ne voulait pas devenir le sujet d'un monarque chrétien, se réconcilia secrètement avec Moutamin et s'engagea envers lui à attirer Alphonse dans un piège. Peu s'en fallut qu'il ne réussît dans son projet. S'étant rendu en personne auprès de l'empereur, il promit de lui livrer Rueda et le pria d'y venir. Alphonse y consentit; mais se défiant encore du Maure, il voulut que Gonzalo Salvadores et d'autres généraux entrassent avant lui dans la ville. A peine avaient-ils passé par la porte, que les Maures les massacrèrent en lançant sur eux une grêle de pierres (9 juin 1084) [2].

---

1) Le testament du comte Gonzalo Salvadores, dressé dans le cloître d'Oña, porte la date du 5 septembre 1083; celui du comte Nuño Alvarez, qui assista aussi à cette expédition, est du 14 août de la même année. Voyez Moret, *Annales*, t. II, p. 15.

2) Trois petites chroniques fixent la trahison du gouverneur de Rueda à l'année 1084. L'épitaphe espagnole de Gonzalo (*apud* Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 68, 69) donne la date 9 juin 1074. Elle [illegible]

La trahison avait réussi, mais à moitié seulement: Alphonse avait échappé au massacre. Désappointé et furieux, ce monarque était retourné à son camp. Rodrigue vint l'y trouver. Il voulait le convaincre qu'il n'avait été pour rien dans le complot du gouverneur de Rueda, et tenter en même temps de rentrer dans ses bonnes grâces. Alphonse le reçut honorablement et l'engagea à le suivre en Castille. Rodrigue y consentit volontiers, mais s'étant aperçu en route que l'empereur avait encore de la rancune contre lui, il se hâta de le quitter et alla de nouveau offrir ses services à Moutamin. Ce prince, joyeux de son retour, lui ordonna alors d'aller faire une incursion en Aragon. Il s'acquitta de cette tâche avec une rapidité extrême: cinq jours lui suffirent pour ravager un pays d'une grande étendue, et partout ses bandes avaient déjà disparu avant qu'on eût eu le temps de sonner le tocsin. Non content de ce succès, il fit aussi une incursion sur le territoire de Mondzir, attaqua Morella, et, ayant pillé tout le pays d'alentour, il rebâtit et fortifia Alcala de Chivert. Sancho d'Aragon marcha alors au secours de Mondzir, et, ayant établi son camp sur les bords de l'Èbre, il somma Rodrigue d'évacuer sans retard le territoire de son allié. Rodrigue se moqua de lui: il lui fit offrir une escorte au cas où il voudrait continuer son

que longtemps après l'époque dont il s'agit, car le tombeau a été renouvelé; mais il me paraît certain qu'il y avait une épitaphe sur le premier tombeau, que la date 9 juin est exacte, et que celui qui a composé l'épitaphe espagnole n'a pas fait attention au second X (ère MCXXII) de l'ancienne épitaphe latine.

voyage. Irrités de cette réponse, Sancho et Mondzir vinrent l'attaquer. Les deux armées se disputèrent longtemps la victoire; mais à la fin les alliés furent contraints de prendre la fuite. Rodrigue les poursuivit; seize nobles et deux mille soldats tombèrent entre ses mains, et quand il retourna à Saragosse chargé d'un butin immense, Moutamin et ses fils vinrent à sa rencontre, accompagnés d'une foule d'hommes et de femmes qui faisaient retentir l'air de leurs cris d'allégresse [1].

Moutamin mourut peu de temps après (en 1085). Son fils Mostaîn lui succéda et Rodrigue passa au service de ce prince; mais nous ne savons rien sur les expéditions qu'il fit à partir de l'année 1085 jusqu'à l'année 1088, qu'il conclut avec Mostaîn une convention dont la conquête de Valence était le but. C'est alors que commença la partie la plus intéressante de sa carrière; mais pour faire comprendre le rôle qu'il joua à cette époque, il nous faudra donner d'abord une esquisse rapide de l'histoire de Valence.

III.

Après le démembrement du califat, un petit-fils du célèbre Almanzor, qui s'appelait Abdalazîz et qui portait le même surnom que son grand-père, avait régné pendant quarante ans sur le royaume de Valence [2]. Son fils Abdalmelic Modhaffar lui succéda en janvier 1061;

---

1) *Gesta.*
2) Ibn-al-Abbâr, dans mes *Notices*, p. 172, 173.

mais quatre années plus tard, il fut trahi par son premier ministre, Abou-Becr ibn-Abdalazîz, et détrôné par son beau-père, Mamoun de Tolède, qui le fit enfermer dans la forteresse de Cuenca.

De cette manière le royaume de Valence fut réuni à celui de Tolède; mais il s'en sépara de nouveau après la mort de Mamoun, arrivée dans l'année 1075. Ce prince eut pour successeur son petit-fils Câdir, et comme ce dernier était trop faible pour contenir ses vassaux dans l'obéissance, Abou-Becr ibn-Abdalazîz, qui avait été nommé par Mamoun au gouvernement de Valence en récompense de l'appui qu'il lui avait prêté, se hâta de se déclarer indépendant [1] et de se mettre sous la protection d'Alphonse VI, auquel il promit de payer un tribut annuel. Mais le patronage de l'empereur était précaire. Pour peu qu'il y trouvât son intérêt, Alphonse ne se faisait point scrupule de vendre ses clients et leurs États. Ibn-Abdalazîz l'éprouva, car, dans l'année 1076, Alphonse vendit Valence à Moctadir de Saragosse pour la somme de cent mille pièces d'or, et se mit en marche avec son armée pour la lui livrer. Incapable de se défendre, Ibn-Abdalazîz alla seul et sans armes à la rencontre du monarque. Il sut être *éloquent* à un tel degré, disent les historiens arabes, qu'il décida Alphonse à abandonner son projet et à rompre le marché qu'il avait conclu avec Moctadir [2]; mais tout porte à croire que cette éloquence consistait en bonnes espèces son-

1) Voyez les textes dans l'Appendice, nº IX.
2) Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 10 v.

nantes, à moins toutefois que le prince n'ait réussi à convaincre l'empereur de cette vérité, que vendre Valence, c'était tuer la poule aux œufs d'or.

Neuf années plus tard, Alphonse vendit de nouveau Valence, et cette fois il la vendit à Câdir. Sous le prétexte de l'aider contre ses ennemis, il avait peu à peu arraché à ce malheureux prince son or et ses forteresses, jusqu'à ce que Câdir, à bout de ressources et craignant un terrible acte de désespoir de la part de ses sujets qu'il écrasait d'impôts, lui offrît enfin Tolède, à la condition qu'Alphonse le remettrait en possession de Valence. Alphonse accepta cette proposition [1], et le 25 mai 1085 il fit son entrée dans l'ancienne capitale du royaume des Visigoths, pendant que Câdir scandalisait les musulmans et s'exposait aux moqueries des chrétiens en épiant sur un astrolabe l'heure propice à son départ [2]. Quand il la crut venue, il se mit en route; mais il frappa en vain à la porte de plusieurs châteaux et ne trouva un asile qu'à Cuenca, où commandaient les Beni-'l-Faradj qui lui étaient aveuglément dévoués. Voulant avant tout sonder les dispositions d'Ibn-Abdalazîz, il envoya à Valence un membre de la famille des Beni-'l-Faradj. Ce messager entama une négociation, mais elle n'aboutit à rien. Justement alarmé du traité que Câdir avait conclu avec Alphonse, Ibn-Abdalazîz avait cherché et trouvé un puissant allié. C'était Moutamin de Saragosse, auquel il avait offert sa fille pour son fils Mostaîn. Mou-

1) Ibn-Bassâm; *Kitâb al-ictifâ* (S[illegible] *Abbad.*, t. II, p. 18); Ibn-Khaldoun; *Crónica general*,

2) Maccarî, t. II, p. 748.

tamin, qui espérait que de cette manière son fils deviendrait un jour maître de Valence, s'était hâté d'accepter cette proposition, et voulant donner au mariage de son fils un éclat extraordinaire, il avait convié aux noces tous les personnages haut placés de l'Espagne arabe, auxquels il avait donné pendant plusieurs jours les fêtes les plus brillantes [1].

Peu de temps après, Ibn-Abdalazîz mourut après un règne de dix années [2]. Il laissa deux fils qui avaient déjà été ennemis pendant la vie de leur père, et qui, après sa mort, se disputèrent le gouvernement. L'un et l'autre avaient des partisans [3]. Un troisième parti voulait donner Valence au roi de Saragosse, un quatrième à Câdir.

Informé par Ibn-al-Faradj, qui était retourné auprès de lui, de ce qui se passait à Valence, Câdir jugea le moment favorable pour exécuter ses projets. Il réunit ses troupes, et, ayant prié Alphonse de réaliser sa promesse, il reçut de lui un corps d'armée commandé par Alvar Fañez, un parent de Rodrigue [4] et l'un des plus braves guerriers de l'époque.

L'approche des Castillans apaisa tout d'un coup les

---

1) *Crónica general; Kitâb al-ictifâ;* Ibn-Bassâm; al-Fath, dans son chapitre sur Ibn-Tâhir.

2) Ibn-Khaldoun, fol. 27 r.: « Ibn-Abdalazîz mourut en 478 (1085), après un règne de dix années, et son fils, le cadi Othmân, régna à sa place. » *Kitâb al-ictifâ*, p. 19. La *Cr. general* (fol. 314, col. 3) attribue *onze* années de règne à ce prince; la différence est si minime qu'elle mérite à peine d'être signalée.

3) *Cr. general;* Ibn-Bassâm; *Kitâb al-ictifâ.*

4) Voyez la *charta arrharum.*

dissensions à Valence. Tremblant de voir la ville saccagée par ces terribles soldats, l'assemblée des notables se hâta de déposer Othmân, le fils aîné d'Ibn-Abdalazîz, qui s'était emparé du pouvoir, et d'envoyer quelques-uns de ses membres, auxquels se joignit le gouverneur du château, Abou-Isâ ibn-Labboun, à Serra de Naquera, où Câdir avait établi son camp, pour lui dire que la ville s'estimerait heureuse de l'avoir pour son souverain [1]. Accompagné des Castillans, l'ex-roi de Tolède fit donc son entrée dans Valence, où il fut salué par les acclamations de la multitude; mais cet enthousiasme était loin d'être spontané; il était commandé par le spectacle effrayant de tous ces chevaliers bardés de fer, dont les longues épées étincelaient aux rayons du soleil.

Les Valenciens auraient à pourvoir à l'entretien de ces troupes: elles leur coûteraient six cents pièces d'or par jour! Ils avaient beau dire à Câdir qu'il n'avait pas besoin de cette armée, puisqu'ils le serviraient fidèlement: Câdir n'eut pas la naïveté de croire à leurs promesses; sachant qu'on le détestait et que d'ailleurs les anciens partis n'avaient pas abdiqué leurs espérances, il retint les Castillans Afin d'être en état de les payer, il grèva la ville et son territoire d'un impôt extraordinaire, sous le prétexte qu'il avait besoin d'argent pour acheter de l'orge. Les Valenciens murmurèrent beaucoup de cet impôt, qui frappait sans distinction les riches et les pauvres, et qu'ils appelaient *l'orge*, tout court. « Donnez l'orge! » disait-on quand on se rencontrait dans la

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° X.

rue. A la boucherie il y avait un chien qu'on avait appris à aboyer quand on lui disait: «donnez l'orge!» «Dieu merci, dit alors un poète, nous en avons plusieurs dans notre ville qui ressemblent à ce chien; quand on leur dit: Donnez l'orge! cela leur pèse comme à lui.»

Une guerre malheureuse augmenta le discrédit dans lequel Câdir était déjà tombé. Parmi les gouverneurs des forteresses, un seul, Ibn-Mahcour, le gouverneur de Xativa, avait refusé, malgré l'ordre formel qu'il avait reçu, de venir en personne prêter serment au nouveau roi; il s'était contenté de lui envoyer un messager avec des lettres et des présents. Irrité de sa désobéissance, Câdir consulta Ibn-Labboun, qu'il avait nommé premier ministre, sur le parti à prendre. Ibn-Labboun lui conseilla de ne pas se brouiller avec Ibn-Mahcour et de renvoyer Alvar Fañez et son armée. Mais Câdir, qui se défiait de son ministre parce que celui-ci avait été l'ami de son prédécesseur, aima mieux suivre les conseils des fils d'Ibn-Abdalazîz, et, ayant rassemblé une grande armée, il marcha contre Xativa. Il s'empara sans peine de la partie la plus basse de la ville; mais pendant quatre mois il assiégea en vain le château. Alors toute sa colère se tourna contre les fils d'Ibn-Abdalazîz, et comme *l'orge* ne rapportait pas assez, il condamna l'un d'eux à nourrir l'armée castillane pendant tout un mois.

Cependant Ibn-Mahcour, réduit à l'extrémité, avait fait dire à Mondzir, le prince de Lérida, Dénia et Tortose, que, s'il voulait le secourir, il lui céderait Xativa et tous ses autres châteaux. Mondzir accepta l'offre,

et, ayant envoyé à Ibn-Mahcour son général al-Aisar[1] avec un renfort, il rassembla des troupes, prit à sa solde le Catalan Giraud d'Alaman, baron de Cervellon[2], et marcha vers Xativa. A son approche, le roi de Valence prit la fuite en toute hâte, et Mondzir se mit en possession de Xativa. Ibn-Mahcour alla demeurer à Dénia, et Mondzir le traita toujours avec beaucoup d'égards.

Lorsque Câdir, couvert de honte, fut rentré dans Valence, les habitants de cette ville et les gouverneurs des châteaux voulurent secouer l'autorité de ce misérable despote et se donner à Mondzir, dont les tentes étaient déjà tout près de la capitale. Mais ce projet échoua, car peu de temps après, Mondzir retourna à Tortose, soit qu'il fût obligé d'aller défendre ses propres États, soit qu'il n'eût plus d'argent pour payer le baron de Cervellon, son principal appui. Délivré de son ennemi, Câdir put donc recommencer ses exactions. Il avait déjà extorqué des sommes énormes aux fils d'Ibn-Abdalazîz, à un riche juif, leur majordome, à plusieurs nobles, et comme nul ne se croyait sûr de son avoir ou de sa vie, les Valenciens émigrèrent en masse. Les terres avaient perdu leur valeur, personne ne voulait les acheter. Et malgré les actes du plus terrible despotisme, Câdir, pressé par Alvar Fañez de lui payer l'arriéré de sa solde, se trouva un jour à bout de ressources. Alors

1) Dans le texte *el esquierdo*. Il est facile de reconnaître ici le nom الايسر.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XI.

à Câdir qu'il viendrait le délivrer, Mostaîn conclut donc secrètement une convention avec le Cid[1], d'après laquelle ils devaient s'aider réciproquement à conquérir Valence[2], à la condition que le Cid aurait tout le butin, et que la ville elle-même écherrait à Mostaîn[3]. Ce dernier avait quatre cents cavaliers sous ses ordres, le Cid trois mille[4].

Ne voulant pas attendre leur arrivée, Mondzir fit dire à Câdir que non-seulement il allait lever le siège, mais qu'en outre il désirait être son ami et son allié, à condition qu'il ne livrerait pas la ville à Mostaîn. Le roi de Valence comprit fort bien que Mondzir attendait, pour s'emparer de sa principauté, une occasion plus favorable; mais il accepta l'alliance[5].

Quand Mondzir fut retourné à Tortose[6], et que Mostaîn et le Cid furent arrivés devant Valence, Câdir alla à leur rencontre et les remercia de l'avoir délivré du siège. Toutefois les espérances du roi de Saragosse ne se réalisèrent pas. Il attendit vainement qu'on lui livrât Ségorbe, ainsi qu'Ibn-Cannoun le lui avait promis. Il fut trompé en outre par son allié, le Cid. Celui-ci s'était laissé corrompre par les magnifiques présents que

---

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XII.

2) *Crón. gener.; Kitâb al-ictifâ.*

3) *Kitâb al-ictifâ.*

4) *Kitâb al-ictifâ.* La *Crón. gener.* donne aussi à entendre que l'armée du Cid était bien plus nombreuse que celle de Mostaîn. « Le roi de Saragosse, dit-elle, désirait si ardemment d'aller à Valence, qu'il ne considéra pas si son armée était grande ou petite, ni si celle du Cid était plus grande que la sienne. »

5) *Crón. gener.;* comparez le *Kitâb al-ictifâ.*

6) *Crón. general.*

tre Câdir [1], et de leur côté, les princes voisins tâchèrent de le détrôner à leur profit. Mondzir fut le premier à l'attaquer. Ayant reçu des promesses d'appui de la part des principaux Valenciens, il rassembla des troupes dans l'année 1088 [2], prit des Catalans à sa solde, et envoya en avant un de ses oncles qui devrait passer par Dénia, et auquel il avait indiqué le jour où il viendrait le rejoindre sous les murs de Valence. L'oncle de Mondzir arriva devant Valence avant le jour convenu. Il fut attaqué par Câdir; mais il le repoussa et le contraignit à rentrer dans la ville. Bientôt après il fut rejoint par Mondzir, qui, au moment où il reçut la nouvelle de cette victoire, se trouvait à une journée de distance. Câdir ne sut que faire; il voulut se rendre, mais Ibn-Tâhir [3], l'ex-roi de Murcie, qui demeurait alors à Valence, l'en dissuada. Il fit donc demander du secours à Alphonse et à Mostaîn de Saragosse [4].

Le roi de Saragosse avait grande envie, non pas de secourir Câdir, mais de le dépouiller. Un capitaine valencien, Ibn-Cannoun, lui promettait en ce moment même de faire en sorte que Valence lui fût livrée; il l'assurait en outre que son frère, le gouverneur de Ségorbe, lui céderait cette forteresse. Tout en promettant

---

1) *Crón. general.*

2) Cette date est donnée par le *Kitâb al-ictifâ* (dans l'Appendice, p. xxiii) et par la *Crón. gener.*, fol. 320, col. 1 (année chrétienne 1088; l'ère (1127) est fautive, il faut lire 1126).

3) *Abēnaher*, lit-on ici dans la *Crón. gener.* (fol. 320, col. 3), c'est-à-dire *Abennaher*. Il est clair qu'il faut lire *Abentaher*.

4) *Crón. gen.*, fol. 320 (cotée par erreur 321), col. 2 et 3; *Kitâb al-ictifâ*, dans l'Appendice, p. xxiii.

Câdir de ne livrer la ville à qui que ce fût. En même temps, il fit dire à Mostaîn qu'il l'aiderait à gagner Valence; il promit la même chose à Mondzir; enfin il envoya dire à Alphonse qu'il se considérait comme son vassal; que les guerres qu'il soutenait profitaient à la Castille, puisqu'elles affaiblissaient les Maures et qu'elles servaient à tenir sur pied une armée chrétienne à leurs frais; il ajouta qu'il espérait d'être bientôt à même de mettre Alphonse en possession de tout le pays. Le roi se laissa tromper par ces protestations fallacieuses et permit à Rodrigue de retenir son armée [1].

Ayant donc les mains libres, Rodrigue en profita pour faire des incursions dans les environs, et quand on lui demandait pourquoi il en agissait ainsi, il donnait pour réponse qu'il le faisait pour avoir de quoi manger [2]. Ensuite, il se rendit en Castille (1089 [3]) pour faire ses conditions avec Alphonse [4]. Le roi le reçut très bien, lui donna quelques châteaux, et lui fit remettre un diplôme, où il déclara que toutes les terres et toutes les forteresses que Rodrigue enlèverait dans la suite aux Maures, lui appartiendraient en propre ainsi qu'à ses descendants [5]. Puis Rodrigue retourna vers le pays valencien, accompagné de son armée, qui se composait de sept mille hommes. Sa présence y était fort nécessaire, car pendant qu'il se trouvait encore en Castille, Mos-

---

1) *Crónica general*, fol. 321, col. 2. La *Crón. del Cid* (voyez ch. 154) a eu soin d'omettre ce récit peu flatteur pour Rodrigue.

2) « Dezie él que porque oviese que comer. » *Crón. gener.*

3) La date est donnée par les *Gesta*, p. XXVI.

4) *Crónica general.*

5) *Gesta*, p. XXV, XXVI.

taîn, qui s'était aperçu que, s'il lui fallait compter sur le secours du Cid, il ne parviendrait jamais à s'emparer de Valence, avait contracté une alliance avec Bérenger de Barcelone [1]. Ce dernier avait maintenant investi la capitale de Câdir, et de son côté, le roi de Saragosse avait fait construire deux bastides, l'une à Liria, ville qui lui avait été donnée en fief par le roi de Valence quand il fut venu à son secours, l'autre à Cebolla; il comptait en construire une troisième dans un château près de l'Albufera, afin que personne ne pût entrer dans Valence ni en sortir. Mais quand le Cid approcha de Valence, Bérenger n'osa pas l'attendre, et se disposa à lever le siège. Avant de partir, ses soldats se livrèrent à des insultes et des menaces contre le Cid, qui en fut informé, mais qui ne voulut pas les combattre, parce que Bérenger était parent d'Alphonse, son souverain [2]. Bérenger prit donc le chemin de Requena et retourna à Barcelone [3]. Quand le Cid fut arrivé à Valence, il pro-

1) Les *Gesta* (p. xxvi) parlent bien du siège de Valence par Bérenger, mais ils ne font pas mention de l'alliance entre celui-ci et Mostaîn. La *Crón. gen.* (fol. 321, col. 3 et 4) a sans doute fait usage ici des *Gesta*, mais elle contient aussi des détails qui ne se trouvent pas dans ce livre, et qu'elle a empruntés à sa chronique arabe. En effet, suivant tour à tour cette dernière ou les *Gesta*, elle désigne le même endroit, el Puig, tantôt sous le nom de Juballa, tantôt sous celui de Cebolla.

2) *Gesta*. J'ignore de quelle manière Bérenger, qui n'était pas marié, était parent d'Alphonse. M. Bofarull (t. II, p. 147) pense qu'il l'était du côté d'une des femmes d'Alphonse, qui étaient presque toutes d'origine française ainsi que les comtesses de Barcelone.

3) On lit dans les *Gesta* (p. xxvii) que Bérenger alla d'abord à Requena, puis à Saragosse, et enfin à Barcelone. Dans la *Crón. gener.* (fol. 321, col. 4) on lit au contraire que Bérenger promit au Cid de ne pas passer par Saragosse (comparez *Crón. del Cid*, ch. 154).

mit à Câdir de faire rentrer sous son obéissance les châteaux rebelles, de le protéger contre tous ses ennemis, maures ou chrétiens, de se fixer à Valence, d'apporter dans cette ville tout le butin qu'il ferait, et de l'y vendre. En revanche, Câdir s'engagea à lui payer une redevance mensuelle de dix mille dînârs[1]. Ibn-Labboun de Murviédro acheta aussi sa protection[2].

Ensuite le Cid fit une incursion sur le territoire d'Alpuente, où régnait alors Djanâh-ad-daula Abdallâh[3], et força les gouverneurs des forteresses à payer à Câdir le tribut accoutumé[4]. Mais bientôt après il reçut un message d'Alphonse. Ce monarque possédait à cette époque le château d'Alédo, non loin de Lorca, et comme les troupes qui y étaient en garnison faisaient maintefois des razzias sur le territoire musulman, le roi de Maroc, Yousof l'Almoravide, vint y mettre le siège, dans l'année 1090[5], accompagné de plusieurs princes andalous. Alphonse écrivit alors au Cid pour lui ordonner de venir avec lui au secours des assiégés. Le Cid répondit qu'il était prêt à le faire, et pria le roi de l'informer de l'époque où il se mettrait en marche. Puis il partit de Requena et se rendit à Xativa, où un mes-

1) Le récit arabe, traduit dans la *General*, dit à deux reprises que ce tribut était de mille dînârs par mois; mais je crois que c'est une erreur du copiste ou de l'éditeur, et qu'il faut lire *dix mille*, car le *Kitâb al-ictifâ* dit cent mille dînârs par an, et la *Crón. del Cid*, deux mille par semaine (104,000 par an).

2) *Crónica general.* Comparez les *Gesta.*

3) Voyez Ibn-Khaldoun (*Script. Ar. loci de Abbad.*, t. II, p. 212).

4) *Crónica general.*

5) 483 de l'hégire, d'après Ibn-al-Abbâr (*Script. Ar. loci*, t. II, p. 121).

sager du roi vint lui dire que celui ci était à Tolède avec une armée d'environ dix-huit mille hommes [1]. Alphonse lui fit dire aussi de l'attendre à Villena, puisqu'il comptait passer par cet endroit; mais comme le Cid y manquait de vivres, il se rendit à Ontiñente [2], en prenant soin toutefois de laisser à Villena et à Chinchilla quelques troupes qui devaient l'avertir de l'arrivée du roi. Cependant Alphonse suivit une route autre que celle qu'il avait indiquée, et quand le Cid eut appris que le roi l'avait déjà devancé, ce dont il éprouva un chagrin bien sensible, il quitta aussitôt Hellin, où il se trouvait alors, et, laissant en arrière le gros de son armée, il arriva avec un petit nombre de troupes à Molina [3].

Alphonse n'eut pas besoin de tirer l'épée. A son approche Yousof et les rois andalous se retirèrent sur Lorca [4]; mais les ennemis de Rodrigue l'accusèrent aussitôt de trahison auprès du roi; ils prétendirent qu'il avait retardé à dessein sa venue, afin que l'armée castillane fût taillée en pièces par les Sarrasins. Alphonse ajouta foi à ces dénonciations; il retira au Cid toutes les terres et tous les châteaux qu'il lui avait donnés l'année précédente, confisqua ses biens patrimoniaux, et fit emprisonner sa femme et ses enfants. Informé de ces mesu-

---

1) *Gesta.* L'auteur de ce livre se contente de dire: « cum maximo exercitu et cum infinitâ multitudine militum et peditum; » mais Ibn-al-Abbâr donne le nombre que j'énonce dans mon texte.

2) *Ortimano* dans les *Gesta;* comparez la note de Risco, p. 168.

3) *Gesta*, p. XXVIII.

4) *Gesta;* Ibn-al-Abbâr.

res, Rodrigue envoya un de ses chevaliers pour le justifier auprès du roi; il offrit de prouver son innocence, ou de la faire prouver par un des siens, dans un combat judiciaire. Le roi rejeta cette proposition, mais il renvoya à Rodrigue sa femme et ses enfants. Celui-ci fit alors remettre à Alphonse une quadruple justification, chacune en termes différents [1]. Le roi, cependant, ne se laissa pas fléchir [2].

IV.

Brouillé de nouveau avec Alphonse et n'étant plus au service du roi de Saragosse, Rodrigue était maintenant le chef d'une armée qui ne dépendait que de lui seul et qui ne subsistait que de ce qu'elle prenait sur les ennemis. Son chef lui fournit amplement l'occasion de faire du butin. Étant parti d'Elche après la fête de Noël 1090, il arriva à la forteresse de Polop (à huit lieues N.-E. d'Alicante), où il y avait un souterrain rempli d'argent et d'étoffes précieuses. Voulant s'emparer de ces richesses, Rodrigue assiégea le château, et en peu de jours il força la garnison à se rendre. Puis, ayant ravagé tout à la ronde, de sorte que, depuis Orihuela jusqu'à Xativa, aucun mur ne demeura debout, il marcha contre Tortose, prit Miravet (au nord de Tortose) [3] et s'y établit. Vivement pressé, Mondzir promit beaucoup d'argent à Bérenger, comte de Barcelone, s'il

1) Ces pièces se trouvent dans les *Gesta*, p. XXX—XXXIII.
2) *Gesta*.
3) Voyez l'Appendice, p. XXII, note 2.

voulait venir à son aide et le débarrasser du Cid [1]. Le comte ne se fit pas trop prier, car il brûlait de se venger du Cid, qui s'était emparé des revenus qu'il tirait autrefois du pays valencien. Il rassembla donc une grande armée, et, ayant établi son camp à Calamocha, dans le district d'Albarracin, il se rendit, avec quelques-uns des siens, auprès de Mostaîn de Saragosse, qui se trouvait alors à Daroca et auquel il voulait demander du secours. Mostaîn lui donna de l'argent et se rendit même avec lui auprès d'Alphonse pour prier ce dernier de leur prêter main-forte dans la guerre qu'ils allaient entreprendre contre le Cid. Mais ils firent en vain ce voyage, et le comte de Barcelone revint à Calamocha sans avoir obtenu de l'empereur un seul soldat. Mostaîn ne lui en fournit pas non plus. Ce roi n'avait pas osé refuser au comte l'argent qu'il lui demandait; mais il s'efforçait de rester en paix avec tous les princes et tous les guerriers de son voisinage, car au moment même où Bérenger s'apprêtait à aller attaquer le Cid, il informa secrètement ce dernier des préparatifs de son ennemi. Le Cid, qui était campé alors dans une vallée entourée de hautes montagnes et dont l'entrée était très étroite, lui répondit qu'il le remerciait de son avis, mais qu'il ne craignait pas son adversaire et qu'il l'attendrait. Au reste, la lettre où il disait cela, était remplie d'injures contre Bérenger, et pour comble, le Cid priait Mostaîn de vouloir bien la mon-

1) J'ai suivi ici la *Crón. gener.*, dont le récit mérite incontestablement la préférence sur celui des *Gesta*.

trer au comte. Mostaîn le fit, et alors Bérenger, piqué au vif, fit écrire au Cid qu'il tirerait vengeance de ses outrages. «Tu as prétendu, lui disait-il, que moi et les miens, nous n'étions que des femmes: si Dieu nous vient en aide, nous te montrerons bientôt jusqu'à quel point tu t'es trompé!... Nous savons que les montagnes, les corbeaux, les corneilles, les éperviers, les aigles, presque tous les oiseaux en un mot, sont tes dieux, et que tu as plus de confiance dans leurs augures que dans le secours du Tout-Puissant [1]; nous au contraire, nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que ce Dieu nous vengera de toi en te livrant entre nos mains. Demain, aux premiers rayons du soleil, tu nous verras près de toi, et si tu quittes alors tes montagnes pour venir te mesurer avec nous dans la plaine, nous te tiendrons pour Rodrigue, surnommé le Batailleur et le Campéador; mais si tu ne viens pas, nous te tiendrons pour traître [2].... Nous ne te quitterons pas avant que nous ne t'ayons en notre pouvoir, mort ou vif. Nous te traiterons de la manière dont tu prétends nous avoir traité, *albarrâz* [3]! Dieu vengera ses églises, que tu as violées et détruites!»

Ayant entendu la lecture de cette lettre, Rodrigue y fit répondre sur-le-champ. «Oui, disait-il à Bérenger, je t'ai chargé d'injures, mais voici mes raisons: Lors-

---

1) Dans la Chanson, Rodrigue *vit* aussi *à augure*, comme on disait alors. Cp. plus haut, p. 104, n. 1.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XIII.

3) C'est l'équivalent arabe du terme *campeador;* voyez plus haut, p. 58—64.

que tu étais avec Mostaîn à Calatayud, tu lui as dit que, par crainte de toi, je n'avais pas osé mettre le pied sur son territoire. Quelques-uns de tes hommes, tels que Raymond de Baran, ont affirmé la même chose au roi Alphonse, en présence des chevaliers castillans. Toi-même, enfin, tu as dit au roi Alphonse, en présence de Mostaîn, que tu n'aurais pas manqué de me chasser du pays du Hâdjib (Mondzir), mais que je n'avais pas osé t'attendre, et que d'ailleurs tu ne voulais pas combattre contre un vassal du roi. Voilà pourquoi je t'ai dit des injures! Eh bien! à présent tu n'as plus de prétexte pour ne pas m'attaquer; au contraire, tu t'es fait promettre une grosse somme par le Hâdjib, et de ton côté, tu t'es engagé envers lui à me chasser de son territoire. Tiens donc ta parole! Viens me combattre, si tu l'oses! Je suis dans une plaine, la plus vaste qui se trouve dans toute cette contrée, et dès que je te verrai, je te donnerai ta *solde*, comme à l'ordinaire. »

Exaspérés et furieux, Bérenger et ses Catalans jurèrent de se venger. Profitant de l'obscurité de la nuit, ils occupèrent, sans être aperçus, les montagnes qui entouraient le camp de Rodrigue, et à la pointe du jour, ils se ruèrent à l'improviste sur leurs ennemis. L'attaque fut si soudaine, que les soldats du Cid eurent à peine le temps de s'armer. Leur chef, qui frémissait d'indignation et de rage, les rangea en bataille sans perdre un instant; puis, les menant au combat, il fondit sur les premiers bataillons ennemis et les culbuta; mais au plus fort de la mêlée, il se blessa assez grièvement

ment en tombant de son destrier. Ses soldats n'en combattirent pas moins avec la plus grande valeur, et, ayant remporté la victoire, ils pillèrent le camp de l'ennemi et firent prisonnier le comte de Barcelone avec environ cinq mille des siens, parmi lesquels se trouvait Giraud d'Alaman.

Bérenger se fit conduire à la tente de Rodrigue, et lui demanda grâce. Le Cid le traita d'abord avec dureté: ne lui permettant pas de s'asseoir auprès de lui dans sa tente, il ordonna à ses soldats de le garder hors de l'enceinte du camp; mais il lui fournit quantité de vivres, ainsi qu'aux autres prisonniers. Quelque temps après, il accepta la rançon que lui offrirent Bérenger et Giraud d'Alaman, et qui consistait en quatre-vingt mille marcs d'or de Valence. Les autres captifs recouvrèrent aussi la liberté en promettant de se racheter, et quand ils furent de retour dans leur patrie, ils rassemblèrent autant d'argent qu'ils pouvaient; mais, n'en ayant pas encore assez, ils offrirent en otage leurs fils et leurs parents. Touché de leur malheur, Rodrigue eut la générosité de les tenir quittes de leur rançon [1].

Qu'il nous soit permis de quitter ici pour un moment les livres historiques et d'emprunter à la chanson de geste un passage qui se recommande par sa forme dramatique et par son énergique simplicité [2]. Après avoir raconté que le comte de Barcelone, auquel il donne le nom de Raymond, avait été fait prisonnier, l'auteur continue en ces termes:

---

1) *Gesta.*

2) Vers 1025 et suiv.

On fait une grande cuisine à Mon Cid don Rodrigue. Le comte don Raymond ne lui en tient pas compte; on lui apporte les mets, on les apprête devant lui: il n'en veut pas manger, il repousse tous les mets. «Je ne mangerai pas un morceau de pain, pour tout ce que possède l'Espagne entière! Je perdrai plutôt mon corps, et j'abandonnerai mon âme, puisque de tels vagabonds m'ont vaincu en bataille!» Mon Cid Ruy Diaz, vous ouïrez ce qu'il dit: «Mangez, comte, de ce pain, et buvez de ce vin; si vous faites ce que je vous demande, vous cesserez d'être prisonnier; sinon vous ne reverrez de votre vie la terre chrétienne.» Le comte don Raymond lui répondit: «Mangez vous-même, don Rodrigue, et songez à vous réjouir; mais moi, laissez-moi mourir, car je ne veux point manger.» Jusqu'au troisième jour ils ne peuvent ébranler sa résolution, et tandis qu'ils partagent leurs riches dépouilles, ils ne peuvent lui faire manger un morceau de pain. Mon Cid dit: «Mangez quelque chose, comte, car si vous ne mangez pas, vous ne reverrez pas les chrétiens; mais si vous mangez, et si vous me contentez, je rendrai la liberté à vous et à deux de vos chevaliers.» Quand le comte entendit cela, il devint déjà plus gai. «Cid, si vous faites ce que vous avez dit, je vous admirerai tant que je vivrai. — Mangez donc, comte, et quand vous aurez dîné, je vous laisserai partir, vous et deux autres. Mais tout ce que vous avez perdu et que j'ai gagné sur le champ de bataille, sachez que je ne vous en donnerai pas même un faux denier. Je ne vous donnerai rien de ce que vous avez perdu; car j'en ai besoin pour ces miens vassaux qui, auprès de moi, sont dans la misère; je ne vous en donnerai rien. En prenant de vous et d'autres, nous devons les payer; nous mènerons cette vie tant qu'il plaira au Père éternel, comme un homme qui a attiré sur soi la colère de son roi et qui est banni [illegible]mte est joyeux; il demande

de l'eau pour se laver les mains; on lui en présente, on lui en donne sur-le-champ. Avec les deux chevaliers que le Cid lui a donnés, le comte va manger. Dieu! comme il le fait de bonne grâce! Vis-à-vis de lui est assis celui qui naquit dans une heure propice. «Si vous ne mangez pas bien, comte, de sorte que je puisse m'en contenter, nous resterons ensemble, nous ne nous quitterons pas.» Alors le comte dit: «De bonne volonté et de bon cœur!» Il dîne vite avec ses deux chevaliers; Mon Cid qui le regarde, est content parce que le comte don Raymond remue si bien les mains. «Si vous le permettez, Mon Cid, nous sommes prêts à nous mettre en route. Ordonnez qu'on nous donne nos chevaux, et nous partirons sur-le-champ. Depuis le jour que je fus comte, je ne dînai avec tant d'appétit. Je n'oublierai jamais le bon repas que j'ai fait.» On leur donne trois palefrois très bien sellés et de bons vêtements, des pelisses et des manteaux. Le comte don Raymond chevauche entre ses deux chevaliers; jusqu'à la limite du camp, le Castillan les escorte. «Vous partez, comte, entièrement libre. Je vous sais gré de ce que vous m'avez laissé. Quand vous aurez envie de vous venger et que vous viendrez me chercher, vous pourrez me trouver; mais si vous ne venez pas me chercher, si vous me laissez tranquille, vous aurez quelque chose du vôtre ou du mien. — Livrez-vous à la joie, Mon Cid, et portez-vous bien; je vous ai payé pour toute cette année; venir vous chercher, on n'y pensera même pas.» Le comte piqua des deux et se mit en route; en partant il tournait la tête et regardait en arrière; il craignait que Mon Cid ne revînt sur sa résolution, ce que l'accompli n'aurait pas fait pour tout au monde; une déloyauté, il n'en fit jamais.

La générosité dont Rodrigue avait fait preuve, avait profondément touché le comte de Barcelone; aussi lui

fit-il dire, quelque temps après, qu'il désirait être son ami et son allié. Rodrigue, qui lui gardait encore rancune, refusa d'abord cette offre; mais comme ses capitaines lui représentaient que le comte, auquel on avait déjà enlevé tout ce qui méritait d'être pris, ne valait plus rien comme ennemi et qu'il serait au contraire un allié utile, Rodrigue céda enfin à leurs conseils et consentit à conclure un traité avec son ancien adversaire. Bérenger se rendit donc au camp de Rodrigue, et, le traité signé, il plaça une partie de son territoire sous la protection de son confédéré [1], ce qui revient à dire qu'il devint son tributaire.

La principauté de Tortose suivit son exemple. A la nouvelle de la défaite de son allié, Mondzir était mort de chagrin, laissant un fils en bas âge dont il avait confié la tutelle aux Beni Betyr [2]. Ceux-ci comprirent qu'ils avaient besoin de la protection du Cid, et ils l'achetèrent moyennant un tribut annuel de cinquante mille dînârs. Grâce à l'effroi qu'inspiraient ses armes, le Cid jouissait à cette époque d'un revenu fort considérable, car outre les sommes que lui payaient Bérenger et les Beni-Betyr, il recevait chaque année 120,000 dînârs [3] du prince de Valence, 10,000 du seigneur d'Albarracin [4], autant du seigneur d'Alpuente [5], 6,000 du

1) *Gesta*, p. XLI, XLII.

2) « É toviéronlo en guarda unos fijos que dezien de Betyr, » *Crón. gener*, fol 323, col. 2. Les historiens arabes ne parlant pas de ces personnages, j'ignore comment leur nom doit s'écrire, car il y a plusieurs noms propres qui se rapprochent de *Betyr*.

3) Voyez plus haut, p 128, note 1.

4) La *Crón gener* le nomme *Abezay*. Il faut lire *Abenhozayl*.

5) Nommé par erreur *Abenrazin* dans l'édition de la *Crón. gener*. Il

seigneur de Murviédro, autant de celui de Ségorbe, 4,000 de celui de Xérica, et 3,000 de celui d'Almenara. Liria, qui appartenait au roi de Saragosse et qui devait payer 2,000 dînârs, n'acquittait pas alors ce tribut [1]. Aussi le Cid assiégeait-t-il cette ville en 1092, lorsqu'il reçut de ses amis et de la reine de Castille [2] des lettres où ils lui disaient qu'il lui serait facile de rentrer dans la faveur d'Alphonse, s'il voulait prendre part à une expédition que ce dernier avait préparée contre les Almoravides. Bien que Liria fût sur le point de se rendre à lui, Rodrigue crut cependant devoir suivre le conseil qu'on lui donnait, et, s'étant mis en marche, il rejoignit l'empereur à Martos, à l'ouest de Jaën. Alphonse, qui était allé à sa rencontre, le traita avec beaucoup de courtoisie; mais à l'entrée de la nuit, lorsqu'il eut établi son camp sur les montagnes, il s'offensa en voyant que Rodrigue posait le sien plus en avant, dans la plaine. En le faisant, Rodrigue se laissait guider par un motif tout à fait honorable: il voulait protéger l'empereur contre une attaque et recevoir lui-même le premier choc de l'ennemi; mais au lieu de se placer à ce point de vue, l'empereur crut voir dans la conduite de Rodrigue une nouvelle preuve de son arrogance.

---

faut changer le *r* en *c*, et lire *Abencazin*. C'est ainsi que la *Crónica* nomme ailleurs (fol. 324, col. 4) le seigneur d'Alpuente, et nous savons par Ibn-Khaldoun (*Script. Ar. loci de Abbad.*, t. II, p. 212), que les seigneurs d'Alpuente s'appelaient les Beni-Câsim. Aujourd'hui encore un village, celui de Benicasim, près de Castellon de la Plana, porte leur nom.

1) *Crónica general*, fol. 323, col. 1 et 2.

2) Florez (*Reynas catholicas*, t. I, p. 169) prouve que la reine Constance vivait encore en 1092.

« Voyez, dit-il à ses courtisans, quel affront Rodrigue nous fait! Au moment où il se joignait à nous, il se disait fatigué par une longue marche, et maintenant il nous dispute le pas et dresse ses tentes au-devant des nôtres! » Comme de coutume, les courtisans lui donnèrent pleinement raison [1].

L'issue de la campagne ne fut pas de nature à mettre Alphonse en meilleure humeur. Le combat s'étant engagé entre Jaën et Grenade, ses troupes remportèrent d'abord de grands avantages; mais plus tard elles essuyèrent une déroute complète, et Alphonse lui-même eut bien de la peine à échapper aux épées des ennemis [2].

Disposé comme il l'était, Alphonse imputa naturellement à Rodrigue le grave échec qu'il avait subi, et dans sa colère il ne se borna pas à le maltraiter de paroles, il voulut encore le faire arrêter. Rodrigue lui échappa cependant: profitant de l'obscurité de la nuit, il retourna en toute hâte vers le pays valencien; mais il ne ramena pas tous ses soldats; plusieurs d'entre eux l'avaient quitté pour aller servir sous l'empereur [3].

N'ayant pu s'emparer de la personne de Rodrigue, Alphonse résolut de le punir d'une autre manière. Il voulut lui arracher Valence. Cette ville était bien réellement au pouvoir du Cid: elle lui payait tribut, et comme le bruit s'était répandu que le soi-disant roi, Câdir, qui était gravement malade alors, avait cessé de

1) *Gesta*, p. XLII, XLIII.
2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XIV.
3) *Gesta*, p. XLIV.

vivre, elle le regardait même comme son souverain [1]. Attaquer et prendre Valence, c'était donc enlever au Cid sa plus belle possession, c'était le blesser à l'endroit le plus sensible de son amour-propre. C'est ce qu'Alphonse comprit fort bien, et, ayant conclu une alliance avec les Pisans et les Génois, qui lui envoyèrent quatre cents bâtiments, il profita de l'absence du Cid, occupé alors à soutenir le roi de Saragosse contre le roi d'Aragon, pour venir assiéger Valence par terre et par mer, en faisant dire aux châtelains de la province qu'ils eussent à lui donner cinq fois le tribut qu'ils payaient au Cid [2].

Étonné autant qu'irrité, Rodrigue fit d'abord des remontrances respectueuses; mais voyant que l'empereur n'en tenait pas compte, il eut recours à un autre moyen. Étant parti de Saragosse avec son armée, il tomba comme la foudre sur le comté de Najera et de Calahorra, et, mettant à feu et à sang tout ce qui se trouvait sur son passage, il prit d'assaut Alberite, Logroño et Alfaro. Pendant qu'il se trouvait encore dans cette dernière forteresse, des messagers du comte Garcia Ordoñez, le gouverneur de la province [3], vinrent le sommer, au nom de leur maître, d'y rester pendant sept jours

1) *Crón. gener.*, fol. 323, col. 3; *Kitâb al-ictifâ*.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XV

3, Garcia Ordoñez est nommé comte de Najera dans une foule de chartes, qui vont depuis l'année 1086 jusqu'à l'année 1106, et qui ont été citées ou publiées par Sandoval *Cinco Reyes*, fol. 45, col. 4; 79, 3; 81, 1; 89, 3; 94, 2 et 3; 95, 1 et 2), Sota (fol. 539, col. 2; 540, 1 et 2), Moret (*Annales*, t. II, p. 30, 84) et Llorente (t. III, p. 446, 448, 452, 462, 463, 472; t. IV, p. 5).

seulement, au bout desquels le comte viendrait lui livrer bataille. Comme Garcia, le second personnage de l'État par l'éclat de son origine [1], par son alliance avec la famille royale [2], par ses richesses et par ses éminents services [3], avait toujours été l'implacable ennemi du Cid, celui-ci brûlait du désir de le châtier. Il lui fit donc répondre qu'il l'attendrait. Mais il l'attendit en vain. Arrivé à Alberite, Garcia, qui s'était ravisé, était retourné subitement en arrière. Le Cid resta à Alfaro jusqu'à l'expiration du délai fixé par son ennemi, et alors, ne le voyant pas venir, il retourna à Saragosse, sans attendre l'arrivée d'Alphonse qui avait levé le siège de Valence pour aller défendre son propre pays [4].

La tentative d'Alphonse avait donc eu un fort mauvais succès. Au lieu de pouvoir se réjouir de la prise de Valence, il avait à déplorer la dévastation d'une de ses propres provinces. Et cette dévastation était complète: le Cid, quand il se mettait à piller et à brûler, ne faisait pas les choses à demi. Logroño, par exemple, avait été détruit de fond en comble, et trois années se passèrent avant que l'empereur pût songer à rebâtir cette ville [5].

---

1) Voyez plus haut, p. 109, note 1.

2) Il avait épousé Urraque, fille de Garcia, roi de Navarre, et cousine germaine d'Alphonse (voyez Moret, t. II, 30; Sandoval, 53, 4; testament de Stéphanie chez Sandoval, *Catalogo de los Obispos de Pamplona*, fol. 60).

3) L'empereur l'appelle, lui et sa femme Urraque, „gloriæ nostri regni gerentes," „latores gloriæ regni nostri" (Llorente, t. III, p. 463, 472).

4) *Gesta; Kitâb al-ictifâ; Chronicon de Cardeña* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 372, 373) sous la fausse date ère 1111 (année 1073); lisez 1130.

5) Voyez la *carta puebla* de Logroño (de l'année 1095), *apud* Llorente, t. III, p. 463—470.

V.

Peu de temps après qu'Alphonse eut levé le siège de Valence, des événements très graves eurent lieu dans cette cité. Fort mécontents du joug que le Cid leur avait imposé, les habitants se dirent qu'il fallait profiter de l'absence de ce tyran pour reconquérir l'indépendance, et ils annoncèrent hautement leur intention de chasser Ibn-al-Faradj, le lieutenant du Cid. Ibn-Djahhâf, qui remplissait dans la ville l'emploi de cadi, comme ses ancêtres l'avaient fait depuis nombre d'années [1], stimulait leur mécontentement. Cet homme aspirait au pouvoir suprême; mais ne se sentant pas assez fort pour atteindre son but sans le secours d'autrui, il s'adressa secrètement au général almoravide Ibn-Ayicha, qui venait de s'emparer de Dénia et de Murcie [2], en promettant de lui livrer Valence s'il voulait lui prêter main-forte contre les employés du Cid et les soldats de Câdir. Ibn-Ayicha ayant entendu à ses ouvertures, il lui conseilla de faire occuper d'abord Alcira, dont il avait su gagner le gouverneur. Le général approuva ce projet et fit prendre possession d'Alcira par un de ses capitaines.

Cet acte causa une profonde consternation parmi les chrétiens établis à Valence. Ne doutant pas que la ville

---

1) *Crón. gener.*, fol. 324, col. 2. Ibn-Adhârî (t. II, p. 251) parle d'un Abdérame ibn-Djahhâf, qui fut cadi de Valence sous le règne de Hacam II.

2) *Cartâs*, p. 101; *Crón. gener.*, fol. 323, col. 3 et 4.

ne tombât bientôt au pouvoir des Almoravides, l'évêque qu'Alphonse y avait envoyé et auquel on devait payer douze cents pièces d'or par an, les employés du Cid et l'ambassadeur de Sancho d'Aragon se hâtèrent de prendre la fuite. Ibn-al-Faradj ne savait que faire. Il ne quittait presque plus le roi, qui, bien que guéri de sa maladie, n'osait pas cependant se montrer en public. Mais le cas était difficile, et Câdir, le plus faible des hommes, ne savait jamais prendre un parti. Cependant, comme il fallait bien faire quelque chose, lui et Ibn-al-Faradj résolurent d'envoyer d'abord leurs biens et leurs richesses à Ségorbe et à Olocau [1], et de quitter ensuite la ville; mais avant d'exécuter ce dernier plan, ils voulaient encore attendre si le Cid, qu'ils avaient fait avertir de tout, ne viendrait pas à leur secours. Ils l'attendaient depuis trois semaines, lorsqu'un matin ils entendirent tout à coup un roulement de tambours du côté de la porte dite de Tudèle. Ibn-al-Faradj demande ce que c'est: on lui répond que cinq cents cavaliers almoravides sont aux portes. Alors il court au palais du roi et garnit les murailles de soldats.

Le bruit qui courait était fort exagéré: il n'y avait pas cinq cents ennemis devant la porte dite de Tudèle, il n'y en avait que quarante [2]. Le capitaine Abou-Nâcir [3], qui était parti d'Alcira au commencement de la nuit, les commandait.

---

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XVI.

2) Ibn-Bassâm atteste aussi que cette troupe était peu nombreuse.

3) C'est ainsi que l'appelle l'auteur du *Kitâb al-ictifâ;* dans la *Crón. gener.* on lit *Aldebaaya.* Il ne faut pas en conclure que les deux textes

Cependant, comme la majorité des habitants était fort mal disposée, le péril n'était nullement à dédaigner. Le gouvernement se défiait surtout d'Ibn-Djahhâf, dont les manœuvres n'étaient pas restées tout à fait secrètes. On voulut donc l'arrêter; mais les soldats envoyés à cet effet trouvèrent les portes de sa maison fermées. Ils lui crièrent alors de sortir. Le cadi tremblait de peur, et il se croyait déjà perdu, lorsque ses concitoyens vinrent le délivrer. Il se mit alors à leur tête, et tandis qu'une partie des insurgés chassaient les soldats postés sur les remparts et introduisaient les Almoravides au moyen de cordes qu'on leur jetait par-dessus les murs, lui-même courut vers le palais, où il fit arrêter Ibn-al-Faradj; mais il chercha vainement Câdir; ce malheureux roi avait eu le temps de s'habiller en femme, et, emportant ses trésors les plus précieux, il était sorti du palais avec ses concubines, pour aller se cacher dans une maison de pauvre apparence et située dans un quartier peu fréquenté. Le palais fut pillé; mais la révolution s'accomplit au reste sans grande effusion de sang, car il n'y eut que deux soldats de tués.

Ibn-Djahhâf acquit bientôt la certitude que Câdir n'avait pas quitté la ville. Il le chercha, et, l'ayant trouvé, il voulut s'emparer en secret des bijoux que le roi avait cachés sous ses vêtements et qui étaient d'une valeur énorme; mais comprenant que pour exécuter ce

---

se contredisent: le *Kitâb al-ictifâ* ne donne que le prénom du capitaine, et la *Crón. gen.* paraît donner son nom propre, qui cependant est altéré. Du reste, nous avons suivi le récit de la *Crónica;* celui du *Kitâb al-ictifâ* est un peu différent; voyez l'Appendice, p. xxv.

dessein, il faudrait d'abord ôter la vie au roi, il chargea quelques-uns de ses serviteurs les plus dévoués de le garder et de l'assassiner quand la nuit serait venue. On n'obéit que trop bien à ses ordres, et le coup fatal fut porté par Ibn-al-Hadîdî, dont Câdir avait autrefois spolié ou tué les parents[1].

Les meurtriers apportèrent la tête de Câdir à leur maître, qui la fit jeter dans un étang près de sa maison; mais ils ne lui remirent qu'une partie des pierres précieuses qu'il convoitait, attendu qu'ils se croyaient en droit de garder le reste pour eux-mêmes. Le corps de Câdir resta dans la maison où le meurtre avait été commis, jusqu'au lever de l'aurore; alors quelques hommes vinrent le prendre, et, l'ayant mis sur un brancard, ils le couvrirent d'une vieille housse et le portèrent hors de la ville; puis ils creusèrent une fosse dans un endroit où se tenaient ordinairement les chameaux, et enterrèrent le cadavre sans l'envelopper d'un linceul, comme si Câdir eût été un homme de rien[2] (première moitié de novembre 1092[3]).

Dès lors Valence était une république gouvernée par la *djamâa*, c'est-à-dire par l'assemblée des notables. Cordoue et Séville avaient eu cette forme de gouvernement

---

1) J'emprunte ce renseignement à Ibn-Bassâm. D'après le *Kitâb al-ictifâ* (*Script. Ar. loci*, t. II, p. 17), le faqui Abou-Becr ibn-al-Harîrî الحريرى fut tué dans une émeute qui éclata pendant la nuit à Tolède, à l'époque où Câdir régnait encore dans cette ville. Peut-être faut-il lire Ibn-al-Hadîdî الحديدى. Dans ce cas, ce personnage aurait appartenu à la même famille que le meurtrier de Câdir.

2) *Crón. general.*

3) Voyez sur cette date la note dans l'Appendice, n° XVII.

après la chute des Omaiyades, et elle s'établissait presque toujours dans les villes de l'Espagne arabe quand le trône était vacant; mais rarement elle était de longue durée; d'ordinaire il se trouvait bientôt un membre du pouvoir exécutif qui, grâce à son habileté et à son audace, réussissait à écarter ses collègues et à s'emparer du pouvoir suprême. C'est ce que le cadi Ibn-Abbâd avait fait à Séville, et à Valence Ibn-Djahhâf, le président de la république, aspirait à jouer le même rôle [1]; mais, dépourvu de talents, il n'y réussit point. C'était un personnage vulgaire, puéril, théâtral et vain. Ne pouvant être roi, il voulut du moins le paraître. Il encombrait son hôtel de secrétaires, de poètes et de gardes, et quand il parcourait la ville à cheval entouré d'un superbe cortège, son ridicule orgueil se trouvait agréablement chatouillé par les cris d'allégresse que poussaient les femmes rangées sur son passage [2]. Ces acclamations et ces hommages étaient pour lui les choses les plus essentielles; il y attachait bien plus d'importance qu'aux affaires d'État. Cependant, malgré qu'il en eût, il fut bientôt obligé de penser à des choses plus sérieuses.

Les serviteurs du roi assassiné avaient pris la fuite; quelques-uns s'étaient rendus à Cebolla (el Puig) accompagnés des soldats d'Ibn-al-Faradj; d'autres étaient allés trouver le Cid à Saragosse et lui avaient raconté ce

---

1) Al-Fath, dans son chapitre sur Ibn-Tâhir, l'atteste en termes très formels.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XVIII.

qui était arrivé. Le Cid était parti sur-le-champ et avait marché rapidement vers Cebolla. Tous les émigrés se réunirent alors à lui, lui jurèrent fidélité et se mirent entièrement à sa disposition; mais le gouverneur de Cebolla, un vassal d'Ibn-Câsim, le seigneur d'Alpuente, s'imagina que l'heure de la délivrance avait sonné pour lui aussi, et il refusa de laisser passer l'armée du chevalier castillan. Celui-ci fut donc obligé de l'assiéger, et tandis qu'il le faisait, il envoya à Ibn-Djahhâf une lettre où il lui disait entre autres choses: «Vous avez fait une vilaine action en jetant la tête de votre roi dans un étang et en enterrant son corps dans un fumier. Au reste, j'exige que vous me rendiez le blé que j'ai laissé dans mes granges à Valence» Ibn-Djahhâf lui répondit que le blé en question avait été volé. «La ville, ajouta-t-il, est maintenant au pouvoir des Almoravides; mais quant à moi, je suis prêt à être votre ami et votre allié, pourvu toutefois que vous vouliez obéir à Yousof ibn-Téchoufîn.» En écrivant cette lettre, aussi maladroite qu'impertinente, Ibn-Djahhâf avait donné au Cid la mesure de sa capacité et de son esprit. Aussi le Castillan déclara-t-il que le cadi était un imbécile, incapable de se maintenir dans sa haute position, et dans un second message qu'il lui envoya, il lui jura qu'il vengerait la mort du roi de Valence. Puis il fit dire aux gouverneurs de tous les châteaux environnants qu'ils eussent à pourvoir son armée de vivres, et cela à l'instant même; il menaça d'ôter tout ce qu'ils possédaient à ceux qui refuseraient de le faire. Tous s'empressèrent de lui obéir; mais le gouverneur

de Murviédro, Abou-Isâ ibn-Labboun, un homme de grand sens, comprit que, quoi qu'il fît, le résultat lui serait fatal. Il sentait que s'il n'obéissait pas, il perdrait sa seigneurie à l'instant même, et que, s'il le faisait, il la perdrait un peu plus tard. Il fit donc dire au Cid qu'il se conformerait à ses ordres; mais en même temps il offrit tous ses châteaux au seigneur d'Albarracin, à la condition que celui-ci pourvoirait à sa subsistance. Ibn-Razîn accepta cette offre avec empressement, et vingt-six jours après le meurtre de Câdir, il prit possession de Murviédro. Cela fait, il alla trouver le Cid, et quand il lui eut promis que les gouverneurs de ses châteaux lui vendraient des vivres et lui achèteraient son butin, le Cid s'engagea de son côté à ne point inquiéter ces gouverneurs.

Sur ces entrefaites, le Cid assiégeait encore Cebolla; mais comme la place n'était pas assez forte pour pouvoir tenir longtemps et que d'ailleurs la garnison avait promis de la lui livrer dès qu'elle pourrait le faire sans s'exposer au reproche de s'être rendue trop facilement, il put envoyer deux fois par jour, le matin et le soir, des *algâras* sur le territoire valencien. Il ordonna toutefois à ses capitaines de ne s'emparer que des troupeaux et de ne molester ni les habitants de la Huerta [1] ni les autres laboureurs; ils devaient au contraire les traiter avec douceur et leur recommander de travailler. Au reste, le Cid ne manquait de rien. Il vendait à Murviédro le butin qu'il faisait, et les vivres lui arrivaient en abondance.

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XIX.

De son côté, Ibn-Djahhâf, qui avait réorganisé la cavalerie de Valence et reçu des renforts d'Ibn-Ayicha, pouvait disposer de trois cents cavaliers, qu'il nourrissait du blé de Rodrigue et qu'il payait aux dépens du trésor et des rentes provenant des biens particuliers du roi assassiné. Mais il ne faisait aucun cas du capitaine almoravide Abou-Nâcir; jamais il ne le consultait. Abou-Nâcir en conçut du dépit et il entra en relations avec les Beni-Tâhir[1]. Le vieux chef de cette puissante famille, Abou-Abdérame, l'ex-roi de Murcie, avait déjà donné un libre cours à son indignation quand Ibn-Djahhâf eut fait assassiner Câdir[2]. Plus tard, cependant, il avait pris à tâche de dissimuler la haine qu'il portait au cadi; mais celui-ci, qui savait très bien qu'Ibn-Tâhir le détestait et qui le considérait d'ailleurs comme un rival redoutable, avait rompu ouvertement avec lui[3]. Abou-Nâcir n'eut donc pas de peine à attirer les Beni-Tâhir dans ses intérêts, et alors ils se mirent à comploter si ouvertement, qu'Ibn-Djahhâf ne put douter qu'ils n'eussent juré sa perte. Aussi s'inquiétait-il fort de cette conspiration, lorsqu'il reçut un message du Cid. Ce dernier, qui faisait faire maintenant trois razzias par jour, le matin, à midi et le soir, ne désirait rien tant que d'éloigner les Almoravides, et sachant qu'Ibn-Djahhâf s'était brouillé avec eux, il lui fit dire que, s'il voulait les éconduire d'une manière ou d'une autre, il lui prêterait appui et le protégerait comme il avait protégé

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XX.
2) Voyez les vers d'Ibn-Tâhir que j'ai traduits plus haut, p. 17, 18.
3) Voyez plus haut, p. 8, 9.

Câdir. Cette offre plut à Ibn-Djahhâf. Il consulta Ibn-al-Faradj, le lieutenant du Cid qu'il avait fait jeter en prison, et quand celui-ci l'eut assuré qu'il pouvait compter sur la loyauté du Cid, il fit dire au Castillan qu'il acceptait sa proposition. En même temps il diminua la solde de ses cavaliers almoravides, sous le prétexte qu'il manquait d'argent. Il espérait les forcer ainsi à quitter Valence, et dans ce cas il se serait mis sous la protection du Cid; mais léger et inconstant, il changea d'avis alors qu'il eut reçu des lettres fort pressantes d'Ibn-Ayicha, qui lui conseillait d'envoyer au sultan Yousof ibn-Téchoufîn quelques-uns des trésors de Câdir, en ajoutant que, s'il le faisait, il pourrait être certain d'être secouru par une nombreuse armée africaine. Le cadi se disait probablement qu'après tout il valait mieux faire cause commune avec les musulmans qu'avec les chrétiens; car il proposa à l'assemblée des notables d'envoyer de l'argent au monarque almoravide, et la majorité ayant approuvé ce dessein, il chargea cinq personnes, parmi lesquelles se trouvait Ibn-al-Faradj, d'aller remettre à Yousof des sommes très considérables. Évidemment le rusé Ibn-al-Faradj avait réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces d'Ibn-Djahhâf; mais ce dernier s'aperçut bientôt qu'il avait agi bien étourdiment en lui accordant sa confiance, car lorsque les ambassadeurs eurent quitté la ville dans le plus grand secret afin de ne pas tomber entre les mains du Cid, celui-ci, averti par Ibn-al-Faradj, les fit suivre à la piste par des cavaliers, qui les atteignirent et leur enlevèrent tout l'argent qu'ils devaient offrir à Yousof.

En juillet 1093, lorsque Cebolla se fut enfin rendue, le Cid marcha contre Valence avec toute son armée, afin de serrer cette ville de plus près. Il faisait brûler les villages des environs, les moulins, les barques qui se trouvaient dans le Guadalaviar, et particulièrement tout ce qui appartenait à Ibn-Djahhâf et à sa famille, lorsqu'un vizir du roi de Saragosse, accompagné de soixante cavaliers, arriva dans son camp en disant qu'il était chargé par Mostaîn, qui voulait faire une bonne œuvre, de racheter les prisonniers musulmans. C'était un faux prétexte, rien de plus, et le but réel de sa mission était tout autre. Croyant ses propres États menacés par le voisinage des Almoravides, Mostaîn avait vu avec plaisir marcher le Cid contre eux, et il lui avait même fourni de l'argent et des troupes[1]; mais d'un autre côté, il ne voulait pas lui abandonner Valence, qu'il convoitait lui-même. Il avait donc ordonné à son vizir d'entamer secrètement des négociations avec les Valenciens. Le vizir devait les engager à éloigner les Almoravides et à reconnaître la suzeraineté de Mostaîn, qui, dans ce cas, leur prêterait appui contre le Cid et contre tous ceux qui seraient tentés de les attaquer. Conformément à ces ordres, le vizir communiqua sous main au cadi les propositions de son maître; mais elles furent repoussées, et l'infortuné diplomate ne semblait être venu dans le camp que pour être témoin des triomphes du Cid.

Ces triomphes furent rapides. Le deuxième jour après

1) Ibn-Bassâm, plus haut, p. 16. Cp. *Gesta:* « nisi vero tam cito venisset (Rodericus), illæ barbaræ gentes Hispaniam totam usque ad Cæsaraugustam et Leridam iam præoccupassent atque omnino obtinuissent. »

l'arrivée du vizir, le Cid prit le faubourg dit Villeneuve. Peu de temps après, il attaqua le faubourg al-Coudia. Pendant le combat, son destrier broncha et le démonta; mais s'étant bientôt remis en selle, il fondit sur les Maures, et blessa et tua plusieurs d'entre eux. Il avait posté une partie de son armée à la porte d'Alcantara (la porte du pont)[1], pour occuper les Maures de ce côté-là et les empêcher de venir au secours du faubourg. Ces troupes réussirent à escalader le mur, et elles croyaient déjà entrer dans la ville, lorsque les Maures, assistés d'un grand nombre de femmes, les arrêtèrent en lançant sur eux une grêle de pierres. Quand la masse des soldats musulmans qui défendaient al-Coudia, eurent reçu avis que la ville était en danger du côté du pont, ils y accoururent et y engagèrent un combat qui se prolongea jusqu'à midi, heure à laquelle le Cid se retira dans son camp. Mais dans l'après-midi, il renouvela l'attaque contre al-Coudia. Elle fut si impétueuse que les Maures demandèrent à grands cris l'amân[2]. Le Cid le leur accorda, et alors les habitants les plus considérés vinrent conclure la paix avec lui. Pendant la nuit, il fit son entrée dans le faubourg, y posta ses soldats et leur défendit, sous peine de mort, de faire du mal aux habitants. Le jour suivant, il promit solennellement aux

1) L'auteur du *Kitáb al-ictifá* parle quelque part (dans l'Appendice, p. XXIII) de la „tour du pont.” Il n'y avait à Valence que quatre grandes portes (*báb*); les petites, telles que celle d'Alcantara, portaient le nom de *bordj*.

2) „Començaron á llamar paz paz;” puis il est dit du Cid *seguróles*, traduction littérale de أمنهم.

Maures réunis de respecter leurs propriétés et de ne prendre d'eux que la dîme; puis il chargea son almoxarife[1], le Maure Ibn-Abdous[2], de percevoir les contributions auxquelles il avait droit. Les habitants d'al-Coudia lui apportèrent alors beaucoup de vivres, de sorte que son armée fut bien approvisionnée[3].

Maître de Villeneuve et d'al-Coudia, le Cid resserra Valence de très près. Les Valenciens ne savaient que faire, et ils se repentaient de n'avoir pas accepté les offres de Mostaîn. Dans les circonstances données, le seul parti qui leur restât à prendre, c'était de conclure à tout prix la paix avec le Cid. Ils résolurent de le faire, et ils lui firent demander ses conditions. Le Cid leur répondit qu'ils les fixeraient eux-mêmes, et que, pourvu qu'ils éloignassent les Almoravides, les choses s'arrangeraient facilement. Quand les Valenciens eurent communiqué cette réponse aux Almoravides, ceux-ci, fatigués de leur long séjour dans une ville où beaucoup de personnes les voyaient de mauvais œil, déclarèrent non-seulement qu'ils étaient prêts à s'en aller, mais encore qu'ils regarderaient le jour de leur départ comme le plus beau de leur vie. On s'arrêta donc aux conditions suivantes: les Almoravides sortiraient de la ville vies et bagues sauves; Ibn-Djahhâf remettrait au Cid la valeur du blé dont il s'était emparé; il lui donnerait en

1) Ce mot, en arabe المُشْرِف, désigne le receveur des droits d'entrée et de sortie des marchandises, l'inspecteur de la douane.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXI.

3) *Crón. gener.* Les *Gesta* parlent aussi de la prise d'al-Coudia.

outre le tribut mensuel de dix mille dînârs[1], et il en payerait l'arriéré; enfin, le Cid aurait la permission d'avoir son armée à Cebolla[2].

La paix ayant été conclue à ces conditions, le Cid retourna à Cebolla, dont il avait fait en peu de temps une ville considérable, et ne laissa à al-Coudia que son almoxarife maure; car on comprend que le traité ne regardait que Valence, non les faubourgs que le Cid avait conquis et qui demeuraient sa propriété.

VI.

Plus que personne, Ibn-Djahhâf avait contribué à la conclusion de la paix, et après les démarches décisives qu'il avait faites, il lui était dorénavant impossible de recourir de nouveau aux Almoravides. Il fut donc fort contrarié lorsqu'il apprit que ceux-ci avaient l'intention d'aller à Valence, et que, pour se mettre en marche, ils n'attendaient que l'arrivée de leur roi. Le Cid lui fit dire alors qu'il lui conseillait, dans son propre intérêt, de ne pas les recevoir dans la ville; mais Ibn-Djahhâf n'avait pas besoin de conseils; il comprenait fort bien que si les Almoravides arrivaient, il serait perdu. Il prit donc ses mesures et conclut une alliance avec les capitaines almoravides qui commandaient à Xativa et à Cullera[3], et qui, dans l'espoir de se rendre indépendants, n'hésitèrent pas à trahir leur roi. Ensuite

---

1) Voyez plus haut, p. 128, note 1.
2) *Crón. gen.*, fol. 326. Confirmé par le court récit des *Gesta*.
3) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXII.

les alliés attaquèrent Ibn-Maimoun, le capitaine almoravide qui commandait à Alcira, et qui, sommé de suivre l'exemple que lui avaient donné ses frères d'armes, avait refusé de le faire. Le gouverneur auquel le Cid avait confié Cebolla les seconda activement; il assiégea Ibn-Maimoun dans Alcira, et fit couper et transporter à Cebolla les blés qui n'avaient pas encore été rentrés dans les magasins.

Sur ces entrefaites, un nouveau prétendant, Ibn-Razîn, aspirait à conquérir Valence. Ce prince avait acheté l'appui de Sancho d'Aragon en lui promettant beaucoup d'argent, et comme il n'en avait pas, il lui avait donné en nantissement la forteresse de Torralba [1]. Ayant éventé ce complot, le Cid n'en parla à personne; il attendit jusqu'à ce que ses soldats eussent transporté à Cebolla tous les blés d'Alcira, et, cela fait, il leur ordonna de se mettre en marche, mais sans leur dire où ils allaient. Les Albarracinois ne savaient donc rien des intentions du Cid, lorsque celui-ci fit pendant la nuit une soudaine irruption dans leur pays. Le succès couronna son entreprise: il fit un grand nombre de prisonniers, tua douze cavaliers de sa propre lance, et gagna un ample butin, qui consistait en vaches, en brebis et en chevaux. Il avait reçu lui-même une grave blessure à la gorge; mais du reste il n'avait perdu que deux de ses cavaliers. Dès lors Ibn-Razîn ne songea plus à s'emparer de Valence, et en outre il n'avait plus son châ-

1) La *Crón. gener.* porte *Toalba;* mais M. Malo de Molína pense qu'il faut lire *Torralba*, et qu'il s'agit de Torralba de los Sisones, près de Daroca.

teau de Torralba, que Sancho n'eut garde de lui restituer [1].

Mais un ennemi plus dangereux s'approchait. En octobre 1093, on apprit à Valence que le roi Yousof était malade, mais qu'il avait confié le commandement de son armée à son gendre [2], et que cette armée était déjà arrivée à Lorca. Les ennemis d'Ibn-Djahhâf se réjouirent fort de cette nouvelle, et ils disaient qu'ils se vengeraient bientôt du cadi. Celui-ci eut peur, et fit dire au Cid, qui continuait à molester les Albarracinois, qu'il se hâtât de revenir. Le Cid retourna donc à Cebolla, où il eut une conférence avec Ibn-Djahhâf, avec le gouverneur de Xativa et avec celui de Cullera. Ils renouvelèrent tous les quatre leur confédération, et firent écrire une lettre au général almoravide pour l'informer que le Cid avait conclu une alliance avec Sancho d'Aragon, de sorte que si le général osait venir à Valence, il aurait à combattre huit mille cavaliers chrétiens bardés de fer, et les meilleurs guerriers du monde.

Le Cid fit alors à Ibn-Djahhâf une demande singulière. D'une part il voulait montrer aux Almoravides que les Valenciens préféraient son alliance à la leur,

---

1) L'auteur des *Gesta* (p. XLIX) parle aussi de cette incursion, mais sans en indiquer le véritable motif (« Albarracin, qui ei mentitus fuerat in suo tributo »).

2) La *General* ne donne pas le nom de ce gendre de Yousof, mais Ibn-al-Khatîb (man. G., fol. 98 v. — 100 r.) a consacré un article à Abou-Becr ibn-Ibrâhîm, *le beau-frère d'Alî ibn-Yousof ibn-Téchoufîn, le mari de sa sœur*. C'est probablement de lui qu'il s'agit ici. Ce personnage n'avait point de nom propre; en revanche il portait deux surnoms: *Abou-Becr* et *Abou-Yahyâ*.

et de l'autre il voulait mettre ces derniers à l'épreuve et se convaincre jusqu'à quel point irait leur soumission à ses volontés et même à ses caprices. Il demanda donc à Ibn-Djahhâf de lui céder pour quelques jours le superbe jardin d'Ibn-Abdalazîz, qui se trouvait tout près de Valence et qui passait alors pour un des plus magnifiques jardins de l'univers[1]. Ibn-Djahhâf y consentit, et afin de recevoir dignement son hôte, il fit décorer l'entrée du jardin, couvrir le sol de tapis précieux, étendre des nattes tout autour du palais, et préparer un repas somptueux. Au jour fixé Ibn-Djahhâf attendit le Cid jusqu'au soir; — mais le Cid ne vint pas, et il faisait déjà nuit, lorsqu'il fit dire qu'une indisposition (à laquelle personne ne croyait au reste) l'avait empêché de tenir ce à quoi il s'était engagé. Aux yeux des Valenciens, déjà indignés que leur cadi eût voulu céder au Castillan le jardin de leurs anciens rois, une telle conduite était par trop cavalière. Les Beni-Tâhir et les basses classes étaient furieux, et au premier moment ils voulurent se révolter contre le lâche Ibn-Djahhâf qui souffrait patiemment les plus graves insultes; mais bientôt la crainte du Cid reprit le dessus; les nobles, qui tremblaient pour leurs terres et leurs villas, réussirent à calmer le peuple, et personne ne bougea.

Voyant que les Valenciens avaient pris leur parti de sa conduite, le Cid se rendit tout à coup au jardin d'Ibn-Abdalazîz et prit possession du faubourg voisin. Comme il y avait beaucoup de Maures parmi ses trou-

1) Voyez al-Fath, dans mes *Script. Arab. loci*, t. I, p. 31, note 99.

pes, les habitants de ce faubourg ne se plaignirent pas trop de la présence de leurs hôtes; mais les Valenciens virent, non sans raison, une nouvelle offense dans cet acte arbitraire. Ils apprirent donc avec joie que la grande armée almoravide, si impatiemment attendue, allait enfin arriver, puisqu'elle s'était mise en marche vers Murcie [1]. Ibn-Djahhâf, au contraire, fut consterné de cette nouvelle. Voulant justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, il leur dit d'abord que le Cid n'avait demandé le jardin d'Ibn-Abdalazîz que pour s'y délasser pendant quelques jours, et qu'il en sortirait dès que les Valenciens l'exigeraient; puis, voyant qu'ils ne goûtaient pas ses explications, il leur annonça qu'ils auraient bientôt à se consulter et à choisir un autre président, attendu qu'il avait résolu de rentrer dans la vie privée et de ne plus se mêler de rien. Il va sans dire qu'Ibn-Djahhâf n'avait nullement cette intention; mais il cherchait à apaiser le peuple d'une manière ou d'une autre. Il n'y réussit pas, cependant. Les Valenciens, qui pénétraient fort bien sa pensée, allèrent trouver Ibn-Tâhir, le proclamèrent président de la république, et se mirent en révolte ouverte contre le Cid en fermant les portes de la ville.

Cependant l'armée almoravide avançait toujours, et quand elle fut arrivée à Xativa, le Cid quitta le jardin

1) Le texte ajoute ici: « é que non tardaran tanto fueras por la enfermedad que oviera aquel que era cabdillo dellos: é que ya era sano; » d'où il résulterait que le gendre de Yousof avait aussi été malade. Mais c'est, je crois, une faute du traducteur espagnol, ou une petite addition de sa façon. Il n'y avait que Yousof qui fût malade, ainsi que l'auteur l'a dit précédemment et qu'il le répète plus bas (fol. 328, col. 1).

d'Ibn-Abdalazîz pour rejoindre ses troupes. Il fut quelque temps incertain s'il attendrait les ennemis ou s'il irait à leur rencontre; mais s'étant enfin décidé à rester où il était, il fit détruire les ponts du Guadalaviar et inonder toutes les plaines, de sorte que les Almoravides ne pouvaient l'attaquer qu'en traversant une gorge très étroite.

A Valence l'allégresse était grande. Les Almoravides avaient déjà passé par Alcira, et une nuit qu'il faisait fort obscur et qu'il pleuvait à verse, les Valenciens purent cependant distinguer, du haut des tours, les feux de l'armée auxiliaire qui campait alors à Alcácer [1]. Ils s'attendaient donc à une bataille pour le lendemain, et, ayant adressé à l'Éternel de ferventes prières, ils résolurent d'aller tenter un coup de main sur le camp du Cid, dès que le combat se serait engagé.

L'événement trompa leurs espérances. Le lendemain matin, quand ils retournèrent aux tours pour observer les mouvements de l'armée, ils ne la virent plus. Ils restèrent dans une incertitude cruelle jusqu'à neuf heures, lorsqu'un messager vint leur dire que les Almoravides ne viendraient pas, qu'ils avaient rebroussé chemin. «Alors, dit l'auteur arabe que nous suivons ici, les Valenciens se tinrent pour morts. Ils étaient comme ivres; ils ne comprenaient plus ce qui se disait. Leurs figures devinrent noires comme si elles eussent été couvertes de poix, et ils perdirent entièrement la mémoire

1) *Bacor* dans la *Crón. gen.;* mais comme un endroit de ce nom ne se trouve pas dans le voisinage de Valence, M. Malo de Molina pense qu'il s'agit d'Alcácer, entre Valence et Alcira.

comme s'ils fussent tombés dans les vagues de la mer.»

La joie était de nouveau dans le camp des chrétiens. S'étant rapprochés de la ville, ils insultaient et menaçaient ceux du dedans, en leur criant de se rendre, attendu qu'ils n'avaient plus de secours à espérer. Ensuite, se conformant aux ordres de leur chef, qui était retourné au jardin d'Ibn-Abdalazîz, ils se mirent à piller et à brûler les faubourgs, après quoi ils cernèrent la place de toutes parts.

Les Valenciens, toutefois, ne désespéraient pas encore d'être secourus. Ibn-Ayicha avait écrit aux Beni-Tâhir [1] que les Almoravides ne s'étaient pas retirés par lâcheté, mais parce qu'ils manquaient de vivres et que les grandes pluies avaient rendu les chemins impraticables; il avait ajouté qu'une nouvelle expédition se préparait, et il avait conjuré ses amis valenciens de ne pas se rendre. Ces lettres, qui s'accordaient avec d'autres qu'on reçut de Valenciens établis à Dénia, suffirent quelque temps pour soutenir le courage des assiégés et nourrir leurs espérances; mais ces espérances étaient fausses, et l'on apprit enfin que l'armée almoravide était retournée en Afrique. Les gouverneurs des châteaux environnants vinrent alors implorer l'alliance et la protection du Cid, qui n'eut garde de les repousser et qui leur ordonna de lui envoyer des arbalétriers et des piétons. Le guerrier castillan ne manquait de rien: il faisait cultiver les champs d'alentour, et de toutes parts l'on accourait au marché qu'il avait établi à al-Coudia. A Valence, au contraire,

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXIII.

la disette commençait déjà à se faire sentir, et comme on avait perdu tout espoir de secours, un sombre découragement s'était emparé des esprits, témoin cette élégie qu'un poète de la ville composa vers cette époque:

Valence! Valence! une foule de malheurs t'ont frappée et tu es menacée d'une ruine prochaine; si ta bonne fortune veut que tu sois sauvée, ce sera une grande merveille pour tous ceux qui te voient.

Si Dieu veut montrer sa grâce quelque part, qu'il daigne la montrer à toi; car tu fus nommée joie et plaisir; dans toi, tous les Maures se réjouissaient, se récréaient, se divertissaient.

Mais si Dieu veut que cette fois tu périsses, ce sera à cause de tes grands péchés et de la grande audace que tu as montrée dans ton orgueil.

Les quatre pierres angulaires sur lesquelles tu fus bâtie veulent se réunir pour te pleurer, mais elles ne le peuvent pas.

Ton noble mur, élevé sur ces quatre pierres, tremble d'un bout à l'autre et menace ruine, car il a perdu la force qu'il avait autrefois.

Tes hautes et belles tours qui se montraient au loin et qui réjouissaient le cœur des hommes, tombent peu à peu.

Tes blancs créneaux qui étincelaient autrefois aux rayons du soleil, ont perdu leur beauté.

Ton noble fleuve, ainsi que toutes les autres eaux dont tu te servais si bien, est sorti de son lit et va là où il ne devrait pas aller.

Tes clairs canaux qui t'étaient si utiles, sont devenus bourbeux; faute de soins, ils sont entièrement remplis de fange.

Les nobles et somptueux vergers qui t'entourent, le loup enragé, à force de fouir, a arraché les racines de leurs arbres, et ils ne produisent plus rien.

Tes promenades pleines de belles fleurs, où ton peuple se divertissait, sont toutes desséchées.

Ton noble port, dont tu étais fière, se trouve dépouillé des richesses qu'il te procurait.

Le grand territoire dont tu t'appelais la maîtresse, le feu l'a brûlé, et la grande fumée en arrive jusqu'à toi.

A ta grande maladie on ne peut trouver un remède, et les médecins désespèrent de pouvoir jamais te guérir [1].

Ces vers étaient la fidèle expression de l'opinion publique. Tous les courages étaient abattus, on était las de la guerre, on prévoyait que la ruine de la ville en serait la conséquence inévitable. Ibn-Tâhir, le président de la république, avait perdu presque toute sa popularité. Ibn-Djahhâf au contraire, qui se réjouissait intérieurement des désastres qui frappaient les Valenciens, parce qu'il y voyait le moyen de rentrer au pouvoir et de renverser un rival qu'il détestait, regagnait peu à peu la confiance et l'estime du peuple. Chaque jour il disait à qui voulait l'entendre, que les Beni-Tâhir étaient des hommes sans talents, sans capacité, sans expérience, et qu'ils étaient les véritables auteurs de toutes les calamités publiques. Cette manière de voir trouva de plus en plus des approbateurs dans toutes les classes de la société, et à la fin elle devint si générale, que les mêmes gens qui, pleins d'une légitime indignation, avaient naguère ravalé et déposé Ibn-Djahhâf, accoururent auprès de lui pour implorer son pardon et le supplier de sauver la ville. Ibn-Djahhâf leur répondit d'abord, avec

1) Comparez dans l'Appendice n° XXIV.

une froideur calculée, qu'il n'avait rien à faire avec eux; qu'il était rentré dans la vie privée; que, s'ils souffraient, il souffrait également; qu'il avait à craindre les mêmes maux qu'eux; qu'il ne pouvait donner des avis à des hommes déchirés par l'esprit de parti. Puis, prenant peu à peu un ton plus doux, il ajouta que, s'ils voulaient laisser là leurs discordes et leurs haines; s'ils voulaient se détourner des Beni-Tâhir, et faire en sorte que ceux-ci ne le contrariassent plus par leurs mauvais conseils: qu'alors il leur donnerait de bons conseils et leur procurerait la paix; car ils savaient bien, disait-il, comment ils avaient vécu en paix alors qu'il avait encore la conduite des affaires; et Dieu aidant, il comptait bien arranger les choses de façon qu'ils n'eussent point de guerre contre le Cid ni contre qui que ce fût. Alors tous s'écrièrent d'une seule voix qu'ils ne demandaient pas mieux que de lui obéir; car, disaient-ils, tout allait bien tant que nous nous sommes laissé guider par vous.

Ibn-Djahhâf fut donc proclamé de nouveau président de la république (en février ou en mars 1094 [1]). Mais les partisans des Beni-Tâhir étaient nombreux et puissants, et l'on s'attendait de leur part à une résistance opiniâtre. Ibn-Djahhâf prit les mesures nécessaires pour les mettre dans l'impuissance d'agir. Il fit signer aux habitants un acte par lequel ils s'engageaient à payer au Cid le tribut accoutumé, à condition qu'il les laisserait en paix. En même temps il pria le Cid de venir

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXV.

sous les murs et de dire aux Valenciens qu'il n'écouterait aucune proposition avant que les Beni-Tâhir eussent quitté la ville. Le Cid le fit; mais les Valenciens ne purent se résoudre à chasser des citoyens d'une telle considération. Alors Ibn-Djahhâf, après avoir conféré avec ses partisans les plus dévoués et avec le Cid, résolut de faire un coup de main. Il chargea donc Técoronnî, un de ses officiers, d'aller arrêter les Beni-Tâhir, et à cet effet il mit sous ses ordres un grand nombre de cavaliers et de piétons. A l'approche de ces troupes, les Beni-Tâhir quittèrent leur hôtel, qui était hors de défense, pour se réfugier dans celui d'un faqui, lequel était entouré de hautes murailles, de sorte qu'ils comptaient pouvoir s'y défendre jusqu'à ce que l'éveil fût donné dans la ville et que leurs partisans vinssent les secourir. Ne voulant pas perdre son temps à escalader la muraille, Técoronnî fit mettre le feu aux portes. Cependant des gens du bas peuple commençaient à s'attrouper. De spectateurs qu'ils étaient, ils devinrent bientôt acteurs, et, étant montés sur le toit de l'hôtel, ils jetèrent une grêle de pierres sur les Beni-Tâhir qui se trouvaient dans la cour, et les contraignirent ainsi à se retirer sous les portiques. Puis on enfonça les portes, et tandis que le peuple pillait l'hôtel, les soldats arrêtèrent les Beni-Tâhir. Ibn-Djahhâf les fit mettre en prison, et la nuit venue, il les livra au Cid. Le lendemain matin, l'indignation fut grande à Valence; mais Ibn-Djahhâf, qui avait réussi dans ses desseins, n'en tint pas compte.

VII.

Tout allait s'arranger maintenant, on l'espérait du moins, et Ibn-Djahhâf sortit de la ville pour avoir une entrevue avec le Cid. L'évêque d'Albarracin et plusieurs chevaliers allèrent à sa rencontre, et, croyant qu'il leur ferait des présents (ce qu'il ne fit pas toutefois), ils l'escortèrent avec beaucoup de courtoisie jusqu'à Villeneuve, où le Cid se trouvait alors. Celui-ci le combla aussi d'attentions et de prévenances: il fit semblant de vouloir lui tenir l'étrier, il l'embrassa, et la première chose qu'il lui dit, fut d'ôter son *tailesân* (la coiffure distinctive des cadis)[1] et de revêtir des habits royaux, puisqu'il était bien certainement roi. Puis ils parlèrent d'autre chose; mais le Cid avait espéré qu'Ibn-Djahhâf lui offrirait quelques-uns des bijoux de Câdir, et quand il vit que cet espoir ne se réalisait pas, il changea de ton et de manières. Il promit à Ibn-Djahhâf sa protection et son amitié, mais il y mit des conditions, et de condition en condition, il l'amena successivement à lui céder toutes les contributions de la ville et de la campagne, qu'il ferait percevoir par son propre almoxarife. A ce compte-là, Ibn-Djahhâf n'était plus rien, pas même un percepteur d'impôts, comme Câdir l'avait été Malgré

1) Dans le texte espagnol il y-a *capirote*. Ce mot désigne une espèce de couverture de tête, qui retombe sur les épaules et qui quelquefois descend jusqu'à la ceinture ou même plus bas (voyez le Dictionnaire de l'Académie espagnole). Il répond donc aux mots arabes *tarha* et *tailesân*, sur lesquels on peut voir mon *Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 254—262, 278—280.

qu'il en eût, il consentit cependant à ces demandes humiliantes; mais alors le Cid lui en fit encore une autre: il voulut que le cadi lui donnât son fils en otage. Ibn-Djahhâf pâlit à ces paroles; mais tâchant de maîtriser son émotion, il répondit qu'il livrerait son fils. «Eh bien, lui dit alors le Cid, revenez donc demain pour signer un traité où ces conditions seront exprimées.» Cela dit, il prit congé de son hôte, et le malheureux cadi retourna à Valence, le cœur rongé de chagrin; «il voyait maintenant, dit l'auteur arabe que nous suivons ici, quelle imprudence il avait commise en chassant les Almoravides hors de la ville, et en se fiant à des hommes d'une autre religion.»

Le lendemain, le Cid, qui ne voyait pas venir Ibn-Djahhâf, lui fit dire qu'il l'attendait. Mais il ne connaissait pas Ibn-Djahhâf. En dépit de tous ses défauts, le cadi avait cependant des entrailles de père. Pour contenter son orgueil, pour jouir ne fût-ce que de l'ombre du pouvoir, il se serait soumis aux plus grandes humiliations; mais sa vanité n'allait pas jusqu'à sacrifier son fils, et à son avis c'était le sacrifier que de le livrer à Rodrigue. Il répondit donc à ce dernier qu'il aimait mieux perdre la tête que de céder son fils. Alors le Cid lui écrivit une lettre où il lui dit que, puisqu'il manquait à sa promesse, il ne voulait plus jamais être son ami, et qu'il ne le croirait plus en quoi que ce fût. Leur mésintelligence devint de plus en plus grave. Le Cid ordonna à Técoronnî de quitter la ville et de se rendre à la forteresse d'Alcala. Técoronnî n'osa désobéir à cet ordre et partit. En même temps, le Cid combla d'égards

les Beni-Tâhir, ses prisonniers, les fit pourvoir abondamment de tout ce dont ils avaient besoin, et leur promit son appui.

Comme un accommodement était impossible, car ni le Cid ni Ibn-Djahhâf ne voulaient céder, la guerre recommença. Ce fut pour les Valenciens un épouvantable malheur. Les soldats du Cid se rapprochaient chaque jour davantage de la ville; à la fin ils en étaient si près qu'ils y lançaient des pierres avec la main, et que leurs flèches, tirées d'un côté de l'enceinte des murailles, tombaient au côté opposé. Dans la ville même, le prix des maisons et des meubles baissait sans cesse, car tout le monde voulait vendre et personne ne voulait acheter; celui des vivres au contraire, augmentait avec une rapidité effrayante. Le *cafîz* de blé, qui dans le mois d'octobre ne coûtait encore que douze dînârs, ce qui cependant était déjà un prix fort élevé, était monté successivement à dix-huit, à quarante, à quatre-vingt-dix dînârs. Quant à de la viande, il n'y en avait plus. On s'était nourri quelque temps de chair de bête de somme; mais cette ressource étant épuisée, on mangeait maintenant des animaux immondes, et encore fallait-il les payer très cher: un rat coûtait une pièce d'or [1]. La nourriture était devenue si rare, qu'on cherchait du marc de raisin dans les égouts et dans les cloaques. D'ordinaire une foule d'hommes, de femmes et d'enfants guettaient le moment où l'on ouvrirait une porte, et alors ils se précipitaient dans le camp des chrétiens. Ceux-ci les divisaient en

1) *Kitâb al-ictifâ.*

trois catégories. La première comprenait ceux qui étaient entièrement affamés: on les tuait sur-le-champ. La seconde se composait de ceux qui ne l'étaient pas encore tout à fait: on les vendait aux Maures d'al-Coudia, un pain ou un pot de vin la pièce; mais d'ordinaire ces malheureux mouraient aussitôt qu'ils avaient pris quelque nourriture. Enfin il y en avait qui appartenaient à la classe aisée et qui par conséquent étaient encore en assez bonne santé: on les vendait à des marchands d'esclaves qui étaient venus en grand nombre de l'autre côté de la mer.

Ibn-Djahhâf seul ne semblait pas se soucier de la misère générale. Comme les Beni-Tâhir étaient hors de la ville, et que les trois autres patriciens dont la puissance aurait encore pu contre-balancer la sienne venaient tous de mourir, il jouissait d'une autorité que personne n'osait lui disputer. Ne gardant donc plus de mesure, il imitait en toutes choses les roitelets andalous, aussi indolents et voluptueux que lettrés et spirituels, auxquels Yousof l'Almoravide avait ôté leurs trônes. Entouré de poètes, il discutait avec eux sur le mérite des vers qu'ils récitaient, se livrait à toutes sortes de plaisirs, et se moquait de ceux qui venaient se plaindre de leurs souffrances. Il s'appropriait les biens de ceux qui étaient morts de faim, et ne respectait pas davantage les possessions des malheureux qui traînaient encore une vie languissante. La prison et le fouet attendaient ceux qui osaient montrer quelque résistance.

Ainsi les Valenciens étaient en proie à tous les fléaux: Ibn-Djahhâf les pressurait, la famine les décimait, les

chrétiens les tuaient. Ils pouvaient s'appliquer, dit un auteur arabe, ces vers d'un ancien poète:

Si je vais à droite, le fleuve m'engloutira; si je vais à gauche, le lion me dévorera; si je vais en avant, je mourrai dans la mer; si je vais en arrière, le feu me brûlera [1].

Le tyran vaniteux comprit enfin qu'il fallait faire quelque chose, et il résolut d'implorer le secours du roi de Saragosse. Il lui écrivit à cet effet une lettre très humble, où il lui peignait les affreuses souffrances des Valenciens; mais il s'agissait de savoir quel titre on lui donnerait, celui de roi ou celui de seigneur, car si on lui donnait cette dernière qualification, on le reconnaissait pour son suzerain. Ibn-Djahhâf convoqua l'assemblée pour la consulter sur ce point délicat. Trois jours se passèrent en délibérations. Tout bien considéré, on résolut d'employer le titre de seigneur, afin que Mostaîn se décidât plus promptement. Ibn-Djahhâf fut fort contrarié de ce décret; il s'y conforma cependant, et remit sa lettre à un homme qui sortit de la ville secrètement et de nuit. Cet homme avait reçu du cadi l'assurance que Mostaîn, aussitôt qu'il aurait vu la lettre, lui donnerait des habits, un mulet et un cheval; mais les choses se passèrent tout autrement. Mostaîn, qui ne voulait pas se brouiller avec le Cid, laissa passer trois semaines sans faire attention au messager, qui cependant n'osait retourner à Valence, car il craignait d'être mis à mort s'il revenait sans réponse. A la fin, il se plaça

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXVI.

à la porte du palais, où il poussa des cris si lamentables, que le roi ne pouvait plus feindre d'ignorer sa présence; et comme son entourage lui conseillait de se débarrasser sans retard de ce solliciteur importun, Mostaîn fit écrire à Ibn-Djahhâf une lettre où il disait entre autres choses: «Avant de faire ce que vous me demandez, je devrai me concerter avec Alphonse, qui doit me fournir un corps de cavalerie et auquel j'ai déjà écrit. Au reste, je vous engage à prendre patience; défendez-vous bien, et donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles.»

Le messager retourna à Valence avec cette lettre. Elle donnait peu d'espérances, mais elle semblait montrer que Mostaîn avait encore des vues sur la ville, et que, s'il l'osait ou s'il le pouvait, il ferait quelque chose pour elle.

Ibn-Djahhâf persista donc dans son projet de ne pas se rendre au Cid. Il fit fouiller dans les maisons où il croyait qu'il y avait encore des denrées; il s'emparait de tout ce qu'il trouvait, et ne laissait aux propriétaires que la provision d'un demi-mois. Quand on se plaignait de cet acte arbitraire, il répondait que pendant quelque temps il fallait encore supporter avec modération et sans murmurer des mesures commandées par la nécessité; qu'il se tenait assuré que le roi de Saragosse viendrait au secours de Valence; que ce roi s'était déjà mis en marche, et qu'il ne tardait à arriver que parce qu'il rassemblait quantité de vivres pour les Valenciens. Puis, ne songeant qu'à amasser des vivres pour ses gardes, il continua ses spoliations; quelquefois il payait

pour ce qu'il prenait, mais d'ordinaire il ne le faisait pas, quoiqu'il eût promis de le faire. Ceux qui avaient encore des vivres, les enfouissaient. Les riches achetaient, à un prix énorme, des herbes, des cuirs, des nerfs, des électuaires; les pauvres mangeaient de la chair humaine.

Chaque nuit Ibn-Djahhâf envoyait des messagers au roi de Saragosse, qui le berçait toujours de vaines promesses. Il avait aussi demandé du secours à Alphonse, qui lui avait répondu qu'il lui enverrait Garcia Ordoñez avec une nombreuse cavalerie, et qu'il suivrait bientôt en personne. Il avait renfermé dans sa lettre un petit billet, écrit de sa main, qui devait être montré à l'assemblée des notables, mais rester secret pour le peuple. Il y jurait qu'il viendrait au secours des Valenciens, disant qu'il compatissait vivement à leurs privations et à leurs angoisses. Ibn-Djahhâf écrivit aussi aux amis intimes de l'empereur; ils lui promirent tous de venir à son secours; il ne devait pas en douter, disaient-ils. Cependant un d'entre eux lui écrivit que l'empereur voulait bâtir un beffroi à al-Coudia. Il voulait donner à entendre par là, qu'Alphonse voulait gagner du temps afin de voir comment les choses tourneraient. Ibn-Djahhâf, toutefois, ne comprit pas ce que signifiait cette expression; il en demanda l'explication à son correspondant, mais celui-ci, qui ne voulait pas s'expliquer en paroles plus claires, ne lui répondit pas.

De son côté, le roi de Saragosse envoya deux messagers au Cid, sous le prétexte qu'ils devaient lui offrir des présents et le prier d'user de plus de clémence

envers les Valenciens; mais le but réel de leur mission était d'avoir une entrevue avec Ibn-Djahhâf. Le Cid ne leur permit pas d'entrer dans Valence; cependant ils trouvèrent moyen de faire parvenir à Ibn-Djahhâf une lettre de Mostaîn, conçue en ces termes: «Sachez que j'envoie demander au Cid qu'il ne vous presse pas ainsi, et afin qu'il cesse de le faire, je lui fais offrir un magnifique cadeau. J'espère qu'il m'accordera ma demande et qu'il traitera avec vous; mais s'il ne veut pas le faire, soyez certain alors que je vous enverrai sans tarder une grande armée qui le chassera du pays; vous vous en réjouirez; mais que ces paroles restent secrètes.»

Cependant le Cid songea à susciter à Ibn-Djahhâf, dans la ville même, un rival dangereux. Il entra en pourparlers avec un Maure puissant, nommé Ibn-Mochîch [1], et lui promit que, s'il voulait se révolter contre Ibn-Djahhâf, il l'établirait seigneur de Valence et le ferait régner jusqu'à Dénia. Ibn-Mochîch consulta ses amis, qui l'engagèrent à accepter cette proposition. Mais Ibn-Djahhâf fut informé du complot. Il fit jeter aussitôt Ibn-Mochîch et ses partisans dans une prison, dont il confia la garde à deux de ses officiers sur lesquels il croyait pouvoir compter. Néanmoins Ibn-Mochîch et les siens réussirent à les corrompre; ils leur dirent d'ailleurs qu'ils n'avaient d'autre intention que de livrer Valence à Mostaîn, ce qui, ajoutèrent-ils, était le seul moyen de salut. Les prisonniers et ceux qui devaient les garder résolurent alors de se rendre pendant la nuit au

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXXVII.

château, de battre le tambour, de proclamer le roi de Saragosse seigneur de Valence, et d'arrêter Ibn-Djahhâf dès que les habitants de la ville se seraient réunis. Chose dite, chose faite. On courut au château, on battit le tambour, et l'on fit monter sur la tour de la mosquée un crieur, qui annonça que tous les habitants devaient se rassembler. Mais le peuple, au lieu de le faire, fut frappé d'étonnement et de crainte; personne ne savait de quoi il s'agissait; chacun ne pensa qu'à garder sa maison et les tours. Au premier moment Ibn-Djahhâf avait éprouvé une grande peur; mais ses soldats s'étant réunis, il reprit courage, marcha vers le château, et fondit sur les rebelles. Ibn-Mochîch fut bientôt abandonné des siens, qui tâchèrent de se sauver par une prompte fuite. Il fut arrêté, lui cinquième. Ibn-Djahhâf le fit jeter en prison, et ordonna de couper la tête à ses complices. Ensuite, voulant prouver à Mostaîn qu'il le regardait comme son souverain, il lui envoya quelques cavaliers, qui devaient lui donner avis de ce qui s'était passé, et lui livrer Ibn-Mochîch. Il leur ordonna aussi de lui donner des nouvelles exactes sur les dispositions du roi, de sonder ses courtisans, et de ne retourner à Valence qu'accompagnés de Mostaîn.

Sur ces entrefaites, la famine faisait à Valence des progrès rapides. Depuis plusieurs semaines déjà, le blé ne se vendait plus par *cafîz* ou par fanègue, mais par once, ou tout au plus par livre, et la livre coûtait maintenant trois dînârs. Le peuple était si exténué, qu'on voyait chaque jour des hommes tomber roide morts en marchant. Autour du mur de la place du château, il

y avait quantité de fosses, et pourtant aucune ne contenait moins de dix cadavres. Le nombre de ceux qui se livraient aux chrétiens croissait saus cesse; il leur importait peu d'être tués ou mis en servitude: à leurs yeux il valait mieux être esclave ou mourir d'un coup de sabre, que de mourir de faim. Cependant les progrès de la famine étaient encore trop lents au gré du Cid. Il avait hâte d'en finir, car il craignait de voir arriver les Almoravides. Il voulut donc tenter de prendre la ville de vive force, et des patriciens de Valence qui vinrent lui dire qu'il s'emparerait de la place au premier assaut, attendu qu'elle n'avait que peu de soldats pour se défendre, le confirmèrent dans cette résolution. Par conséquent, il réunit toutes ses troupes et donna l'assaut du côté de la porte dite de la couleuvre. Tous les assiégés accoururent à cette porte. Postés sur les remparts, ils lancèrent une grêle de pierres et de flèches sur les chrétiens; elles pleuvaient dru et serré et aucune ne frappa le vide. Le Cid et les chevaliers qui l'entouraient furent obligés de se mettre à couvert dans une maison de bains, qui se trouvait près des remparts. Alors les soldats d'Ibn-Djahhâf ouvrirent la porte, et, faisant reculer les assaillants, ils cernèrent la porte de la maison de bains. Le Cid se sauva en sortant par une petite porte de derrière; mais son entreprise avait complètement échoué. Il se repentit amèrement de l'avoir tentée et de s'être laissé attirer dans un piège par les patriciens de Valence. Aussi était-il bien décidé à ne plus se fourvoyer dans cette fausse route, et il revint à sa première idée, celle de prendre la ville par

famine. En même temps il prit des mesures pour parvenir plus promptement à son but. Il fallait à cet effet multiplier dans la place les bouches inutiles. Le Cid fit donc annoncer par un crieur, qui s'approcha des remparts afin que les assiégés pussent l'entendre, que tous les habitants qui s'étaient mis en son pouvoir eussent à rentrer dans la ville; que, s'ils ne le faisaient pas, il les ferait tous brûler, et que dorénavant chaque individu qui sortirait de Valence, serait brûlé aussi. Cette proclamation jeta l'épouvante parmi les Maures du dedans et ceux du dehors. Et ce n'était pas une vaine menace. Chaque fois que le Cid attrapait un Valencien, il le faisait brûler en prenant soin de placer le bûcher de manière que les assiégés pouvaient le voir. En un seul jour il fit brûler dix-huit de ces malheureux. Il en fit jeter d'autres aux dogues. Cependant, il y avait toujours des Valenciens qui aimaient mieux s'exposer à être brûlés ou dévorés que de mourir de faim, et quelques-uns d'entre eux réussirent à sauver leur vie, car les soldats du Cid les cachaient et les vendaient à l'insu de leur chef; mais c'étaient pour la plupart des garçons et des jeunes filles; car quant aux autres, on n'en voulait pas. Pour toucher de l'argent, les soldats employaient encore un autre moyen. Quand ils savaient que les jeunes filles captives avaient des parents riches, ils les faisaient monter sur les tours des mosquées situées hors de la ville, en faisant mine de vouloir les précipiter de haut en bas, ou de les lapider; et alors leurs parents les rachetaient à condition qu'on leur permettrait de rester à al-Coudia.

VIII.

Les mesures que le Cid avait prises atteignirent leur but. La famine devint si horrible, que les assiégés n'eurent plus assez de forces pour aller chercher un refuge dans le camp des chrétiens, et que même les soldats et les parents d'Ibn-Djahhâf commencèrent à murmurer. Alors Abou-Abbâd et quelques autres patriciens allèrent trouver al-Wattân [1], un faqui très considéré. «Vous voyez notre misère, lui dirent-ils, et vous savez aussi que nous avons espéré en vain d'être secourus, soit par le roi de Saragosse, soit par les Almoravides. Nous vous prions donc d'aller parler à Ibn-Djahhâf, et de faire en sorte que nos souffrances aient un terme.» Le faqui le leur promit et leur conseilla de montrer une grande indignation contre Ibn-Djahhâf. Ils le firent, et le cadi acquit bientôt la certitude qu'il ne serait pas en état de résister à la volonté du peuple. Dès lors il se montra fort humble, et, déclarant qu'il ne se mêlerait plus de la chose publique, il abandonna au faqui la conduite des négociations.

De son côté, le Cid chargea son almoxarife, Ibn-Abdous, de régler les conditions du traité. On s'arrêta à celles-ci: les Valenciens enverraient des messagers au roi de Saragosse et à Ibn-Ayicha, le général almoravide qui commandait à Murcie; ils les prieraient de venir au secours de Valence sous quinze jours; si aucun des deux

1) Alhuatan, الوَطَّان.

n'arrivait avant le temps fixé, Valence se rendrait au Cid à ces conditions: Qu'Ibn-Djahhâf conserverait dans la ville la même autorité que par le passé [1]; qu'il serait assuré de son corps et de ses biens, de même que ses femmes et ses enfants; qu'Ibn-Abdous serait inspecteur des impôts; que Mousâ exercerait à Valence le commandement militaire (ce Mousâ avait eu la conduite des affaires du vivant de Câdir; après la mort de ce roi, il avait toujours suivi le parti du Cid, qui l'avait nommé gouverneur d'une certaine forteresse); que la garnison se composerait de chrétiens pris parmi les Mozarabes qui vivaient au milieu des musulmans; que la demeure du Cid serait à Cebolla; que le Cid ne changerait rien aux lois de Valence, ni au taux des contributions, ni à la monnaie. La capitulation, ainsi réglée entre eux, fut signée aussitôt. Le jour suivant, cinq patriciens partaient pour Saragosse, et autant d'autres pour Murcie. Le Cid avait stipulé que chaque ambassadeur emporterait cinquante dînârs seulement; ceux qui allaient à Murcie devaient s'embarquer dans un navire chrétien qui les conduirait à Dénia; de là, ils continueraient leur chemin par terre. Les ambassadeurs s'embarquèrent; mais le Cid avait donné au capitaine du navire l'ordre de ne pas mettre à la voile avant qu'il fût arrivé en personne. Quand il fut venu, il fit fouiller les ambassadeurs pour voir s'ils avaient sur eux plus de cinquante dînârs chacun. On trouva sur eux quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses; une partie de ces riches-

---

1) C'est-à-dire, qu'il conserverait l'emploi de cadi.

ses leur appartenait en propre; le reste était à des marchands de Valence qui avaient l'intention de quitter cette ville, et qui voulaient mettre leurs trésors en sûreté. Le Cid confisqua tout cela, et ne laissa à chaque ambassadeur que cinquante dînârs, d'après ce qui avait été convenu.

Il y avait trêve. Les Valenciens qui avaient encore des vivres, les vendaient et en faisaient le plus d'argent possible, parce qu'ils étaient sûrs que le siège serait bientôt fini. Cependant les quinze jours se passèrent et les ambassadeurs ne revinrent pas. Ibn-Djahhâf tâcha de persuader aux habitants d'attendre encore trois jours, pas davantage. Mais ils répondirent qu'ils ne le voulaient ni le pouvaient faire. De son côté, le Cid leur fit déclarer, avec de grands serments, que, s'ils laissaient passer un moment après le délai qu'il leur avait accordé, il ne se regarderait plus comme tenu à observer la capitulation. Néanmoins un jour s'écoula sans qu'ils ouvrissent les portes, et quand les négociateurs qui avaient arrangé la capitulation se présentèrent devant le Cid, celui-ci leur dit qu'il n'était plus tenu à rien, puisque le délai était dépassé. Alors ils lui répondirent qu'ils se remettaient entre ses mains pour qu'il fît d'eux à sa volonté. Le lendemain, Ibn-Djahhâf se rendit auprès du Cid. Ces deux chefs, de même que les principaux des chrétiens et des Maures, signèrent le traité avec les articles que nous avons déjà rapportés. Puis Ibn-Djahhâf rentra dans la ville, et à l'heure de midi on ouvrit la porte. Le peuple, amaigri par la famine, se réunit; «on aurait dit que ces malheureux

sortaient de la fosse; ils se montraient pâles et défaits comme ils paraîtront au jour du jugement dernier, lorsque les hommes sortiront de leurs tombeaux pour se présenter tous devant la majesté de Dieu.»

La reddition de Valence eut lieu le jeudi, 15 juin de l'année 1094 [1].

A mesure qu'ils entraient dans la ville, les chrétiens montaient sur les remparts et sur les tours, malgré les réclamations d'Ibn-Djahhâf qui leur criait qu'ils violaient le traité. Les Valenciens y firent peu d'attention; l'important pour eux, c'était de se procurer des vivres, et ils se jetèrent avidement sur le pain et les fèves que leur apportaient les revendeurs d'al-Coudia. Ceux qui ne pouvaient fendre la presse, allèrent à al-Coudia pour y acheter des denrées; les plus pauvres cueillaient les herbes des champs, et les mangeaient; mais beaucoup de personnes moururent parce qu'elles se rassasiaient au lieu de manger modérément.

Le Cid monta sur la tour la plus haute des remparts et examina toute la ville. Les Maures vinrent lui baiser la main. Il les reçut avec beaucoup d'égards, et ordonna de murer les fenêtres des tours qui donnaient sur la ville, afin qu'aucun regard indiscret ne plongeât dans les maisons des Maures; ceux-ci l'en remercièrent beaucoup. Il ordonna encore aux chrétiens de faire honneur aux Maures, de les saluer quand ils passaient près d'eux, et de leur céder le pas. «Les Maures, dit l'auteur valencien contemporain, surent beaucoup de gré au Cid

1) Voyez sur cette date, la note dans l'Appendice, n° XXVIII.

de l'honneur que les chrétiens leur faisaient; ils disaient qu'ils n'avaient jamais vu un homme si excellent ni si honoré, ni qui eût une troupe si bien disciplinée.»

Ibn-Djahhâf qui se rappelait combien le Cid avait été fâché lorsqu'il était allé le voir sans lui offrir un présent, prit une grande partie de l'argent qu'il avait enlevé à ceux qui avaient vendu cher le pain pendant le siège, et l'offrit au Cid; mais celui-ci, qui savait très bien de quelle manière il s'était rendu maître de cet argent, refusa son cadeau. Ensuite il fit proclamer par un héraut qu'il invitait les patriciens du territoire de Valence à se rassembler dans le jardin de Villeneuve où il se trouvait alors, et quand ils y furent arrivés, il monta sur une estrade couverte de tapis et de nattes, ordonna aux patriciens de s'asseoir en face de lui, et leur tint ce discours [1]:

«Je suis un homme qui n'a jamais possédé de royaume, et personne de mon lignage n'en a eu; mais du jour que j'ai vu cette ville, je l'ai trouvée à mon gré et l'ai convoitée, et j'ai demandé à Dieu qu'il m'en rendît maître; et voyez quelle est la puissance de Dieu! le jour que j'ai mis le siège devant Cebolla, je n'avais que quatre pains, et maintenant Dieu m'a fait la grâce de me donner Valence, et j'y suis établi en maître. Si je m'y conduis avec justice, et si j'en dirige bien les affaires, Dieu me la laissera; si j'agis avec orgueil et

---

1) Les trois discours du Cid ont déjà été traduits par M. de Circourt (*Hist. des Mores Mudejares et des Morisques*, t. I). J'ai adopté la traduction, en général très fidèle, de cet écrivain, en y apportant de temps en temps quelques légères modifications.

malice, je sais bien qu'il me la reprendra. Ainsi, que chacun retourne à son héritage et le possède comme auparavant; celui qui trouvera sa vigne ou son jardin libre, qu'il y entre aussitôt; celui qui trouvera son champ cultivé, qu'il paie le travail du cultivateur, et rentre en possession, comme l'ordonne la loi des Maures. Je veux aussi que les collecteurs d'impôts dans la ville ne prennent pas plus que la dîme, suivant votre usage; et j'ai arrangé que j'entendrais vos raisons deux jours dans la semaine, le lundi et le jeudi; mais si vous avez quelque affaire pressée, venez quand vous voudrez, et je vous écouterai, car je ne me renferme pas avec des femmes pour boire et chanter, comme vos seigneurs que vous ne pouvez jamais voir; je veux régler toutes vos affaires par moi-même, vous être comme un compagnon, vous protéger comme un ami et un parent; je serai votre cadi et votre vizir; et chaque fois que l'un de vous se plaindra de l'autre, je rendrai justice.» Après avoir ainsi parlé, il leur dit encore: «On m'a rapporté qu'Ibn-Djahhâf a fait du tort à plusieurs d'entre vous, auxquels il a pris leur bien pour me le donner en cadeau, et il l'a pris parce que vous vendiez le pain trop cher. Je n'ai pas voulu accepter un tel présent, et si j'avais envie de votre bien, je saurais le prendre sans le demander à lui ni à d'autres; mais Dieu me garde de faire violence à personne pour avoir ce qui ne m'appartient pas. Que ceux qui ont trafiqué de leurs biens en gardent le profit, si Dieu le permet, et que ceux auxquels Ibn-Djahhâf a enlevé quelque chose, aillent le lui redemander, je le forcerai à le rendre.» Il leur dit ensuite:

«Vous avez vu ce que j'ai pris aux messagers qui se rendaient à Murcie; cela m'appartenait par droit; je l'ai pris en guerre, et parce qu'ils avaient violé leurs conventions; mais quoique cela m'appartienne par droit, je veux le leur rendre jusqu'au dernier dirhem; ils n'en perdront rien. Je veux que vous me fassiez serment d'accomplir les choses que je vous dirai, et que vous ne vous en écartiez pas. Obéissez-moi, et ne manquez jamais aux conventions que nous ferons; que tout ce que j'ordonnerai soit observé, car je vous aime et je veux vous faire du bien; j'ai pitié de vous, je vous plains d'avoir supporté si grande misère, la faim, la mortalité. Si ce que vous avez fait à la fin, vous vous étiez pressé de le faire, vous n'en seriez pas arrivés là, vous n'auriez pas payé le blé mille dînârs; enfin, maintenant restez chez vous tranquilles et assurés, car j'ai défendu à mes hommes d'entrer dans votre ville pour y trafiquer: je leur ai assigné al-Coudia pour marché; cela je le fais à votre considération. J'ai ordonné qu'on n'arrête personne dans la ville; si quelqu'un contrevenait à cet ordre, tuez-le et délivrez la personne qui aura été arrêtée, vous n'encourrez aucune peine.» Il leur dit encore: «Je ne veux pas entrer dans votre ville, je ne veux pas y demeurer, mais je veux établir sur le pont d'Alcantara une maison de plaisance où je viendrai me reposer, et que j'aurai prête, s'il m'en est besoin, pour tout ce qui se présentera »

Quand les Maures eurent entendu ce discours, ils en furent très satisfaits; ils croyaient aux promesses du Cid. Toutefois, lorsqu'ils voulurent aller reprendre leurs ter-

res, les chrétiens qui en étaient en possession, leur répondirent: « Comment vous les rendrions-nous? le Cid nous les a données pour notre solde de cette année. » D'autres leur dirent qu'ils les avaient affermées, et que la rente de l'année était déjà payée. Fort désappointés, les Maures attendirent jusqu'au jeudi que le Cid vînt juger les procès, comme il le leur avait annoncé.

Quand ce fut le jeudi, tous se présentèrent dans le jardin. Le Cid vint à eux, s'assit sur son estrade, et commença de leur dire des choses qui ne ressemblaient en rien à ce qu'il leur avait dit la première fois. « Si je reste sans mes hommes, leur dit-il, je serai comme celui qui a perdu le bras droit, ou comme un guerrier sans lance et sans épée. La première chose à laquelle je dois aviser, dans ce débat, est donc de prendre les meilleures mesures pour que moi et mes hommes nous soyons bien gardés; car si Dieu a bien voulu me donner la ville de Valence, je n'entends pas qu'il y ait ici d'autre maître que moi; mais je vous dis que, si vous voulez obtenir ma faveur, il faut que vous mettiez Ibn-Djahhâf en mon pouvoir. Vous savez tous la vilaine trahison qu'il a commise contre le roi de Valence, son seigneur, et qu'il lui a fait subir de grandes misères, ainsi qu'à vous pendant que je vous assiégeais. »

Les Maures, étonnés que le Cid ne tînt pas mieux ce qu'il leur avait promis, répondirent qu'ils se consulteraient avant de rien arrêter. Trente patriciens se rendirent auprès d'Ibn-Abdous, l'almoxarife. « Nous te demandons en grâce, lui dirent-ils, de nous donner le meilleur et le plus loyal conseil que tu connaisses, car

nous croyons que tu es obligé de le faire, puisque tu es de notre religion; et l'affaire sur laquelle nous voulons être conseillés, est celle-ci: Le Cid nous a promis l'autre fois beaucoup de choses, et nous voyons maintenant qu'il ne nous en reparle plus, et qu'il met en avant d'autres raisons nouvelles. Toi, tu connais bien son caractère, puisqu'il t'a employé pour nous faire savoir sa volonté: dis-nous si nous devons obéir; mais quand nous ne le voudrions pas, nous ne sommes pas en mesure de nous opposer à ce qu'il demande. — Nobles seigneurs, leur répondit Ibn-Abdous, le conseil est facile à donner. Vous voyez bien qu'Ibn-Djahhâf a fait grande trahison contre son seigneur; arrangez-vous donc maintenant pour le remettre entre les mains du Cid, et ne craignez rien; ne pensez pas surtout à faire autre chose, car je sais bien qu'après cela vous ne demanderez jamais rien au Cid sans qu'il vous l'accorde.»

Les Maures retournèrent aussitôt vers le Cid, et lui dirent qu'ils consentaient à lui livrer Ibn-Djahhâf. Ensuite ils prirent une grosse troupe d'hommes armés, et allèrent à la maison du cadi, dont ils enfoncèrent les portes; ils se saisirent de lui et de toute sa famille, et les amenèrent devant le Cid [1], lequel les fit jeter en prison, de même que tous ceux qui avaient participé au meurtre de Câdir. Ensuite il dit aux notables: «Puisque vous avez fait ce que je vous avais ordonné, demandez ce que vous désirez, et je l'exécuterai sur-le-champ, mais à cette condition, que ma demeure sera dans le

---

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXIX.

château de la ville, et que mes chrétiens garderont toutes les forteresses.» C'était une nouvelle infraction au traité, mais les Maures se virent forcés d'obéir [1].

Le Cid fit mener Ibn-Djahhâf à Cebolla, où il lui donna la torture jusqu'à ce qu'il fût près de mourir. Deux jours après, on le ramena à Valence, et on le mit en prison dans le jardin du Cid. Celui-ci lui ordonna alors d'écrire de sa main la liste de tout ce qu'il possédait. Ibn-Djahhâf nota les colliers, les bagues, les meubles précieux, et aussi les dettes qu'il avait. Ayant jeté les yeux sur cette liste, le Cid fit jurer à Ibn-Djahhâf en présence des chrétiens et des Maures les plus considérés, qu'il ne possédait rien autre chose, et qu'il reconnaissait au Cid le droit de le mettre à mort, si l'on en trouvait d'autres. Mais le Cid ne se contenta pas de ce serment. Soupçonnant que le meurtrier de Câdir était beaucoup plus riche qu'il ne voulait l'avouer, il fit fouiller dans les maisons des amis d'Ibn-Djahhâf et menaça d'ôter leurs biens et la vie à ceux qui tâcheraient de lui cacher les richesses qu'Ibn-Djahhâf leur avait confiées. Par crainte du Cid, ou pour gagner ses bonnes grâces, chacun s'empressa de livrer les trésors qu'Ibn-Djahhâf avait confiés à sa garde, et qu'il avait promis de partager avec lui s'il échappait à la mort. Le Cid ordonna aussi de fouiller dans la maison d'Ibn-Djahhâf, et sur l'indication d'un esclave, on y trouva de grandes richesses, en or et en pierres précieuses.

---

1) Dans le récit suivant, le manuscrit de la *General* dont disposait Florian d'Ocampo, paraît incomplet; il faut comparer la *Crón. del Cid* (ch. 210). Voyez aussi les textes arabes.

Sur ces entrefaites, le Cid avait réuni les notables au château et les avait harangués de cette facon : « Prud'hommes de la *djamâa* de Valence, vous savez combien j'ai servi et j'ai aidé votre roi, et combien de misère j'ai supporté avant de gagner cette ville. Maintenant que Dieu a bien voulu m'en rendre maître, je la veux pour moi et pour ceux qui m'ont aidé à la gagner, sauf la suzeraineté de mon seigneur le roi Alphonse. Vous êtes tous en ma puissance pour faire ce que je voudrai et trouverai bon. Je pourrais vous prendre tout ce que vous possédez au monde, vos personnes, vos enfants, vos femmes, mais je ne le ferai pas. Il me-plaît et j'ordonne que les hommes honorables d'entre vous, ceux qui se sont toujours montrés loyaux, demeurent à Valence dans leurs maisons avec leurs gens ; mais je ne veux pas que vous ayez chacun plus d'une mule et d'un serviteur, et que vous portiez des armes ni en gardiez chez vous, si ce n'est en cas de besoin, avec mon autorisation ; tous les autres, je veux qu'ils me vident la ville et demeurent à al-Coudia, où j'étais auparavant. Vous aurez vos mosquées à Valence, et dehors à al-Coudia ; vous aurez vos faquis ; vous vivrez sous votre loi ; vous aurez vos cadis et votre vizir que j'ai nommés ; vous possèderez vos héritages ; mais vous me donnerez le droit du seigneur sur toutes les rentes, et la justice m'appartiendra, et je ferai faire ma monnaie. Ceux qui voudront rester avec moi sous mon gouvernement, qu'ils restent ; ceux qui ne voudront pas rester, qu'ils s'en aillent à la bonne aventure, avec leurs personnes seulement, sans rien emporter ; je les ferai mettre en sûreté. »

Quand les notables eurent entendu ce discours, ils furent bien tristes, mais ils n'étaient plus à temps pour faire autre chose que ce que le Cid voulait. A l'instant même, les Maures commencèrent à sortir de la ville avec leurs femmes et leurs enfants, excepté ceux que le Cid gardait; et comme les Maures sortaient, les chrétiens d'al-Coudia entraient pour les remplacer. Le nombre des sortants fut si considérable, que deux jours se passèrent à les faire défiler.

Désormais maître absolu à Valence, le Cid ne songea plus qu'à punir de la manière la plus cruelle celui qui lui avait disputé si longtemps la possession de la ville. Il résolut de le brûler vif, et ordonna de creuser une fosse autour de laquelle il fit amonceler des bûches. Ibn-Djahhâf fut jeté dans cette fosse. Le bûcher allumé, il prononça les mots: «Au nom de Dieu clément et miséricordieux!» et, ayant rapproché de son corps les tisons ardents afin d'abréger son supplice, il rendit le dernier soupir au milieu d'horribles souffrances. Encore altéré de sang, le Cid voulut brûler aussi la femme, les fils, les filles et les parents d'Ibn-Djahhâf; mais les musulmans, et même ses propres soldats chrétiens, le supplièrent, en poussant des cris d'indignation, d'épargner au moins les femmes et les enfants. D'abord il se refusa obstinément à leur demande, mais à la fin il se vit forcé d'y consentir. Les autres furent brûlés cependant. Un littérateur distingué, Abou-Djafar Battî, partagea le même sort, nous ignorons pour quelle raison.

Pendant sa vie, Ibn-Djahhâf n'avait pas joui de beaucoup de considération: son atroce supplice l'éleva au rang d'un

martyr. Même ses ennemis les plus acharnés, tels qu'Ibn-Tâhir, oublièrent tous leurs anciens griefs, et ne se souvinrent de lui que pour le combler d'éloges [1].

Le supplice d'Ibn-Djahhâf avait eu lieu en mai, ou au commencement de juin, de l'année 1095.

IX.

Voulant reconquérir Valence, Yousof l'Almoravide fit assiéger cette ville par Mohammed ibn-Ayicha [2]. Le siège ne dura que dix jours; au bout de ce temps le Cid fit une sortie, mit les ennemis en déroute et s'empara de leur camp.

Ayant désormais les mains libres, le Cid songea à étendre ses domaines. Il assiégea et prit Olocau et Serra, deux places importantes à cause de leur position, car, situées au cœur des âpres montagnes de Naquera, entre Liria et Murviédro, elles étaient les clés de cette dernière ville, dont le Cid ambitionnait la conquête. Il trouva d'ailleurs à Olocau les grandes richesses que Câdir y avait envoyées peu de temps avant sa mort.

Il était en ce temps-là à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, et dans ses moments d'orgueil, les projets les plus vastes se présentaient à son esprit. Alors il ne songeait à rien moins qu'à la conquête de toute cette partie de l'Espagne que les Maures possédaient encore, et un Arabe l'entendit dire: «Un Rodrigue a

1) Voyez la lettre d'Ibn-Tâhir, plus haut, p. 26 et suiv.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXX.

perdu cette Péninsule, un autre Rodrigue la recouvrera [1].» Au reste, la confiance qu'il mettait en ses forces n'était pas trop exagérée: tout le monde le redoutait et même les rois briguaient son amitié. Pierre d'Aragon, qui avait succédé à son père Sancho en 1094, lui fit proposer une alliance offensive et défensive. Le Cid accepta cette offre avec d'autant plus d'empressement, que les Almoravides menaçaient de nouveau les frontières méridionales de ses États. Pierre s'étant donc rendu à Valence avec son armée, lui et le Cid partirent de cette ville pour aller établir leur quartier général à Peñacatel (entre Xativa et Cullera), dont ils voulaient faire le centre de leurs opérations et où ils avaient l'intention d'amasser quantité de vivres. Près de Xativa, ils rencontrèrent l'armée almoravide; mais bien qu'elle fût forte de trente mille hommes, son général, Mohammed ibn-Ayicha, jugea prudent d'éviter une bataille. Les chrétiens purent donc continuer leur marche, et quand ils eurent rempli Peñacatel de vivres, ils se portèrent vers le sud en suivant la côte. A Beiren, près de Gandia, ils trouvèrent les Almoravides campés sur le sommet d'une montagne, lequel avait plus d'une lieue d'étendue et qui dominait sur la mer. Les chrétiens furent attaqués de deux côtés, car une flotte musulmane secondait l'armée de terre. Le péril était grand; aussi y eut-il un moment d'hésitation; mais alors le Cid se mit à parcourir à cheval les rangs de ses soldats et de ses alliés. «Courage, mes bien-aimés, leur dit-il; battez-vous bien, mon-

1) Ibn-Bassâm, plus haut, p. 22.

trez quels hommes vous êtes! Ne craignez pas les ennemis, si nombreux qu'ils soient, car je vous prédis que notre Seigneur Jésus-Christ les livrera entre nos mains!» La voix du chef releva le courage chancelant des soldats, et, fondant sur l'ennemi, ils le délogèrent de sa position avantageuse avec tant d'impétuosité, qu'ils le mirent dans une déroute complète. Chargés d'un immense butin et fiers de leur victoire, ils retournèrent alors à Valence; mais le Cid ne leur laissa que peu de temps pour se reposer. Voulant rendre à son tour un service au roi d'Aragon, il marcha avec lui contre la forteresse de Montornès [1], qui s'était révoltée, et l'aida à la réduire.

Le Cid étant rentré dans Valence, les habitants de Murviédro ne comprirent que trop bien que leur tour viendrait bientôt, et comme leur seigneur, Ibn-Razîn, était trop faible pour leur prêter un secours bien efficace, ils achetèrent l'appui des Almoravides. Ceux-ci leur envoyèrent le général Abou-'l-Fath [2], qui partit de Xativa avec quelques troupes; mais à peine était-il entré dans Murviédro, qu'il aperçut dans le lointain le Cid et son armée, et soit qu'il jugeât que Murviédro n'était pas tenable, soit qu'il crût pouvoir apaiser le Cid s'il se rendait à un autre endroit, il quitta Murviédro et se jeta dans Almenara. Mais alors le Cid mar-

---

1) Dans la province de Lérida et dans le district de Cervéra. Les ruines de l'ancien château existent encore.

2) Au lieu de *Abulphatab*, comme porte le texte des *Gesta*, il faut lire *Abulphatah*.

cha contre cette dernière place. Il la prit après un siège de trois mois, et ordonna à tous ceux qu'il y trouva d'aller s'établir ailleurs. Puis, ayant fait jeter les fondements d'une église qui serait consacrée à la Vierge, il feignit de vouloir retourner à Valence. Mais son plan était tout autre. «Dieu éternel, s'écria-t-il en présence de ses capitaines, toi qui sais tout, toi pour qui il n'y a point de pensée secrète, tu sais que je ne veux pas rentrer dans Valence avant d'avoir pris Murviédro avec ton secours, et d'y avoir célébré une messe en ton honneur!» Aussi, au lieu de continuer sa route vers Valence, il alla tout à coup mettre le siège devant Murviédro. Les habitants de cette ville étaient au désespoir. «Que ferons-nous? se disaient-ils; si nous nous rendons, ce Rodrigue, ce tyran, nous chassera de nos demeures comme il a chassé nos frères de Valence et d'Almenara, et si nous nous défendons, nous mourrons de faim de même que nos femmes et nos enfants.» Ils supplièrent alors le Cid de leur accorder une trêve pour quelques jours, en lui promettant de se rendre s'ils n'étaient pas secourus dans cet intervalle, et en menaçant de se laisser tuer jusqu'au dernier s'il repoussait leur demande. Sachant qu'une trêve ne leur servirait de rien, Rodrigue leur en accorda une de trente jours. Les assiégés firent alors demander du secours à Ibn-Razîn, à Alphonse, à Mostaîn, aux Almoravides et au comte de Barcelone. Ibn-Razîn leur répondit qu'ils devaient se défendre aussi bien que possible, mais qu'il n'était pas en état de faire quelque chose pour eux. Alphonse leur déclara qu'il aimait mieux que Murviédro appartînt à Rodrigue qu'à

un prince sarrasin. Quant à Mostaîn, comme d'ordinaire il avait bien le vouloir d'aller secourir ses coreligionnaires, mais il n'en avait pas le pouvoir. Il s'était d'ailleurs laissé intimider par les menaces du Cid, et tout en engageant les assiégés à faire beaucoup de résistance, il leur avoua fort naïvement qu'il n'osait pas aller combattre contre un héros invincible, comme Rodrigue l'était. Les Almoravides répondirent qu'ils voulaient tous se mettre en marche et voler au secours de Murviédro, mais à la condition que Yousof lui-même se mettrait à leur tête, car ils avaient éprouvé, disaient-ils, que leurs généraux ne valaient rien. Or, comme Yousof, qui tenait à ne pas perdre les lauriers qu'il avait cueillis à Zallâca, ne voulait plus commander une armée[1], les Almoravides ne vinrent pas. Le comte de Barcelone, à qui les assiégés avaient fait offrir une grosse somme d'argent, déclara à son tour qu'il n'osait pas attaquer Rodrigue; mais il fit du moins quelque chose: il tâcha de procurer un répit aux habitants de Murviédro en assiégeant le château d'Oropésa, qui appartenait au Cid. Celui-ci se moqua de lui et le laissa faire. Il avait raison d'en agir ainsi, car dès que le comte eut entendu dire à un de ses chevaliers que Rodrigue s'était mis en marche pour l'attaquer, il leva le siège sans vouloir s'assurer si cette nouvelle était vraie ou non.

Au bout des trente jours, le Cid somma les assiégés de se rendre. Ils s'excusèrent en disant que leurs messagers n'étaient pas encore de retour. Le Cid savait

1) *Kitâb al-ictifâ*, fol. 162 v., 163 r.

qu'ils ne disaient pas la vérité; mais persuadé que Murviédro ne lui échapperait pas: «Eh bien, fit-il dire aux assiégés, je vous accorde encore un délai de douze jours; je le fais afin que tout le monde sache que je ne crains aucun de vos rois; ils ont le temps de venir; qu'ils viennent, s'ils l'osent! Mais je vous jure que si après ces douze jours, vous ne vous rendez pas, je vous ferai tous torturer, décapiter ou brûler vifs!» Les douze jours s'étant écoulés, les assiégés supplièrent le Cid d'attendre jusqu'à la Pentecôte pour faire son entrée dans la ville. «J'y consens, leur fit-il répondre; qui plus est, je ne ferai mon entrée qu'à la Saint-Jean. Profitez de cet intervalle pour quitter la ville avec vos femmes, vos enfants et tout ce que vous possédez, et allez vous établir où vous voudrez!»

Les Maures furent très contents de ce message; ils trouvaient le Cid bien plus humain, bien plus doux, bien plus généreux, qu'on ne le leur avait dépeint. Le Cid lui-même se chargea de les désabuser.

Le 24 juin (1098), il prit possession de Murviédro. Son premier soin fut de faire chanter un *Te Deum* en action de grâces de sa nouvelle conquête. Puis il ordonna de bâtir une église qui serait consacrée à saint Jean. Ces pieux devoirs remplis, il convoqua, trois jours plus tard, les Maures, assez nombreux encore, qui n'avaient pas quitté la ville, et quand ils furent rassemblés: «Je veux, leur dit-il, que vous me donniez tout ce que vous avez fait transporter ailleurs par vos concitoyens, et autant d'argent que vous en avez fait parvenir aux Almoravides pour les engager à venir me combattre; si vous re-

fusez de m'obéir, je jure que je vous ferai jeter en prison et charger de fers!»

Voilà de quelle manière le Cid entendait la générosité! Craignant que les habitants de Murviédro ne se défendissent en désespérés s'il voulait les contraindre à se rendre sans condition, il les avait autorisés à quitter la ville et à emporter leurs biens; mais maintenant qu'il était le maître, maintenant qu'il n'avait plus rien à craindre, il voulait forcer ceux qui n'avaient pu s'arracher au lieu où ils étaient nés, à lui payer une somme énorme! Ces malheureuses gens n'eurent pas de quoi satisfaire l'avidité du Castillan, et alors celui-ci, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, les fit charger de fers et traîner comme esclaves à Valence[1].

Lui-même retourna aussi dans cette ville. Mais sa carrière touchait à sa fin. Il le sentait peut-être; on serait du moins porté à le croire quand on le voit s'occuper à bâtir des églises, lui qui en avait brûlé un si grand nombre alors qu'il vivait encore à augure et qu'il servait sous le drapeau d'un prince musulman. A Valence il donna une nouvelle preuve de son ardent désir de se réconcilier avec le ciel. Ayant fait changer en église la grande mosquée de cette ville, il lui fit présent d'un superbe calice d'or et de deux tapis en brocart, les plus magnifiques qu'on eût jamais vus[2]. Mais quoique déjà malade, il songeait encore à de nouvelles conquêtes, et il envoya un corps d'armée contre la ville de Xativa

---

1) *Gesta*, p. LII—LIX. Ce récit est fort remarquable, parce qu'il est d'un homme qui admire le Cid.

2) *Gesta*.

qu'il voulait enlever aux Almoravides. Ces troupes se heurtèrent contre l'armée d'Ibn-Ayicha, qui venait de remporter, près de Cuenca, une éclatante victoire sur Alvar Fañez, le général d'Alphonse. Le combat s'étant engagé, elles furent aussi malheureuses que les soldats de l'empereur l'avaient été; la déroute qu'elles éprouvèrent fut même si complète, que bien peu de soldats réussirent à regagner Valence.

Ainsi cette armée qui passait pour invincible, avait été vaincue! Pour le Cid ce fut un coup mortel, et dans le mois de juillet 1099, il mourut de colère et de douleur [1].

Sa veuve Chimène tâcha encore de défendre Valence contre les attaques sans cesse renouvelées des Almoravides, et pendant deux années elle y réussit; mais vers le mois d'octobre 1101, le général Mazdalî vint cerner la ville avec une très grande armée. Après avoir soutenu le siège pendant sept mois, Chimène envoya l'évêque Jérôme, qui était né en France, à la cour de l'empereur pour le supplier de venir à son secours. Touché de son sort, Alphonse s'empressa de le faire, et à son approche les assiégeants battirent en retraite; mais jugeant Valence trop éloignée de ses États pour qu'il pût la disputer longtemps aux Sarrasins, Alphonse engagea Chimène et les compagnons du Cid à abandonner la ville. Tous les chrétiens quittèrent donc la belle cité que Ro-

---

1) *Kitâb al-ictifâ*, dans l'Appendice, n° II. Le *Chron. S. Maxentii vulgo dictum Malleacense* (*apud* Labbe, *Nova Bibl. MSS.*, t. II, p. 216), le *Chron. Burgense* et les *Annal. Compost.* fixent tous la mort de Rodrigue à l'année 1099. Les *Gesta* donnent le mois.

drigue Diaz avait conquise; mais ne voulant laisser aux Sarrasins que des décombres, ils la mirent en feu au moment de leur départ. Le 5 mai 1102, Mazdalî et ses Almoravides prirent possession de ces ruines [1].

Chimène fit inhumer le corps de son époux, qu'elle avait emporté, dans le cloître de Saint-Pierre-de-Cardègne, non loin de Burgos, et elle fit dire mainte messe pour le repos de son âme [2]. Elle ne lui survécut que cinq ans, car elle mourut en 1104 [3].

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXXI.
2) *Gesta.*
3) Voyez Berganza, t. I, p. 553, 554.

TROISIÈME PARTIE.

LE CID DE LA POÉSIE.

I.

Ce fut peu de temps après la mort du Cid que la poésie castillane prit son élan; la poésie castillane, disons-nous, et non pas la poésie espagnole, car les poèmes populaires dont nous allons nous occuper ont été composés presque tous dans la province de Castille; les autres provinces avaient des dialectes différents.

Dans cette poésie castillane, l'influence arabe ne se fait pas sentir. Les Castillans, de même que d'autres peuples européens, ont bien emprunté des Arabes un assez grand nombre de contes, de nouvelles, d'apologues, mais ils ne les ont pas imités dans la poésie; et de même qu'il n'y a rien de plus opposé que le caractère de ces deux nations, de même il n'y a rien de plus dissemblable que leurs vers. Dans la poésie des Maures on reconnaît l'esprit d'une race vive, ingénieuse, impressionnable et polie, mais amollie par un doux climat et par les raffinements de la civilisation. Rêveuse et intime, cette poésie aime à se perdre dans la contemplation de la nature; les bois, les lacs, les fleurs, les étoiles, les soleils couchants, tout a des voix pour le

Maure, et il se complaît dans cette douce mélancolie qui sonde les blessures du cœur, ou en crée là où elles n'existent pas. Fille des palais et calquée sur les anciens modèles, cette poésie était inintelligible pour les étrangers, quoiqu'ils eussent séjourné longtemps parmi les Arabes [1], et même, jusqu'à un certain point, pour la masse du peuple; pour la bien comprendre, pour en saisir toutes les nuances et toutes les finesses, il fallait avoir étudié, longtemps et sérieusement, les grands maîtres de l'antiquité et leurs doctes commentateurs. Elle était presque exclusivement lyrique, car les Arabes, quand ils veulent raconter, racontent en prose; ils croiraient avilir la poésie, s'ils la faisaient servir au récit. Même la poésie soi-disant populaire, quand elle ne traite pas des sujets burlesques (car c'est à cela qu'elle sert le plus souvent), présente au fond le même caractère, et si elle se distingue de la poésie classique, c'est bien moins par la pensée que par la forme.

Une poésie si savante et si conventionnelle n'eût pas été du goût du Castillan, lors même qu'il eût pu la comprendre. Homme d'action, accoutumé aux rudes épreuves de la vie des camps, et vivant au milieu d'une triste et austère nature, il se créa une poésie narrative qui était en harmonie avec ses penchants naturels. Dans ses romances, il raconte un seul fait d'une manière simple, brève et vigoureuse; le fait en lui-même a frappé le poète, c'est pour cela qu'il le raconte; il ne décrit pas quelle impression ce fait a produit sur lui, il ne

1) Comparez Maccarî, t. II, p. 752, l. 1 et 2.

joint pas ses propres observations à son récit. Loin de rechercher une diction ornée et poétique, il semble ne pas soupçonner qu'il soit poète. L'art des transitions lui est inconnu; aussi les romances présentent-elles souvent quelque chose d'énigmatique, car, doué d'une vive imagination, le poète passe sous silence les circonstances accessoires; donne-t-il quelque chose de plus que ce qu'on aurait strictement le droit de lui demander, alors il peint d'un seul trait, mais qui parle directement au cœur ou à l'imagination.

Au fond de ces romances, il y avait fort souvent une idée politique. Le Castillan aussi avait ses rêves, mais ce furent des rêves de grandeur nationale. Et qu'ils étaient audacieux, ces rêves! Que le Castillan y croyait hardiment! Ce qu'il avait rêvé devint pour lui la réalité même. Ferdinand Ier avait fait de grandes choses: il avait arraché aux Maures une grande partie du Portugal, il avait été sur le point de prendre Valence. Mais qu'était-ce que tout cela en comparaison des hauts faits que les poètes, les chanteurs, lui attribuèrent, que lui attribua, à leur exemple, la chronique Alphonsine? L'empereur d'Allemagne, racontent-ils, avait exigé que Ferdinand le reconnût pour son suzerain et lui payât un tribut annuel; le pape et le roi de France avaient appuyé cette demande. Qu'est-ce que Ferdinand fit alors? L'ancien chant de guerre qui se trouve dans la *Crónica rimada*, nous le dit en peu de mots: «En dépit des Français, il passa les Ports d'Aspa; en dépit des rois et des empereurs, en dépit des Romains, il entra dans Paris avec les soldats intrépides de l'Espagne.» Ferdinand rem-

porta la victoire sur les Français, les Italiens, les Allemands, les Flamands, les Arméniens, les Persans et ceux d'outre-mer réunis!

La poésie castillane s'attachait donc à la réalité, en ce sens qu'elle n'aspirait ni à l'idéal ni à l'infini; mais elle n'en imprimait pas moins à la réalité un caractère poétique; elle en relevait les couleurs de manière à faire disparaître les couleurs primitives; le prisme dont elle se servait, rendait les objets méconnaissables, et là où elle disait Ferdinand, elle aurait pu dire tout aussi bien Roland ou Olivier. Ces deux noms-là appartenaient à un âge éloigné et à peu près mythique; mais Ferdinand appartenait à l'histoire, au XI[e] siècle, et le chant guerrier qui célèbre ses exploits, est du siècle suivant. Ainsi un temps, comparativement parlant fort restreint, avait suffi pour transformer un roi historique en un roi semi-fabuleux. C'est là un phénomène bien digne d'attirer l'attention, et particulier à l'Espagne. Nulle part ailleurs, un roi du XI[e] siècle n'a été métamorphosé comme l'a été Ferdinand. Et pourtant il n'était pas pour le peuple le grand héros du XI[e] siècle: ce grand héros était le Cid.

Il l'était déjà devenu un demi-siècle après sa mort. Nous possédons à ce sujet un témoignage irrécusable, celui du biographe d'Alphonse VII, qui écrivait peu de temps après la mort de ce monarque, c'est-à-dire peu de temps après l'année 1157. Dans le catalogue qu'il donne des chevaliers qui assistèrent au siège d'Almérie, cet auteur parle d'abord d'Alvar Rodriguez, le petit-fils d'Alvar Fañez, puis de ce dernier, qu'il met sur la même

ligne que Roland et Olivier, et enfin, voulant le louer encore davantage, il ajoute ces paroles: «Rodrigue lui-même, celui qu'on appelait toujours *Mon Cid*, au sujet duquel on chante qu'il n'a jamais été vaincu, qui dompta les Maures ainsi que nos comtes, — ce Rodrigue vantait Alvar et se mettait au-dessous de lui. Mais je dis en vérité (et jamais on n'en jugera autrement) que *Mon Cid* fut le premier et Alvar le second[1].»

Mais pourquoi le Cid est-il devenu le héros des poésies populaires? On dirait qu'il était peu propre à le devenir, lui, l'exilé, qui passa les plus belles années de sa vie au service des rois arabes de Saragosse; lui qui ravagea de la manière la plus cruelle une province de sa patrie; lui, l'aventurier, dont les soldats appartenaient en grande partie à la lie de la société musulmane, et qui combattait en vrai soudard, tantôt pour le Christ, tantôt pour Mahomet, uniquement occupé de la solde à gagner et du pillage à faire; lui, ce Raoul de Cambrai, qui viola et détruisit mainte église; lui, cet homme sans

---

1) Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus,
De quo cantatur, quod ab hostibus haud superatur,
Qui domuit Mauros, Comites domuit quoque nostros,
Hunc extollebat, se laude minore ferebat;
Sed fateor verum, quod tollet nulla dierum,
Meo Cidi primus fuit, Alvarus atque secundus.

J'ai adopté la correction: sed fateor verum (au lieu de virum, comme porte l'édition); elle est de M. Gaston Paris (*Hist. poétique de Charlemagne*, p. 491), qui lit aussi avec raison: fateor sine crimine verum (pour rerum) dans le vers 216. D'autres changements proposés par ce savant me semblent inadmissibles, et s'il avait lu, non-seulement les dix-sept vers qu'il cite, mais tout le poème, il aurait remarqué 1° que le versificateur pèche très souvent contre la quantité, et 2° qu'il ne compose des vers léonins que lorsqu'il trouve des assonances.

foi ni loi, qui procura à Sancho de Castille la possession du royaume de Léon par une trahison infâme, qui trompait Alphonse, les rois arabes, tout le monde, qui manquait aux capitulations et aux serments les plus solennels; lui qui brûlait vifs ses prisonniers ou les faisait déchirer par ses dogues! Auraient-ils donc raison, ceux qui pensent que le peuple, dans le choix de ses héros, a fort peu de souci de la réalité, et que les grandes renommées recèlent presque toujours un contresens ou un caprice?

Le fait est que ce que la moralité moderne condamnerait dans la conduite du Cid, était jugé tout autrement par ses contemporains. Le sacrilège en temps de guerre était alors fort commun, et ceux qui s'en rendaient coupables, tels que Raoul de Cambrai et le roi Alphonse le Batailleur [1], ne perdaient pas cependant leur réputation. L'humanité envers des ennemis d'une autre religion était rare au contraire. Pour les chrétiens, les musulmans étaient à peine des hommes. «Si quelqu'un, dit Sancho d'Aragon dans les *Fueros* de Jaca, donnés en 1090 [2], si quelqu'un a reçu en gage de son voisin un (esclave) sarrasin, qu'il l'envoie dans mon palais et que le maître de l'esclave donne à celui-ci du pain et de l'eau, *parce que c'est un homme et qu'il ne doit pas jeûner* (c'est-à-dire, mourir de faim ou de soif) *comme une bête.*» Ceci est sans doute une ordonnance fort humaine; mais quelle idée le peuple se formait-il d'un mu-

1) Voyez *Historia Compostellana* (*Esp. sagr.*, t. XX), p. 117, 150.
2) *Apud* Llorente, *Prov. Vascong.*, t. III, p. 456.

sulman, là où de telles lois, de telles admonitions, étaient nécessaires? Le patriotisme était une vertu entièrement inconnue; la langue n'avait pas même un mot pour exprimer cette idée. Un chevalier espagnol du moyen âge ne combattait ni pour sa patrie ni pour sa religion: il se battait, comme le Cid, «pour avoir de quoi manger,» soit sous un prince chrétien, soit sous un prince musulman, et ce que le Cid a fait, les plus illustres guerriers, sans en excepter les princes du sang, l'ont fait avant et après lui. Son contemporain et son ennemi, Garcia Ordoñez, le second personnage de l'État, passa au service des Almoravides après la bataille de Salatricès, en 1106 [1], et deux siècles et demi plus tard, un autre prince du sang, don Juan Manuel, le célèbre auteur du *Comte Lucanor*, combattit le roi avec des troupes musulmanes. «Il y a, dit avec raison un auteur du XVIe siècle, bien peu de chroniques espagnoles où on ne lise que des infants de Castille et de Portugal, de grands seigneurs et des chevaliers chrétiens ont servi dans les armées des Maures,» et il en donne quantité d'exemples [2]. La ruse et la perfidie étaient à l'ordre du jour, et sous ce rapport les Espagnols avaient profité un peu trop de leur commerce avec les Arabes. *Al-harbo khod'aton*, *faire la guerre*, *c'est tromper*, avait dit le Prophète de la Mecque, et les héros arabes ne se piquaient nullement de véracité. Ainsi le célèbre Mohallab, celui

1) Pierre de Léon, *apud* Sandoval, fol. 96, col. 1.
2) Pedro Barrantes Maldonado, *Illustraciones de la casa de Niebla* (publié dans le *Memor. hist. esp.*, t. IX), p. 58—61.

dont on lisait les faits et gestes à Rodrigue et que ce dernier admirait tant[1], était surnommé *le Menteur*, et les écrivains arabes, loin de blâmer sa mauvaise foi, s'expriment en ces termes: «En théologien instruit qu'il était, Mohallab connaissait les paroles du Prophète qui disent: chaque mensonge sera compté pour tel, à l'exception de trois: le mensonge que l'on fait pour réconcilier deux personnes qui se querellent; celui de l'époux envers son épouse quand il lui promet quelque chose, et celui du capitaine en temps de guerre[2].» Dans l'Espagne chrétienne, on ne pensait pas autrement, et même le Cid idéalisé, celui de la Chanson, est un homme qui a souvent recours à la ruse. Il trompe aux cortès les infants de Carrion quand il leur redemande ses deux épées; il trompe les deux juifs de Burgos, Rachel et Vidas, car, ayant emprunté d'eux six cents marcs, il leur donne pour gage deux lourdes caisses pleines de sable, dans lesquelles il prétend avoir laissé ses trésors, et qu'il leur recommande de ne point ouvrir d'une année. Un poète moderne fait dire à la fille du Cid à cette occasion:

L'or de votre parole était dedans.

Mais telle n'était pas l'idée du vieux jongleur, qui raconte seulement cette aventure pour montrer que le Cid était un homme fin et rusé, car nulle part il ne dit que son héros ait jamais rendu aux juifs l'argent qu'il leur avait emprunté.

Il ne faut donc pas demander au Cid de la réalité ces

1) Voyez plus haut, p. 23.
2) Ibn-Khallicân, Fasc. IX, p. 47, 48.

sentiments d'humanité, de désintéressement, de loyauté et de patriotisme qui ne sont nés que longtemps après lui. Le Cid avait les idées et les vertus de son temps, les vertus guerrières surtout, un mélange de ruse et d'audace, de prudence et d'intrépidité, qualités qu'Ibn-Bassâm a nettement dessinées et à cause desquelles il appelle Rodrigue «un des miracles du Seigneur.» Il était d'ailleurs le plus puissant chef du XIe siècle, et le seul qui eût conquis pour lui-même une principauté. C'est par là qu'il frappa l'imagination populaire; mais ce qui contribua plus que toute autre chose à le rendre cher aux Castillans, presque toujours en révolte contre leurs maîtres [1], les rois de Léon, qui pour eux étaient des étrangers, c'est que, de même que Bernardo del Carpio et Ferdinand Gonzalez, ces deux autres héros de leur poésie, il avait combattu son souverain. Le reste n'importait guère; les mœurs étaient encore trop rudes pour qu'on pût apprécier des qualités morales d'un ordre plus élevé. Aussi le Cid que nous devons étudier à présent, celui de la Crónica rimada, ce romancero et ce cancionero du XIIe siècle, a pour nous aussi peu d'attrait que celui de la réalité. Considérant comme une vertu ce que nous regarderions comme un défaut, les plus anciens poètes castillans se sont plu à exagérer la fierté de Rodrigue; ils ont fait de lui un chef altier et violent,

---

1) Castellæ vires (i. e. viri) per sæcula fuere rebelles;
Inclita Castella, ciens sævissima bella,
Vix cuiquam Regum voluit submittere collum;
Indomite vixit, cœli lux quamdiu luxit.
Chronique d'Alphonse VII.

qui traite son roi avec un écrasant mépris, et dans leur haine de la royauté, ils ont présenté ce roi, auquel ils donnent le nom de Ferdinand, comme un personnage ridicule, qui pâlit devant une épée et dont l'incapacité est complète. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans la Crónica rimada:

Quand le messager du roi arriva à Bivar, don Diégo était à table. Le messager lui parla ainsi: «Je m'humilie devant vous, seigneur! Je vous apporte un bon message. Le brave roi don Ferdinand désire vous voir, vous et votre fils. Voici les lettres qu'il a signées et que je vous apporte. S'il plaît à Dieu, Rodrigue occupera bientôt un rang élevé.»

Don Diégo examina les lettres et pâlit. Il soupçonna que le roi voulait le tuer à cause de la mort du comte [1].

(Romance.) «Écoutez-moi, mon fils, dit-il, et faites attention à mes paroles: je crains ces lettres, je crains qu'elles ne recèlent une trahison, car telle est l'infâme coutume des rois. Le roi que vous servez, il faut le servir sans jamais le tromper; mais gardez-vous de lui comme d'un ennemi mortel. Mon fils, allez à Faro où se trouve votre oncle Ruy Laïnez; moi, j'irai à la cour, et si le roi me tue, vous et vos oncles pourrez me venger.»

Rodrigue lui répondit:

«Non, il n'en sera point ainsi! Partout où vous irez, je veux aller aussi, moi! Bien que vous soyez mon père, je veux vous donner un conseil. Faites vous accompagner de trois cents cavaliers, et donnez-les moi quand nous serons arrivés à la porte de Zamora. — Eh bien, dit alors don Diégo, mettons-nous en route!»

Ils partent pour Zamora. A la porte de la ville, là où coule

1) Don Gomez de Gormaz.

le Duero, les trois cents s'arment; Rodrigue en fait de même; puis les voyant tous armés: «Écoutez-moi, leur dit-il, amis, parents et vassaux de mon père! Protégez votre seigneur sans ruse et sans tromperie! Si vous voyez que l'alguazil veuille l'arrêter, tuez l'alguazil à l'instant même! Que le roi ait un jour aussi triste que l'auront les autres qui sont là! On ne pourra nous appeler traîtres pour avoir tué le roi, car nous ne sommes pas ses vassaux, et Dieu veuille que nous ne le soyons jamais! C'est le roi qui serait traître s'il tuait mon père!» (Fin de la romance.)

Les spectateurs disaient: «Voilà celui qui a tué le brave comte! [1]» Mais lorsque Rodrigue jeta les yeux sur eux, ils reculèrent tous, car ils avaient grandement peur de lui.

Tous les chevaliers mirent pied à terre pour baiser la main au roi; Rodrigue seul resta en selle. Alors son père parla; vous ouïrez ce qu'il dit: «Venez, mon fils, venez baiser la main au roi, car il est votre seigneur et vous êtes son vassal.» Quand Rodrigue entendit ces paroles, il se sentit blessé; la réponse qu'il donna, fut celle d'un homme déterminé. «Si un autre m'avait dit cela, il me l'aurait déjà payé; mais puisque c'est vous, mon père, qui me l'ordonnez, je le ferai de bon cœur.» Il fléchit donc les genoux pour baiser la main au roi [2]; mais voyant sa longue épée, le roi eut peur et s'écria: «Emmenez ce démon!» Alors Rodrigue dit: «J'aimerais mieux ressentir la plus vive des souffrances que de vous voir mon seigneur. Mon père vous a baisé la main, mais j'en suis extrêmement fâché!»

Plus tard, quand Rodrigue a remporté une victoire et que Ferdinand lui demande la cinquième partie du

---

1) Voyez plus haut, p. 100, dans la note.

2) Dans la Crónica, il manque quelques vers après le vers 404. J'ai emprunté ceux que je donne à la romance "Cabalga Diego Lainez."

butin: «A quoi pensez-vous? lui répond-il; je donnerai cela à mes soldats qui l'ont bien mérité.» Alors Ferdinand le prie de lui céder au moins le roi maure qu'il a fait prisonnier. «Du tout, réplique le Castillan; quand un gentilhomme en a fait captif un autre, il ne doit pas le déshonorer;» et le roi maure devient son vassal à lui, son vassal qui lui paie tribut, comme Câdir le faisait au Cid de la réalité, et qui se bat vaillamment sous sa bannière.

Dans la suite de la Crónica, c'est Rodrigue qui fait tout; Ferdinand, qui lui dit: «Gouvernez mes États comme vous l'entendrez,» n'est qu'une pitoyable marionnette dont il tient les fils. Sommé par l'empereur d'Allemagne de reconnaître sa suzeraineté, Ferdinand ne sait que faire. «On voit que je suis jeune et sans talents, s'écrie-t-il, c'est pour cela qu'on me traite avec tant d'arrogance. J'enverrai chercher mes vassaux, c'est ce qui me semble le meilleur, et je leur demanderai si je dois payer un tribut.» Puis, quand la bataille va s'engager contre les forces réunies de l'Europe, il se lamente comme un enfant sans que personne fasse attention à ses doléances, et c'est Rodrigue qui gagne la bataille. Plus tard, les alliés prennent Rodrigue pour le maître, et le pape lui offre même la couronne d'Espagne. Cependant Rodrigue traite ce dernier de la même manière dont il traite son roi, témoin cette romance [1]:

Le saint-père a appelé le noble roi Ferdinand à un concile qui se tiendrait à Rome, afin qu'il lui fît hommage. Accom-

1) «A concilio dentro en Roma.»

pagné du Cid, Ferdinand se rendit directement à Rome, et alla baiser courtoisement la main au pape; le Cid et ses chevaliers y arrivèrent aussi successivement. Don Rodrigue était entré dans l'église de Saint-Pierre, où il vit les sept trônes des sept rois chrétiens; il vit celui du roi de France à côté de celui du saint-père, et un degré plus bas, celui du roi son seigneur. Il alla à celui du roi de France et le renversa d'un coup de pied; le trône était fait d'ivoire, il le brisa en quatre pièces; puis il prit le trône de son roi et le posa sur le degré le plus élevé. Un duc honoré, celui de Savoie, dit alors: «Soyez maudit, Rodrigue, et excommunié par le pape, parce que vous avez déshonoré le meilleur et le plus noble des rois!» Quand le Cid eut entendu ces paroles, il répondit ainsi: «Laissons là les rois, duc! Si vous vous sentez offensé, terminons l'affaire entre nous deux.» Il s'approcha du duc et lui asséna un violent coup de poing. Le duc, sans lui répondre, resta fort tranquille. Informé de ce qui s'était passé, le pape excommunia le Cid. Quand celui de Bivar le sut, il se prosterna devant le pape. «Donnez-moi l'absolution, pape, dit-il, sinon vous me le paierez cher!» Le pape, en père clément, lui répondit avec beaucoup de modération: «Je te donne l'absolution, don Ruy Diaz, je te donne volontiers l'absolution, et j'espère qu'à ma cour tu seras courtois et tranquille.»

Cette romance n'est pas la seule où Rodrigue montre ce caractère hautain et indiscipliné qu'il a dans la Crónica rimada. Une autre, qui, dans sa forme actuelle, à en juger par la description des costumes, n'est pas une des plus anciennes, mais dont l'inspiration me semble remonter à une haute antiquité, est conçue en ces termes:

Dans Santa Agueda de Burgos, où jurent les gentilshom-

mes, on reçut le serment d'Alphonse après la mort de son frère. Un crucifix à la main, le brave Cid lui fit prêter serment sur un verrou de fer, sur une arbalète de bois et sur les Évangiles. Les paroles qu'il prononce sont si fortes, qu'elles font peur au brave roi.

«Que des vilains te tuent, Alphonse, et encore des vilains des Asturies et non de la Castille; qu'ils te tuent avec des bâtons ferrés, non avec des lances ni avec des dards, avec des couteaux à manches de corne, non avec des poignards dorés; qu'ils portent des sabots, non des souliers à lacet; qu'ils soient vêtus de manteaux rustiques, non de manteaux de Courtrai ou de soie frisée, de chemises d'étoupe, non de chemises de toile de Hollande brodées; que chacun d'eux soit monté sur une ânesse, non sur une mule ni sur un cheval; qu'ils se servent de brides de corde, non de brides de cuir bien tanné; qu'ils te tuent dans les champs, non dans une ville ni dans un village; qu'ils t'arrachent enfin le cœur encore palpitant, si tu ne dis pas la vérité au sujet de ce qu'on te demande, à savoir si tu as pris part ou non à la mort de ton frère.»

Les serments étaient si forts que le roi hésita à les prêter; mais un chevalier, l'ami le plus intime du roi, lui dit: «Prêtez le serment, brave roi, n'en soyez pas en peine, car jamais un roi ne fut parjure, ni un pape excommunié.»

Le brave roi jura donc qu'il n'avait pris aucune part à la mort de son frère; mais à l'instant même il dit rempli d'indignation: «Tu as fait mal, ô Cid, de me faire prêter ce serment, car plus tard tu devras me baiser la main! — Baiser la main à un roi, n'est point pour moi un honneur. — Éloigne-toi de mes terres, Cid, mauvais chevalier, et n'y retourne pas d'aujourd'hui à un an. — Cela me plaît, dit le brave Cid, cela me plaît beaucoup, parce que c'est le premier ordre que tu donnes pendant ton règne. Tu m'exiles pour un an, je m'exile pour quatre.»

Le brave Cid part volontiers pour son exil; il prend avec lui trois cents cavaliers, tous gentilshommes, tous jeunes gens; chacun d'eux porte au poing une lance au fer fourbi, chacun d'eux porte un bouclier orné de houppes de couleur, et le Cid ne manqua pas de trouver une terre où il pût établir son camp.

Ce Cid, qui brave son roi et qui se moque du pape, ne respecte pas plus les saints lieux que le Cid de la réalité: il entre par force dans une église où un comte qu'il poursuivait avait cherché un asile, et il tire son ennemi de derrière l'autel. Il ne faut pas lui demander des sentiments élevés ou tendres. Peut-être le Cid de la réalité n'a-t-il jamais aimé; il est certain du moins que son mariage avait été un mariage dicté par la politique, et non un mariage d'inclination; mais d'un autre côté, rien ne nous autorise à supposer qu'il ait traité son épouse de la manière dont il la traite dans les anciennes poésies castillanes que je vais traduire. Elles racontent de quelle manière le comte don Gomez de Gormaz, le père de Chimène, fut tué, et elles sont extrêmement remarquables, non-seulement sous le rapport de l'étude des mœurs, mais aussi sous celui de l'art:

Le pays était tranquille, nulle part il n'y avait guerre.

Le comte don Gomez de Gormaz, toutefois, se mit à faire du tort à Diégo Laïnez; il frappa ses bergers et lui ravit son troupeau.

Répondant incessamment à l'appel, Diégo Laïnez arriva à Bivar, et envoya avertir ses frères.

Aux premiers rayons du soleil, ils chevauchèrent tous vers Gormaz. Ils brûlèrent le faubourg et le chemin de ronde;

ils traînèrent avec eux les paysans du comte et tout ce qu'il possédait, s'emparèrent des troupeaux qui paissaient dans la campagne, et, voulant faire au comte un affront encore plus cruel, ils enlevèrent ses blanchisseuses qui lavaient du linge au bord de l'eau.

Ils avaient déjà battu en retraite lorsque le comte, accompagné de cent chevaliers gentilshommes, sortit à leur poursuite, et, défiant à grands cris le fils de Laïn Calvo:

« Rendez la liberté à mes lavandières, dit-il, fils de l'alcalde citadin! Ah! vous n'oseriez pas m'attendre si nous étions égaux en nombre! »

Voyant que le comte s'échauffait, Ruy Laïnez, le seigneur de Faro, s'écria: « Cent contre cent, nous vous combattrons volontiers, et à un pouce de distance! »

On se promet sous serment de se battre à jour fixe. Ceux de Bivar rendent au comte ses lavandières et ses paysans, mais non pas ses troupeaux, car ils voulaient les retenir en échange de ce que le comte leur avait enlevé.

Neuf jours s'étant écoulés, on se met en selle.

(Romance.) Il avait douze ans, pas encore treize; jamais il ne s'était trouvé dans une bataille, mais il brûlait d'y assister. Il se compte parmi les cent combattants, que son père le voulût ou non. Lorsqu'on se fut rangé en bataille et que le combat commença, les premiers coups furent les siens et ceux du comte don Gomez. Rodrigue tua le comte, car celui-ci ne put l'en empêcher; puis, poursuivant les ennemis, il fit prisonniers deux fils du comte, malgré qu'ils en eussent; c'étaient Ferdinand Gomez et Alphonse Gomez, qu'il emmena à Bivar.

Le comte avait trois filles dont aucune n'était encore mariée. Quand elles surent que leurs frères étaient pris et que leur père était tué, elles revêtirent des habits noirs et se couvrirent entièrement de voiles. Elles sortent de Gormaz et se

rendent à Bivar. Don Diégo les voit venir, et va à leur rencontre.

« D'où sont ces nonnains? que me veulent-elles? »

« Nous vous le dirons, seigneur, car nous n'avons nul motif pour vous le cacher. Nous sommes filles du comte don Gomez, et vous l'avez fait tuer. Vous nous avez enlevé nos frères, et vous les retenez ici prisonniers. Et nous, nous sommes des femmes, il n'y a personne pour nous défendre. »

Alors don Diégo dit: « Ce n'est pas moi que vous devez accuser; demandez à Rodrigue s'il veut vous rendre vos frères. Par le Christ! je n'en serai point fâché. »

Rodrigue entendit ces paroles, et il parla ainsi:

« Vous faites mal, seigneur, de refuser une juste demande. Je serai un fils digne de vous, digne de ma mère. Par charité, seigneur, faites attention à ce qui se passe dans le monde! Ce que fit le père n'est pas la faute des filles. Rendez-leur leurs frères, car elles ont grandement besoin d'eux; vous devez vous montrer clément envers ces dames. »

Alors don Diégo dit:

« Mon fils, ordonnez qu'on les leur rende! »

On délivre les frères, on les rend aux dames.

Quand ils se virent dehors et en sûreté, ils parlèrent ainsi:

« Nous accorderons un délai de quinze jours à Rodrigue et à son père; puis nous viendrons les brûler, de nuit, dans le château de Bivar. »

Chimène Gomez, la plus jeune des sœurs, dit alors:

« Modérez-vous, mes frères, pour l'amour de Dieu! J'irai à Zamora porter plainte au roi don Ferdinand; ce sera pour vous le parti le plur sûr, et le roi vous donnera satisfaction. »

Chimène Gomez monte à cheval; trois demoiselles l'accompagnent ainsi que des écuyers qui doivent veiller sur elle.

Elle arrive à Zamora, où se tient la cour du roi. Les yeux baignés de larmes et demandant pitié:

«Roi, je suis une dame infortunée, ayez compassion de moi! Quand je demeurai orpheline de la comtesse ma mère, j'étais bien petite encore. Un fils de Diégo Laïnez m'a fait beaucoup de mal: il m'a enlevé mes frères, il a tué mon père! A vous qui êtes roi je viens porter plainte. Seigneur, par grâce, faites-moi rendre justice!»

Le roi était fort en peine. «Mes royaumes sont en grand péril, dit-il; la Castille se révoltera, et alors, malheur à moi!»

Quand Chimène Gomez l'eut entendu parler ainsi, elle lui baisa les mains. «De grâce, seigneur, dit-elle, ne m'en veuillez pas de ce que je vais vous proposer. Je vous fournirai le moyen de maintenir en paix la Castille et vos autres royaumes: donnez-moi pour mari Rodrigue, celui qui a tué mon père.»

On ne peut se tromper sur le motif qui porte Chimène à solliciter du roi la faveur de prendre Rodrigue pour époux. Ce qui l'engage à le faire, ce n'est pas un sentiment d'admiration romanesque, mais c'est le désir d'empêcher une guerre civile. Elle n'aime pas Rodrigue, mais avec ce dévouement que peut-être la femme seule sait pratiquer, elle se sacrifie, et elle se flatte que le farouche Rodrigue s'adoucira quand il connaîtra le mobile de sa conduite. Mais Rodrigue comprend-il ces sentiments, les apprécie-t-il? Loin de là. Quand Ferdinand l'a fiancé à Chimène: «Seigneur, s'écrie-t-il rempli de colère, vous m'avez fiancé contre ma volonté; mais je jure par le Christ que je ne reverrai pas cette femme avant d'avoir remporté cinq victoires!» Et il s'en va guerroyer, batailler, frapper d'estoc et de taille, sans se soucier de Chimène, dont il n'est plus question dans la suite du récit.

Avions-nous tort de dire que le Cid de la poésie du XIIe siècle n'est pas plus aimable que celui de la réalité?

II.

Un chevalier qui sait se battre mieux qu'aucun autre, qui est le protecteur et le gouverneur de son roi quand il ne le combat pas, qui pousse la franchise et la vigueur d'âme jusqu'à la rudesse et la brutalité, qui reste inaccessible aux sentiments tendres, et qui, dans l'occasion, ne se fait point scrupule de violer un lieu saint, tel avait été l'étrange idéal de la féodalité guerrière du XIIe siècle. Mais lorsque les sentiments publics commencèrent à s'épurer et à s'ennoblir, un héros dont les qualités morales étaient si peu développées devait cesser de plaire, et alors il était dans la nature des choses qu'un Cid plus noble, plus digne et plus loyal remplaçât l'autre. L'auteur de la chanson de geste le créa

A l'époque où il écrivit, c'est-à-dire dans l'année 1207, les sentiments chevaleresques s'éveillaient et les mœurs avaient déjà beaucoup gagné en douceur et en noblesse. Toutefois les masses n'étaient pas encore capables de concevoir un héros tel que le Cid l'est dans la Chanson; il fallait pour cela un esprit supérieur, et l'auteur de la Chanson a bien montré qu'il était fort au-dessus de son temps. Son poème est un véritable chef-d'œuvre, et si l'on n'y trouve pas cette allure vive et franche qui charme et qui attache dans les poèmes recueillis par le compilateur de la Crónica rimada, il présente en revan-

che, dans le ton général du récit, quelque chose de grave, de solennel et d'homérique. Le plan est combiné avec art, et cependant il est si simple, si naturel, que des écrivains renommés ont pris ce poème, qui est presque entièrement une œuvre d'imagination, pour un récit historique, et le poète pour un chroniqueur qui rapporte les événements sans y rien changer.

Le Cid de la Chanson a bien gardé quelque chose de l'ancien Cid: il est fin et rusé, il se bat «pour avoir de quoi manger,» il vit à augure; mais au reste, c'est un tout autre homme. Il est bon chrétien; dans chaque conjoncture difficile, il adresse de ferventes prières à l'Éternel; après chaque victoire, il se répand en actions de grâces; aussi jouit-il de la protection divine: lorsque, navré de douleur, il s'apprête à quitter sa patrie, l'ange Gabriel lui apparaît en songe pour le consoler et lui prédire un avenir heureux. Il sert sa patrie et son roi avec un entier dévouement. Alphonse lui a fait du tort en l'exilant; telle est du moins l'opinion des habitants de Burgos qui s'écrient au moment où il traverse leur ville: «O Dieu! que n'as-tu donné à ce bon vassal un bon seigneur!» mais le Cid lui-même n'accuse pas Alphonse; c'est à l'entourage du roi qu'il impute le malheur qui l'a frappé, et, loin de braver son souverain, il tâche de désarmer sa colère par une conduite digne et loyale. Quand il apprend qu'Alphonse s'est mis en marche pour lui arracher ses conquêtes, il les abandonne en disant qu'il ne veut pas combattre contre son seigneur. Au lieu que l'autre Cid, celui des poésies du XIIe siècle, ne cesse de répéter à son roi

qu'il n'est point son vassal, celui-ci saisit chaque occasion pour assurer qu'il l'est. Aussi souvent qu'il a remporté une victoire, il envoie à Alphonse un magnifique présent; et quand le roi, qui s'est enfin laissé fléchir, vient lui rendre visite à Valence, il le reçoit avec la plus profonds humilité: il s'agenouille devant lui, il touche l'herbe de ses dents, il verse des larmes de joie. A l'égard de ses ennemis comme envers ses propres soldats, il est un modèle de bonté et de générosité. Aussi quand il quitte une forteresse qu'il a conquise, les Maures le bénissent en pleurant et en l'assurant que, partout où il ira, leurs prières l'accompagneront. Il se laisse aisément émouvoir, toucher, attendrir, et il ne regarde pas comme au-dessous de lui de laisser éclater ses chagrins au dehors. Il pleure quand il est forcé de quitter le château de ses pères, il échange des paroles vraiment touchantes avec Chimène au moment où il va partir pour l'exil:

Devant le Campéador, doña Chimènè plie les genoux, ses yeux sont pleins de larmes, elle veut lui baiser les mains. « Ayez pitié de nous, s'écrie-t-elle, ô Campéador, vous qui naquîtes dans une heure propice, vous que des calomniateurs ont fait exiler! Ayez pitié de nous, Cid, héros accompli! Me voici devant vous moi et vos filles, qui sont encore si jeunes et si petites! Je le sais bien, vous allez nous quitter, et qui sait si de la vie nous nous reverrons? Pour l'amour de la sainte Vierge, venez-nous en aide! » Le Cid porte ses mains sur sa barbe touffue; puis il prend ses filles dans ses bras et les serre sur son cœur, car il les aime bien; ses yeux se remplissent de larmes et il soupire fortement. « Ah! doña Chimène, dit-il, mon épouse accomplie, vous que

j'aime comme j'aime ma propre âme! oui, vous dites vrai, oui, nous devons nous séparer, et nul ne sait si de la vie nous nous reverrons. Je dois partir et vous devez rester ici. Plaise à Dieu et à la Vierge Marie que je puisse encore marier mes filles, et que je jouisse encore de quelques jours de bonheur; et vous, femme honorée, ayez souvenance de moi!»

En vrai père de famille, le Cid de la Chanson se préoccupe constamment du mariage de ses deux filles, doña Elvira et doña Sol; ce mariage est son idée favorite, et c'est aussi le sujet principal du poème. Maître de Valence, il a déjà formé le projet de choisir parmi ses propres vassaux des époux dignes d'elles, lorsque Alphonse lui propose pour gendres les deux infants de Carrion, Ferdinand et Diégo[1]. «Je te rends grâces de ceci, Jésus-Christ, mon Seigneur! s'écrie-t-il alors; j'ai été exilé, mes fiefs m'ont été repris, ce que j'ai, je l'ai gagné à force de fatigues. Je te remercie, mon Dieu, de ce que j'ai reconquis la faveur du roi, et de ce qu'il me demande mes filles pour les infants de Carrion.» Cependant, quoique les infants soient de haut lignage et qu'ils aient beaucoup d'influence à la cour, le Cid répugne à s'allier avec eux, car il ne les croit pas propres à rendre ses filles heureuses, et s'il consent à la proposition du roi, il ne le fait que par respect pour son souverain. Le double mariage a lieu; mais l'événement montra que l'antipathie du Cid était fondée: les infants de Carrion, qui n'avaient demandé la main de doña Elvira et de doña Sol que parce ces dames étaient

1) Voyez sur ces personnages la note dans l'Appendice, nº XXXIII.

de riches partis, étaient vains, orgueilleux, perfides, cruels et même lâches, comme ils le prouvèrent un jour que le lion du Cid fut sorti de sa cage. Voici cette scène que le vieux poète a peinte d'une manière admirable:

Mon Cid demeurait à Valence avec tous ses vassaux, et auprès de lui se trouvaient ses deux gendres les infants de Carrion. Il était étendu sur un lit de repos, il dormait, le Campéador. Une aventure bien fâcheuse, sachez-le, eut lieu alors: le lion rompit ses chaînes et sortit de sa cage. Ceux qui se trouvent au milieu de la cour sont remplis de crainte; les compagnons du Campéador passent leurs manteaux au bras en guise de bouclier; ils entourent le lit de repos et se tiennent près de leur seigneur. Ferdinand Gonzalez ne sait où se cacher, car il ne voit ouverte ni chambre ni tour; sa peur est si grande qu'il se glisse sous le lit de repos. Diégo Gonzalez s'échappe par la porte en s'écriant: «Jamais je ne reverrai Carrion!» Tremblant de tous ses membres, il se cache derrière l'arbre d'un pressoir; il salit entièrement son manteau et sa cotte d'armes.

Alors s'éveilla celui qui naquit à l'heure propice. Voyant son lit entouré de ses braves: «Qu'y a-t-il, mes compagnons, que voulez-vous? — Eh, seigneur honoré, le lion nous a donné une alerte!» Mon Cid s'appuya sur le coude, il se leva; le manteau sur les épaules, il alla droit au lion. Quand le lion le vit, il eut honte; devant Mon Cid, il courba la tête. Mon Cid don Rodrigue le prit à la crinière, le ramena à sa cage et l'enferma. Tous les assistants s'en étonnaient; quittant la cour, ils retournèrent au palais.

Mon Cid demanda ses gendres, mais on ne les trouva pas; on les appela, mais on ne reçut pas de réponse; quand on les découvrit et qu'ils arrivèrent, ils étaient pâles. Jamais

vous n'avez entendu des railleries comme celles qui se disaient alors. Mon Cid le Campéador ordonna qu'on en finît avec ces discours moqueurs; mais les infants de Carrion se croyaient cruellement offensés; ils étaient pleins de rage à cause de ce qui leur était arrivé.

Le Cid ayant remporté une grande victoire sur Bucar, les infants, qui avaient reçu une grande part du butin, retournent à Carrion accompagnés de leurs épouses et de Felez Muñoz, un parent de leur beau-père. A Molina, le Maure Abengalvon, allié du Cid, les reçoit très courtoisement et leur montre ses richesses. Les infants forment le dessein de le tuer et de s'emparer de ses trésors; mais un Maure qui comprenait l'espagnol, a entendu ce qu'ils ont dit et en donne avis à son maître. Abengalvon reproche aux infants la trahison qu'ils ont ourdie; mais par respect pour le Cid, il les laisse partir sans les en punir comme ils le méritaient. Arrivés dans la forêt de Corpès, les infants mettent à exécution un infâme projet qu'ils avaient déjà conçu avant de quitter Valence. A la pointe du jour, ils ordonnent à toute leur suite de se mettre en marche, et, se trouvant seuls avec Doña Elvira et Doña Sol, ils leur annoncent que, pour se venger des insultes qu'ils ont eu à essuyer de la part des compagnons du Cid, à l'occasion de l'aventure avec le lion, ils les abandonneront dans la forêt; puis, les ayant dépouillées de leurs robes, ils les battent avec les courroies de leurs éperons. Le sang coule, et à la fin les infants laissent les malheureuses femmes, qui ne peuvent plus crier, en proie aux vautours et aux bêtes féroces.

Elles furent sauvées cependant. De même que tous les autres, Felez Muñoz avait reçu l'ordre de partir au lever de l'aurore; mais n'étant pas tranquille sur le sort de ses cousines, il s'était caché derrière une montagne pour les attendre. Il voit venir les infants, qui parlent de ce qu'ils ont fait, mais qui ne l'aperçoivent pas, et les ayant laissés passer, il retourne dans la forêt où il trouve ses cousines à demi mortes. Il les appelle par leurs noms. A la fin elles ouvrent les yeux, et quand elles ont repris connaissance, il les couvre de son manteau, les place sur son cheval et les conduit en lieu de sûreté.

Quand le Cid eut été informé de ce qui était arrivé, «il médita longtemps en gardant le silence; puis, élevant la main et la portant à sa barbe: Je rends grâces au Christ, le seigneur du monde, s'écria-t-il, puisque les infants de Carrion m'ont fait un tel honneur! Par cette barbe que personne n'a jamais touchée, les infants de Carrion ne jouiront pas de ce qu'ils ont fait; mes filles, je saurai bien les marier!» Ensuite, ses filles étant retournées à Valence, il les embrasse et leur dit en souriant: «Vous voilà arrivées, mes filles! Que Dieu daigne vous préserver du malheur! J'ai consenti à vos mariages parce que je ne pouvais refuser ce que le roi me demandait. Mais qu'il plaise au Créateur qui est au ciel, que dorénavant je vous voie mieux mariées!»

Cette prière fut exaucée: quelque temps après, deux chevaliers se présentent pour épouser doña Elvira et doña Sol, deux chevaliers d'un rang bien plus élevé

que les infants de Carrion, car l'un est l'infant de Navarre, l'autre celui d'Aragon. Ainsi le père voit se réaliser son vœu le plus cher: il est heureux parce que ses enfants le sont, et désormais il peut mourir tranquille.

III.

Dans la chanson de geste, le caractère du Cid a toute la dignité et tout l'éclat que le moyen âge pouvait lui donner, et il est naturel que ce Cid si généreux et si loyal soit devenu pour la nation le plus noble type de l'amour, de l'honneur, de la chevalerie, de la religion et du patriotisme. Aussi le peuple l'enviait-il aux nobles, et il tâchait de se l'approprier, soit en partie, en le faisant noble du côté de son père et vilain du côté de sa mère [1], soit en entier, en faisant de lui le fils d'un marchand de drap [2], d'un meunier [3] ou d'un laboureur [4].

Les poëtes postérieurs n'ont presque rien trouvé à ajouter au caractère du Cid, et les romanceros du XVIe siècle, qui ne comprenaient plus la tradition et qui se trompaient même sur le sens des expressions les plus usitées [5], ont entièrement gâté le héros castillan en fai-

1) *Crónica general*, fol. 280, col. 1 et 2.
2) *Crónica rimada*, vs. 869 et suiv.
3) *Chanson du Cid*, vs. 3389 et suiv.
4) Romance „Tres Cortes armara el Rey.“
5) En voici un exemple: Dans les pièces anciennes, Gomez de Gormaz est surnommé *el conde lozano*, *le comte vigoureux*, *robuste;* mais les romanceros modernes ont pris cet adjectif pour un nom propre (le comte Lozano).

sant de lui un galant beau diseur, de même qu'ils ont gâté Chimène en la présentant comme une dame romanesque et sentimentale. Les moines eurent la main plus heureuse, et leurs légendes se distinguent par une charmante naïveté.

Le Cid ne devint pas le héros favori de tous les moines, comme il devint l'idole de tous les nobles et de tous les paysans, car en général les moines soutenaient la royauté contre la noblesse. Quelquefois, il est vrai, ils se montraient peu respectueux envers les rois, et le langage que l'ancien poète Gonzalo de Berceo prête à Domingo de Silos, quand il parle au roi Garcia, ne diffère pas beaucoup de celui que les chevaliers tiennent dans les romances [1]. Mais ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que les moines parlaient ainsi; d'ordinaire ils étaient pour le roi, qui les protégeait contre la noblesse, et qui rebâtissait leurs cloîtres, souvent pillés et brûlés par les grands seigneurs [2]. Cependant le Cid devint le héros favori des moines d'un seul couvent bénédictin, de celui de Saint-Pierre-de-Cardègne. Là tout rappelait sa mémoire; là se trouvaient son tombeau, sa bannière, son bouclier, sa coupe de cristal violet, la croix qu'il portait sur la poitrine et qui contenait, disait-on, un morceau de la vraie croix, l'un des coffres qu'il laissa en gage aux juifs de Burgos, et plusieurs autres reliques, plus ou moins apocryphes. Non contents de posséder le tombeau du Cid lui-même,

1) *Vida de S. Domingo de Silos*, copla 127 et suiv.
2) Voyez, par exemple, Sandoval, *S. Pedro de Eslonça*, fol. 37.

les moines de Cardègne disputèrent à ceux de Saint-Jean de la Peña l'honneur de posséder celui de Chimène; ils montrèrent même les ossements de cette dame, «mais ils sont si grands qu'ils font peur, dit Sandoval, et ils paraissent plutôt d'un homme que d'une femme.» Ils prétendirent aussi que c'était dans leur église que reposaient le père et la mère du Cid, ses deux filles, son fils Diégo, son gendre Sancho d'Aragon (qui est enterré à Saint-Jean de la Peña et qui n'épousa nullemeni une fille du Cid), son petit-fils, le roi Garcia de Navarre (qui est inhumé dans la cathédrale de Pampelune), l'évêque Jérôme (dont le tombeau est à Salamanque), et enfin le comte don Gomez de Gormaz et son épouse, qui, d'après les romances, furent les parents de Chimène[1]. On le voit: Saint-Pierre-de-Cardègne devint un véritable panthéon, consacré à tous les personnages, réels ou fabuleux, qui avaient eu quelques rapports avec le Cid de la réalité ou avec celui de la poésie populaire; et si cette quantité de tombeaux où reposeraient des individus qui sont enterrés ailleurs ou qui n'ont jamais existé, ne plaide pas trop pour la bonne foi des moines, elle prouve du moins que, parmi eux, la mémoire du Cid était fort en honneur. C'est ce qu'ils montrèrent du reste par leurs légendes.

La plus ancienne de ces légendes paraît être celle du lépreux. On la rencontre déjà dans la *Crónica rimada*[2], et elle se trouve aussi dans la *General*[3]. Il y a quel-

1) Voyez Sandoval, *S. Pedro de Cardeña*, à la fin.
2) Vers 557—579.
3) Fol. 281.

ques légères différences entre ces deux récits, l'auteur de la *Rimada* ayant sans doute suivi la tradition orale, et celui de la *General*, la tradition consignée dans la légende écrite de Cardègne; mais voici la substance des deux narrations.

Étant arrivé à un gué, Rodrigue trouva un lépreux qui s'était enfoncé dans la bourbe, et qui priait les passants de le tirer de là et de l'aider à passer la rivière. Tout le monde fuyait le contact de ce malheureux; mais Rodrigue eut pitié de lui: il le prit par la main, l'enveloppa d'un manteau, le plaça sur un mulet et le conduisit à l'endroit où il allait coucher. A la chute du jour, il le fit asseoir à ses côtés et l'invita à manger avec lui dans la même écuelle, tandis que les autres chevaliers, qui s'imaginaient que la lèpre était tombée dans leurs assiettes, se hâtaient de quitter l'appartement. La nuit venue, Rodrigue partagea son lit avec le lépreux; ils couchèrent côte à côte, enveloppés dans le même manteau. A minuit Rodrigue, qui dormait, fut réveillé par un souffle très fort qu'il sentit passer sur ses épaules. Ne trouvant pas le lépreux et l'ayant appelé en vain, il se leva et alla chercher une lumière; mais le lépreux avait disparu. Rodrigue s'était recouché laissant la lumière allumée, lorsqu'un homme vêtu de blanc se présenta à lui et lui demanda: «Dors-tu, Rodrigue? — Non, répondit le chevalier, je ne dors pas; mais qui es-tu, toi qui répands une telle clarté et une odeur si suave? — Je suis saint Lazare. Sache que le lépreux auquel tu as fait tant de bien et tant d'honneur pour l'amour de Dieu, c'était moi; et pour te récom-

penser, Dieu veut que, chaque fois que tu sentiras le souffle que tu as senti cette nuit, tu conduises à bonne fin toutes les choses que tu entreprendras. Ton honneur croîtra de jour en jour, Maures et chrétiens te craindront, tu seras invincible, et quand tu mourras, tu mourras honorablement.»

Quand on se rappelle quelle aversion les lépreux inspiraient à cette époque, où l'on considérait la lèpre comme un châtiment de Dieu, on ne peut qu'admirer cette touchante légende, tout empreinte de l'esprit de l'Évangile.

Comme on ne se contentait pas d'un seul miracle, on en inventa plusieurs autres. Un moine de Cardègne les consigna par écrit sous le pseudonyme d'Abenalfarax [1], et voici ce qu'il raconte:

Lorsque le Cid, étendu sur son lit, songeait aux moyens de repousser Bucar, le fils du roi de Maroc, qui marchait contre Valence avec une nombreuse armée, il aperçut tout à coup une grande clarté, sentit une odeur suave, et vit devant lui un homme qui portait des vêtements blancs comme de la neige. C'était saint Pierre. «Je viens t'annoncer, dit-il, qu'il ne te reste que trente jours à vivre; mais Dieu veut te faire la grâce que tes compagnons mettent en déroute le roi Bucar, et qu'étant déjà mort, tu sois cependant vainqueur dans cette bataille. Dieu t'enverra saint Jacques pour t'aider; mais auparavant tu feras pénitence de tous tes péchés. Pour l'amour de moi et à cause du respect que tu as tou-

1) Voyez plus haut, p. 51—53.

jours eu pour mon église qui se trouve sur les bords de l'Arlanza [1], Jésus-Christ veut qu'il t'arrive ce que je t'ai dit.» Fort joyeux de ce qu'il venait d'entendre, le Cid se leva pour aller baiser les pieds à l'apôtre, mais celui-ci lui dit: «Ne te donne point de peine, car tu ne pourrais arriver jusqu'à moi; mais sois convaincu que tout ce que je t'ai annoncé arrivera.» Cela dit, l'apôtre remonta au ciel.

Le lendemain matin, le Cid rassembla tous ses chevaliers dans le château et leur dit: «Je n'ai plus que trente jours à vivre; j'en suis bien sûr, car déjà depuis sept nuits, des visions me poursuivent; je vois mon père Diégo Laïnez et mon fils Diégo Ruyz, et chaque fois qu'ils m'apparaissent, ils me disent: — Vous êtes resté bien longtemps ici; venez nous rejoindre dans le séjour des bienheureux! — Or, vous savez que le roi Bucar vient vous attaquer avec des forces si grandes, que vous ne pourriez défendre Valence; mais avec le secours de Dieu, vous le vaincrez en bataille rangée; doña Chimène sera sauvée ainsi que vous tous, et avant de vous quitter, je vous dirai ce que vous avez à faire.» Quand il eut fini de parler, il se sentit malade. Néanmoins il alla à l'église de Saint-Pierre, et en présence des chevaliers, des dames et du peuple, il confessa tous ses péchés et toutes ses erreurs à l'évêque Jérôme, qui lui donna l'absolution après lui avoir imposé une pénitence. Puis il dit adieu à tout le monde, et, étant rentré dans le château, il se mit au lit pour ne plus se relever. Cha-

1) Saint-Pierre-de-Cardègne.

que jour il se sentait plus faible, et quand il ne lui resta que sept jours à vivre, il fit appeler Chimène et Gil Diaz, et les pria de lui donner le baume et la myrrhe dont le grand soudan de Perse, qui avait entendu parler de ses exploits, lui avait fait cadeau. Il prit une cuillerée de ces substances, qu'il mêla, dans une coupe d'or, avec de l'eau rose. Depuis lors il ne prit d'autre nourriture qu'une cuillerée de baume et de myrrhe par jour; sa chair en devint plus belle et plus fraîche, mais ses forces diminuèrent de plus en plus.

La veille de sa mort, il fit appeler Chimène, l'évêque Jérôme, Alvar Fañez, Pero Bermudez et Gil Diaz. Quand ils furent tous réunis autour de son lit, il leur parla de cette manière: «Quand j'aurai cessé de vivre, vous laverez plusieurs fois mon corps, et vous l'oindrez, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le baume et la myrrhe qui se trouvent dans ces boîtes. Vous, doña Chimène, vous ne pousserez pas de cris quand j'aurai rendu le dernier soupir, et vous empêcherez aussi vos dames de le faire, car il ne faut pas que les musulmans aient connaissance de ma mort. Ensuite, lorsque le roi Bucar sera arrivé devant la ville et que vous voudrez retourner en Castille, vous devrez en avertir vos soldats en leur demandant le secret, afin qu'aucun Maure du faubourg d'al-Coudia ne le sache, et vous ferez charger les bêtes de somme de tout ce qui mérite d'être emporté; c'est à vous particulièrement, Gil Diaz, que je confie ce soin. Puis vous placerez mon corps, armé de pied en cap, sur mon cheval Babiéca; vous l'attacherez de manière qu'il ne puisse pas tomber, et vous mettrez mon épée

Tizona dans ma main; cela fait, vous irez combattre le roi Bucar, et vous pouvez être certains de le vaincre, car Dieu m'a promis qu'après ma mort je remporterai une grande victoire. »

Le lendemain, le Cid dicta son testament, et à l'heure de sexte, quand il sentit sa fin approcher, il pria l'évêque de lui donner le corps du Seigneur. Il le reçut avec beaucoup de dévotion, et, ayant prononcé une courte prière, il rendit son âme à Dieu. Ses amis lavèrent deux fois son cadavre dans de l'eau chaude et une fois dans de l'eau rose; puis ils l'embaumèrent comme le Cid l'avait ordonné.

Trois jours après, Bucar dressa ses quinze mille tentes devant les portes de Valence, et plaça aux avant-postes, tout près de la muraille, un corps de deux cents négresses, qui avaient la tête rasée à l'exception de quelques mèches de cheveux au sommet, car elles accomplissaient un vœu qu'elles avaient fait. Pendant douze jours, les compagnons du Cid défendirent bravement la ville, et le treizième jour, quand ils eurent tout préparé comme leur chef le leur avait ordonné, ils prirent, à l'heure de minuit, la route de Castille. L'avant-garde, commandée par Pero Bermudez, qui portait la bannière du Cid, se composait de quatre cents chevaliers; quatre cents autres veillaient sur les bêtes de somme. Ensuite venait Babiéca. Il portait le cadavre embaumé du Cid, que Gil Diaz avait attaché sur son dos au moyen d'une machine fort ingénieuse, et qui, le bouclier au cou, le heaume sur la tête et l'épée dans la main, paraissait vivant; le visage avait bonne couleur, les yeux étaient

ouverts et la barbe était arrangée avec soin. D'un côté marchait l'évêque Jérôme, de l'autre, Gil Diaz, et cent chevaliers d'élite servaient d'escorte. Chimène et ses dames, accompagnées de six cents chevaliers, fermaient le cortège, qui se mit à défiler avec une lenteur solennelle et en gardant le plus profond silence. Au moment où les derniers Castillans quittèrent la ville, le soleil se levait, et alors Alvar Fañez, qui avait déjà rangé ses soldats en bataille, fondit sur la division qui était la plus rapprochée des remparts, celle des négresses[1]. Il tua cent d'entre elles avant qu'elles eussent eu le temps de s'armer et de monter à cheval. Les autres, toutefois, soutinrent le choc des ennemis, et comme elles savaient très bien manier l'arc, elles leur causèrent beaucoup de dommage; mais quand celle qui avait le commandement eut été tuée[2], elles prirent la fuite. Les chrétiens attaquèrent alors le gros de l'armée musulmane, et en ce moment-là, la prédiction de saint Pierre s'accomplit. Les Maures se crurent attaqués par soixante mille cavaliers vêtus de blanc et commandés par un homme de haute taille, qui, monté sur un cheval blanc, tenait

---

1) L'ensemble du récit montre suffisamment qu'on doit lire: *aquellas moras* au lieu de *aquellos moros*.

2) La légende dit à son sujet (*General*, fol. 362): « L'histoire dit que cette négresse maniait l'arc turc avec une adresse merveilleuse, et que pour cette raison on l'appelait en arabe *nuqueymat turya*, ce qui veut dire : étoile des arcs de Turquie. » Il paraît que le légendaire, qui présente son travail comme traduit de l'arabe, a voulu placer une expression empruntée à cette langue; toutefois il ne l'a pas comprise, car نُجَيْمَة الثُّرَيَّا ne signifie pas: *étoile des arcs de Turquie* (ce qui, en tous cas, serait un nonsens), mais bien, *la petite étoile parmi les Pléiades*.

dans la main gauche un étendard de la même couleur, et dans la main droite, une épée flamboyante. Épouvantés par ce spectacle étrange, ils prirent la fuite, et tandis que l'arrière-garde de l'armée chrétienne faisait halte dans une plaine, les troupes d'Alvar Fañez et de Pero Bermudez poursuivirent les Maures et les forcèrent à se rembarquer avec tant de précipitation que dix mille d'entre eux se noyèrent. Ayant pillé le camp ennemi, les vainqueurs rejoignirent leurs compagnons, et alors ils continuèrent ensemble, mais à petites journées, leur route vers la Castille.

Quand ils furent arrivés à Saint-Pierre-de-Cardègne, ils n'enterrèrent pas le cadavre du Cid, mais ils le placèrent sur un siège d'ivoire à droite de l'autel, la tête appuyée sur un coussin de pourpre. Portant un habit de la même étoffe, le Cid laissait reposer la main gauche sur son épée Tizona, et la main droite sur les fils de son manteau; au-dessus de sa tête il y avait un dais magnifique, à ses propres armes et à celles de Castille et de Navarre. L'abbé don Garcia Tellez et Gil Diaz fondèrent un anniversaire, et chaque fois qu'ils le fêtaient, ils donnaient de la nourriture et des vêtements à un grand nombre de pauvres.

Le jour où l'on célébrait le septième anniversaire, il ne se trouvait personne dans l'église, car comme la foule, parmi laquelle il y avait beaucoup de juifs et de Maures, était trop nombreuse pour que l'église pût la contenir, l'abbé prêchait sur la place en plein air. Or il arriva qu'un juif entra dans l'église pour voir le Cid, et comme il y était seul: «Voilà donc, se dit-il, le

cadavre de ce Rodrigue Diaz le Cid, dont personne n'a touché la barbe tant qu'il vivait. Je veux la lui toucher à présent; voyons ce qui arrivera, voyons ce qu'il me fera!» Mais au moment où il étendit la main pour exécuter son projet, Dieu envoya son esprit dans le Cid, et alors la main droite du cadavre saisit la poignée de Tizona et la tira d'un palme hors du fourreau. Le juif tomba à la renverse en poussant des cris épouvantables. L'abbé interrompit son sermon et se précipita dans l'église, suivi de ses auditeurs. Il trouva le juif étendu sans connaissance sur les dalles, et, ayant jeté les yeux sur le cadavre, il s'aperçut que la main droite avait changé de position. Ramené à la vie par quelques gouttes d'eau, le juif raconta le miracle dont il avait été témoin, et, profondément touché, il se convertit à la foi.

Trois ans plus tard, lorsque le cadavre commença à tomber en putréfaction, on l'inhuma; mais la bière fut déplacée à différentes reprises, et la dernière fois, en 1541, on l'ouvrit. Une odeur suave se répandit aussitôt, et l'on trouva à côté du cadavre, qui était enveloppé d'un vêtement mauresque, une lance et une épée. Il faisait une grande sécheresse à cette époque, et depuis longtemps on avait prié Dieu qu'il daignât donner de la pluie. Or, dès que la bière eut été déplacée, une pluie abondante arrosa toute la Castille, bien qu'il y eût certains districts où il n'avait encore jamais plu en même temps que dans d'autres, et ce miracle préserva le pays de la famine.

Le Cid devint donc de plus en plus un saint dans l'opinion populaire. Les solda[illegible]ient des mor-

ceaux de son cercueil, qu'ils considéraient comme de puissants préservatifs contre les périls de la guerre. Il ne lui manquait que la canonisation en bonne forme, et ce fut Philippe II qui la réclama. Les événements du temps forcèrent l'ambassadeur espagnol à quitter Rome à l'improviste, et l'affaire n'eut point de suite; mais il est bien remarquable que ce fut le sombre et farouche Philippe II qui demanda que le Cid fût mis dans le catalogue des saints; le Cid qui était plutôt musulman que catholique, qui, même dans sa tombe, portait un vêtement arabe; le Cid que Philippe aurait fait brûler par ses inquisiteurs comme hérétique, comme sacrilège, s'il avait vécu sous son règne; le Cid que la nation avait idolâtré parce qu'elle le regardait comme le champion de la liberté, de cette liberté que Philippe sut si bien étouffer en Espagne.

EXTRAITS

DU

SIRADJ AL-MOLOUC.

L'auteur du *Sirâdj al-molouc*, Ibn-abî-Randaca Tortôchî (de Tortose), naquit en 1059. Il séjourna à Saragosse, où il prit des leçons d'Abou-'l-Walîd Bâdjî, et il étudia les belles-lettres à Séville, sous le grand Ibn-Hazm. En 476 (1083—4), il quitta l'Espagne, fit le pèlerinage de la Mecque, et s'établit pour quelque temps en Syrie. Dans la suite, il jouit de la faveur d'Ibn-al-Batâyihî qui, après le meurtre d'Afdhal Châhânchâh, en décembre 1121, fut élu vizir par les émirs égyptiens [1]. Ce fut à ce noble personnage qu'il dédia son *Sirâdj al-molouc*, ouvrage qu'il composa en 1122 [2]. C'est une sorte de manuel à l'usage des princes et qui contient aussi une foule de courts récits historiques, souvent très curieux. Quelques-uns d'entre eux n'étant pas sans intérêt pour l'histoire d'Espagne, je donnerai ici la traduction de ceux qui m'ont paru les plus importants, et

1) Voir Ibn-Khallicân, Fasc. VI, p. 141—143, et Maccarî, t. I, p. 517 et suiv.

2) Voyez le Catal. des man. or. de Copenhague, t. II, p. 109.

que j'ai rangés selon l'ordre chronologique. Pour la faire je me suis servi de nos trois manuscrits, les n[os] 70, 354 *a* et 354 *b*, ainsi que de l'édition de Boulac, de l'année 1289 (1872), qui est assez correcte, excepté que les noms propres y sont parfois défigurés.

I.

UN CAMPÉADOR DANS L'ARMÉE D'ALMANZOR.

«Voici ce que m'a raconté mon maître, le cadi Abou-'l-Walîd Bâdjî:

«Un jour qu'Almanzor était en campagne, il vit, du haut d'une colline, devant lui, derrière lui, à droite et à gauche les troupes musulmanes qui encombraient les plaines et les montagnes. S'adressant alors au général, qui s'appelait Ibn-al-Moçhafî: «Eh bien, vizir, lui dit-il, que dites-vous d'une telle armée? — Je dis qu'elle est grande et nombreuse, répliqua Ibn-al-Moçhafî. — Et vous pensez sans doute comme moi que l'on y trouverait facilement un millier de braves?» Puis, comme le général gardait le silence: «Pourquoi ne répondez-vous pas à ma question? lui demanda Almanzor; doutez-vous que parmi toutes ces troupes il n'y ait un millier d'excellents soldats? — Oui, dit alors Ibn-al-Moçhafî, j'en doute.» Étonné de cette réponse, Almanzor se tut quelques instants, après quoi il reprit: «Mais alors, il y en aura cinq cents au moins. — Non. — Eh bien! dit Almanzor qui commençait à se fâcher, disons qu'il y en a cent. — Non, il n'y en a pas tant. —

Cinquante alors. — Non. — Tu es un imbécile, toi! s'écria alors Almanzor dans sa colère; sors de ma présence et que je ne te voie plus!»

«Quand les troupes furent arrivées au cœur du pays des chrétiens et qu'elles se trouvèrent en face de l'ennemi, un chrétien armé de pied en cap se plaça entre les deux armées, et tantôt poussant son cheval en avant, tantôt le ramenant en arrière, il cria: «Y a-t-il un mobâriz[1]?» Un musulman alla l'attaquer, mais il fut tué aussitôt, à la grande joie des polythéistes qui poussèrent des cris d'allégresse. Un second et un troisième ne furent pas plus heureux, et l'on dit à Almanzor: «Il n'y a qu'Ibn-al-Moçhafî qui puisse nous délivrer de cet homme.» L'ayant fait venir, Almanzor le pria de punir le chrétien de son arrogance. Ibn-al-Moçhafî alla trouver alors un soldat des frontières. Cet homme avait un extérieur négligé; il était monté sur une misérable haridelle à laquelle les os perçaient la peau, et sur le pommeau de sa selle il tenait une outre. Ibn-al-Moçhafî l'ayant prié d'apporter à Almanzor la tête du chrétien, il alla déposer l'outre dans sa tente, après quoi il endossa sa cuirasse, et, étant allé à la rencontre du chrétien, il jeta, peu d'instants après, la tête de ce dernier aux pieds d'Almanzor. «Voilà un vrai brave, dit alors Ibn-al-Moçhafî, et c'est dans ce sens que j'entendais la bravoure, lorsque je vous disais que votre armée ne comptait ni mille, ni cinq cents, ni cent, ni cinquante, ni vingt, ni même dix vaillants guer-

1) C'est-à-dire, un campéador. Voyez plus haut, p. 60 et suiv.

riers. » Almanzor rendit sa faveur au général et l'honora beaucoup. »

Comme ce récit ressemble à celui que j'ai traduit plus haut (p. 61 et 62), j'ai cru devoir l'abréger un peu. Le général dont il y est question, paraît être le vizir Hichâm, un neveu du premier ministre Djafar Moçhafî. Ce Hichâm était général en chef de la cavalerie [1]. Dans l'année 977, il s'attira le mécontentement d'Almanzor. Devançant le gros de l'armée, qui revenait d'une expédition contre les Léonais, il était allé montrer à Cordoue plusieurs têtes coupées; mais ces trophées ne lui appartenaient pas, il les avait volés. Dans sa colère, Almanzor jura de le punir. Peu de temps après, en mars 978, il le fit arrêter ainsi que tous les membres de sa famille, et à peine Hichâm était-il arrivé dans la prison d'État à Zahrâ, qu'il fut mis à mort sans forme de procès [2].

II.

UN FAQUI TOLÉRANT.

« Du temps d'Almanzor ibn-abî-Amir, une étrange aventure arriva à Cordoue. Un homme, nommé Câsim ibn-Mohammed Sonbosî [3], fut accusé d'impiété, et Alman-

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, dans mes *Notices*, p. 142, l. 3.

2) Voir Ibn-Adhârî, t. II, p. 285; Maccarî, t. II, p. 62.

3) Dans le *Lobb-al-lobâb* on trouve le nom relatif Sinbisî; mais le man. 354 *a* donne السُنبسى, et le man. 354 *b* السُنْبُسى. Dans le man. 70 on trouve السنبسى, et dans l'édit. de Boulac, الشبليشى.

zor le fit emprisonner de même que plusieurs hommes de lettres qui appartenaient aux hautes classes de Cordoue et qui étaient suspects de libertinage et d'athéisme. Ils restèrent longtemps sous les verrous; chaque vendredi, quand le service était terminé, on les plaçait devant la porte de la grande mosquée, et alors un héraut criait: «Que tous ceux qui peuvent témoigner contre ces hommes, le fassent!» Des témoins se présentèrent, et le cadi put dresser contre Câsim un acte revêtu de plusieurs signatures et où cet homme était accusé de matérialisme et d'incrédulité. Cet acte ayant été porté au palais, les faquis furent convoqués, et quand on leur eut demandé leur opinion, ils déclarèrent que Câsim méritait le dernier supplice. Ce fetfa rendu, on fit venir Câsim, qui arriva accompagné de ses deux jeunes fils et de son père. Ils étaient en habits de deuil; le vieillard avait avec lui un brancard [1] et deux porteurs, et tous pleuraient devant la porte du palais. Puis on envoya chercher le bourreau, qui s'appelait Ibn-al-Djondî, et on lui donna plusieurs épées; mais tandis qu'il les essayait et que les enfants et leur grand-père tenaient leurs regards attachés sur lui, on vit arriver le faqui Abou-Omar [2] ibn-al-Macwâ, le Sévillan. Il venait contre son gré, et il avait refusé longtemps de faire par-

---

1) On comprend que ce brancard devait servir à transporter le cadavre au cimetière.

2) Au lieu d'*Abou-Omar*, les trois manuscrits et l'édit. de Boulac portent *Abou-Amr*, mais c'est une faute. Abou-Omar Ahmed ibn-Abdalmelic ibn-Hâchim, le Sévillan, connu sous le nom d'Ibn-al-Macwâ (المكوى), écrivit, sur l'ordre d'Almanzor, un livre sur les décisions de Mâlic. Voyez Homaidî, man. d'Oxford, fol. 56 v., 57 r., et Maccarî, t. II, p. 117.

tie de l'assemblée. Sommé de déclarer son opinion: « Un arrêt de mort, dit-il, ne doit être rendu que sur des preuves tout à fait convaincantes, et il faut absolument qu'il ne reste aucun doute sur le crime de celui que l'on condamne. Supposez qu'au lieu d'avoir affaire à Ibn-as-Sonbosî, vous ayez affaire à une poule, de quel droit la tueriez-vous? — Mais, répliqua le cadi Ibn-as-Sarî [1], j'ai ici la liste des témoins et je l'ai examinée attentivement. — Montrez-la-moi, » dit alors le faqui. Puis, quand il en eut pris connaissance: « Dites-moi, continua-t-il, sur quels témoignages vous croyez devoir condamner l'accusé à la mort. — Sur celui-ci, sur celui-là, et encore sur ces autres, » répliqua le cadi, qui en indiqua cinq. « Vous condamnez donc l'accusé au dernier supplice parce qu'il y a contre lui cinq témoignages? — Oui, sans doute. — Mais s'il n'y en avait que deux, que feriez-vous? — Je l'absoudrais; mais comme il y a plusieurs témoignages, l'un sert d'appui à l'autre, et d'ailleurs je sais que la plupart des témoins sont des personnes honorables. » S'adressant alors à l'assemblée: « Croyez-vous donc, dit Ibn-al-Macwâ, que lorsqu'il y a un certain nombre de *piliers*, il faut répandre le sang des musulmans? Je ne le crois pas, moi; je ne suis pas d'avis que l'accusé doive mourir. » Peu à peu, les faquis se rangèrent à son opinion, et ils déclarèrent Ibn-as-Sonbosî innocent, encore que six mois auparavant ils l'eussent condamné. Les

---

1) Ce nom est douteux. J'ai suivi le man. 70 et l'édit. de Boulac; mais le man. 354 *a* porte ابن الشرقى, et le man. 354 *b* ابن الشَرَفى.

autres accusés furent aussi mis en liberté, et le glaive rentra dans le fourreau.

«Quand les faquis eurent informé Almanzor de la décision qu'ils avaient prise, ce ministre leur dit: «Vous avez été en train de condamner Ibn-as-Sonbosî à mort, et ne l'ayant pas fait, vous avez *enterré* le cadi. — Nous étions zélés pour la religion, répondit alors le cadi, mais il n'y a point de bourreau pour celui qui a obtenu un répit [1].» Ibn-as-Sonbosî resta encore quelque temps en prison; mais bientôt après, on lui rendit la liberté. Dans la suite, le faqui Ibn-Dzacwân disait souvent au cadi: «Quand on vous demande comment vous savez qu'il y a un Dieu, vous pouvez répondre, comme un autre le faisait quand on lui adressait cette question: Je le sais, parce qu'il a réduit mes projets au néant.»

«L'expression de *piliers*, dont le faqui se servait en parlant à l'assemblée, signifie *les témoins.* Quand ils ne sont que deux, leurs rapports ne prouvent rien contre un accusé; mais à en croire le faqui, même le témoignage de plusieurs personnes, qui sont d'accord entre elles, ne serait d'aucune valeur.»

III.

CONVERSATION DE MOSTAÎN DE SARAGOSSE AVEC UN ERMITE DU MIDI DE LA FRANCE.

«Dans le pays des Roum qui confine avec l'Espagne,

1) J'ai suivi ici le man. 354 *a*. Dans le man. 354 *b*, la phrase: «Nous étions» etc. est attribuée aux faquis, et dans le man. 70, tout ce qui se dit est mis dans la bouche d'Almanzor.

il y avait un chrétien qui s'était retiré du monde, qui vivait au milieu des montagnes et qui faisait de longs pèlerinages. Cet homme arriva un jour auprès de Mostaîn ibn-Houd [1], qui le traita avec beaucoup d'égards. L'ayant pris par la main, il lui montra les trésors qu'il possédait, c'est-à-dire son or, son argent, ses perles, ses rubis, etc., ainsi que les jeunes filles de son harem, ses gardes, ses soldats, ses bagages et ses armes. Quelques jours après, le roi lui dit: «Eh bien! comment trouvez-vous mon royaume? — Il est fort beau, répondit le chrétien; toutefois il y manque une seule chose; si vous pouvez l'ajouter, votre royaume sera parfait, mais si vous ne pouvez pas le faire, vous possédez l'apparence, mais non la réalité. — Quelle est donc cette chose? — Il faudrait faire construire une espèce de toit assez grand pour couvrir tout votre pays et assez fort pour empêcher l'ange de la mort d'arriver jusqu'à vous. — Bon Dieu, cela serait impossible! — Pourquoi alors vous vantez-vous de posséder une chose qui demain peut-être vous échappera? Celui qui met sa gloire dans une chose périssable ressemble à celui qui croit posséder un fantôme qu'il voit dans son sommeil.»

1) Il est douteux s'il s'agit ici de Mostaîn Ier ou bien de Mostaîn II. Cependant, comme l'auteur, dans un passage que je traduirai plus loin, désigne Mostaîn II par le nom de المستعين الصغير, je crois que dans cet endroit il est question de Mostaîn Ier, le fondateur de la dynastie des Beni-Houd (1039—1046).

IV.

RAMIRE Ier D'ARAGON.

«Une fois Moctadir ibn-Houd quitta la ville de Saragosse, qui se trouve sur les frontières de l'Espagne (arabe), pour aller combattre le tyran Rademiro [1], le prince des chrétiens. L'un et l'autre roi avaient rassemblé autant de troupes qu'ils pouvaient, et lorsque les deux armées furent en présence, elles se rangèrent en bataille. Le combat dura une grande partie de la journée, mais, au grand chagrin de Moctadir, les musulmans eurent le dessous et furent dispersés. Moctadir appela alors un musulman qui surpassait tous les autres guerriers de la frontière en connaissances militaires et qui s'appelait Sadâda (سعادة). «Que pensez-vous de cette journée? lui demanda-t-il. — Elle est bien malheureuse, répondit Sadâda; mais il me reste un moyen.» Cela dit, il s'en alla. Or, il portait le même costume que les chrétiens, et comme il demeurait dans leur voisinage et qu'il avait beaucoup de rapports avec eux, il parlait fort bien leur langue. Il put donc pénétrer dans l'armée des mécréants et s'approcher de Rademiro, qui, armé de pied en cap, avait

---

1) Tortôchî écrit constamment *Rademîlo* au lieu de *Rademîro*, et cette forme se trouve aussi chez d'autres auteurs; on la rencontre, par exemple, dans une lettre d'Ibn-Tâhir, qui a été copiée par al-Fath. Les Arabes substituent souvent le *l* au *r*, et dans le dialecte galicien, ces deux lettres permutent constamment; ainsi on lit toujours dans la *Crónica general*, où quelques particularités de cet idiome ont été conservées, *cralo* au lieu de *claro*.

la visière baissée, de sorte qu'on ne pouvait voir que ses yeux. Sadâda épia l'occasion de le frapper, et l'ayant trouvée, il se précipita sur lui et le blessa à l'œil d'un coup de lance. Rademiro étant tombé les mains et la bouche contre terre, Sadâda se mit aussitôt à crier en langue romane: «Le roi est tué, ô chrétiens!» Le bruit de la mort de Rademiro s'étant alors répandu parmi les soldats, ils prirent la fuite et se dispersèrent. Telle fut, par la permission du Tout-Puissant, la cause de la victoire que les musulmans remportèrent à cette occasion.»

Je crois que dans ce passage il est question de la bataille de Grados, qui se livra en 1063 et dont parlent trois chroniques espagnoles. Dans le fragment historique tiré du cartulaire d'Alaon (*Esp. sagr.*, t. XLVI, p. 327), on lit: «Qui (Ranimirus) cum nobiliter regeret terram, occisus est a Mauris in bello apud Gradus.» Dans un nécrologe (*ibid.*, p. 344): «Dum strenue regeret regnum suum, interfectus est a Mauris in obsidione Gradus.» Et dans les *Anales Toledanos I*: «Murió el Rey D. Ramiro en Grados Era MCI» (1063 de J.-C.). Cependant, quand ces chroniqueurs disent que Ramire mourut dans cette bataille, je crois qu'ils se sont laissé tromper par un faux bruit. A mon avis, le roi avait été seulement blessé (Tortôchî ne dit rien autre chose), mais blessé si grièvement qu'il fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils Sancho. Il était déjà vieux et valétudinaire à cette époque (il est appelé *senex* dans un privilège de Leyre de l'année 1058, et trois années plus tard, quand il fit son second testament à Saint-Jean de

la Peña, il était malade [1]); il est donc présumable que sa blessure eut des suites fâcheuses, et que dès lors il ne se sentit plus en état de gouverner son royaume. En effet, nous trouvons que Sancho régnait déjà du vivant de son père. Ce dernier mourut le 8 mai 1063, comme il résulte de son épitaphe dans la sacristie de Saint-Jean de la Peña. Sur cette épitaphe, l'année, ou plutôt l'ère, ne peut plus se lire, mais on y lit encore distinctement: «Hic requiescit Ranimirus Rex, qui obijt VIII. Idus Maij. die v. feria.» Or, comme les *Anales Toledanos I* et l'ancienne chronique de Ripoll [2] fixent la mort de Ramire à l'année 1063, et que, dans cette année, le 8 mai tombait réellement un jeudi, il est certain que Ramire cessa de vivre à l'époque que nous avons nommée. Mais d'un autre côté, trois chartes du roi de Navarre, Sancho de Peñalen, dont une est du 13 février 1063 et les deux autres du 8 février de la même année, nomment parmi les rois de l'époque, non pas Ramire, mais son fils Sancho. Ce dernier régnait donc déjà en février 1063, trois mois avant la mort de son père [3]. En 1061, lorsqu'il fit son second testament, Ramire n'avait pas encore l'intention d'abdiquer, puisqu'il dit dans ce testament: «Que si Dieu me rend la santé et que je vive, je veux que je possède mes terres et mon royaume, pour le service de Dieu, comme je les ai possédés jusqu'au-

1) Ce testament a été publié par Briz Martinez, *Historia de San Juan de la Peña*, p. 438, 439.

2) *Apud* Villanueva, *Viage literario*, t. V, p. 245: «1063. Ob. Ranimirus Rex.»

3) Comparez Moret, *Annales de Navarra*, t. I, p. 744—748; *Investigaciones*, p. 494, 495.

jourd'hui;» mais grièvement blessé par Sadâda, il fut obligé de céder la couronne à son fils.

Au reste, l'erreur dans laquelle les chroniqueurs sont tombés s'explique facilement, puisque Ramire abdiqua immédiatement après la bataille de Grados (qu'il faut fixer, je crois, au mois de janvier 1063) et qu'il mourut quatre mois plus tard.

Je dois encore observer que l'auteur des *Gesta Roderici* se trompe quand il dit que Rodrigue Diaz (le Cid) assista à la bataille de Grados, «où le roi Sancho (de Castille) combattit Ramire, roi d'Aragon, le vainquit et le tua.» Le savant et judicieux Moret a déjà remarqué que Sancho de Castille, qui ne commença à régner qu'en 1065, deux années après la mort de Ramire, ne peut pas avoir combattu ce dernier, et que d'ailleurs il n'est question de cette guerre que dans des chroniques relativement modernes, telles que la *Crónica general* et l'histoire du moine de Saint-Jean de la Peña, tandis que Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, bien qu'ils parlent assez au long de Sancho de Castille, n'en font pas mention.

V.

BATAILLE D'ALCORAZ.

En 1094, le roi Sancho d'Aragon assiégeait la ville d'Huesca, qui appartenait au roi de Saragosse, lorsqu'il fut blessé à mort par une flèche. Avant de rendre le dernier soupir, il eut encore le temps de conjurer ses

deux fils, Pierre et Alphonse, de continuer le siège jusqu'à ce que la ville se rendît. Ils le lui promirent, et quand leur père eut cessé de vivre, ils résolurent de ne l'enterrer qu'après la reddition d'Huesca. Le siège dura encore deux ans et demi. Cependant Mostaîn II avait demandé du secours à Alphonse VI, et ce dernier lui ayant envoyé un corps d'armée commandé par Garcia Ordoñez, le comte de Najera, ces troupes, réunies à celles de Saragosse, se mirent en marche pour forcer les Aragonais à lever le siège. Craignant alors que le corps de son père ne tombât entre les mains des mécréants, Pierre le fit transférer dans le cloître de saint Victorien. Puis, ayant adressé de ferventes prières à ce martyr, celui-ci lui révéla qu'il remporterait la victoire [1]. La bataille eut lieu à Alcoraz, tout près d'Huesca, sur la route qui mène à Saragosse, et voici de quelle manière en parle Tortôchî:

«Lorsque Mostaîn II alla combattre le tyran chrétien Ibn-Rademiro près de la ville d'Huesca, les deux armées étaient à peu près égales en nombre; l'une et l'autre comptaient environ vingt mille hommes. Un soldat qui avait été présent à l'action, m'a raconté ce qui suit [2]: Au moment où le combat allait s'engager, le tyran Ibn-Rademiro dit en s'adressant à un de ses guerriers dont

---

1) *Annales Complut.; Anales Toledanos I* (sous une fausse date); *Gesta Comitum Barcinonensium*, c. 19; Rodrigue de Tolède, l. VI, c. 1 (où il faut lire: *in monasterium*, comme on trouve dans les *Gesta Com. Barc.*).

2) Tortôchî ayant quitté l'Espagne douze ou treize années avant l'époque dont il s'agit, c'est en Asie ou en Égypte qu'il doit avoir rencontré le soldat dont il rapporte ici les paroles.

il faisait grand cas à cause de sa sagacité et de sa longue expérience de la guerre: «Je voudrais savoir combien de braves il y a dans l'armée musulmane; je veux dire, de ces guerriers que nous connaissons comme ils nous connaissent. Enquérez-voûs-en à ceux qui le savent, et revenez alors pour me donner les noms tant des absents que des présents.» L'autre partit, et quand il fut de retour, il nomma sept guerriers. «Eh bien! dit alors Ibn-Rademiro, comptons à présent les nôtres!» On en compta huit, pas davantage. Fort joyeux et le sourire sur les lèvres: «Quel beau jour que celui-ci!» s'écria le tyran[1]. Quand on en fut venu aux mains, les deux armées se combattirent avec une opiniâtreté égale; personne ne tourna le dos à l'ennemi, personne ne quitta son poste, et des deux côtés la plupart furent tués sans qu'un seul soldat eût pris la fuite; mais vers quatre heures de l'après-midi, les ennemis, qui nous avaient observés quelque temps, nous chargèrent tous à la fois, et, ayant enfoncé nos rangs, ils rompirent notre ligne et nous séparèrent en deux corps. De cette manière nous ne fûmes plus en état de leur résister, et après un court combat qui tourna à notre désavantage, nos généraux conseillèrent au sultan de se sauver; alors notre armée fut mise en déroute, nous fûmes dispersés, et l'ennemi s'empara de la ville d'Huesca.»

Cette bataille eut lieu le mardi, 18 novembre 1096[2].

1) Tortôchî donne ce récit pour montrer que le sort des batailles dépend souvent de la bravoure d'un petit nombre de guerriers. Peut-être aurait-il pu choisir un exemple plus frappant, car dans la suite il ne parle plus des huit héros aragonais.

2) *Annales Complutenses.*

S'il faut en croire la chronique de Saint-Jean de la Peña, Garcia Ordoñez tomba entre les mains des vainqueurs; cependant sa captivité ne peut pas avoir été de longue durée, car le 19 mai 1097 il accompagna Alphonse VI pendant son voyage à Saragosse [1]. Au reste, Huesca ne se rendit à Pierre que le huitième jour après la bataille (25 novembre).

VI.

UN ESCOBAR MUSULMAN.

«Un faqui de Cordoue, nommé Ibn-al-Haççâr [2], avait pour voisin un chrétien qui lui rendait des services fort utiles; aussi lui disait-il souvent: «Que Dieu vous donne une longue vie et qu'il prenne soin de vous; — que Dieu donne de la fraîcheur à vos yeux; — ce qui vous réjouit, me réjouit aussi, je le jure; — Dieu veuille que mon jour [mon dernier jour] arrive avant le vôtre.» Jamais il ne prononçait d'autres phrases, mais le chrétien était fort content et fort joyeux de celles-là. Les musulmans, au contraire, trouvèrent à y redire, et un jour quelques-uns d'entre eux blâmèrent le faqui de ce qu'il faisait des souhaits pour un mécréant. «Quand je le fais, répondit-il alors, mes paroles ont un sens autre que celui qu'elles semblent avoir, et Dieu connaît celui que j'y attache. Quand je dis au chrétien: Que Dieu vous donne une longue vie et qu'il prenne soin de vous,

1) Voyez Moret, *Annales de Navarra*, t. II, p. 63, col. 2.
2) Le man. 70 porte: Ibn-al-Haççâb.

je souhaite que Dieu lui laisse la vie afin qu'il paye la capitation, et dans ma bouche, *prendre soin* signifie prendre soin de le punir. Puis, quand je lui dis: Que Dieu donne de la fraîcheur à vos yeux, je souhaite que Dieu arrête le mouvement de leurs paupières par un éraillement[1]. Puis encore, quand je lui dis: Ce qui vous réjouit, me réjouit aussi, je veux dire que la santé est pour moi un bien précieux ainsi que pour lui. Enfin, quand je lui dis: Dieu veuille que mon jour arrive avant le vôtre, je prie Dieu qu'il me fasse entrer dans le paradis avant qu'il le fasse entrer dans l'enfer.»

---

1) Le verbe *acarra* signifie non-seulement *rafraîchir*, mais aussi *arrêter*. La phrase *acarra Allâho ainaca* (*que Dieu donne de la fraîcheur à vos yeux*) peut donc signifier aussi: Que Dieu arrête (le mouvement de) vos yeux.

LES NORMANDS EN ESPAGNE.

Les invasions des pirates scandinaves dans la péninsule ibérique ont attiré depuis longtemps l'attention des historiens. Un savant danois, Werlauff, a publié, il y a une quarantaine d'années, une dissertation sur ce sujet dans les Œuvres de la Société des Antiquaires du Nord[1], et ce travail a servi de base à celui qu'un écrivain allemand, M. Mooyer, a publié en 1844[2]. Dans un livre qu'il a édité en 1851, sous le titre de *Chronicon Nortmannorum*[3], un professeur de l'université de Dorpat, M. Kruse, a rassemblé les textes latins qui se rapportent à l'invasion de 844 et à celle de 859; la première a aussi été traitée par le savant secrétaire de l'Académie de Saint-Pétersbourg, M. Kunik, dans un ouvrage

1) *Annaler for Nordisk Oldkyndighed*, années 1836—7, p. 18—61.

2) *Die Einfälle der Normannen in die pyrenäische Halbinsel. Eine grösztentheils aus dem Dänischen übersetzte Zusammenstellung der darüber vorhandenen Nachrichten.* Munster et Minden.

3) *Chronicon Nortmannorum, inde ab a. 777 usque ad a. 879, ad verbum ex Francicis, Anglosaxonicis, Hibernicis, Scandinavicis, Slavicis, Serbicis, Bulgaricis, Arabicis et Byzantinis annalibus repetitum.* Hambourg et Gotha. Voyez p. 158—164, 255, 256. Malgré son titre pompeux, ce recueil est loin d'être complet; même des textes latins très connus y manquent.

qui a paru en 1845[1]. Malheureusement ces savants n'ont pas eu à leur disposition les textes arabes les plus étendus et les plus curieux. Sans compter deux passages de Rodrigue de Tolède dans son *Historia Arabum* et les notices peu exactes qu'ils ont trouvées chez des auteurs tels que Cardonne et Conde, ils ont dû se contenter de ce qu'on rencontre à ce sujet dans Ahmed ibn-abî-Yacoub, dans Aboulfeda, dans Nowairî et dans Maccarî. Encore M. Kunik est-il le seul qui cite ces deux derniers auteurs, et il les cite d'après la traduction de M. de Gayangos, qui n'est pas toujours à l'abri de la critique. Nowairî dit, par exemple, que les Normands allèrent à Niébla, où ils se rendirent maîtres d'une galère[2]. Prenant un nom commun pour un nom propre, M. de Gayangos a traduit: «Ils allèrent à Lesla et se rendirent maîtres de Chînebâ.»

Je crois donc faire une œuvre utile en donnant ici les passages les plus importants que j'ai pu recueillir dans les auteurs arabes relativement aux invasions des pirates scandinaves dans la Péninsule, et j'y joindrai ceux qui se rapportent aux expéditions ou croisades que les Normands francisés, ceux de Normandie, ont faites en Espagne.

---

1) *Die Berufung der Schwedischen Rodsen durch die Finnen und Slawen*, t. II, p. 285—320.

2) ثم خرج المجوس الى لبلة فاصابوا شينيا.

I.

INVASION DE 844.

Depuis un demi-siècle les audacieux pirates scandinaves, qui se hasardaient avec de simples barques dans les mers d'Europe, et qui, partout où ils débarquaient, saccageaient et incendiaient les villes et surtout les riches abbayes, avaient déjà porté l'épouvante dans la Frise, dans la Hollande, dans les îles britanniques et dans la France. Après la sanglante bataille de Fontenai (841), où l'élite des guerriers francs fut moissonnée, et le partage de la vaste monarchie de Charlemagne entre les fils de Louis le Débonnaire, on ne se trouva plus nulle part en état de résister aux païens, aux loups comme on les appelait, aux bandes féroces d'Hasting et de Bjœrn Côte-de-Fer. L'année même de la bataille de Fontenai, Rouen fut brûlé par les pirates; Tours ne fut sauvé que par miracle; à Nantes, l'évêque et son troupeau furent égorgés dans la cathédrale.

Ce fut alors le tour de l'Espagne[1]. L'année 844, une flotte normande, qui sortait de la Garonne après avoir pénétré jusqu'à Toulouse, navigua vers les parages des Asturies. Les pirates pillèrent d'abord la côte

---

1) Dans le XIe chapitre de son ouvrage intitulé *Vikingetogene mod Vest i det 9de Aarhundrede* (Copenhague, 1878), qui forme le second volume de ses *Normannerne*, M. Steenstrup a pris mon travail sur les invasions du IXe siècle, tel qu'il était dans ma 2e édition, pour base du sien. J'ai profité de ses remarques dans cette réimpression.

près de Gijon. Puis ils se rendirent vers l'antique phare qui porte encore le nom de *Tour d'Hercule* et qui s'appelait alors Farum Brigantium (près de la Coruña)[1]. Ils y débarquèrent; mais ils ne furent pas à même de pousser bien loin leurs ravages, car le roi Ramire Ier envoya contre eux des troupes qui les forcèrent à la retraite et qui brûlèrent soixante-dix de leurs barques.

Ayant échoué dans leur tentative contre les Asturies et la Galice, les Normands se portèrent vers le Midi pour attaquer les possessions musulmanes, comme le montreront les passages dont nous allons donner la traduction.

Voici d'abord un passage de Nowairî[2]:

« *Récit de l'invasion des polythéistes dans l'Espagne musulmane.* Dans l'année 230 (18 septembre 844 — 6 septembre 845) les Madjous [les païens] qui demeurent dans la partie la plus reculée de l'Espagne[3], firent une invasion dans le pays des musulmans. Ils se montrèrent d'abord à Lisbonne, en Dzou-'l-hiddja de l'année 229 (20 août — 17 septembre 844), et ils y restèrent treize jours pendant lesquels les musulmans leur livrèrent plusieurs combats. Ensuite ils allèrent à Cadix et de là vers (la province de) Sidona. Il y eut une grande bataille entre eux et les musulmans. Le 8 Moharram (25

1) Comparez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 18 et suiv.

2) On trouvera les textes de Nowairî et d'Ibn-al-Coutîa dans l'Appendice, n° XXXIV.

3) Il faut pardonner à un écrivain égyptien cette expression inexacte. Nowairî aurait pu dire que les Normands demeuraient en France, puisque dans ce temps-là ils employaient l'été à faire des incursions dans ce pays, et qu'ils passaient l'hiver sur les îles qui en longent la côte.

septembre) ils s'établirent à douze parasanges de Séville. Les musulmans allèrent à leur rencontre, mais le 12 Moharram (29 septembre) ils furent mis en déroute et perdirent beaucoup des leurs. Ensuite les Madjous vinrent camper à deux milles de Séville. Les habitants de cette cité marchèrent contre eux et les combattirent; mais le 14 Moharram (1 octobre) ils furent battus. Beaucoup d'entre eux furent tués ou tombèrent entre les mains des Madjous, qui n'épargnèrent rien, pas même les bêtes de somme. Étant entrés dans la ville, les vainqueurs y restèrent un jour et une nuit, après quoi ils retournèrent à leurs vaisseaux; mais quand ils virent arriver l'armée d'Abdérame (II), ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre. Les musulmans tinrent ferme, et le combat s'étant engagé, soixante-dix polythéistes perdirent la vie. Les autres prirent la fuite et se rembarquèrent, les musulmans n'osant pas les poursuivre.

«Puis Abdérame envoya contre eux une autre armée. Il y eut alors une nouvelle bataille qui fut fort acharnée; mais les Madjous battirent en retraite. Le 2 Rebî Ier (17 novembre) l'armée musulmane se mit à leur poursuite, et, ayant attiré à elle les renforts qui arrivaient de toutes parts, elle les attaqua de nouveau et de tout côté. Les Madjous prirent alors la fuite, après avoir perdu environ cinq cents hommes. On leur enleva quatre navires, que l'on brûla après qu'on en eut ôté ce qu'ils contenaient [1]. Puis les Madjous allèrent à Niébla,

1) Si l'on compare avec ce récit celui d'Ibn-Adhârî, on verra que Nowairî parle ici d'une bataille livrée dans la province de Sidona.

où ils se rendirent maîtres d'une galère, et, s'étant établis sur une île près de Corias [1], ils y divisèrent leur butin. Les musulmans remontèrent le fleuve [2] pour les attaquer et tuèrent deux d'entre eux. Ensuite les Madjous se remirent en route et firent une invasion dans (la province de) Sidona. Ils s'y emparèrent de beaucoup de vivres et y firent plusieurs prisonniers; mais deux jours après qu'ils furent venus, les navires d'Abdérame arrivèrent à Séville, et à leur approche, les Madjous retournèrent vers Niébla où ils coururent le pays en faisant des prisonniers. Puis ils se rendirent à Ocsonoba [3], et de là à Béja. Étant ensuite retournés à Lisbonne, ils quittèrent les côtes de l'Espagne, de sorte que l'on n'entendit plus parler d'eux et que l'on se tranquillisa.»

Écoutons à présent Ibn-Adhârî (t. II, p. 89—91 de mon édition). En racontant l'invasion des Normands, cet auteur cite deux livres, le *Bahdja an-nafs*, qui m'est inconnu, et le *Dorar al-calâyid*, c'est-à-dire, le *Dorar al-calâyid waghorar al-fawâyid*, par Abou-Amir (Mohammed ibn-Ahmed ibn-Amir) Sâlimî [4]. Ce Sâlimî semble

1) Je n'oserais affirmer que Nowairî ne se soit pas trompé en écrivant ce nom; mais il est clair qu'il s'agit d'une île près d'Huelva.

2) Le Tinto.

3) Les ruines d'Ocsonoba, qui était anciennement une ville épiscopale, se trouvent au nord de Faro, dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui Estoy.

4) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 182 (où il faut lire ابو عامر au lieu de ابو عمرو; cette dernière leçon, pas ابو عمر, est celle du man.), Maccarî, t. I, p. 82 (où il faut substituer السالمى à السلمى), t. II, p. 97, 195, 629, Ibn-al-Abbâr, plus haut, t. I, Appendice, p. L, LVIII, et dans mes *Notices*, p. 174, 175, 176. Ibn-al-Khatîb (man. G., fol. 186 r.) nomme un Sâlimî qui était secrétaire d'Ibn-Mardanîch; mais comme il ne donne

avoir vécu au XIe ou au XIIe siècle, et à en juger par les extraits qui se trouvent chez plusieurs auteurs, son histoire était en prose rimée. C'est donc probablement à lui qu'Ibn-Adhârî a emprunté les deux passages en prose rimée que l'on remarque dans son récit.

«Dans l'année 229 (30 septembre 843 — 17 septembre 844) on reçut dans la capitale une lettre de Wahballâh ibn-Hazm, le gouverneur de Lisbonne. Il y disait que les Madjous s'étaient montrés, dans cinquante-quatre vaisseaux et autant de barques, sur les côtes de sa province. Abdérame l'autorisa alors, de même que les gouverneurs des autres provinces maritimes, à prendre les mesures commandées par les circonstances.

«*Prise de Séville par les Madjous dans l'annee* 230. Les Madjous arrivèrent dans environ quatre-vingts navires, et l'on eût dit qu'ils avaient rempli la mer d'oiseaux d'un rouge foncé, de même qu'ils avaient rempli le cœur des hommes d'appréhensions et d'angoisses. Après avoir débarqué à Lisbonne, ils allèrent à Cadix, puis vers (la province de) Sidona, puis à Séville. Ils assiégèrent cette ville, la prirent de vive force, et, ayant fait éprouver à ses habitants les douleurs de la captivité ou de la mort, ils y restèrent sept jours, pendant lesquels ils firent avaler le calice au peuple.

«Dès qu'il fut informé de ce qui était arrivé, l'émir Abdérame confia le commandement de la cavalerie au

---

pas son prénom, j'ignore si c'est le même, car il y a eu aussi un Abou-'l-Hasan Sâlimî, qui a écrit une chronique qui va de 539 jusqu'à 547 de l'hégire (Maccarî, t. II, p. 122).

hâdjib Isâ ibn-Chohaid [1]. Les musulmans s'empressèrent d'accourir sous les drapeaux de ce général et de se réunir à lui aussi étroitement que la paupière est réunie à l'œil. Abdallâh ibn-Colaib, Ibn-Wasîm [2] et d'autres officiers généraux se mirent aussi en route avec de la cavalerie Le chef de l'armée établit son quartier général dans l'Axarafe, et il écrivit aux gouverneurs des districts pour leur ordonner d'appeler leurs administrés aux armes. Ceux-ci se rendirent alors à Cordoue, et l'eunuque Naçr les conduisit vers l'armée.

« Cependant les Madjous recevaient sans cesse des renforts, et d'après l'auteur du livre intitulé *Bahdja an-nafs*, ils continuèrent pendant treize jours à tuer les hommes et à réduire en servitude les femmes et les enfants; mais au lieu de treize jours, l'auteur du *Dorar al-calâyid* dit sept jours, et nous l'avons suivi ci-dessus. Après avoir livré quelques combats aux troupes musulmanes, ils se rendirent à Captel [3] où ils restèrent trois jours. Puis ils entrèrent dans Caura [4], à 12 milles (3

---

1) C'est ainsi qu'il faut lire au lieu de *ibn-Saïd*. Ibn-al-Coutîa (fol. 35 v.) atteste que le hâdjib ou premier ministre pendant les dernières années du règne d'Abdérame II s'appelait Isâ ibn-Chohaid. Les Beni-Chohaid occupaient un haut rang parmi la noblesse de cour.

2) Cet officier, comme on le verra plus tard, se rendit dans la province de Sidona.

3) Aujourd'hui *Isla menor*. C'est l'une des deux îles que forme le Guadalquivir avant de se jeter dans la mer.

4) Caura se trouve mentionné dans Pline, et les Arabes prononçaient ce nom de la même manière que les Romains (voyez le *Lobb al-lobâb*, p. 214); aujourd'hui on dit Coria. Ibn-Haiyân (fol. 53 v.) atteste aussi que Caura est à 12 milles de Séville; mais les Espagnols (voyez Caro, *Antig. de Sevilla*, fol. 116 v., Morgado, *Hist. de Sevilla*, fol. 40, col. 1, et le Dictionnaire géographique de M. Madoz, article *Coria*) ne comptent que deux lieues entre Séville et Coria del Rio.

lieues) de Séville, où ils massacrèrent beaucoup de personnes, après quoi ils s'emparèrent de Talyâta, à deux milles (1/2 lieue) de Séville[1]. Ils y passèrent la nuit, et le lendemain matin ils se montrèrent dans un endroit qu'on appelle al-Fakkhârîn. Ensuite ils se rembarquèrent; mais plus tard ils livrèrent un combat aux musulmans. Ces derniers furent mis en déroute et perdirent un nombre incalculable des leurs. Étant retournés à leurs vaisseaux, les Madjous allèrent vers Sidona et de là à Cadix, après que l'émir Abdérame eut envoyé contre eux ses généraux et qu'on les eut combattus tantôt avec succès, tantôt avec perte. A la fin on se servit contre eux de machines de guerre, et des renforts étant arrivés de Cordoue, les Madjous furent mis en fuite. On leur tua environ cinq cents hommes et l'on s'empara de quatre de leurs vaisseaux avec tout ce qu'ils contenaient. Ibn-Wasîm les fit brûler, après avoir fait vendre ce qu'il y avait dedans. Ensuite[2] ils furent battus à Talyâta, le mardi 25 Çafar de cette année (11 novembre 844). Beaucoup d'entre eux furent tués, d'autres furent pendus à Séville, d'autres encore le furent aux palmiers qui se trouvent à Talyâta, et trente de leurs vaisseaux furent brûlés. Ceux qui avaient échappé au massacre se rembarquèrent; ils se rendirent à Niébla, puis à Lisbonne, et l'on n'entendit plus parler d'eux. Ils étaient arrivés à Séville le mercredi 14 Moharram

1) Voyez sur Talyâta, plus haut, t. I, p. 310 et suiv.

2) Ce mot est déplacé ici. D'après Nowairî, la bataille dans la province de Sidona, dont Ibn-Adhârî vient de parler, se livra le 17 novembre, six jours après celle de Talyâta.

de l'année 230 (1 octobre 844), et à compter du jour où ils entrèrent dans Séville jusqu'au départ de ceux qui avaient échappé au glaive, quarante-deux jours s'étaient écoulés. Leur chef avait été tué. Pour les punir de leurs crimes, Dieu les livra au massacre et les anéantit, quelque nombreux qu'ils fussent. Quand ils eurent été vaincus, le gouvernement annonça cet heureux événement à toutes les provinces, et l'émir Abdérame écrivit aussi aux Cinhâdja de Tanger pour les informer que, grâce au secours de Dieu, il avait été à même de réduire les Madjous au néant. En même temps il leur envoya la tête du chef et deux cents autres têtes, celles des principaux guerriers des Madjous.»

A ces passages nous ajouterons le curieux récit d'Ibn-al-Coutîa, qui est encore entièrement inconnu. Il est le plus ancien, puisqu'il est du Xe siècle.

«Abdérame fit construire la grande mosquée à Séville, et les murailles de cette ville ayant été détruites par les Madjous en 230, il les fit rebâtir. L'approche de ces barbares jeta l'épouvante parmi les habitants; tout le monde prit la fuite et l'on alla chercher un asile, soit dans les montagnes d'alentour, soit à Carmona. Dans tout l'Ouest il n'y eut personne qui osât les combattre; par conséquent on appela aux armes les habitants de Cordoue et des provinces voisines, et quand ils furent rassemblés, les vizirs les conduisirent contre les envahisseurs. Quant aux habitants des frontières, on les avait appelés aux armes aussitôt que les Madjous, lors de leur débarquement sur la côte de l'extrême Ouest, avaient pris possession de la plaine de Lisbonne.

« Les vizirs s'établirent à Carmona avec leurs troupes; mais l'ennemi étant d'une bravoure peu commune, ils n'osèrent l'attaquer avant l'arrivée des troupes de la frontière. Celles-ci arrivèrent enfin, et parmi elles se trouvait Mousâ ibn-Casî [1]. Abdérame avait eu grand'peine à obtenir le secours de ce chef; il avait été obligé de le caresser et de lui rappeler les liens qui unissaient sa famille à la sienne, un ancêtre de Mousâ ayant embrassé l'islamisme à la demande du calife Walîd et étant devenu de cette manière le client de ce calife. Mousâ s'était enfin laissé fléchir, et il avait marché vers le Midi avec une nombreuse armée; cependant, lorsqu'il fut arrivé dans le voisinage de Carmona, il ne voulut se réunir ni aux autres corps des frontières, ni à l'armée des vizirs; il dressa son camp à part.

« Les chefs des troupes des frontières ayant demandé des renseignements sur les mouvements de l'ennemi, les vizirs leur répondirent que les Madjous envoyaient chaque jour des détachements vers Firrîch [2], vers Lacant [3], vers Cordoue et vers Moron. Alors les autres leur demandèrent s'il n'y avait pas près de Séville un endroit où ils pussent se mettre en embuscade sans être aper-

---

1) Voyez sur ce chef renommé, qui descendait d'une famille visigothe, plus haut, t. I, p. 212 et suiv.

2) Le fort auquel les Arabes donnaient le nom de Firrîch, se trouvait au N.E. de Séville, non loin de Constantine. Voyez Édrisi, p. 207 éd. de Leyde, et Yâcout, t. III, p. 889.

3) «On donne le nom de Lacant, dit Yâcout (t. IV, p. 363), à deux forteresses dans la province de Mérida; l'une est petite, l'autre grande, et elles sont vis-à-vis.» Peut-être cet endroit, dont les auteurs arabes parlent fort souvent, se trouvait-il dans le voisinage de Fuente de Cantos, au N. O. de Séville.

çus, et les vizirs leur ayant indiqué le village de Quintos-Maâfir[1], au sud-est de Séville, ils s'y rendirent au milieu de la nuit, s'y embusquèrent, et mirent un des leurs, qui s'était muni d'un fagot, en vedette sur la tour de l'antique église du village.

«Au lever du soleil, la vedette signala une bande de seize mille Madjous qui se dirigeaient vers Moron. Les ayant laissés passer, les musulmans leur coupèrent la retraite vers Séville, après quoi ils les massacrèrent.

«Puis les vizirs marchèrent en avant, et étant entrés dans Séville, ils trouvèrent le gouverneur assiégé dans le château. Il se réunit à eux, et les habitants rentrèrent en masse dans la ville.

«Sans compter celle qui avait été taillée en pièces, deux autres bandes de Madjous s'étaient mises en campagne, l'une dans la direction de Lacant, l'autre dans celle du quartier des Beni-'l-Laith à Cordoue. Or, lorsque les Madjous qui étaient encore à Séville virent arriver l'armée musulmane et qu'ils apprirent le désastre qui avait frappé la division qui était allée vers Moron, ils se rembarquèrent précipitamment; puis, remontant le fleuve vers le château de .....[2], ils rencontrèrent

---

1) Quintos se trouve nommé dans le *Repartimiento* d'Alphonse X (*apud* Espinosa, *Hist. de Sevilla*, fol. 16, col. 2), et l'on sait que Maâfir est le nom d'une tribu arabe. Une partie de cette tribu possédait sans doute des terres autour du village de Quintos.

2) Le château de الزعواق, comme écrit Ibn-al-Coutîa, ou de رغوان, comme on trouve chez Ibn-Haiyân (fol. 61 v.), était, d'après ce dernier auteur, le premier qu'on rencontrait en remontant le fleuve, et il se trouvait à huit milles (deux lieues) de Séville. Les troupes du sultan omaiyade Abdallâh le détruisirent.

leurs camarades, et ceux-ci s'étant embarqués aussi, ils se mirent tous à redescendre le fleuve, tandis que les habitants du pays les accablaient d'injures et frondaient des pierres. Arrivés à un mille au-dessous de Séville, les Madjous leur crièrent: «Laissez-nous tranquilles, si vous voulez racheter les prisonniers!» Le peuple ayant cessé alors de leur jeter des projectiles, ils permirent à tout le monde de racheter les captifs. On paya une rançon pour la plupart d'entre eux; mais les Madjous ne voulurent accepter ni or ni argent; ils acceptèrent seulement des vêtements et des vivres.

«Après avoir quitté Séville, ils se rendirent à Nécour, où ils firent prisonnier l'aïeul d'Ibn-Çâlih; mais l'émir Abdérame ibn-Hacam le racheta, et par reconnaissance de ce bienfait, les Beni-Çâlih ont toujours eu avec les Omaiyades des relations d'amitié [1]. Ensuite les Madjous pillèrent à la fois l'une et l'autre côte, et pendant cette expédition, qui dura quatorze ans, ils arrivèrent dans le pays des Roum et à Alexandrie. — —

«Quand la grande mosquée de Séville fut achevée, Abdérame rêva qu'il y entrait et que dans la *kibla* [2] il trouvait le Prophète mort et enveloppé d'un linceul. En se réveillant il était fort triste, et ayant demandé aux devins l'explication de ce songe, ils lui répondirent que l'exercice du culte cesserait dans cette mosquée. Il

1) Nous reviendrons sur ce passage qui se rapporte à une autre invasion des Normands et dans lequel il y a des erreurs.

2) On appelle ainsi cette partie d'une mosquée qui se trouve du côté de la Mecque.

en fut ainsi lorsque les Madjous se furent emparés de la ville.

«Plusieurs chaikhs de Séville ont raconté que les Madjous lançaient des flèches brûlantes sur le toit de la mosquée, et que les parties du toit qu'atteignaient ces flèches tombaient en bas. Aujourd'hui encore on peut y voir les traces de ces flèches. Puis, lorsque les Madjous s'aperçurent que de cette manière ils ne réussiraient pas à brûler la mosquée, ils amoncelèrent du bois et des nattes de jonc dans une des nefs. Ils avaient l'intention d'y mettre le feu et ils espéraient que l'incendie atteindrait le toit; mais un jeune homme qui arriva du côté du *mihrâb* [1] vint à leur rencontre. Il les chassa de la mosquée, et pendant trois jours consécutifs, jusqu'au jour de la grande bataille, il les empêcha d'y rentrer. Les Madjous disaient que le jeune homme qui les avait expulsés de la mosquée, était d'une beauté extraordinaire [2].

«Dès lors l'émir Abdérame prit des mesures de précaution. Il fit bâtir un arsenal à Séville, ordonna de construire des vaisseaux, et enrôla des mariniers des côtes de l'Andalousie; il leur alloua des appointements fort élevés, et leur fournit des machines de guerre et du naphte. Aussi, lorsque les Madjous arrivèrent pour la seconde fois, dans l'année 244 (19 avril 858 — 7 avril 859), sous le règne de l'émir Mohammed, on alla

---

1) C'est la *kibla*, l'endroit où se tient l'imâm.

2) La mosquée de Séville fut donc sauvée par un ange, de même que Tours avait été sauvé, peu de temps auparavant, par saint Martin.

les combattre à l'embouchure du fleuve; et quand ils eurent été battus et que plusieurs de leurs navires eurent été brûlés, ils s'en allèrent[1].»

Il serait fort difficile de réunir en un seul les trois récits que nous avons donnés, car ils se contredisent souvent. C'est que nous n'avons pas affaire à des récits contemporains, mais à des traditions qui n'ont été mises par écrit qu'au Xe siècle, les Arabes d'Espagne ayant commencé fort tard à écrire leur histoire[2]. Les divergences qui existent entre les différents récits tiennent encore à une autre cause. D'après la très juste observation de M. Kunik (p. 301), les Normands qui envahirent les côtes de la Péninsule ne formaient pas un seul corps, obéissant à un seul chef; c'étaient au contraire des bandes qui agissaient tantôt de concert, tantôt séparément, et cette circonstance, à laquelle les auteurs arabes ne semblent pas avoir fait assez d'attention, explique bien des contradictions qui se trouvent dans leurs récits.

Nous devons encore remarquer qu'à l'époque où les Normands se montrèrent pour la première fois à Lisbonne, une de leurs bandes débarqua sur la côte occidentale de l'Afrique, à l'endroit où Arzilla fut bâtie

---

1) A en croire M. de Gayangos, dans une note sur son édition de Râzî (p. 98), on trouverait dans l'*Akhbâr madjmoua* des „détails très intéressants" sur l'invasion de 844. Il cite même la page, à savoir fol. 77. Le fait est que l'auteur de ce livre ne dit absolument rien sur les Madjous; M. de Gayangos l'aura confondu avec Ibn-al-Coutîa dont l'ouvrage se trouve dans le même volume, et qui parle des Madjous au feuillet 27.

2) Voyez à ce sujet l'Introduction que j'ai ajoutée à mon édition d'Ibn-Adhârî.

plus tard. Le géographe Becrî s'exprime à ce sujet en ces termes[1]:

« La ville d'Arzilla est de construction récente, et doit sa fondation à l'événement que nous allons rapporter. Les Madjous abordèrent deux fois dans la rade qui lui sert aujourd'hui de port. La première fois, ils prétendirent avoir déposé dans cet endroit de riches trésors, et ils dirent aux Berbères qui s'étaient réunis pour les combattre: « Nous ne sommes pas venus pour vous faire la guerre; mais ce lieu recèle des richesses qui nous appartiennent. Si vous voulez vous placer à l'écart et nous mettre à même de les retirer, nous nous engageons à partager avec vous. » Les Berbères acceptèrent cette proposition et se tinrent à distance. Les Madjous se mirent à creuser un espace de terrain, et en tirèrent une quantité de millet pourri. Les Berbères, voyant la couleur jaune de ce grain, et s'imaginant que c'était de l'or, accoururent pour l'enlever; les Madjous, effrayés, s'enfuirent vers leurs vaisseaux. Les Berbères, ayant reconnu que tout leur butin consistait en millet, se repentirent de ce qu'ils venaient de faire, et invitèrent les Madjous à débarquer de nouveau pour enlever leurs richesses; mais ceux-ci refusèrent. « Vous avez une fois violé vos engagements, dirent-ils aux Africains, vous n'avez plus aucun droit à notre confiance. » Ils partirent aussitôt, firent voile pour l'Espagne, et vinrent débarquer à Séville, l'an 229, sous le règne de l'imâm Abdérame ibn-Hacam. »

Dans ce passage, dont nous donnerons tout à l'heure

---

1) Pag. 111 de l'édition de M. de Slane.

la suite, il est sans doute question, non pas de toute la flotte normande, mais d'une bande peu considérable qui, après avoir quitté la côte africaine, alla se joindre aux Normands débarqués à Séville. En effet, si cette bande avait été nombreuse, elle n'aurait pas pris la fuite à l'approche des Berbères, et d'un autre côté, Ibn-Adhârî atteste formellement que les Normands débarqués à Séville recevaient sans cesse des renforts. Il semble du reste que la troupe dont parle Becrî, avait découvert un silo. C'était une trouvaille précieuse, car la grande difficulté pour les Normands pendant leurs longues expéditions, c'était de se procurer des vivres; aussi avons-nous vu par le récit d'Ibn-al-Coutîa, qu'à Séville ils refusèrent de prendre de l'argent en échange des prisonniers, et qu'ils ne voulurent accepter que des vêtements et des provisions de bouche.

Voici à présent la fin du passage de Becrî:

«La seconde invasion des Madjous eut lieu lorsque, après avoir quitté les côtes d'Espagne, ils furent poussés par le vent vers ce port (le port d'Arzilla). Plusieurs de leurs vaisseaux coulèrent à fond à l'entrée occidentale de la rade; et de là cet endroit a pris et conserve encore aujourd'hui le nom de *porte des Madjous*. Alors on bâtit un *ribât*[1] à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville d'Arzilla, et l'on y accourut de toutes parts.»

1) «Les *ribâts* étaient primitivement des casernes fortifiées que l'on construisait sur les frontières de l'empire. Outre les troupes qu'on y entretenait, des gens pieux s'y rendaient pour faire le service militaire et obtenir ainsi les mérites spirituels qui sont attachés à la guerre faite contre les infidèles. La pratique de la dévotion y occupait leurs moments de loisir.» M. de Slane, dans le *Journ. asiat.*, IIIe série, t. XIII, p. 168.

On voit donc qu'Arzilla a été dans l'origine une espèce de citadelle ou de forteresse, destinée à protéger la côte occidentale de l'Afrique contre les invasions des Normands.

II.

L'AMBASSADE D'AL-GHAZÂL AUPRÈS DU ROI DES NORMANDS.

Après l'invasion de 844, il s'établit entre Abdérame II et le roi des Normands des relations amicales, et le premier envoya au second un ambassadeur. Plusieurs particularités sur cette ambassade nous ont été conservées par Ibn-Dihya; mais jusqu'à présent on ne connaît de ce récit que les extraits qu'en a donnés Maccarî [1] et qui sont si incomplets, qu'ils ne suffisent pas même pour fixer l'époque à laquelle l'ambassade a eu lieu; aussi s'est-on trompé à ce sujet. Heureusement le Musée britannique a acheté en avril 1868 un excellent manuscrit de cet ouvrage d'Ibn-Dihya, qui porte le titre de *Almotrib fî ach'âri ahli 'l-Maghrib* (le (livre) amusant sur les poésies des Maghribins) et qui manquait jusqu'à présent en Europe [2]. M. Wright, toujours prêt à obliger ses amis, a eu la bonté de m'en transcrire plusieurs passages, entre autres le long article qui roule sur al-

1) Tom. I, p. 630 et 631.

2) Le man. porte la date de 649; il a donc été copié seize années seulement après la mort de l'auteur. Il est coté à présent: Or. 77. Voyez le Catalogue, p. 786 et suiv.

Ghazâl, l'ambassadeur d'Abdérame II auprès du roi des Normands.

L'auteur du livre, Abou-'l-Khattâb ibn-Dihya (la prononciation Dahya est également bonne), qui descendait, du côté de son père, d'un compagnon de Mahomet, et, du côté de sa mère, de Hosain, le petit-fils du Prophète — ce qui revient à dire qu'il était d'une naissance très illustre — avait vu le jour à Valence vers le milieu du XIIe siècle. Il était fort versé dans toutes les branches de la philologie et de l'histoire, mais surtout dans les traditions relatives au Prophète. Pour les recueillir, il visita la plupart des cités musulmanes de sa patrie, parcourut l'Afrique et l'Asie, et mourut enfin au Caire en 1235.

L'auteur qu'il a suivi en parlant de l'ambassade d'al-Ghazâl et qu'il nomme à différentes reprises, est Tammâm ibn-'Alcama. Ce personnage, qui avait rempli l'emploi de vizir sous trois sultans, Mohammed, Mondzir et Abdallâh, mourut sous le règne de ce dernier, l'an 896, dans une très haute vieillesse, car il comptait 96 années lunaires. Il a composé une chronique en vers du mètre *ar-redjez*, commençant à la conquête et allant jusqu'à la fin du règne d'Abdérame II[1]; mais Ibn-Dihya a consulté un autre de ses ouvrages, qui était en prose. Les renseignements que donne Tammâm ibn-'Alcama méritent sans doute confiance, car c'est de la bouche d'al-Ghazâl lui-même ou de celle de ses compagnons qu'il les a entendus.

---

1) Voyez mon édition d'Ibn-Adhârî, Introduction, p. 14.

Quant au diplomate arabe, Yahyâ ibn-al-Hacam Becrî, de Jaën, qui dans sa jeunesse avait reçu le surnom de Ghazâl *(gazelle)* à cause de sa beauté, et qui était un des poètes les plus renommés de son temps, il avait déjà été envoyé en ambassade par Abdérame II à Constantinople, où il avait su gagner les bonnes grâces de l'empereur par ses discours spirituels et surtout celles de l'impératrice par ses galanteries et ses bons mots [1]. Au reste, la relation de son ambassade auprès du roi des Normands le fera connaître; nous en donnerons donc la traduction sans autre préambule [2]:

« Lorsque l'ambassadeur du roi des Madjous fut arrivé auprès du sultan Abdérame pour lui demander la paix, après qu'ils furent sortis de Séville, qu'ils en eurent attaqué les environs, qu'ils y eurent été mis en fuite et que le commandant de leur flotte eut été tué, Abdérame résolut de leur répondre qu'il leur accordait leur demande. Il ordonna donc à al-Ghazâl d'aller en ambassade avec l'envoyé de leur roi, attendu qu'al-Ghazâl avait l'esprit subtil et prompt, qu'il savait répondre nettement, qu'il avait du courage et de l'audace, et qu'il savait entrer par toutes les portes et en sortir [3]. Accompagné de Yahyâ ibn-Habîb, il se rendit à Silvès, où un beau navire, pourvu de toutes les choses nécessaires, avait été préparé pour les recevoir. Ils étaient porteurs d'une réponse à la demande du roi des Madjous et d'un présent

1) Voir Maccarî, t. I, p. 223, 631 et suiv. Il écrivit aussi une chronique en vers (*ibid.*, t. II, p. 123).

2) Le texte dans l'Appendice, n° XXXIV.

3) Traduction littérale.

en retour du sien. L'ambassadeur de ce roi entra dans un autre vaisseau, celui dans lequel il était venu, et les deux embarcations firent route ensemble. A la hauteur du grand promontoire qui entre dans la mer, qui est la limite de l'Espagne dans l'extrême Ouest, et qui est la montagne connue sous le nom d'Alowiya [1], ils furent assaillis par une tempête.»

Vers d'al-Ghazâl sur cette tempête; je les supprime, parce qu'ils sont hors de notre sujet.

«Ce danger passé, al-Ghazâl arriva à la limite du pays des Madjous, à une de leurs îles. On s'y arrêta quelques jours pour réparer les navires et pour se reposer. Puis le vaisseau des Madjous fit voile vers le roi pour lui annoncer l'arrivée de l'ambassadeur. Le roi s'en réjouit, et quand il eut donné l'ordre de faire venir les Andalous, ils se rendirent à l'endroit où il résidait. C'était une grande île dans l'Océan, où il y avait des eaux courantes et des jardins; elle était à trois journées, ce qui équivaut à trois cents milles, de la terre ferme; il y avait une quantité innombrable de Madjous, et dans le voisinage se trouvaient beaucoup d'autres îles, grandes et petites, toutes habitées par des Madjous, et le continent leur appartient aussi; c'est un grand pays qui demande plusieurs jours pour le parcourir. Ils étaient alors païens (Madjous); à présent ils sont chrétiens, car

1) Il s'agit ici sans doute du cap Saint-Vincent; mais je ne trouve nulle part le nom que lui donne notre auteur. Les anciens l'appelaient Promontorium sacrum, les Espagnols, avant le milieu du XIIe siècle, Promontorio del Algarbe, et les Arabes, l'église du Corbeau; voyez ma traduction d'Édrisi, p. 218.

ils ont abandonné le culte du feu[1], leur ancienne religion; seulement les habitants de quelques îles l'ont retenue; là on épouse encore sa mère ou sa sœur et d'autres abominations s'y commettent aussi. Avec ceux-là les autres sont en guerre et ils les emmènent en esclavage.

«Le roi ordonna de préparer pour les Andalous une belle demeure. Il envoya des personnes à leur rencontre et les Madjous accoururent en foule pour les voir, de sorte que les Andalous furent à même de les observer dans leur costume et de s'en étonner. Deux jours après leur arrivée, le roi les appela en sa présence; mais al-Ghazâl conditionna qu'il ne serait pas obligé de s'incliner devant lui et que lui et son compagnon ne s'écarteraient en rien de leurs habitudes. Le roi y avait consenti; mais lorsqu'ils arrivèrent à la salle où le roi, qui était magnifiquement vêtu, les recevrait, ils trouvèrent que, conformément à son ordre, la porte en avait été rendue si basse, qu'on ne pouvait entrer qu'en se baissant. Alors al-Ghazâl s'assit par terre, et, s'aidant de ses pieds, il se poussa en avant sur son derrière; puis, ayant ainsi passé par la porte, il se redressà aussitôt.

«Le roi avait rassemblé beaucoup d'armes et de choses magnifiques; mais al-Ghazâl ne donna aucun signe d'étonnement ou de crainte, et, se tenant debout, il dit: «Salut et bénédiction à vous, ô roi, et à tous ceux qui se trouvent en votre présence! Puissiez-vous jouir longtemps

1) C'est le nom de Madjous qui a fait tomber Ibn-Dihya dans cette singulière erreur. On l'emploie pour désigner les païens en général; mais dans l'origine c'était celui des Mages, des adorateurs du feu.

de la gloire, de la vie, de la protection qui peut vous conduire à la grandeur dans ce monde et dans l'autre, qui durera toujours et où l'on sera en présence du Dieu vivant et éternel, le seul être qui n'est point périssable. C'est lui qui règne et c'est vers lui que nous retournerons » L'interprète ayant traduit ces paroles, le roi les admira et dit: « C'est là un des sages de son peuple et un homme d'esprit. » Cependant il avait été surpris de ce qu'al-Ghazâl s'était assis par terre et de sa manière d'entrer les pieds les premiers, et il dit: « Nous avions l'intention de l'humilier; mais il a pris sa revanche en nous montrant d'abord ses semelles. Si ce n'était pas un ambassadeur, uous nous offenserions de cela. »

« Ensuite al-Ghazâl lui offrit la lettre du sultan Abdérame. On la lui lut et on la lui traduisit. Il la trouva belle, la prit, l'éleva et la mit dans son sein. Puis il ordonna d'ouvrir les coffres qui contenaient les présents, examina les étoffes et les vases, en fut fort content, et permit aux Andalous de retourner à leur demeure, où ils reçurent de sa part un traitement considérable.

« Pendant son séjour dans le pays des Madjous, al-Ghazâl eut avec eux plusieurs rapports: tantôt il disputait contre leurs savants et les réduisait au silence, tantôt il combattait avec leurs meilleurs guerriers et les perçait de ses coups.

« Ayant entendu parler de lui, l'épouse du roi des Madjous voulut le voir et le fit venir. Arrivé en sa présence, il la salua; puis il la contempla longtemps comme frappé d'étonnement. « Demande-lui, dit-elle alors à son interprète, pourquoi il me regarde si long-

temps, si c'est parce qu'il me trouve si belle, ou bien pour une raison tout à fait opposée.» La réponse qu'al-Ghazâl donna fut celle-ci: «La raison en est que je ne soupçonnais pas qu'il y eût au monde un tel spectacle. J'ai vu auprès de notre roi des femmes choisies parmi les plus belles de toutes les nations; mais jamais je n'ai vu une beauté qui approchât de celle-ci. — Demande-lui, dit la reine à l'interprète, s'il raille ou s'il parle sérieusement. — Sérieusement, répliqua-t-il. — N'y a-t-il donc pas de belles femmes dans votre pays? demanda-t-elle. — Montrez-moi, répondit al-Ghazâl, quelques-unes de vos dames, afin que je puisse les comparer aux nôtres.» La reine ayant alors fait venir celles qui passaient pour les plus belles, il les examina de la tête aux pieds et dit: «Elles ont de la beauté; cependant elle n'est pas comme celle de la reine, car la sienne et toutes ses autres qualités ne peuvent pas être appréciées à leur juste valeur par tout le monde, mais seulement par les poètes, et si la reine veut que je décrive sa beauté, ses nobles qualités et son intelligence dans un poème que l'on récitera dans toutes nos contrées, je le ferai de grand cœur.» La reine, chatouillée dans son amour-propre, tressaillit d'aise et ordonna de lui offrir un présent. Mais il refusa de l'accepter. «Demande-lui donc, dit-elle alors à l'interprète, pourquoi il le refuse; est-ce par mépris pour le présent ou pour moi?» L'interprète ayant exécuté cet ordre, al-Ghazâl répondit: «Son présent est magnifique, et en recevoir un d'elle est un grand honneur, car elle est reine et fille de roi; mais le présent qui me suffit, c'est que j'ai eu le bonheur de la voir et d'être

reçu par elle avec bonté. Voilà le plus beau présent qu'elle pût me faire, et si elle veut me donner encore davantage, qu'elle me permette alors de revenir à toute heure.» Cette réponse, qui fut traduite par l'interprète, augmenta encore son contentement, et elle dit: «Je veux que l'on porte le cadeau à sa demeure et je lui permets de venir me rendre visite chaque fois que cela lui plaira; jamais ma porte ne lui sera interdite et je le recevrai toujours de la manière la plus honorable.» Al-Ghazâl la remercia, appela sur elle la bénédiction du ciel et prit congé.

«Tammâm ibn-'Alcama dit: Lorsque j'entendis al-Ghazâl faire ce récit, je lui demandai: «Était-elle donc, du moins jusqu'à un certain point, aussi belle que vous le lui faisiez entendre? — Certes, répondit-il, elle n'était pas mal; mais à vrai dire, j'avais besoin d'elle et en lui parlant de la manière dont je le faisais, je gagnais ses bonnes grâces et j'obtenais encore plus que je n'avais osé espérer.»

«Tammâm ibn-'Alcama ajoute: Un de ses compagnons m'a raconté ceci: L'épouse du roi des Madjous fut tellement charmée d'al-Ghazâl, qu'elle ne pouvait pas laisser passer un jour sans le voir. S'il ne venait pas, elle le faisait chercher et alors il restait auprès d'elle en lui parlant des musulmans, de leur histoire, du pays qu'ils habitent, des peuples voisins, et ordinairement, quand il l'avait quittée, elle lui envoyait un cadeau, des étoffes, des mets, des parfums ou autre chose. Ces visites fréquentes étant bientôt devenues de notoriété publique, ses compagnons s'inquiétèrent et lui conseillèrent d'être

plus prudent. Trouvant qu'ils pouvaient bien avoir raison, al-Ghazâl ne fit plus que de rares visites à la reine. Elle lui en demanda la cause et il ne la lui cacha point. Sa réponse la fit sourire. «La jalousie, dit-elle, n'est pas dans nos habitudes. Chez nous les femmes ne restent auprès de leurs maris qu'autant qu'elles le veulent, et quand leurs maris ont cessé de leur plaire, elles les quittent.»

«(La coutume chez les Madjous, avant que la religion de Rome eût été portée chez eux, était qu'aucune femme ne refusait sa main à un homme [s'il était de même condition]; mais si une femme noble voulait épouser un vilain, on la blâmait et sa famille l'en empêchait).[1]

«Lorsqu'al-Ghazâl eut entendu la réponse de la reine, il se rassura et désormais il ne se gêna pas plus qu'il ne l'avait fait avant que ses amis eussent parlé.

«Tammâm dit: Dans sa jeunesse, al-Ghazâl avait été fort joli, c'est pour cela qu'on lui avait donné le surnom de *gazelle*, et dans l'âge mûr c'était un bel homme. A l'époque où il partit pour le pays des Madjous, il frisait la cinquantaine[2] et il commençait à grisonner; mais il avait encore toute sa force, toute sa vigueur, et

---

1) Ibn-Dihya aurait pu s'exprimer plus logiquement, mais il a voulu dire: la femme chez les Madjous pouvait épouser celui qu'elle préférait, pourvu qu'il fût né sur le même échelon de la société.

2) Dans les renseignements qu'Ibn-Dihya (dans cette partie de son article que je n'ai pas traduite) et Maccarî donnent sur al-Ghazâl, il y a de nombreuses difficultés chronologiques. Je ne les discuterai pas, car elles me semblent insolubles et le sujet n'est pas intéressant; j'observerai seulement que, puisqu'il dit lui-même (*apud* Maccarî, t I, p. 629, l. 6) qu'il était né avant la mort d'Abdérame Ier, arrivée en 788, il devait être, à l'époque de son ambassade, plus âgé qu'il ne l'avouait.

il n'avait pas cessé d'être beau. Or l'épouse du roi, laquelle s'appelait Noud [1], lui demanda un jour quel était son âge. « Vingt ans, » répondit-il en badinant. « Comment se peut-il, dit-elle alors à l'interprète, qu'un homme de vingt ans ait les cheveux gris? — Pourquoi pas? répondit-il à l'interprète; n'a-t-elle donc jamais vu un poulain qui était gris au moment de sa naissance?» Cette réponse la mit de belle humeur et al-Ghazâl improvisa à cette occasion ces vers:

Tu as à supporter, ô mon cœur, un amour qui te harasse et contre lequel tu te défends comme contre un lion. Je suis épris d'une dame normande, qui ne veut pas que le soleil de la beauté se couche jamais, et qui demeure à l'extrémité du monde, là où l'on pénètre bien rarement.

O Noud, belle dame qui a la fraîcheur de la jeunesse et dont le visage brille comme une étoile, jamais, je le jure, je n'ai vu une personne qui ait charmé mon cœur comme tu l'as fait, et si je m'avisais un jour de dire que mes yeux ont vu ta pareille, je mentirais bien certainement.

Quand elle eut dit en badinant: « Il me semble que ses cheveux ont blanchi,» je lui répondis sur le même ton: «Le poulain est gris aussi lorsqu'il voit le jour.» Cela la fit rire et ma réponse lui plut; c'est pour cela que je l'avais donnée.

« Si ce poème avait été composé par Omar ibn-abî-Rabîa, par Baschâr ibn-Bord, par Abbâs ibn-al-Ahnaf, ou par un autre grand poète qui a écrit dans le même genre, on l'admirerait; mais on n'en parle pas parce

---

1) Noud ou Nôd; le man. a un point au-dessous du *d*, pour indiquer qu'il n'est pas aspiré. Dans les meilleurs man. de Maccarî (t. I, p. 631), ce nom est écrit de la même manière.

qu'il est d'un Espagnol. Comment expliquer sans cela qu'on ne le connaît pas? Car certainement une telle pièce mérite autre chose que l'oubli. Avez-vous vu quelque chose de plus beau que: «qui ne veut pas que le soleil de la beauté se couche jamais?» Ou que le premier vers de cette pièce, ou le récit de la plaisanterie? Ne faut-il pas avouer que ce sont là des perles enfilées, et qu'on ne nous rend nullement justice?

«Mais revenons à al-Ghazâl! Lorsqu'il eut récité ce poème et que l'interprète l'eut traduit, Noud en rit et lui ordonna de teindre ses cheveux. Il le fit, et quand il fut revenu le lendemain, elle l'en complimenta, ce qui lui fournit l'occasion de composer une autre pièce que voici:

Elle m'a complimenté sur la couleur noire qu'ont acquise mes cheveux et m'a trouvé rajeuni. Mais à mon sens des cheveux gris qu'on teint ressemblent au soleil couvert un instant par un brouillard, que le vent dissipe aussitôt. Ne désapprouve pas les cheveux blancs, belle dame; ils sont le signe de l'âge de raison. J'ai de la jeunesse ce que tu en aimes, avec l'humeur enjouée et la politesse des manières.

«Il quitta enfin ce pays pour se rendre à Saint-Jacques[1], en compagnie de l'ambassadeur des Madjous et muni d'une lettre du roi de ce peuple pour le seigneur de cette ville. Il y resta deux mois, pendant lesquels il fut comblé d'honneurs, jusqu'à la fin de leur pèlerinage. Au bout de ce temps, il se rendit d'abord en Castille avec les pèlerins qui retournaient chez eux, puis

1) Saint-Jacques de Compostelle.

à Tolède, et enfin il arriva dans la capitale du sultan Abdérame après une absence de vingt mois.»

Ce morceau est curieux et unique en son genre, c'est pour cette raison que j'ai cru devoir le traduire. Mais on remarquera peut-être qu'il est plutôt amusant qu'instructif, et je ne saurais en disconvenir. Il contient peu de renseignements, bien vagues d'ailleurs, sur les Normands, et absolument rien sur le but de l'ambassade et la nature des rapports qui s'établirent entre les deux princes. Le caractère du livre auquel je l'ai emprunté explique en partie le petit nombre de données ethnographiques, car Ibn-Dihya ne s'intéressait qu'aux poésies. Mais quant au silence sur les négociations, je crois qu'il faut l'attribuer à al-Ghazâl lui-même. C'était à coup sûr un diplomate consommé; homme de cour et homme d'esprit, il avait l'expérience du monde, et il est curieux de voir que cet Arabe du IXe siècle était déjà pénétré de cette vérité, que, pour mener les grandes affaires à bonne fin, il faut en premier lieu gagner la faveur des femmes. A cela il s'entendait comme nul autre: il possédait au plus haut degré le talent de les flatter d'une manière ingénieuse et délicate. Il semble aussi en avoir possédé un autre: celui de se taire à propos. De retour dans sa patrie, il a bien raconté à ses amis quelques-unes de ses aventures, mais sans leur rien dire sur les secrets d'État qui lui avaient été confiés. Sa discrétion lui fait honneur, quoiqu'elle soit regrettable au point de vue de l'histoire.

III.

INVASIONS DE 858—861.

La chronique d'Albelda (c. 61) ne contient au sujet de ces invasions que ces paroles: «Sous le règne d'Ordoño Ier, les Normands se montrèrent pour la seconde fois sur les côtes de la Galice, mais ils furent taillés en pièces par le comte Pierre.» Sébastien de Salamanque (c. 26) est plus explicite; il s'exprime en ces termes: «Dans ce temps-là, les pirates normands arrivèrent pour la seconde fois sur nos côtes; puis ils allèrent en Espagne [1], et, tuant, brûlant et pillant partout, ils ravagèrent toutes les côtes de ce pays. Ayant ensuite traversé le Détroit, ils se rendirent maîtres de Nachor [2], une ville de la Mauritanie, où ils tuèrent un grand nombre de musulmans. Cela fait, ils attaquèrent les îles de Majorque, de Formentera et de Minorque, qu'ils dépeuplèrent. Enfin ils allèrent en Grèce, et après une expédition de trois ans ils retournèrent dans leur patrie.»

Ibn-Adhârî (t. II, p. 99) raconte cette invasion de cette manière:

«Dans l'année 245 (8 avril 859 — 27 mars 860), les Madjous se montrèrent de nouveau, et cette fois dans

1) On sait que les chroniqueurs du nord de la Péninsule donnaient le nom d'*Hispania* à l'Espagne arabe.

2) Nécour, ou Néoor selon la prononciation africaine, était une ville du Rîf marocain, à quatorze lieues O. S. O. du cap Tres-Forcas. Plus tard elle reçut le nom de Mezemma.

soixante-deux navires, sur les côtes de l'Ouest; mais ils les trouvèrent bien gardées, car des vaisseaux musulmans étaient en croisière depuis les frontières du côté de la France[1] jusqu'à celles du côté de la Galice dans l'extrême ouest. Deux de leurs navires devancèrent alors les autres; mais, poursuivis par les vaisseaux qui gardaient la côte, ils furent capturés dans un port de la province de Béja. On y trouva de l'or, de l'argent, des prisonniers et des munitions. Les autres navires des Madjous s'avancèrent en suivant la côte, et parvinrent à l'embouchure du fleuve de Séville. Alors l'émir (Mohammed) donna à l'armée l'ordre de se mettre en marche, et fit proclamer partout qu'on eût à se ranger sous les drapeaux du hâdjib Isâ ibn-Hasan.

«Quittant l'embouchure du fleuve de Séville, les Madjous allèrent à Algéziras dont ils s'emparèrent et où ils brûlèrent la grande mosquée. Puis ils passèrent en Afrique et dépouillèrent les possesseurs de ce pays. Cela fait, ils retournèrent vers la côte d'Espagne, et, ayant débarqué sur la côte de Todmîr, ils s'avancèrent jusqu'à la forteresse d'Orihuela. Puis ils allèrent en France, où ils passèrent l'hiver. Ils y firent un grand nombre de prisonniers, s'emparèrent de beaucoup d'argent et se rendirent maîtres d'une ville où ils s'établirent et qui aujourd'hui encore porte leur nom. Ensuite ils retournèrent vers la côte d'Espagne; mais ils avaient déjà perdu plus de quarante de leurs vaisseaux, et quand ils eurent engagé un combat avec la flotte de l'émir Mohammed, sur la côte de

1) Il s'agit ici des frontières orientales de l'Espagne.

Sidona, ils en perdirent encore deux, qui étaient chargés de grandes richesses. Leurs autres navires continuèrent leur route.»

Becrî donne des renseignements sur les ravages que les Normands exercèrent en Afrique pendant cette expédition. Ce passage (p. 92 éd. de Slane) est conçu en ces termes: «Les Madjous (que Dieu les maudisse!) débarquèrent près de Nécour dans l'année 244 (19 avril 858 — 7 avril 859). Ils prirent la ville, la pillèrent et réduisirent ses habitants en servitude, à l'exception de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite. Parmi leurs prisonniers se trouvèrent Ama-ar-rahmân [1] et Khanoula, filles de Wâkif ibn-Motacim ibn-Çâlih. L'imâm Mohammed ibn-Abdérame les racheta. Les Madjous restèrent huit jours à Nécour [2].»

Ce texte est important à cause de la date qu'on y trouve. Becrî place la prise de Nécour en 244 de l'hégire, 858 de notre ère. Ibn-al-Coutîa fixe la seconde invasion des Normands à la même année, et je crois que leur expédition, qui dura plusieurs années, commença réellement en 858. En second lieu, le récit de Becrî sert à corriger les renseignements que donne Ibn-al-Coutîa (voyez plus haut, p. 262). D'après cet auteur,

1) Littéralement: *la servante du Miséricordieux*. Ce nom est, pour ainsi dire, le féminin d'Abd-ar-rahmân.

2) Ibn-Adhârî, t. I, p. 179, a eu ce passage sous les yeux. Ibn-Khaldoun, dans son *Histoire des Berbères* (t. I, p. 283 du texte, t. II, p. 139 de la traduction), parle aussi de la prise de Nécour par les Normands, mais par un étrange anachronisme, il place cet événement un siècle trop tôt (en 144). Il ajoute que les Normands furent expulsés de Nécour par les Berbères-Berânis.

les Madjous s'emparèrent de Nécour en 844; il ajoute qu'ils firent prisonnier le prince qui y régnait et que ce prince fut racheté par le sultan d'Espagne Abdérame II. Tout ceci est inexact. D'abord ce n'est pas en 844, mais en 858, que Nécour a été pris. Ensuite, le prince lui-même n'est pas tombé au pouvoir des Normands, mais deux de ses parentes (le prince, Saîd ibn-Idrîs, était leur oncle à la mode de Bretagne), et ces princesses ont été rachetées, non par Abdérame II, mais par son fils et successeur, Mohammed.

Revenons maintenant à Ibn-Adhârî. En disant que les Normands avaient déjà perdu quarante de leurs navires avant de retourner vers la côte d'Espagne, cet auteur a sans doute en vue l'affreuse tempête qui assaillit la flotte des Normands à leur retour d'Italie et dont parle Benoît de Sainte-Maur. Ibn-Adhârî dit encore que les Normands hivernèrent en France. L'évêque Prudence atteste aussi que ce fut en Provence qu'ils passèrent l'hiver[1]. Il ajoute qu'ils s'établirent sur l'île de Camaria, c'est-à-dire sur le delta ou triangle formé par les deux principales branches du Rhône près de son embouchure, un peu au-dessous d'Arles, et qu'on appelle aujourd'hui la Camargue; mais il est à remarquer que l'auteur arabe nous apprend que cet endroit a conservé quelque temps le nom des Normands. Il est possible que le nom des pirates soit resté à la Camargue jusqu'à l'époque où Ibn-

1) Sous l'année 859: „Piratæ Danorum longo maris circuitu, inter Hispanias videlicet et Africam navigantes, Rhodanum ingrediuntur, depopulatisque quibusdam civitatibus ac monasteriis in insulâ Camariâ sedes ponunt.„

Adhârî écrivait, c'est-à-dire jusqu'au XIIIe siècle; mais il ne faut pas oublier que cet écrivain n'est qu'un compilateur qui abrège les chroniques plus anciennes, ou qui les copie textuellement. Selon toute apparence il s'est borné ici à copier Arîb, sa source principale, et cet auteur florissait dans le Xe siècle.

Au passage d'Ibn-Adhârî j'ajouterai celui de Nowairî, qui est conçu en ces termes:

« *Récit de l'invasion des Madjous dans l'Espagne musulmane.* Dans l'année 245, les Madjous vinrent attaquer l'Espagne dans leurs navires. Ils arrivèrent dans la province de Séville, et s'étant emparés de sa capitale, ils y brûlèrent la grande mosquée. Puis ils passèrent en Afrique, après quoi ils retournèrent en Espagne, et les troupes de Todmîr ayant pris la fuite, ils se rendirent maîtres de la forteresse d'Orihuela. Puis ils s'avancèrent jusqu'aux frontières de la France, et, faisant des incursions dans ce pays, ils obtinrent beaucoup de butin et de prisonniers. Pendant leur retour, ils rencontrèrent la flotte de l'émir Mohammed, et ayant engagé un combat avec elle, ils perdirent quatre de leurs vaisseaux, dont deux furent brûlés; ce qui se trouvait dans les deux autres tomba entre les mains des musulmans. Alors les Madjous commencèrent à combattre avec fureur, de sorte qu'un grand nombre de musulmans moururent en martyrs.

« Les Madjous allèrent jusqu'à la ville de Pampelune et firent prisonnier le Franc Garcia, le seigneur de cette ville. Celui-ci se racheta moyennant quatre-vingt-dix mille dînârs. »

En disant que la mosquée de Séville fut brûlée par les Normands pendant cette expédition, Nowairî a confondu cette dernière avec celle de 844, ou bien il a copié négligemment l'auteur qu'il avait sous les yeux. Ibn-Khaldoun (fol. 9 r.), qui dit à peu près la même chose que Nowairî, n'est pas tombé dans cette erreur. «Les Madjous, dit-il, débarquèrent à Séville et ensuite à Algéziras où ils brûlèrent la mosquée [1].» Rodrigue de Tolède a trouvé la même chose dans l'auteur arabe qu'il traduisait, mais il n'a pas compris cet auteur, puisqu'il dit: «Eodem anno sexaginta naves a Normannia advenerunt, et Gelzirat, Alhadra, et Mezquitas, undique deductis spoliis, cæde et incendio consumpserunt.» Sa bévue a eu des suites fâcheuses, car au lieu de dire que les Normands brûlèrent la mosquée (*mezquita* en espagnol) d'Aldjezîra al-khadhrâ (tel est le nom arabe d'Algéziras), plusieurs savants, Werlauff entre autres, ont écrit que les pirates «pillèrent les villes d'Algéziras, d'Alhadra dans l'Estramadure portugaise, et de Mosquitella en Beira.»

Il est fort remarquable que Nowairî et Ibn-Khaldoun disent que les Normands pénétrèrent jusqu'à Pampelune et qu'ils firent prisonnier Garcia, roi de Navarre [2]. Je ne vois nulle raison pour révoquer en doute l'exactitude de ce renseignement, que l'on ne trouve, je crois, nulle

---

1) ونزلوا باشبيلية والجزيرة واحرقوا مسجدها.

2) Dans le man. de Leyde d'Ibn-Khaldoun on lit par erreur شلونة. La bonne leçon بنبلونة se trouve dans le man. de Paris. Au reste, Ibn-Khaldoun dit que Garcia paya 70,000 (et non 90,000) dînârs pour sa rançon.

part ailleurs. On sait que les Normands ne ravageaient pas seulement les côtes, mais qu'ils pénétraient souvent dans l'intérieur des terres, et d'un autre côté il est certain, malgré l'obscurité presque impénétrable qui couvre l'ancienne histoire de Navarre, qu'à cette époque Garcia, fils d'Iñigo, régnait sur ce pays. D'après une charte citée par Traggia [1], ce Garcia, fils d'Iñigo, était contemporain de Galindo (II) d'Aragon, et ce dernier vivait réellement à l'époque dont il s'agit, les études que j'ai faites sur le manuscrit de Meyá me l'ont prouvé. D'après un autre titre, cité par Moret [2], le roi Garcia, fils d'Iñigo, était contemporain de l'évêque de Pampelune Willesind et de l'abbé de Leyre Fortunio, lesquels sont nommés tous les deux par un auteur de ce temps, à savoir Euloge de Cordoue. Enfin les historiens arabes [3] donnent des détails sur une expédition que le sultan Mohammed fit faire, dans l'année 860 ou dans l'année suivante, contre le roi de Navarre *Garcia*, *fils d'Iñigo*.

Avant de quitter ce sujet, je dois encore faire observer que dans le seul volume qui nous reste des Annales d'Ibn-Haiyân, il est aussi parlé incidemment de cette invasion. Donnant la liste de ceux qui étaient en révolte contre le sultan Abdallâh, Ibn-Haiyân nomme parmi eux le renégat Saranbâkî (Sadoun ibn-Fath), et il dit

---

1) Dans le *Diccionario geogr.-histor. de España* por la Academia de la historia, t. II, p. 92 *a*.

2) *Investigaciones*, p. 321.

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 99, 100; Nowairî, sous l'année 246 (dans le man. de Paris, car celui de Leyde présente en cet endroit une grande lacune); Ibn Khaldoun, fol. 9 r.; Maccarî, t. I, p. 225, 226.

entre autres choses (man. d'Oxford, fol. 17 v.)[1]: « Sous le règne de Mohammed, il fut fait prisonnier par les Madjous qui avaient débarqué sur la côte occidentale de l'Espagne. Il fut racheté par un marchand juif qui croyait faire une bonne affaire. Saranbâkî paya quelque temps à son créancier l'intérêt de la somme que celui-ci avait avancée pour lui; mais plus tard il prit la fuite, et, oubliant le service que le juif lui avait rendu, il lui fit perdre son argent. S'étant jeté dans les montagnes qui se trouvent entre Coïmbre et Santarem et qui portent encore son nom, il exerça des brigandages sur les terres des musulmans et sur celles des chrétiens. Il eut bien des aventures, mais il fut enfin mis à mort par Alphonse (III), le seigneur de la Galice. »

IV.

INVASIONS DE 966—971.

Le traité conclu à Saint-Clair sur l'Epte avait assuré à Rollon et à ses frères d'armes la possession de la province qu'ils avaient conquise en France et à laquelle on donna dès lors le nom de Normandie. Mais la paix entre les Français et les Normands n'avait pas été de longue durée, et pendant les guerres que les premiers ducs eurent à soutenir contre le roi de France, de puissants secours leur vinrent de la Norvège et du Danemark. Ces renforts, les ducs les obtenaient aisément;

---

1) Voyez ce texte dans l'Appendice, n° XXXIV.

mais la difficulté pour eux, c'était de s'en débarrasser quand ils n'en avaient plus besoin. C'est ce que Richard Ier éprouva en 966. Heureusement pour lui, l'idée lui vint d'envoyer en Espagne ses auxiliaires importuns, et alors la Normandie versa sur la péninsule ibérique son trop-plein de barbarie.

En guerre contre le comte de Chartres, Thibauld le Tricheur, lequel était secondé par le roi de France Lothaire, Richard Ier, surnommé Sans-Peur, le petit-fils de Rollon, recourut au roi de Danemark Harald Blátand (Harald à la dent noire), qui déjà vingt ans auparavant avait pris sa défense. Harald lui envoya une armée de Danois païens. Remontant le courant de la Seine sous la conduite de Richard, ces terribles guerriers livrèrent le pays environnant aux plus affreux ravages, de sorte que le comte et le roi furent forcés d'implorer la paix. Richard était fort disposé à accepter les conditions avantageuses qu'ils lui offraient; mais il se crut obligé de demander le consentement des Danois, et ceux-ci, qui étaient plutôt ses maîtres que ses auxiliaires, ne voulaient entendre à aucun accommodement. « Nous ne voulons ni d'une paix ni même d'un armistice, s'écrièrent-ils d'une seule voix; nous voulons soumettre toute la France à ton autorité. Si tu n'en veux pas, eh bien, nous la prendrons pour nous-mêmes. » Raisonnements, prières, humbles supplications, tout fut inutile: les Danois persistèrent opiniâtrement dans leur refus. Alors les ambassadeurs français, en gens bien avisés qu'ils étaient, conseillèrent au duc d'appeler séparément auprès de lui les chefs des Danois, et de tâcher de les gagner à force de cadeaux

et de promesses. Il le fit, et plusieurs chefs s'étant laissé persuader, les autres Danois acquiescèrent enfin à la volonté de Richard, mais à la condition qu'il leur donnerait beaucoup d'argent et qu'il les ferait conduire vers un pays qu'ils pussent conquérir. Richard leur conseilla alors d'aller en Espagne, et leur donna pour guides des hommes de Coutances [1].

En sortant des ports de la Normandie, les Danois se divisèrent, selon leur coutume, en plusieurs bandes. Une de ces troupes alla attaquer les côtes occidentales de l'Espagne musulmane, et voici ce qu'on lit à ce sujet chez Ibn-Adhârî (t. II, p. 254, 255), qui a sans doute emprunté au chroniqueur contemporain Arîb, qu'il suit ordinairement, les renseignements qu'il donne sur les Madjous du temps de Hacam II:

«Le 1er Redjeb de l'année 355 (23 juin 966), le calife Hacam II reçut une lettre de Caçr abî-Dânis (Alcacer do Sal). Elle disait qu'une flotte de Madjous s'était montrée dans la mer de l'Ouest, près de l'endroit susdit; que les habitants de toute cette côte étaient fort inquiets, parce qu'ils savaient qu'auparavant les Madjous avaient eu la coutume de faire des invasions en Espagne, et enfin que la flotte se composait de vingt-huit vaisseaux.» [Dans ce temps-là chaque vaisseau contenait environ quatre-vingts personnes [2]; on peut donc évaluer le nombre de ces Danois à deux mille deux cent quarante hommes.]

---

1) Dudon de Saint-Quentin (*apud* Duchesne, *Hist. Normann. Script.*), p. 144 C — 151 D.

2) Dithmar de Mersebourg, en parlant de la flotte de Canut en 1016.

«Ensuite il arriva de ces côtes plusieurs autres lettres qui contenaient des renseignements sur les Madjous; elles portaient entre autres choses que les Madjous avaient pillé çà et là et qu'ils étaient arrivés jusque dans la plaine de Lisbonne. Les musulmans marchèrent contre eux, et leur livrèrent une bataille dans laquelle beaucoup des nôtres moururent en martyrs; cependant plusieurs mécréants y trouvèrent aussi la mort. Ensuite la flotte musulmane sortit de la rade de Séville et attaqua celle des Madjous dans la rivière de Silvès. Les nôtres mirent plusieurs vaisseaux ennemis hors de combat, délivrèrent les prisonniers musulmans qui s'y trouvaient, tuèrent un grand nombre de mécréants et mirent les autres en fuite. Depuis lors des nouvelles sur les mouvements des Madjous arrivèrent à chaque instant à Cordoue du côté de l'Ouest, jusqu'à ce que Dieu les éloignât.» Et un peu plus loin: «Dans cette même année Hacam donna à Ibn-Fotais l'ordre de faire rentrer la flotte dans le fleuve de Cordoue (le Guadalquivir), et de faire construire des vaisseaux sur le modèle de ceux des Madjous (que Dieu les anéantisse!). Il espérait qu'ils prendraient ces vaisseaux pour les leurs et qu'ils s'en approcheraient.»

Ibn-Khaldoun (fol. 16 v.), qui a été copié par Maccarî (t. I, p. 248), parle aussi de cette invasion. Il lui assigne une fausse date (354 de l'hégire, au lieu de 355), mais voici ce qu'il dit: «Dans cette année, les Madjous se montrèrent dans l'Océan et pillèrent les plaines autour de Lisbonne; mais après avoir livré un combat aux musulmans, ils retournèrent à leurs vaisseaux. Hacam char-

gea ses généraux de garder les côtes, et il ordanna à son amiral, Abdérame ibn-Româhis, de mettre à la mer en toute hâte. Ensuite on reçut l'avis que les troupes musulmanes avaient battu l'ennemi sur tous les points.»

Je crois retrouver dans Dudon de Saint-Quentin la bataille livrée près de Lisbonne dont parlent les chroniqueurs arabes. On a pensé jusqu'ici que le passage que j'ai en vue se rapporte à une bataille livrée en Galice; mais les paroles de Dudon n'admettent pas une telle interprétation. Il dit (p. 151 D, 152 A) que, les paysans ayant été massacrés partout, une armée espagnole marcha enfin contre les Normands; que cette armée fut battue, et que, lorsque les Normands revinrent trois jours plus tard sur le champ de bataille afin de dépouiller les morts, ils trouvèrent que certaines parties des cadavres des noirs (nigellorum Æthiopumque) étaient blanches comme de la neige, tandis que d'autres parties avaient conservé leur couleur primitive. «Je voudrais bien savoir, ajoute Dudon, comment les dialecticiens expliqueront ce fait, puisqu'ils prétendent que la couleur noire est inhérente à la peau de l'Éthiopien et qu'elle ne change jamais.» Il est clair, je crois, qu'il s'agit ici de Maures, et non de Galiciens. Dans les *sagas* du Nord, les Sarrasins portent le nom de *Blámenn*, *hommes noirs*, car on s'imaginait dans la Scandinavie que tous les Sarrasins étaient des nègres [1]. En dépouillant les morts sur le champ de bataille, les Danois durent donc être bien étonnés en

1) Comparez le Dictionnaire géographique dans le XII[e] volume des *Scripta histor. Islandorum*, aux mots *Blalandia*, *Mauri*, etc.

voyant que, malgré le teint basané de leurs mains et de leur visage, les Maures avaient la peau aussi blanche qu'eux.

Dudon, comme on l'a vu, atteste que les Danois remportèrent la victoire dans cette bataille, et Ibn-Adhârî donne à entendre la même chose; mais on s'aperçoit qu'il lui en coûte d'avouer que les musulmans ont été battus. Plus tard, toutefois, les Normands subirent de graves échecs. Quelque vaillants qu'ils fussent, à la longue ils n'étaient pas en état de résister aux excellentes troupes et à la superbe marine de Hacam II. La Galice leur offrait bien plus de chances de succès. Quelques-unes de leurs bandes semblent avoir attaqué ce pays immédiatement après leur départ de Normandie. La chronique d'Iria (c. 9) rapporte du moins que Sisenand, l'évêque de Saint-Jacques de Compostelle, avait demandé au roi Sancho (qui mourut vers la fin de 966 [1]) la permission de fortifier le chef-lieu de son diocèse, afin de le mettre à l'abri contre une attaque des Normands qui faisaient alors de fréquentes incursions dans la Galice. Son projet ayant été approuvé par le roi, il avait fait entourer Compostelle de murailles, de tours et de profonds fossés.

C'est à peu près à la même époque, je crois, qu'il faut fixer le désastre qui frappa une escadre normande près de Saint-Martin de Mondoñedo, événement dont

1) Telle est la date que donne le moine de Silos (c. 70). Sampiro se trompe quand il fixe la mort de Sancho à l'année 967, car un titre du 19 décembre 966 (cité par Risco, *Hist. de Leon*, t. I, p. 212, 213) nomme cette année la première du règne de Ramire.

aucun document ne parle, mais dont la tradition orale a conservé le souvenir.

La petite ville de Saint-Martin de Mondoñedo, qui se trouve sur la côte septentrionale de la Galice, près de Foz et à trois lieues de Mondoñedo, ne compte aujourd'hui qne quinze cents âmes; cependant elle a eu l'honneur d'avoir été, pendant deux siècles et demi (depuis 866 jusqu'à 1112), le siège de l'évêché de Dumio. A quelque distance de la ville, dans un endroit qu'on appelle Mourente, se trouve la chapelle *du saint évêque*, qui est un pèlerinage fort fréquenté par les gens de mer[1]. La vénération dont jouit cette chapelle doit son origine à une ancienne tradition du pays. D'après cette tradition, Gonsalve, évêque de Saint-Martin de Mondoñedo, se tenait avec son clergé et son troupeau sur la colline où se trouve aujourd'hui la chapelle et d'où l'on embrasse plusieurs lieues de la mer, alors que des pirates normands[2] tentaient de débarquer sur la plage. L'évêque ayant prié le ciel d'anéantir ces barbares, tous leurs vaisseaux coulèrent à fond, à l'exception d'un seul, celui du chef, qui alla porter aux autres escadres la nouvelle de ce désastre. Depuis lors Gonsalve, dont on montre encore le tombeau à Saint-Martin[3], a toujours été vénéré comme un saint par les habitants du pays.

---

1) Voyez Madoz, *Diccion. geogr.*, t. XI, p. 493.

2) Les gens du pays semblent toujours avoir nommé les Normands. On a bien dit que les ennemis étaient des Sarrasins, mais il paraît que cette opinion n'a été répandue que par les savants, et notamment par Sandoval.

3) Ce tombeau ayant été ouvert en 1648, on a trouvé une crosse dorée à côté du cadavre.

Le clergé, qui se formalisait du culte que l'on rendait à un homme qui ne se trouve pas dans le catalogue des saints, a fait de vains efforts pour le faire cesser. Le peuple tenait à saint Gonsalve qu'il avait canonisé de sa propre autorité, et de guerre lasse, le clergé a fini par consentir à ce qu'il ne pouvait empêcher[1].

Nous n'hésitons pas à admettre, quant au fond, cette ancienne tradition. A vrai dire, elle ne renferme rien de bien miraculeux, car il est fort possible qu'une escadre, assaillie par une tempête, échoue sur la plage au moment même où un évêque est en prière. La seule difficulté, c'est la date. Il va sans dire qu'on l'a entièrement oubliée à Saint-Martin, et les conjectures que les savants ont présentées à ce sujet sont malheureuses, comme Florez l'a démontré. Il est certain que Gonsalve n'a vécu ni pendant la première ni pendant la seconde invasion des Normands, car ces invasions sont antérieures à l'époque où Saint-Martin devint le siège d'un évêque. Mais les notices que nous possédons sur ces évêques sont incomplètes; il y a de la place pour Gonsalve, mais seulement entre l'année 942 et l'année 969. Cette observation a déjà été faite par Florez, et il est singulier que cet illustre savant n'ait pas songé à placer Gonsalve vers l'année 966, c'est-à-dire à l'époque où les Normands commencèrent à infester pour la troisième fois les côtes de la Galice. Probablement Florez, lorsqu'il écrivit son article sur Gonsalve, n'avait pas présents à la mémoire les textes qui se rapportent à cette

1) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, t. XVIII, p. 288—291.

invasion; mais nous nous tenons convaincu que l'évêque vivait en ce temps-là.

Au reste, si je place le naufrage de l'escadre avant l'époque où commença la grande expédition des Normands en Galice, c'est-à-dire avant 968, je le fais parce que l'évêque Théodemir, qui fut selon toute apparence le successeur de Gonsalve et qui assista, dans l'année 969, à la réunion d'évêques qui se tint à Navego, doit être entré en fonction quelque temps auparavant, comme Florez [1] l'a observé. Toutefois, si l'on veut fixer le naufrage à l'année 968, je ne m'y opposerai pas.

La grande expédition des Danois en Galice ne commença, d'après Sampiro [2], que dans la seconde année du règne de Ramire III, c'est-à-dire en 968 [3]. Toutes leurs bandes semblent s'être réunies à cette époque, car les pirates étaient dans cent vaisseaux; on peut donc évaluer leur nombre à huit mille hommes. Leur chef s'appelait Gundered (ce nom s'écrit Gudrœd dans l'ancienne langue du Nord), et Sampiro lui donne le titre de roi; mais on comprend qu'il était seulement un roi de mer, un *vikingue.* Il exerça partout de terribles ravages, et le gouvernement n'était pas à même de l'en empêcher, car le royaume était en proie à l'anarchie féodale. Ramire III, qui portait le titre de roi, était encore enfant; sa tante Elvire, une religieuse, gouvernait en son nom; mais les grands, qui ne voulaient pas obéir à une femme ou à un enfant, avaient rompu les liens qui les atta-

1) Tom. XVIII, p. 106.
2) C. 28 (*Esp. sagr.*, t XIV).
3) Voyez plus haut, p. 291, note 1.

chaient au trône, et chacun d'eux s'était déclaré indépendant dans le pays qu'il gouvernait[1]. Les Danois ne manquèrent pas de profiter de cet état de choses, et durant une année et demie, ils ne semblent avoir rencontré nulle part une résistance sérieuse; mais dans le mois de mars de l'année 970, ils s'approchèrent de Saint-Jacques de Compostelle, et alors l'évêque Sisenand vint à leur rencontre. Le 29 mars il leur livra bataille à un endroit que les chroniqueurs appellent Fornellos; mais l'issue de la bataille fut désastreuse: Sisenand fut tué par une flèche, ses troupes furent mises en déroute[2], et selon toute apparence la ville de Compostelle tomba au pouvoir des Normands.

D'après le manuscrit de l'*Historia Compostellana*, cette bataille aurait eu lieu le 29 mars 968 (ère 1006). Florez[3] a déjà observé que cette date est inadmissible, puisque, dans le mois de juin de l'année 969, Sisenand de Compostelle assista à la réunion d'évêques qui se tint à Navego. Il pense qu'au lieu de MVI, il faut lire MVIII (année 970), et je me range volontiers à son opinion; mais outre la raison qu'il a donnée, on peut encore en faire valoir une autre, tirée des *Annales Complutenses*. Ces annales disent: «Sub Era MVIII. venerunt Lodormani ad Campos.» Il serait difficile de dire quel endroit est ce *Campos*, surtout parce qu'il doit être question, non pas d'un endroit peu considérable, mais d'une ville importante, renommée, connue de tout le monde. Tout

1) Mon. Sil., c. 70.
2) *Hist. Compost.*, p. 13; *Chron. Iriense*, c. 11.
3) *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 151.

s'éclaircit si on lit *Compos.*, au lieu de *Campos*, et si l'on considère ce *Compos.* comme une abréviation de *Compostella.* Dans ce cas, la chronique dont il s'agit donne la véritable date, à savoir l'année 970.

Après la victoire qu'ils avaient remportée à Fornellos, les Normands pillèrent toute la Galice[1], et d'après Dudon de Saint-Quentin, ils saccagèrent et brûlèrent en tout dix-huit villes.

Dans la troisième année de leur expédition, c'est-à-dire en 971, ils s'apprêtèrent à quitter la Galice. Ils avaient le projet, non pas de retourner dans leur pays, comme le pense Sampiro, mais d'aller attaquer de nouveau l'Espagne musulmane; un passage d'Ibn-Adhârî, que nous citerons tout à l'heure, ne laisse aucun doute à cet égard. Pendant leur retraite, ils reçurent deux rudes échecs. En premier lieu ils eurent affaire à Rudesind, un parent de l'évêque Sisenand qui avait été tué dans la bataille de Fornellos. Rudesind, que l'Église a mis au nombre des saints et que l'Espagne vénère sous le nom de San Rosendo, avait été d'abord évêque de Saint-Martin de Mondoñedo. L'an 942 il s'était démis de sa dignité pour se livrer entièrement aux exercices spirituels dans un cloître dont il était le fondateur. C'est là que le gouvernement vint le chercher alors que Compostelle eut perdu son évêque. Les conseillers de la régente avaient compris que dans les conjonctures difficiles où l'on se trouvait, la Galice avait besoin, non-seulement d'un bon pasteur, mais d'un homme dont l'in-

1) Sampiro, c. 28.

fluence et l'autorité fussent assez grandes pour rétablir l'ordre social sérieusement ébranlé; d'un homme qui fût en état de réunir en un seul faisceau toutes les forces de la province et de les tourner contre les forbans scandinaves. Par l'éclat de sa naissance (il était allié à la famille royale), par ses talents, par le respect et la vénération qu'inspiraient ses vertus, Rudesind était l'homme qui convenait à la situation; aussi le gouvernement le pria-t-il d'administrer par intérim le diocèse de Compostelle. Ce ne fut pas sans regret que Rudesind se laissa arracher à sa paisible solitude; mais cédant aux prières du jeune roi et des grands, il accepta la charge aussi honorable que difficile qu'on lui offrait. Le roi le nomma alors son lieutenant en Galice avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour rétablir la tranquillité et délivrer le pays des pillards qui le ravageaient. L'évêque réussit à rassembler une armée, et, mettant sa confiance en Dieu, il la conduisit contre les Normands en répétant sans cesse ces paroles du Psalmiste: «Ils ont des chevaux, ils ont des chars, mais nous, nous invoquons le nom du Seigneur,» et le combat s'étant engagé, il battit les ennemis [1].

De son côté, le gouvernement avait aussi réussi à mettre sur pied une armée. Le comte Gonsalve Sanchez en prit le commandement. Il attaqua les Danois, et,

1) Comparez les *Facta et miracula S. Rudesindi* (*Esp. sagr.*, t. XVIII, Appendice, n° XXXII), c. 4 et 6 (super partes Gallæciæ Regias vices imperando exercebat) avec les dissertations de Florez sur Rudesind (t. XVIII, p. 73—105) et sur Sisenand (t. XIX, p. 140—165).

plus heureux encore que Rudesind ne l'avait été, il remporta sur eux une éclatante et complète victoire. Leur roi Gundered se trouva parmi les morts. Mais quoiqu'il nous paraisse certain que les pirates essuyèrent une très grande perte, le témoignage d'Ibn-Adhârî montrera cependant qu'il y a de l'exagération dans le récit de Sampiro quand il assure que les Danois furent tués jusqu'au dernier homme, et que tous leurs navires furent brûlés. Si affaiblis qu'ils fussent, ils étaient néanmoins encore assez forts pour tenter une invasion sur la côte occidentale de l'Espagne musulmane, et voici ce qu'Ibn-Adhârî (t. II, p. 257) dit à ce sujet:

«Au commencement du mois de Ramadhân de l'année 360 (fin de juin ou commencement de juillet 971), on reçut à Cordoue la nouvelle que les Madjous-Normands (que Dieu les maudisse!) s'étaient montrés en mer, et que, selon leur coutume, ils avaient l'intention d'attaquer les côtes occidentales de l'Andalousie. Le sultan (Hacam II) ordonna alors à son amiral de se rendre au plus vite à Almérie, de conduire à Séville la flotte qui se trouvait dans ce port, et de réunir toutes les autres escadres dans les parages de l'Ouest.»

Dans la suite Ibn-Adhârî ne parle plus des Normands. Il est donc présumable que les écumeurs de mer, intimidés par les préparatifs du calife, retournèrent dans leur patrie, et que cette fois les habitants du littoral en furent quittes pour la peur.

On me pardonnera, je l'espère, d'avoir parlé si en détail de cette invasion. La nouveauté de la matière peut me servir d'excuse. Dans le mémoire que j'ai déjà

cité, Werlauff a bien écrit deux pages sur ce sujet; mais il suffira de dire que ce savant, qui s'est acquis par d'autres travaux une réputation sans doute bien fondée, n'avait dans cette circonstance presque aucun document à sa disposition. Il ne connaissait pas les textes arabes, et quant aux documents latins, n'étant pas à même, à ce qu'il paraît, de consulter l'*España sagrada* où ils se trouvent, il ne les connaissait que de seconde main. Privé de ce précieux recueil, il n'a pu recourir non plus aux excellentes dissertations que le savant et judicieux Florez y a données sur cette période de l'histoire de l'évêché de Compostelle; et cependant, quand on traite de ce temps-là, il est absolument nécessaire de les avoir étudiées, car elles montrent qu'il faut se servir avec circonspection de l'Historia Compostellana, de la Chronique d'Iria et de la Vie de saint Rudesind, les auteurs de ces livres s'étant plu, pour une raison que j'ai expliquée ailleurs [1], à calomnier les évêques de cette époque.

A en croire Werlauff, les expéditions dont nous avons parlé jusqu'ici seraient les seules dont il soit question dans les documents latins de l'histoire d'Espagne. Ces documents, toutefois, parlent encore de plusieurs autres invasions, dont nous devons nous occuper à présent et sur lesquelles les anciens historiens du Nord nous fourniront d'utiles renseignements.

---

1) Plus haut, t. I, p. 19, 20.

V.

EXPÉDITION DE SAINT OLAF.

Parmi les villes espagnoles que les Normands ont saccagées et détruites, il faut compter celle de Tuy, à l'embouchure du Minho. Le principal témoignage à cet égard est une charte d'Alphonse V, qui porte la date du 29 octobre 1024 et par laquelle ce roi donne le diocèse de Tuy à l'évêque de Compostelle [1]. On y lit ces paroles:

«Comme les péchés se multipliaient, la côte a été ravagée par les Normands [2]; et puisque parmi les sièges épiscopaux celui de Tuy était le dernier et le plus récent, l'évêque qui y résidait a été fait prisonnier avec tout son troupeau par les ennemis, lesquels ont tué ou vendu les habitants, et qui ont réduit la ville au néant, de sorte que durant plusieurs années elle est restée veuve. Dans la suite nous avons été à même, grâce à la miséricorde de l'Éternel qui gouverne tout et qui dispose tout pour le mieux, de battre les ennemis et de les expulser de notre royaume. Longtemps après, voulant donner un évêque à chaque diocèse, ainsi que le prescrivent les canons, nous avons convoqué les évêques, les

---

1) Cette charte se trouve dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 390. et suiv.

2) Dans le texte on trouve *Leodemani*. C'est sans doute une faute du compilateur du cartulaire; il faut lire *Lordomani*, et nous aurons à revenir sur cette forme. Au reste, la même erreur se trouve dans un titre de l'infante Urraque (*Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, nº I), où celui que nous donnons a été copié en partie (on y lit même *Leodemoni*).

comtes et tous les grands de notre cour, afin de les consulter à ce sujet; mais, voyant le siège épiscopal de Tuy ruiné, souillé et déchu de son rang, nous avons jugé nécessaire de le réunir au siège apostolique, comme nous le faisons par le présent acte» etc.

Cette charte nous met à même de préciser, approximativement du moins, la date de cette invasion des Normands. Alphonse V, quand il succéda à son père Bermude II l'an 999, était encore fort jeune, moins jeune toutefois que ne le prétend Pélage d'Oviédo (c. 5) qui ne lui donne que cinq ans, car il est certain qu'en 992 il était déjà au monde[1]. Il est donc permis de supposer qu'il comptait huit ans en 999. Or, il dit formellement dans sa charte qu'il a expulsé lui-même les Normands; il faut donc qu'à l'époque de leur invasion il ait été d'âge à porter les armes, d'où nous concluons que l'invasion n'a pas eu lieu avant l'an 1008. Il se peut fort bien, au contraire, qu'elle ait eu lieu quelque temps après.

Quant aux chartes relatives à l'évêché de Tuy, elles nous fournissent peu de lumières. L'évêque Viliulf a gouverné ce diocèse durant quarante ans, et la dernière charte qu'il signe est de l'année 999[2]. Nous ignorons s'il eut pour successeur immédiat un certain Alphonse; mais il est incontestable qu'avant la destruction de Tuy, cette ville a eu un Alphonse pour évêque. C'est ce qui résulte d'une charte de 1112[3], où il est aussi question

1) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 8, 9.
2) Voir *Esp. sagr.*, t. XXII, p. 57.
3) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, nº II.

de l'invasion des Normands, laquelle, y est-il dit, eut lieu peu de temps après la mort de cet Alphonse. Le nom de l'évêque qui a été fait prisonnier par les Normands, nous est inconnu.

Le *Chronicon Lusitanum*[1] est plus instructif: sous l'ère MLIV (année 1016), il nous montre les Normands dans le voisinage de Tuy, au sud du Minho, dans la province de Braga, car il dit: «Octavo Idus Septembris venerunt Lormanes ad Castellum Vermudii, quod est in Provincia Bracharensi. Comes tunc ibi erat Alvitus Nuniz.» Mais dans ces petites chroniques, les chiffres sont souvent fautifs; à la date de MLIV je crois devoir substituer celle de MLII (année 1014). Ce qui m'engage à faire ce léger changement, c'est que je me tiens persuadé que le chef de ces Normands qui ont saccagé Tuy, était le fameux vikingue norvégien Olaf, fils de Harald, qui régna plus tard sur sa patrie, et que la chronologie de l'histoire de la Norvège, telle qu'elle a été établie par Munch[2], exige la date de 1114, à l'exclusion de l'autre. Canonisé un an après sa mort, cet Olaf devint le patron de la Norvège, et bientôt une foule d'églises lui furent consacrées, non-seulement dans le Nord, mais encore dans les îles britanniques, dans la Hollande, et même en Russie et à Constantinople.

C'était un saint d'une singulière espèce. Pirate dès sa douzième année, il avait déjà fait des invasions dans la Suède, dans l'île d'Œsel, dans la Finlande et dans le

---

1) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 417.

2) *Det norske Folks Historie*, t. I, 2e partie, p. 872.

Danemark, lorsqu'il arriva sur les côtes de la Hollande[1]. Dans ce pays la ville de Thiel, dont le commerce était alors très florissant, excita sa convoitise, et, remontant le Wahal, il s'en empara sans coup férir, les habitants ayant pris la fuite à son approche. La ville fut saccagée et incendiée; mais par respect pour la religion, les pirates ne brûlèrent pas l'église de Sainte-Walburge; après en avoir enfoncé les portes, ils se contentèrent, dit un auteur du temps, d'en enlever les vêtements sacrés, les ornements de l'autel, en un mot tous les objets de valeur. Il paraît toutefois qu'ils s'y prirent un peu rudement, car dans la suite l'évêque d'Utrecht, Adelbold, se crut obligé de faire rebâtir cette église. L'année suivante, Olaf Haraldson revint avec quatre-vingt-dix vaisseaux, et, ayant battu les Hollandais qui voulaient s'opposer à son passage, il arriva jusqu'à Utrecht. A son approche, les habitants avaient incendié les maisons du faubourg, de peur que les pirates ne s'y nichassent. Olaf leur en témoigna chaleureusement ses regrets. «Vous n'aviez aucune raison, leur fit-il dire, pour détruire votre faubourg. Il ne m'est pas venu à l'esprit de vous faire du mal. Comment une telle pensée me serait-elle venue, puisque vous avez un évêque que je révère comme un saint? Tout ce que nous voulons, moi et mes camarades, c'est que vous nous permettiez d'entrer dans votre ville afin que nous soyons à même de prier dans vos églises et de leur offrir nos

---

1) Vers du scalde contemporain Sigwat, dans la *Saga Olafs Konungs ens helga*, éd. Munch et Unger (Christiania, 1853), p. 19.

dons.» Mais les habitants d'Utrecht, en gens soupçonneux qu'ils étaient, se défiaient de la piété des Normands, et peut-être n'y voyaient-ils pas autre chose qu'une de ces vieilles ruses dont les pirates se servaient partout et grâce auxquelles ils avaient déjà pénétré dans mainte ville, qu'ils pillaient ensuite. Ils leur répondirent donc d'une manière à la fois ferme et polie qu'ils ne pouvaient admettre dans leurs murs des hommes armés; et soit par respect pour le saint évêque (comme l'affirme un panégyriste de ce dernier), soit qu'il ne se crût pas en état de prendre une ville aussi bien fortifiée qu'Utrecht l'était alors, Olaf rebroussa chemin et se remit en mer[1].

L'Angleterre, où le faible et indolent Éthelred régnait à cette époque, devint alors le théâtre de ses exploits. L'an 1011 il prit, conjointement avec Thorkell, le lieutenant du roi de Danemark Sven, l'importante ville de Cantorbéry, qui avait refusé le tribut qu'auparavant elle s'était engagée à payer aux Danois. «Prince gracieux, chanta plus tard son scalde Ottar le Noir, le matin tu es entré dans le large Cantaraborg. Les flammes et la fumée jouèrent terriblement avec les maisons. Descendant des héros, tu commandais à la victoire! J'ai entendu dire que tu as tranché leurs jours à bien des hommes[2].» En effet, la boucherie fut aussi effroyable

1) Voyez les auteurs cités par Van Bolhuis, *De Noormannen in Nederland*, p. 191—200.

2) *Saga Olafs*, p. 21 éd. de 1853. Voyez *ibid.* les vers de Sigwat sur le même sujet. Les compilateurs de cette saga ont commis plusieurs erreurs en parlant du séjour d'Olaf en Angleterre; voyez à ce propos les excellentes observations de MM. Keyser et Unger, *Olafs Saga hins helga, en kort Saga* etc. (Christiania, 1849), p. 98—104. Il faut s'en tenir aux

que l'incendie, lequel ressemblait, dit un hagiographe contemporain, à l'incendie de Troie ou à celui de Rome sous Néron. En vain l'archevêque Elphège, généralement révéré à cause de ses vertus et de son grand âge, se précipite au-devant des barbares en les suppliant d'épargner son malheureux troupeau: il devient la victime de son dévouement. Des Normands le saisissent, lui serrent la gorge pour étouffer ses cris, lui lient les mains, lui déchirent les joues avec leurs ongles, lui donnent des coups de poing et des coups de pied, après quoi ils le traînent devant la cathédrale afin de le rendre témoin du sort qui attendait cet édifice, où le clergé, les moines, les femmes et les enfants avaient cherché un asile. Des fagots avaient déjà été entassés contre les murailles; les Normands y mettent le feu en poussant des cris sauvages. Bientôt les flammes gagnent le toit. Des poutres enflammées qui tombent et des torrents de plomb fondu forcent les malheureux qui se trouvent dans l'église à la quitter; mais à mesure qu'ils sortent, les Normands les sabrent devant les yeux du primat.

La vie d'Elphège fut épargnée pendant plusieurs mois. Les Normands, qui l'avaient jeté dans un cachot immonde, espéraient encore qu'il leur payerait l'énorme rançon qu'ils exigeaient de lui; mais pour les contenter, l'archevêque aurait dû spolier l'Église, et il refusa de le faire. Son opiniâtreté exaspéra les Normands, et un jour qu'il leur était venu du Danemark des tonneaux de vin

---

chants des scaldes contemporains, qui sont pour l'histoire des documents parfaitement sûrs.

dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils firent venir le vieillard. «De l'or, évêque, lui cria-t-on de toutes parts du plus loin qu'on l'aperçut; de l'or, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra fameux dans le monde!» Mal inspiré et ignorant probablement qu'ils étaient ivres, l'évêque eut la maladresse de les sermonner, de leur offrir l'or de la parole divine comme il disait, et de les menacer d'une mort terrible au cas où ils oseraient attenter à ses jours. A peine eut-il fini de parler, que les Normands se mirent à rugir comme des bêtes féroces. L'un lui jeta un os, un autre une pierre, un troisième une tête de bœuf. Le malheureux vieillard tomba à terre, et, maltraité de la manière la plus brutale et la plus ignoble, il dut bénir le ciel alors qu'un Danois, auquel il avait conféré le baptême, lui donna par compassion le coup de grâce (19 avril 1012)[1].

L'Église, dans son équité impartiale, regarde Elphège comme un saint, de même qu'Olaf Haraldsson, l'un de ses meurtriers.

Quelque temps après la mort de l'archevêque, Olaf se mit de nouveau en mer pour reprendre son ancienne profession, celle de pirate. Il ravagea alors les côtes de la France, témoin ces vers de son scalde Ottar le Noir: «Jeune roi, toi qui es gai dans le combat, tu as été à même de dévaster Peita (le Poitou). Prince, tu as fait

---

1) Osbern, *Vita S. Elphegi*, dans Langebek, *Script. rer. Danic.*, t. II, p. 439 et suiv. Dans ses notes, Langebek a cité les passages des chroniqueurs anglais qui se rapportent à ces événements.

l'épreuve de ton bouclier peint dans Tuskaland (le pays de Tours, la Touraine)[1].»

C'est pendant cette expédition qu'Olaf Haraldsson a été en Espagne. Depuis une trentaine d'années seulement, nous possédons à ce sujet un témoignage positif. Il se trouve dans la Chronique de la Norvège qui a été écrite sur une des Orcades, et qu'un savant d'un éminent mérite, M. Munch de Christiania, a publiée pour la première fois en 1850[2]. L'auteur de cette chronique nous apprend (p. 17) qu'Olaf Haraldsson alla attaquer la Bretagne et l'Espagne, où il remporta plusieurs victoires. «Olavus interim Britones debellat, et usque Hispaniæ partes profectus, ibique clarissimos suæ victoriæ titulos relinquens, rediit in Daniam» etc. Or, comme l'époque de l'expédition d'Olaf coïncide avec celle de la destruction de Tuy par les Normands, nous n'hésitons pas à dire que c'est lui qui a saccagé cette ville et qui a fait prisonnier son évêque. Le sort de ce dernier a-t-il été moins dur que celui de l'infortuné Elphège? Nous l'ignorons; mais l'évêque doit avoir été vendu comme esclave ou tué, car il semble qu'en Galice on ne l'a jamais revu.

---

1) Adémar (c. 53, dans le Recueil de Pertz, t. IV, p. 139, 140) parle sans doute de la même expédition. Il ne faut pas la confondre avec celle dont il est question dans les chroniques de Normandie, comme l'ont fait, non-seulement Depping, mais encore des écrivains plus sérieux, tels que les auteurs du Dictionnaire géographique qui se trouve dans le XIIe volume des *Scripta histor. Island.* Cette dernière expédition a été faite par le roi de Norvège Olaf Tryggvason (+ 1000) et par le roi de Danemark Sven. Elle est antérieure de plusieurs années à celle d'Olaf Haraldsson.

2) La publication de M. Munch porte ce titre: *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum Norvegicarum.* Christiania, 1850.

Nous avons dit qu'à notre connaissance il n'y a qu'un seul témoignage qui dise positivement qu'à cette époque Olaf a été en Espagne. Toutefois, il y en a d'autres qui peut-être ne sont pas non plus sans valeur, et comme la chronique que nous avons citée, bien qu'elle ait puisé à de bonnes sources, n'a été écrite qu'au XVe siècle [1], il ne sera pas superflu de les citer. D'abord Osbern, le biographe d'Elphège, en racontant que les meurtriers de ce saint homme furent cruellement punis par le ciel, dit que deux de leurs bandes allèrent, l'une dans quarante, l'autre dans vingt-cinq navires, vers des pays éloignés et inconnus, où elles furent exterminées par les habitants [2]. L'une de ces escadres ne peut-elle pas avoir été celle d'Olaf, et l'un de ces pays «lointains et inconnus» ne serait-il pas l'Espagne, qu'à cette époque on ne connaissait guère en Angleterre? Sans doute la bande d'Olaf ne fut pas exterminée; mais elle fut du moins expulsée par Alphonse V, et il ne faut pas perdre de vue que le pieux Osbern aime à exagérer les choses quand il croit que la réputation du saint qu'il glorifie y est intéressée.

Un autre témoignage est beaucoup plus explicite; il prouvera, je pense, qu'Olaf a poussé avec son escadre bien plus loin que l'embouchure du Minho.

Ce témoignage nous est fourni par la saga islandaise qui porte le nom du célèbre vikingue, et la substance

---

1) M. Munch (p. V) pense toutefois que la partie principale de la chronique a été composée vers l'an 1300.

2) «Quadraginta vero, itemque viginti quinque, ad exteras atque ignotas regiones appulsæ, et quasi quæ insidiarum gratiâ venissent, ab eisdem miserabiliter interemptæ.» Recueil de Langebek, t. II, p. 453.

du récit que j'ai en vue[1] se trouve déjà dans cette rédaction qui, d'après les belles recherches des savants de Christiania, est la plus ancienne que nous ayons. Dans sa forme actuelle, cette rédaction date de la seconde moitié du XIIe siècle (entre 1160 et 1180); mais il existe des fragments d'une rédaction encore plus ancienne et qui paraît appartenir à la première moitié du XIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'on a commencé à mettre la tradition orale par écrit. Les données de cette saga méritent donc un examen sérieux, ne fût-ce qu'à cause de leur ancienneté.

Or, elle nomme les Karlsár comme le point le plus éloigné où Olaf soit parvenu pendant son expédition, et nous devons rechercher ce qu'il faut entendre sous ce mot.

Schœning a soupçonné que c'est le Minho. Nous ne nous arrêterons pas à cette conjecture, car, bien que nous soyons convaincu qu'Olaf a été sur le Minho, nous ne voyons pas pourquoi les Norvégiens auraient donné à ce fleuve le nom de Karlsár. Dans un ouvrage d'une profonde érudition, à savoir le Dictionnaire géographique qui forme le XIIe volume des *Scripta historica Islandorum*, on trouve une explication tout à fait différente. Les auteurs de ce beau travail traduisent (p. 103, 104) Karlsár par *les eaux de Charles*, et après avoir dit que les Normands avaient la coutume de changer les noms de lieux étrangers en des noms qui pour eux

1) *Olafs saga*, éd. de 1849, c. 14, 17; éd. de 1853, c. 25; *Fornmanna Sögur*, t. IV, p. 55—58, t. V, p. 162—165. Cp. *Fagrskinna*, p. 71.

cule à Cadix; mais quoique les auteurs classiques les nomment souvent[1], c'est uniquement par les auteurs arabes et par le Pseudo-Turpin que nous savons ce qu'il faut entendre sous cette expression. Les Arabes connaissaient fort bien ces fameuses colonnes qui ont existé jusqu'à l'année 1145, et ils en ont donné des descriptions très détaillées. C'était donc une construction en pierres très dures, reliées entre elles par des piliers de cuivre, qui se trouvait dans la mer, ou selon d'autres sur une île ou bien sur la grève, et qui avait soixante ou bien cent coudées de haut (les géographes varient à cet égard). Elle se composait d'un carré sur lequel s'en trouvait un autre, qui avait la dimension d'un tiers du premier et qui était surmonté d'une construction triangulaire, laquelle se terminait en pointe. Sur cette pointe il y avait une dalle de marbre blanc carrée, ayant deux empans de large sur autant de haut, et cette dalle portait une statue de laiton, haute de six coudées. Elle représentait un homme à longue barbe, vêtu d'un manteau doré qui lui allait jusqu'à mi-jambes. Son visage était tourné vers le nord-ouest. Son bras gauche était étendu en arrière et il montrait avec son index l'entrée du Détroit. Dans sa main droite, couverte de son manteau et étendue vers la terre, il avait un objet qu'on prenait ordinairement pour une clé, mais qui en réalité était un bâton[2].

---

1) Cp. Suarez de Salazar, *Grandezas y antigüedades de Cadiz*, p. 149, 150.

2) J'ai suivi ici principalement un géographe almérien du milieu du XII[e] siècle, qui a vu les colonnes d'Hercule. M. de Gayangos (t. I, p. 78 et suiv.) a donné ce passage comme s'il se trouvait chez Maccarî, mais le

fleuve un vent propice pour entrer dans la Méditerranée; il faut au contraire qu'il soit question d'une localité près du détroit de Gibraltar.

A mon sens il s'agit de la baie de Cadix. C'est là que les navires attendent ordinairement un vent favorable pour passer le Détroit; c'est là que demeuraient alors des *païens*, c'est-à-dire des musulmans, car on sait que tous les peuples chrétiens regardaient alors les sectateurs de Mahomet comme des idolâtres; c'est là, enfin, que les Normands doivent avoir placé leur *fairy-land*, car pour eux Cadix, où demeuraient les singuliers *Blámenn* (les noirs), était au bout du monde. Les Romains en avaient jugé de même; «terrarum finis Gades,» avait dit Silius Italicus.

Il ne nous reste donc qu'à expliquer pourquoi les Normands ont donné à la baie de Cadix le nom de Karlsár.

A notre avis, ce terme ne signifie pas *les eaux de Charles*, mais bien *les eaux de l'homme*, *les eaux de l'homme grand*, car le mot *karl* signifie dans toutes les langues germaniques *un homme grand*, *fort*, *robuste.* C'est ainsi qu'un navire d'Olaf, dont la proue était ornée d'une tête de roi, portait le nom de karlhœfuð, *tête d'homme*, *d'homme grand*[1]; et si l'on traduit *Karlsár* de cette manière, on s'expliquera facilement pourquoi les Normands ont donné ce nom à la baie de Cadix.

Tout le monde a entendu parler des colonnes d'Her-

---

1) *Saga Olafs*, p. 38 éd. de 1853. Karlshœfuð, *tête d'homme*, est aussi le nom d'un personnage bien connu dans les sagas.

fut d'avis que ce songe signifiait qu'il régnerait sur sa patrie et que ses descendants y régneraient après lui. Il obéit à l'injonction qu'il avait reçue et rebroussa chemin.

Ce qui m'engage surtout à croire qu'il y a ici un souvenir confus de la statue, c'est que les auteurs arabes attachent la même idée à la main étendue de la figure. Ils disent que cette main étendue signifie: «Retourne d'où tu es venu!» Au reste, j'attache peu d'importance à cette observation, et si l'on aime mieux qu'un ange soit apparu à Olaf, comme Snorri Sturlason semble donner à l'entendre dans sa rédaction de la saga, je ne m'y opposerai pas.

VI.

EXPÉDITION D'ULF.

Dans l'histoire des Canutides[1] on trouve ce passage: «Ulf, un *iarl* (comte) en Danemark, était un brave guerrier; il alla comme vikingue vers l'Ouest, conquit et ravagea la Galice, et y fit un ample butin; c'est pour cette raison qu'on l'appelait Galizu-Ulf.»

Les savants du Nord ont déjà observé que, d'après les synchronismes donnés par l'auteur de l'histoire des Canutides, cet Ulf, dont Saxo Grammaticus parle aussi incidemment[2] et qu'il appelle Ulvo Gallicianus, doit être

1) *Knytlinga saga*, dans les *Fornmanna Sögur*, t. XI, p. 302.
2) Liv. XII, p. 596 éd. Müller et Velschow.

né vers l'an 1000. Or, je trouve dans l'*Historia Compostellana* (p. 15) que les Normands ont fait une invasion dans la Galice à l'époque où Cresconius était évêque de Compostelle, c'est-à-dire entre 1048 et 1066[1]. Il est donc présumable qu'il faut combiner ces deux témoignages, et que le vikingue qui envahit la Galice du temps de Cresconius était le Danois Ulf.

Au reste, l'*Historia Compostellana* ne donne aucun détail sur cette invasion; et quand elle dit que Cresconius extermina les envahisseurs[2], il ne faut pas, je crois, prendre cette expression au pied de la lettre. L'auteur espagnol semble avoir exagéré les revers des Normands, de même que l'auteur islandais paraît avoir exagéré leurs succès.

VII.

LES DERNIERS VIKINGUES.

Les invasions dont nous avons parlé sont les seules sur lesquelles les chroniques donnent des détails. Il est à présumer, toutefois, qu'il y en a eu d'autres; les documents donnent même à l'entendre. Ainsi Ibn-al-Coutîa (plus haut, p. 262) considère la première et la seconde expédition comme une seule, à laquelle il assigne une durée de quatorze ans, d'où l'on peut inférer que, pendant cet intervalle, les pirates n'ont pas laissé les côtes

1) Comparez *Esp. sagr.*, t XIX, p. 194 et suiv.

2) « Cresconius — suæ militiæ circumspectâ strenuitate Normanos, qui hanc terram invaserant, funditus extinxit. »

de l'Espagne en repos. D'un autre côté, on lit dans une inscription [1] qu'Alphonse III (866—910) fit placer dans une forteresse qu'il avait fait bâtir et qui devait servir à protéger Oviédo: «caventes, quod absit, dum navalis gentilitas piratico *solent* exercitu properare, ne videatur aliquid deperire» etc. La Chronique d'Iria (c. 9) dit de même que l'évêque Sisenand fit entourer Compostelle de murailles «propter diram sævamque incursionem Normanorum ac Frandensium [2], prædarum dispendio Gallæciam *sœpe* afficientium.» Enfin, une charte de 1112 [3] nous apprend que l'évêque de Tuy Naustius (qui était chargé de la conduite de ce diocèse vers l'an 926, c'est-à-dire à une époque où il n'est pas question dans les chroniques d'une invasion normande) se retira dans le cloître de Labrugia à cause des invasions des Normands. Les chroniques ne parlent donc que des invasions les plus importantes.

Cette remarque doit s'appliquer surtout à celles qui eurent lieu après le milieu du XI[e] siècle et qui durèrent jusqu'au milieu du siècle suivant. Pendant cette période, où le reste du continent européen n'eut plus à souffrir des ravages des pirates scandinaves, leurs invasions en Espagne furent au contraire fort nombreuses, beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'avaient été auparavant.

1) Publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 216; cp. p. 329.

2) Plus loin (c. 11), ce chroniqueur dit de nouveau: "Normani et Frandenses." Faudrait-il lire *Trandenses?* Les *Thrand* sont les Norvégiens; on donnait à la plus grande partie de la Norvège le nom de *Thrandheim* (*pays des Thrands*), qui s'est conservé dans celui de la ville de Drontheim.

3) *Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, n° II.

D'où venaient ces pirates? C'étaient en partie des Norvégiens qui allaient prendre part aux croisades. Ces gens-là croyaient faire une œuvre méritoire en combattant les mécréants de la Péninsule, et, oubliant que la Galice était un pays chrétien, ils se rappelaient au contraire un peu trop vivement que leurs ancêtres avaient été des vikingues. Mais la plupart des pirates venaient d'un autre pays: ils venaient des îles britanniques. «Au nord de Cadix, dit un auteur cité par Maccarî (t. I, p. 104), se trouvent les îles Fortunées, où il y a quantité de villes et de villages. C'est de là que vient un peuple auquel on donne le nom de Madjous et qui est chrétien. La première de ces îles est la Bretagne, qui se trouve au milieu de l'Océan, à une grande distance au nord de l'Espagne. Il n'y a ni montagnes ni rivières; pour avoir à boire et pour humecter la terre, les habitants en sont réduits à l'eau de pluie.» Un des auteurs de l'*Historia Compostellana* (p. 305) dit de même en parlant des pirates: «Anglici vel Normanigenæ,» et en racontant une invasion qui eut lieu en 1111, il les appelle simplement Anglais, «Anglici piratæ» (p. 133 et suiv.).

Cependant il ne nous suffit pas de savoir que les pirates du XI[e] et XII[e] siècles descendaient des Scandinaves (Normanigenæ) et qu'ils venaient des îles britanniques: il nous faut préciser cette indication trop vague. Si, pour le faire, nous n'avions que le témoignage de l'*Historia Compostellana*, la chose serait assez difficile. Il va sans dire [illegible]mands, les barons de Guillaume [illegible]scendants, sont hors de

cause; mais nous aurions le choix entre les différents petits États que les Danois et surtout les Norvégiens avaient fondés sur les côtes de l'Écosse, sur les Hébrides, à Limerick, à Waterford, à Dublin, et qui ont subsisté longtemps après la conquête de Guillaume[1]. Heureusement l'auteur cité par Maccarî nous tire d'embarras. Quoique l'expression dont il se sert soit un peu ambiguë, il donne cependant assez clairement à entendre que les pirates venaient d'un pays où il n'y a ni rivières ni montagnes. Ce renseignement, que plusieurs orientalistes ont trouvé bizarre, et qui l'est en réalité si l'on suppose, comme on l'a fait, que l'auteur parle de l'Angleterre, ou bien (ce qui serait encore pis) de la Bretagne armoricaine[2], — ce renseignement, que les Arabes d'Espagne tenaient sans doute des Madjous eux-mêmes, nous conduit précisément vers le seul pays où il y eût encore des vikingues, car, à notre connaissance du moins, il n'y en avait plus dans les États fondés par les Norvégiens que nous avons nommés. Il nous conduit vers les Orcades, et s'il se rapporte à ces îles, il est à peu près exact. Les Orcades, qui sont au nombre de soixante-sept, dont vingt-neuf seulement sont habitées, n'ont, si je ne me trompe, point de rivière, et s'il y a des rochers sur quelques-unes d'entre elles, sur l'île de Hay par exemple, il y en a d'autres où l'on n'en trouve pas. En général ces îles sont des prairies

1) On peut consulter sur ces petits États un ouvrage d'un spirituel savant danois, M. Worsaae (*Die Dänen und Nordmänner in England, Schottland und Irland*).

2) Reinaud, *Géographie d'Aboulfeda*, t. II, p. 265.

et des bruyères d'un aspect triste et monotone, car on n'y voit presque aucun arbre. Or, c'est là que les Norvégiens qui ne pouvaient se plier ni au christianisme ni à la monarchie telle que l'entendaient Harald Hárfagr et ses successeurs, ont cherché et trouvé un asile; c'est là aussi que les anciennes mœurs de la Scandinavie se sont conservées le plus longtemps, grâce à l'indépendance presque complète dont on y jouissait, car le roi de Norvège ne régnait sur les Orcades que de nom. Le *iarl* des îles lui payait seulement un tribut, et ces *iarls* étaient puissants. Renforcés par les Danois et les Norvégiens qui demeuraient sur d'autres îles au nord de l'Écosse, ils étaient en état d'équiper de grandes flottes avec lesquelles ils faisaient souvent des conquêtes en Écosse. Le iarl Sigurd le Gros et son fils Thorfinn (qui mourut en 1064) étaient de célèbres vikingues. « Quoiqu'une ère nouvelle, l'ère chrétienne, dit avec raison M. Worsaae [1], eût commencé pour les rudes vikingues, il arriva cependant que les Orcades produisirent encore, durant plus d'un siècle après la mort de Thorfinn, des hommes qui n'étaient chrétiens que de nom, et qui, dans leur manière de penser et dans leur conduite, étaient des vikingues païens. Parmi eux Sven Asleifsson, qui vivait au milieu du XII[e] siècle sur la petite île de Gairsay, au nord-est de Mainland, est en première ligne. Non-seulement qu'il prit une grande part aux nombreuses discordes et révolutions dont les Orcades furent le théâtre, mais il fit aussi des expédi-

1) *Die Dänen und Nordmänner* etc., p. 151.

tions de vikingue contre d'autres pays. Entouré d'une bande de quatre-vingts hommes, il passait l'hiver dans son château, vivant largement du butin qu'il avait acquis. Au printemps, après les semailles, il faisait des expéditions vers les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Dans l'automne il retournait dans son île afin de rentrer les blés; cela fait, il recommençait ses courses jusqu'à ce que l'hiver le forçât à les interrompre.»

L'histoire des Orcadiens, comme nous le verrons tout à l'heure, n'est pas entièrement muette sur leurs expéditions en Espagne; cependant celles-ci ont été bien plus fréquentes qu'elle ne donne à l'entendre. C'est ce que prouvent les documents arabes. En premier lieu je citerai à ce sujet un passage d'Édrisi, qui se trouve à la fin de l'article que ce géographe a consacré à l'île de Saltès[1] (près d'Huelva) et qui bien certainement se rapporte aux expéditions des derniers vikingues. On le chercherait en vain dans la traduction de Jaubert. Cet orientaliste l'a supprimé, et il a dit dans une note: «Ici le texte du man. A. contient, relativement à de prétendus sorciers, un conte que nous nous abstenons de traduire.» Le fait est que, par une bévue assez bizarre, Jaubert a cru que le mot *Madjous* signifie *sorciers*, *magiciens*; mais voici ce qu'on lit dans le man. A. de Paris que j'ai collationné, ainsi que dans les deux autres dont je me suis servi pour mon édition: «Les Madjous se

1) Saltès (ou Chaltîch, comme disent les Arabes) était une petite île, et non pas une presqu'île, comme M. de Gayangos et M. de Slane l'ont pensé. «L'île de Chaltîch est entourée de tous côtés par la mer,» dit Édrisi (p. 178 éd. de Leyde).

sont emparés *à plusieurs reprises* de cette île; et les habitants, chaque fois qu'ils entendaient dire que les Madjous revenaient, s'empressaient de prendre la fuite et de quitter l'île [1].» Ces paroles montrent d'abord que les invasions des derniers vikingues ont été nombreuses; en second lieu il en résulte qu'à l'exemple de leurs ancêtres, ces vikingues formaient, à l'embouchure des grands fleuves, des établissements qui devaient servir de retraite, de point de départ, et de dépôt pour le butin [2].

Un passage plus remarquable encore se trouve dans l'ouvrage d'un géographe almérien qui vivait au milieu du XIIe siècle, et voici ce qu'on y lit [3]:

«Il y avait autrefois dans l'Océan de grands navires auxquels les Andalous donnaient le nom de *corcour* [4], et qui avaient des voiles carrées. Ils portaient des hommes d'une nation à laquelle on donne le nom de Madjous. Ces gens étaient forts, braves, et c'étaient de hardis navigateurs. A leur approche les habitants des côtes prenaient la fuite. Les invasions de ces barbares étaient périodiques; elles avaient lieu tous les six ou sept ans. Le nombre de leurs vaisseaux n'était jamais moindre que quarante [5]; quelquefois il était de cent. Ces pirates dé-

---

1) Le texte dans mon édition, p. 179.

2) Profitant sans doute de l'exemple que les Madjous leur avaient donné, les corsaires andalous du XIIe siècle, parmi lesquels ceux de Saltès sont expressément nommés, firent la même chose pendant leurs invasions sur les côtes de la Galice. Voyez *Hist. Compost.*, p. 197.

3) Le texte dans l'Appendice, n° XXXV.

4) Ce mot est le grec *κέρκουρος*, en latin *cercurus*, qui désignait dans l'origine une espèce de navire inventé par les Cypriotes; voir mon *Suppl. aux dict. ar.*

5) Ceci est une exagération.

pouillaient et rendaient captive chaque personne qu'ils trouvaient en mer. La tour dont j'ai parlé [1] leur était connue, et, naviguant dans la direction indiquée par la statue, ils étaient en état d'entrer en tout temps dans la Méditerranée, et de ravager les côtes de l'Andalousie ainsi que les îles qui les longent; quelquefois ils poussaient même jusqu'aux côtes de Syrie. Mais la statue ayant été détruite [2], on ne vit plus leurs *corcour* dans ces parages, à l'exception de deux, dont l'un coula à fond à Mersâ al-Madjous (le port des Madjous) [3], l'autre près du promontoire de Trafalgar. C'est ce qui eut lieu en 545 (1150).»

Nous possédons peu de renseignements sur ces expéditions, qui, d'après le témoignage de l'auteur arabe, avaient lieu tous les six ou sept ans. Nous donnerons toutefois ceux que nous avons pu recueillir dans les documents de l'histoire du Nord et dans l'*Historia Compostellana*; mais nous devons avertir d'avance que, sous le nom de pirates, nous comprenons aussi les croisés de la Norvège et des Orcades. Selon toute apparence, les Maures leur donnaient également le nom de Madjous, et quant aux chrétiens d'Espagne, il n'y a aucun doute à ce sujet: l'*Historia Compostellana* qualifie tout simplement de pirates les croisés dont il s'agit, et ce nom, comme on le verra, leur convenait parfaitement.

---

1) Les colonnes d'Hercule.

2) Voyez l'Appendice, n° XXXV.

3) C'était peut-être l'équivalent de ce que Becrî (plus haut, p. 266) nomme *la porte des Madjous*, et dans ce cas c'était l'entrée de la rade d'Arzilla.

En premier lieu nous avons donc à parler de l'expédition du roi norvégien Sigurd, surnommé Jórsalafari (celui qui a été à Jérusalem).

Lorsque le roi de Norvège Magnus le Déchaux eut été tué en Irlande (1103), ses trois fils, qui tous étaient encore fort jeunes, et dont l'un, qui avait régné auparavant sur les Orcades[1], portait le nom de Sigurd, régnèrent simultanément sur la Norvège. Peu de temps après, des croisés norvégiens retournèrent dans leur patrie, et comme ils ne tarissaient ni sur les merveilles qu'ils avaient vues à Constantinople et dans la terre sainte, ni sur la haute paye que l'empereur byzantin accordait aux Normands qui servaient dans sa garde, beaucoup de leurs compatriotes conçurent le désir d'aller à Constantinople ou même à Jérusalem. Ils adressèrent aux rois la prière que l'un d'eux se mît à leur tête, et ce fut Sigurd qui se chargea de les conduire. L'an 1107, les croisés mirent en mer avec soixante vaisseaux. Ils passèrent l'hiver en Angleterre, où le roi Henri Ier, fils de Guillaume le Conquérant, leur fit bon accueil. Dans le printemps de l'année suivante, ils allèrent vers la Galice, que les sagas appellent le *Jakobsland* (la terre de saint Jacques), terme qu'on retrouve aussi ailleurs[2], et comme ils ne s'empressaient pas, à ce qu'il semble,

1) *Saga Magnuss berfætts* (*Fornmanna Sögur*, t. VII), p. 40.

2) P. e. dans le *Chronicon Andrensis monasterii* (dans d'Achery, *Spicilegium*, édit. de 1723, t. II, p. 808): «Principis Hispaniæ Aldefonsi, qui regnavit in Toleto et Legione, et in terrâ beati Iacobi;» chez Jean Bromton (dans *Script. Hist. Anglicanæ* ed. Twysden, p. 1178): «Terra regis de sancto Iacobo.»

de se rendre à leur destination, ils résolurent d'y hiverner. Le gouverneur du district où ils étaient arrivés, s'engagea à leur fournir, pour de l'argent, des vivres durant tout l'hiver; mais après Noël il manqua à sa promesse. Sigurd en tira une prompte vengeance: il attaqua le château du gouverneur[1]. Celui-ci, qui n'avait pas assez de troupes pour se défendre, prit la fuite, et alors Sigurd s'empara du château, où il trouva quantité de vivres et plusieurs objets de valeur, qu'il fit transporter sur ses vaisseaux. Dirigeant ensuite sa course vers le Midi, il rencontra des pirates (des vikingues, dit la saga) sarrasins. Il les combattit et leur enleva huit vaisseaux. Puis, ayant attaqué Cintra, «d'où les païens faisaient des incursions contre les chrétiens,» il s'empara de cette forteresse et en passa tous les défenseurs au fil de l'épée, «attendu que ces gens-là ne voulaient pas embrasser le christianisme.»

Après la prise de Cintra, Sigurd alla vers Lisbonne, «ville dont une moitié a une population chrétienne, l'autre, une population païenne.» Il y livra son troisième combat, après quoi il se rendit à Alcacer do Sal (*Alkassa* dans la saga). Il prit, pilla et détruisit cette ville, et ceux des habitants qui n'avaient pu prendre la fuite, furent mis à mort. Naviguant de là vers le Détroit, Sigurd rencontra de nouveau une flotte de pirates sarrasins, avec laquelle il engagea un combat et qu'il battit.

1) On a soupçonné qu'il s'agit ici de Compostelle. S'il en était ainsi, l'*Historia Compostellana* n'aurait pas manqué de parler de cette expédition, mais elle n'en dit rien.

Ce qu'il fit à Formentera est d'une horrible barbarie; mais la même chose est arrivée dans le siècle où nous sommes, et la France du moins n'a pas le droit de reprocher à un Norvégien du XIIe siècle l'acte cruel que nous allons raconter.

L'île de Formentera était à cette époque un repaire de brigands. Ils avaient déposé leur butin dans un antre qui se trouvait dans un rocher d'un difficile accès, et qui d'ailleurs avait une forte muraille pour défense. Les Norvégiens tâchèrent d'en approcher; mais les Sarrasins les en empêchèrent en lançant sur eux une grêle de flèches et de morceaux de roc, et, se moquant des assaillants, ils leur montrèrent, du haut de la muraille, des objets précieux en les traitant de lâches. Pour les punir de leurs bravades, Sigurd employa alors un moyen singulier, mais qui le conduisit à son but. Ayant fait traîner deux barques sur le sommet du rocher, il fit attacher des câbles à leurs poupes et à leurs proues; puis, les barques ayant été remplies d'autant d'hommes qu'elles pouvaient contenir, on les laissa glisser, en tenant les câbles, jusqu'au-dessus de la muraille. Ayant ainsi à leur tour l'avantage de la position, les Norvégiens qui se trouvaient dans les barques firent pleuvoir des flèches et des morceaux de roc sur les têtes des Sarrasins. Ceux-ci furent bientôt forcés de quitter la muraille et de se réfugier dans leur antre. Alors Sigurd grimpa vers cet antre avec le gros de ses troupes et y pénétra. Les Sarrasins tâchèrent encore de se défendre derrière une seconde muraille qui se trouvait dans la caverne même; mais Sigurd rendit leurs efforts inutiles: il fit porter une

grande quantité de fagots vers l'ouverture de la caverne, et cet immense bûcher ayant été allumé, les Sarrasins furent étouffés ou brûlés vifs. Leurs trésors tombèrent entre les mains des Norvégiens, qui, durant toute leur expédition, n'avaient pas encore fait un aussi riche butin.

Après avoir livré de nouveaux combats à Iviza et à Minorque, Sigurd navigua vers la Sicile, et de là vers la terre sainte [1].

Peu de temps après, dans l'année 1111, le pays que les sagas appellent le Jakobsland, fut ravagé de nouveau par de soi-disant croisés. Un des auteurs de l'*Historia Compostellana* (p. 133 et suiv.) nous a donné à ce sujet des détails assez curieux, que nous reproduirons le plus souvent avec les propres paroles du chroniqueur.

A l'époque dont il s'agit, une terrible guerre civile dépeuplait les royaumes de Castille, de Léon et de Galice. L'héritière de ces États, Urraque, fille d'Alphonse VI, s'étant brouillée avec son mari, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, les nobles s'étaient divisés en deux partis, dont l'un tenait pour Urraque et son fils, l'autre pour son époux. Dans ce dernier parti se trouvaient deux seigneurs galiciens, Pélage Godesteïz et Rabinat Nuñez, et comme Urraque avait chargé l'évêque de Compostelle, l'ambitieux mais habile Diégo Gelmirez, de leur enlever leurs châteaux, ils prirent à leur service «des pirates, qui venaient du côté de l'Angleterre et qui al-

1) *Saga Sigurðar jórsalafara* (*Fornmanna Sögur*, t. VII), p. 74—85; *Fagrskinna*, p. 159—161.

laient à Jérusalem. Ces pirates anglais étant des gens sans aucune piété [1], ils espéraient être en état de ravager avec leur aide l'intérieur des terres aussi bien que les côtes.» Leur espoir ne fut point trompé. «Les Anglais firent à l'improviste une invasion sur la côte; ils massacrèrent les uns, dépouillèrent les autres de tout ce qu'ils possédaient, et comme s'ils eussent été des Moabites [2], ils forcèrent plusieurs personnes, qu'ils avaient chargées de fers, à se racheter. Ce n'est pas tout encore, et ce qui nous reste à dire fait frémir d'horreur: aveuglés par l'avidité, ils violèrent les églises, et s'emparèrent sacrilègement des objets et des personnes qu'ils y trouvèrent.» Saint Jacques les en punit. La flotte de l'évêque, qui avait reçu l'ordre d'aller attaquer un château de la côte qui appartenait aux ennemis de la reine, rencontra et assaillit celle des pirates au moment où ceux-ci, qui venaient de détruire une église, transportaient leur butin dans leurs vaisseaux. Les Galiciens leur enlevèrent trois de leurs navires, et, ayant fait un grand nombre de captifs, ils continuèrent leur route.

L'évêque Diégo Gelmirez se réjouit fort de cette victoire; mais quand il vit les prisonniers qui pleuraient et gémissaient, il eut pitié d'eux, et, s'adressant à ses marins: «Vous savez, mes frères, leur dit-il, que la cinquième partie du butin que vous avez fait, m'appartient de droit; mais j'y renonce si vous voulez me céder les prisonniers.» Les marins y consentirent sans difficulté,

1) «Nullius pietatis melle condita.»

2) C'est-à-dire, des Almoravides; voyez plus loin mon article sur le faux Turpin.

et alors l'évêque rendit la liberté aux captifs après leur avoir fait jurer qu'ils ne feraient plus d'invasion dans un pays chrétien.

Le chroniqueur ne nous apprend rien de plus; mais il est présumable que les pirates qui avaient recouvré la liberté rejoignirent leurs camarades, et qu'alors ils continuèrent ensemble leur route vers la terre sainte.

Ces soi-disant croisés, ces sacrilèges qui pillaient les églises, venaient sans doute des Orcades, où l'on n'était encore chrétien que de nom.

Nous nous contenterons d'observer en passant que des Norvégiens assistèrent à la prise de Lisbonne en 1147[1]; mais nous devons nous arrêter au voyage qu'un iarl des Orcades, Ronald[2], fit à Jérusalem. Ronald se trouvait en Norvège l'an 1150, lorsqu'un noble guerrier de ce pays, Eindridi le Jeune, qui avait servi longtemps dans la garde de l'empereur byzantin, retourna dans sa patrie. Ses récits éveillèrent chez les Norvégiens et chez les compagnons du iarl le désir de visiter les contrées lointaines du Midi et de l'Orient, et Ronald ayant consenti à être le chef de l'expédition, on fit pendant plus de deux ans de grands préparatifs tant aux Orcades qu'en Norvège. L'an 1152 on partit enfin des Orcades avec une flotte de quinze navires; mais au lieu d'aller directement à Jérusalem, on fit un long détour. Ronald, à ce qu'il paraît, avait entendu parler de la vicomtesse de Narbonne, la belle Ermengarde, qui, dans des temps

1) Voyez Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, t. III, p. 269, note 11.

2) Proprement Rögnvald; mais à cause de l'euphonie, nous laisserons à ce nom sa forme écossaise.

difficiles, gouvernait ses États avec autant de gloire que de sagesse, et qui joignait aux grâces d'une femme aimable les talents d'un politique et la valeur d'un chevalier [1]. Il voulait rendre visite à cette femme extraordinaire, dont le troubadour Peire Rogier a dit: «Celui qui ne l'a pas vue ne peut s'imaginer qu'il existe une telle beauté [2],» et, remontant le courant de la Garonne jusqu'à Toulouse, il alla de là par terre à Narbonne [3]. La charmante vicomtesse lui fit un accueil très bienveillant. Pendant plusieurs jours consécutifs elle donna à lui et à sa suite de magnifiques festins, et une fois elle vint y assister elle-même entourée des dames de sa cour. La grâce de ses manières, l'élégance de sa parure, son affabilité, le charme de sa voix, et surtout ses cheveux blonds, lisses comme de la soie, qui retombaient sur ses épaules, tout cela fit une profonde impression sur le cœur du jeune iarl, et quand elle lui eut offert une coupe d'or remplie de vin, son enthousiasme lui inspira un poëme fort galant en l'honneur de son hôtesse. On lui insinua qu'il ferait bien de demander la main de la belle dame et de se fixer à Narbonne. Ronald répondit qu'il voulait d'abord accomplir son pèlerinage, et que plus tard il verrait ce qu'il y avait à faire; mais Ermen-

---

1) Voyez sur Ermengarde, *Hist. génér. de Languedoc*, t. III, p. 89.

2) Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, t. III, p. 33.

3) Telle doit avoir été la route que suivit Ronald; mais l'*Orkneyinga saga* ne le dit pas; elle parle seulement de Narbonne comme d'une ville maritime. Aussi Torfæus (voyez ses *Orcades*, p. 123) a-t-il été fort embarrassé par ce passage. Ne comprenant pas comment Ronald serait allé à Narbonne avant d'aller en Galice, il n'a pas su où placer la Narbonne de la saga. La mention d'Ermengarde ne laisse aucun doute à cet égard.

garde pouvait le compter dorénavant parmi ses nombreux adorateurs, et si les troubadours chantaient ses louanges dans le doux idiome de la Provence, Ronald et ses scaldes les chantaient de leur côté, et à chaque occasion, dans la mâle langue du Nord.

Après avoir quitté Narbonne, on se rembarqua et l'on alla vers la Galice où l'on avait l'intention de passer l'hiver. On y débarqua cinq jours avant la fête de Noël, et l'on exigea des vivres que l'on promit de payer. Vu la stérilité de leur pays, les habitants auraient volontiers refusé cette demande; mais intimidés par le grand nombre de leurs hôtes importuns, ils n'osèrent pas le faire. Ils leur fournirent donc des vivres; mais en retour de ce service, ils prièrent Ronald de les délivrer d'un seigneur étranger qui les chargeait de corvées et auquel la saga donne le nom de Gudifreyr. C'était, ajoute-t-elle, un homme intelligent, et qui, grâce à ses longs voyages, parlait plusieurs langues; mais au reste, il était dur et avare, et comme les Galiciens cédaient d'avance à Ronald tout le butin que l'on ferait, le iarl se laissa aisément persuader de leur prêter son concours. Le château étant difficile à prendre, on résolut de le brûler. Par conséquent, les Orcadiens entassèrent contre les murailles de grands monceaux de bois. Le châtelain, qui n'avait pas assez de soldats pour repousser les assaillants, songea alors au moyen de sauver, sinon la vie de ceux qui servaient sous ses ordres, du moins la sienne propre. Croyant l'avoir trouvé, il revêtit des habits de mendiant; puis il se laissa glisser, à l'aide de cordes, du haut des remparts, et se rendit au camp des Orcadiens où il se

donna pour un Français. S'exprimant dans cette langue, qui, parmi les langues étrangères, était celle que ses ennemis comprenaient le mieux, il s'aperçut bientôt qu'ils étaient divisés en deux factions, dont l'une se laissait guider par Ronald, l'autre par Eindridi, le Norvégien qui avait servi dans la garde de l'empereur byzantin. Ce fut à ce dernier qu'il s'adressa, et il lui dit que le seigneur du château donnerait volontiers ses trésors à celui qui voudrait lui sauver la vie. L'affaire fut bientôt arrangée à l'insu du iarl; Eindridi promit au châtelain de le soustraire à ses ennemis, et de son côté, le châtelain s'engagea à l'en récompenser généreusement.

Le seigneur étant de retour dans sa forteresse, les Orcadiens mirent le feu au bois qu'ils avaient amoncelé. Mais tandis que les flammes se communiquaient aux murailles et que Ronald, tout en lançant des flèches contre les assiégés, improvisait des vers sur Ermengarde, Eindridi fit éteindre l'incendie du côté où il était posté, et tira le seigneur du péril. Le château fut pris et beaucoup de ses défenseurs furent massacrés; mais les vainqueurs furent fort désappointés de ne trouver ni le châtelain ni ses richesses. Les soupçons se portèrent aussitôt sur Eindridi; mais comme tout s'était passé au milieu d'une épaisse fumée, on ne pouvait lui prouver sa perfidie.

Après le carême on quitta la Galice, et tout en naviguant vers le Détroit, on ne manqua pas de faire souvent des invasions sur le territoire sarrasin [1].

---

1) *Orkneyinga saga*, p. 258—296; *Saga Inga Haraldssonar* (*Fornmanna Sögur*, t. VII), p. 231.

L'expédition de Ronald, qui eut lieu huit ans après la destruction de la statue de Cadix, c'est-à-dire à l'époque à laquelle l'auteur arabe que nous avons cité plus haut fixe la fin des invasions des Madjous, semble avoir été la dernière. Dans la suite les Orcadiens, quoiqu'ils continuassent encore quelque temps à être vikingues, avaient trop à faire chez eux et dans leur voisinage immédiat, pour être à même de faire des expéditions lointaines.

VIII.

EXPÉDITIONS DES NORMANDS DE FRANCE.

Encore que les Norvégiens auxquels Charles le Simple avait cédé une province de son royaume, adoptassent promptement la langue, les mœurs et les lois de leurs sujets français, ils conservèrent néanmoins leur caractère distinctif. Accoutumés au changement et aux aventures, ils se contentaient difficilement de la vie monotone qu'ils menaient dans leur nouvelle patrie. Pirates de leur nature et aimant à s'enrichir de butin, ils regardaient ce qu'ils possédaient d'un œil de mépris. Leur ambition était de conquérir des trésors et des royaumes à la pointe de leur épée, et comme ils savaient supporter la chaleur et le froid, la soif et la faim, les fatigues et les privations, ils quittaient gaiement la Normandie pour aller réaliser leurs rêves dans des pays lointains [1]. Tout le

---

1) « Est quippe gens —, spe alias plus lucrandi, patrios agros vilipen-

monde a entendu parler de leurs expéditions en Italie, qui furent couronnées d'un si brillant succès; mais leurs expéditions en Espagne méritent d'être mieux connues qu'elles ne le sont, et nous allons donner ce que nous avons trouvé sûr ce sujet.

D'après la chronique d'Adémar, des Normands arrivèrent en Catalogne, dans l'année 1018, sous la conduite de Roger. Étant entrés au service d'Ermesinde, qui gouvernait alors le comté de Barcelone au nom de son fils mineur, ils firent la guerre contre plusieurs princes sarrasins, et entre autres contre Muset, c'est-à-dire Modjéhid, le prince de Dénia et des Baléares, le plus grand pirate de son temps, qui détruisit Pise en 1012 et qui fut longtemps maître de la Sardaigne. Un jour que Roger, qui avait épousé une fille d'Ermesinde, n'avait avec lui que quarante hommes, il tomba dans une embuscade, et se vit assailli à l'improviste par cinq cents ennemis. Son frère bâtard fut tué; mais lui même et les autres se défendirent avec la plus grande valeur, et, ayant terrassé plus de cent ennemis, ils retournèrent à leur camp, sans que les Sarrasins osassent les poursuivre [1].

Quel était ce Roger? A en croire Pierre de Marca [2], il faudrait lire Richard au lieu de Roger, puisque, dans

---

dens; quæstus et dominationis avida; — laboris, inediæ, algoris, ubi fortuna expedit, patiens.» Gaufredus Malaterra, *Hist. Sicula*, l. I, c. 8 (Muratori, *Script. rer. Italic.*, t. V, p. 550).

1) Adémar, dans Pertz, *Monum. Germ.*, t. IV des Script., p. 104, 105. Dans ce passage il y a un conte populaire que j'ai cru devoir passer ici sous silence, parce que j'en ai déjà parlé plus haut (t. I, p. 87, 88).

2) *Marca Hispanica*, p. 429.

tain qui a été moine au Mont-Cassin pendant au moins vingt ans (1060—1080), et qui a écrit en latin, dans l'année 1078 ou dans l'année suivante[1], une Histoire des Normands. Le texte latin n'en existe plus, mais nous en possédons une traduction française, faite dans le royaume de Naples à la fin du XIIIe siècle ou dans les premières années du XIVe. Voici donc ce que raconte Aimé[2]:

«Et afin que la religion chrétienne s'étendît et écrasât la détestable folie des Sarrasins, les rois, les comtes et les princes concertèrent, par inspiration divine, le dessein de réunir un grand nombre de chevaliers français, bourguignons et autres, qui iraient, en compagnie des braves Normands, combattre en Espagne pour soumettre les chevaliers sarrasins. On choisit pour chef un nommé Robert Crespin, qui fit ses préparatifs, et l'on invoqua le secours de Dieu. Il l'accorda à ses fidèles serviteurs, car ils remportèrent la victoire dans la bataille; beaucoup de Sarrasins furent tués, et l'on rendit grâce à Dieu du triomphe qu'il avait procuré à son peuple.

«Et alors[3] fut prise la ville nommée Barbastaire, ville très grande, bien garnie et pleine de grandes richesses. Toute l'armée voulut que Robert Crespin la fît garder, et qu'il revînt l'année suivante avec des troupes

1) Voir *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. VIII, p. 203 et suiv., article de M. Hirsch, surtout p. 208.

2) *L'ystoire de li Normant*, publ. par Champollion-Figeac (Paris, 1835), l. I, c. 5—8.

3) La date 1063, que l'éditeur a ajoutée entre deux parenthèses, est erronée.

égales en nombre ou encore plus considérables, afin de prendre d'autres villes en Espagne.

«Mais le diable, armé de très subtile malice[1] et dévoré d'envie à cause du bon commencement, résolut de s'y opposer: il mit feu d'amour dans les pensées des chevaliers du Christ, de sorte que ceux qui s'étaient élevés tombèrent en bas; ce dont le Christ fut courroucé, et les chevaliers, qui s'étaient adonnés à l'amour, perdirent, en punition de leur péché, la ville que les Sarrasins reprirent. Plusieurs furent tués, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le reste se sauva en prenant la fuite.

«Tout honteux, Crespin ne voulut pas retourner dans son pays. Il vint en Italie avec ceux de sa contrée, et y resta quelques ans; puis il alla à Constantinople pour y servir l'empereur; il remporta encore beaucoup de victoires jusqu'à ce qu'enfin il mourût.»

Ce récit un peu puéril et conçu dans l'esprit monacal forme un singulier contraste avec celui d'Ibn-Haiyân, qui était un historien dans le vrai sens du mot et qui fournit sur le sujet qui nous occupe des renseignements beaucoup plus étendus et fort curieux. Avant d'en donner la traduction, nous devons parler du nom propre par lequel cet auteur indique les conquérants de Barbastro. Il est altéré dans les manuscrits de Maccarî, qui cite une partie du passage d'Ibn-Haiyân[2]. Ils portent الاردمليس ou الاردمليش; aussi M. de Gayangos, dans sa

1) Je conserve ici les expressions du texte.

2) Voyez l'édition de Leyde de Maccarî, t. II, p. 749.

traduction abrégée de Maccarî, a-t-il donné *Al-ardemelis*, et dans une note sur ce passage, il a proposé de lire *Al-arademir*, ce qui, s'il fallait l'en croire, signifierait Sancho Ier, fils de Ramire. Mais comme les manuscrits d'Ibn-Bassâm, où le passage d'Ibn-Haiyân se trouve cité dans son entier, portent, l'un جيش الاردمانين, l'autre جيش الاردمانيين, il est certain qu'il faut prononcer *Alordomani* et traduire: *l'armée des Normands.* En effet, Ibn-Adhârî, là où il parle de l'invasion des Danois en 971 [1], les nomme également المجوس الاردمانيين *les Madjous-Alordomani*, et les chroniqueurs latins de l'Espagne donnent de même aux pirates scandinaves le nom de *Lordomani* [2]. D'un autre côté, l'auteur du *Holal* dit que les conquérants de Barbastro venaient de France [3].

En traduisant l'intéressant récit d'Ibn-Haiyân, nous suivrons le texte qui se trouve chez Ibn-Bassâm et non pas celui que donne Maccarî; car ce dernier auteur, comme j'ai déjà cru devoir le dire dans une courte note placée dans l'édition de Leyde, a cité ce passage d'une manière extrêmement inexacte [4].

« *Récit de la prise de Barbastro et de la reprise de cette ville par les musulmans.*

---

1) Voyez plus haut, p. 298.

2) *Chron. Albeld.*, c. 59, 60; comparez plus haut, p. 300, note 2. *Lormanes* dans le *Chron. Lusit.*, plus haut, p. 302.

3) Man. 24, fol. 31 r.: وقد كان الفرنج — خرجوا من الارض الكبيرة الى الاندلس — وتغلّبوا على مدينة بربشتر عنوة ✿

4) Pour faire cette traduction, j'ai eu à ma disposition deux manuscrits, celui de Gotha (A) et celui de M. de Gayangos (B), que M. Wright a collationné.

« Voici ce que dit Ibn-Haiyân à ce sujet: Dans l'année 456, l'ennemi s'empara de Barbastro, la forteresse la plus importante de la Barbitanie[1], entre Lérida et Saragosse, les deux colonnes de la Frontière supérieure; de Barbastro, cette mère vénérable, où l'islamisme avait fleuri depuis les conquêtes de Mousâ ibn-Noçair; qui, durant des siècles, avait joui d'une prospérité continuelle; qui se glorifiait de son territoire fertile et de ses fortes murailles; qui, bâtie sur les bords du Vero[2], était le boulevard des habitants de la Frontière contre les attaques des ennemis; qui, durant trois cent soixante-trois ans, avait été au pouvoir des musulmans, de sorte que la religion y avait poussé de profondes racines et que l'on y étudiait le Coran d'une manière assidue. Aussi, quand un messager de malheur arriva à l'improviste à Cordoue au commencement du mois de Ramadhân de l'année susdite (mi-août 1064), pour nous apprendre la chute de cette ville, cette nouvelle frappa les oreilles comme un coup de tonnerre; elle mit tous les esprits en délire, et fit trembler la terre d'Espagne d'un bout à l'autre. Ce triste événement fut dès lors la seule chose dont on parlât, et tout le monde s'imaginait que, vu les dispositions où étaient les princes et les faquis, Cordoue elle-même serait bientôt frappée du même sort[3]. — —

1) C'est l'ancien nom du Sobrarbe. « Quod modo dicitur Superarbium, olim vocabatur territorium Barbitanum. » *Fragm. hist. ex cartulario Alaonis* (*Esp. sagr.*, t. XLVI, p. 328).

2) Le man. A. porte نارة, et le man. B. مارة. Il faut lire بارة.

3) J'omets les considérations qu'Ibn-Haiyân place ici au sujet des princes et des faquis de cette époque. Elles sont intéressantes, mais elles n'ont rien à faire avec les Normands.

« Racontons à présent la terrible calamité qui frappa Barbastro. L'armée des Normands assiégea longtemps cette ville, et fit contre elle des attaques vigoureuses. Le prince auquel elle appartenait, Yousof ibn-Solaimân ibn-Houd [1], l'avait abandonnée à son sort, de manière que les habitants ne pouvaient compter que sur leurs propres forces. Le siège ayant duré quarante jours, les assiégés commencèrent à se disputer le peu de vivres qu'ils avaient. Les ennemis l'apprirent, et, redoublant alors leurs efforts, ils réussirent à s'emparer du faubourg. Environ cinq mille cavaliers y entrèrent. Fort découragés, les assiégés se fortifièrent alors dans la ville même. Un combat acharné s'engagea, dans lequel cinq cents chrétiens furent tués [2]; mais le Tout-Puissant voulut qu'une pierre énorme et très dure, qui se trouvait dans un mur bâti par les anciens, tombât dans un canal souterrain qui avait aussi été construit par les anciens et qui apportait dans la ville l'eau de la rivière. Elle l'obstrua entièrement, et alors les soldats de la garnison, qui craignaient de mourir faute d'eau, offrirent de se rendre en stipulant seulement qu'ils auraient la vie sauve, car quant à leurs biens et à leurs familles, ils les aban-

1) C'est-à-dire, Modhaffar de Lérida. Voyez sur ce prince, l'Appendice, n° VIII.

2) Le comte Ermengaud d'Urgel semble avoir été de ce nombre. *Gesta Comitum Barc.*, c. 12: «Successit ei Ermengaudus filius eius, qui dictus fuit *de Barbastre*, eo quia in obsidione Barbastrensis castri, quod a Sarracenis adhuc detinebatur, plurimum laboravit, et eo anno quo captum est castrum, scilicet incarnationis Christi MLXV, mortuus est.» Au lieu de 1065, l'auteur aurait dû dire 1064. La même faute se trouve dans la chronique de Ripoll (Villanueva, t. V, p. 245). Marca (p. 455) a confondu cet Ermengaud de Barbastre avec Ermengaud de Cordoue.

donnèrent aux ennemis de Dieu. Ceux-ci leur accordèrent ce qu'ils demandaient; mais ils violèrent leur parole, car, les soldats étant sortis de la ville, ils les massacrèrent tous, à l'exception du commandant Ibn-at-Towail[1], du cadi Ibn-Isâ et d'un petit nombre de notables. Le butin que les mécréants firent à Barbastro fut immense. Leur général en chef, le commandant de la cavalerie de Rome[2], eut pour sa part, dit-on, environ quinze cents jeunes filles et cinq cents charges de meubles, d'ornements, d'habits et de tapis. On raconte aussi qu'à cette occasion cinquante mille[3] personnes furent réduites en captivité ou tuées.

«Les mécréants s'établirent à Barbastro et s'y fortifièrent.

«Un nombre incalculable des femmes de Barbastro périrent, alors que, quittant la forteresse où l'on mourait de soif, elles se jetèrent sur l'eau et en burent immodérément. Elles tombèrent mortes à l'instant même. En général, la calamité qui frappa cette ville fut si terrible, qu'il est impossible de la décrire ou de la raconter en détail. D'après ce qu'on m'a rapporté, il arrivait souvent qu'une femme priait les mécréants, du haut des remparts, de lui donner un peu d'eau pour elle ou pour son enfant. Alors elle recevait cette réponse: «Donne-moi ce que tu as; jette-moi quelque chose qui me plaise; dans ce cas je te donnerai à boire.»

1) Je prononce ce nom ainsi, parce qu'il est écrit *Atoel* dans le man. de Meyá, § 23 (dans les *Memor. de la Acad. de la Hist.*, t. IV).

2) وزعموا انه صار لاكبر رؤسائهم (B. لاكبرهم) قائد خيل رومية (B. رومة) فى حصته الخ. Nous reviendrons sur ce passage.

3) Environ quarante mille, dit l'auteur du *Holal*.

Elle jetait alors au soldat qui lui avait parlé, ce qu'elle avait, des habits, des ornements ou de l'argent, et en même temps elle lui jetait une outre ou un vase attaché à une corde, que le soldat remplissait d'eau; de cette manière elle était en état d'étancher sa propre soif ou bien celle de son enfant. Mais lorsque le général en chef eut appris qu'on en agissait ainsi, il défendit à ses soldats de donner de l'eau aux femmes de la forteresse. «Prenez un peu de patience, leur dit-il, et vous aurez tous les assiégés en votre pouvoir.» En effet, les assiégés furent enfin forcés de se rendre pour ne pas mourir de soif, mais ils obtinrent l'amân. Le chef, toutefois, conçut des inquiétudes quand il vit leur grand nombre, et craignant que pour recouvrer la liberté, ils ne se laissassent aller à un acte de désespoir, il ordonna à ses soldats de mettre l'épée à la main et d'éclaircir leurs rangs. Beaucoup d'entre eux, environ six mille à ce qu'on dit, furent tués alors. Puis le roi[1] fit cesser le massacre, et donna à tous les habitants l'ordre de sortir de la ville avec leurs familles. Ils s'empressèrent d'obéir; mais la foule auprès des portes fut telle, qu'un grand nombre de vieillards, de femmes âgées et d'enfants furent étouffés. Voulant éviter l'encombrement et arriver plus promptement auprès de l'eau, plusieurs personnes se laissèrent glisser, au moyen de cordes, du haut des créneaux des murailles. Environ sept cents personnes (des

---

1) Les Arabes donnent souvent le titre de *roi* à de simples chefs chrétiens. La même chose arrive aux chroniqueurs espagnols quand ils parlent de gouverneurs ou de généraux musulmans.

notables et de braves guerriers), qui aimaient mieux mourir de soif que d'être massacrées, restèrent dans la citadelle.

«Lorsque ceux qui avaient échappé au glaive et qui n'avaient pas été étouffés dans la presse furent rassemblés sur la place près de la porte principale, où ils attendaient leur sort dans une anxiété cruelle, on leur annonça que tous ceux qui possédaient une maison, eussent à rentrer dans la ville avec leurs familles. On employa même la force pour les y contraindre, de sorte qu'en rentrant dans la ville, ils souffrirent presque autant de la presse qu'ils en avaient souffert alors qu'ils en sortaient. Puis, les habitants étant retournés dans leurs demeures avec leurs familles, les mécréants, obéissant à l'ordre de leur chef[1], divisèrent tout entre eux, d'après des conventions fixées d'avance. Chaque chevalier qui recevait une maison pour son partage, recevait en outre tout ce qu'il y avait dedans, les femmes, les enfants, l'argent, etc., et il pouvait faire du maître de la maison tout ce qu'il voulait; aussi prenait-il tout ce que le maître lui montrait, et il le forçait par des tortures de tout genre à lui livrer ce qu'il voulait lui cacher. Parfois le musulman rendait l'âme au milieu de ces tortures, ce qui était réellement un bonheur pour lui, car s'il y survivait, il avait à éprouver des douleurs encore plus grandes, attendu que les mécréants, par un raffinement de cruauté, prenaient plaisir à violer les femmes et les filles de leurs prisonniers devant les yeux

1) «De leur sultan,» dit le texte.

de ceux-ci. Chargés de fers, ces malheureux étaient forcés d'assister à ces scènes horribles; ils versaient bien des larmes et leur cœur se brisait. Quant aux femmes qui étaient employées aux travaux du ménage, les chevaliers, au cas où ils n'en voulaient pas eux-mêmes, les abandonnaient à leurs pages et à leurs domestiques, afin qu'ils fissent d'elles ce qu'ils voudraient. Il est impossible de dire tout ce que les mécréants firent à Barbastro.

«Trois jours après la prise de la ville, les mécréants allèrent cerner ceux qui se trouvaient encore dans la partie la plus élevée de la citadelle. Ces derniers, que la soif avait rendus presque méconnaissables, se rendirent alors après avoir obtenu l'amân. Ils furent en effet épargnés par les mécréants; mais lorsqu'ils eurent quitté la ville pour se rendre à Monzon, la ville la plus proche parmi celles qui étaient au pouvoir des musulmans, ils rencontrèrent des chevaliers chrétiens qui n'avaient pas assisté au siège de Barbastro, et qui, ignorant qu'on avait laissé la liberté à ces malheureux, les massacrèrent tous, à l'exception de quelques-uns qui réussirent à se sauver par la fuite; mais le nombre de ces derniers était bien petit. Cette troupe eut donc une fin déplorable; Dieu l'avait voulu ainsi!

«Lorsque le roi des Roum eut résolu de quitter Barbastro et de retourner dans son pays, il se choisit parmi les jeunes filles musulmanes, les femmes mariées qui se distinguaient par leur beauté, les jeunes gens adultes et les garçons les plus gracieux, plusieurs milliers de personnes, qu'il emmena avec lui afin d'en faire présent à son souverain, et il laissa à Barbastro une garnison

de quinze cents cavaliers et de deux mille piétons.

«Avant de terminer ce récit qui est bien propre à faire réfléchir les hommes sensés, je raconterai encore une histoire singulière qui s'y rattache. Elle peut donner une idée de ce que nous avons cru devoir passer sous silence, et elle procurera aux hommes intelligents une notion précise des malheurs que nous aussi, nous avons à craindre. Voici donc ce que m'a écrit un de mes correspondants de la Frontière: Après la prise de Barbastro, un marchand juif se rendit dans cette ville malheureuse, afin de racheter de captivité les filles d'un notable qui avait échappé au massacre. On savait que ces dames étaient échues en partage à un comte de la garnison. Or, voici ce que le juif m'a raconté: «Arrivé à Barbastro, je me fis indiquer la demeure de ce comte et je m'y rendis. M'étant fait annoncer, je le trouvai revêtu des habits les plus précieux de l'ancien maître de la maison, et assis sur le sofa que ce dernier occupait ordinairement. Le sofa et tout l'appartement étaient encore dans le même état où ils étaient le jour où l'ancien maître avait été forcé de les abandonner; rien n'avait été changé ni aux meubles ni aux ornements. Près du comte se trouvaient plusieurs belles jeunes filles, qui avaient les cheveux relevés et qui le servaient. M'ayant salué, il me demanda quel était le motif de ma visite. Je l'en informai et je lui dis que j'étais autorisé à payer une somme considérable pour quelques-unes des jeunes filles qui se trouvaient là. Il sourit alors et me dit dans sa langue: «Va-t'en au plus vite si tu es venu pour cela! Je ne veux pas vendre les jeunes filles qui

sont ici; il ne faut pas y penser; mais je te ferai voir les prisonnières que j'ai dans mon château, je t'en montrerai autant que tu voudras. — Je n'ai pas l'intention, lui répondis-je, d'entrer dans votre château; je me trouve fort bien ici et je sais que, grâce à votre bienveillante protection, je n'ai rien à craindre. Dites-moi quel prix vous exigez pour quelques-unes de celles qui sont ici; vous verrez que je ne marchanderai pas avec vous. — Qu'as-tu donc à m'offrir? — De l'or très pur et des étoffes précieuses et rares. — Tu parles comme si je n'avais pas cela, moi;» puis, s'adressant à une des servantes dont j'ai parlé: «Maddja, dit-il (il voulait dire *Bahdja*, mais comme il était étranger, il estropiait ce nom de cette manière), montre à ce coquin de juif quelque chose de ce qui se trouve dans ce coffre.» Ainsi interpellée, la jeune fille tira du coffre des sacs remplis d'or et d'argent ainsi qu'une foule d'écrins, qu'elle plaça devant le chrétien et qui étaient en si grand nombre qu'ils le dérobèrent presque à mes regards. «Approche maintenant quelques-unes de ces balles,» ajouta le comte. Obéissant à cet ordre, elle apporta tant de balles de soie, de filoselle et de brocart précieux, que je demeurai ébloui et stupéfait; je sentais fort bien qu'en comparaison de toutes ces richesses, ce que j'avais à offrir ne valait rien. «J'ai tant de ces choses-là, dit alors le comte, que je ne m'en soucie plus; mais supposé même que je n'en eusse rien et que l'on voulût me donner tout cela en échange de ma maîtresse que voilà, je ne la céderais pas, je te le jure, car elle est la fille de l'ancien maître de cette maison, qui est un homme fort considéré parmi

les siens. C'est pour cela que j'ai fait d'elle ma maîtresse, sans compter qu'elle est d'une rare beauté, et j'espère qu'elle me donnera des enfants. Ses aïeux en agissaient de même avec nos femmes alors qu'ils étaient les maîtres: la chance a tourné maintenant, et tu vois que nous prenons notre revanche. Je te montrerai encore davantage.» Puis, indiquant une autre jeune fille qui se tenait à distance: «Tu vois, continua-t-il, cette femme belle à ravir? Eh bien! elle était la chanteuse de son père, un libertin, qui, quand il s'enivrait, se plaisait à écouter ses airs. Cela a duré jusqu'à ce que nous l'ayons réveillé!» Puis, appelant la jeune fille, il lui dit en écorchant l'arabe [1]: «Prends ton luth et chante à notre hôte quelques-uns de tes airs!» Elle prit alors son luth et s'assit pour l'accorder; mais je voyais rouler sur ses joues des larmes que le chrétien essuyait furtivement. Ensuite elle se mit à chanter des vers que je ne comprenais pas [2] et que par conséquent le chrétien comprenait encore moins; mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est que ce dernier buvait continuellement pendant qu'elle chantait, et qu'il montrait une grande gaieté, comme s'il eût compris les paroles de l'air qu'elle chantait.

«Me voyant frustré dans mes espérances, je me levai pour partir, et j'allai m'occuper de mes affaires de com-

1) Le comte ne parle arabe que quand il s'adresse aux jeunes filles. Avec le juif il parle français.

2) Ce passage, que j'ai déjà cité plus haut (p. 198), prouve, je crois, ce que j'y ai dit [illegible] les étrangers, quoiqu'ils eussent séjourné longt[illegible]prenaient pas la poésie de ce peuple.

merce; mais mon étonnement ne connut point de limites lorsque je vis l'énorme quantité de femmes et de richesses qui se trouvaient entre les mains de ces gens-là.»

Plus loin, Ibn-Haiyân raconte la reprise de Barbastro par Moctadir de Saragosse, qui avait reçu de son allié, Motadhid de Séville, un renfort de cinq cents cavaliers. De part et d'autre, le combat fut fort acharné; mais les chrétiens ayant perdu environ mille cavaliers et cinq mille piétons (d'où l'on peut conclure que la garnison normande de Barbastro avait été renforcée par des Espagnols), les musulmans restèrent les maîtres. Ils ne furent pas plus humains que les Normands ne l'avaient été, car à l'exception des enfants et de quelques chefs qui se rachetèrent, tous ceux qui se trouvaient dans la place furent passés au fil de l'épée. La nouvelle de cet événement, dont les musulmans se réjouirent fort, arriva à Cordoue l'un des premiers jours du mois de mai de l'année 1065 [1].

Il y a encore dans le Dictionnaire géographique de Yâcout, à l'article Barbastro [2], un très court passage sur ces événements, dont voici la traduction:

«Cette ville fut prise par les chrétiens au commencement de l'année 452 [3], et parmi les présents provenant du butin qu'ils y firent et qui furent offerts au souverain de Constantinople, se trouvaient sept mille jeunes

1) En 1101, Barbastro fut repris par Pedro d'Aragon, et depuis lors cette ville a toujours été au pouvoir des chrétiens.

2) Tom. I, p. 544.

3) C'est une erreur.

filles d'élite[1]. Cinq années plus tard[2], en 457, sous le règne d'Ahmed ibn-Solaimân ibn-Houd[3], les musulmans la reprirent, et parmi le butin qu'ils firent alors se trouvèrent dix mille femmes. Dans la suite, toutefois, les chrétiens s'en emparèrent de nouveau.»

Le siège et la prise de Barbastro par les Normands avaient fait, comme on l'a vu, une sensation immense à Cordoue, non-seulement parce que Barbastro était une forteresse d'une grande importance, mais aussi parce que les conquérants de cette ville appartenaient à une nation bien plus impitoyable que la nation espagnole ne l'était. En France cette conquête, qui d'un seul coup procura aux Normands des richesses presque fabuleuses, doit avoir eu aussi un grand retentissement, et la poésie en a conservé le souvenir. Dans *La Bataille d'Aleschans*, une des branches du Roman de Guillaume au Court nez, *Barbastre* est le cri de guerre d'un chevalier français[4]. Il y a même à la Bibliothèque nationale tout un roman de chevalerie qui porte le titre de *Li sièges de Barbastre*. C'est la sixième branche du roman d'Aimeri de Narbonne, lequel à son tour est la première branche de celui de Guillaume au Court nez; mais autant qu'on peut en juger par une courte analyse[5], l'auteur de ce roman a traité l'histoire avec une liberté extrême. Au

---

1) Elles doivent lui avoir été offertes par des Normands qui étaient à son service.

2) Cette erreur provient de l'autre [illegible]

3) C'est-à-dire, de Moctadir de [illegible]

4) Vs. [illegible] Jonckbloet (*Guillaume d'Orange, chansons de geste des XIe et* [illegible]

[illegible] *la France*, t. [illegible], p. [illegible]

lieu de nous arrêter à son travail, nous appellerons donc plutôt l'attention sur un autre point, à savoir sur le chef des Normands auquel Ibn-Haiyân donne le titre de «commandant de la cavalerie de Rome.» Les mots arabes *câïd khail Rômia*, ou *Rôma*, comme donne le manuscrit B., ne peuvent pas avoir d'autre sens. Ces deux formes indiquent constamment la ville de Rome et rien autre chose. Quelques auteurs, tels qu'Ibn-Khordâdbeh, Yâcout et Dimachkî, emploient la première, d'autres, tels qu'Édrisi et Abou-Hâmid, la seconde, d'autres encore se servent indifféremment de l'une et de l'autre et dans le même récit[1]. Il faut donc se demander si ce titre de «commandant de la cavalerie de Rome» est applicable à Robert Crespin, que le moine Aimé nomme comme le chef de l'expédition, et à mon avis la réponse à cette question ne peut être que négative. Nous possédons sur cet aventurier quelques renseignements qui ont été rassemblés par M. Hirsch[2]; ils sont pour nous de peu d'importance, parce qu'ils se rapportent principalement à ce qu'il fit dans l'empire byzantin, plusieurs années après la prise de Barbastro; j'observerai donc seulement qu'ils ne contiennent rien qui indique qu'il ait jamais commandé les troupes du pape. Par contre il y avait à cette époque un autre Normand, auquel le titre qu'emploie Ibn-Haiyân convient parfaitement, à savoir Guillaume de Montreuil. L'Italien Léon, évêque d'Ostie, le nomme parmi les Normands qui combattirent

1) Voyez, par exemple, Ibn-al-Athîr, t. IV, p. 441 et suiv.
2) Dans les *Forschungen* etc., t. VIII, p. 232—3.

en Italie[1], et Orderic Vital[2] donne des notices assez détaillées sur lui et sur sa famille. Guillaume de Montreuil, nous apprend-il, était venu en Italie à peu près à la même époque que les fils de Tancrède de Hauteville. Étant entré au service du pape, il devint le général en chef des troupes romaines[3], et dans cette qualité il soumit au pape la Campanie qui s'était révoltée, ce qui est confirmé par Aimé du Mont-Cassin[4]. Parmi les papes sous lesquels il servit, Orderic Vital en nomme deux, à savoir Nicolas II (1058—1061) et Alexandre II (1061—1073). Or, comme ce dernier occupait le trône pontifical à l'époque de la prise de Barbastro (1064), nous croyons pouvoir assurer que le chef des Normands auquel Ibn-Haiyân donne le titre de «commandant de la cavalerie de Rome,» était Guillaume de Montreuil, et que par conséquent l'historien cordouan est en désaccord avec le moine Aimé.

Il s'agit donc de savoir lequel des deux mérite le plus de confiance. Un savant allemand, M. Hirsch, a soumis la chronique d'Aimé à un examen minutieux, et le résultat auquel il est arrivé est loin d'être favorable, car voici ce qu'il dit[5]: «Aimé n'est pas un historien auquel on puisse se fier. Pour les temps plus anciens, sa connaissance des événements est inégale; des renseignements

1) Dans les *Monum. Germ. SS.*, t. VII, p. 714.

2) Tom. II, p. 27, 34, 35, 36, 55, 56, 87.

3) «Romani exercitûs Princeps militiæ factus, vexillum Sancti Petri gestans.»

4) L. VI, c. 1.

5) Dans les *Forschungen* etc., p. 322.

bons et mauvais se trouvent chez lui pêle-mêle. Pour les temps postérieurs, il est en général bien informé des faits et en partie il les connaît même dans les détails; mais sa légèreté et son inexactitude d'un côté, de l'autre sa partialité et son penchant à la calomnie ont eu une fâcheuse influence sur sa narration. Nous avons vu que parmi les récits que nous pouvons contrôler exactement, il y en a peu qui, dans les particularités, soient exempts de fautes et d'erreurs,» etc. Ce qu'il raconte sur la prise de Barbastro se trouve au commencement de son livre et appartient à ce que le savant allemand appelle les temps plus anciens. Ce récit est très court; Aimé ne semble pas avoir su beaucoup des événements dont il parle, et en outre il écrivait à une grande distance du théâtre où ils s'étaient passés. Son Robert Crespin peut bien y avoir pris part, je ne veux nullement le nier, mais ce dont je doute, c'est qu'il ait été le chef de l'expédition, car d'un autre côté nous avons le témoignage bien autrement respectable d'Ibn-Haiyân, qui était plus près de Barbastro, qui s'intéressait vivement à ce qui s'y était passé, qui, comme il l'atteste lui-même, y avait ses correspondants, de sorte qu'il devait être bien mieux informé que le moine du Mont-Cassin, et son récit montre surabondamment qu'en effet il l'était. M. Hirsch (p. 234) objecte que le commandant de l'expédition était bien Robert Crespin, d'abord parce qu'Aimé le dit — ce qui est un argument étrange dans la bouche d'un savant qui a porté sur la chronique de ce moine un jugement si sévère —, ensuite parce qu'il résulte du récit d'Aimé, l. VI, c. 1—7, que Guillaume de Mon-

treuil était en Italie pendant les années 1064 et 1065. Cet argument ne vaut pas mieux que l'autre: dans les chapitres cités Aimé ne donne pas une seule date (en général les dates ne sont pas son fort), et nous ne pouvons les contrôler, car de l'aveu de M. Hirsch lui-même (p. 305), Aimé est le seul qui parle de ces événements. L'alibi de Guillaume de Montreuil en 1064 n'est donc nullement prouvé, et quoique l'Italie ait été le théâtre ordinaire de ses exploits, il peut bien avoir quitté ce pays pour un temps relativement court afin de prendre le commandement de l'expédition contre Barbastro. En outre M. Hirsch aurait dû expliquer, mais c'est justement ce qu'il a négligé de faire, pourquoi Ibn-Haiyân donne à Robert Crespin, supposé qu'il s'agisse de lui, le titre de «commandant de la cavalerie de Rome,» titre bien caractéristique et bien rare, car pendant quarante ans que j'étudie les auteurs arabes-espagnols je ne l'ai jamais rencontré ailleurs, ce qui s'explique par la circonstance que ces auteurs, ce seul cas excepté, n'ont jamais eu l'occasion de parler d'un commandant des troupes papales.

En résumé, je crois donc que c'est Guillaume de Montreuil qui a commandé l'expédition et que Robert Crespin a servi sous lui.

Une autre expédition normande appelle à présent notre attention. On pourrait croire que les campagnes d'Italie, la conquête d'Angleterre, qui eut lieu deux ans seulement après la prise de Barbastro, et enfin les croisades, auxquelles les Normands prirent une large part, ne leur laissaient guère le loisir d'aller combattre les

Maures d'Espagne. Il n'en fut point ainsi. Au commencement du XII[e] siècle, nous retrouvons les Normands dans la Péninsule, et deux d'entre eux fondèrent même des principautés, l'un en Navarre, l'autre en Catalogne.

A l'époque que nous avons indiquée, Yousof l'Almoravide était à l'apogée de sa puissance. Il avait détrôné à son profit presque tous les roitelets andalous, de sorte qu'il était à même de tourner contre l'Espagne chrétienne toutes les forces de la Mauritanie et de l'Espagne musulmane. Joignez-y que les chrétiens venaient de perdre l'un de leurs plus vaillants défenseurs, le Cid. Le général almoravide Mazdalî assiégeait maintenant Valence. Tout semblait présager que Chimène ne serait pas en état de s'y maintenir, et si cette ville, le boulevard de l'Espagne chrétienne du côté de l'Est, tombait au pouvoir des mécréants, le comté de Barcelone et le royaume d'Aragon couraient de grands périls. Qui plus est, ces États avaient déjà les Almoravides à leurs portes, depuis que ceux-ci étaient en possession de Fraga[1].

Dans cet état de choses, le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse le Batailleur, chercha des alliés, et il s'adressa à son cousin germain Rotrou II, comte de Mortagne ou du Perche[2], au moment où celui-ci, qui avait pris part avec Robert II de Normandie à la pre-

---

1) Depuis 1093. *Cartâs*, p. 101.

2) La mère d'Alphonse et celle de Rotrou étaient sœurs. Voyez *Marca Hispan.*, p. 455 et 456. — Le comté du Perche relevait du roi de France, mais les Rotrous possédaient de grands biens en Normandie; voyez Gilles Bry de la Clergerie, *Histoire des pays et comté du Perche et duché d'Alençon* (Paris, 1620), p. 8 et suiv.

mière croisade, venait de retourner dans sa patrie. Comme Alphonse promettait à tous ceux qui viendraient l'aider, une haute paye et même d'excellentes terres au cas où ils voudraient s'établir dans son royaume, Rotrou et beaucoup d'autres Français et Normands se mirent en route vers l'Aragon. Ils y combattirent vaillamment contre les Sarrasins; mais les Aragonais les payèrent d'ingratitude, et, avec l'approbation de leur roi, ils voulurent même les massacrer. Heureusement pour les Normands, quelques Aragonais les informèrent du complot ourdi contre eux. Irrités et désappointés, ils retournèrent alors en France [1]. Mais le temps n'était pas loin où Alphonse se repentirait de son ingratitude. Il méditait une grande entreprise: la conquête de Saragosse; mais comme ses propres forces n'y suffisaient pas, il appela à son secours, non-seulement les barons de Béarn et de Gascogne, mais aussi son cousin Rotrou du Perche. Il lui promit de réparer les offenses qu'on lui avait faites, et il jura de donner des terres à tous ceux qui en voudraient. Cédant à ses prières, le comte du Perche oublia généreusement ses griefs et amena en Aragon, dans l'année 1114, une très grande armée. Cette fois les auxiliaires y trouvèrent un excellent accueil; aussi rendirent-ils à leurs hôtes de grands services.

Saragosse était investie; mais pendant le siège de cette ville, les Maures de Tudèle causaient de grands dommages à l'armée aragonaise. Ils s'emparaient des convois et harcelaient sans cesse les assiégeants. Il fallait

---

1) Orderic Vital, t. V, p. 2 et 3.

donc prendre d'abord Tudèle, et vers la fin du mois d'août 1114, le roi chargea le comte du Perche de cette entreprise. Accompagné de six cents cavaliers et de fantassins à proportion, le comte cacha si bien sa marche, qu'il put mettre en embuscade le gros de ses forces sans que l'ennemi s'en aperçût; puis il fit enlever par des troupes légères le bétail des environs et attaquer les paysans. La garnison, laissant la ville sans défense, sortit aussitôt pour les repousser, et alors le gros de l'armée, sortant de sa retraite, se précipita vers la ville et réussit à la surprendre. En récompense de ce service éclatant, Alphonse donna Tudèle en fief à Rotrou[1]. Quatre années plus tard, lorsqu'il eut enfin atteint le but où il tendait, la conquête de Saragosse, il gratifia le comte, qui y avait puissamment contribué, du quartier de cette ville qui s'étend entre la cathédrale et Saint-Nicolas et qui porte encore le nom du comte d'Alperche, comme on disait en Espagne[2]. Dans la suite il donna en outre à lui et à ses descendants la ville de Corella (à trois lieues de Tudèle), avec un grand territoire, «en considération, comme il dit dans sa charte, des services importants que le comte lui avait rendus et qu'il lui rendait encore journellement[3].»

---

1) Zurita, *Anales de Aragon*, t. I, fol. 40 r. et v.; cp. Moret, *Annales de Navarra*, t. II, p. 98, n. E.

2) Zurita, t. I, fol. 44 r.; Moret, t. II, p. 110*b*; Tomeo y Benedicto, *Las calles de Zaragoza* (Saragosse, 1870), p. 88, 84 (c'est à M. Codera que je suis redevable de cette dernière citation).

8) Moret, t. II, p. 126, n. E. D'après cet historien, cette charte a été dressée à Almazan, en décembre 1125; mais cette date est inadmissible, car il est très certain qu'à cette époque Alphonse se trouvait en Andalousie, dans les environs de Guadix; voyez plus haut, t. I, p. 354.

Il est difficile de se faire une idée claire et nette des autres exploits du comte. Nous ne possédons sur ce sujet presque rien autre chose que ce qu'en dit Orderic Vital, qui, dans son abbaye de Saint-Évroul, était fort loin du théâtre de la guerre, et qui peut-être n'a pas toujours bien compris, ou du moins bien rendu les récits qu'il y entendait. Il ne sait rien sur deux événements importants, la prise de Tudèle et celle de Saragosse; en revanche, il parle d'une autre expédition, faite par Rotrou, l'évêque de Saragosse, le vicomte Gaston IV de Béarn et les chevaliers des Palmes, et dirigée d'abord contre une forteresse qu'il nomme Penecadel. Il en est aussi question, sous le nom de Pennacatel ou Pinnacatel, dans l'histoire latine du Cid, les *Gesta Roderici*[1], et ce livre montre qu'elle était située au sud de Valence, entre Xativa et Cullera. D'un autre côté, une petite chronique espagnole dit que Peña-Cadiella fut prise en 1125[2]. Si cette date était bonne, il faudrait penser à la grande expédition d'Alphonse le Batailleur en Andalousie, qui commença en septembre de cette année; mais on ne peut pas toujours se fier à l'exactitude des chiffres de ces petites chroniques, et à l'endroit en question ils sont certainement en désordre, car le chroniqueur ou son copiste fixe la grande expédition d'Alphonse en Andalousie à l'année 1123, ce qui est une erreur, la déportation des Mozarabes en Afrique à l'année 1124, ce qui est une nouvelle erreur, puisqu'elle eut

---

1) Pag. XLIV, XLIX, LIII éd. Risco; cp. plus haut, p. 189.
2) *Annales Toledanos I*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 389.

lieu en septembre ou en octobre 1126, et enfin la prise de Peña-Cadiella à l'année 1125. Joignez-y que chez Orderic il n'existe aucune connexion entre l'expédition de Rotrou et celle d'Alphonse, dont il parle à un autre endroit.

Voici à présent son récit, qui est assez confus[1]: Rotrou et ses compagnons d'armes se rendirent maîtres de Peña-Cadiella, où il y avait deux tours très fortes, mirent cette place en état de défense et s'y maintinrent pendant six semaines. Au bout de ce temps, ils se mirent en marche et rencontrèrent l'armée valencienne près de Xativa, mais elle s'enfuit à leur approche, et alors Rotrou et les siens, après avoir laissé une garnison de soixante hommes dans Peña-Cadiella, retournèrent sur leurs pas. Puis les Maures, qui avaient reçu des renforts envoyés d'Afrique par le sultan almoravide Alî, les assiégèrent pendant trois jours «in castro Serraliis» (?). Les chrétiens firent alors pénitence, jeûnèrent, invoquèrent le secours de Dieu, se jetèrent le 14 août sur les ennemis, et après un combat qui dura toute la journée, ils remportèrent enfin la victoire vers le coucher du soleil; mais ne voulant pas trop s'exposer, pendant l'obscurité de la nuit, aux dangers que leur présentaient des chemins qu'ils ne connaissaient pas, ils ne poursuivirent l'ennemi que peu de temps.

Dans le mois de juin 1133, Rotrou se distingua de nouveau dans l'armée du roi d'Aragon en prenant part

1) T. V, p. 5—7.

à la prise de Mequinenza[1]. Mais c'est la dernière fois qu'il est question de lui dans les annales de la Péninsule, et son nom, qu'on rencontre comme celui du seigneur de Tudèle, ou de Tudèle et de Corella, dans des chartes de 1121, 1124, 1125, 1127, 1128, 1129, 1130, 1131 et 1132[2], ne reparaît pas après la mort de son cousin Alphonse, arrivée en 1134. Je crois que c'est alors qu'il résolut de rentrer en France, où quelques-uns de ses frères d'armes, tels que Silvestre de Saint-Calais et Renaud de Bailleul, étaient déjà retournés avant cette époque[3]. Il n'avait point d'enfant à qui il pût laisser ses grandes possessions en Espagne. De sa femme Mathilde, une fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, qui avait péri dans un naufrage en 1120, il n'avait eu qu'une fille[4], nommée Philippe, qui avait épousé Hélie, fils puîné du comte Foulques d'Anjou, et à l'occasion de ce mariage, il avait dû promettre à son gendre de ne point se remarier et de lui garder ses biens entiers[5]. Mais Philippe et Hélie décédèrent jeunes sans

1) Zurita, t. I, fol. 49c; Moret, t. II, p. 138b. Orderic parle assez au long (t. V, p 15, 16) du siège de Mequinenza, mais ne nomme pas Rotrou; cp. la note qui suit ici.

2) Moret, t. II, p. 117, n. D, 126, n. B et C, 127, n. E (lisez F), 131, n. B, 140, n. C et E, 141, n. F; Zurita, t. I, fol. 49a; Yanguas, *Dicc. de antig. del Reino de Navarra*, t. III, p. 369, 403; Muñoz, *Fueros*, t. I, p. 422; *Esp. sagr.*, t. XLIX, p. 332, 356; t. L, p. 391; *Coleccion de documentos inéditos del archivo de la corona de Aragon* publ. por Bofarull, t. VIII, p. 26. Ces chartes prouvent qu'Orderic s'est gravement trompé en disant (t. V, p. 12) que Rotrou rentra en France en 1125 ou avant cette année.

3) Orderic Vital, t. V, p. 7.

4) *Chronique de Normandie* dans *Rer. Gallic. Script.* ed. Bouquet, t. XIII, p. 253.

5) Bry, p. 182.

enfants [1], et alors Rotrou concentra toutes ses affections sur sa nièce Marguerite, la fille de sa sœur Julienne et de Gilbert de Laigle. Cette Marguerite avait épousé Garcia Ramirez, un descendant des anciens rois de Navarre, et c'est à elle qu'il transmit la propriété de toutes ses possessions espagnoles alors qu'il retourna dans sa patrie. Garcia, qui fut élu roi de Navarre après la mort d'Alphonse le Batailleur, réunit à la couronne Tudèle, Corella et tous les autres biens qu'il possédait du chef de sa femme et auxquels il devait en grande partie son élection, car grâce à eux il était devenu riche et puissant [2].

Une fois, en janvier 1142, après la mort de la reine sa nièce, Rotrou revint encore en Navarre, probablement pour faire au roi ses compliments de condoléance [3]. Deux années plus tard, il mourut sous les murs du château de Rouen, laissant trois fils encore en bas âge, qu'il avait eus de sa seconde femme Harvise de Salisbury [4], la mort de Philippe et d'Hélie l'ayant affranchi de la promesse qu'il avait faite autrefois.

Quelques-uns de ses frères d'armes étaient restés en Espagne où ils avaient reçu des terres. Parmi eux Robert dit de Cullei (aujourd'hui Rabodanges), du nom

1) Le même, p. 189.

2) Cp. Orderic Vital, t. III, p. 198, 302, 335; Alberic dans le Recueil de Bouquet, t. XIII, p. 691 n. (corrigé dans l'index, p. 785, au mot Juliana); Hugues Falcand dans Caruso, *Bibl. Sic.*, t. I, p. 459; Bry, p. 181 et suiv. Dans la note de Moret (*Ann.*, t. II, p. 163, n. A) il y aurait plusieurs choses à critiquer.

3) Moret, t. II, p. 197*b*.

4) Robert du Mont-Saint-Michel dans le Recueil de Bouquet, t. XIII, p. 290; cp. Bry, p. 185 et suiv.

de sa patrie, mais dont le nom de famille était Bordet ou Burdet[1], et qui avait été commandant du château de Tudèle au temps où cette ville appartenait encore à Rotrou[2], est le plus remarquable, parce qu'il devint prince de Tarragone.

Du temps de la conquête musulmane dans le VIIIe siècle, la ville de Tarragone avait été entièrement ruinée, et les efforts que le pape Urbain II, auquel le comte Bérenger l'avait donnée ainsi que tout son territoire, avait faits pour la relever de sa décadence, n'avaient pas été couronnés du succès. En vain lui avait-il rendu son ancien rang de métropole; en vain avait-il confirmé les privilèges avantageux que le comte avait accordés aux futurs habitants; en vain avait-il promis à ceux qui voudraient la rebâtir et s'y fixer les indulgences qu'il n'accordait ordinairement qu'à ceux qui allaient en pèlerinage à Jérusalem: tout cela avait été inutile; son successeur, Pascal II, dut déclarer en 1108 que Tarragone était inhabitable[3], et vingt ans après, toute la ville et même la cathédrale étaient encore remplies de hêtres touffus et de chênes séculaires[4]. Les Catalans se laissaient rebuter par les difficultés de cette grande entreprise et par les frais énormes qu'elle exigeait; mais ce qu'ils ne firent pas, le chevalier normand Robert-Bordet

1) Voir la note dans l'édition d'Orderic, t. V, p. 201.

2) Charte de 1127, citée par Moret, t. II, p. 127, n. E (lisez F), publiée dans Muñoz, *Fueros*, t. I, p. 422: « Robert Bordet alchaite in illo castello de Tutela. »

3) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXV, p. 112, et l'Appendice, nos XI, XII et XIII.

4) Orderic Vital, t. V, p. 10.

le fit. Par un acte daté du 14 mars de l'année 1128[1], l'archevêque Oldegaire (qui était né dans le midi de la France) donna en fief à Robert et à ses descendants la principauté de Tarragone, qu'il avait reçue lui-même (sauf la suzeraineté du saint-siège) du comte de Barcelone. Il se réserva seulement la juridiction ecclésiastique et les dîmes, et de son côté Robert s'engagea à rebâtir la ville et à la défendre. Il se mit sur-le-champ à l'œuvre. Les arbres furent déracinés, des maisons s'élevèrent à leur place, et l'on construisit de bonnes murailles qui mettaient la ville à l'abri d'un coup de main, et qui, «composées de blocs de marbre blanc et noir d'une rare beauté,» comme s'exprime un géographe arabe[2], excitaient l'admiration des voyageurs. Les premiers travaux terminés, Robert alla à Rome afin de demander au pape, dont il était devenu l'arrière-vassal, la ratification de la donation d'Oldegaire. Ayant obtenu son désir, il se rendit en Normandie pour engager quelques-uns de ses compatriotes à se fixer à Tarragone. Pendant son absence, sa jeune et belle épouse Sibylle veilla sur la cité. Chaque nuit on la voyait, la cuirasse sur le dos et une baguette à la main, parcourir les remparts et les rues, où elle exhortait les soldats à se tenir sur leurs gardes contre les ruses ou les attaques soudaines de l'ennemi. «Elle mérite bien des éloges, s'écrie le chroniqueur que nous suivons ici, cette jeune dame qui veillait avec tant de fidélité et d'amour aux

1) L'édition la plus correcte de cet acte est celle qui se trouve dans Villanueva, *Viage literario*, t. XIX, Appendice, n° III.

2) Édrisi, t. II, p. 235 trad. Jaubert.

intérêts de son époux, et qui gouvernait le peuple de Dieu avec tant de piété, d'assiduité et d'intelligence ! »

Dans la suite, Robert-Bordet, le prince ou comte de Tarragone (car on lui donnait tantôt l'une, tantôt l'autre qualification), se distingua mainte fois dans la guerre contre les Sarrasins, et de cette manière il s'acquit de nouveaux titres à la gratitude des Catalans [1]. Malheureusement la reconnaissance envers les étrangers était alors une chose rare en Espagne, Robert et sa famille ne l'éprouvèrent que trop.

Tant que Tarragone était encore en ruine, et que, située sur les frontières de la Catalogne, elle était sans cesse exposée aux attaques des Sarrasins, le comte de Barcelone et l'archevêque avaient accepté avec empressement les services du chevalier français. Mais pendant les vingt années qui suivirent la donation d'Oldegaire, les choses changèrent d'aspect. Maître de Lérida, de Fraga et de Tortose, le comte commença à s'étonner qu'il y eût dans ses États une principauté qui ne dépendait pas de lui et qui cependant avait cessé d'être une province frontière. Et cette principauté était justement celle à la possession de laquelle il attachait une importance extrême, à cause des souvenirs qu'évoquait le nom de Tarragone, cette ville ayant été la capitale de la plus grande des trois provinces d'Hispanie sous les Romains. Il la convoitait donc avec ardeur, et une fois qu'il l'aurait, il comptait en faire la capitale de ses

1) Orderic Vital, t. V, p. 11 et suiv.

États[1]. De son côté, l'archevêque, c'est-à-dire Bernard Tord ou Torts qui avait été chargé de la conduite du diocèse en 1146, trouva que son prédécesseur Oldegaire était allé trop loin quand il avait donné ce grand et beau territoire à un aventurier normand. Par conséquent, il chercha un moyen d'annuller cette donation; toutefois, il se garda bien de gâter ses affaires par la précipitation ou par la violence. En homme prudent et habile qu'il était, il commença par confirmer la donation d'Oldegaire. Il le fit par un acte daté du 9 février 1148[2], où les propres expressions de l'acte primitif ont été soigneusement conservées; seulement Bernard a pris soin d'insérer çà et là quelques mots, quelques phrases, qui, il faut bien le dire, en changent entièrement la teneur. Oldegaire, comme nous l'avons vu, ne s'était réservé que la juridiction ecclésiastique et les dîmes; Bernard, au contraire, se réserve le cinquième de tous les impôts, de toutes les amendes, etc. Il permet à Robert d'avoir dans la ville son propre four et son propre moulin, mais il stipule que lui aussi y aura les siens.

Nous avouons que nous avons quelque peine à nous expliquer pourquoi le prince Robert aurait cédé à l'archevêque une grande partie de ses droits; mais ce que nous comprendrions encore moins, c'est qu'il lui aurait donné toute sa principauté, comme l'archevêque le pré-

---

1) « Tarragona, quæ caput totius regni mei fore dinoscitur .... Quia civitas illa sicuti maior est dignitate omnibus regni mei civitatibus » .... Lettre d'Alphonse de 1170. *Marca Hisp.*, Preuves, n° 455.

2) Imprimé dans Villanueva, t. XIX, Appendice, n° VIII. Quelques-unes des pièces que je cite d'après Villanueva, se trouvent aussi dans la *Marca Hispanica*.

tendit trois ans plus tard. Pourtant cette prétention n'était pas tout à fait sans fondement. Robert lui-même ne niait point qu'il n'existât un acte signé par lui, par son épouse et par son fils aîné Guillaume, en vertu duquel il cédait sa principauté à l'archevêque; seulement il ajoutait que l'archevêque l'avait trompé en le faisant signer ce document [1]. En fait d'actes, les hommes d'Église, il faut bien le dire, avaient en ce temps-là d'immenses avantages sur les laïques. Ces derniers n'étaient pas en état de lire les pièces au bas desquelles on leur faisait apposer une croix, et lors même qu'ils eussent pu le faire, ils n'auraient pas cependant été à même de les comprendre, car les actes étaient rédigés dans une langue morte qu'ils n'entendaient pas.

Dans le même mois où cette question, et d'autres encore, se débattaient devant la cour du comte de Barcelone, l'archevêque Bernard, qui était bien résolu à se débarrasser des étrangers, donna, du consentement du pape, de ses suffragants et de ses chanoines à ce qu'il dit, la ville de Tarragone et son territoire au comte, en faisant plusieurs réserves dans son propre intérêt [2]. Quant au prince Robert, son nom même n'apparaît pas dans cette donation; il n'est question de lui que là où l'archevêque dit qu'il donne Tarragone au comte «propter malorum hominum illam perturbantium inquietationem.»

L'archevêque avait-il le droit de faire cette donation?

---

1) Acte judiciaire, *apud* Villanueva, n° XXIII.

2) Acte du mois d'août 1151, dans Villanueva, n° XXII.

Il l'avait sans doute au cas où Robert lui avait réellement cédé sa principauté; mais c'est ce que Robert niait, et nous devons avouer que la chose ne nous paraît guère vraisemblable. Que si donc Robert n'avait pas donné Tarragone à l'archevêque, celui-ci ne pouvait en disposer en faveur d'un tiers. Tarragone avait été donnée au chevalier français comme fief héréditaire, et d'après le droit féodal, le suzerain ne pouvait la lui retirer qu'à cause de félonie, ce dont l'archevêque n'osait pas l'accuser. Nous pouvons donc dire que la donation de Bernard était une pièce de nulle valeur, et ce qui à coup sûr est bien remarquable, c'est que le comte n'a jamais osé en faire usage, encore que sa cour eût déclaré par un arrêt que l'acte en vertu duquel Robert cédait sa principauté à l'archevêque, était bon et valable.

Quelque temps après, Robert mourut. Il laissa trois fils: Guillaume, auquel il semble avoir abandonné le gouvernement pendant ses dernières années [1] et qui lui succéda, Robert et Bérenger. De même que leur père, on les considérait comme des étrangers, et ils héritèrent de tous les embarras de sa position. L'archevêque, il est vrai, jugea prudent de garder dorénavant le silence sur la donation de toute la principauté que Robert lui aurait faite; mais il éleva une autre prétention: de concert avec le comte de Barcelone, il prétendit que Robert et sa femme (qui avait changé son nom de Sibylle en celui d'Agnès [2]) avaient cédé au comte deux tiers de

1) C'est ce qui me paraît résulter de l'acte de 1151 (Villanueva, n° XXIII).
2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXXVI.

la principauté, et que cette cession avait eu lieu dans l'église de Sainte-Marie à Tarragone, en présence de lui, archevêque, et de plusieurs témoins qu'il nomma. Il ajouta que Robert et Agnès avaient donné, d'après la coutume de ce temps-là, un caillou en signe de souvenir. Cette fois encore l'archevêque, si étrange que la chose puisse paraître, doit avoir eu raison jusqu'à un certain point, car plusieurs personnages haut placés, qui avaient servi de témoins, affirmèrent par serment qu'il disait vrai; mais d'un autre côté, Agnès et ses fils ont toujours nié qu'une telle donation ait eu lieu. Ils furent cités devant la cour du comte à Barcelone; mais ils refusèrent de comparaître, probablement parce qu'ils n'étaient nullement convaincus de l'impartialité des juges [1].

Pendant que cette affaire traînait encore, l'archevêque Bernard mourut (juin 1163). Il eut pour successeur Hugues de Cervelló, un homme ardent et fougueux, qui s'indignait de ce que le procès marchait si lentement. De son côté, Alphonse, comte de Barcelone et roi d'Aragon, qui avait obtenu la possession du comté en 1162, se lassait aussi d'attendre. Par conséquent, la cour du comte, jugeant en dernier ressort, décida, parties ouïes, que la cession des deux tiers de la principauté, faite par Robert et son épouse, était bonne et valable [2]. Guillaume se soumit à cet arrêt; mais ses relations avec le roi ne s'améliorèrent pas, comme le prouve une lettre que ce

1) Villanueva, nos XVI et XXIV.
2) Villanueva, n° XXVIII.

dernier lui adressa [1] et où il lui disait entre autres choses: «Moi et toute ma cour, nous sommes bien étonnés de ce que tu oses faire, et surtout de la manière dont tu traites chaque jour les habitants de Tarragone, qui ne peuvent sortir de la ville sans être dépouillés et même tués par toi et les tiens. Possédant un tiers de Tarragone, tu ruines les deux autres tiers. Je t'ordonne de réparer dans trente jours après la réception de la présente, tous les dommages que tu as faits; sinon, je donnerai toute la ville, sans en excepter ton château, à l'archevêque, d'autant plus que je t'ai déjà ordonné auparavant de remettre en son pouvoir la ville et son territoire.... Si tu veux m'obéir, j'en serai content et je te considérerai comme un bon et loyal vassal; sinon, tu auras à t'imputer à toi-même ce qui s'ensuivra.»

A la fin, Guillaume fut cité de nouveau, on ne sait pourquoi, devant la cour du comte à Tortose. Il y alla, mais pour n'en pas revenir.

L'archevêque, qui se trouvait alors à Tamarite, était furieux contre lui. Un jour que deux de ses neveux vinrent lui demander de l'argent: «Ah, vraiment! leur dit-il, vous croyez que je vous donnerai quelque chose? Tant que cet étranger, ce Guillaume de Tarragone, mon ennemi mortel, n'aura pas cessé de vivre, je ne vous donnerai rien. N'y a-t-il donc personne qui veuille me venger de cet homme?» Les deux jeunes gens frémirent d'horreur en entendant ces paroles, et ils résolu-

1) *Marca. Hisp.*, n° 455. Une partie de cette lettre avait déjà *été* publiée par Pons de Ycart, *Grandezas de Tarragona*, fol. 62.

rent aussitôt d'avertir Guillaume du péril qui le menaçait. Ayant donc ordonné à un de leurs hommes, Pierre de Figuerolas, de monter à cheval: «Cours à franc étrier vers Vellalbin, lui dirent-ils. Tu y salueras de notre part le vieux Bernard de Castellet, et tu lui recommanderas de dire à Guillaume de Tarragone qu'il se mette sur ses gardes. Sans cela, il peut se tenir pour mort, car nous avons entendu prononcer à notre oncle des paroles qui présagent un événement sinistre.» Le messager se mit aussitôt en route; mais tandis qu'il galopait vers Vellalbin, l'archevêque fit jurer à d'autres de ses neveux, qui étaient les ennemis personnels de Guillaume, qu'ils tueraient ce dernier. Ils tinrent leur serment: ils assassinèrent Guillaume à Tortose.

Ce meurtre exaspéra la famille normande plus qu'on ne peut le dire. Guillaume fut vengé: l'archevêque expia par sa propre mort celle de sa victime (17 avril 1171). La rumeur publique accusait Robert d'avoir porté le coup; mais dans une lettre qu'il adressa plus tard à Alphonse, Bérenger lui-même avoua qu'il était le meurtrier de Hugues de Cervelló [1]. Pour échapper aux poursuites de la justice, il se réfugia avec toute sa famille dans l'île de Majorque, qui était encore au pouvoir des Sarrasins, et son frère Robert étant mort peu de temps après, il envoya à Alphonse une lettre très humble, dans laquelle il le suppliait de rendre Tarragone à son neveu, qui s'appelait Guillaume comme son

1) Lettre de Bérenger, *Marca Hisp.*, n° 456. Comparez l'épitaphe de Hugues dans Villanueva, p. 159.

père. Mais ses prières furent inutiles. Supposé même qu'Alphonse eût voulu rendre Tarragone au petit-fils de Robert-Bordet, le pape l'en aurait empêché. Déjà indigné contre les Normands, qui, peu de temps auparavant, avaient assassiné Thomas Becket, l'archevêque de Cantorbéry, Alexandre III se demanda si cette race impie en voulait à la vie de tous les archevêques, et, fermement décidé à ne point pardonner des crimes si abominables, il adressa à Alphonse et au diocèse de Tarragone lettre sur lettre, en menaçant de mettre tout le comté en interdit, si le meurtrier, sa mère (que l'on accusait d'avoir conseillé le crime) et toute leur famille n'étaient pas punis d'une manière exemplaire [1]. Mais Alphonse n'avait pas besoin d'être stimulé; il devait s'estimer trop heureux d'avoir enfin trouvé le moyen de se débarrasser de ces étrangers qu'il détestait. Bérenger, sa mère Agnès et toute leur famille furent donc bannis à perpétuité des États d'Alphonse, et leurs biens furent confisqués [2]. Plus tard, toutefois, Guillaume II, que l'on appelait Guillaume d'Aguilon, titre que son père avait déjà porté, sut se concilier la faveur de Pedro II, roi d'Aragon et comte de Barcelone, auquel il céda tous ses droits sur la principauté de Tarragone, et qui en retour lui donna, en 1206, la troisième partie de la ville de Valls et plusieurs autres seigneuries, telles que Picamoxon, Espinaversa, Pontegaudi, Riudoms et Monroig, qui se trouvaient dans cette principauté et que

1) Lettres du pape, *Marca Hisp.*, nos 457, 458, 459, 460, Villanueva, no XXIX.

2) Épitaphe de Hugues.

Guillaume Ier avait possédées. Son fils, Guillaume III, qui prit une grande part à la conquête de Valence, reçut en récompense de ses services de grands domaines dans le pays valencien. Ses descendants, les Aguilon, barons de Pétrès, se sont distingués par leur valeur, non-seulement en Espagne, mais encore dans les deux Siciles, en Allemagne, en Hongrie, en Gueldre, en France, dans les États barbaresques, presque partout enfin où la maison de Habsbourg a porté ses armes si souvent victorieuses[1].

---

1) Escolano, *Historia de Valencia*, p. 534—543.

LE FAUX TURPIN.

L'histoire de Charlemagne et de Roland, attribuée à Turpin, archevêque de Reims († vers 800), a eu une vogue prodigieuse au moyen âge, comme le prouvent les nombreux manuscrits qui en existent, les traductions qui en ont été faites en plusieurs langues et sa reproduction dans beaucoup de chroniques, où elle est considérée comme un ouvrage d'une parfaite authenticité. La critique historique n'existait pas alors; mais dès sa naissance au XVIe siècle, elle s'éleva contre ce livre et prouva que c'était un récit romanesque, l'œuvre d'un faussaire ignorant, d'un grand menteur comme on disait. Jamais sa tâche ne fut plus facile: il ne se trouva même personne pour défendre le faux Turpin, et désormais on n'en parla qu'avec le plus profond mépris.

Il méritait mieux cependant, et c'est ce qu'on a compris au fur et à mesure qu'on a pénétré plus avant dans l'étude du moyen âge, car bien qu'il soit parfaitement inutile pour la vraie histoire de Charlemagne, il est en revanche d'une certaine valeur pour l'histoire poétique de cet empereur, puisqu'il a emprunté beaucoup aux chansons de gestes, et quand on se place à un point de vue qui diffère de celui qu'on avait autrefois, quand

on pense à un autre âge qu'à celui de Charlemagne, il n'est pas non plus sans intérêt pour l'histoire et la géographie. Il n'est donc pas indigne d'un examen sérieux et c'est à M. Gaston Paris que revient l'honneur d'avoir été le premier à l'entreprendre dans sa dissertation *De Pseudo-Turpino*, publiée à Paris en 1865[1]. C'est un travail judicieux et fait avec soin; il doit être le point de départ pour chaque nouvel essai; aussi le sera-t-il pour le mien, et j'ose espérer que le savant académicien, qui m'a engagé mainte fois à écrire enfin mon mémoire longtemps promis, ne m'en voudra pas si mes vues ne s'accordent pas toujours avec les siennes.

M. G. Paris cherche d'abord à établir que la chronique est l'œuvre d'au moins deux auteurs, qui vivaient dans des lieux et des temps divers, et il démontre que les cinq premiers chapitres de l'édition de Ciampi (le 3e manque dans l'autre édition), ceux dont on trouvera le texte, que j'ai établi d'après de bons manuscrits de différentes bibliothèques, dans le n° XXXVII de mon Appendice, formaient dans l'origine un traité à part, conçu dans un tout autre esprit que le reste de l'ouvrage. Nulle part, remarque-t-il, celui qui a écrit cette partie ne se donne pour Turpin, qu'il ne nomme qu'une seule fois et en passant. Chez lui point de noms propres de Sarrasins et de Français, comme il y en a tant dans les autres chapitres. Il n'emprunte rien à la poésie épique française, il ne décrit pas de combats, ne rap-

1) Bon sur la couverture; le titre porte par erreur (en chiffres romains) 1845.

porte pas de discours, comme l'autre le fait. L'auteur est un homme pieux qui écrivait dans le double dessein de donner quelques renseignements sur l'Espagne et de glorifier saint Jacques, d'exhorter les fidèles à visiter son tombeau, au lieu que l'autre, si l'on excepte un seul chapitre, oublie cet apôtre, son tombeau, son église, ses miracles, et cherche à amuser ses lecteurs par le récit de batailles et de combats singuliers, ou à les édifier par des dissertations théologiques, de pieuses historiettes et autres choses du même genre.

Tout cela est très bien vu. Il y a entre les deux Pseudo-Turpins des différences fondamentales; plus on étudie le livre, plus cette vérité saute aux yeux. Mais quand M. G. Paris tâche ensuite de prouver que ce morceau a été composé vers 1050 par un Espagnol, qui était moine à Compostelle, je ne saurais partager son opinion.

Il doit être d'une date plus récente que l'an 1050. Le 3e chapitre, qui contient une liste des villes que Charlemagne aurait conquises en Espagne et sur les côtes de l'Afrique, en fournit des preuves irrécusables, car l'auteur y nomme parmi les villes de la Galice Viseu et Lamégo, qui ont été prises par Ferdinand Ier en 1057, et Coïmbre, dont ce monarque ne s'empara qu'en 1064 [1]. Il nomme aussi en Afrique «Bugia, quæ ex

---

1) Voyez sur cette date la longue et consciencieuse dissertation de Ribeiro, dans ses *Dissertações chronologicas e criticas sobre a historia e jurisprudencia ecclesiastica e civil de Portugal, publicadas por ordem da Academia R. das sciencias de Lisboa*, Lisbonne 1810. Après avoir combattu un à un les arguments de Florez, qui, dans l'*Esp. sagr.* (t. XIV, p. 90

more habet regem,» «Bougie qui par coutume est royaume,» comme traduisent les Chroniques de St.-Denis. Or, la ville de Bougie a été fondée vers 1065 [1], ou en 1068 [2], par an-Nâcir, de la dynastie des Beni-Hammâd, et en 1069 ce prince y établit sa résidence [3]. C'est un fait bien constaté, et les auteurs arabes expliquent fort au long les raisons qu'eut ce monarque pour bâtir cette ville et pour en faire sa capitale. Le morceau en question doit donc avoir été composé après 1069, probablement même assez longtemps après cette date et à une époque où l'on était accoutumé à compter Coïmbre parmi les villes de la Galice et à parler du royaume de Bougie [4].

Une autre circonstance prouve que cette conclusion n'est pas hasardée. L'auteur nous apprend à quelle nation l'Espagne musulmane appartenait de son temps, car chez lui saint Jacques dit à Charlemagne que Dieu l'a choisi pour arracher le pays dont il est le patron aux Moabites, — ad liberandum tellurem meam a manibus Moabitarum, c. 1. Il ne faut pas s'imaginer que ce

---

et suiv.), avait placé la conquête de Coïmbre en 1058, Ribeiro produit des pièces qui étaient inconnues à Florez et parmi lesquelles il y en a deux qui sont décisives. Ce sont deux donations du comte Sisnand, qui avait assisté à la prise de la ville et qui en avait été nommé gouverneur. Ribeiro les a trouvées dans le *Livro Preto* de la cathédrale de Coïmbre; l'une est de l'année 1080, l'autre de l'année 1086, et dans toutes les deux Sisnand dit formellement que Coïmbre fut prise par Ferdinand dans l'ère 1102, c'est-à-dire, dans l'année 1064.

1) Ibn-al-Athîr, t. X, p. 31—33, sous l'année 457 de l'hégire (1065); Dimachkî, p. 235: en 457; Yâcout, t. I, p. 495: vers 457.

2) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 226 du texte, t. II, p. 51 de la traduction: en 460 de l'hégire.

3) Ibn-Khaldoun, *ibid.*: en 461 de l'hégire.

4) Le roi de Bougie est nommé aussi dans les chapitres 9 et 10.

Moabites est un terme vague, comme le serait, par exemple, celui de musulmans; il a au contraire un sens très précis et désigne les Almoravides. C'est Morabites que nous devrions les appeler, car le mot arabe est Morâbit, et si la coutume a prévalu de dire Almoravides, c'est qu'on a adopté la forme espagnole avec l'article arabe et avec le *v* au lieu du *b*, les Espagnols ne faisant pas de distinction entre ces deux lettres [1]. Or, ce Morabites est devenu au moyen âge Moabites, et cette suppression de l'*r* n'a rien d'étrange: on connaissait les Moabites par la Bible, qui en dit beaucoup de mal, et on a appliqué leur nom aux terribles Africains, qui s'appelaient presque de même et qu'on haïssait autant qu'on les redoutait.

La preuve de ce que j'avance se trouve chez les auteurs de l'époque. Ainsi le biographe d'Alphonse VII dit que le célèbre chef almoravide Ibn-Ghânia appartenait à la *tribu* des Moabites [2]. A propos d'Alî, le deuxième sultan almoravide, il dit (c. 40): «Qui Rex Marrocorum dominabatur Moabitis, et ex istâ parte maris Agarenis.» Les Moabites sont donc pour lui les Marocains, les Almoravides, et les Agareni, les musulmans d'Espagne. De même un peu plus loin (c. 44) où le sultan Alî, avant de retourner en Afrique, donne le gouvernement de l'Espagne à son fils Téchoufîn, et où il lui dit: «Accipe omnia regna Agarenorum, et esto Rex super omnes Reges et Principes et Duces, qui sunt

1) Felices populi apud quos vivere est bibere. C'est une plaisanterie de Scaliger.

2) *Chron. Adefonsi Imper.* (*Esp. sagr.*, t. XXI), c. 21.

a Mari Mediterraneo usque in Toletum» etc.; puis Alî «abiit trans mare in civitatem suam, quæ dicitur Marrocos in terrâ Moabitarum.» Et ainsi à chaque pas chez cet excellent chroniqueur; partout les Moabites sont les Almoravides. De même dans l'histoire latine du Cid, les *Gesta Roderici Campidocti* [1], et dans le *Chronicon Lusitanum* [2], où on lit à propos de la première arrivée des Almoravides en Espagne sous Yousof (p. 419): «Jucef multa millia Barbarorum transmarinorum, Moabitarum Arabumque, secum traduxerat.» Ensuite en parlant de la révolte des musulmans d'Espagne contre les Almoravides (p. 425): «Per idem temporis insurrexerunt Ismaëlitæ adversum Moabitas, i. e. Endeluces adversus Arabes,» et (p. 426): «immisit (Dominus) gladium inter Ismaëlitas et Moabitas, i. e. inter Endeluces et Arabes, ut dissolaretur (*lisez* dissolveretur) Regnum eorum» etc. Chez cet auteur, les Ismaelites sont donc les musulmans d'Espagne, et les Moabites ou Arabes, les Almoravides, qui étaient à la vérité Berbères, mais qui prétendaient être Arabes, Arabes yéménites de la grande et illustre tribu de Himyar. Chez d'autres, qui appellent aussi les Almoravides Moabites, les Andalous portent le nom de Sarrasins, comme dans une charte de l'année 1104 environ, où on lit: «Si autem Moabitæ vel Sarraceni in aliquem locum Urgellensis episcopatus ad obsidendum castrum vel devastandam terram vene-

1) Pages XLVII, XLVIII, XLIX, L, LIII, LVII éd. Risco.
2) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV.

rint[1],» ou bien celui de Maures, — Moabitæ et Mauri[2].

Le sens de ce terme Moabites ne saurait être contesté; il est tout à fait certain. Les chroniqueurs ne l'emploient ni avant ni après la domination des Almoravides, et c'est toujours à eux qu'ils l'appliquent.

Une autre expression dont se sert notre auteur montre aussi qu'il était contemporain des Almoravides. Énumérant à sa manière les provinces de l'Espagne, il dit (c. 3): «tellus Alandalus, tellus Portugallorum, tellus Sarracenorum, tellus Pardorum.» Probablement il aurait été assez embarrassé s'il avait dû rendre compte du sens précis de ces termes; mais celui de «tellus Pardorum» n'en est pas moins remarquable. Je ne sais pas bien qui sont ces Pardi, mais il y en avait du temps des Almoravides, car le biographe d'Alphonse VII dit (c. 92) que Saif-ad-daula Ibn-Houd fut tué en 1146 par des «milites quos vocant Pardos.»

Le premier Pseudo-Turpin a donc écrit au temps de la domination des Almoravides en Espagne. C'est vers la fin du XIe siècle qu'elle a commencé. Le premier des petits États dont ils s'emparèrent fut Grenade, ce qui eut lieu en 1090. Successivement ils se rendirent aussi maîtres des autres, et enfin toute l'Espagne musulmane fut réunie sous leur sceptre après la prise du

---

1) Dans la *Marca Hispanica*, p. 1228. P. de Marca (*ibid.*, p. 479) n'a pas su ce que signifie le mot Moabites et il faut corriger ce qu'il dit (cp. p. 1232).

2) Bulle de Pascal II, de l'année 1109, dans l'*Hist. Compost.* (*Esp. sagr.*, t. XX), p. 88, 89; sermon de Diégo Gelmirez, prononcé en 1113, *ibid.*, p. 158.

royaume de Saragosse en 1110. Notre auteur doit avoir écrit après cette époque, car parmi les villes de la Galice il n'en nomme aucune au midi de Coïmbre, ce dont on peut conclure que celle-ci était de son temps une place frontière. Il en était ainsi après l'année 1111. Des villes très importantes qui se trouvent au sud de Coïmbre, telles que Santarem et Lisbonne, avaient été conquises par Alphonse VI, mais en 1111 les Almoravides les recouvrèrent[1], et si notre auteur les passe sous silence, c'est qu'elles n'appartenaient pas à la Galice, mais aux États musulmans. Il s'ensuit de tout cela et d'une autre preuve, dont je parlerai plus tard et qui nous conduira au delà de l'année 1131, qu'en donnant la date de 1050, M. G. Paris s'est trompé de plus de quatre-vingts ans.

Ce point établi, je me sens obligé de contester également la nationalité que ce savant a assignée à notre auteur. A mon sens, il n'était pas Espagnol, mais Français, comme le second Pseudo-Turpin. Il est impossible qu'un Espagnol ait ignoré à un tel degré l'histoire de sa patrie, ou que, la connaissant, il l'ait défigurée comme il l'a fait. Il raconte gravement les absurdités les plus palpables et les plus injurieuses pour la nation espagnole. A l'en croire, cinq (ou huit selon d'autres manuscrits) Mérovingiens et Carolingiens, qu'il se plaît à énumérer, mais dont les noms étaient peu familiers aux Galiciens de la première moitié du XII[e] siècle, ont

---

1) *Cartás*, p. 105; *Chron. Lusit.*, p. 420; *Chron. Conimbr.* (*Esp. sagr.*, t. XXIII), p. 331.

successivement conquis l'Espagne en partie, et les Galiciens ayant embrassé le mahométisme après l'invasion arabe, Charlemagne a fait rebaptiser par l'archevêque Turpin ceux d'entre eux qui voulaient y consentir; quant aux autres, il les a fait décapiter ou il les a réduits en esclavage. Évidemment les Espagnols ne comptent pas pour lui; ce sont des êtres purement passifs et qui subissent leur sort avec une soumission silencieuse. C'est aux Français seuls que revient l'honneur de tout ce qui se fait; cette nation, à laquelle il ne manque pas d'adresser des compliments bien flatteurs, puisqu'il l'appelle «gens optima, et bene induta, et facie elegans,» cette nation est la seule qui produise les héros. Elle a déjà conquis l'Espagne sous Charlemagne, et elle en fera encore une fois la conquête, car l'idole de Cadix laissera tomber sa clé et tous les Sarrasins prendront la fuite après avoir enfoui leurs trésors, dans l'année où naîtra en France un roi qui est destiné à subjuguer toute la Péninsule. Croit-on sérieusement qu'un Espagnol ait pu écrire de la sorte en quelque temps que ce soit? Ce serait connaître bien peu ce peuple. Certes, l'amour-propre national a toujours été bien vif en France, mais il s'en faut beaucoup qu'il l'ait été moins en Espagne. C'est lui, bien plus que la critique historique, qui a fait répudier les fables de cette nature par Alphonse X, lorsqu'il écrivit dans sa *Crónica general*: «Et ores sachez, vous qui cette histoire oyez, que quoi que les jongleurs chantent en leurs chansons et disent en leurs fables, que Charles l'empereur conquit en Espagne maints châteaux et maintes cités, cela ne peut être, si ce n'est

qu'il conquit quelque chose en Cantabrie. Il y conquit Barcelone et Girone, et Ausone et Urgel; mais le reste qu'ils racontent n'est pas à croire, et comme vous entendez, cet empereur ne conquit en Espagne aucune autre ville, sinon celles-là que nous avons dites [1].» L'Espagne conquise par la France, fi donc, quelle horreur! Ne compter les Espagnols pour rien, les considérer comme des êtres abjects et vils, bons tout au plus pour être réduits en esclavage, ou, mieux encore, décapités, et louer au contraire les Français, cette nation si excellente, si belle et si bien habillée, est-ce là le langage d'un Espagnol? Oh! je me tiens persuadé que de l'autre côté des Pyrénées ils seront tous de mon avis quand j'affirme que jamais un de leurs compatriotes ne s'est avili à un tel point pour encenser une nation étrangère et pour ravaler l'honneur et la gloire du pays. La France qui soumet l'Espagne! C'est justement l'inverse qu'on pensait, qu'on disait, qu'on chantait au XIIe siècle. «En dépit des Français, le roi Ferdinand passa les Ports d'Aspa, et entra dans Paris avec les soldats intrépides de l'Espagne,» dit un chant de guerre de cette époque [2], et voilà qui est espagnol!

La nationalité du faux Turpin se trahit dans les détails aussi bien que dans l'ensemble. L'or et l'argent que Charlemagne a acquis en Espagne servent pour «l'église de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle et pour celles de saint Jacques qui sont à Toulouse, en Gascogne entre Ax et

---

1) J'ai emprunté cette traduction à M. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagn*

2) Cp. p

Saint-Jean de Sorde sur le chemin de Saint-Jacques, et à Paris entre la Seine et Montmartre (d'autres man. ajoutent les églises de saint Jacques à Aix-la-Chapelle et à Béziers). Si c'est un Français qui parle ainsi, à la bonne heure; mais il est peu vraisemblable qu'un moine espagnol de la première moitié du XIIe siècle ait eu connaissance de toutes ces églises et de toutes ces localités, sans compter qu'il n'aurait guère approuvé l'usage que fit Charlemagne des trésors de sa patrie; l'or de l'Espagne devait être employé au profit de l'Espagne, pas au profit d'un autre pays. L'auteur montre son origine même par son orthographe. Ainsi les Espagnols du XIIe siècle rendaient le *Wâ* du *Wâdî* arabe par *Goa*; ils écrivaient par conséquent Goadalquivir [1], Goadalfajara [2]; mais ce son étant étranger à une oreille française, notre auteur le remplace par *Go*, Godelfajar, Godiana. Il écrit aussi Auchala (prononcez le *ch* comme *c* ou *k*) ou Auscala au lieu d'Alcala, comme les Espagnols ont toujours dit; c'est qu'il a changé *al* en *au* à la manière française (p. e. alnus, aune; altanus, autan; altare, autel; alter, autre; altus, haut, etc.), exactement comme les Français disaient au moyen âge Aumarie pour Almarie (Almérie), Aumacor (Aumaçor) pour Almanzor, etc.

Le principal argument de M. G. Paris pour soutenir que notre auteur était Espagnol, c'est la liste des villes dans le 3e chapitre, laquelle dénote, à son avis, une connaissance du pays que probablement aucun Français

---

1) *Chron. Adef. Imper.*, c. 14, 16, 60, 61, 62 (une fois, c. 49, Guadalquivir, ce qui semble une faute de l'éditeur).

2) *Ibid.*, c. 43, 66.

ne possédait à cette époque. Nous devons donc examiner ce chapitre, dont j'ai donné, avec le secours des manuscrits, un texte correct, car dans l'édition de Ciampi il fourmille de fautes. Cet examen est aussi indispensable, parce qu'en plusieurs endroits ce morceau exige un commentaire, et que les noms propres doivent être transcrits, l'auteur n'employant pas toujours la forme latine ordinaire.

Commençant par la Galice (nom qui comprenait aussi ce qui est aujourd'hui le nord-ouest du Portugal), l'auteur nomme: Viseu, Lamégo, Dumia [ou Dume; c'était un cloître avec une église, à une demi-lieue de Braga [1]], Coïmbre, Lugo, Orense [2], Iria [nous aurons à revenir plus tard sur cette ville], Tuy, Mindonia [Mondoñedo], Braga (métropole), la ville de Sainte-Marie [probablement Santa Maria Arrifana, petite place à cinq lieues de Porto; le « territorium Castelli Sanctæ Mariæ Provinciâ Portugallensi» est nommé dans le *Chronicon Lusitanum*, *Esp. sagr.*, t. XIV, p. 417, et dans le *Chron. Conimbricense*, *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 338], Guimaraens, la Coruña, Compostelle, « quoiqu'elle fût alors petite.»

Encore qu'il n'y ait pas beaucoup d'ordre dans cette liste, elle est cependant assez bonne. Passant à présent à *l'Espagne*, l'auteur énumère ces villes: Alcala [de Henáres], Guadalaxara, Talamanca, Ucéda, Ulmos, Canales [ces deux endroits sont nommés parmi ceux qu'Alphonse VI enleva aux Maures], Madrid, Maqueda,

1) Voir *Esp. sagr.*, t. XVIII, p. 46 et suiv.

2) Chez notre auteur Anrenias; le nom ancien est Auria; voir *Esp. sagr.*, [illegible] suiv.

Sancta Eulalia [en espagnol Santa Olalla; nommée par Pélage d'Oviédo, c. 11, entre Talavera et Maqueda, parmi les villes conquises par Alphonse VI], Talavera [de la Reyna] «qui est fertile,» Medinaceli, «c'est-à-dire, ville haute» — étymologie absurde, l'auteur ayant pensé à *cœlum*, *ciel*, — Berlanga [au sud d'Osma], Osma, Siguenza; Ségovie «qui est grande,» Avila, Salamanque, Sepulveda, Tolède, Calatrava, Badajoz, Truxillo, Talavera [la Real, dans la province de Badajoz, sur la rive gauche du Guadiana], Guadiana — l'auteur prend ici le nom d'un fleuve pour celui d'une ville, — Mérida, un endroit qu'il nomme Altamora (?), Palencia.

L'ordre laisse de nouveau à désirer, et après Palencia nous quittons le terrain de la géographie pour celui de la fiction, de la fantaisie, car l'auteur nomme d'abord Lucerna, dont il parle fort au long dans la seconde moitié du chapitre, où il raconte ceci: Charlemagne ne put prendre cette ville, qui était située dans la Vallée Verte et très forte; y étant retourné à la fin de son expédition, il l'assiégea pendant environ quatre mois, et lorsqu'il eut adressé des prières à Dieu et à saint Jacques, les murs s'écroulèrent. Charlemagne la frappa de sa malédiction; elle est restée inhabitée jusqu'aujourd'hui, et un gouffre, rempli d'eau noire et dans lequel il y a de grands poissons noirs, s'est formé au milieu de la ville. Évidemment nous avons ici une légende: la ville s'est engloutie, elle a disparu dans un gouffre, dans un lac, et dans d'autres pays on trouve des légendes du même genre. Ainsi on raconte que dans le lac de Laach, près d'Andernach, il y avait sur une île un château qui

s'est englouti [1]. Sur la côte de la Frise, dit-on, la ville de Staveren a été frappée par le même sort, en punition de son faste et de son orgueil, et quand la mer est bien tranquille, on entend encore sonner ses cloches touchées par les poissons [2]. Quant à la Lucerna dans la Vallée Verte de notre auteur, je pense qu'il indique lui-même où il faut la chercher. Il la nomme immédiatement après Palencia; or il y a réellement dans le voisinage de cette ville un grand lac, connu sous le nom de Nava, et aussi un endroit dépeuplé qui s'appelle Valverde [3]; c'est donc bien à ces localités qu'appartient la légende. D'après des informations que M. Simonet a prises pour moi, on ne la connaît plus à Palencia; mais peut-être faut-il la mettre en rapport avec une autre, qui dit que Palencia elle-même, dont les habitants hérétiques ne voulaient pas prêter l'oreille à la prédication de saint Toribius, fut inondée, au Ve ou au VIe siècle, par le Carrion à la prière de ce saint, et qu'elle resta déserte jusqu'à l'année 1032, qu'elle fut repeuplée par Sancho le Grand, roi de Navarre [4]. Quant aux grands poissons noirs, je crois avec M. G. Paris [5] que, bien

---

1) Bei Andernach am Rheine liegt eine tiefe See;
Stiller wie die ist keine unter des Himmels Höh.
Einst lag auf einer Insel mitten darin ein Schloss,
Bis krachend mit Gewinsel es tief hinunter schoss.
Da findt nicht Grund noch Boden der Schiffer noch zur Stund,
Was Leben hat und Odem ziehet hinab der Schlund.
Frédéric Schlegel.

2) Voir la première légende dans Simrock, *Rheinsagen*.

3) Voir Madoz, *Dicc. geogr.*, t. XV, p. 498, col. 1.

4) Voir *Esp. sagr.*, t. VIII, p. 10; Madoz, t. XII, p. 577—8.

5) *Hist. poét. de Charlem.*, p. 270, n. 1.

que l'auteur ne le dise pas formellement, ce sont les habitants de la ville métamorphosés en poissons, et je pense qu'il a eu raison de comparer un récit analogue qui se trouve dans les *Mille et une Nuits*, à savoir l'*Histoire du jeune sultan des Iles-Noires* [1]. Ces fictions orientales ont toujours été accueillies avec faveur par l'Occident [2].

Après Lucerna, notre auteur nomme «Ventosa, dite Carcesa, dans la Vallée Verte.» C'est, comme on le voit par la fin du chapitre, la deuxième des villes que Charlemagne a maudites, et qui, par conséquent, sont inhabitées. C'est aux bréviaires espagnols que le faux Turpin a emprunté ce nom. D'après la tradition ecclésiastique, le christianisme a été prêché en Espagne par les sept *apostoliques*, qui avaient été envoyés dans ce pays par saint Pierre et saint Paul, et parmi lesquels se trouvait Esicius qui a prêché l'Évangile à Carcesa ou Carthesa, comme donne l'ancien bréviaire de Séville, qui ajoute: «id est, Ventosa depopulata [3].» On a beaucoup

---

1) Édit. Macnaghten, t. I, p. 51; traduction de Lane, t. I, p. 110.

2) D'après le père Fita, dans ses *Recuerdos de un viaje*, qui est une dissertation sur le *Códice de Calixto II*, insérée dans *La Ilustracion Católica* de l'année 1880, nos 37, 38, 39, 41 et 42 (voyez *ibid.*, p. 328*a*), le lac de Lucerna du faux Turpin serait celui de la Sierra de Gredos; mais je ne saurais partager cette opinion, et voici pourquoi: ce lac est fort éloigné de Palencia; il se trouve à une hauteur énorme, il est donc peu probable qu'on ait supposé qu'il y ait eu là une ville; en outre, la nature extrêmement sauvage qui l'environne n'aurait jamais donné l'idée d'une *vallée verte*, et une particularité de ses eaux, qui sont claires et transparentes comme du cristal, mais gelées la plus grande partie de l'année, est qu'on n'y trouve aucun poisson (voir Madoz, *Diccion. geogr.*, t. II, p. 510).

3) *Esp. sagr.*, t. IV, p. 12.

disputé sur l'emplacement de cet endroit; peut-être aurait-on agi plus sagement en ne le faisant pas.

La troisième des villes maudites est Caparra. C'était une grande et magnifique ville romaine, que les anciens appellent Capera ou Capara, nom qui est devenu plus tard Cappara, Caparra ou Capparra. Elle se trouvait sur la grande route militaire qui menait de Mérida à Saragosse en passant par Salamanque, à trois lieues N. de Plasencia, sur les bords de l'Ambroz. Il en subsiste encore des ruines superbes, et notamment un grand arc de triomphe, qu'on croit être du temps de Pompée [1].

Revenant maintenant à la géographie véritable, notre auteur nomme: Astorga, Oviédo, Léon, Carrion, Burgos, Najera, Calahorra; puis «Urantia, quæ dicitur Archus,» endroit que je ne connais pas; il y a bien un cloître nommé Iranzu, qui est situé dans une vallée profonde, près d'Estella, et qui existait déjà en 1027, et il y a aussi un village nommé los Arcos, entre Calahorra et Estella, vers l'ouest; mais il n'est pas vraisemblable que dans le texte il soit question d'un de ces deux endroits; peut-être qu'Irun, dont le nom basque est Uranzu ou Iranzu, conviendrait mieux, quoique cette ville soit assez éloignée de Calahorra et d'Estella; mais dans ce cas l'autre nom que lui donne notre auteur reste inexpliqué; ensuite: Estella, Calatayud, Miracula [c'est-à-dire Milagro (on sait que *milagro* est le mot espagnol pour *miracle*), nommé aussi Miraglo [2], en Navarre, dans

1) Voyez *Esp. sagr.*, t. XIV, p. 55 et suiv.; Madoz, à l'article Cappara; *Corpus Inscr. Latin.*, t. II, p. 100 et suiv.

2) Yanguas, *Dicc. de Antig. del Reino de Navarra*, t. II, p. 323.

le district de Tafalla; il est quelquefois question de ce Milagro dans les chartes de cette époque [1]], Tudèle, Saragosse, «dite Cæsar Augusta,» Pampelune, Bayonne, Jaca, Huesca, «où il y a quatre-vingt-dix tours» [«de ses quatre-vingt-dix-neuf tours, dit Madoz, il n'en subsiste plus que deux»], Tarragone, Barbastro, Rosas, Urgel, Elne [aujourd'hui en France, au S.-E. de Perpignan, alors dans le Roussillon, comté qui relevait de celui de Barcelone], Girone, Barcelone, Lérida, Tortose, «ville très forte,» Aurelia, «ville très forte» [le géographe Dimachkî, p. 245, connaît aussi une Aurelia dans cette partie de l'Espagne, puisqu'il dit: «Huesca, Aurelia (اورالية), Tudèle;» il ne peut être question d'une autre Aurelia, aujourd'hui Oreja, qui est célèbre dans les guerres entre Alphonse VII et les Almoravides, mais qui est fort éloignée de Tortose, puisqu'elle se trouve dans la province de Tolède, à deux lieues N. d'Ocaña].

A partir d'ici, la liste devient très confuse et quelques noms semblent gravement altérés. On reconnaît: Adania, qui est nommée à la fin du chapitre parmi les quatre villes maudites, et qui, par conséquent, n'existe pas; puis Yspalida, qui semble l'ancien nom de Séville, Hispalis, mais qui dans ce cas n'est pas à sa place, et l'auteur nomme Séville plus loin; Escalona, au N.-O. de Tolède, à moins qu'il ne s'agisse de son homonyme, qui se trouve au S.-O. de Calatayud; Berbegal ou Berbejal, «ville très forte» [à trois lieues S.-O. de Barbastro, sur

1) Voyez, p. e., Moret, *Annales de Navarra*, t. II, p. 117, n. E, p. 127, n. E (lisez F), p. 141, l. 9; cp. aussi Zurita, *Anales de Aragon*, t. I, p. 80 e.

le sommet d'une montagne haute de plus de cent pieds]; et enfin Balaguer [notre auteur écrit Balague; la prononciation correcte est de faire sentir l'*r* de Balaguer; mais le peuple, comme me l'apprend M. Codera, dit réellement Balagué; les Arabes écrivent aussi le nom de cet endroit sans *r* [1]]. Après cela, la liste devient de nouveau plus claire et donne ces noms: Burriana, Cutanda, Ubéda, Baéza. Puis: «Petroissa, in quâ fit argentum optimum.» L'expression est impropre et obscure, car on ne *fait* pas l'argent (les Chroniques de St.-Denis traduisent: «en cette cité fait-on le fin argent»). L'auteur a-t-il voulu dire qu'on travaille l'argent dans cet endroit, ou bien qu'il y a des mines de ce métal? J'aime mieux m'arrêter à cette dernière supposition qu'autorisent les traductions faites au moyen âge [2], et alors on pourrait penser soit à el Pedroso, qui se trouve au S.-E. de Guadalcanal, où il y a des mines d'argent aujourd'hui abandonnées, et à l'est d'Almaden de la Plata (nom qui signifie mine d'argent), soit à Pedroche, à une lieue E. de Pozoblanco, où l'on exploite encore aujourd'hui des mines de plomb argentifère. Ensuite: Valence, Dénia, Xativa, Grenade, Séville, Cordoue. Le nom d'Abula, qui suit, est emprunté de nouveau, non pas à

---

1) بَلَغِّى, Yâcout, t. I, p. 727.

2) P. e. Maerlant, *Spiegel Historiael*, t. III, p. 181 éd. de Vries et Verwijs:

Ende eene stat, die Petroise hiet,
Was doe, alsemen bescreven ziet,
Van selvere die beste mine,
Die doe ieweren plach te sine.

la géographie réelle, mais aux martyrologes, où on lit qu'un des sept *apostoliques*, Secundus, y prêcha l'Évangile[1]. Quant à Accintina, c'est pour civitas Accitana[2], la ville d'Acci, c'est-à-dire Guadix[3], et l'auteur ajoute: «où repose le bienheureux Torquatus, confesseur du Christ et client du bienheureux Jacques. Auprès de sa tombe, un olivier en fleurs se charge de fruits mûrs, par la volonté de Dieu, et c'est ce qui a lieu chaque année le jour de la fête du saint, qu'on célèbre le 15 mai.» Torquatus était un des sept *apostoliques*, et l'auteur a emprunté ce qu'il raconte aux martyrologes. Voici la légende: le soir du 14 mai, les apostoliques plantèrent devant l'église de Guadix un olivier, qui, par miracle, porta aussitôt des fleurs, et le lendemain, des fruits, lesquels avaient la propriété de guérir les maladies. Dès lors, ce miracle se répéta chaque année. C'est à Guadix qu'il a eu lieu selon les martyrologes[4]; mais les Arabes, qui connaissent aussi cet olivier, le placent près de Grenade, de Segura ou de Lorca[5].

Les noms qui suivent appartiennent soit à l'Espagne, soit à la côte africaine. Ce sont: Bizerte, «où se trouvent les très braves soldats qu'on appelle ordinairement Arabites.» Bizerte, au N.-O. de Tunis, était en effet

---

1) *Esp. sagr.*, t. III, p. 383; cp. t. IV, p. 1 et suiv., et Madoz, t. III, p. 178 et suiv.

2) P. e. *Esp. sagr.*, t. III, p. 381.

3) Plus exactement Guadix el viejo, à $1\frac{1}{2}$ lieue N.-E. de Guadix; voir *Esp. sagr.*, t. VII, p. 5.

4) Voir *Esp. sagr.*, t. IV, p. 59 et suiv.

5) Cazwînî, t. II, p. 367 et suiv.; Ibn-al-Wardî, p. 128 du texte, éd. Tornberg.

un assemblage de châteaux, de casernes fortifiées, où des gens pieux se rendaient pour faire le service militaire et obtenir ainsi les mérites spirituels qui sont attachés à la guerre faite contre les infidèles, tandis que la pratique de la dévotion y occupait leurs moments de loisir. On les appelait *râbit* (notre auteur ajoute l'article, *ar-râbit*) ou *morâbit*[1]. Puis: «Majorque, île, la ville de Bougie, qui par coutume est royaume, Gerbi, île [Gerbi ou Zerbi, île de l'État de Tunis, dans le golfe de Cabès], Oran [en arabe Wahrân; de là le Goaran de notre auteur], qui est une ville en Barbarie, Minorque [qu'il appelle fort mal Mèloida ou Melodia], Iviza, Formentera.» Enfin, après un nom dont l'orthographe est incertaine et que je n'ai pu identifier: «Almérie, Almuñecar, Gibraltar, Carteya [au pied de la montagne où se trouve Gibraltar; au XVIIe siècle, on voyait encore sur les ruines de Carteya une tour qu'on appelait Carteyana ou Cartagena; aujourd'hui on l'appelle Torre del Rocadillo[2]], Ceuta, qui est sur le détroit[3] de l'Espagne, là où il y a un passage étroit qui fait la communication entre les deux mers, et de même Algésiras et Tarifa.»

En résumé, on peut dire que la liste est un peu confuse, que l'ordre y laisse souvent à désirer, que l'auteur mêle la légende et la fiction à la réalité, qu'il lui arrive de prendre le nom d'une rivière pour celui d'une ville, et qu'il passe sous silence plusieurs villes importantes, tandis qu'il en nomme d'autres qui ne l'étaient pas.

1) Voir Becrî, p. 57, copié par Yâcout, t. I, p. 745; Dimachkî, p. 235.
2) Voir mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. II, p. 358.
3) Voir l'article *districtum* dans Ducange.

Cependant, malgré ses imperfections et ses fautes, ce chapitre dénote néanmoins, j'en conviens volontiers, une connaissance de l'Espagne et de la côte africaine qu'en France on ne possédait pas dans ces temps d'ignorance, et les renseignements curieux que notre auteur donne, dans son 4e chapitre, sur la statue de Cadix — renseignements qui en général s'accordent assez bien avec ceux qu'on trouve chez les géographes arabes — sont aussi tels, que la question de M. G. Paris: «Quel Français savait cela?» semble naturelle. Aussi j'adopte sa conclusion jusqu'à un certain point; il a entrevu la vérité, mais n'ayant pas tenu compte de l'esprit essentiellement français qui règne dans tout l'opuscule, il ne l'a pas discernée nettement. A mon avis ce petit traité a bien été écrit à Compostelle, mais par un moine français.

Il n'y a dans la présence d'un moine de cette nation dans un couvent de cette ville, rien qui doive surprendre. Ils y étaient sans doute nombreux. A partir du règne d'Alphonse VI, l'Espagne fut littéralement inondée de Français. Plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs, ce roi glorieux fit sortir sa patrie de son isolement politique et religieux. Il se rapprocha du pape, afin que celui-ci prêchât la guerre sainte contre les infidèles; de la France, afin qu'elle lui fournît des guerriers, des habitants pour ses villes désertes, des prêtres et des moines, car le clergé espagnol passait pour illettré et ignorant [1]. Tous s'empressèrent de répondre à son appel:

1) Cp. *Hist. Compost.*, p. 253.

les Bourguignons sous Raymond, qui devint son gendre et comte de Galice, et sous Henri, qui obtint, avec le titre de comte, la cession du Portugal; beaucoup d'autres encore, et telle ville fut peuplée entièrement de Français, telle autre eut une rue ou un quartier qui portait leur nom et où ils habitaient gouvernés par un magistrat choisi par le conseil municipal. L'Église devint entièrement française. Alphonse sacrifia sans scrupule l'ancienne indépendance dont elle avait joui, et la soumit à la juridiction du pape en faisant substituer, bien contre le gré du peuple, le rituel gallo-romain au vénérable rituel mozarabe ou tolédan. Les Français remplissent et réforment les couvents, et désormais les hautes dignités, les riches bénéfices sont pour eux. Tolède à peine conquise, c'est un Français, un moine de Cluny, nommé Bernard, qui y devient archevêque, c'est-à-dire, primat d'Espagne.

A Compostelle, cette prépondérance des Français fut aussi grande que n'importe où. Son évêque Dalmace, le prédécesseur de Diégo Gelmirez, était aussi un moine de Cluny. Diégo Gelmirez lui-même, sur lequel nous aurons à revenir, quoique Galicien de naissance, était Français de cœur. Réformer son clergé sur le modèle de celui de France, telle fut sa préoccupation constante [1]. Pour atteindre ce but, il envoyait ses ecclésiastiques galiciens étudier en France, et notamment à Cluny [2], et s'entourait de Français. C'étaient ses favoris; à eux

---

1) Et quoniam Ecclesia B. Iacobi rudis et indisciplinata erat temporibus illis, applicuit animum ut consuetudines Ecclesiarum Franciæ ibi plantaret (*Hist. Compost.*, p. 255).

2) *Hist. Compost.*, p. 346.

seulement il confiait ses projets les plus importants, ses pensées les plus intimes, car quant à ses compatriotes, il s'en méfiait [1]. Aussi est-ce par eux que nous le connaissons. De même que dans un autre âge le cardinal de Richelieu a fait écrire ses Mémoires par ses secrétaires, Diégo Gelmirez a fait composer les siens, avec les pièces justificatives à l'appui, par trois de ses chanoines, parmi lesquels il n'y a eu qu'un seul Galicien; les deux autres, Hugues, qui devint plus tard évêque de Porto, et Girard, qui ont écrit la partie la plus importante de cet ouvrage, connu sous le nom d'*Historia Compostellana*, étaient Français. On s'en apercevrait facilement, supposé même qu'ils ne l'eussent pas dit. Ils haïssent très cordialement les Galiciens et ils les méprisent. «Que dirai-je, s'écrie Girard, qui était de Beauvais, que dirai-je du caractère de la grande majorité des Galiciens? Ils suivent la fortune; quand elle est bonne, ils sont remplis d'orgueil; quand elle est mauvaise, ils se laissent abattre, et le moindre souffle les pousse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'idéal de la liberté, à leurs yeux, c'est de changer de maîtres, de se révolter contre ceux à qui ils doivent obéissance. Ils se laissent conduire, non pas par l'amour de la justice, mais par la soif de l'or. Calomnier et flatter, se parjurer et trahir, voilà ce qu'ils savent faire, et si je voulais exposer tout ce qu'il y a à dire là-dessus, je n'en finirais pas [2].»

C'est bien dans le même esprit qu'a écrit l'auteur de

1) *Ibid.*, p. 291.
2) *Ibid.*, p. 210.

l'opuscule qui nous occupe, quoique chez lui le mépris pour les Galiciens se présente sous une autre forme, et si nous le considérons comme un moine français qui vivait dans un couvent de Compostelle, le double caractère de son écrit s'explique à merveille, ce qui, je pense, serait impossible si l'on partait d'une autre supposition. Il connaît la France, les noms de ses rois, ses églises dédiées à saint Jacques; il l'aime et l'admire. C'est là qu'il a entendu parler des conquêtes de Charlemagne en Angleterre, en Allemagne, en Lorraine, en Bourgogne, en Italie, en Bretagne (c. 1) et aussi de son expédition en Espagne; mais dominé par son enthousiasme pour saint Jacques, il l'a représentée comme un pèlerinage à Compostelle. D'un autre côté, tout en ne sachant rien de l'histoire d'Espagne et tout en méprisant ses habitants, il avait cependant appris d'eux certaines particularités géographiques qui devaient été neuves pour les Français.

Son opuscule a été continué par un autre. C'est de ce dernier que nous devons nous occuper à présent, ou plutôt, car c'est à cela que je me bornerai, de l'époque où il écrivit; pour le reste j'adopte volontiers les vues de M. G. Paris [1], que je résumerai en peu de mots.

Le second Turpin était certainement de Vienne en Dauphiné, un moine de Saint-André. Ayant mis la main sur l'opuscule du premier Turpin pendant un pèlerinage à Compostelle, il le trouva trop sec, trop dé-

---

1) Comparez aussi son *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 259.

nué d'intérêt et trop contraire aux chansons de gestes. Il résolut alors de le continuer en y introduisant la substance de ces poèmes, et à cet effet il imagina que Charlemagne avait fait plus d'une expédition en Espagne. Son ouvrage a été remanié çà et là, comme le prouvent les répétitions et les contradictions qu'on y remarque; mais M. G. Paris a reculé devant la tâche, assurément très difficile et peu attrayante, de décomposer le livre, d'assigner sa part à chaque auteur; avant de pouvoir l'aborder, observe-t-il avec raison, il faudrait avoir comparé tous les manuscrits. J'imiterai sa réserve, d'autant plus que la discussion de la date seule, à laquelle l'honneur d'un pape est intéressé, m'entraînera forcément à des digressions, qui toutefois, à ce que j'espère, ne seront pas dénuées d'intérêt.

Selon M. G. Paris, le second Turpin aurait écrit entre 1109 et 1119, tandis qu'à mon avis il a écrit plusieurs années plus tard. Son motif pour prendre l'année 1109 pour le *terminus a quo*, c'est qu'à l'en croire, Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne (plus tard Calixte II), alla à Compostelle en 1108, après la mort de sou frère Raymond, comte de Galice. Pendant ce pèlerinage, poursuit-il, le moine qui est l'auteur du second Turpin l'a probablement accompagné, et ayant trouvé à Compostelle l'opuscule du premier Turpin, il l'a continué pour complaire à son archevêque. Je reviendrai plus tard sur cette dernière assertion, qui, en tout cas, n'est qu'une conjecture, et je montrerai qu'elle n'est point fondée. Ici je me bornerai à remarquer que ce que le savant académicien, trompé peut-être par d'autres au-

teurs [1], avance comme un fait, mais sans aucune preuve, le pèlerinage de Gui de Vienne à Compostelle en 1108, n'en est pas un. Gui a bien été à Léon après la mort de son frère [2]; mais aucun texte ne dit qu'il ait été à Compostelle, soit dans l'année 1108, soit dans une autre, et il y en a un qui s'y oppose. Il se trouve dans l'*Historia Compostellana* (p. 272), où l'auteur dit que Diégo Gelmirez avait lié amitié avec Gui à Rome, où ils se trouvaient ensemble en 1104; mais il ne dit pas qu'ils se fussent aussi rencontrés plus tard à Compostelle (où Diégo était évêque depuis 1100), ce que pourtant il n'aurait pas manqué de faire si Gui avait été dans cette ville. L'hypothèse de M. G. Paris, quant au *terminus a quo*, s'évanouit donc tout entière.

Pour ce qui concerne le *terminus ad quem*, il l'a fixé à l'année 1119, parce que dans l'année suivante le titre d'archevêque a été conféré par le pape Calixte II à l'évêque de Compostelle et que notre auteur n'en parle pas. J'en demeure d'accord; dans son 20e chapitre le faux Turpin se sert du terme d'évêque, pas de celui d'archevêque; mais cela ne tire pas à conséquence; l'un s'emploie pour l'autre. Diégo Gelmirez est appelé *évêque* dans l'*Historia Compostellana* (p. 352) un an après sa promotion à l'autre dignité; le primat d'Espagne, l'archevêque de Tolède, y est également *évêque* (p. 194), exactement comme M. G. Paris (p. 35) ne se fait point

---

1) Moralès, *Coronica*, t. I, fol. 242 r., suivi par l'auteur du Xe volume de l'*Histoire littéraire de la France*, p. 588.

2) *Hist. Compost.*, p. 96, 209, 277. Le père Fita (p. 827*c*, n. 2) cite à tort ces passages pour prouver que Gui a été à Compostelle.

scrupule de donner ce titre à l'archevêque de Vienne. Le but que se proposait le faux Turpin n'était pas non plus, comme l'a pensé le savant académicien, d'obtenir la dignité archiépiscopale pour Compostelle; il avait des visées plus hautes, plus ambitieuses; mais pour bien comprendre son 20e chapitre, nous devons jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'évêché et sur celle du prélat Diégo Gelmirez. Les matériaux abondent grâce à l'*Historia Compostellana.* C'est bien un des livres les plus curieux du moyen âge et qui, entre autres choses, montre jusqu'à quel point une piété sans doute sincère s'alliait alors à une singulière absence du sens moral. On y voit, par exemple, un évêque, notre Diégo, loué et glorifié, quoique, ou plutôt parce qu'il vole des reliques chez son collègue de Braga [1], pour les transporter, avec toutes sortes de précautions et de ruses, dans son propre diocèse. Le livre récompenserait amplement une étude approfondie; mais ici nous devons nous borner à y emprunter quelques traits.

Sur la côte occidentale de la Galice, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui la petite ville d'El Padron, il y avait, dès l'époque romaine, une cité d'une certaine importance qui portait le nom d'Iria, et qui, avant et après l'invasion arabe, était le siège d'un évêque, d'un suffragant du métropolitain de Braga. Dans son voisinage se trouvait, selon la croyance générale, le tombeau de l'apôtre saint Jacques, qui avait été découvert d'une manière miraculeuse, on ne sait pas bien à quelle

1) Pio latrocinio sustulit, p. 39.

époque, car on ne possède sur ce sujet que des légendes et des documents apocryphes; mais celle qu'indique l'*Historia Compostellana*, qui dit: sous le règne d'Alphonse le Chaste (791—842) et du temps de Charlemagne, n'est pas trop reculée, car il est certain qu'avant le milieu du IXe siècle Saint-Jacques était déjà un fameux pèlerinage [1]. Cet endroit devint très riche grâce à la piété et la munificence des rois, des grands, des pèlerins de toutes les classes de la société, qui voyaient s'y accomplir une foule de miracles. Naturellement il fit ombre à Iria; cependant cette ville, où, d'après la tradition, avait abordé le navire qui portait le corps de saint Jacques, et où ce corps avait été déposé d'abord, était aussi réputée sainte. «Ilia, dit un historien arabe en parlant de l'expédition d'Almanzor contre Compostelle en 997, Ilia est également un endroit vénéré à cause de Jacques. Il tient chez les chrétiens le second rang après celui où se trouve le tombeau de cet apôtre, et des pèlerins des pays les plus éloignés, même des Coptes et des Nubiens, s'y rendent en foule [2].» Il resta le siège épiscopal; l'évêque Diégo Ier (1070—1088) y fit encore bâtir de grands palais [3], et Iriensis Sedis Episcopus était toujours le titre officiel des prélats; mais ils aimaient à y ajouter: et Apostolicæ Sedis, quelquefois ils n'employaient que ce dernier titre [4], et Saint-Jacques était devenu

1) Un des plus anciens témoignages à ce sujet se trouve dans la relation de l'ambassade d'al-Ghazâl auprès du roi des Normands, plus haut, p. 277.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 318.

3) *Hist. Compost.*, p. 373.

4) Voir *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 150, 164, 166, 167, 180, 181, 182, 189, 190, 192, 198, 201, 204, etc.

leur résidence de prédilection; ils ne séjournaient à Iria que pendant certaines époques de l'année. Évidemment ils avaient le désir d'éliminer le nom d'Iria, et ce fut en 1095 que l'évêque français Dalmace obtint de son compatriote, le pape Urbain II, une bulle en vertu de laquelle le siège épiscopal fut transféré d'Iria à Saint-Jacques de Compostelle[1].

A partir de cette époque on voit percer le dessein soit de présenter cette translation comme bien plus ancienne, soit de nier entièrement qu'Iria ait jamais été le siège de l'évêque. La première tendance se fait voir dans l'*Historia Compostellana*, dont les auteurs savaient pourtant à quoi s'en tenir là-dessus, mais qui altéraient sciemment la vérité en disant qu'Alphonse le Chaste, immédiatement après la découverte du tombeau de l'apôtre, transféra le siège d'Iria à Compostelle[2]. La seconde se montre sans honte ni vergogne dans le faux Turpin, qui écrivait pour le peuple en France, pour les pieux pèlerins de ce pays, pour les ignorants et les pauvres d'esprit, auxquels on pouvait faire accroire tout ce qu'on voulait. «Apud Iriam, dit-il en parlant de Charlemagne, apud Iriam præsulem minime instituit, quod illam pro urbe non reputavit, sed villam subiectam sedi Compostellanensi esse præcepit.» Ce qui revient à dire: il y en a bien qui prétendent qu'Iria a été un évêché; mais c'est une erreur, un mensonge, une calomnie; comment cet endroit, qui n'est pas même une ville, mais seule-

1) Voir cette bulle dans l'*Hist. Compost.*, p. 23.
2) Pag. 9, 545.

ment un pauvre bourg, un village soumis à Compostelle, aurait-il jamais été un siège épiscopal? Écrire ainsi, c'était nier effrontément ce qui, pour les Galiciens mais non pas pour les Français, était encore à cette époque de notoriété publique; mais l'honneur de Compostelle l'exigeait; jamais ce saint lieu ne devait avoir eu un compétiteur, un rival, un supérieur. La pauvre Iria, bien déchue de son ancienne magnificence [1] et désormais méprisée, paya de sa ruine l'honneur d'avoir le tombeau d'un apôtre dans son voisinage [2].

Lorsque la bulle dont il a été question fut publiée, l'évêché de Compostelle était déjà sous la puissante influence de Diégo Gelmirez. Fils d'un gentilhomme galicien, cet ecclésiastique, qui joignait l'astuce et une ambition sans bornes à des talents réels, avait gouverné l'évêché en qualité de vicaire en 1093, et il a sans doute contribué à obtenir pour l'évêque Dalmace la bulle de 1095. Cette bulle portait encore autre chose: elle statuait que Compostelle ne relèverait que de Rome, que l'évêque serait suffragant du saint-siège. Ce fut donc sous des auspices très favorables que Diégo Gelmirez obtint la mitre en 1100; les premiers pas étaient faits, la route pour acquérir pour Compostelle une position encore plus éminente était frayée; seulement il fallait procéder lentement et avec prudence, et c'est ce qu'il comprit.

D'abord il parvint en 1102 à se faire accorder par le

---

1) *Hist. Compost.*, p. 546: In paupertatis angustiam locus deciderat.

2) Renchérissant sur le Pseudo-Turpin, Lucas de Tuy (p. 75) raconte qu'Alphonse le Chaste, se conformant à *l'excellent* conseil de Charlemagne, détruisit Iria.

pape Pascal II (un Toscan francisé, car il avait été moine à Cluny) l'autorisation de nommer des cardinaux à Compostelle, tout comme le pape nommait les siens. Puis il voulut recevoir de lui le pallium. C'était une entreprise difficile; en 1095 l'évêque Dalmace avait déjà sollicité le même honneur, mais quoique sa demande eût été appuyée par l'abbé de Cluny, *l'Abbé des Abbés*, elle avait été refusée. La cour de Rome avait des griefs contre Saint-Jacques, elle se souvenait d'un affront fait par un évêque à un cardinal. Diégo fut plus heureux que son prédécesseur; il alla en personne à Rome, où il obtint à force de prières et d'argent ce qu'il souhaitait. C'était un encouragement pour demander davantage, une promesse pour l'avenir, — signum et desponsio futuræ rei[1]. L'année 1115 il pria le pape — c'était encore Pascal II — d'ériger son évêché en archevêché, ou en d'autres termes, de transférer le siège archiépiscopal de Mérida à Compostelle. Le pape refusa: le peu que les chrétiens possédaient encore de la province de Mérida appartenait à l'archevêque de Tolède, et il regardait comme un péché la tentative de le lui enlever. Diégo, toutefois, ne se rebuta point; il prit patience, il attendit. Enfin le moment propice semblait venu: Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne, ceignit la tiare sous le nom de Calixte II (1119). C'était depuis longtemps son ami; il aimait Compostelle et des liens de toutes sortes l'y attachaient; son frère, le comte Raymond, avait été gouverneur de la Galice, et il avait été inhumé

1) *Hist. Compost.*, p. 257.

dans la cathédrale où l'apôtre reposait aussi; le jeune roi Alphonse VII, qui avait été baptisé et sacré par Diégo, était son neveu. Certes, s'il se trouvait un pape disposé à lui accorder la dignité ardemment convoitée, ce devait être celui-là. Néanmoins il y eut encore des difficultés: Calixte, quoique bien intentionné, hésitait à prendre, au commencement de son pontificat, une décision d'une telle importance et dont il craignait que les autres prélats espagnols ne seraient nullement contents, en quoi il ne se trompait pas, car le primat, Bernard de Tolède, remua ciel et terre pour contrecarrer son collègue. Bref, Calixte finit par un refus. Diégo, désappointé, redoubla d'efforts, et à la fin, grâce surtout à l'appui que lui prêtaient l'abbé de Cluny et les seigneurs bourguignons, qui avaient fait le pèlerinage de Compostelle et qui étaient dévoués corps et âme à saint Jacques, il obtint la bulle: le siège archiépiscopal de Mérida fut transféré à Compostelle, et en outre le nouvel archevêque fut nommé légat pour les provinces de Mérida et de Braga (1120).

L'affaire avait coûté bien de la peine et beaucoup d'argent, car la cour de Rome, sachant l'évêque très riche, s'était fait payer largement. Et voyez quel contretemps! Il se trouva qu'une boîte qu'on avait présentée au pape comme étant d'or, n'était que d'argent doré, et que le quart de la somme qu'avait reçue un camérier était de la fausse monnaie! Il y avait de quoi se récrier et l'on n'y manqua pas. L'archevêque s'exécuta de bonne grâce: il paya ce qu'on exigeait, il avait encore besoin de la cour de Rome. «Puisse-t-il vivre encore longtemps,

s'écrie un de ses biographes, et avoir l'occasion de dépenser de nouveau beaucoup d'argent pour une œuvre de même nature, afin que l'église de Compostelle atteigne une dignité encore plus haute!»

Il avait le droit d'espérer; le pape Pascal II ne lui avait-il pas dit: «Dignum namque est, ut Ecclesia B. Iacobi Archiepiscopatu *aut etiam maiori dignitate* decoretur?» Que voulait-il donc? Était-ce ce qu'on craignait à Rome, aspirait-il à faire de son église la première de l'Occident, la rivale du saint-siège[1]? Non, certes; si ambitieux qu'il fût, c'était un esprit trop positif pour nourrir des projets aussi chimériques. Ce qu'il voulait, c'était la primatie d'Espagne. Il y avait bien des titres. Son église était la plus riche, la plus révérée, la plus puissante de la Péninsule, tout le monde en convenait[2]. Quelle autre, d'ailleurs, pouvait se glorifier de posséder le tombeau d'un apôtre? Il n'y en avait dans tout l'univers que deux qui, sous ce rapport, pouvaient rivaliser avec elle: Rome, qui avait le tombeau de saint Pierre, Éphèse, qui possédait celui de saint Jean. Or, n'était-il pas raisonnable et juste que celle qui était de fait la pre-

---

1) *Hist. Compost.*, p. 257: Verebatur siquidem Romana Ecclesia ne Compostellana Ecclesia tanto subnixa Apostolo adeptis iuribus Ecclesiasticæ dignitatis, assumeret sibi apicem et privilegium honoris in occidentalibus Ecclesiis, et sicut Romana præerat Ecclesia et dominabatur ceteris Ecclesiis propter Apostolum, sic et Compostellana Ecclesia præesset et dominaretur occidentalibus Ecclesiis propter Apostolum suum. Quod Romana Ecclesia et tunc nimium verebatur, et usque hodie veretur et præcavet in futurum.

2) Præ ceteris Hispaniarum Ecclesiis honore et divitiis pollet, *Hist. Compost.*, p. 297. En 1121, Guillaume VIII, duc d'Aquitaine, écrivit à Diégo: qui omnes quos Hiberia continet vestri ordinis dignitate et potentiâ præcellitis, *ibid.*, p. 319.

mière église de l'Espagne, le fût aussi de nom? Ce raisonnement était spécieux; seulement pour obtenir la primatie, il fallait en dépouiller un autre qui l'avait, l'archevêque de Tolède, et c'est là qu'était la difficulté, car cet archevêque n'était pas d'humeur à se laisser dépouiller.

Dès le commencement, Bernard de Tolède avait vu de fort mauvais œil les démarches de son ambitieux collègue de Compostelle, car tout ce qui se faisait, c'étaient autant d'empiétements sur ses droits. Il était légat pour toute l'Espagne, et voilà que Diégo lui avait enlevé la légation de deux provinces! Ce qui subsistait encore du diocèse de Mérida lui appartenait, et Diégo le lui avait arraché! Et maintenant cet homme insatiable voulait encore lui ôter la primatie! Justement inquiet, Bernard, soutenu par le roi Alphonse, pria le pape de la lui confirmer solennellement. Vaincu par ses instances, Calixte le fit [1]. Néanmoins le Compostellan convôqua un concile national, tout comme s'il était déjà primat! Bernard était furieux et en 1124 il adressa à son rival une lettre fulminante. Feignant de ne pas connaître les bulles de Calixte II, il reproche à Diégo, dans les termes d'une violente indignation, son astuce, sa présomption, sa fausseté, puisque sous apparence d'amitié il voulait sournoisement diminuer la dignité de Tolède et même la lui enlever tout à fait si c'était possible; il le somme de lui obéir comme au légat et au primat, et de ne pas s'immiscer dans les affaires des suffragants de Mérida; il lui

1) Lettre de Calixte à Bernard dans Mansi, *Concilia*, t. XXI, p. 216.

défend de tenir un concile national; il lui enjoint de venir à Léon pour lui donner satisfaction et il le menace des foudres de l'Église en cas de désobéissance.

Fort de l'appui du pape, dont il invoqua les bulles, Diégo réfuta ses prétentions, qu'il qualifia d'injustes et d'absurdes, et quant au concile, il lui annonça nettement qu'il le tiendrait malgré tout, attendu qu'il ne relevait que du pape seul, et que par conséquent il n'était pas tenu d'obéir à Bernard, ni en sa qualité de légat, ni en celle de primat. Calixte II lui donna raison; le concile, où assistèrent huit évêques et vingt-sept abbés, se tint à Compostelle dans cette année 1124, et fit des lois pour toute l'Espagne.

Peut-être Diégo aurait-il fini par atteindre son but si une plus longue vie eût été accordée à Calixte II, quoique d'un autre côté on puisse douter que même ce pape eût osé prendre sur lui la responsabilité d'une mesure aussi grave, aussi inouïe, que la translation de la primatie d'Espagne l'aurait été. Mais Calixte mourut (13 décembre 1124) et ses successeurs immédiats n'avaient nulle envie d'accéder aux vœux de Diégo. En 1126 l'archevêque de Tolède, alors Raymond, le successeur de Bernard, sut indisposer Honoré II contre le Compostellan, et lorsque, dans l'année suivante, celui-ci envoya beaucoup d'argent au pape et lui demanda la légation de toute l'Espagne, il reçut pour réponse qu'elle avait déjà été donnée à un cardinal. Cependant il continuait à se regarder comme primat, et rien ne lui manquait pour l'être, le titre officiel excepté. C'est à lui que le roi assigne le premier rôle dans le concile de Palencia,

tenu en 1129. Il fait venir ses confrères dans la maison où il était descendu, l'archevêque de Tolède tout comme les autres, pour délibérer sous sa présidence, et c'est lui qui célèbre la messe, prononce le sermon et promulgue les décrets [1]. A-t-il fini par abandonner son rêve dans sa vieillesse [2]? C'est plus que douteux; des hommes de sa trempe ne renoncent pas à leur idée dominante. Qui plus est, elle lui a survécu très longtemps: dans la première moitié du XIIIe siècle et aussi plus tard, Compostelle contestait encore la primatie à Tolède [3].

C'est afin de la revendiquer pour Compostelle que le 20e chapitre du faux Turpin a été écrit après l'année 1120. Il n'y est pas question de l'obtention du titre d'archevêque, parce qu'il était déjà acquis et que ce n'était qu'un marchepied pour arriver à la primatie; celle-ci, au contraire, y est nommée, non pas à mots couverts comme dans l'*Historia Compostellana*, dont les auteurs avaient des ménagements à garder, mais aussi clairement que possible. Présentant, selon la coutume de ces faussaires, comme un fait historique ce qui n'était qu'un vœu, le faux Turpin s'exprime ainsi: « Ayant réuni les évêques et les princes en concile à Compostelle, Charlemagne ordonna, pour l'amour de saint Jacques, que tous les prélats, tous les princes et tous les rois chrétiens, présents et futurs, en Espagne et en Galice,

---

1) *Hist. Compost.*, p. 484.

2) Il parvint à un âge très avancé; dans l'année 1139, la 39e de son pontificat, il était encore en vie (*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 327).

3) Voyez *Acta Sanctorum* de juillet, t. VI, p. 102—110.

obéiraient à l'évêque de Saint-Jacques. — Il soumit à cette église toute la terre d'Espagne et de Galice, et la lui donna en dot. — Il enjoignit encore qu'on tînt dans cette ville de fréquents conciles de toute l'Espagne [des conciles nationaux], et que les évêques reçussent là leurs crosses et les rois leurs couronnes.» (Remarquons en passant qu'en 1110 Alphonse VII a réellement été couronné à Compostelle par Diégo[1], et que d'autres rois y avaient été couronnés avant lui[2]). Puis l'auteur expose le motif qui détermina Charlemagne à en agir de la sorte: Compostelle avait le rare et insigne honneur de posséder le tombeau d'un apôtre. Cette raison avait déjà été mise en avant pour obtenir la dignité archiépiscopale[3]; elle pouvait servir aussi bien pour la primatie, et c'est ce que l'auteur démontre par une longue dissertation dont voici la substance: trois églises, les seules qui possèdent le tombeau d'un apôtre, Rome, Compostelle et Éphèse, sont pour cette raison supérieures à toutes les autres. Le premier rang appartient à Rome, parce que saint Pierre était le premier parmi les apôtres; le second revient à Compostelle, parce que saint Jacques était le plus grand apôtre après saint Pierre, qu'il a subi le premier le martyre et qu'au ciel il est supérieur aux autres apôtres[4]. Le troisième, enfin, appartient à Éphèse, etc.

1) *Hist. Compost.*, p. 120.

2) Voyez plus haut, t. I, p. 142, 148.

3) *Hist. Compost.*, p. 256, 288

4) Dans les Sermons sur saint Jacques, faussement attribués à Calixte II et imprimés dans le tome XX de la *Bibliotheca Patrum*, on lit également que cet apôtre a la primauté au ciel, parce qu'il a subi le premier le martyre (p. 1285 C et D). Comment accorder ces deux primautés, celle de saint Jacques et celle de saint Pierre?

Sans doute ce chapitre, qui, comme M. G. Paris (p. 32) l'a observé fort bien, forme un singulier contraste avec le reste du second Turpin, où saint Jacques est presque oublié, a été inspiré par le clergé de Compostelle, et je serais même tenté de soupçonner avec ce savant qu'il a été écrit pour notre auteur par un membre de ce clergé. On pourrait en placer la composition à l'époque où les efforts de Diégo pour obtenir la primatie étaient le plus vigoureux et où ils avaient le plus de chance d'être couronnés du succès, c'est-à-dire, entre 1120 et 1124. Cependant le *terminus ad quem* peut aussi être reculé, puisqu'à Compostelle on n'a nullement renoncé à ses prétentions après 1124, et notre auteur a certainement écrit à une époque plus récente, comme le prouve un nom propre qu'on trouve dans son 9e chapitre.

En voici le commencement tel qu'il se trouve dans les manuscrits, dont je noterai les principales variantes [1]:

Inde Aigolandus [2] adunavit sibi gentes innumeras, Sarracenos, Mauros, Moabitas [3], Persas, Texephinum [4] regem Arabum, Burrabellum [5] regem Alexandriæ, Avitum re-

---

1) Pour l'explication des sigles dont je me sers, voyez l'Appendice, nº XXXVII.

2) En nommant ici cet Aigoland ou Agoland, le Pseudo-Turpin a confondu les guerres d'Espagne avec celles d'Italie, car c'est aux dernières qu'appartient ce personnage imaginaire. Voir Gaston Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 247 et suiv.

3) B., C., E., F., R. ont de plus: Æthiopes, Pardos, Africanos (C. et R. Parthos, ce qui semble une quasi-correction des éditeurs; cp. plus haut, p. 378). A., D., G., P. n'ont pas ces mots.

4) Leçon de B.; F. et Exephinum; H. Thexophine; R. Terephinum; D., P. Teremphinum; A. Terēphunim; G. Tereuphinum; C. Tarafinum.

5) Ainsi dans A., D., E., F., G., P.; B. Burehabellum; C. Brunabellum R. Urabellum.

gem Bugiæ, Hospinum[1] regem Agabibæ[2], Fatimum[3] regem Barbariæ, Alis[4] regem Marroch, Aphinorgium[5] regem Maioricæ, Maimonem regem Mequæ, Ebrahim[6] regem Sibiliæ, Altumaiorem regem Cordubæ.

Parmi ces onze noms, cinq sont de pure fantaisie, comme ceux des Sarrasins le sont tous dans d'autres livres, par exemple dans la Chanson de Roland. Sur deux autres, Maimon et Avit, j'hésite à me prononcer. Maimon est bien un nom arabe (on prononçait ميمون ainsi en Espagne, pas Maimoun), et l'auteur pourrait avoir pensé à un des Beni-Maimon qui étaient les amiraux des Almoravides, et notamment à Alî ibn-Isâ ibn-Maimon[7], ou par abréviation Alî ibn-Maimon, Alimemon dans la Chronique d'Alphonse VII (c. 45), qui commandait la flotte de Cadix[8]. Cet amiral infestait toutes les côtes, celles de la Sicile, de la Terre de Bari et de la Catalogne aussi bien que celles de l'empire byzantin et

---

1) Leçon de A., D., G., P.; Ospinum dans E., F., R.; B. Oswinum; C. Hospinellum.

2) J'ai suivi ici H., parce que dans le 3e chapitre le nom de l'île de Gerbi est écrit ainsi; B., E., F. Agabiæ; C. Algabriæ; R. Algarbiæ; D., G. Agaiæ; P. Aciæ; A. Asiæ.

3) Leçon de D., E., F., G.; C. Fatinum; B. Fantinum; R. Facinum A., P. Faturium.

4) Leçon de A., I., P.; Ailis dans B., D., F., G., R.; Aylis dans E. Le nom de cet Alî est aussi écrit Alis dans Orderic Vital, t. V, p. 6, 16, ou Halis, p. 19.

5) Ainsi dans A., B., C., E., F., P.; R. Alphinorgeum; D. Auphinorgium; G. Anphnorgium.

6) Leçon de B., E., F., G.; R. Ebraim; C. Ebrachim; A., D., P. Ebraum.

7) Voir Maccarî, t. II, p. 103 et 104.

8) Comparez Ibn-Khaldoun, *Prolég.*, t. II, p. 37 éd. Quatremère. C'est celui qui a détruit la statue de Cadix; voyez l'Appendice, n° XXXV.

de la Syrie, et en Galice on ne le connaissait que trop [1]; l'*Historia Compostellana* a tracé un sombre tableau des terribles ravages qu'exerçaient périodiquement ses marins, principalement sur les côtes de la province de Saint-Jacques de Compostelle, où ils détruisaient et incendiaient tout, villes et villages, églises et palais, tuant ou emmenant en esclavage tous ceux qui tombaient entre leurs mains, de sorte que depuis le printemps jusqu'à l'automne personne n'osa plus demeurer près du rivage [2]. Il est vrai que le Maimon (en Sicile on l'appelait aussi simplement ainsi [3]) du faux Turpin ne combat pas sur mer, mais sur terre; c'est une licence qu'a prise le romancier et qui doit surprendre d'autant moins, qu'un historien, Orderic Vital, qui écrit Alamimun rex ou Alamimon, et qui fait de ce personnage un gouverneur de Cordoue, l'a prise aussi [4]. Quant à Avit, qui était peut-être un capitaine de l'amiral, on le retrouve dans un livre qu'on a faussement attribué à Calixte II, mais qui semble écrit à Compostelle, après 1140, par un moine français, je pense, qui, s'il ne ment pas, a beaucoup voyagé, à savoir le Traité des miracles de saint

---

1) Voir tout le curieux 45e chapitre de la Chronique d'Alphonse VII, où on lit aussi ceci: Hic vero cum tempus opportunum agnovisset, assumptâ copiosâ multitudine navium, ascendebat per mare Oceanum contra Gallætiam etc.

2) Voir p. 197 et ailleurs.

3) Voir Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. III, p. 378 dans la note.

4) T. V, p. 7 et 19. Le gouverneur de Cordoue qui était présent à la dernière bataille dont parle Orderic, s'appelait en réalité az-Zobair (Ibn-al-Athîr, t. XI, p. 21), Azubel dans la Chronique d'Alphonse VII (c. 52), et ailleurs moins correctement Azuel.

Jacques[1]. On y lit[2] que dans l'année 1101, un navire, qui transportait des pèlerins à Jérusalem, fut attaqué par le Sarrasin Avitus, qui voulait les emmener tous en esclavage «in terram Moabitarum,» et il est assez curieux qu'un autre manuscrit dont les Bollandistes ont fait usage, et les deux man. du Musée britannique[3] que M. Thompson a eu l'obligeance de consulter pour moi en quelques endroits, portent: Avitus Maimon. Avit est la transcription espagnole du nom propre Abbâd; ainsi don Juan Manuel, dans son *Conde Lucanor* (c. 14), nomme Ibn-Abbâd (Motamid), le roi de Séville au XIe siècle, «el rey Ben Avit de Sevilla[4].» Cependant, comme je ne trouve nommé aucun marin dans les chroniques, à l'exception de l'amiral, je ne veux pas insister sur cette observation, et quant à la qualification de roi de Bougie chez le Pseudo-Turpin, elle est aussi arbitraire que celle de roi de la Mecque. Les Beni-Hammâd de Bougie, qui ne dépendaient pas des Almoravides, n'ont jamais fait la guerre en Espagne.

Les quatre noms qui restent sont tous historiques. Nous n'avons pas à parler d'Altumaior, roi de Cordoue, car on a remarqué depuis longtemps que c'est le grand Almanzor[5],

---

1) Imprimé dans les *Acta Sanctorum* de juillet, t. VI, p. 47 et suiv. Les dates les plus récentes qu'on y trouve, sont: 1125, 1131, 1135 et 1139. Pour la composition de ce traité à Compostelle, voir p. 48 A avec la note de l'éditeur.

2) Pag. 51 D.

3) Cotton MS. Nero A XI (13e siècle) et Add. 12213 (14e siècle).

4) Permutation ordinaire des lettres *b* et *v*; *â* prononcé *é* ou *î* en Espagne, par suite de l'*imâla*.

5) Dans les chansons de gestes, Almanzor s'appelle Aumacor (Aumaçor), ce qui, aux yeux du Pseudo-Turpin, était Haut-Major.

et celui-ci appartient à une époque plus ancienne que celle de notre auteur; mais nous devons nous occuper des trois autres noms, qui sont ceux de trois Almoravides contemporains, les principaux membres de la famille régnante. Le premier est Alî, roi de Maroc, c'est-à-dire le sultan almoravide qui régna de 1106 à 1143. Le deuxième, nommé aussi dans le 19e chapitre, est Ibrâhîm, roi de Séville. Cet Ibrâhîm, le frère du sultan Alî, a été gouverneur de Séville à partir de l'année 1116. Il l'était encore en 1123, et probablement quelque temps après [1]. Il portait réellement le titre de roi; les poètes de l'époque, qui vantent sa bravoure [2], et le célèbre auteur sévillan al-Fath, qui lui a dédié son *Calâyid*, et qui, dans sa préface, l'a comblé d'éloges, le lui donnent également. Enfin le troisième, celui que le faux Turpin a mis en tête de sa liste, est Texephin, roi des Arabes (c'est-à-dire, des Almoravides; cp. plus haut, p. 377), ou Thexophine, comme porte la traduction du faux Turpin dans les Chroniques de St.-Denis, publiées par Bouquet [3]. Ce nom berbère de تاشفين, que je prononce Téchoufîn en suivant l'exemple de l'auteur quasi-

1) Voir Weijers dans les *Orientalia*, t. I, p. 396 et suiv., 440. En 510, Ibrâhîm était encore gouverneur de Murcie (Ibn-al-Khatîb, man. G, fol. 99 v.); mais dans cette année il doit avoir succédé au gouverneur de Séville qui venait de mourir (voir le *Cartâs*, p. 105, l. 18). La date de la lettre d'Alî aux Sévillans, où Ibrâhîm est nommé comme leur gouverneur, n'est donc pas 509, comme Weijers a trouvé dans le man. B. du *Calâyid*, mais 512, comme porte le man. A., et cette leçon est confirmée par l'édition de Paris (p. 124). Elle a aussi (p. 161) celle de 517, que Weijers (p. 440) a trouvée dans les man. B. et G.

2) Voir, p. e., *Calâyid*, p. 140—142 éd. de Paris.

3) L'*x* représente, comme en espagnol, le *chîn* arabe, *ch* en français.

contemporain de la Chronique d'Alphonse VII, qui écrit Texufin (ce qui s'accorde avec le Thexophine des Chroniques de St.-Denis), mais qui chez d'autres chroniqueurs est Taisafim [1] ou Texefin [2], — ce nom ne se présente qu'une seule fois dans l'histoire d'Espagne. A la rigueur on pourrait dire qu'il s'y rencontre deux fois, puisque le premier sultan almoravide s'appelait Yousof ibn-Téchoufîn; mais chez lui c'était le nom de son père, et quoique les chroniqueurs espagnols ne l'ignorent pas, ce monarque est pour eux Jucef, comme de raison. C'est à son petit-fils que le faux Turpin a pensé, le seul qui en Espagne ait réellement porté le nom de Téchoufîn, à savoir le vice-roi de ce pays, *le roi* Téchoufîn ou Texefin, comme l'appellent les chroniqueurs [3]. Son nom a brillé jadis d'un vif éclat, car c'était un prince comme le moyen âge les aimait. Brave et excellent général, il remporta mainte victoire et prit mainte forteresse. Les auteurs arabes ont célébré ses triomphes et les chroniqueurs castillans ne les ont du moins pas niés tous [4]. Ses sujets l'aimaient à cause de sa sagesse et de son équité, et il était l'idole de l'armée, car il n'accordait rien à la faveur, tout à la vaillance. En même temps c'était un modèle de piété et d'abstinence: «jamais il n'a bu de vin ni prêté l'oreille à une chanteuse; jamais

1) *Chron. Lusit.* sous l'ère 1125.

2) *Annal. Toled. I*, sous l'année 1099, *Annal. Toled. II*, p. 404, 405.

3) *Chron. Adef. Imper.*, c. 48, 52, 54, 55, 57, 64, *Annal. Toled. II*, p. 405.

4) Comparez, p. e., *Chron. Adef. Imper.*, c. 55: Et facta est magna ruina super Christianos. Rex vero Texufinus, tollens omnia spolia Christianorum, victoriose reversus est ad Cordubam civitatem suam.

il ne s'est livré à aucun de ces plaisirs auxquels les rois s'adonnent ordinairement [1].» Le jour il jeûnait, la nuit il priait et récitait le Coran [2].

A en croire l'auteur de la Chronique d'Alphonse VII (c. 44), le sultan Alî aurait nommé son fils Téchoufîn vice-roi de l'Espagne à l'époque où il retourna lui-même à Maroc. Cela nous conduirait à l'année 1121, car dans cette année, 515 de l'hégire, Alî a été pour la dernière fois en Espagne [3]. Mais ce chroniqueur s'est trompé, comme on l'a déjà dit [4]; il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute: c'est Temîm, frère d'Alî, qui obtint la vice-royauté de l'Espagne en 1121 [5], et il est certain qu'il remplissait encore cette haute dignité dans les années 1125 et 1126, c'est-à-dire, à l'époque de l'expédition d'Alphonse le Batailleur en Andalousie; l'article que j'y ai consacré dans le premier volume de cet ouvrage, en fournit la preuve incontestable. Mais sa conduite à cette occasion avait mécontenté beaucoup de gens. Il n'avait pas prévenu le complot formé par les chrétiens de Grenade et s'était laissé battre honteusement par Alphonse à Arnisol. En un mot, il avait montré, pensait-on, une telle incapacité, qu'il ne pouvait rester vice-roi de l'Espagne. Aussi le cadi Abou-'l-Walîd ibn-Rochd, lorsqu'il se rendit auprès du sultan à Maroc en 1126,

1) Traduction des paroles d'un historien cité par Ibn-al-Khatîb.

2) Voir sa biographie dans Ibn-al-Khatîb; comparez le *Holal*, fol. 52 v. et suiv., etc.

3) *Cartâs*, p. 106; *Holal*, fol. 35 v.

4) P. e. Aschbach, *Gesch. Spaniens zur Zeit der Almoraviden und Almohaden*, t. I, p. 388.

5) *Cartâs*, p. 106.

se proposait-il un double but: il voulait prouver au monarque la nécessité de déporter les chrétiens de Grenade en Afrique, et de déposer son frère Temîm [1]. Le sultan lui accorda sa seconde demande aussi bien que la première: il destitua Temîm [2] et nomma Téchoufîn à sa place, qui arriva d'Afrique avec une armée de cinq mille cavaliers [3] et qui a été vice-roi jusqu'à l'année 1137 ou 1138 [4].

La circonstance que le second Pseudo-Turpin a connu le nom de ce vice-roi — il l'a sans doute entendu prononcer, de même que les autres noms historiques, à Saint-Jacques de Compostelle — prouve qu'il est postérieur à l'année 1126. Maintenant nous devons retourner au premier Pseudo-Turpin pour obtenir un résultat encore plus précis.

Cet auteur, comme nous l'avons démontré ci-dessus, est postérieur à l'année 1111; mais il y a dans son opuscule, comme j'ai déjà donné à entendre, une preuve qu'il l'a écrit après 1131. Elle se trouve dans son 3e chapitre, où il nomme Bayonne parmi les villes espagnoles, immédiatement après Pampelune, la capitale de la Navarre. Cette circonstance est curieuse, car Bayonne

1) C'est ce que l'auteur du *Holal* atteste expressément, fol. 39 r.

2) Ibn-Adhârî, t. I, p. 320, l. 3. D'après le *Cartâs* (p. 106), Temîm mourut dans cette même année.

3) *Cartâs*, p. 106: en 520 de l'hégire. La date de 522 de l'hégire, donnée par al-Warrâc dans mes *Script. Arab. loci de Abbad.*, t I, p. 18, est inexacte. Celle de 526, qu'indique Ibn-Khaldoun (*Hist. des Berbères*, t. II, p. 83 de la trad.), est tout à fait inadmissible.

4) Jusqu'au milieu de 531 (29 sept. 1136 — 18 sept. 1137) ou jusqu'à 532 (19 sept. 1137 — 7 sept. 1138), dit Ibn-al-Khatîb. Le *Cartâs* donne la seconde date, p. 107.

appartenait au duché d'Aquitaine; cependant il n'y a nulle raison pour supposer que l'auteur se soit trompé, car il y a eu réellement un temps, du reste fort court, pendant lequel cette ville faisait partie des États d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Pour un motif que les chroniqueurs n'indiquent pas et qui a donné lieu à beaucoup de conjectures, ce monarque passa les Pyrénées dans l'année 1130 avec son armée, pour aller assiéger Bayonne, et en même temps il la combattit avec sa flotte, car une charte de cette année porte cette souscription: «Facta carta in illo anno, quando Rex fecit naves et galeras in Bayona ut caperet illam, Era 1168.» Vers la fin de l'année suivante il s'en empara; des actes portent qu'ils ont été dressés l'année où le roi assiégeait Bayonne (octobre 1131) ou qu'il s'en était rendu maître; en outre, Alphonse prit parmi ses titres celui de roi de Bayonne, et dans ses privilèges il dit régner depuis Bayonne jusqu'à Monreal[1]. Selon toute apparence, il a possédé la ville qu'il avait conquise jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1134; mais alors un temps de troubles et de faiblesse commença pour les royaumes d'Aragon et de Navarre, qui se séparèrent et dont chacun élut un roi. Le duc d'Aqui-

1) Zurita, *Anales de Aragon*, t. I, fol. 49 r.; Briz Martinez, *Hist. de S. Juan de la Peña*, p. 721 et suiv.; Marca, *Hist de Béarn*, p. 423; Moret, *Investigaciones*, p. 646; le même, *Annales de Navarra*, t. II, p. 133—137, 139, 140 (ce dernier auteur a fort bien expliqué les raisons de l'erreur où est tombé l'auteur de la Chronique d'Alphonse VII, qui prétend (c. 20) que le roi d'Aragon assiégea Bayonne sans succès); charte d'octobre 1131 dans l'*Esp. sagr.*, t. L, p. 395; de décembre de la même année, *ibid.*, t. XLIX, p. 357: «regnante me Dei gratiâ rex Adefonsus de Bilforado usque ad Pallares et de Bayona usque in Regalis Monte.»

taine, Guillaume X (1127—1137), semble en avoir profité pour se remettre en possession de Bayonne, car il est certain que sa fille et héritière Éléonore apporta Bayonne, de même que toute l'Aquitaine, en dot à Louis VII de France [1]; qu'après son divorce et son second mariage, en 1152, avec Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, elle fit passer Bayonne, comme le reste de son héritage, sous la domination de l'Angleterre, et enfin que Richard (Cœur-de-Lion), alors comte de Poitou, dut assiéger Bayonne en 1177, parce qu'elle s'était soulevée contre lui, et qu'il la prit après dix jours de siège [2].

Le premier Pseudo-Turpin ayant donc écrit entre 1131 et 1134 environ, et le second l'ayant continué, il s'ensuit que ce dernier est encore un peu plus récent.

Les dates que nous avons obtenues: après 1126 et même après 1131, sont importantes: elles mettent Gui de Bourgogne, plus tard Calixte II, dont le nom a été mêlé d'une manière fâcheuse au roman du faux Turpin, entièrement hors de cause. Quelques manuscrits contiennent une lettre où il le déclare authentique, et ils le

---

1) Hugo Pictavinus, *Hist. Vizeliacensis* (dans d'Achery, *Spicilegium*, éd. de 1723, t. II, p. 558): „Hic est Rex Ludovicus, cuius pater Ludovicus usquequaque dilatavit Regnum suum, et coniunxit ei in matrimonium filiam Guilelmi Ducis Aquitanorum et Comitis Pictavorum, propter quam acquisivit omnem Aquitaniam, Guasconiam, Basconiam et Navarriam, usque ad montes Pyrenæos, et usque ad Crucem Caroli.„ La croix de Charles, érigée en mémoire de la déroute de Charlemagne en 778, se trouvait non loin de Saint-Jean-Pied-de-Port; voyez Moret, t. II, p. 134.

2) Roger de Hoveden, sous l'année 1177, t. II, p. 177 éd. Stubbs.

[illegible] ... is,
[illegible] ... eu
[illegible] ... les
[illegible] ... oit
[illegible] ... la
[illegible] ... tio
[illegible] ... le
[illegible] ... ur.
[illegible] ... pa-
[illegible] ... es-
[illegible] ... ans
[illegible] ... rès
[illegible] ... en
livres [illegible] ... la
[illegible] ... pas
[illegible] ... une
l'anne [illegible] ... pli
[illegible] ... pe,
[illegible] ... tre
en [illegible] ... ar-
[illegible]
en [illegible]
à Compo [illegible]
compar [illegible]
véqu [illegible]
cette époq [illegible]
s'intéress [illegible]
pitr [illegible]

1. [illegible]

supposition, Gui de Vienne, sans être lui-même coupable d'une fraude, l'aurait néanmoins encouragée et approuvée, pour ne pas dire provoquée. J'ai déjà dit plus haut que cet archevêque n'a jamais été à Compostelle, de sorte que l'hypothèse de M. G. Paris n'a aucun point d'appui, et à présent que nous avons acquis la certitude que l'ouvrage a été composé assez longtemps après la mort de Calixte II, arrivée en 1124, il est clair qu'il y a été tout à fait étranger.

Le fait est que ce souverain pontife, qu'un auteur compétent, M. Ulysse Robert [1], a appelé «un des plus grands papes du XIIe siècle et une des plus belles gloires de la France,» a eu le malheur de servir de prête-nom à un imposteur. Sachant que Calixte avait érigé en métropole l'évêché de Compostelle et qu'il avait été l'ami du nouvel archevêque, cet individu a supposé qu'il avait eu pour l'apôtre saint Jacques une dévotion particulière; supposition assez hasardée, car on ne voit (la remarque a déjà été faite) «on ne voit aucun vestige de cette dévotion singulière de Calixte, ni dans sa vie écrite par Pandulphe, ni dans aucun auteur contemporain; il y aurait plus de fondement à lui attribuer une dévotion singulière envers les saints en l'honneur desquels il consacra des églises, qu'il combla ensuite de privilèges [2];» supposition hasardée et gratuite, par conséquent, mais cependant explicable. Partant de là, l'imposteur a attribué à Calixte le Recueil des miracles de saint Jacques. Ce

1) *Étude sur les actes du pape Calixte II* (Paris, 1874), p. 6.
2) *Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 534.

livre a été compilé à Compostelle par un moine français, comme l'opuscule du premier Pseudo-Turpin, et à peu près vers la même époque. L'auteur, qui nomme les Moabites[1] comme ce dernier, indique clairement l'endroit où il vivait, quand il dit en parlant de la fête de la translation de saint Jacques: «quæ *apud nos* die tertio Kalendarum Ianuarii annue celebratur[2],» tandis que le bréviaire de Compostelle fixe cette fête au même jour. D'un autre côté, l'ouvrage ne porte point le cachet espagnol; l'esprit en est français et il y est beaucoup question de la France. Primitivement il était anonyme; dans le prologue, l'auteur prétend avoir parcouru à peu près toute l'Europe et la terre sainte, et avoir recueilli en différents endroits, soit dans des livres, soit dans la tradition orale, les récits qu'il donne; mais il n'a pas la prétention de se faire passer pour Calixte[3]. C'est une autre personne qui a mis ce pitoyable ouvrage, rempli d'absurdités et d'anachronismes, sur le compte du pape, en y ajoutant une lettre[4] par laquelle il l'envoie au cloître de Cluny, au patriarche de Jérusalem[5] et à Diégo ar-

---

1) *Acta Sanctorum* de juillet, t. VI, p. 47 E, 51 D.

2) P. 48 A.

3) Le passage qu'on trouve p. 56 A est une interpolation, comme les Bollandistes l'ont déjà soupçonné.

4) Imprimée dans Robert, p. CXL et suiv.

5) Ce patriarche est nommé Guillaume dans le texte (aussi dans les deux man. du Musée britannique), et les Bollandistes (p. 44 B) se sont fondés sur ce nom propre pour prouver que la lettre ne peut pas être de Calixte, puisque ce pape est mort en 1124, et que Guillaume n'a été nommé patriarche de Jérusalem qu'en 1130. L'argument est péremptoire si la leçon est certaine; mais le P. Fita (p. 311 *b*) nomme le patriarche Guarmund, qui l'était en effet du temps de Calixte. Si telle est réellement la leçon du

chevêque de Compostelle, en les priant de vouloir bien l'examiner et le corriger s'il y a lieu. Puis le soi-disant Calixte raconte que dès son enfance il a eu un grand amour pour l'apôtre saint Jacques; qu'ensuite il a parcouru le monde pendant quatorze ans, afin de copier «paucis et vilibus et hyrsutis scedulis» toutes les relations de miracles qu'il trouvait, et avec le dessein de les réunir plus tard dans un volume dont on pût se servir à l'occasion des fêtes de l'apôtre. Ce recueil, à l'en croire, a échappé à tous les périls. L'auteur est tombé entre les mains de brigands qui l'ont privé de tout; il a été jeté en prison et dépouillé encore une fois de ce qu'il possédait; maintefois (crebro), ayant fait naufrage, il a été sur le point de se noyer; la maison où il se trouvait est devenue la proie des flammes avec tous ses effets; mais toujours le précieux manuscrit a été sauvé. «O mira fortuna!» — C'est sans doute le prologue de l'anonyme, un grand voyageur lui aussi, qui a donné au faussaire la première idée de tout cela; mais conçoit-on rien de si ridicule que de transformer le fils d'un des plus grands seigneurs de l'époque, un parent ou allié de plusieurs monarques, en un vagabond qui est trop pauvre pour acheter du bon parchemin, qui court le monde pendant quatorze ans et qui a toutes sortes d'aventures romanesques dont les contemporains ne savent absolument rien? Le reste de la lettre est à l'avenant; il est inutile de s'y arrêter et nous en citerons seulement la

---

man. de Compostelle, le nom de Guillaume pourrait bien n'être qu'une mauvaise interprétation de la lettre initiale G.; comparez ce que j'ai dit à ce sujet plus haut, t. I, p. 181—183.

fin, où il est dit: «Quicquid in eo (opusculo) scribitur autenticum est magnâque auctoritate expressum. Idem de hystoriâ Karoli, quæ in hoc codice ante miracula beati Iacobi continetur et a beato Turpino Remensi archiepiscopo describitur, statuimus.»

Une autre lettre, appelant les chrétiens à une croisade contre les Sarrasins d'Espagne[1], est une mauvaise imitation d'une lettre authentique de Calixte[2]. Aux caractères de fausseté déjà signalés par M. Ulysse Robert (p. 49), on pourrait en ajouter bien d'autres. Ainsi on y lit que les chrétiens ont subi deux grandes défaites «in Campo Laudabili et in Campo Letoriæ.» Ce sont deux batailles imaginaires, et le faussaire français doit avoir été bien peu au courant de l'histoire d'Espagne, car autrement, s'il avait voulu nommer des batailles perdues par les chrétiens dans ce temps-là, il n'aurait eu que l'embarras du choix. Il connaissait le nom du Campus Laudabilis (près d'Alcalá de Henáres) par les bréviaires, parce que c'est là que les saints Just et Pasteur ont souffert le martyre au commencement du IVe siècle; mais les Espagnols n'y ont pas essuyé une grande déroute au XIIe. Quant au nom de Campus Letoriæ, il est entièrement de son invention[3]. Plus loin il fait dire

---

1) Dans Robert, p. CXLIII et suiv.

2) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XXV, Appendice n° XVII. D'autres éditions sont indiquées par M. Robert, p. 122, n° 316.

3) Le P. Fita (p. 329 *a*) rend Campus Letoriæ par Litera de Tamarit. Il y a bien un endroit San Estéban de Litera dans la province de Huesca, arrondissement de Tamarite; mais il n'a pas été le théâtre d'une grande bataille, et en outre le nom de Campus Letoriæ a fort peu de commun avec celui de San Estéban de Litera.

à Calixte: «ex parte Dei et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et Iacobi omniumque sanctorum,» tandis que dans sa lettre authentique, Calixte dit simplement: «Omnipotens Dominus beatorum suorum apostolorum Petri et Pauli meritis,» sans faire mention de saint Jacques, qu'il n'a pas la coutume de nommer dans ses lettres. Dans cet acte supposé il est aussi question de l'ouvrage du faux Turpin; mais le faussaire l'a lu si mal, qu'il lui prête une assertion importante, mais qui ne s'y trouve point du tout, car voici ce qu'il dit: «Fecit namque Karolus magnus, rex Gallicorum famosissimus, magis præ[1] ceteris regibus Yspanica itinera, innumeris laboribus gentes perfidas expugnando. Et beatus Turpinus, archiepiscopus Remensis, eius consocius, coadunato totius Galliæ et Lotharingiæ omnium episcoporum consilio apud Remis, urbem Galliorum, a vinculis peccatorum suorum cunctos, qui in Yspaniam ad expugnandum gentem perfidam, ad augmentum christianitatis, captivosque christianos liberandum, et ad accipiendum ibi pro divino amore martyrium, ierunt et post ituri sunt, *ut in gestis eius scribitur*, divinâ auctoritate corroboratus relaxavit.»

Quant au nom du faussaire, j'embrasse volontiers une opinion que M. Victor Le Clerc[2] a avancée en hésitant et M. G. Paris avec une entière conviction. Depuis lors

---

1) Cette leçon se trouve chez Paulin Paris (*Les man. français de la Bibl. du Roi*, t. I, p. 216); chez Robert *pie*, qui est *pre* mal lu. J'ai emprunté encore d'autres petites corrections au texte donné par M. P. Paris.

2) Dans l'*Hist. littér. de la France*, t. XXI, p. 275.

une brochure de M. Léopold Delisle [1] et la description du manuscrit de Compostelle, connu sous le nom de Codex de Calixte, qui a été donnée par le P. Fita [2], ont fourni des preuves que ces savants n'avaient pas toutes à leur disposition.

Ce manuscrit, qui est un bel échantillon de calligraphie, est divisé en cinq livres. Le titre du premier est donné ainsi par le P. Fita: «De scriptis sanctorum patrum, Augustini videlicet, Ambrosii, Hieronymi, Leonis, Maximi et Bede... (aliaque) scripta aliorum quorundam sanctorum, in festivitatibus predicti apostoli et ad laudem illius per totum annum legenda, cum responsoriis, antiphonis, prefationibus et orationibus ad idem pertinentibus quam plurimis.» En tête se trouve la lettre supposée où le faux Calixte parle de son livre sur les miracles de saint Jacques. Dans la lettre initiale C on voit Calixte écrivant, et à la fin on lit cette inscription polychrome:

Ipsum scribenti sit gloria, sitque legenti.

Hunc codicem fieri ecclesia Romana diligenter suscepit, scribitur enim in compluribus locis: in Roma scilicet, in Hierosolimitanis horis, in Gallia, in Ytalia, in Theutonica, et in Frisia, et precipue apud Cluniacum.

S'il y a effectivement quelque chose de Calixte dans le manuscrit, c'est dans ce premier livre que cela doit se trouver. Pour pouvoir se prononcer avec certitude sur ce sujet, il faudrait avoir étudié le manuscrit avec attention. En tout cas je me tiens persuadé avec bien

---

1) *Note sur le Recueil intitulé* De miraculis sancti Iacobi, Paris, 1878.
2) Dans *La Ilustracion Católica*; voyez plus haut, p. 386, n. 2.

d'autres que les quatre sermons sur saint Jacques qui s'y trouvent aussi et qui ont été publiés, ne sont pas de lui. Quant aux autres livres, ils ne le sont pas non plus, car ce sont: 2° le Recueil des miracles de saint Jacques, 3° l'histoire de sa translation de Jérusalem en Espagne (qui est sortie de la même boutique), 4° le faux Turpin, et 5° des mélanges.

L'origine du manuscrit est indiquée dans une bulle du pape Innocent qui s'y trouve copiée, mais dont l'écriture diffère beaucoup de celle du gros de l'ouvrage, quoiqu'elle soit de la même époque selon le P. Fita. Elle a déjà été publiée plusieurs fois, car on la rencontre aussi dans d'autres manuscrits, et voici ce qu'on y lit:

Innocentius, episcopus, servus servorum Dei, universis ecclesie filiis salutem et apostolicam benedictionem in Christo. Hunc codicem, a domno papa Calixto primitus editum, quem Pictavensis Aymericus Picaudus de Partiniaco Veteri, quem etiam Oliverrus de Iscani, villa Sancte Marie Magdalene de Viziliaco, et Girberga Flandrensis, socia eius[1], pro animarum suarum redemptione, sancto

1) Je suis ici le texte qu'a donné Mariana d'après un man. de Saragosse. Si on lit avec les autres éditions: „quem Pictavensis Aymericus Picaudus de Partiniaco Veteri, qui etiam Oliverrus de Iscani, villa Sancte Marie Magdalene de Viziliaco dicitur, et Girberga Flandrensis, socia eius,“ on s'embarrasse dans ces trois difficultés: 1° l'individu en question aurait porté deux noms, Aimeri Picaud et Olivier; 2° il aurait été de deux endroits différents; 3° si l'expression *socia eius* signifie *sa femme*, comme traduit M. Le Clerc (p. 274) — et cette traduction me semble la plus naturelle, — le prêtre Aimeri Picaud aurait été marié, ce qui n'est nullement vraisemblable, attendu que le concile de Reims, tenu quelques années auparavant, en 1119, avait de nouveau défendu aux ecclésiastiques de contracter mariage, cette fois avec un plein succès (voir *Hist. littér. de la France*, t. X, p. 515). L'origine de la corruption s'explique facilement: le *qui*, écrit par

Iacobo Gallecianensi dederunt, verbis veracissimum, oratione [1] pulcherrimum, ab heretica et apocrifa pravitate alienum, et inter ecclesiasticos codices autenticum et carum fore auctoritas nostra vobis testificatur, excommunicans et anathematizans auctoritate Dei patris omnipotentis et Filii et Spiritus Sancti illos qui eius latores in itinere sancti Iacobi forte inquietaverint, vel qui ab eiusdem apostoli basilica, postquam ibi oblatus fuerit, iniuste illum abstulerint vel fraudaverint. Valete.

Suivent les souscriptions et approbations, dans un style ampoulé, du chancelier, de six cardinaux et du légat Aubri, évêque d'Ostie.

«Les indices de fausseté surabondent dans la lettre qu'on vient de lire,» a dit un savant dont les décisions font autorité en diplomatique, M. Léopold Delisle. Le P. Fita, qui a cru à l'authenticité des lettres supposées de Calixte, croit aussi à l'authenticité de celle-ci, en remarquant qu'à en juger par les souscriptions du chancelier, de deux cardinaux et d'Aubri, elle a été écrite entre 1138 et 1140. Elle peut bien avoir été forgée dans ce temps-là; je crois donc que c'est vers 1140 que le Poitevin Aimeri Picaud, de Parthenai-le-Vieux [2], un

---

mégarde pour *quem*, a occasionné l'addition de *dicitur*. — La leçon *Iscani* (ainsi dans le man. de Compostelle) est incertaine; les variantes sont: Escani, Yscaini, Ysani; mais on n'a pas encore retrouvé un tel nom dans le Poitou, et il ne figure ni dans le privilège de Pascal II (dans Delisle, p. 11, n. 2), ni dans celui de Calixte II (dans Robert, n° 91), où ces papes énumèrent les dépendances de l'abbaye de Vézelai.

1) Encore une bonne leçon du texte de Mariana; *actione*, comme portent les autres, est ridicule.

2) «A dix lieues environ de Poitiers, dans un pays alors renommé par sa dévotion pour saint Jacques.» Le Clerc, *loco laud.*, p. 274.

autre individu, nommé Olivier de Iscani (?), du nom d'un village de l'abbaye de Vézelai, et la femme flamande de ce dernier, ont fait hommage du manuscrit à la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.

Cet Aimeri Picaud, qui était un prêtre, car il s'appelle dans le manuscrit «Aymericus Picaudi presbyter de Partiniaco,» a travaillé à la composition du livre. Il y est nommé comme l'auteur de plusieurs hymnes à chanter sur la route par les pèlerins, dont quelques-uns ont été publiés par M. Le Clerc et par le P. Fita, et du 5e chapitre du Ve livre, intitulé: de nominibus quorumdam qui beati Iacobi viam refecerunt. En outre, il a mis la dernière main au Recueil des miracles de saint Jacques. On remarque dans ce livre la relation d'un miracle opéré en 1139 en faveur d'un pèlerin de Vézelai, et le compilateur place ce récit sous l'autorité de l'abbé Aubri, dont il énumère les titres avec un soin remarquable: «Miraculum sancti Iacobi, a domino Alberico, Viziliacensi abbate atque episcopo Ostiensi et Romæ legato editum.» La complaisance avec laquelle sont ici rapportés les titres d'Aubri, abbé de Vézelai, dénote un écrivain qui se rattachait par quelque lien à l'église de Vézelai, et nous avons vu tout à l'heure qu'Olivier, le compagnon d'Aimeri Picaud, celui qui, conjointement avec lui, avait fait hommage du manuscrit à la cathédrale de Compostelle, avait emprunté son nom à une terre de l'abbaye de Vézelai [1].

---

1) Delisle, p. 13 (j'ai dû modifier le résultat auquel il est arrivé, parce que, dans la lettre d'Innocent, j'ai suivi une autre leçon); cp. les *Acta Sanct.*, p. 58 D et note *c*. — Dans le man. de Compostelle, comme le P.

Une autre preuve de sa collaboration a encore été signalée par M. Delisle, qui s'exprime ainsi: «A la suite des miracles de saint Jacques, on trouve dans les deux manuscrits de Paris, une prétendue note du pape Calixte qui annonce avoir trouvé à Constantinople, et traduit en latin, la passion de saint Eutrope, que saint Denis, évêque de Paris, avait écrite en grec et qu'il avait adressée aux parents du martyr par l'intermédiaire du pape saint Clément. Suivent tout au long une lettre apocryphe de saint Denis à saint Clément, la passion de saint Eutrope attribuée à saint Denis, et un passage de Grégoire de Tours sur saint Eutrope.»

«Comment expliquer ce long hors d'œuvre, demande avec raison M. Delisle, si le compilateur n'appartenait pas, comme le Poitevin Aimeri Picaud, à la province de Saint Eutrope, et s'il n'attachait pas un prix particulier à célébrer la mémoire de ce saint évêque?»

Rien ne nous empêche donc d'admettre le résultat déjà obtenu par M. G. Paris, à savoir que cet Aimeri Picaud, qui est l'auteur d'une partie du livre et qui a si hardiment attribué à Calixte ses élucubrations sur saint Eutrope, a aussi forgé les deux lettres qu'il a mises sur le compte de ce pape, et qu'il a ajouté le nom de Calixte au titre du second supplément du faux Turpin, car c'est bien de son manuscrit que tout cela nous est

---

Fita (p. 302 *c*) le dit formellement, le récit de ce miracle se trouve à la fin du Recueil des miracles de saint Jacques; de même dans le man. le plus ancien du Musée britannique, mais dans l'autre il en est séparé par la translation de l'apôtre, la chronique de Turpin, l'itinéraire à Compostelle et les hymnes.

venu, — de son manuscrit, que les pèlerins aimaient à copier en entier ou en partie [1]. Ceux qui provenaient d'une autre source n'avaient pas le nom de Calixte. Celui que Guibert abbé de Gembloux trouva dans l'abbaye de Marmoutiers du temps de l'abbé Hervé (qui se démit en 1187) et qui contenait le Recueil des Miracles de saint Jacques et le faux Turpin, était sans nom d'auteur et il ne l'attribue point à Calixte [2]. «Est-il croyable, demande avec raison l'auteur du Xe. volume de l'*Histoire littéraire de la France*, est-il croyable qu'il eût manqué de le faire, si la lettre en question avait été à la tête de l'écrit? N'aurait-il pas témoigné à l'abbé et à

---

1) Voir Delisle, p. 5 et suiv.

2) L'auteur du Xe volume de l'*Hist. litt.* se trompe quand il dit (p. 533) que la lettre de Guibert se trouve parmi celles de cet abbé que Martène a publiées dans le Ier volume de son *Amplissima collectio*; il ne la connaissait que par l'extrait qu'en a donné Mabillon (*Vetera analecta*, éd. de 1676, t. II, p. 547), qui avait sous les yeux plus de lettres de Guibert que n'en donne Martène. Cependant son raisonnement était juste. M. Émile Ouverleaux, conservateur adjoint à la Bibl. royale de Bruxelles, a eu la bonté de m'apprendre que la lettre en question se trouve dans le man. 5527—5534, fol. 120, de ce précieux dépôt, et il m'en a envoyé l'extrait que voici: „Nec solum prædicto, sed et alio modo peregrinationem meam pluribus et scio et gaudeo, et nunc prodesse, et in posterum profuturam. Nam ex lectione librorum, quos de miraculis sancti Iacobi apostoli, et de prodigiis circa corpus beati Martini, cum ob irruptionem paganorum Burgundiæ illatam ibi detineretur vel in Turoniam referretur, ostensis, de bellis quoque in Hispaniâ a Karolo magno gestis et martyrio Rollandi ducis sociorumque eius, et ex relatu vel auditu cæterorum quæ apud vos commorans transcripsi, tantus admirationis affectus, tanta virtutis æmulatio nonnullis nostrorum excitatur, ut et exemplaria certatim ad transcribendum a compluribus rapiantur, et in venerationem sanctorum de quibus sermo est, et ad eorum suffragia promerenda legentium et audientium mirâ devotione moveantur. Auditui meo et propriæ experientiæ de his, ut vulgariter loquar, credo.“ Le reste de la lettre ne contient que des compliments et des lieux communs.

ses religieux la satisfaction qu'il aurait eue en découvrant dans leur bibliothèque un ouvrage de ce grand pape, dont il n'avait auparavant aucune connaissance?» Dans l'un des deux manuscrits d'après lesquels les Bollandistes ont publié les Miracles, cet ouvrage, si je les ai bien compris (p. 43 D), n'est pas non plus attribué à Calixte. Quant au second supplément, il n'y a, d'après M. G. Paris (p. 36), que huit parmi les man. de Paris qui en nomment ce pape comme l'auteur; les plus anciens ne le font pas.

Que dire à présent de la prétendue lettre d'Innocent II, si ce n'est que le prêtre si peu scrupuleux qui en a forgé deux autres, était bien en état de forger aussi celle-là.

Sa fraude a eu une pleine réussite. Le respect dont on a environné le faux Turpin, composé par des Français entre les années 1131 et 1140, et le Recueil des miracles de saint Jacques dès leur publication, comme le prouvent l'inscription polychrome du man. de Compostelle et le témoignage de Guibert de Gembloux, qui dit qu'on se les arrachait pour les transcrire, ne pouvait que s'accroître après qu'Aimeri Picaud eut mis leur authenticité sous l'égide de deux papes, auxquels il a rendu, en le faisant, de mauvais services.

OBSERVATIONS SUR DEUX NOMS PROPRES.

I.

Sur les monnaies frappées sous le règne du calife Hichâm II dans les années 391 et 392, on trouve, sous la profession de foi, un mot dont la lecture a fort embarrassé les numismates. Récemment on l'a lu نعلج [1] et نملج [2], leçons qui se condamment elles-mêmes, car elles sont vides de sens. En 1869 M. Karabacek [3] a lu بمتع, ce qu'il prononce بِمُتْعٍ et traduit par *en abondance*, et en 1879, M. Stickel [4] a adopté cette leçon, qu'il traduit par *avec surpoids*. Malheureusement متع n'existe pas comme substantif, et s'il existait, il ne pourrait avoir ni l'un ni l'autre sens. M. Codera était plus près de la vérité quand il pensait qu'il s'agissait d'un nom propre. Dans un opuscule publié en 1874 [5], il l'a lu تميع, mais en avouant qu'il n'a jamais rencontré un tel

---

1) Lane Poole, *The coins of the Mohammadan dynasties in the British Museum*, t. II (1876), p. 22, nº 102. Dans ses Corrections, t. III, p. 252, cet auteur a adopté la leçon qui lui a été fournie par M. Codera.

2) Le même, t. II, p. 25, nº 116.

3) *Wiener Numismatische Zeitschrift* de 1869, p. 147.

4) *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. XXXIII, p. 385.

5) *Errores de varios numismáticos estranjeros*, p. 19.

nom, ni parmi les personnages de la cour de Hichâm II, ni dans aucune autre période de l'histoire arabe, et il est vrai qu'il n'existe pas plus qu'un substantif متنع.

Cependant la véritable leçon avait déjà été donnée depuis très longtemps par Fræhn. En 1826 cet illustre savant lisait encore نععع, avec un signe de doute[1]; mais en 1838 il a lu نملىح[2], ce qui est bon; il ne s'agit que d'y ajouter les points diacritiques, et heureusement M. Codera a trouvé et publié en 1879[3] une monnaie où ils sont ajoutés et qui porte تمليح. Il a lu sans nécessité تمليج, avec un *djîm*[4]; la dernière lettre n'a pas de point sur le fac-similé; M. Codera lui-même admet que ce peut être un *hâ*[5], et nous adopterons cette leçon, que confirment des manuscrits comme on le verra tout à l'heure.

Le même nom propre, comme Fræhn l'a observé[6], se rencontre dans l'inscription du *mihrâb* de ce qui était autrefois la grande mosquée de Cordoue (aujourd'hui la cathédrale), et où on lit entre autres choses ceci[7]:

---

1) *Recensio numorum Muhammedanorum Acad. Imper. Scient. Petropol.*, p. 2***.

2) *Bulletin de l'Acad. impér. des sciences de St.-Pétersbourg*, t. IV, p. 248.

3) *Tratado de numismática aráb.-esp.*, Planche IX, nº 7.

4) *Ibid.*, p. 95.

5) *Títulos y nombres propios* etc., p. 63.

6) Dans le *Bulletin* etc.

7) Fac-similé dans don Rodrigo Amador de los Rios, *Inscripciones árabes de Córdoba* (Madrid, 1879), nº 68. Il est à regretter que cet auteur, qui a transcrit et traduit cette inscription p. 230 et suiv., n'ait pas connu et suivi l'explication que Fræhn en a donnée, il y a presque soixante ans, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg*, t. VIII (St.-Pétersbourg, 1822), p. 547—556. Cette dissertation aurait pu le préserver de plusieurs méprises.

«L'imâm al-Mostancir billâh, le serviteur de Dieu, Hacam, le commandeur des croyants (que Dieu le rende toujours meilleur!), après avoir éprouvé le secours de Dieu dans la construction de ce *mihrâb*, a ordonné de le revêtir de marbre, dans le désir d'obtenir une ample récompense et une noble place dans l'autre vie. Ce travail a été achevé sous la direction de son client et hâdjib Djafar ibn-Abd-ar-rahmân (que Dieu soit satisfait de lui!) et l'inspection de Mohammed ibn-Tamlîh, Ahmed ibn-Naçr et Khâlid [1] ibn-Hâchim, commandants de la garde, et de Motarrif ibn-Abd-ar-rahmân le secrétaire, ses serviteurs [2], dans le mois de Dzou-'l-hiddja de l'année 354.»

Le hâdjib ou premier ministre Djafar ibn-Abd-ar-rahmân, nommé dans cette inscription, était un eunuque slave. Ibn-Adhârî atteste aussi qu'il fut chargé par Hacam II, dès que celui-ci fut monté sur le trône en 350, de diriger les travaux de l'agrandissement de la mosquée [3]. Ahmed ibn-Naçr est nommé par le même historien, qui dit que Hacam II le chargea, dans l'année 353, d'aller bâtir ou rebâtir certaine ville sur la frontière de la province de Tolède [4], et d'après Ibn-

---

1) Fræhn a bien vu que le coufique حلد est خلد, mais il a mal prononcé ce nom, parce qu'il n'a pas remarqué que c'est pour خالد. Dans les anciens man. orientaux (voyez, p. e., Rosen dans les *Mélanges asiat. tirés du Bulletin de l'Acad. des sciences de St.-Pétersbourg*, t. VIII, p. 747) et surtout dans les man. maghribins ce nom s'écrit ordinairement ainsi, de même qu'on y trouve ملك pour مالك, القسم pour القاسم, etc.

2) C'est-à-dire, les serviteurs du calife.

3) T. II, p. 249; comparez encore p. 250, dern. l.; Maccarî, t. I, p. 247, l. 16 et suiv., 255, l. 1, 472, l. 12 et suiv.

4) T. II, p. 252.

Hazm [1] il a écrit un livre sur l'arpentage. Des trois autres personnages dont parle l'inscription, deux me sont inconnus en ce sens que je ne les trouve pas nommés chez les auteurs; mais sur le troisième, Mohammed ibn-Tamlîh, au sujet duquel on ne possédait jusqu'ici aucun renseignement, j'ai rencontré un article assez curieux dans les Vies des médecins par Ibn-abî-Oçaibia. En voici la traduction [2]:

«Mohammed ibn-Tamlîh [3]. C'était un homme grave et d'une grande retenue, qui se connaissait en médecine, en grammaire, en lexicographie, en poésie et en traditions. Il servit an-Nâcir (Abdérame III) en qualité de médecin, alors que le chef de cette branche du service était le général Ahmed ibn-Ilyâs [4], et le calife le nomma d'abord président du tribunal chargé du redressement des griefs, ensuite cadi de Sidona. Il a écrit sur la médecine un livre avec de belles figures. Il vivait encore au commencement du règne de Hacam al-Mostancir billâh, chez lequel il était en grande faveur et qu'il servit comme médecin. Le cadi Çâid [5] dit: Ce calife le

---

1) *Apud* Maccarî, t. II, p. 118.

2) Le texte dans l'Appendice, n° XXXVIII.

3) Ainsi dans le meilleur des trois man. dont je me suis servi (man. d'Oxford, Pocock. 356). Un autre (man. de Paris, suppl. ar. 673) porte يمليح, et un troisième (man. d'Oxford, Hunt. 171), تلميح. Dans tous la dernière lettre est *hâ*.

4) A la cour des Omaiyades les médecins formaient un dîwân (Ibn-abî-Oçaibia, article sur Ahmed ibn-Hacam ibn-Hafçoun), de même que les poètes en formaient un autre, et l'on voit par notre passage qu'un général était à la tête de ce dîwân.

5) Çâid de Tolède, qui écrivit son *Tabacât al-omam* au XIe siècle. Une mauvaise copie de ce livre, que M. Ch. Schefer a fait faire sur un man.

chargea de l'inspection des travaux alors qu'on agrandit la mosquée principale de Cordoue du côté de la *kibla*. Par conséquent ils furent achevés sous sa direction et par ses soins, et j'ai vu son nom écrit en or et en mosaïque sur le mur du *mihrâb* de cette mosquée, où on lit aussi que cette construction a été achevée sous sa direction et sur l'ordre du calife Hacam dans l'année 358» [l'auteur s'est trompé ici; l'inscription porte: 354].

Ce Mohammed ibn-Tamlîh, qui possédait des connaissances très variées et qui a occupé des postes considérables, est un autre personnage que l'officier public qui a présidé à la fabrication des monnaies dans les années 391 et 392, car il mourut dans une des premières années du règne de Hacam II. Cependant le nom de Tamlîh est si rare — je ne l'ai jamais rencontré ailleurs — que le monétaire doit bien avoir appartenu à la même famille, et je soupçonne que c'était le fils de Mohammed ibn-Tamlîh. Nous ne connaissons donc pas son nom propre, car Tamlîh est le nom de famille. Souvent, parce l'espace manquait, on ne mettait que ce dernier sur les monnaies; ainsi Chohaid y désigne un membre de la grande famille des Beni-Chohaid; Amir y est pour Ibn-abî-Amir (le grand Almanzor), etc.

---

de Constantinople, se trouve depuis 1869, par suite d'une méprise comme me l'apprend ce savant, dans le Musée brit. (Or. 1010); mais peut-être n'est-ce qu'un abrégé, car d'après une communication de M. Wright, on n'y trouve (fol. 58 v.) que les deux premières lignes de l'article d'Ibn-abî-Oçaibia. Le nom propre y est altéré en محمد بن نملة.

II.

Dans l'Histoire des Berbères par Ibn-Khaldoun, il est question du chef de la milice chrétienne dans le Maroc sous le règne du sultan almoravide Téchoufîn, et dans l'édition de M. de Slane[1], ce personnage est appelé الزبرتير, Ez-Zoborteir dans la traduction que ce savant a donnée de cet ouvrage[2]. Ailleurs on y trouve nommé un individu qui a été mêlé à l'histoire de Majorque, على بن الزبرتير dans le texte[3], Alî ibn-ez-Zoborteir dans la traduction, avec la remarque que les variantes des man. sont: *er-Robertîn*, *er-Robortîr*, *ez-Zebertîn*[4]; chez M. de Gayangos, qui avait déjà traduit auparavant une partie du récit d'Ibn-Khaldoun, Alî ibn-ar-Robertîn[5].

Il saute aux yeux que ce nom propre a embarrassé ces savants; mais ils n'ont pas tenté de l'expliquer. Le fait est qu'ils l'ont mal écrit et mal prononcé; la véritable orthographe est ربرتير, *Reberter* ou *Reverter* (avec la permutation ordinaire des lettres *b* et *v*), ou avec l'article (car les Arabes, ce qui est assez singulier, ont ajouté leur article à ce nom étranger), *ar-Reberter*, et l'auteur de la Chronique d'Alphonse VII donne sur ce personnage des détails intéressants.

Parlant des terribles ravages qu'Alî ibn-Maimon,

---

1) T. I, p. 305, 306.
2) T. II, p. 176, 177.
3) T. I, p. 249; cp. p. 253, 254, 325, 327.
4) T. II, p. 88; cp. p. 94, 96, 208, 210, 211.
5) Traduction de Maccarî, t. II, Append. p. LXIII et suiv.

l'amiral du sultan almoravide Alî, exerçait sur toutes les côtes[1], ce chroniqueur dit ceci[2]:

«Quant aux chrétiens que cet amiral faisait prisonniers dans les différentes villes, il les menait à la résidence de son maître le roi Alî, de sorte qu'on y trouvait une multitude de chrétiens nobles et roturiers, hommes et femmes.

«Mais dans ce temps-là Dieu accorda une grande faveur à ces captifs, car il inspira au roi Alî la volonté de leur faire du bien et de les aimer plus que tous ses Orientaux. Par conséquent il fit de quelques-uns ses chambellans; à d'autres il confia le commandement de mille, de cinq cents ou de cent hommes, et leur donna de l'or et de l'argent, ainsi que des villes et des châteaux forts sur lesquels ils pussent s'appuyer en combattant contre les Maçmouda[3] et leur roi Abd-al-moumin[4], qui attaquait sans cesse les provinces d'Alî[5]. Parmi ces captifs se trouvait un noble décurion de Barcelone, nommé Reverter, un homme juste, simple et craignant Dieu; c'est lui que le roi mit à la tête des soldats chrétiens captifs et des barbares, et il voulait qu'il fût le général dans toutes ses guerres, parce qu'il n'avait jamais été vaincu; ce fut donc d'après ses conseils et sous sa direction que la guerre fut conduite pendant toute la vie

1) Cp. plus haut, p. 410 et suiv.
2) C. 45, 46 (*Esp. sagr.*, t. XXI); cp. c. 64.
3) Muzmoti dans le texte; ce sont les Almohades.
4) Dans le texte: Regem Assiriorum, nomine Abdelmonem.
5) L'auteur du *Holal* (fol. 35 r.) dit à propos d'Alî: «Il fut le premier qui employât les Roum au Maghrib: il en fit des cavaliers et les préposa à la perception des impôts.»

du roi Alî, et ensuite, lorsque ce dernier, après être parvenu à la dernière vieillesse, eut rejoint ses ancêtres dans le tombeau, son fils et successeur Téchoufîn fit aussi du bien aux chrétiens pendant toute sa vie, comme l'avait fait son père.»

Plus loin (c. 94), le chroniqueur parle en ces termes de la mort de ce général:

«Dans ce temps-là mourut Reberter, le chef des chrétiens captifs d'outre-mer dans la résidence du roi Téchoufîn, et alors tous ces chrétiens, se couvrant de poussière et de boue, se lamentaient et s'écriaient: «O seigneur Reberter, notre chef, notre bouclier, notre cuirasse, pourquoi nous quittes-tu, à qui nous abandonnes-tu? Bientôt les Maçmouda nous subjugueront et nous tueront avec nos femmes et nos fils!» Et le roi Téchoufîn, de même que toute sa maison, pleura la perte de Reberter.»

Enfin il ajoute encore qu'Abd-al-moumin apprit au contraire avec la plus grande joie la mort de ce général et qu'il vint attaquer Téchoufîn avec une armée de cent mille hommes.

Voilà le chef de la milice chrétienne (*câïd ar-Roum*) dont parle Ibn-Khaldoun. Cet historien ajoute qu'après avoir reçu du sultan Téchoufîn l'ordre de se mettre en campagne avec un fort détachement et avoir enlevé un butin considérable aux Beni-Senous et aux peuplades zenatiennes de la plaine de Senous, il fut attaqué et tué, avec tous les siens, par un corps almohade faisant partie de l'armée d'Abd-al-moumin. Son cadavre fut mis en croix.

Il laissa un fils qui embrassa l'islamisme et qui s'appelait Abou-'l-Hasan Alî ibn-ar-Reberter. Il était au service des Almohades, et vers la fin de son règne, le sultan Abou-Yacoub Yousof, fils et successeur d'Abd-al-moumin, l'envoya à l'île de Majorque, qui était encore au pouvoir de la famille almoravide des Beni-Ghânia. Vivement sollicité par le monarque almohade, le chef de cette famille avait jugé prudent de reconnaître son autorité. Ibn-ar-Reberter était chargé de mettre sa sincérité à l'épreuve; mais sa présence indigna quelques-uns des membres de la famille régnante, qui voulaient maintenir leur indépendance, et bientôt après, lorsqu'Alî ibn-Ishâc fut monté sur le trône et qu'il eut reçu la nouvelle de la mort du sultan Abou-Yacoub pendant sa malheureuse campagne contre Santarem (1184), il fit arrêter Ibn-ar-Reberter, qui voulait s'embarquer pour aller rejoindre son maître.

Il resta prisonnier dans la citadelle jusqu'à ce que le départ d'Alî ibn-Ishâc lui fournit l'occasion de recouvrer sa liberté. Ce prince était parti avec sa flotte et ses meilleures troupes pour aller surprendre Bougie, où il entretenait des intelligences, et Ibn-ar-Reberter en profita pour se mettre en rapport avec les soldats chrétiens de l'île, qui avaient la même origine que lui, car c'étaient aussi des captifs que les princes de Majorque avaient enrôlés. Il leur promit que, s'ils voulaient le délivrer, il leur permettrait de retourner dans leur patrie avec leurs femmes et leurs enfants. Ils promirent de le faire, et l'on convint d'exécuter le complot un vendredi, au moment où les musulmans s'occuperaient des ablutions

qui chez eux doivent précéder la prière en commun. Tout réussit à souhait: les chrétiens tirèrent Ibn-ar-Reberter de sa prison, fermèrent en dehors les portes de la citadelle, cherchèrent et trouvèrent des armes dans les arsenaux, retournèrent à la forteresse et s'en rendirent maîtres après avoir massacré tous les hommes de la garnison.

Bientôt après, Ibn-ar-Reberter y fut assiégé par les habitants de la capitale et du reste de l'île; mais il sut rendre leurs efforts inutiles, car lorsqu'il vit qu'ils commençaient à tirer des flèches et à faire jouer leurs machines de guerre, il fit placer sur les remparts la mère, les frères, les enfants et les amis du prince régnant, de sorte que les Majorcains n'osèrent ni tirer des flèches ni lancer des pierres.

Il resta maître de l'île et en proclama seigneur Mohammed, un frère d'Alî ibn-Ishâc. Ce Mohammed s'empressa de reconnaître la souveraineté du sultan almohade; mais son pouvoir fut de courte durée: un de ses frères, nommé Abdallâh, revint d'Afrique pour le lui enlever, et il y réussit aisément, car il avait pour lui un officier qui s'était maintenu avec un corps de troupes dans un château fort, et la majorité de la population rurale, les laboureurs et les bergers. Mohammed et Ibn-ar-Reberter furent donc obligés de chercher leur salut dans la fuite et d'aller rejoindre les Almohades.

Ibn-ar-Reberter ne survécut que peu de temps à ces événements. En juin 1187, il fut tué dans la bataille de Ghomert, non loin de Tunis, où il commanda un corps de troupes et où les Almohades furent battus par

Alî ibn-Ghânia, qui avait conquis une grande partie de l'Afrique.

Dans les chroniques que nous avons suivies ici et qui ne s'accordent pas toujours sur certaines particularités de l'histoire de Majorque [1], son nom est ordinairement plus ou moins altéré. Dans le manuscrit de l'anonyme de Copenhague on trouve (p. 35) ابن الحلبرتين et (p. 60) ابن الحلبرتير; mais dans notre man. de l'*Histoire d'Espagne* par Ibn-Khaldoun (t. IV, fol. 29 v.), où le nom est d'abord corrompu, il est écrit presque correctement. Là où il se trouve pour la seconde fois, ابن الربرتير, comme porte aussi l'édition de Boulac (t. IV, p. 166).

1) Voyez, outre les passages de l'*Histoire des Berbères* par Ibn-Khaldoun, déjà cités plus haut, le même dans son *Histoire d'Espagne*, man. 1350, t. IV, fol. 29 v.; l'anonyme de Copenhague, p. 33, 35, 60, et pour l'histoire de Majorque, Abd-al-wâhid, p. 195 et suiv., qui ne nomme pas Ibn-ar-Reberter.

L'EXPÉDITION DU CALIFE ALMOHADE ABOU-YACOUB CONTRE LE PORTUGAL.

Dans l'histoire de presque tous les peuples il y a certains moments où leur existence même est tellement menacée, qu'on dirait qu'ils ne peuvent être sauvés que par miracle. Et cependant ils échappent au péril en dépit de toutes les prévisions et de tous les calculs. Dans l'antiquité, il en fut ainsi de la Grèce alors que Xercès jeta sur elle son armée innombrable. Il en fut ainsi, dans l'histoire moderne, de l'Autriche pendant la guerre de succession, de la Prusse pendant la guerre de sept ans, alors que ces deux États semblaient condamnés à être écrasés par les forces de presque toute l'Europe.

Pour le royaume de Portugal il y eut un tel moment critique dans l'année 1184. Autrefois simple comté, il ne comptait pas encore un demi-siècle d'existence; mais son premier roi, Alphonse Ier, fils de Henri de Bourgogne, avait considérablement reculé ses frontières aux dépens des musulmans. Profitant de la faiblesse croissante et ensuite de la chute des Almoravides, il avait successivement enlevé aux ennemis de sa religion Santarem, Lisbonne, Cintra, Alcacer do Sal, Évora et d'autres places, ce qui revient à dire qu'il avait agrandi son petit

État de deux provinces, l'Estramadure et l'Alemtejo; mais à présent les circonstances étaient changées: les Almohades avaient remplacé les Almoravides et le vaste empire de leur second calife, Abou-Yacoub Yousof, s'étendait sur tout le nord de l'Afrique, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à Wâd-Noun (la frontière méridionale de l'empire actuel de Maroc), et comprenait en outre toute l'Espagne musulmane. Le caractère du monarque contribuait à rendre cet empire formidable. Abou-Yacoub, un prince lettré et ami des philosophes, était aussi un grand roi, et le seul parmi les Almohades qui méritât d'être appelé ainsi, dit un auteur qui a écrit l'histoire de cette dynastie [1]. Grâce à ses talents, son esprit de justice, son activité et sa vigilance continuelle, l'ordre et la prospérité régnaient dans ses États, et jamais le trésor public n'avait été mieux rempli. Disposant donc de ressources immenses en hommes et en argent, il s'indignait de l'audace et des succès des Portugais, et il était bien décidé à les en punir d'une manière exemplaire, en commençant par Santarem, dont la garnison avait fait dernièrement une razzia dans l'Axarafe et battu l'armée sévillane après l'avoir attirée dans une embuscade, tandis que, peu de temps après, elle avait, de concert avec les troupes de Lisbonne, ravagé de nouveau le territoire sévillan, tué beaucoup de musulmans, fait bon nombre de prisonniers et gagné un grand butin [2]. Après la prise de Santarem, le calife voulait s'emparer de tout le Por-

1) Abd-al-wâhid, p. 175.
2) L'anonyme de Copenhague, p. 12.

tugal jusqu'au Douro et se porter ensuite sur Tolède, afin de châtier le roi de Castille Alphonse VIII, qui avait aussi remporté plusieurs avantages. Pour exécuter ce grand projet, il fit des préparatifs immenses. L'armée avec laquelle il attaquerait les chrétiens, comptait, dit-on, soixante dix-huit mille hommes de plus que la plus grande armée musulmane qui eût jamais combattu dans la Péninsule. Toutes les provinces et toutes les tribus avaient fourni leurs contingents, et il avait promis à ses soldats de les pourvoir de tout ce dont ils auraient besoin pour une année entière, tandis que sa flotte nombreuse et bien équipée lui prêterait son concours en attaquant Lisbonne. L'alarme était extrême en Portugal à l'approche de toutes ces troupes qui, comme le dit un chroniqueur de ce pays, étaient innombrables comme les étoiles du ciel, les grains de sable du rivage ou les gouttes de la pluie [1]. Ce serait en effet un combat entre un géant et un nain, et dans cette lutte par trop inégale, le petit royaume chrétien ne tarderait pas à succomber.

Il n'en fut rien cependant, et rarement une grande expédition, conduite par un chef habile et énergique, n'a eu une fin aussi peu satisfaisante. Mais comment et pour quelles raisons? C'est là un mystère impossible à pénétrer avec les documents dont on s'est servi jusqu'à présent. Probablement l'auteur contemporain et généralement bien informé qui a écrit le *Chronicon Lusitanum*

1) *Chron. Lusit.* (*Esp. sagr.*, t. XIV), p. 429—431. On verra plus loin qu'un historien musulman, qui prit part à l'expédition, emploie des expressions de la même nature.

en a dit quelque chose; mais par malheur nous ne possédons pas la fin de cette chronique, qui s'arrête brusquement au moment où le calife va se mettre en marche contre Santarem. Une autre chronique écrite en Portugal se borne à dire que le calife attaqua cette ville, mais qu'il fut repoussé et vaincu [1]. Celle de Coïmbre offre cette notice qui est très courte, mais nullement à dédaigner [2]: «Dans le mois de juin de l'ère 1222 (1184), la veille de la Saint-Jean, l'empereur des Sarrasins nommé Aboiac (*lisez* Aboiacob) arriva avec ses armées, assiégea la forteresse de Santarem, dévasta toute l'Estramadure et y resta cinq semaines.» Les chroniqueurs espagnols, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, passent l'expédition sous silence, parce qu'elle appartient à l'histoire du Portugal, pas à celle de l'Espagne, et le second se contente de dire que le calife fut tué en Portugal par un chrétien. Le seul parmi les chroniqueurs chrétiens qui entre dans quelques détails est Raoul de Diceto, doyen de Saint-Paul à Londres, dignité qu'il avait obtenue en 1180. Au premier abord il semble étrange qu'un homme qui écrivait à une si grande distance du Portugal, dans un temps où les communications étaient rares et difficiles, ait parlé de l'expédition du calife almohade, et l'on serait même tenté de se demander s'il ne faut pas accepter son récit avec défiance; mais d'un autre côté, on peut expliquer d'où il l'a reçu, peut-être avec des altérations plus ou moins graves, car justement dans cette année 1184,

---

1) *Esp. sagr.*, t. XIV, p. 431.
2) *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 333.

le roi d'Angleterre Henri II avait obtenu pour son parent, le comte Philippe de Flandre, la main d'une fille du roi Alphonse Ier de Portugal, laquelle se rendit sur un navire flamand à La Rochelle, où elle trouva des Anglais chargés par leur roi de la conduire aux frontières de Flandre, qu'elle atteignit dans le mois d'août [1], et il est présumable que Raoul de Diceto aura été informé des événements qu'il raconte par un de ces Anglais, qui les aura appris d'une personne de la suite de la princesse portugaise [2].

Voici à présent son récit [3], qui a été copié par son compatriote Matthieu Paris [4]:

«Vers la Saint-Jean [24 juin] le roi Gami (rex Gamius) amena Macemut [5], le roi des rois des Sarrasins, avec trente-sept rois [6]. Ils mirent d'abord le siège devant Santarem, et après un combat qui dura trois jours et trois nuits, ils y pénétrèrent par une brèche; mais les défenseurs de la place se retirèrent dans la citadelle où ils trouvèrent un asile. La nuit suivante, l'évêque de

---

1) Robert du Mont-Saint-Michel dans *Script. rer. German.* éd. Pistorius et Struvius, t. I, p. 935; Radulfus de Diceto éd. Stubbs, t. II, p. 28, 29; le mois est indiqué dans une chronique écrite en Flandre et publiée dans De Smet, *Recueil des chroniques de Flandre*, t. I, p. 127.

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXXIX.

3) T. II, p. 29, 30 éd. Stubbs.

4) T. II, p. 320 éd. Luard.

5) Maçmouda était le nom du peuple auquel appartenait le calife Abou-Yacoub. Raoul de Diceto est donc tombé dans une erreur semblable à celle des historiens orientaux des croisades, qui donnent parfois le nom de France ou d'Angleterre aux rois de ces pays.

6) Le chroniqueur donne ce titre aux vice-rois et gouverneurs. De même dans le *Chron. Lusit.*

Porto [1] et le fils du roi [2] arrivèrent, tuèrent quinze mille Sarrasins, parmi lesquels était le roi Gami, et placèrent leurs cadavres à l'endroit où se trouvait la brèche, afin qu'ils leur servissent de muraille. Le lendemain, jour des saints Jean et Paul [26 juin], l'archevêque de Saint-Jacques [3] arriva à la tête de vingt mille hommes, et au lever de l'aube il tua trente mille Sarrasins. Ensuite, le jour de sainte Marguerite [20 juillet], les Sarrasins massacrèrent dix mille femmes et enfants près d'Alcubaz [4]; mais la garnison de cette place tua trois rois avec toute leur armée.

«La veille de la Saint-Jacques [24 juillet], Macemut reçut la nouvelle que le roi de Galice [5] était arrivé pour l'appeler à un combat singulier, et comme il s'y apprêtait, il tomba trois fois de son cheval et mourut de cette manière. Alors toute son armée prit la fuite en abandonnant tout l'argent. Le roi de Portugal donna les Sarrasins qu'il avait fait prisonniers comme esclaves aux maçons, pour qu'ils portassent les pierres et le ciment nécessaires pour la réparation des églises, et quant à l'argent, il en fit faire une châsse d'or pour saint Vincent [6].

---

1) C'était alors Fernando Martinez (1174—1185); voyez *Esp. sagr.*, t. XXI, p. 83 et suiv. J'ignore pourquoi M. Luard, dans son édition de Matthieu Paris, l'appelle Bobon.

2) Sancho. Il portait déjà le titre de roi du vivant de son père (*Chron. Lusit.*, p. 428; cp. Robert du Mont-Saint-Michel, *ubi supra*).

3) Pedro Suarez de Deza (1172—1192), d'après Madoz (*Dicc. geogr.*, t. XIII, p. 825); M. Luard nomme à tort Bernard.

4) Alcobaça, à 85 kil. N. de Lisbonne, près de la mer.

5) Ferdinand II, roi de Léon, de Galice et des Asturies.

6) Alphonse Ier avait fait transporter le corps de ce saint à Lisbonne; voyez *Esp. sagr.*, t. VIII, p. 188 et suiv.

«Ensuite des galères arrivèrent en nombre infini à Lisbonne, et parmi elles se trouvait un dromon, lequel portait une machine qui mettait les Sarrasins en état d'aller et de revenir armés au-dessus des murailles de la ville[1]. Mais par la grâce de Dieu, un homme sut se glisser dans l'eau sous le dromon, le percer et le couler à fond, après quoi il traîna la machine jusqu'aux murailles où il la pendit. Le lendemain les Sarrasins, voyant leur projet déjoué, prirent la fuite, mais en emmenant prisonniers tous les chrétiens qu'ils trouvèrent hors de l'enceinte des murailles.»

Nous ne dirons rien de l'entreprise contre Lisbonne; Raoul de Diceto étant le seul qui en parle, nous ne pouvons pas contrôler cette partie de son récit; mais nous en examinerons le reste quand nous aurons d'autres documents à notre service, et nous passerons maintenant aux chroniqueurs musulmans.

Quelques-uns parmi eux, tels qu'Ibn-al-Athîr[2], Aboulfeda[3] et Maccarî[4] qui l'ont suivi, Ibn-Khaldoun[5] et l'auteur du *Holal*[6], sont dans cette circonstance si laconiques ou même si mal informés, qu'on peut presque les laisser de côté. Il en est de même d'Ibn-Khallicân[7], qui a suivi un auteur égyptien qu'il nomme; mais ce

1) Dans le *Chron. Lusit.* (p. 430) on lit aussi que le calife avait fait faire «machinas ad transiliendum muros.»
2) T. XI, p. 332.
3) T. IV, p. 60, 62.
4) T. II, p. 694.
5) *Hist. des Berbères*, t. II, p. 205 trad.
6) Man. 24, fol. 73 v.
7) Fasc. XII, p 31 et suiv. éd. Wüstenfeld; t. IV, p. 475 de la traduction de M. de Slane.

dernier s'est borné à abréger un récit que nous possédons dans son entier (celui d'Abd-al-wâhid). Le *Cartâs*[1] contient quelques renseignements dignes d'attention, mais qui sont loin de résoudre toutes les difficultés. Je ferai donc connaître deux relations circonstanciées, dont l'une a bien été publiée par moi-même il y a déjà trente-quatre ans, mais sans traduction, de sorte qu'elle n'est accessible qu'aux arabisants, et dont personne ne s'est servi pour expliquer ce point d'histoire fort obscur, tandis que l'autre, encore plus importante, est inédite et entièrement inconnue.

Cette dernière se trouve dans une chronique de l'Afrique et de l'Espagne dont la Bibliothèque de Copenhague possède la partie qui va de l'année 1170 jusqu'à l'année 1263 (c'est le numéro 76 in-q°, apporté de Maroc par Hœst). Je ne connais pas le nom du compilateur, mais son ouvrage est peut-être le plus complet parmi les chroniques musulmanes, peu nombreuses au reste, que nous possédons sur cette période, et l'auteur a puisé à des sources excellentes, aujourd'hui perdues. Ainsi en racontant la dernière expédition d'Abou-Yacoub, il a suivi en grande partie, comme il le dit lui-même, un auteur qui y a pris part, à savoir le Sévillan Abou-'l-Haddjâdj Yousof ibn-Omar, qui était employé dans l'administration des finances et qui a écrit une Histoire des Almohades[2].

Voici maintenant la traduction de ce récit, dans la-

1) P. 139—141.

2) Voyez sur lui dans l'anonyme, outre les passages que je traduirai, p. 30, 54, 57, 61, 66, 67; cp. Hâdjî-Khalfa, t. II, p. 153, n° 2319; *Cartâs*, p. 137, l. 3 et 4 (où le titre de cadi lui est donné à tort).

quelle j'ai supprimé un petit nombre de passages qui ne sont pas nécessaires pour éclaircir le sujet qui nous occupe[1]:

«Briève relation de la marche du commandeur des croyants Abou-Yacoub, lorsqu'il partit de Maroc pour sa dernière expédition, après avoir fait de grands préparatifs et rassemblé beaucoup de troupes.

«Il commença de faire la revue des tribus, l'une après l'autre, et des soldats le samedi 5 Djomâdâ II (24[2] septembre 1183), et ordonna de construire dix machines de guerre; puis, celles-ci étant prêtes, on les fit jouer en sa présence sous d'heureux auspices. Les revues, qui continuèrent pendant tout le mois de Djomâdâ II et qui attiraient chaque jour beaucoup de spectateurs, eurent lieu dans la plaine près de Maroc. Dans le mois suivant, celui de Redjeb, le calife quitta cet endroit pour se rendre à son palais dans la capitale, où il se mit à méditer le plan de son expédition.

«Tous les Almohades ayant reçu des vêtements et des vivres, chacun selon son rang, ils se mirent en marche vers l'Espagne le 27 Chabân (15 décembre 1183), après qu'on leur eut recommandé de se conduire avec décence et justice. La distribution des armes et des chevaux commença le 15 Ramadhân (1er janvier 1184) et dura jusqu'au mois de Chauwâl. Le 21 de ce dernier mois (6 février), tous les soldats, tant cavaliers que piétons, reçurent des gratifications, et le samedi 25 (11[3] février),

---

1) P. 20 — 28 de ma copie

2) D'après le calcul ordinaire, 25 septembre, mais c'était un dimanche.

3) Proprement 10, mais c'était un vendredi. Dans le *Cartâs* comme dans notre texte.

le monarque, après avoir fait la prière, monta à cheval, tandis qu'on lui souhaitait unanimement de triompher de tous les chrétiens. Il était précédé de sa bannière blanche, qu'entouraient les fantassins selon la coutume, et l'on portait autour de lui des drapeaux de différentes couleurs. Il sortit de Maroc par la porte de Doukâla. Ensuite il arriva à Nouveau-Salé, où il fit son entrée avec grande pompe le lundi 13 Dzou-'l-cada (27 février), et il s'établit dans la ville d'al-Mahdîa [1]. Le lundi 20 de ce mois (6 mars), Abou-Mohammed ibn-abî-Ishâc ibn-Djâmi' [2] arriva d'Ifrîkia et de Cairawân avec un certain nombre de cavaliers. Le commandeur des croyants l'interrogea sur l'état de ce pays et sur les Arabes rebelles, et ayant appris que ceux-ci, intimidés par ses préparatifs, avaient pris la fuite et que la tranquillité régnait partout, il ordonna de convoquer les capitaines de ses troupes, et quand ils furent rassemblés, son fils le sîd Abou-Yousof Almanzor et les chaikhs des Almohades leur dirent: «Notre seigneur, le commandeur des croyants, vous demande votre avis; pensez-vous que cette expédition doive être dirigée contre l'Ifrîkia ou bien contre l'Espagne? Que chacun de vous exprime son désir!» Tous s'écrièrent d'une seule voix: «Nous ne souhaitons rien autre chose que de combattre les chrétiens d'Espagne!» Informé de leur réponse, le calife dit: «Dieu soit loué à cause de la grande faveur qu'il nous accorde!»

---

1) Cette ville avait été fondée au nord de Salé par Abd-al-moumin (Yâcout, t. III, p. 109).

2) Nous reviendrons sur ce personnage.

«Peu de jours auparavant on avait appris que le perfide ennemi avait rompu le traité et mis le siège devant une forteresse musulmane; c'est ce qui avait augmenté chez les croyants leur désir de faire la guerre sainte contre les chrétiens, et, comptant sur le secours de Dieu, ils y étaient fermement résolus.

«Le 28 Dzou-'l-cada (13 mars), l'armée passa de l'autre côté de l'eau sur le pont. Le calife la suivit deux jours après, se rendit à Micnésa où il arriva le 6 Dzou-'l-hiddja (21 mars), célébra la fête des sacrifices dans la grande plaine près de cet endroit, arriva le 11 (26 mars) à ....[1], le mercredi 13 (28 mars) à Fez, et se reposa pendant trois jours dans la plaine de cette ville. Le lundi 18 (2 avril) il ordonna que les tribus de Hintâta et de Tînmal partissent de Fez pour se rendre à Caçr al-madjâz, où elles devaient s'embarquer pour l'Espagne.

«Les chaikhs des Arabes étaient venus le rejoindre à la tête de leurs tribus alors qu'il se trouvait encore à al-Mahdîa près de Nouveau-Salé. Il leur avait donné des habits magnifiques et des gratifications considérables, tandis que de leur côté ils avaient promis de prendre part à l'expédition avec 130,000 hommes à pied et à cheval. Il mit à leur tête son fils Abou-Hafç, et lui ordonna de les faire passer en Espagne; par conséquent ce prince partit de Fez le 21 (5 avril). En outre le calife donna le commandement des tribus almohades à

1) Le nom propre manque dans le man.; Becrî (p. 88) nomme Ain-at-tîn comme la station entre Micnésa et Fez.

quelques-autres de ses fils, et écrivit aux gouverneurs en Espagne pour leur enjoindre de faire pour la campagne les plus grands préparatifs.

«Le mardi 4 Moharram de l'année 580 (17 avril), il partit de Fez pour Çeuta, où il séjourna le reste de ce mois. Le jeudi 5 Çafar (17 mai [1]) il passa le Détroit et arriva à Djebal al-fath (Gibraltar), puis à Algéziras, et enfin, le vendredi 13 (25 mai), à Séville, dont les habitants, heureux de le voir, allèrent à sa rencontre. Dans la matinée du jeudi 26 (7 juin), il marcha vers Santarem, et d'étape en étape, il arriva le vendredi 4 Rebî Ier (15 juin) à la forteresse d'Alanje [2], d'où il partit à la tête de son armée qui était maintenant au complet, les soldats étant arrivés de toutes parts. Ils étaient magnifiquement équipés et marchaient fièrement, armés d'épées indiennes, de boucliers faits de la peau du *lamt* [3] et d'arcs d'al-Khatt [4], et, se répandant sur les campagnes avec une pompe qui excitait l'indignation des chrétiens, ils arrivèrent à Badajoz, où le calife, après avoir fait faire halte, les passa en revue, leur ordonna de revêtir leurs armures, et leur fournit les vivres dont ils

---

1) Comme dans le *Cartâs*. Différence d'un jour; d'après le calcul ordinaire, le 5 Çafar (18 mai) tombait un vendredi. Même remarque pour les dates qui suivent: le 13 Çafar (26 mai) tombait un samedi, le 26 (8 juin), un vendredi.

2) En arabe avec le *r*, العرجة, à 11 lieues E. de Badajoz.

3) C'est le nom que porte, dans les déserts africains, un animal du genre des antilopes. On se servait de sa peau pour en fabriquer des boucliers excellents et fort estimés.

4) C'est une réminiscence classique, mais l'auteur s'est trompé, car c'étaient les lances qui venaient d'al-Khatt (dans le Yemâma, ou bien en Bahrain), et non les arcs.

avaient besoin. Idrîs ibn-Djâmi', qui était alors en exil à Mérida avec ses fils, et Ibn-Haiyoun al-Coumî, qui était en exil à Badajoz, lui demandèrent la permission de prendre part à cette expédition, ce qu'il leur accorda sur-le-champ [1].

«Le jeudi 10 (21 juin) il partit de Badajoz, et, arrivé au Tage, il donna aux Almohades l'ordre de s'avancer, sous la conduite du sîd Abou-Ishâc, le gouverneur de Séville, jusqu'à la porte de Santarem, ce qui eut lieu le mercredi 16 (27 juin) [2], vers midi; mais personne ne combattit et l'on ne tira pas même une flèche, car on voulait seulement voir les murailles et reconnaître les ennemis.

«Le commandeur des croyants s'établit avec toute son armée sur la montagne qui est près de Santarem et qui la domine, et il ordonna à ses troupes de défiler devant les chrétiens. Par conséquent elles descendirent de la montagne, se livrèrent à des combats simulés, et se présentèrent devant la porte. Ce spectacle remplit les cœurs des chrétiens d'épouvante et de douleur, tandis que les musulmans étaient joyeux et pleins d'espoir. Tout abondait dans leur camp; les céréales étaient à si bon marché que l'orge se vendait un dirhem les douze *modd*, et le blé un dirhem les quinze *modd*.

---

1) Nous reviendrons sur le premier de ces deux personnages; le second avait été le chaikh de la tribu de Coumia (l'anonyme, p. 19). — On trouvera le texte du reste de ce récit dans l'Appendice, n° XL.

2) Dans le *Cartâs* on lit que le calife arriva le 7 (18 juin) devant Santarem; mais je soupçonne que le mot *dix* a été sauté par mégarde et qu'il faut lire 17.

« L'ordre ayant été donné d'attaquer les chrétiens postés sur les remparts, les musulmans, après un combat qui dura quelque temps, se rendirent maîtres du faubourg. Les chrétiens qui en sortirent furent poursuivis; près de la citadelle, ils quittèrent leurs montures, et se laissèrent hisser par leurs camarades qui leur jetaient des cordes. Ce jour-là les mécréants avaient vu des choses qui leur causaient une grande terreur, et les musulmans étaient fort contents. Les deux églises qui se trouvaient dans la ville extérieure furent démolies de même que les maisons, et de bien habitée qu'elle était, elle devint déserte.

« Les soldats passèrent la nuit entre le vendredi et le samedi [1] dans l'espérance que Santarem serait bientôt conquis. Dans la matinée du samedi ils recommencèrent le combat, qui se prolongea jusqu'au lundi 21 de Rebî Ier (2 juillet); il fut sanglant et acharné. Le jour susdit [2], le calife ordonna de le cesser et de lever le camp pour le mettre ailleurs; mais ce dernier ordre causa un grand étonnement et un découragement profond; le désordre se mit partout. En outre, le cheval d'Abou-Ishâc, le fils du calife, s'abattit sous lui; à l'instant même sa jambe s'enfla, et pour transmettre les ordres de son père (car c'était lui qui était chargé de ce soin), il fut obligé de se faire porter par des hommes sur un brancard. Le même jour les troupes de Murcie éprouvèrent un rude échec. Étant sorties du camp pour faire une incursion

1) Entre le 29 et le 30 juin.

2) L'auteur du *Cartâs* dit: la nuit du 22 Rebî Ier, c'est-à-dire, la nuit entre le 21 et le 22.

dans les plaines des chrétiens, ceux-ci les attaquèrent, les mirent en fuite après un combat opiniâtre, arrivèrent près du camp et enlevèrent cinquante montures qui étaient allées faire provision de fourrage. On passa la nuit dans une grande inquiétude; on était triste à cause des pertes qu'on avait eu à souffrir. Il arriva encore un autre malheur pendant cette expédition: ce fut que le grand prédicateur, celui qui faisait la prière en présence du calife, monta à cheval quand il vit qu'on se combattait à outrance, et joignit l'armée chrétienne, ce qui fut un grand dommage pour les musulmans et une grave atteinte portée à la religion. Les chrétiens le reconnurent, pénétrèrent ses desseins, prirent du soupçon et le mirent à mort.

« Un grand nombre des principaux Almohades, des chefs andalous et d'autres personnes moururent en martyrs dans cette expédition, et il y eut des combats trop nombreux pour être rapportés, jusqu'au moment où le commandeur des croyants tomba malade et donna l'ordre de la retraite, comme je vais l'exposer.

« Récit de la mort du commandeur des croyants Abou-Yacoub, fils d'Abd-al-moumin, pendant cette campagne.

« Voici les paroles d'Abou-'l-Haddjâdj Yousof ibn-Omar: Lorsque le commandeur des croyants marcha contre l'ennemi dans l'Ouest, le fils de Henri, parce qu'il était un mauvais voisin et qu'il causait de grands dommages aux musulmans, il se dirigea vers Santarem, la ville la plus formidable et la plus florissante parmi celles que possédait le fils de Henri, celle aussi qui avait la garnison la plus nombreuse et qui était la mieux munie. Il fit

défiler devant les chrétiens consternés et stupéfaits, des troupes innombrables comme les grains de sable et les cailloux. Comme les environs de la ville étaient bien cultivés et qu'elle était entourée d'arbres touffus et de jardins contigus où les fruits mûrissaient, on ne pouvait en approcher qu'en traversant l'espace étroit que les branches laissaient vide, et les chemins anfractueux entre les vignes et les vergers. Par conséquent l'ombre et les branches cachaient les cavaliers et leur bel équipement ne produisait pas d'effet. A cause de cela le calife fit déployer par tous ses soldats à pied et à cheval les drapeaux blancs qu'il avait fait faire. Son plan était d'assiéger la ville et de montrer sa puissance en la serrant de près.

« Yousof ibn-Omar dit encore: Lorsqu'on eut reçu des nouvelles inquiétantes et que le siège n'amena aucun résultat, le calife résolut de décamper et de donner du repos à ses troupes fatiguées et dégoûtées. La nuit venue, il ordonna qu'on se mît en marche; mais le décampement se fit dans un désordre affreux; partout on entendait crier, tout le monde parlait à la fois; la terreur régnait dans tous les corps de l'armée; tous suivaient des chemins différents, et personne n'écoutait ni n'obéissait. Les confidents du calife avaient bien fait le tour du camp au commencement de la nuit; ils avaient indiqué à tous dans quel ordre ils devaient décamper et marcher; ils avaient dit que chaque tribu devait rester là où elle était, jusqu'à ce que les bêtes de somme et les bagages eussent passé les défilés et les endroits marécageux; mais rien de tout cela ne fut observé et l'armée

fut dans un grand désarroi, car elle s'imaginait que le calife était parti au lever de l'aube et que par prudence il avait passé la rivière dans la matinée; par conséquent on se pressa d'aller en avant. Moi-même, continue l'historien Yousof ibn-Omar, j'ai assisté au jour et à la nuit de ce décampement; jamais je n'ai vu un spectacle aussi effrayant et personne ne peut en donner une juste idée.

« Lorsque le calife apprit que les chrétiens s'approchaient de sa *sâca* [1] et qu'ils étaient assez audacieux pour piller les extrémités de son camp, il ordonna de battre les tambours et de mettre les lances en arrêt. Attiré par le bruit, on accourut en toute hâte; ceux qui se trouvaient sur les deux côtés de la *sâca* repoussèrent les chrétiens, les jetèrent de leurs chevaux et les tuèrent, de sorte qu'ils eurent un mauvais jour au delà de ce qu'ils auraient pu imaginer, et que l'on tira d'eux une vengeance éclatante.

« Le commandeur des croyants, qui avait été blessé, s'établit de l'autre côté de la rivière, et ordonna qu'on séparât les masses et que chaque individu rejoignît la tribu à laquelle il appartenait. Ensuite il se dirigea vers le centre du pays, donna la permission de le dévaster entièrement, et prescrivit de détruire tous les édifices qu'on trouverait, de faire absorber les eaux par la terre, de déraciner les arbres et de brûler tout, de sorte qu'il n'en restât absolument rien. De cette manière il alla

1) Sous les Almohades, la *sâca* ou *arrière-garde* était commandée par le calife en personne et se composait des princes de sa famille, des grands de sa cour et de ses gardes. Voyez mon *Suppl. aux dict. ar.*

avec ses troupes jusqu'à la forteresse de Torrès, mit son camp sur le sommet de la montagne qui l'avoisine, et ordonna de faire des razzias à l'entour et d'envoyer des troupes de cavalerie de différents côtés, afin qu'elles apportassent des vivres en obéissant aux ordres que leur donnerait le sîd Abou-Zaid, le fils de son frère Abou-Hafç. Quand ces troupes revinrent auprès du calife avec un butin si considérable qu'elles pouvaient justement s'en enorgueillir, il était alité et depuis plusieurs jours il ne s'était fait voir à personne. Puis il fit continuer la marche; mais il gardait toujours le lit, entouré de ses médecins, Ibn-Zohr, Ibn-Mocbil et Ibn-Câsim[1], et sa faiblesse augmentait au fur et à mesure qu'on avançait, jusqu'à ce qu'on eût passé le Tage.

«Au dire d'un chroniqueur, il mourut pendant son retour sur la route d'Évora. Un de ses serviteurs, qui était venu lui rendre ses soins, le trouva mort. On dit que sa mort fut causée par un trait d'arbalète[2] qui l'avait atteint dans sa tente au siège de Santarem. C'est ce que disent quelques historiens, par exemple Abou-'l-Hasan ibn-abî-Mohammed Cherîchî et d'autres. Le jour de sa mort fut le samedi 18 Rebî II de l'année 580 (28[3] juillet 1184); il comptait alors quarante-sept ans.

«Ajoutons encore qu'en sortant de Maroc par la porte

---

1) L'auteur du *Cártas* (p. 135) dit aussi qu'Ibn-Zohr (Avenzoar) accompagna le calife dans cette expédition, et il nomme le Cordouan Ibn-Câsim parmi les médecins de la cour. Voyez aussi Ibn-abî-Oçaibia.

2) قوس اللولب est proprement *une arbalète qui se bande avec un instrument*; voyez mon *Suppl. aux dict. ar.* au mot قوس.

3) Différence d'un jour; le 18 Rebî II (29 juillet) tombait un dimanche.

de Doukâla au lever du soleil, il avait entendu un crieur qui disait à l'occasion d'un enterrement: «Priez pour l'étranger!» Cette circonstance lui avait causé une sensation désagréable; il en avait conçu un mauvais présage et avait froncé les sourcils.»

Tel est le récit du compilateur anonyme. L'autre se trouve dans l'Histoire des Almohades par Abd-al-wâhid [1]. Cet auteur, parfois un peu superficiel et inexact en fait de dates, était un Marocain qui naquit en 1185, au commencement du règne d'Almanzor, fils et successeur d'Abou-Yacoub. Il écrivait en Egypte dans l'année 1224; mais pendant son long séjour au Maroc et en Espagne, il avait eu l'occasion d'apprendre beaucoup de choses sur l'histoire des Almohades. Les autorités qu'il allègue sont ordinairement respectables, et l'on verra que dans le récit que nous allons traduire, il invoque le témoignage d'une de ses connaissances qui avait pris part à l'expédition, et celui du prince Yahyâ, fils de l'infortuné calife Abou-Yacoub, avec lequel il était fort lié, et qui, comme il le dit ailleurs, lui avait fourni la plupart de ses récits.

«Dans l'année 579, Abou-Yacoub fit des préparatifs pour une expédition, appela sous les drapeaux les habitants des plaines et des montagnes, les Maçmouda, les Arabes et les autres, marcha vers l'Espagne, traversa le Détroit, et se dirigea vers Séville selon sa coutume, parce que c'était sa résidence quand il se trouvait dans la Péninsule, et celle des princes ses fils. Il y resta

---

1) P. 185—188 de mon édition.

jusqu'à ce que son armée eût été pourvue de tout ce dont elle avait besoin, et prit ensuite la route de Santarem. Cette ville, située dans l'ouest de l'Espagne et l'une des plus fortes de ce pays, était, de même que plusieurs autres, au pouvoir d'un roi chrétien nommé le fils de Henri. Le commandeur des croyants la serra de près; il fit couper les arbres, dévaster les champs, et faire des incursions sur son territoire.

«Le fils de Henri, informé de l'approche d'Abou-Yacoub et convaincu qu'il n'était pas en état de lui résister et moins encore de le repousser, n'avait trouvé d'autre parti à prendre que de se jeter dans Santarem avec ses grands, ses généraux et les autres personnes de sa suite, car il se fiait à la forte position de cette ville, d'autant plus qu'il l'avait remplie de vivres, d'armes et de toutes les choses nécessaires, et qu'il avait confié la garde de ses remparts à un grand nombre de guerriers, armés de boucliers, d'arcs et de lances.

«Abou-Yacoub trouva donc la ville (qui est située sur une grande rivière, le Tage) parfaitement préparée à soutenir un siège, et toutes les mesures qu'il prit pour la réduire n'eurent d'autre effet que d'affermir les assiégés dans leur intention de ne point se rendre. Alors les musulmans commencèrent à craindre l'approche du froid de l'hiver, car on était à la fin de l'automne; ils appréhendaient aussi que la rivière ne s'enflât, de sorte qu'ils ne pourraient plus la passer ni recevoir des renforts. Pour ces raisons on conseilla au commandeur des croyants de retourner à Séville et de recommencer le siège de Santarem au printemps, ou bien d'y envoyer

alors un général qui s'en emparerait, car on lui représentait qu'il pouvait déjà s'en considérer comme le maître, personne n'étant à même de la lui disputer à la longue. Se rangeant à cet avis: «Demain, dit-il, nous partirons, si telle est la volonté de Dieu.» Cette décision, toutefois, n'était pas universellement connue, parce qu'il ne l'avait communiquée qu'à ses amis intimes. Or, il advint que le premier qui levât le piquet et se préparât à partir, fut Abou-'l-Hasan Alî ibn-Abdallâh ibn-Abdarrahmân, connu sous le nom d'al-Malakî (le Malacitain), celui dont le père, comme nous l'avons dit en parlant du règne d'Abd-al-moumin, avait été cadi [1]. C'était leur prédicateur; il jouissait auprès d'eux d'une grande considération et on l'appelait *le prédicateur du califat* (*khatîb al-khilâfa*). Il était versé dans la théologie, connaissait bien les traditions, faisait de bons vers et savait fort bien composer des lettres officielles. Le voyant lever le piquet, les autres en firent de même, parce que, sachant qu'il occupait un haut rang à la cour et qu'il était au courant de ce qui s'y traitait, ils crurent pouvoir suivre son exemple. Ce soir-là la plus grande partie de l'armée passa donc la rivière, et chacun voulait gagner le devant par crainte de la presse et parce qu'on désirait avoir le choix des cantonnements, de sorte qu'il ne resta que ceux qui étaient dans le voisinage de la tente du commandeur des croyants. Le passage des troupes, dont le calife ne savait rien, dura toute la nuit, et les chrétiens, déjà informés par les espions qu'ils avaient dans

1) Voyez Abd-al-wâhid, p. 144, 176.

le camp d'Abou-Yacoub, de la résolution prise par ce dernier, et voyant que les troupes marchaient sans ordre et pêle-mêle, voulurent profiter de l'occasion, firent une sortie, et fondirent sur les soldats qui se trouvaient de leur côté. Ceux-ci prirent la fuite vers la tente d'Abou-Yacoub, à l'entrée de laquelle beaucoup d'officiers supérieurs, pour la plupart Andalous, furent tués. L'ennemi se fraya un chemin jusqu'au calife, lequel reçut un coup de lance sous le nombril, dont il mourut peu de jours après. Il arriva enfin du secours, et alors les chrétiens furent mis en fuite et contraints de rentrer dans leur ville; mais ils pouvaient être contents de ce qu'ils avaient fait.

«On transporta le calife blessé à l'autre rive et on le plaça dans une litière. Il demanda qui avait été la cause du décampement dont les suites avaient été si fâcheuses, et quand il eut appris ce qu'Abou-'l-Hasan al-Mâlakî avait fait, il s'écria: «Il en cueillera les fruits s'il plaît à Dieu!» Informé de ces paroles, Abou-'l-Hasan prit la fuite et chercha un asile dans Santarem auprès du roi chrétien, le fils de Henri. Il fut fort bien accueilli, et, recevant de gros appointements, il continua à jouir de la faveur du roi jusqu'à ce qu'il eût la malheureuse idée d'écrire aux Almohades une lettre pour obtenir sa grâce et dans laquelle il prierait des personnages haut placés qu'il connaissait de vouloir bien intercéder pour lui. Sou[illegible]me pli il voulait mettre un billet où il dirait que [illegible] pas en état de défense, qu'elle aurait été [illegible]sulmans si ceux-ci étaient restés un jou[illegible]l leur indiquerait un endroit faible

qu'ils n'avaient pas remarqué. Puis il dit au roi chrétien, le fils de Henri: «Pour tranquilliser ma famille, je désire lui écrire une lettre, afin de l'informer que je suis en sûreté, que le roi me traite honorablement et me comble de bienfaits, et que ma santé est satisfaisante. Veuillez donc charger un des vôtres de conduire mon messager, qui la remettra à son adresse, jusqu'à la frontière musulmane.» Le roi y ayant consenti, il se mit à écrire sa lettre. Malheureusement pour lui, il ne savait pas que le chrétien chargé de le surveiller, de le servir et de lui apporter tout ce dont il avait besoin, comprenait l'arabe, quoiqu'il ne le parlât pas, et savait lire ce qui était écrit en cette langue. Or, ce chrétien profita d'un instant où Abou-'l-Hasan était sorti en laissant sa lettre ouverte, pour y jeter les yeux. Il remarqua le billet dont nous avons parlé, comprit ce qu'il contenait, et alla en informer le roi. Étant revenu, Abou-'l-Hasan cacheta sa lettre et la remit à un de ses esclaves. Celui-ci, lorsqu'il fut arrivé à environ une journée de distance de la ville, fut arrêté sur l'ordre du roi. La lettre fut saisie et remise au prince qui l'ouvrit et la montra aux musulmans de la ville qu'il avait rassemblés en leur ordonnant d'en lire le passage incriminé. Puis il fit venir Abou-'l-Hasan et lui dit par l'intermédiaire de l'interprète: «Pourquoi as-tu fait cela, en dépit de la bonté que j'ai eue pour toi et de la manière honorable dont je t'ai accueilli? — Votre bonté et votre honorable accueil, répondit l'autre, ne m'empêchaient pas d'être attaché à mes coreligionnaires et de leur indiquer ce qui pouvait leur être avantageux.» Le fils de Henri

consulta alors ses prêtres, qui lui conseillèrent de le brûler vif, ce qui s'exécuta.

« Quant au commandeur des croyants Abou-Yacoub, sa blessure empira et il mourut deux ou trois jours après. Un homme qui a pris part à cette expédition m'a raconté qu'après le coucher du soleil on entendit crier dans le camp: « Priez pour celui qui vient de mourir! » Tout le monde fit la prière, mais personne ne savait pour qui, à l'exception des principaux personnages de la cour. Quand on fut arrivé à Séville, où l'on s'arrêta quelque temps, on embauma le cadavre et l'on chargea Câfour le hâdjib, un affranchi du calife, de le transporter dans un cercueil à Tînmalal, où il fut enterré à côté de ceux d'Abd-al-moumin et d'Ibn-Toumart.

« Il avait rendu le dernier soupir le samedi 7 Redjeb de l'année 580 (13 octobre 1184[1]), un peu avant le coucher du soleil, et son fils Abou-Zacarîyâ Yahyâ m'a raconté que peu de mois avant sa mort il répétait souvent ce vers:

Les jours et les nuits qui se succèdent sans interruption ont détruit ma jeunesse, et les jeunes filles aux grands yeux ne me reconnaissent plus. »

Quand on compare entre eux les trois récits que nous avons traduits et celui du *Cartâs*, on remarquera que parfois l'un explique ou complète l'autre, mais que bien plus souvent ils sont en contradiction manifeste, même sur des particularités qui, à ce qu'il semble, devaient être de notoriété publique. Nous nous proposons donc

1) Différence d'un jour; le 7 Redjeb (14 octobre) tombait un dimanche.

de les soumettre à un examen critique et de résoudre, autant qu'il nous sera possible, les difficultés qu'ils présentent.

Nous commencerons par les premières paroles de Raoul de Diceto, qui dit que le roi Gami amena le calife et son armée en Espagne. Ce Gami est pour Ibn-Djâmi', et les Beni-Djâmi' étaient une famille originaire de Tolède. Abou-Ishâc Ibrâhîm ibn-Djâmi', un simple chaudronnier qui avait d'abord habité Rota non loin de Xérèz et qui était ensuite devenu en Afrique un des disciples d'Ibn-Toumart, avait laissé plusieurs fils parmi lesquels il y en eut deux qui parvinrent à de hautes dignités. L'un fut Abou-'l-alâ Idrîs ibn-Djâmi', qui avait été premier ministre d'Abou-Yacoub[1]. Ayant encouru la disgrâce de ce prince quelques années avant l'expédition contre le Portugal, il avait été emprisonné à Mérida[2]. On a vu par le récit de l'anonyme qu'il y était encore en captivité à l'époque de l'expédition, et qu'il demanda et obtint la permission d'y prendre part. Il ne peut pas être question de lui chez Raoul de Diceto, car assurément ce n'était pas lui qui avait amené le calife en Espagne. Celui dont il s'agit était son frère Abdallâh ibn-Djâmi', gouverneur de Ceuta et grand amiral[3]. D'après l'anonyme et d'autres auteurs, il joignit le calife à Nouveau-Salé le 6 mars 1184, à son retour d'Ifrîkiya,

1) Abd-al-wâhid, p. 228.

2) L'anonyme de Copenhague, p. 9; Ibn-Khaldoun, t. II, p. 202.

3) Abd-al-wâhid, p. 228; cp. l'anonyme de Copenhague, p. 12, 21, 30; *Cartâs*, p. 139 (où il faut substituer, l. 4 d'en bas, *Abou-Mohammed Abdallâh* à *Abdallâh Mohammed*, ou bien lire *Abdallâh Abou-Mohammed*); Ibn-Khaldoun, t. II, p. 204 (où il faut lire Ibn-abî-Ishâc, au lieu d'Ibn-Ishâc), 205.

d'où il apporta des nouvelles rassurantes. Une de ses attributions était de transporter les troupes sur sa flotte d'Afrique en Espagne, et il saute aux yeux que le verbe *adduxit* dont se sert Raoul de Diceto (« rex Gamius adduxit regem Macemut»), convient parfaitement à un amiral. Comparez ce passage d'Ibn-Çâhibi-'ç-çalât [1], où il est question de lui et d'un personnage qui, après avoir été nommé gouverneur de Séville en 561 de l'hégire, était parti de Maroc avec une armée: « Quand ce gouverneur fut arrivé à Caçr Maçmouda, d'où l'on fait le trajet, le *hâfidh* [2] Abou-Mohammed Abdallâh ibn-abî-Ishâc ibn-Djâmi', alors gouverneur de Ceuta, lui amena deux navires, sur lesquels il le transporta avec ses compagnons à Tarifa [3].»

Au reste, Raoul de Diceto dit à tort que cet Ibn-Djâmi' fut tué au siège de Santarem, car on le trouve nommé comme amiral et comme gouverneur de Tripoli sous le règne d'Almanzor, fils et successeur d'Abou-Yacoub [4]. Son frère, l'ex-vizir, ne fut pas tué non plus à cette occasion, car on lit qu'il rentra en grâce auprès d'Almanzor [5].

---

1) Man. d'Oxford, fol. 74 r.

2) Les *hâfidh* formaient la cinquième classe dans la hiérarchie des Almohades. *Holal*, man. 24, fol. 44 v.

3) Le dernier éditeur de Raoul de Diceto, M. Stubbs, a fait de Gami un gouverneur de Mérida. C'est une erreur, et je crains qu'il n'ait dit cela sans autorité.

4) L'anonyme de Copenhague, p. 30; Ibn-Khaldoun, t. II, p. 90, 209 (où il faut lire Abou-Mohammed, au lieu de Mohammed), 222. Abd-al-wâhid s'est trompé aussi quand il dit (p. 228) qu'Abdallâh ibn-Djâmi' resta grand amiral et gouverneur de Ceuta jusqu'à sa mort, et qu'il ajoute: "Je crois que le commandeur des croyants Abou-Yacoub lui fit ôter la vie."

5) L'anonyme de Copenhague, p. 9.

Passant sous silence ce que l'anonyme et l'auteur du *Cartâs* racontent sur les préparatifs du calife et sur sa marche jusqu'à Badajoz, car cette partie de leur récit ne présente pas de difficulté, nous devons fixer le jour où il arriva devant Santarem. D'après l'anonyme, il partit de Badajoz le 21 juin 1184 et arriva le 27 devant les remparts de la forteresse ennemie. Raoul de Diceto dit: vers le 24, et la chronique de Coïmbre nomme le 23. Quand il s'agissait de voyageurs ordinaires, on comptait quatre journées entre Badajoz et Santarem [1]. Une grande armée marche plus lentement; mais d'un autre côté, le *Chronicon Lusitanum* atteste (p. 431) qu'afin de ne pas laisser aux Portugais le temps de mettre leurs forteresses en état de défense, le calife marcha très rapidement («valde velociter»). Il se peut donc qu'une avant-garde soit arrivée devant Santarem dès le 23, deux jours après le départ du calife de Badajoz avec le gros de l'armée, et que celui-ci y soit arrivé le 27, car je n'oserais pas révoquer en doute la date donnée par les deux chroniqueurs chrétiens. «Vers la Saint-Jean,» dit l'un, et l'autre: «la veille de la Saint-Jean,» et comme celui dont on célébrait la fête le 24 juin était un grand saint, cette date devait se graver dans la mémoire.

Santarem se composait de deux parties: de la citadelle située sur une haute montagne et ayant au midi une vallée profonde, un précipice, de sorte qu'elle était inaccessible de ce côté-là, et de la ville basse qui s'éten-

---

1) Édrisi, p. 186 éd. de Leyde.

dait le long du Tage[1]. Le calife, qui avait mis son camp sur une montagne au nord (*Cartâs*), résolut d'attaquer d'abord cette dernière, et d'après Raoul de Diceto il s'en empara après un combat qui avait duré trois jours et trois nuits. Selon l'anonyme, les musulmans en étaient maîtres dès le soir du 29 juin, et les deux chroniqueurs s'accordent à dire que ceux des défenseurs de la place, qui avaient échappé aux glaives des Sarrasins, trouvèrent un asile dans la citadelle.

Jusque-là tout était allé à souhait; aussi l'anonyme atteste-t-il que les soldats passèrent la nuit entre le 29 et le 30 dans l'espérance que Santarem serait bientôt conquis. Qu'arriva-t-il donc pour que trois jours après ils fussent profondément découragés et dégoûtés du siège qui venait à peine de commencer? C'est ce que l'anonyme n'explique pas d'une manière satisfaisante. Il se contente de dire que les troupes de Murcie, qui étaient allées faire une razzia dans les plaines, furent attaquées par les Portugais et mises en fuite après un combat acharné, et qu'ensuite l'ennemi enleva cinquante chevaux qui étaient allés faire provision de fourrage. C'était sans doute un contretemps, mais il n'était pas de nature à démoraliser une armée aussi nombreuse, et d'un autre côté, l'anonyme, en parlant vaguement d'un combat sanglant et opiniâtre pendant le 30 juin et les deux premiers jours de juillet, et d'un grand nombre de chefs qui furent tués, éveille le soupçon qu'il s'est passé encore

1) Édrisi, p. 186 éd. de Leyde; cp. le Glossaire ajouté à cet ouvrage, p. 290.

autre chose, mais que, jaloux de la gloire de ses coreligionnaires, il n'a pas jugé à propos de s'expliquer d'une manière plus précise et plus claire. Je serais donc tenté de suppléer à son silence par le témoignage de Raoul de Diceto. D'après lui, l'évêque de Porto et le prince héréditaire Sancho amenèrent des renforts dans la nuit qui suivit la prise de la ville basse, reprirent celle-ci, y tuèrent quinze mille ennemis, et bouchèrent avec leurs cadavres la brèche par laquelle les musulmans y avaient pénétré. Il ajoute que le lendemain (qui selon lui était le 26 juin, ce qui ne peut pas être exact), l'archevêque de Saint-Jacques de Compostelle amena un nouveau renfort de vingt mille hommes, et qu'au lever de l'aube il tua trente mille Sarrasins. Voilà pour ces derniers de graves défaites, et quoique le chroniqueur ait probablement exagéré le nombre des hommes qu'ils perdirent, elles expliquent cependant mieux que ne l'a fait l'anonyme, l'abattement des esprits.

Cet abattement était extrême, le récit de l'anonyme ne laisse aucun doute là-dessus, et les soldats ne demandaient qu'à quitter un endroit qui leur avait été si fatal. Le calife sentit qu'il devait faire quelque chose pour les contenter; mais avait-il l'intention de lever le siège? C'est ce qui me semble plus que douteux; selon l'anonyme, il avait seulement le dessein de mettre le camp ailleurs, et d'après l'auteur du *Cartâs*, il voulait l'asseoir à l'ouest de la ville (nous avons vu qu'il se trouvait au nord).

Le déplacement d'une armée si nombreuse et mal disciplinée était dans tous les cas difficile et dangereux; il

l'était surtout dans les circonstances présentes, parce que les soldats étaient découragés et mécontents. L'ordre en fut donné dans la nuit entre le 2e et le 3e juillet. Ne fut-il pas transmis aux soldats comme il devait l'être? Il le fut, le témoignage d'un témoin oculaire, l'historien Yousof ibn-Omar, cité par l'anonyme, ne permet pas d'en douter, car selon lui les confidents du calife vinrent indiquer à tous, au commencement de la nuit, l'ordre dans lequel ils devaient décamper et marcher en leur enjoignant de laisser passer d'abord les bêtes de somme et les bagages. Néanmoins il doit être arrivé quelque chose qui rendit vaines les mesures qu'on avait prises; mais qu'est-ce qui arriva?

D'après l'auteur du *Cartâs*, le malheur qui attendait le calife aurait été amené par un malentendu. Pendant la nuit il aurait fait parvenir à son fils Abou-Ishâc, le gouverneur de Séville [1], l'ordre de se porter au lever de l'aube, mais seulement avec les troupes andalouses, sur Lisbonne et de ravager le territoire de cette ville. Cet ordre n'aurait pas été compris par Abou-Ishâc; il se serait imaginé que son père lui ordonnait de repartir au milieu de la nuit pour Séville, et quand il se mit en marche, le gros de l'armée l'aurait suivi. Ce récit me paraît en tout point indigne de confiance. Nous savons par l'anonyme que le prince Abou-Ishâc avait la jambe tellement enflée par suite d'une chute de son cheval, qu'il devait se faire porter sur un brancard, et il va de

---

1) Au lieu de الى اشبيلية à la page 140, l. 20, il faut lire والى اشبيلية (*le gouverneur de Séville*).

soi qu'on ne confie pas le commandement d'un corps expéditionnaire à un homme hors d'état de se mouvoir. Il y a plus: Abou-Ishâc — c'est encore l'anonyme qui l'atteste — était justement dans cette campagne l'aide de camp de son père, celui qui transmettait ses ordres [1]; qu'était-il donc besoin de lui en envoyer un, et comment se serait-il trompé sur les intentions du monarque au point de lui attribuer le dessein de terminer l'expédition et d'affaiblir son armée en l'envoyant, lui Abou-Ishâc, avec les troupes andalouses à Séville? Rien de tout cela ne peut être vrai.

Abd-al-wâhid donne une autre raison. Sur plusieurs points cet auteur n'est pas trop bien informé; selon lui, l'armée désirait la levée du siège, parce qu'elle craignait l'approche de l'hiver et la crue du Tage, car, ajoute-t-il, on était à la fin de l'automne. C'est une grave erreur, car on était au commencement de juillet. Il n'est pas vrai non plus, comme il le prétend, que le calife, cédant aux conseils de son entourage, résolût de retourner à Séville et de ne recommencer le siège de Santarem qu'au printemps prochain, car nous verrons que, loin de retourner à Séville, il continua l'expédition et qu'elle n'était pas près de finir. Enfin, il commet encore une faute en disant que la décision prise par le monarque n'était connue que de ses confidents intimes, car un témoin oculaire, Yousof ibn-Omar, dit le contraire. Mais le récit très circonstancié qu'il donne ensuite au sujet du

---

1) D'après le *Cartâs*, dont l'autorité n'est pas grande, le prince héréditaire aurait été chargé de ce soin.

grand prédicateur, me semble digne de beaucoup d'attention. L'anonyme connaît aussi cet homme et son témoignage s'accorde en gros avec celui d'Abd-al-wâhid; mais à l'en croire, il aurait passé à l'ennemi pendant le combat, parce qu'il avait peur des Portugais. On a vu qu'Abd-al-wâhid assigne à sa conduite un motif plus plausible. Il partit trop tôt et son exemple entraîna les autres, ce qui ne doit point surprendre, car le grand prédicateur à la cour des Almohades était en effet, comme l'assure notre auteur, un personnage fort considérable; ce que dit Ibn-Çâhibi-'ç-çalât [1] à propos d'un homme qui a rempli cet emploi sous le règne d'Abd-al-moumin et au commencement de celui d'Abou-Yacoub, le prouve surabondamment. Nous croyons donc que c'est sur lui que pèse la responsabilité de la retraite précipitée et désordonnée, et nous acceptons aussi le reste du récit d'Abd-al-wâhid, qu'il serait inutile de répéter ici.

Sur l'attaque de la *sâca* par les Portugais, l'auteur du *Cartâs* donne plus de détails que les autres, et voici la substance de sa narration: Après le lever du soleil, lorsque le calife n'avait plus autour de lui, outre sa garde, que le corps qui l'accompagnait ordinairement et les chefs andalous chargés de marcher avant et derrière la *sâca*, toute la garnison de Santarem, qui avait été informée par ses espions de ce qui se passait au camp musulman, fit une sortie en criant: «Al Rey, al Rey!» (au roi, au roi!), se fraya un chemin par le camp des nègres, et pénétra dans la tente du calife. Celui-ci se

1) Man. d'Oxford, fol. 42 v.

défendit l'épée à la main et tua six ennemis; trois dames de son harem, qui tâchaient de le couvrir de leur corps, devinrent les victimes de leur dévouement, et lui-même reçut un coup de lance qui le fit tomber par terre. Attirés par les cris, les soldats qui s'étaient déjà mis en marche revinrent en grand nombre sur leurs pas, attaquèrent vigoureusement les Portugais, les chassèrent de la tente, et à la suite d'un combat opiniâtre, ils les forcèrent à rentrer dans la ville, après en avoir tué plus de dix mille; mais les pertes des musulmans étaient également considérables.

Le siège de Santarem ne fut pas repris. Il n'avait duré tout au plus que dix jours (23 juin — 2 juillet) et non pas un mois, comme le prétend Ibn-al-Athîr. Cependant la campagne n'était pas finie; le récit d'Abd-al-wâhid donne bien cette impression, et le *Cartâs* et Ibn-Khaldoun disent expressément qu'on retourna aussitôt à Séville; mais heureusement l'anonyme, Raoul de Diceto et la chronique de Coïmbre nous renseignent mieux. Le calife, dont la blessure ne semble pas avoir inspiré dans les premiers jours de sérieuses inquiétudes, consentit bien à ne pas recommencer le siège de Santarem, mais non pas à battre en retraite, ce qui, en effet, l'aurait couvert de honte et même exposé aux traits du ridicule. Que restait-il de son prestige si une expédition préparée de longue main et entreprise avec une armée plus nombreuse qu'aucune de celles qui avaient jusque-là paru en Espagne, échouait misérablement, dans le court espace de dix jours, devant les murailles de la première forteresse qui se trouvait sur sa route? Il fallait la continuer

à tout prix; on n'entreprendrait plus le siège des places (le calife avait éprouvé, et non pas pour la première fois, que ce n'était pas aisé), mais on châtierait l'ennemi en ravageant son pays. En conséquence, le monarque, qui s'était établi sur la rive gauche du Tage, remit l'ordre parmi ses troupes, et les fit repasser la rivière. Se dirigeant vers l'ouest, il leur ordonna de dévaster et de brûler tout ce qui se trouverait sur leur chemin, et arriva ainsi jusqu'à une forteresse que l'anonyme nomme Torrès. C'est sans doute Torrès-Védras (à 45 kil. N. de Lisbonne), endroit qui, dans le siècle où nous sommes, est devenu fameux par les lignes formidables que Wellington y a élevées en 1810 pour résister aux Français. Le calife posa son camp sur la montagne qui avoisine Torrès, et fit piller les environs par des troupes de cavalerie. Puis il continua sa marche vers le nord jusqu'au voisinage d'Alcobaça près de la mer, où il était le 20 juillet d'après Raoul de Diceto, et où, selon le même chroniqueur, ses barbares soldats massacrèrent dix mille femmes et enfants, ce dont ils furent punis par la garnison de la place. Le 24 il apprit, si du moins Raoul a été bien informé, qu'un nouvel ennemi, Ferdinand II, roi de Léon, de Galice et des Asturies, venait à sa rencontre. En elle-même cette assertion n'est pas invraisemblable, car si les musulmans continuaient leur marche vers le nord, la Galice était menacée, et il était dans l'intérêt de Ferdinand de les arrêter quand il en était encore temps; mais ce qu'ajoute Raoul, à savoir que Ferdinand appela le calife en duel, est par trop romanesque, et il est tout à fait dans l'erreur quand il pré-

tend que le calife, ayant accepté le défi et voulant monter à cheval, tomba trois fois et mourut de cette manière. Aurait-il confondu le calife avec son fils Abou-Ishâc, qui à la vérité n'était pas mort d'une chute de cheval, mais qui du moins en avait été incommodé? Quoi qu'il en soit, l'armée, sans prendre la fuite comme l'assure Raoul, battit en retraite, soit qu'elle ait été intimidée par l'approche des troupes de Ferdinand, soit que l'état où se trouvait le calife rendît le retour nécessaire, car sa blessure avait empiré; depuis plusieurs jours il ne s'était fait voir à personne; il gardait le lit et ses forces diminuaient au fur et à mesure qu'on avançait. Il put encore passer le Tage, mais entre cette rivière et la ville d'Évora il rendit le dernier soupir, le samedi 28 juillet 1184. Sa mort fut tenue secrète jusqu'à ce que l'armée fût arrivée à Séville [1], parce qu'on craignait que des troubles n'éclatassent si la nouvelle s'en répandait avant que son successeur fût de retour dans sa capitale espagnole, et cette circonstance explique les divergences dans la date que les chroniqueurs assignent à sa mort. Ibn-Khaldoun, qui n'est que trop souvent inexact, le fait mourir le jour même où il avait été blessé devant Santarem; Ibn-al-Athîr et son copiste Aboulfeda, dans le mois de Rebî Ier (12 juin — 11 juillet); l'auteur du *Cartâs*, le samedi 14 juillet [2]; Ibn-al-Khatîb [3], entre le 31 juillet et le 9 août, et Abd-al-

1) Abd-al-wâhid (p. 192) et le *Holal* nomment aussi Séville.

2) 2 Rebî II; différence d'un jour; le 2e, 13 juillet, tombait un vendredi.

3) *Apud* Casiri, t. II, p. 220.

wâcil, qui s'est singulièrement trompé sur le temps où la campagne a eu lieu, le 13 octobre. Tout cela est erroné, de même que les rapports contradictoires dans le *Cartás*, d'après lesquels il ne serait mort qu'à Algéziras, au moment où il voulait traverser le Détroit, ou même à Maroc, tandis qu'on y lit aussi que son successeur n'aurait rendu publique la mort de son père que lorsqu'il fut arrivé à Salé. La véritable chronologie est celle-ci:

Samedi 28 juillet. Mort du calife (l'anonyme).

Dimanche 29 juillet[1]. Les grands du royaume prêtent serment au nouveau calife; la mort d'Abou-Yacoub reste secrète pour les soldats et le peuple en général (*Cartás*, p. 142).

Arrivé à Séville, le nouveau calife y attend trois jours jusqu'à ce que toutes les troupes soient arrivées. Le vendredi 10 août il rend la mort de son père publique et annonce que sa propre inauguration aura lieu le lendemain, ce qui s'exécute (l'anonyme, p. 28, 29; *Cartás*, p. 142).

Selon l'anonyme, le calife mourut après avoir passé le Tage, et le *Holal* dit aussi: près du Tage (بنهر تاجه). Chez Ibn-al-Khatîb, cité par Casiri[2], on lit بوادى باجة, ce que Casiri a traduit par «in urbe Beja.» Il faudrait traduire, supposé que la leçon fût bonne: «près de la rivière de Béja,» et l'on pourrait soupçonner qu'il s'agit du Guadiana, l'armée ayant dû passer cette rivière près

1) 19 Rebî II; d'après le calcul ordinaire, le 19, 30 juillet, tombait un lundi.

2) *Ubi supra.*

d'Évora. Mais ce serait une erreur; l'Anas des anciens est trop éloigné de Béja pour qu'on ait pu lui donner le nom de rivière de Béja, et les Arabes ne l'ont jamais fait; ils désignent constamment le Guadiana par le nom de Nahr Yâna (نهر يانة), ou, ce qui revient au même, de Wâdî Yâna; mais les copistes, et même des auteurs peu au courant de la géographie de l'Espagne tels qu'Aboulfeda, ont très souvent confondu le nom de la ville de Béja (باجة) avec celui du fleuve Tage (تاجه) [1], et on lit, par exemple, dans les textes imprimés de Cazwînî [2] et de Dimachkî [3] que Santarem est situé sur la rivière de Béja, les éditeurs ayant négligé de changer ce باجة en تاجه. Dans le passage cité d'Ibn-al-Khatîb, il faut de même restituer cette dernière leçon; cet auteur est donc d'accord avec l'anonyme et le *Holal.*

Observons encore que la chronologie que nous avons cru devoir adopter est en harmonie avec le témoignage très important de la chronique de Coïmbre, qui fixe la durée de l'expédition à cinq semaines. On en compte précisément autant entre le 23 juin et le 28 juillet.

En résumé, on peut dire que, jusqu'à un certain point, cette expédition avait échoué, car les Almohades n'avaient pris aucune place forte et ils avaient subi de très grandes pertes devant Santarem, la seule qu'ils eussent attaquée, tandis que leur flotte n'avait pas réussi non plus à prendre Lisbonne, et que, pour comble de malheur,

1) Voir Aboulfeda, *Géographie*, p. 168, n. 1, 177, dern. l., 186, n 6 du texte, et p. 238, n. 7 de la traduction de Reinaud.

2) T. II, p. 364.

3) P. 245, l. 12.

leur calife avait été blessé à mort par l'ennemi. Cependant elle n'avait point été infructueuse, car presque toute l'Estramadure avait été ravagée d'une manière terrible, et les Almohades, s'ils n'avaient pas conquis le Portugal, pouvaient du moins se consoler par la pensée qu'ils l'avaient châtié et affaibli. C'était quelque chose; mais en comparaison du but que l'on s'était proposé, des immenses préparatifs que l'on avait faits et de l'armée innombrable que l'on avait rassemblée, ce n'était pas beaucoup. Et quant aux Portugais, malgré les grandes pertes qu'ils avaient essuyées eux aussi, et quoiqu'ils eussent à déplorer leurs villages incendiés, leurs campagnes dévastées, leurs compatriotes traînés en esclavage, leurs femmes et leurs enfants massacrés par milliers, ils pouvaient du moins se dire que, grâce à leur résistance vigoureuse et à un concours de circonstances favorables, l'honneur et l'indépendance étaient sauvés, ce qui était bien plus qu'ils n'avaient osé espérer à l'approche des farouches Africains.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

APPENDICE

APPENDICE

I.

(Extrait d'Ibn-Bassâm relatif au Cid.)

La première fois que je publiai ce passage, je n'avais encore que le manuscrit de Gotha. Depuis lors M. de Gayangos a su se procurer en Afrique un autre exemplaire du troisième volume d'Ibn-Bassâm. Il a eu la bonté de le prêter à M. Wright, et ce dernier a bien voulu le collationner pour moi.

Ce manuscrit, que je désignerai par la lettre B, contient un grand nombre de fautes et d'omissions, de même que le man. A (celui de Gotha); mais comme il appartient, pour ainsi dire, à une autre famille, ces fautes sont rarement les mêmes, et à eux deux, ces manuscrits donnent un texte assez correct. Presque toutes les corrections que j'avais cru devoir proposer, ont été confirmées par le man. B, et il m'a fourni en outre plusieurs leçons qui me semblent préférables à celles de A. Au reste, je ne noterai que les variantes qui me semblent de quelque importance.

Je dois encore avertir que la première lettre que donne Ibn-Bassâm, celle qu'Ibn-Tâhir écrivit au cousin d'Ibn-Djahhâf, se trouve aussi dans le *Calâyid* d'al-Fath (chapitre sur Ibn-Tâhir). Je la publie donc d'après six manuscrits.

ومنه من رقعة الى ابن جَحّاف[1] لمّا ثار ابن عمه ببلنسية

قد لبّسْتَني لعتبك انه من نوب ما لا اخلعه، وحمّلتني من شكره[2]
ما لا أضعه، فقد استريح اليك استراحة المستنيم، واصف الذنب
على الجمن المليم[3]، وان ابن عمك مدّ الله بسطته نمت ثمرته
التى *ظن انه قد بلغ بها السماك، وبذّ معها الافلاك[4]، نظر
الىّ متخزّرا متشوّسا[5]، وتخيّلنى[6] حاسدا *او منافسا[7]،
وعين الله من حسده جُنّتى،

فلم تَكُ تصلح الّا له ولم يَكُ يصلح الا لها،

ثمّ تمرّد على انف عِزّته، فرمانى بضروب محنته، وفى كل ذلك
اجرّعه على مضضه، واتغافل لغرضه، واصبر على بَلَله، وما
انتصر بشىء سوى عَمَله، الى ان رأى اليوم *بسوء رأيه[8]، ان
يزيد فى تعسّفه وبغيه، فاستقبلتُ من الامر غريبا ما كنتُ
احسبُه ولا ببالى سببُه، ولما جاءه رسولى مستفهما عبس
وبسر، وادبر واستكبر، فامسكتُ محافظةً[9] للجانب، وعملًا على
الواجب، لا أنّ هيبةَ ابى احمد قبضتنى، ولا أنّ مبرّته عندى
اعترضتْنى، واقسم[10] بالله حلفة برّ لو الايام قذفت بكم الىّ

1) C'est ainsi que ce nom se trouve ponctué dans les man. A. et Ga. d'al-Fath, et la même prononciation est indiquée dans le *Câmous* (p. 1138). 2) Ibn-Bassâm A. كُنائك. 3) Ibn-Bassâm A. المستليم; le sens est à peu près le même. 4) Chez al-Fath cette phrase se lit ainsi: بلغ بها السماك، وظن انه قد بذ معها الافلاك. 5) Ce mot manque chez Ibn-Bassâm. 6) Al-Fath وظنّنى. 7) Ibn-Bass. ومنافسا. 8) Ces deux mots manquent chez Ibn-Bassâm. 9) Al-Fath محافظا. 10) Al-Fath وانا اقسم

وانا بمكانى لَأَوْرَدْتُكم العذب من مناهلى، وحملتُ[1] جميعكم على عاتقى وكاهلى،، ولكن الله يعمر بكم اوطانكم، ويحمى من النُّوَب[2] مكانكم،، ويحوط هذه السيادة الطالعة فيكم، البانية لمعاليكم،، فلا يَسُوءُ مطلعُه[3]، وَلْيَسُرَّ[4] مصرعُه،، فما مثله يُمْطَل، ولا *يلبث حينا[5] ولا يُمْهَل،، ✿

قال *ابو الحسن[6] ومُدَّ لابى عبد الرحمن بن طاهر هذا فى البقاء حتى تجاوز مَصارِعَ جماعة[7] الرؤساء وشهد محنة المسلمين ببلنسية على يدى الطاغية الكنبيطور قصمه الله[8] وجُعِل بذلك الثغر، فى قبضة الاسر،، سنة ٤٨٨ ومنها كتب رقعة الى بعض اخوانه يقول فيها كتبتُ منتصف صفر، وقد حصلْنا فى قبضة الاسر، بخطوب لم تَجْرِ فى سالف الدهر،، فلو رايتَ قطر بلنسية نظر الله اليه، وعاد بنوره عليه،، وما صنع الزمان به وباهليه[9]، لكنتَ تندبه وتبكيه،، فلقد عبث البلا

---

1) Ibn-Bass. B. وتحملت, A. وجعلت. 2) Al-Fath الغِيَر; le sens revient au même. 3) Cette leçon ne se trouve que dans B.; les trois autres man. d'al-Fath et ceux d'Ibn-Bass. portent مقطعه, ce qui, je crois, ne donne aucun sens raisonnable. La phrase est antithétique, et l'auteur oppose ساء à سرّ, et مطلع à مصرع; mais je ne vois pas comment il aurait pu opposer مقطع à مصرع. 4) Ibn-Bass., A., G. et Ga. وليسوك; mais la véritable leçon ne saurait être douteuse, et elle se trouve dans B. d'al-Fath. 5) Al-Fath ينظر. 6) Au lieu de ces deux mots, B. porte ابن بسام. 7) A. جملة. 8) Le mot الله manque dans le man. A.; B. porte ici: طاغية كان يدعى الكنبيطور وحصل لديه اسيرا سنة ٨٨. 9) A. باهله, et il place aussi ce mot après برسومه.

برسومه، وعفى[1] على اثاره ونجومه،، فلا تسـْٔلْ عما فى نفسى، وعن نكدى وبأسى[2]،، وضُمِّمْتُ الآن الى الاقتدا، بعد مكابدة اهـوال[3] ذهبت بالذما،، وما ارجـو غير صنع الله الذى عوّد، وفضله الذى عهد،، وساهَمْتُك[4] مساهمة الصفى، لما أُعْلَمُ من وفائك وتهمّمك لحفى،، ومستمطرا من تلقائك دعوة اخلاص، *على انها[5] عسى ان تكون سببا[6] الى فرج وخلاص،، باذن الله فهو عزّ وجهُه يقبل الدعا من داعيه، وما زال مكانك منه ترى البركة فيه،،۞

قال *ابـو الحسن[7] واذ قـد انتهى بنا القول الى ذكر بلنسية فـلا بُـدَّ من الاعْلان[8] بمحنتها، والاتيان بنبذ من اخبار فتنتها،، التى غـرُب شاوها فى الاسلام، وتجاوز عَفْوُها جهدَ الكروب العظام،، وذِكْرِ الاسباب التى جَرَّتْ جرائرَها، وادارت على المسلمين دوائـرها،، والاشارة باسم من سلك فى طريقها ونهج، ودخل من ابواب عقوقها وخرج،،۞

ذكر الخبر عن تغلّب العدو عليها، وعودة المسلمين اليها،،۞

قال *ابو الحسن[9] ونذكر ان شاء الله فى القسم الرابع نكتا

---

1) B. وعـدى qui est bon aussi. 2) B. وبأسى. 3) B. احـوال. 4) *Faire partager;* comparez mon *Suppl. aux dict. ar.* 5) Ces deux mots ne se trouvent pas dans B. et ils ne sont pas nécessaires pour le sens. 6) B. سـريعة; pourvu qu'on corrige شـريعة, le sens revient au même. 7) B. ابن بسام. 8) A. الاعلام. 9) B. ابن بسام. Le reste de ce passage (depuis ونذكر jusqu'à ذروتها) manque dans ce man.

وجوامع تودى الى كيفية تغلّب اذفونش طاغية طاغوت الجلالقة قصمها الله على مدينة طليطلة واسطة السلك، واشمخ ذرى الملك،، بهذه الجزيرة واشرح الاسباب التى ملّكته قيادها، ووطّأته مهادها،، حتى اقتعد صهوتها، وتبحبح ذروتها،، وان يحيى بن ذى النون المتلقب من الالقاب السلطانية بالقادر بالله كان الذى هيّج اوّلا نارها، واجّج اوارها،، وكان عند ما خلّى بين اذفونش وبين طليطلة جدّد الله رسمها، واعاد الى ديوان المسلمين اسمها،، قد عاهده على ان يعيد له صعب بلنسية ذلولا، وان يمتعه بنصرتها، وتملّك حضرتها،، ولو قليلا،، علمًا منه انه اسير يديه، وعيال[1] عليه،، فصار يهزّه المعاقل، وتبرا منه المراحل[2]،، حتى استقرّ بقصبة قونكة عند اشياعه بنى الفرج حسبما نشرحه فى القسم الرابع ان شاء الله وهم كانوا ولاة امره، واعية[3] عُرْفه ونُكْره،، بهم اوّلا صلح، واليهم اخرًا نزع،، وطفق يداخل ابن عبد العزيز بمعاذير يلفقها، واساطير ينمّقها، واحجاز من الباطل وصدور يجمعها ويفرقها،، وابن عبد العزيز يومئذ يضحك قليلا ويبكى كثيرا، ويظهر امرا ويخفى امورا،، والفلك يدور، وامر الله ينجد ويغور،، وورد الخبر بموت ابن عبد العزيز اثناء ذلك، واختلاف ابنَيْه بعده هنالك،، فانسلّ ابن ذى النون الى بلنسية انسلال القطا

---

1) A. وعمال. 2) B. ajoute الى المواحل بعد. 3) B. وواغية; A. وطاغية. واعية est du verbe وعى; sur ce qui suit cp. Lane sous عُرْف.

الى الما، وطلع عليها طلوع الرقيب على خلوات[1] الاحبّا،، *وانتهجت السبيل[2] بين ملوك افقنا وبين امير المسلمين رحمه الله على ما قدّمْنا ذكره سنة ٧٩ وصدم الفونش الطاغية قصمه الله تلك الصدمة المتقدمة الذكر يوم الجمعة فرجع لعنه الله وقد هيض جناحه، وركدت رياحه،، وتنفّس خناق يحيى بن ذى النون هذا فتنسّم روح البقا، وتبلّغ بما كان بقى له من ذما، ودخل *من معاقدة امير المسلمين[3] فيما دخل فيه معشر الرؤسا،، ولم يزل انْبارهم على ما ذكرنا يستنشرى، وعقارب بعضهم الى بعض تدبّ وتسرى،، حتى اذن الله لامير المسلمين فى افساد سعيهم، وحسم ادواء بغيهم، والانتصار لكَوَافِّ المسلمين من فعلهم الذميم ورايهم،، فشرع فى ذلك على ما قدّمْناه سنة ٨٣ فجعلت البلاد عليه تنثال، والمنابر باسمه تزدان[4] وتختال،، واستمرّ ينثر[5] نجومهم، ويطمس رسومهم،، باقى سنة ٣ وسنة ٤ بعدها وفى ذلك[6] يقول الاديب ابو تمّام بن رِبَاح

كَأَنّ بلادهم كانت نساء تطالبها الضرائر[7] بالطلاق

وفى ذلك ايضا يقول ابو الحسين بن الجدّ واراهُ عرّض بصاحب ميورقة بعد خلع بنى عباد

---

1) A. حلاوة. 2) A. وانتهج السبل. 3) Au lieu de ces mots, B. porte من المخالفة. 4) B. تزهى qui revient au même. 5) B. بنثر; A. يثير. 6) A. ajoute اليوم. 7) B. الصرائر.

أَلا قُلْ للذى يرجو مَنامًا
بعيد بين جنبك والفِراش
ابو يعقوب من حدثتَ عنه
........[1] العداوة او فراش
اذا رفش[2] القضاء جبالَ رضوى
فكيف تراه يصنع[3] بالفَراش

ولما أَحسّ احمد بن يوسف بن هود المنتزى الى وقتنا هذا على ثغر سرقسطة بعساكر امير المسلمين تُقْبِل من كل حدب، وتطلع على اطرافه من كل مرقب،، آسَدَ كلبا من أَكْلُب الجلالقة يسمى برذريق[4] ويدعى بالكنبيطور وكان عُقّالا، *وداءً عُضَالا[5]،، له فى الجزيرة وقائع، على طوائفها بضروب المكروه[6] اطِّلاعات ومطالع،، وكان بنو هود قديمًا هم الذين اخرجوه من الخمول، مستظهرين به على بغيهم الطويل، وسعيهم المذموم المخذول،، وسلّطوه على اقطار الجزيرة يضع قدمه على صفحات انجادها[7]، ويركز عَلَمَه فى افلاذ اكبادها،، حتى غلظ امره، وعمّ اقاصيها وادانيها شرُّه،، ورأَى هذا منهم حيث[8] خاف وَهْيَ ملكه، واحسّ بانتثار سلكه،، أَنْ يَصَعَهُ بينه وبين

---

1) Le texte est altéré ici dans les deux man.; A. porte فرش سهم, et B. فرش منهم. J'ai donc dû omettre ce vers dans ma traduction.
2) B. رقش; A. نفش. 3) A. تصنع; B. يفعل. 4) B. بلذريق.
5) Ces voyelles se trouvent dans B. 6) B. المكاره. 7) A. اجنادها.
8) B. حين.

سرحن عشائر بني السمين فحجت به الناقة ببسيطة وجب
لبيد الهال · وحث عقيد نجدة فنزل سحنب وقد نحنب
حبلي · وتسب الحب · وقد ابن النقيد ابن محمد بن محنى
متوفى لقصب بجيش من بني عشائر المحتشمين تميم ·
ولحش ببذ الشقيقة نعند من جنة خثي · نخفى
صبوة العقيق · وتشتر من ثنى نحن تحجة السيف وشع
في البسيطة بخلع العقيق · وثنى عن فئة الشعب بين
لحيي · فستحبس الحنة ثمة بسيطة من *الحة
المير السمين · فنجده ... سحنة بني ...
لمحقق · *حين من* عقبة · وعصي من جنته ·
*ونستنشر من عقبة · حين ... ألا ... ·
ولا ... ألا ... تقتد ... جاز من
بني الحالبات نسب بأخير ... من سفد ·
وقلد من بيت ... في خبر ... · وضب جنبة

---

1) Voyez sur [illegible] la forme du verbe [illegible] de Sacy, Gramm. Arab. [illegible] t. III p. [illegible] 2) [illegible] 3) [illegible] forme du verbe [illegible] manque dans les [illegible] 4) Au lieu de ces trois mots, B donne [illegible] B. ce mot manque. 5) Ces deux mots manquent dans A. 7) Telle est la leçon de A. Dans B. on trouve [illegible] Dans ma traduction, j'ai [illegible] 8) Leçon de A, [illegible] B porte [illegible] 9) B. [illegible] 10) [illegible]

الله *في موضعه من هذا الكتاب[1] امرُه، وفي *قتله لابن[2] ذي النون القادر، يقول ابو عبد الرحمن بن طاهر،

ايها الاخيف[3] مهلا فلقد جئت عويصًا
اذ قتلتَ المَلْكَ يحيى وتقمّصت القميصا
رب يوم فيه تُجْزَى[4] لم تجد عنه محيصا

ولما تمّ *لابي احمد[5] شانه، واستقرّ به[6] على زعمه سلطانه، وقع في هراش، وتفرّقت الظّباء على خداش، ودُفع الى النظر في امور سلطانية[7] لم يتقدم قبل في غوامض حقائقها، والى ركوب اساليب سياسة لم يكن له عهد باقتحام مضايقها، ولا بالدخول في ضنك مآزقها، ولم يعلم ان تدبير الاقاليم، غير تلقين الخصوم، وان عقد أَلْوِيَة البنود، غير الترجيح بين العقود، وانتحال الشهود، وشغل بما كان احتجن من بقية ذخائر ابن ذي النون وأَنْسَتْه[8] عن استجلاب الرجال، والنظر في شيء من الاعمال، وانفضّتْ عنه تلك الجملة اليسيرة المرابطية التي كان تعلّق بسببها، ومَوَّه على الناس بها، لضيق المذاهب، وغلظة ذلك العدوّ المصاقب، وقوى طمع رذريق[9] في ملك بلنسية فلزمها ملازمة الغريم، وتلذّذ بها تلذُّذ العُشّاق بالرسوم،

---

1) B. في القسم الرابع من هذا المجموع. 2) B. قتل ابن. 3) B. الاحنف. 4) B. تخزى; A. تجدى; mais la leçon تجزى se trouve dans le man. d'Ibn-al-Abbâr et dans ceux d'Al-Fath. 5) B. لابن جحاف. 6) به ne se trouve pas dans B. 7) A. سلطانه. 8) A. وسبعته; cette phrase manque dans B. 9) B. porte partout لذريق.

ينتسف [1] اقواتها، ويقتل حماتها،، ويسوق [2] اليها كل منيّه، ويطلع عليها من كل ثنيّه،، فرُبَّ ذروة عزّ قد طالما بلدت [3] الامانى والنفوس دونها، ويئست الاقمار والشموس من [4] ان تكونها،، قد ورد ذلك الطاغية يومئذ مَعينَها، واذال مصونها،، ورُبَّ وجه كانت تدميه الذّرّ، وتحسده الشمس والبدر، ويتغاير عليه المرجان والدُّرّ،، قد اصبح ذريّة [5] لزجاجه، نَعْلًا [6] لاقدام ارذل [7] اعلاجه،، وبلغ الجهد باهلها والامتحان، ان احلّوا محرم الحيوان،، وابو احمد المذكور فى انشوطة ما سَهَّلَ وسنّى، وشَرَك [8] ما جَرَّ [9] على نفسه وجَنَى،، يستصرخ امير المسلمين [10] على بعد داره [11]، وتراخى مزاره،، فتارةً يُسْمِعُه ويُحَرِّكه، وتارة ينقطع دونه ولا يُدْرِكه،، وقد كان من امير المسلمين بموضع، ومن رايه الجميل بِمَرْأًى ومَسْمَع،، ولكن * ابطأ عن نصره [12] بِنَأْيِ الدار، ونفوذ المقدار،، واذا قدر الله امرا فتح ابوابه، ويَسَّرَ اسبابه،، وتمّ للطاغية رذريق مراده الذميم من دخول بلنسية سنة ٨٨ على وجه من وجوه غدره، وبعد اذْعانٍ من القاضى المذكور [13] لسطوة [14] كبره [15]، ودخوله طائعا

---

1) Voyez sur la 8e forme du verbe نسف mon *Suppl. aux dict. ar.* 2) B. ويسبق. 3) B. تلذذت. 4) B. فى. 5) B. دربة. 6) A. وقفلا. 7) B. اراغل qui est bon aussi. 8) A. شرقا بعقبى. 9) A. جرو (جرو). 10) A. ajoute ici (رايه) بموضع ومن ورايه; mais ces paroles, qui se trouvent un peu plus loin, me semblent deplacées ici. 11) B. دياره. 12) A. ابطا به عن نصرة تناءى. 13) B. ابن المذكور الجاب; A. جحاف المذكور. 14) A. بسطوة. 15) B. كفره.

فى امره» على وسائل اتّخذها، وعهود ومواثيق بزعمه اخذها»
لم يمتدّ لها امد، ولا كثر لايامها عدد» وبقى معه مُدَيْدَةً
يضجر من صحبته، ويلتمس السبيل الى نكبته» حتى امكنتْه
زعموا بسبب ذخيرة نفيسة من ذخائر ابن ذى النون وكان
رذريق لاوّل دخوله قد ساله عنها، واستحلفه بمحضر جماعة
من اهل الملَّتَيْن على البراءة منها» فاقسم بالله جهد ايمانه،
غافلا عَمَّا فى الغيب من بلائه وامتحانه» وجعل رذريق بينه
وبين القاضى المذكور عهدا احضره الطائفتَيْن، واشهد عليه
اعلام الملَّتَيْن» انْ هو انتهى بَعْدُ اليها، وعثر عنده عليها»
لَيستحلّن اخْفار ذممه، وسفك دمه» فلم ينشب[1] رذريق أَنْ
ظهر على الذخيرة المذكورة *لديه، لما كان حُمَّ من اجراء
محنته على يديه» ولعلّها كانت منه حيلة ادارها، وداهية من
دواهيه سَدَّاها وانارها» فأنْحَى على امواله بالنهاب[2]، وعليه
وعلى اهله[3] بانواع العذاب» حتى بلغ جهده، ويئس مما
عنده» فاضرم له نارا أَتْلفَتْ ذماءه، وحرقت اشلاءه» حدثنى
من رآه فى ذلك المقام وقد حُفِر له حفير الى رفغيه، واضرمت
النار حواليه، وهو يضمّ ما بعد من الحطب بيديه» ليكون
اسرع لذهابه، واقصر لمدّة عذابه» كتبها الله له فى صحيفة
حسناته، ومحا بها سالف سياته، وكفانا بَعْدُ اليم نقماته،

1) B. يبعد. 2) Tout ce passage, à partir du signe*, manque dans A; B. porte سراها وانارها; voyez Lane sous سدى IV. 3) B. ولده.

ويسرنا الى ما يُزْلِف الى مرضاته، وهمّ يومئذ الطاغية[1] لعنه الله بتحريف زوجته وبناته، فكلّمه فيهن بعض طغاته»، فبَعْدَ لَأْيٍ ما لفته عن رايه، وتخلّصهن من يدى نكداته»، واضرم هذا المصاب الجليل اقطار الجزيرة يومئذ نارا، وجلّل سائر طبقاتها حزنا وعارا»، وغلظ امر ذلك الطاغية حتى فدح[2] التهائم والنجود، واخاف القريب والبعيد[3]»، *حدثنى من سمعه يقول[4] وقد قوى[5] طمعه، ولجّ به جشعه»، على ذريق فتحت هذه الجزيرة وذريق يستنقذها كلمة ملات الصدور، وخَيّلَتْ وقوع المَخُوف[6] والمحذور»، وكان هذا البائقةُ وقتَه فى درب[7] شهامته، واجتماع حزامته، وتناهى صرامته»، آية من آيات ربّه الى ان رماه سريعا بحتفه، واماته ببلنسية حتف انفه»، وكان لعنه الله منصور العَلَم، مظفرا على طوائف العجم»، لقى زعماءهم *مرارا كغرسية المنبوز بالفم المعوج ورئيس الافرنج وابن ردمير[8] ففلّ حدّ جنودهم، وقتل بعدده اليسير كثيرَ عددهم»، وكان زعموا تدرس بين يديه الكتب، وتقرا عليه سير العرب، فاذا انتهى الى اخبار المهلب، استخفّه الطرب، وطفق يعجب منها ويتعجب»، وفى بلنسية يومئذ يقول ابو اسحاق بن خفاجة[9]

---

1) Ce mot ne se trouve pas dans A. 2) B. قدح. 3) Voyez sur la phrase القريب والبعيد, *Script. Ar. loci*, t. I, p. 259, note 3, et p. 360, note 202. 4) B. بلغنى انه كان يقول. 5) B. طما qui est bon aussi. 6) A. المخوف, B. omet ce mot. 7) A. ذرى. 8) Ces neuf mots manquent dans B. 9) Les quatre vers qui suivent ici, se trouvent aussi chez Maccarî, t. II, p. 754.

عاثت[1] بساحتك الظبى[1] يا دار
ومحا محاسنك البلا والنار
فاذا تردد فى جنابك ناظر
طال اعتبار فيك واستعبار
ارض تقاذفت الخطوبُ باهلها
وتمخّضت[2] بخرابها الاقدار
كتبت يد الحدثان فى عرصاتها
لا انتِ انتِ ولا الديار ديار

وتجرّد امير المسلمين رحمه الله لما بلغه هذا النّبأُ الفظيع، واتّصل به هذا الرزء[3] الشنيع، فكانت قذى اجفانه، وجماعَ شانه، وشَغْلَ يده ولسانه، يُسَرِّبُ اليها الرجال، وينصب عليها الحبائل والحبال، والحرب هنالك سجال، والحال بين العدو وبين عساكر امير المسلمين ادبار واقبال، حتى رحض[4] عارها، وغسل شنارها، وكان اخر امراء اجناده، المجهزين اليها فى جماهر اعداده، الامير ابو محمد مزدلى ظبة حسامه، وسلك نظامه، ففتحها الله عليه، واذن فى تخلّصها على يديه، فى شهر رمضان سنة ٩٥ * كتب الله منزله فى علّيّين، وجزاه عن جدّه وجهاده[5] افضل جزا المحسنين، وفى ذلك التاريخ

1) C'est ainsi qu'on lit chez Maccarî; A. porte عانت et البلى, et B. عانت et العدى. 2) A. وتماحطت; B. وتماحصت. 3) B. الدرْء qui est bon aussi. 4) Les man. portent دحض; رحض signifie *laver, effacer*; voyez *Script. Ar. loci*, t. III, p. 113. 5) B. كتبها الله له منزلة فى جهاده وجده ✿

كتب ابو عبد الرحمن بن طاهر الى الوزير ابى عبد الملك ابن عبد العزيز رقعةً يقول فيها كتبتُ منتصف الشهر المبارك وقد وافى بدخول بلنسية جبّرها الله الفتح، بعد ما خامرها القبح» فاضرم اكثرها نارا، وتركها آية للسائلين واعتبارا» وتَغَشّاها سوادا، كما لبست به حدادا» فهى تنظر من طرف خفى، وتتنفّس عن قلب يتقلّب على جمر ذكى» غير انه بقى لها جسمها الانعم[1]، وتربها الاكرم[2]» الذى هو كالمسك الاذفر، والذهب الاحمر» وحدائقها الغُلْب، ونهرها العذب» وبسعد امير المسلمين واقباله عليها ينجلى[3] ظلامها، ويعود عليها حليها ونظامها» وتروح فى الحُلَل، وتبرز[4] كالشمس فى بيت الحمل» فالحمد لله ملك الملك، مطهرها من الشرك» وفى عودتها الى الاسلام عزّ وعَزَاء، عما نفذ به قدر وقضاء» وكتب يومئذ[5] الى الوزير الفقيه ابن جحاف يعزّيه بابن عمه ابى احمد المحرق المتقدم الذكر مثلك وقاك الله المحاذير فى وفور الدين، وصحّة اليقين» وسلامة الضمير، وعدم النظير» وقوة الرجحان، ومعرفة الزمان» اعطى الحوادث صبرا، وردّها على اعقابها صغرا» فلم يخضع لصولتها، ولم يحفل

1) B. الاعظم. 2) B. الاطرم. 3) Au-dessus de la ligne, entre les mots ينجلى et ظلامها, on lit dans le man. A. خ عنها; ce qui veut dire qu'un autre man. ajoute ici عنها. Il est sans doute permis de l'ajouter, mais on peut aussi l'omettre. Dans le man. B. il manque ici quelques mots. 4) B. وتنور. 5) A. ايضا اثر ذلك.

بسورتها » ودرى انها الايام والغير[1] ، والحمام والقدر » ودارت لخطوب عصمك الله من المامها ، وحماك من اخترامها » بمصرع الفقيه القاضى ابى احمد عفا الله عنه ومهلكه ، وانحطاطه من فلكه » فانقضّت لعمرى نجوم المجد بانقضاضه ، وبكت سماء الفضل على تداعيه وانفضاضه » فانه كان من جمال [2] المذاهب ، والغوث عند النوائب » بحيث يكون الغيث فى قيظ [3] المَحْل[4] ، والحلب عند انقطاع [5] الرِّسْل » بعيدا عن القسوه ، صفوحا عن الهفوه » عطوفا على الجيران ، عزيزا على [6] الاخوان » يستهوى القلوب ببشره ، ويتملك الاحرار ببرّه » وان الدنيا بعده لفى حداد ، * لَمَّا قصدَتْه يد زناد[7] » قائما باعبائها[8] ، مُبيرًا لاعدائها » فهى تبكيه بأَرْبِعَةٍ سِجام ، وتندبه فى كل مقام » ويا [9] اسرع ما سلبته [10] المَنُون ، وقد قرَّتْ به منكم العيون » وطوّقكم طوق الفخار ، واناف بقدركم على الاقدار » فانا لله وانا اليه راجعون على اليم المصاب ، وعند الله نحتسبه كريمَ الاصل والنصاب »

---

1) B. والعبَر (والعِبَر), ce qui pourrait convenir aussi. 2) B. حجال. 3) Les deux man. portent قنط. 4) B. الساحل. 5) A. ajoute عن. 6) L'expression عزيز على signifie fort souvent: *estimé par*. 7) B. porte ici لما اصيبت به يد زناد, et A. لما قصدته من داهية صاد; mais la première lettre de ce dernier mot est écrite fort indistinctement dans le man.; il me paraît cependant que c'est un ص. Au reste, ce passage est peut-être altéré. 8) Voyez sur la 4e forme du verbe عبأ, *Script. Ar. loci*, t. I, p. 46, 109, et le Glossaire sur Ibn-Badroun, p. 97. 9) B. فما. 10) B. اسلبته; le mot مَنُون est féminin; voir mon *Suppl. aux dict. ar.*

وظنوا منيعه، ممتّى[1] فيعه، وقد تسوّره في الربد، فتعذّر[2] الّا التسبيه، فلله نحر نحر، وحظه نجره ❀

قال *ابو الحسن[3] وابو عبد الرحمن كثير الحسنة، وموضع خبره وحيده من لم يحط بخبره، او يعبر عن جملة مقداره، وقد تستخرجت معظم كلامه في كتب مفرد ترجمته بصلة الجوهر، *في تبسيط[4] نبى ضاهره وهو ليس بمنسية سلال ينفق، وحي بسرى، وقد نيف عن الثمانين وهو لحوجه[5] معه لم ترجمه، بل هو حتى الآن، ينهب لعرض من لفظه ما يفصح[6] لعقود الكثيرة، ويتعسعس معه تميز التبلية[7]، وفيه ازيد كفية، من تلقى يمكنه التهنية ❀

II.

(Autres textes arabes relatifs au Cid.)

Kitâb al-ictifâ, par l'Africain Ibn-al-Cardebous (man. de M. de Gayangos). Voyez plus haut, p. 41.

فلما تحقق عند النصارى انه قد جاز وقطع البحر وتزيد اتّفقوا على تلاحج شرقي الاندلس وشنّ الغارات على سرقسطة وجهاتها، وتملّكوا الى بلنسية ودانية وشاطبة ومرسية ونواحيها،

---

1) A. وهما; B. وقلما; ممّى est l'équivalent de مقعّد; voyez Lane.
2) A. فلنعد (فلّنعد) qui est bon aussi. 3) B. ابى بصر. 4) B. من نوادر ترسيل. 5) B. لحوجت. 6) Voyez sur le verbe فصح mon *Suppl. aux dict. ar.* 7) B. التمنية.

فانتسفوها نسفا، وتركوها قاعا صفصفا، واخذوا حصن مرة وايط[1] وغيرها فساء حال المشرق وحسن الغرب بمن كان فيه من المرابطين وخرج الحاجب منذر بن احمد بن هود من لاردة[2] ونزل على بلنسية وحصرها طامعا فى اخذها من يد القادر فلما سمع به ابن اخيه المستعين استنصر بالقنبيطور لعنه الله وخرج معه فى اربع مائة فارس والقنبيطور فى ثلاثة الاف وغزا[3] معه بنفسه حِرْصًا[4] منه على ملك بلنسية على ان للقنبيطور اموالها، وللمستعين جفنها[5]، فلما سمع بمجيئه عمّه الحاجب رحل عنها، ولم يَحُلّ بطائل منها، فلم يزل محاصرا لها، حتى حصّلها، وفى هذه السنة وهى سنة ٤٨١ — — كان السيل الاعظم فى صدمة[6] اكتوبر الذى خرب بلنسية وغيرها وهدم برج القنطرة — — ثم ان الفنش خفّ روعه وانتعشت نفسه فحشد، وجمع واستعد، وخرج قاصدا لمنازلة[7] بلنسية ومحاصرتها بعد ان كتب الى اهل جنوة وفيشة[8] ان ياتوه فى البحر فوصلوا اليه فى نحو اربعمائة قلاع فاستحكم طمعه فيها وفى جميع سواحل الجزيرة فارتاع له كل من فى السواحل ثم ان الله تعالى خالف بين كلمتهم، واذن بتفرّقهم، فاصبح وهو راحل،

---

1) Le man. porte مرة رايط; voyez la note ajoutée à la traduction. 2) Le man. porte نأردة. 3) Dans le man. وعرو. 4) Le man. porte par erreur حصرا. 5) Le mot جفن a ici le sens de *ville;* voyez mon *Suppl. aux dict. ar.* 6) صدمة signifie ici *mois* (solaire), comme chez Ibn-Adhârî, t. I, p. 322. 7) Dans le man. المنازلة. 8) وفيشنة dans le man.

ولم يحصل على طائل، ولما نزل الفنش على بلنسية غضب القنبيطور واحتشد، وجمع وحشد، لانه كان يعدّها له طاعه، والقادر بها عامله ان لا قدرة له على الدفاع *ولا استطاعه[1]، فخالفه الى قشتالة فحرق وهدم فكان ذلك اقوى الاسباب فى افتراق ذلك الجمع عن بلنسية وانصرف الفنش الى قشتالة مسرعا، والقنبيطور قد ولى راجعا، ونزل اسطول جنوة وغيرها على طرطوشة وجاءهم ابن ردمير وصاحب برشلونة فثبّتها الله ودفع عنها، وانصرف جميعهم خائبا منها، فكرّ القنبيطور الى بلنسية واتّفق معهم على مائة الف مثقال جزية فى كل عام

وفى هذا العام استحكم طمع اصناف النصارى على الجزيرة فضيّق غرسية على المرية والفانة على لورقة وحاصر البرهانس مرسية والقنبيطور شاطبة — — وبنى اسقف افرنجى فى صفّة البحر حصن ششنة فحميت عند ذلك نفوس من بشبلية (*sic*) من المرابطين وتقدّم عليهم القائد محمد بن عائشة وقصد بهم مرسية والتقى بهم مع جملة من النصارى فهزموهم وقتلوا منهم جملة واسروا جماعة وخَلَعَ صاحبَ مرسية وتمادى الى دانية ففرّ صاحبها ابن مجاهد فى البحر واوى الى الدولة الحمّادية — — ودخل ابن عائشة دانية فوافاه بها ابن جحاف قاضى بلنسية وساله النهوض اليها معه، فلم يمكنه ان يفارق موضعه، فانفذ معه عسكرا وقدّم عليه قائده ابا ناصر فوصلا اليها وقصدا

1) Le man. porte والاستطاعه.

القادر[1] وقتلاه وذلك سنة ٤٨٥ فلما انتهى ذلك الى القنبيطور وهو محاصر لسرقسطة غاظه وحميت نفسه، وزال عنه انسه» لانها كانت برعمه طاعته لان القادر كان يعطيه منها مائة الف دينار فى العام جزية فرحل عن سرقسطة فنزل على بلنسية وحاصرها مدة من عشرين شهرا، الى ان دخلها قهرا» بعد ان لقى اهلها فى تلك المدّة ما لم يلقه بشر من الجوع والشدّة الى ان وصل عندهم فَأرٌ دينارا[2] وكان دخوله اياها سنة ٤٨٧ وفى هذه المدة انقطع الى القنبيطور وغيره من اشرار المسلمين وارذالهم، وفجارهم وفسادهم ومن يعمل باعمالهم» خلقٌ كثير وتُسَمّى بالدوائر فكانوا يشنّون على المسلمين الغارات، ويكشفون الحرمات» يقتلون الرجال، ويسلبون النساء والاطفال» وكثير منهم ارتدّ عن الاسلام ونبذ شريعة النبى صلّعم الى ان انتهى بيعهم للمسلم الاسير بخبزة وقدح خمر ورطل حوت ومن لم يفْد نفسه قُطع لسانُه، وفُقِئَت اجفانه» وسلطت عليه الكلاب الضاريه، فاخذَتْه اخذة رابيه» وتعلّقت منه[3] طائفة بالبرهانس لعنه الله ولعنهم فكانت تقطع ذكور الرجال، وفروج النساء ورجعوا له مِنْ جملة الخَدَمَة والعُمّال» وفُتِنوا فتنةً عظيمةً فى اديانهم، وسُلِبوا جملة ايمانهم» — — واخذ (امير المسلمين) فى

1) Dans le man. لقادر. 2) Dans le man. دينار avec كذا. 3) L'auteur aurait mieux fait d'écrire منهم; mais le style de cette chronique est à la fois prétentieux et incorrect. On voit qu'elle a été écrite en Afrique: en Espagne on écrivait mieux.

الصدر الى العدوة وقد كان انفذ جملة من جيشه الى كنكة وقدّم عليه (عليها ?) محمد بن عائشة فالتقوا مع البرهانس لعنه الله فانهزم امامهم واستأْصلوا محلّته وانصرفوا فارحين، وبالظفر مستبشرين» ثم نهض الى ناحية جزيرة شقر (ajoutez اللقاء) العدوّ وذُكِر له انه يؤمّها ويقصدها فالتقوا بجملة من جند القنبطور (sic) فاوقع بهم وقتلهم اشرّ قتلة ولم يفلت الا اليسير من تلك الجملة فلما وصل الفلّ اليه مات غمّةً لا رحمه الله — — وفى سنة ٤٩٤ جاز الامير مزدلى[1] فى جيش عرمرم وقصد بلنسية منازلا ومحاصرا لها فاقام عليها سبعة اشهر فلما راى القنش ما حلّ برجاله، من الم الحصار واهواله» وصل بمحلّته الذميمة اليها، واخرج جميع من كان فيها من الروم لديها» واضرمها نارا، وتركها آيةً واعتبارا،» ✿

« Lorsque les chrétiens eurent appris que Yousof l'Almoravide avait passé le Détroit pour retourner en Afrique, ils résolurent de piller l'est de l'Espagne et de faire des razzias sur le territoire de Saragosse. Pénétrant donc dans les provinces de Valence, de Dénia, de Xativa et de Murcie, ils les ravagèrent à un tel point qu'elles ressemblaient à un désert. Ils prirent aussi la forteresse de Miravet [2] et plusieurs

---

1) Dans la suite, l'auteur nomme le gouverneur de Valence *Mazdalî*; ici le man. porte دلى. La première syllabe, *Maz*, a été omise par le copiste, faute qui s'explique aisément quand on fait attention à la circonstance que la dernière syllabe d'*émir*, مير, ressemble beaucoup à la première de *Mazdalî*, مز. 2) J'ai déjà dit que le man. porte مرة رابط; mais je crois devoir lire مرة وابط *Miravet*. Cet endroit se trouve au nord de Tortose, et je

autres. La condition de l'est était donc déplorable, tandis que celle de l'ouest était excellente, grâce à la présence des troupes almoravides.

« Vers cette époque le hâdjib Mondzir ibn-Ahmed ibn-Houd sortit de Lérida et alla assiéger Valence qu'il voulait enlever à Câdir. Quand cette nouvelle fut parvenue aux oreilles de son neveu Mostaîn, celui-ci demanda le secours du Campéador (que Dieu le maudisse!). Ils se mirent en marche tous les deux; Mostaîn avait quatre cents cavaliers, et le Campéador en avait trois mille. Mostaîn se mit en personne à la tête de ses troupes, parce qu'il avait un ardent désir de s'emparer de Valence. La convention était que le butin appartiendrait au Campéador, et la ville à Mostaîn. Informé de leur approche, le hâdjib décampa sans avoir remporté aucun avantage, et alors Mostaîn assiégea et prit Valence [1].

« Dans le mois d'octobre de cette même année 481 (1088), une grande inondation causa beaucoup de dommage en plusieurs endroits, et notamment à Valence, où elle détruisit la tour du pont.

« Sur ces entrefaites, Alphonse avait repris des forces et du courage. Il réunit donc des troupes, rassembla des provisions de guerre et de bouche, et alla assiéger Valence, après avoir écrit aux Génois et aux Pisans pour leur demander de venir l'aider avec une flotte. Ils arrivèrent dans envi-

pense qu'il fut pris par le Campéador, au commencement de l'année 1091. Le nom en est aussi altéré dans la *Crón. gener.* (fol. 322, col. 1), où on lit que Rodrigue „s'établit près de Tortose dans un endroit qu'on nomme en arabe Maurelet.„ Au reste, Miravet existait bien certainement à cette époque, car on lit dans les *Gesta Comitum Barcinonensium* (*Marca Hisp.*, p. 547) que dans l'année 1153, Raymond IV, après s'être emparé de Tortose, prit la forteresse de *Miravetum*, située sur le rivage de l'Èbre.

1) Ce dernier renseignement est inexact.

ron quatre cents navires, et alors Alphonse désira plus ardemment que jamais de s'emparer de la ville et même de toutes les côtes de la Péninsule. Aussi les habitants de ces rivages étaient-ils dans la consternation; mais grâce au Tout-Puissant, la discorde se mit parmi les alliés; ils se séparèrent, et Alphonse décampa sans avoir obtenu l'accomplissement de ses souhaits.

«Cette attaque contre Valence avait fort irrité le Campéador, qui considérait cette ville comme sa propriété et qui regardait le faible et impuissant Câdir comme son lieutenant. Aussi rassembla-t-il des troupes avec lesquelles il fit une incursion en Castille avant qu'Alphonse y fût revenu. Il brûla et ravagea cette province, et cette incursion fut la cause principale de la retraite de l'armée de devant Valence. Alphonse retourna en toute hâte vers la Castille; mais quand il y arriva, le Campéador était déjà parti. Quant à la flotte des Génois et des autres, elle attaqua Tortose, secondée par Ibn-Rademiro[1] et par le seigneur de Barcelone; mais Dieu protégea la ville, et tous ses ennemis furent repoussés[2].

«Le Campéador retourna alors à Valence et conclut avec les habitants de cette ville un traité en vertu duquel ils s'engagèrent à lui payer un tribut de cent mille *mithcâls* par an.

«Dans cette année, plusieurs chefs chrétiens tentèrent de faire des conquêtes. Almérie fut assiégée par Garcia[3], Lorca par Alfâna[4], Murcie par Alvar Fañez, Xativa par le Cam-

1) Sancho d'Aragon. 2) Plus tard, les comtes de Barcelone firent encore plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer de Tortose. Raymond III l'assiégea, mais sans succès, en 1095 et en 1097 (voir Diago, *Condes*, fol. 143). Raymond IV la prit enfin en 1148 avec le secours des Génois, qui reçurent la troisième partie de la ville. 3) Ce Garcia était probablement Garcia Ordoñez, le comte de Najera. 4) Ou Alfâno. Ce chevalier m'est inconnu; peut-être l'auteur arabe ne donne-t-il que son surnom.

péador [1], et un évêque franc bâtit sur la côte le château de Xixona [2]. Tout cela avait déjà excité l'indignation des soldats almoravides cantonnés dans le royaume de Séville, lorsque Mohammed ibn-Ayicha fut chargé de les commander. Celui-ci les conduisit vers Murcie; il attaqua une division chrétienne, la mit en déroute, tua beaucoup d'ennemis et fit un grand nombre de prisonniers. Ensuite il déposa le seigneur de Murcie et marcha vers Dénia. Le prince qui y régnait, Ibn-Modjéhid, s'embarqua à son approche et alla chercher un asile à la cour des Beni-Hammâd [3].

«Quand Ibn-Ayicha eut pris possession de Dénia, Ibn-Djahhâf, le cadi de Valence, vint le trouver pour le prier de se rendre avec lui dans cette dernière ville. Ibn-Ayicha lui répondit qu'il ne pouvait le faire parce que sa présence était nécessaire à Dénia; mais il lui donna une armée sous les ordres de son lieutenant Abou-Nâcir. Ce dernier alla donc à Valence avec Ibn-Djahhâf, et quand ils y furent arrivés, ils tuèrent Câdir. Ceci eut lieu dans l'année 485 (1092).

«Le Campéador, qui assiégeait alors Saragosse [4], fut fort irrité quand il reçut ces nouvelles, car il prétendait que Va-

1) Au commencement de l'année 1091, à ce qu'il paraît. 2) Xixona (ou Jijona comme on écrit aujourd'hui) se trouve entre Xativa (San Felipe) et Alicante. Les ruines de son ancien château existent encore. 3) Les princes de Bougie; mais l'auteur se trompe ici. Les descendants de Modjéhid ne régnaient plus à Dénia; ils avaient été détrônés, en 1076, par Moctadir de Saragosse, et à l'époque dont parle l'auteur, Dénia était au pouvoir des descendants du hâdjib Mondzir. Au reste, il y a une tradition selon laquelle Alî ibn-Modjéhid s'enfuit à l'approche de Moctadir et alla chercher un asile à la cour de Bougie. Voyez Ibn-Khaldoun (*apud* Weijers, *Loci Ibn Khacanis*, p. 115), qui, dans son *Histoire des Berbères* (t. II, p. 79), est tombé dans la même erreur qu'Ibn-al-Cardebous. 4) L'auteur se trompe de nouveau: le Campéador était à Saragosse à l'époque du meurtre de Câdir, mais il n'assiégeait pas cette ville.

lence lui appartenait, attendu que Câdir lui payait un tribut annuel de cent mille dînârs. Il quitta donc Saragosse et alla assiéger Valence. Le siège dura vingt mois, au bout desquels le Campéador prit la ville de vive force. Elle avait eu à supporter une famine qui n'avait jamais eu sa pareille, car un rat coûtait un dînâr. Ce fut en 487 (1094) que le Campéador prit possession de la ville.

« Dans ce temps-là un grand nombre de musulmans se joignirent au Campéador et à d'autres chefs chrétiens. C'étaient des malfaiteurs, des hommes tarés, des brigands, des repris de justice. On les appelait les *dawâyir* [1]; ils faisaient des razzias sur les terres des musulmans, violaient les harems, massacraient les hommes, et traînaient les femmes et les enfants en esclavage. Beaucoup d'entre eux apostasièrent et foulèrent aux pieds les commandements du Prophète. Ils vendaient leurs prisonniers musulmans pour un pain, pour un pot de vin ou pour une livre de poisson; ils coupaient la langue à celui qui ne voulait ou ne pouvait se racheter, lui crevaient les yeux, et le livraient à des dogues qui le déchiraient. Plusieurs d'entre eux, qui s'étaient réunis à Alvar Fañez (que Dieu le maudisse ainsi qu'eux!), coupaient les parties naturelles aux hommes et aux femmes; ils étaient les serviteurs et les employés de ce chef, et, ne pouvant résister aux nombreuses séductions dont on les entourait afin de les faire changer de religion, ils perdirent entièrement leur foi. — —

« Avant de retourner en Afrique, le commandeur des croyants (Yousof) envoya une division de son armée contre Cuenca, sous les ordres de Mohammed ibn-Ayicha. Ces troupes livrèrent bataille à Alvar Fañez (que Dieu le maudisse!),

1) Ce terme répond à celui de *routiers* ou de *Brabançons*, qu'on employait anciennement en France.

le mirent en déroute et pillèrent son camp. Elles retournèrent pleines de joie et fières de leur victoire. Ensuite Ibn-Ayicha se porta vers Alcira afin d'arrêter l'ennemi, car il avait appris que celui-ci menaçait cette ville. Ayant rencontré une division de l'armée du Campéador, il l'attaqua et lui causa une si grande perte que bien peu d'ennemis réussirent à sauver leur vie. Quand les fuyards arrivèrent auprès du Campéador, celui-ci mourut de chagrin. Que Dieu ne soit pas clément envers lui! — —

« L'année 494 (1101), l'émir Mazdalî alla assiéger Valence avec une armée fort nombreuse. Le siège dura sept mois; mais quand Alphonse eut appris à quelles douleurs et à quels périls ses hommes étaient en butte, il arriva avec sa maudite armée à Valence, et, ayant fait sortir de la ville tous les chrétiens qui s'y trouvaient, il la mit en feu, de sorte qu'après son départ elle offrait un bien triste spectacle.»

Ibn-al-Abbâr, *al-Holla as-siyarâ* (man. de la Société asiatique de Paris, copié sur celui de l'Escurial). Dans le chapitre sur Ibn-Tâhir:

قال ابن بسام فى كتاب الذخيرة من تاليفه ومُدَّ لابى عبد الرحمن بن طاهر هذا فى البقاء حتى تجاوز مَصارِعَ جماعة الرؤساء وشهد محنة المسلمين ببلنسية على يدى الطاغية الكنبيطور قصمه الله وجُعِل بذلك الثغر' فى قبضة الاسر« سنة ۴۸۸ كذا قال ابن بسام وانما دخل الكنبيطور بلنسية سنة ۸۷ وتوفى ابو عبد الرحمن ببلنسية وصلى عليه بقِبْلة المسجد الجامع منها اثر صلاة العصر من يوم الاربعا الرابع والعشرين من

جمادى الاخرة سنة ٥٠٨ ثم سير به الى مرسية ودفن بها وقد نيف على الثمانين وعلى مكانه من البراعة والبلاغة فى الرسائل فلم اقف له على شعر سوى قوله فى مقتل القادر يحيى ابن اسمعيل بن المامون يحيى بن ذى النون على يدى ابى احمد جعفر بن عبد الله بن جحاف المعافرى عند انتزائه ببلنسية وانتقاله من خطة القضاء الى الرياسة وكان اخيف

ايها الاخيف مهلا [1] الابيات

فقضى الله ان تسلّط عليه الطاغية الكنبيطور بعد ان امنه فى نفسه وماله عند دخوله بلنسية صلحا وتركه على القضاء نحوًا من عام ثم اعتقله واهّل بيته وقرابته وجعل يطلبهم بمال القادر ابن ذى النون ولم يزل يستخرج ما عندهم بالضرب والاهانة وغليظ العذاب ثم امر باضرام نار عظيمة كانت تلفح الوجوه على مسافة بعيدة وجىء بالقاضى ابى احمد يرسف فى قيوده واهله وبنوه حوله فامر باحراقهم جميعا فضجّ المسلمون والروم وقد اجتمعوا لذلك ورغبوا فى ترك الاطفال والعيال فاسعفهم بعد جهد شديد واحتفر للقاضى حفرة وذلك بولجة [2] بلنسية وأُدخل فيها الى حاجرته (حنجرته :*lisez*) وسوى التراب حوله وضُمّت النار نحوه فلما دنت منه ولفحت وجهه قال بسم الله الرحمن الرحيم وقبض على اقباسها وضمها الى جسده يستعجل المنية فاحترق رحمه الله وذلك فى جمادى الاولى سنة

1) Voyez plus haut, p. XI. 2) Voir sur le mot ولجة mon *Suppl. aux dict. ar.*

٤٨٨ ويوم الخميس منسلخ جمادى الاولى من السنة قبلها كان دخول الكنبيطور المذكور بلنسية ۞

« Ibn-Bassâm dit dans son livre qui porte le titre de *Dzakhîra:* — Cet Abou-Abdérame ibn-Tâhir vécut assez longtemps pour être témoin de la chute de tous les princes des petites dynasties, et de la calamité qui frappa les musulmans de Valence; calamité qui fut causée par le tyran le Campéador, que Dieu le mette en pièces! Il fut alors jeté en prison dans cette Marche, l'an 488. — Voilà ce que dit Ibn-Bassâm; mais le fait est que le Campéador s'empara de Valence dans l'année 487.

« Abou-Abdérame (ibn-Tâhir) mourut à Valence, et on pria sur lui dans cette partie de la grande mosquée qui se trouve du côté de la Mecque; ce qui eut lieu après la prière de quatre heures de l'après-midi, le mercredi 24 de Djomâdâ II de l'année 508 (25 novembre 1114). Ensuite on transporta son corps à Murcie où on l'enterra. A l'époque de sa mort, il était âgé d'environ quatre-vingts ans.

« Bien qu'Ibn-Tâhir ait fait preuve dans ses lettres d'un beau talent et d'une grande éloquence, ce qui permet de supposer qu'il savait aussi faire de bons vers, je n'ai cependant trouvé de lui que les suivants, qu'il composa à l'occasion du meurtre de Câdir-Yahyâ ibn-Ismâîl ibn-Mamoun-Yahyâ ibn-Dzî-'n-noun par Abou-Ahmed Djafar ibn-Abdallâh ibn-Djahhâf al-Moâfirî, alors que ce dernier se fut révolté à Valence et que, de cadi qu'il était, il se fut érigé en prince:

« Doucement, ô toi [1] etc.

« Plus tard, il plut à Dieu de livrer cet Ibn-Djahhâf au tyran le Campéador. Étant entré dans Valence par capitulation, celui-ci lui avait promis de n'attenter ni à sa per-

---

1) Voyez plus haut, p. 17, 18.

sonne ni à ses biens. Aussi lui laissa-t-il le poste de cadi pendant environ une année; mais ensuite il le fit jeter en prison ainsi que toute sa famille. Il leur demanda les trésors de Câdir, et leur extorqua tout ce qu'ils possédaient à force de coups de fouet, de traitements ignominieux et de tortures cruelles. Puis il fit allumer un grand feu, qui brûlait le visage même à ceux qui se trouvaient à une grande distance. Quand on y eut conduit le cadi Abou-Ahmed, qui était chargé de fers et autour duquel se trouvaient ses fils et les autres membres de sa famille, le Campéador donna l'ordre de les brûler tous. Mais les musulmans et les chrétiens, qui s'étaient rassemblés pour être témoins de ce qui se passerait, poussèrent des cris d'indignation, et voulurent que les femmes et les enfants fussent épargnés. Après s'être fortement refusé à leur demande, le Campéador y consentit à la fin. Dans la Huerta de Valence on avait creusé une fosse. On y plaça le cadi jusqu'à la hauteur du larynx, et, ayant aplati la terre à l'entour, on mit le feu près de lui. Lorsque le feu lui brûla la figure, il s'écria: — Au nom de Dieu clément et miséricordieux — et, prenant des tisons ardents, il les rapprocha de son corps afin de hâter son dernier moment. Il fut donc brûlé vif (que Dieu lui soit propice!) en Djomâdâ Ier de l'année 488 (9 mai—7 juin 1095). Le jeudi, à la fin de Djomâdâ Ier de l'année précédente, le dit Campéador était entré dans Valence.»

Le même, *Tecmila* (man. de la même Société):

محمد بن يحيى بن محمد بن ابى اسحاق بن عمرو بن العاصى الانصارى من اهل لرية عمل بلنسية يكنى ابا عبد الله اخذ من مشيخة بلده ثم خرج منه فى الفتنة سنة ۴۸۸ بعد تغلّب الروم على بلنسية فاستوطن جيان نحوًا من سبعة اعوام

— — ثم انصرف الى بلنسية سنة فتحها وذلك فى رجب سنة ٤٩٥ ه

«Mohammed ibn-Yahyâ ibn-Mohammed ibn-abî-Ishâc ibn-Amr ibn-al-Acî al-Ançârî, de Liria, dans la province de Valence, Abou-Abdallâh. Il étudia sous les docteurs de sa patrie, qu'il quitta en 488 (1095), dans le temps des troubles, après que les chrétiens se furent emparés de Valence. Il alla alors habiter Jaën, où il resta environ sept. ans. Il retourna à Valence l'année où cette ville fut reconquise, ce qui eut lieu dans le mois de Redjeb de l'année 495 (21 avril —20 mai 1102).»

Maccarî, éd. de Leyde, t. II, p. 754 (cet auteur semble avoir eu sous les yeux le passage d'Ibn-Bassâm, qu'il a abrégé d'une manière peu exacte, celui d'Ibn-al-Abbâr et un troisième encore):

ولما صار امر بلنسية الى الفقيه القاضى ابى احمد بن جحاف قاضيها صيّرها لامير المسلمين يوسف بن تاشفين لحصره بها القادر ابن ذى النون الذى مكّن الاذفونش من طليطلة فهاجم عليه القاضى فى لمّة من المرابطين وقتله ودُفع ابن جحاف لِمّا لم يَتَعهّدْ من تدبير السلطان ورجعت عنه طائفة الملثمين الذين كان يعتدّ بهم وجعل يستصرخ الى امير المسلمين فيبطى عليه وفى اثناء ذلك انهض يوسف بن احمد بن هود صاحب سرقسطة رذريق الطاغية للاستيلاء على بلنسية فدخلها وعاقد القاضى ابن جحاف واشترط عليه احضار ذخيرة كانت للقادر

ابن ذى النون فاقسم انها ليست عنده فاشترط عليه انه ان وجدها عنده قتله فاتّفق ان وجدها عنده فاحرقه بالنار ومات فى بلنسية وفيها يقول ابن خفاجة حينئذ

Ici se placent les quatre vers que j'ai déjà publiés plus haut, p. xv.

وكان استيلاء القنبيطور لعنه الله عليها سنة ٤٨٨ وقيـل فى التى قبلها وبه جزم ابن الابار قائلا فتـمّ حصار القنبيطور اياها عشرين شهرا وذكر انه دخلها صلحا وقال غيره انه دخلها عنوة واحرقها ومات فيها ومن أُحْرِقَ فيها الاديب ابـو جـعـفـر بن البنى الشاعر المشهور رحمه الله وعفى عنه فوجّـه امير المسلمين يوسف بن تاشفين الامير ابا محمد مزدلى ففتحها الله على يديه سنة ٤٩٥ ﴿

« Quand le gouvernement de Valence eut passé au faqui Abou-Ahmed ibn-Djahhâf, le cadi de cette ville, il reconnut la suzeraineté du commandeur des musulmans, Yousof ibn-Téchoufîn. Alors Câdir ibn-Dzî-'n-noun, celui qui avait livré Tolède à Alphonse, l'assiégea dans cette ville [1]; mais le cadi, accompagné d'une petite troupe d'Almoravides, fondit sur lui et le tua. Ibn-Djahhâf fut alors obligé de gouverner l'État, ce à quoi il n'était pas accoutumé, et les soldats almoravides, sur lesquels il comptait, le quittèrent. Il commença alors à implorer le secours du commandeur des musulmans; mais celui-ci tarda trop à lui en envoyer. Sur ces entrefaites, Yousof ibn-Ahmed [2] ibn-Houd, seigneur de Saragosse,

1) Maccarî est tombé ici dans une grave erreur. 2) L'auteur se trompe de nouveau. Ce roi de Saragosse s'appelait Ahmed ibn-Yousof, et non Yousof ibn-Ahmed.

avait excité Rodrigue le tyran à s'emparer de Valence. Celui-ci y entra, et en concluant un traité avec le cadi Ibn-Djahhâf, il lui imposa la condition de lui livrer certain trésor qui avait appartenu à Câdir ibn-Dzî-'n-noun. Le cadi ayant juré qu'il ne l'avait pas, Rodrigue stipula que, s'il le trouvait auprès de lui, il aurait le droit de le tuer; puis, ayant découvert qu'il le possédait, il le fit brûler vif et sévit contre Valence. Ibn-Khafâdja composa sur cette ville ces vers:

(Voyez ces vers plus haut, p. 23.)

«La prise de Valence par le Campéador (que Dieu le maudisse!) eut lieu dans l'année 488; d'autres disent, dans l'année précédente, et c'est à cette opinion que se range Ibn-al-Abbâr, qui s'exprime très formellement [1]. La ville avait été assiégée pendant vingt mois. Ibn-al-Abbâr dit que le Campéador y entra par capitulation; mais un autre auteur dit qu'il y entra par assaut, qu'il y mit le feu et qu'il sévit contre elle. Parmi ceux qu'il y brûla, était le littérateur Abou-Djafar ibn-al-Binnî [2], le célèbre poète (que Dieu lui soit propice et lui pardonne ses péchés!). Dans la suite, le commandeur des musulmans, Yousof ibn-Téchoufîn, envoya (contre elle) l'émir Abou-Mohammed Mazdalî, et grâce au secours de Dieu, celui-ci la prit dans l'année 495.»

---

1) Voyez sur l'expression جزم ب le Lexique de Lane; elle se trouve dans le même sens dans le *Madjma al-anhor* (t. II, p. 258 éd. de Constantinople): وبه جزم مولى خسرو, «c'est à cette opinion que se range Maulâ Khosrou.» Le mot قائلا a sans doute ici le sens que je lui attribue. Il n'est pas permis de le traduire par *en disant*, d'abord parce qu'Ibn-al-Abbâr ne dit rien sur la durée du siège, et en second lieu parce que la phrase: فتم حصار القنبيطور اياعا عشرين شهرا est trop incorrecte pour être sortie de la plume d'un auteur aussi élégant qu'Ibn-al-Abbâr.
2) Maccarî aurait dû dire: Abou-Djafar al-Battî. Voyez plus loin.

Textes sur Abou-Djafar Battî.

Dhabbî, *Dictionnaire biographique* (man. de la Soc. asiat.; je dois cet article à la bonté de M. Defrémery):

احمد بن عبد الولى البتى ابو جعفر ينسب الى بتّة قرية من قرى بلنسية كاتب شاعر لبيب احرقه القنبيطور لعنه الله حين غلب على بلنسية وذلك سنة ٤٨٨ ذكره الرشاطى فى كتابه۞

«Ahmed ibn-Abd-al-walî Battî Abou-Djafar, dont le nom relatif dérive de Batta, un des villages situés aux environs de Valence[1], câtib, poète et homme de beaucoup d'intelligence. Le Campéador (que Dieu le maudisse!), quand il se fut emparé de Valence, le fit brûler dans l'année 488. Rochâtî[2] a parlé de lui dans son livre.»

Les mêmes renseignements se trouvent dans un article qu'Ibn-Dihya (man. du Musée britannique, Orient. 77, fol. 145 r.) a consacré à cet homme de lettres.

Soyoutî, *Dictionnaire biographique des grammairiens et des lexicographes* (man. de M. Lee et de la Bibl. impér. de Vienne):

احمد بن عبد الولى[3] البلنسي البتى[4] ابو جعفر قال ابن عبد الملك كان قائما على الاداب وكتب النحو واللغة والاشعا كاتبا شاعرا كتب عن بعض الوزراء واحرقه القنبيطور[5] لعنه الله لمّا تغلّب على بلنسية سنة ٨٨ وقيل سنة ٤٩٠. «Ahmed ibn-

1) Comparez Yâcout, t. I, p. 488, et le *Câmous*, p. 174 éd. de Calcutta.

2) Voyez sur cet écrivain, qui mourut en 1147, Ibn-Khallicân, t. I, p. 377, et Maccarî, t. II, p. 760, 761.

3) Man. de Vienne الوالى.

4) Le man. de M. Lee porte البـثـيـى, et celui de Vienne التبيـنى.

5) Man. de Vienne القنبنطور.

Abd-al-walî le Valencien [1], Battî, Abou-Djafar. Ibn-Abdalmelic [2] dit: il avait étudié les belles-lettres, et il copia des livres de grammaire, des dictionnaires et des poésies; il était câtib et poète, et remplit l'emploi de secrétaire auprès d'un vizir. Le Campéador (que Dieu le maudisse!), après qu'il se fut emparé de Valence, le fit brûler dans l'année 488; d'autres disent dans l'année 490» (cette dernière date me paraît erronée).

Au reste, il ne faut pas confondre cet Abou-Djafar al-Battî avec son contemporain Abou-Djafar (Ahmed ibn-Mohammed) ibn-al-Binnî, comme l'ont fait al-Fath (voyez Maccarî, t. II, p. 429) et Weijers (*Orientalia*, t. I, p. 428). Cet Abou-Djafar ibn-al-Binnî, un esprit fort de Jaën (voyez Abd-al-wâhid, p. 122, 123), se signala par les virulentes satires qu'il composa contre les faux dévots du temps d'Alî ibn-Yousof l'Almoravide. On trouve sur lui un article dans le *Caláyid*, article que Maccarî (t. II, p. 583 et suiv.) a copié.

III.

(Note pour la page 30.)

Le premier éditeur de la *Crónica general*, Florian d'Ocampo, a mis sur le titre qu'elle a été composée *par ordre* d'Alphonse; mais le marquis de Mondejar (*Memorias históricas del Rei D. Alonso el sabio*, p. 466—468) a fait observer que, dans le prologue, Alphonse dit qu'il a écrit lui-même cette chronique; que son neveu, le prince don Juan Manuel, qui en a composé un abrégé, dit la même chose dans son introduction; que tous les écrivains antérieurs à Florian d'Ocampo

---

1) Il portait ce nom relatif, non pas parce qu'il était né à Valence, mais parce qu'il y avait demeuré longtemps.

2) Je parlerai de cet auteur sous le n° V.

sont de la même opinion, et que d'ailleurs cette opinion est confirmée par les titres de tous les manuscrits.

IV.

(Note pour la page 39.)

Le mot *acitára*, en arabe الستارة, de la racine ستر, *couvrir*, désigne en général *une couverture*; il a ce sens dans plusieurs chartes latines du XIe siècle citées dans le Glossaire de Ducange. Dans un passage des *Gesta*, il signifie *tapis* (« dedit quoque præfatæ Ecclesiæ duas citharas, serico et auro textas, prætiosissimas »). Mais chez les auteurs castillans du moyen âge, il désigne plus spécialement *une housse*. Gonzalo de Berceo, *Vida de Santa Oria*, copla 78:

Vedia sobre la siella muy rica acitára,
Non podria en este mundo cosa ser tan clara;
Dios solo faz tal cosa que sus siervos empara,
Que non podria comprarla toda alfoz de Lara.

Pierre d'Alcala (*acitára de silla*) et Jérôme Victor (*Tesoro de las tres lenguas*, Genève, 1609: « *acitára de silla*, une couverture de selle, une fausse housse, une housse à la genette ») connaissent encore ce sens du mot. Voyez aussi mon *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, p. 38-9.

V.

(Article sur l'historien valencien Ibn-'Alcama.)

L'auteur de cet article, Ibn-Abdalmelic Marrécochî, était un contemporain du Marocain 'Abdarî, qui fit le pèlerinage de la Mecque en 688 (1289) et qui parle de lui dans ce passage (*Voyage*, man. 11 (2), fol. 111 r.): « La première fois que je rencontrai Ibn-Dakîk al-'îd, il me dit: « Vous avez eu à Maroc un homme

éminent. — De qui voulez-vous parler? lui demandai-je. — D'Abou-'l-Hasan ibn-al-Cattân [1], » me répondit-il, et il nomma avec éloge son livre intitulé *Al-wahm wa'l-îhâm.* Je lui dis alors que cet ouvrage avait été critiqué par Ibn-al-Warrâc, que l'auteur avait été empêché par la mort de mettre son brouillon au net, et qu'il avait été publié par un de mes amis, un homme unique par ses connaissances littéraires, le faqui Abou-Abdallâh ibn-Abdalmelic, que Dieu l'ait en sa sainte garde! Puis, quand il m'eut demandé des particularités sur ce savant, je les lui donnai en y ajoutant les éloges qu'il mérite et les titres de ses ouvrages autant que je me les rappelais; je fis surtout mention de son Appendice à la *Cila* d'Ibn-Bachcowâl, en disant que c'est un livre fait avec soin et très utile. Ibn-Dakîk al-'îd écouta avec intérêt ce que je lui disais et en prit note.»

Le Dictionnaire biographique d'Ibn-Abdalmelic est un supplément, en neuf volumes, à deux autres livres du même genre, le *Tarîkh olamâi'l-Andalos* par Ibn-al-Faradhî (+ 403), et la *Cila* ou *continuation* [2] de cet ouvrage, qu'Ibn-Bachcowâl a publiée en 534. Soyoutî, *Dictionnaire biographique des grammairiens et des lexicographes* (man. de M. Lee et de la Bibl. impér. de Vienne), le nomme dans sa préface parmi les sources où il a puisé, et il donne le titre ainsi: الذيل والتكمله، على الموصول والصله» لابن عبد الملك تسع مجلدات «*Appendice et supplément au livre continué et à la continuation*, pas Ibn-Abdalmelic, neuf volumes.» On voit que l'auteur, qui voulait donner à son livre un titre rimé, conformément à l'usage, appelle le *Tarîkh* d'Ibn-al-Faradhî *le*

1) C'était un célèbre traditionnaire; voir Maccarî, t. II, p. 122. L'Escurial possède un de ses ouvrages (Casiri, t. I, p. 460, n° 1090). 2) Voyez sur cette signification du mot صلة et sur le verbe وصل, dans le sens de *continuer*, *poursuivre*, mon *Suppl. aux dict. ar.*

livre continué, ce qui signifie: le livre qu'Ibn-Bachcowâl a continué. L'ouvrage est souvent cité par Ibn-al-Khatîb, Soyoutî et Maccarî, mais Hâdjî-Khalfa ne paraît pas l'avoir connu. En Europe nous en possédons deux volumes, dont l'un, qui contient les articles سابق jusqu'à شاكر, se trouve à l'Escurial (Catal. de Casiri, t. II, p. 152, n° 1677) [1]. L'autre, le sixième, qui renferme une partie des Mohammed, est dans la Bibl. de Paris (n° 682 suppl. ar.). C'est un manuscrit sans date, mais très ancien, très correct et d'une belle écriture maghribine. Le titre y est: «كتاب الذيل والتكملة لكتابى الموصول والصلة», et le nom de l'auteur, sur le titre: le cadi al-djamâ'a Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Abî-Abdallâh Mohammed ibn-Abdalmelic al-Ançârî, ثُمّ al-Ausî [2], al-Marrécochî, et dans la suscription: le cadi Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Mohammed ibn-Abdalmelic al-Ausî al-Marrécochî [3]. Il serait à désirer qu'on publiât ce qui nous reste de ce Dictionnaire biographique; une étude attentive du man. de Paris m'a fait voir qu'il contient des articles très intéressants.

Voici à présent le texte de celui qui se rapporte à Ibn-'Alcama:

محمد بن لخلف بن الحسن بن اسماعيل الصدفىّ بلنسىّ
ابو عبد الله بن علقمة صحب ابا محمد بن حيان الأَرْوشىّ

---

1) Casiri a fait deux fautes en disant que l'auteur était Valencien et qu'il florissait au VIe siècle de l'hégire. 2) On sait que le nom d'Ançâr s'applique à deux tribus, celle d'Aus et celle de Khazradj. 3) M. Renan a tiré de ce man. la biographie d'Averroès (*Averroès et l'Averroïsme*, 2e édit, p. 437—447). Il nomme l'auteur al-Ançârî, mais on ne le cite jamais sous ce nom.

وامثاله روى عنه ابنه عبد الله وكان ينتحل الكتابة وقرض الشعر على تقصيره فيهما وله تاريخ فى تغلّب الروم على بلنسية قبل خمس مائة سمّاه بالبيان الواضح فى المُلمّ الفادح» ليس بذاك وله تاليف غيره مولده سنة ۴۲۸ وتوفّى يوم الاحد لخمس بقين من شوال ۵۰۹ ه

VI.

(Note pour la page 109.)

Dans la première édition de ce travail, j'ai eu tort, je crois, de rejeter ce récit des *Gesta.* Beaucoup de circonstances plaident en sa faveur. D'une part il est certain qu'à cette époque une ambassade partait chaque année de la Castille pour aller percevoir le tribut des rois maures et notamment de celui de Séville [1]; de l'autre, une phrase d'Ibn-al-Khatîb démontre qu'au temps dont il s'agit, Motamid de Séville était en guerre contre Abdallâh de Grenade. Cette phrase, qui se trouve dans l'article sur Mocâtil (man. E.), est conçue en ces termes: « Abdallâh ibn-Bologguîn confia à Mocâtil le gouvernement de Lucéna; mais Ibn-Abbâd (Motamid) lui livra bataille et fut sur le point de prendre Lucéna.» ولّاه الامير عبد الله ابن بلقين بن باديس اليسانة والتقى به ابن عباد واخذ بمخنقها. Puis les noms du roi de Séville et de celui de Grenade sont exacts dans les *Gesta;* le premier est appelé *Almuctamir,* ce qui n'est qu'une légère altération d'*Almutamid*, et le second

1) En 1085, Alvar Fañez fut envoyé par Alphonse à la cour de Motamid; voyez le *Holal* (*Scr. Ar. loci*, t. II, p. 185), où on lit القرمط البرهانس. Ce mot القرمط me paraît une altération de القومط, *conde*, *comte.*

Almudafar; or, Abdallâh ibn-Bologguîn portait réellement ce titre; Ibn-al-Khatîb l'atteste dans son article sur ce prince (man. E.). Joignez-y, d'abord qu'on lit aussi dans la *Chanson* (vs. 109—112) que le Cid était allé percevoir le tribut, qu'il en retint quelque chose pour lui-même et qu'il fut exilé par le roi lorsque celui-ci se fut aperçu de cette fraude; ensuite, que l'auteur de l'ancien poème latin parle également d'un combat livré à *Caprea*, comme il écrit, et dans lequel Garcia Ordoñez fut fait prisonnier par Rodrigue. Toutefois ce poète diffère de l'auteur des *Gesta* quand il dit que ce combat eut lieu après l'exil de Rodrigue, et que Garcia Ordoñez avait été envoyé contre ce dernier par Alphonse.

VII.

(Note pour la page 110.)

L'auteur des *Gesta* donne à entendre que Rodrigue arriva à Saragosse peu de temps avant la mort de Moctadir, c'est-à-dire peu de temps avant le mois d'octobre de l'année 1081 (comparez Ibn-al-Abbâr, dans mes *Script. Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 105, et le *Cartâs*, p. 109). Les chartes viennent à l'appui de cette assertion. Rodrigue Diaz signe des titres de Sancho des années 1068 [1], 1069, 1070 [2], 1072 [3], et des titres d'Alphonse VI de 1074 [4] et de 1075 [5]. Le *Fuero*

1) Voyez Sandoval, *S. Pedro de Cardeña*, fol. 41 r.; *Cinco Reyes*, fol. 23, col. 1; Sota, p. 523, col. 2. 2) Sandoval, *S. Pedro*, fol. 41 r.; *Cinco Reyes*, fol. 23, col. 3; Yépès, t. V, Escr. 46. 3) Sandoval, *S. Pedro;* Sota, p. 520, col. 1. 4) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 41, col. 1. Sota (p. 657) a publié une charte d'Alphonse VI, où il donne à l'abbé Lecennius, parent (consanguineus) de Rodricus Didaz Campidator, l'église de Sainte-Eugénie, dans le district d'Aguilar del Campo, avec tout son territoire; elle porte la date: « Facta charta apud Legionem anno tertio in quarto mense post obitum Santij regis in Zamora. Et in Castro Mayor

de Sepulveda (publié par Llorente, t. III, p. 425 et suiv.), de l'annee 1076, porte aussi la signature de «Rodericus Diaz.» Par une charte du 12 mai (jeudi) 1076 [1], Rodrigue Diaz et son épouse Chimène donnent à Saint-Sébastien (c'est-à-dire, au cloître de Saint-Domingue de Silos) plusieurs propriétés territoriales dont ils avaient hérité («has hæreditates habuimus ex nostris parentibus») et qu'ils énumèrent; ils ajoutent: «Quomodo nobis ingenuavit Sanccius Rex.» Sota (p. 650, 651) a publié une charte d'Urraque et d'Elvire, filles de Ferdinand Ier, de l'ère 1120 (année 1082), qui porte la signature de «Rodrico Didaz.» Il a cru que ce Rodrigue était le Cid, et que Didaco Rodriz, un des autres témoins, était son fils; ce dernier point est tout à fait inadmissible, Rodrigue ne s'étant marié qu'en 1074; il doit y avoir eu d'ailleurs à cette époque une foule de personnages qui portaient le nom de Diégo, fils de Rodrigue. Que si à présent le Rodrigue Diaz de cet acte est le Cid, il n'avait pas encore quitté le royaume en 1082, tandis que l'auteur des *Gesta* atteste qu'il se trouvait déjà à Saragosse en 1081. Mais ce Rodrigue Diaz ne pourrait-il être

---

fuit tradita ad roborandum sub Era T. C. XI. regnante Adefonso» etc. Cette charte porte la signature de plusieurs personnages parmi lesquels se trouve «Roy Diaz Campidator.» Sancho ayant été assassiné le dimanche 7 octobre 1072, l'année 1073 n'est pas la troisième du règne d'Alphonse. Il est vrai qu'on lit chez Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 37, col. 1) «Era 1113;» mais dans un autre endroit (fol. 60, col. 2), il dit: «Está confusa la Era.» 5) Sandoval, *San Pedro*; *Esp. sagr.*, t. XXXVIII, Escr. 19.

1) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 54, col. 4. La date est «Era 1114, regnante Rex Alfonso in Legione et Castella, quinta feria IIII. Idus Maij.» Cette date est parfaitement exacte (année 1076, lettres dominicales CB.), et je ne sais comment Sandoval a pu dire: «Que viene al justo quitando 39. años de la Era, como se han de quitar contando desde la Encarnacion, y no del Nacimiento.» La date 1075 serait fautive; pour cette année la lettre dominicale est D., et le 12 mai tombait un mardi.

Rodrigue Diaz l'Asturien, le beau-frère du Cid? Supposé cependant que ce soit le Cid lui-même, alors l'auteur latin aurait commis une erreur chronologique assez légère; car il ne dit rien sur les relations de Rodrigue avec Moctadir; il passe de prime abord au règne de Moutamin, le fils de Moctadir. «Deinde vero,» dit-il, «ad Cæsaraugustam venit, regnante in ea tunc Almuctamir, qui mortuus fuit Cæsaraugusta. Regnumque autem eius divisum est inter duos eiusdem filios, Almuctamam videlicet, et Alfagib.» Toujours est-il qu'aucune charte postérieure à l'année 1082, ne porte la signature du Cid; les *Gesta* précisent donc assez exactement l'époque où Rodrigue quitta sa patrie.

VIII.

(Dans cette note j'ai rassemblé tous les renseignements que j'ai pu trouver sur Modhaffar de Lérida.)

Ibn-Khaldoun, dans son chapitre sur les Beni-Houd (d'après les deux man. de Paris et celui de Leyde): فولى ابنه احمد المقتدر سرقسطة وسائر الثغر الاعلى وابنه يوسف المظفر لاردة ثم نشات الفتنة بينهما وانتصر المقتدر بالافرنج والبشكنس فجاءوا لميعاده فوقعت الفتنة بين المسلمين وبينهم نائرة وانصرفوا الى يوسف صاحب لاردة فحاصر بهم سرقسطة وذلك سنة ۴۳.

«(Après la mort de Solaimân Mostaîn en 438), l'un de ses fils, Ahmed Moctadir, gouverna Saragosse et le reste de la Frontière supérieure, et l'autre, Yousof Modhaffar, gouverna Lérida. La guerre éclata entre eux, et Moctadir appela les Francs (c.-à-d. les Catalans) et les Basques (c.-à-d. les Navarrais) à son secours; mais une brouillerie étant survenue entre lui et les chrétiens, ces derniers embrassèrent le parti de Yousof,

seigneur de Lérida, qui assiégea avec leur secours Saragosse, dans l'année 443 (15 mai 1051 — 2 mai 1052).»

Dans un titre de Ramire d'Aragon du 4 mai 1049 (cité par Briz Martinez, *Hist. de S. Juan de la Peña*, p. 449, col. 2), on lit que Moctadir régnait alors à Saragosse et *Almudafar* à Lérida. Moret (*Annales de Navarra*, t. I, p. 680) cite une autre charte, où on lit la même chose; mais la date, 1043, doit être fautive, car Mostaîn ne mourut qu'en 1046 ou 1047.

Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 115 v., 116 r.; dans le man. de M. de Gayangos on ne trouve que les trois dernières lignes de ce passage): الخبر ببادرة احمد ابن سليمان بن هود فيما كان رامه من الفتك باخيه ۞ ابو مروان بن حيان وفى رمضان من سنة ٤٥٠ سقط الخبر الينا بذلك وكانا[1] اتّفقا على الالتقاء طلبًا للسلم والكفّ عن الفتنة فلما خرجا للمكان المتّفق عليه تكارما فى اللقاء وتدانيا دون احد من اصحابهما وكلاهما حاسرٌ أَعْزَلُ[2] على ما تشارطاه تمكينًا لطُمانينتهما[3] فتنازعا الكلام فيما *جاءا له[4] فلم يرع يوسف إلّا اطلال فارس عليه من ناحية موقف معسكر اخيه احمد شاكى السلاح يبرق سنان[5] رمحه واذا بطريق من مستامنة النصارى الخريبين (lisez النبريين؟) الخادمين معه قد واطاه احمد على الفتك باخيه فانقضّ على يوسف وهو يكلّم اخاه واحمد يصيح حتى خالط يوسف وطعنه ثلاث

1) Dans le man. وكان. 2) Le man. porte اعدل. 3) Dans le man. لضانينتهما. 4) Le man. porte جاء اليه. 5) Dans le man. وسنان.

طعنات وتحت درع يوسف درع حصينة كان قد استظهر بلباسها خلل اثوابه ابدا بالحزم فردّت سنانَ الرمح عنه وصاح يوسف نحو اصحابه غُدِرْتُ فابتدروه ونجوا به وقُيِّدَ بجراحه وقد ابتدر احمد رجاله واختلط الفريقان اختلاطا قبيحا كادت تقع بينهما[1] ملحمة اطفاها احمد بالتبرّء[2] من العلج لوقته والبدار لقتله ورفع راسه والنداء عليه فسكن شغب الفريقين وانكفأ[3] كلٌّ الى وطنه فعادت حالُ ابنى هود كالذى كانت من التفرّق. « *Récit de l'action inconsidérée d'Ahmed ibn-Solaimân ibn-Houd, quand il chercha à tuer son frère par trahison.* Abou-Merwân ibn-Haiyân dit: Dans le mois de Ramadhân de l'année 450 (novembre 1058), nous fûmes informés (à Cordoue) de cet événement. Les deux frères étaient convenus d'avoir une entrevue pour tâcher de faire cesser la guerre. Arrivés tous les deux à l'endroit indiqué, ils se témoignèrent beaucoup d'estime et s'approchèrent l'un de l'autre sans suite et sans armes, comme cela avait été arrêté entre eux pour leur sûreté réciproque. Ils parlèrent de l'objet de leur entrevue; mais au moment où Yousof y songeait le moins, un cavalier qui venait du côté du camp de son frère, fondit sur lui; il était armé de pied en cap, et la pointe de sa lance jetait des éclairs. Le fait était qu'Ahmed avait intimé l'ordre à un des chevaliers chrétiens et navarrais qu'il avait à son service et auxquels il se fiait, d'assassiner son frère. Ce chevalier fondit donc sur Yousof au moment où celui-ci parlait avec son frère, et tandis qu'Ahmed poussait des cris, il porta

1) Le man. A. porte بينهم. 2) Dans le man. A. بالبرو. 3) B. وانكفّ, ce qui revient au même.

à Yousof trois coups de lance. Mais Yousof avait sous sa tunique une bonne cotte de mailles, que par prudence il portait toujours sous ses habits. Cette armure repoussa la pointe de la lance, et Yousof cria aux siens: — Je suis trahi! — Ils se précipitèrent vers lui et le mirent en sûreté, ses blessures l'empêchant de marcher. Ahmed était retourné en toute hâte vers son camp. Les soldats des deux armées se dirent les plus graves injures, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains; mais Ahmed apaisa ceux de son frère en niant à l'instant même toute complicité avec le chrétien; après quoi, l'ayant fait décapiter, il fit porter sa tête au bout d'une lance, tandis qu'un héraut proclamait son crime. Alors le tumulte cessa, et des deux côtés l'on rentra dans ses foyers; mais les deux Beni-Houd restèrent ennemis comme auparavant.»

Dans un titre du 26 novembre 1058 (cp. Bofarull, *Condes de Barcelona*, t. II, p. 79), Raymond Ier de Barcelone promet à Raymond, comte de Cerdagne, qu'il l'aidera à forcer le prince de Saragosse et celui de Lérida à lui payer le tribut qu'ils avaient payé auparavant aux comtes de Cerdagne. Dans une convention entre Ermengaud, comte d'Urgel, et Raymond Ier, de l'année 1063 (*Marca Hispanica*, p. 1125 et suiv., où l'éditeur donne par erreur l'année 1064), le premier promet au second de lui donner la troisième partie des terres qu'il pourrait enlever, soit à Alchagib (al-hâdjib; c'était le titre de Moctadir, ainsi qu'il résulte d'une autre charte (*Marca*, p. 1112), où on lit: *Alchagib Dux Cæsaraugustæ*), soit à Almudafar. Au rapport d'Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 48 v.—51 r.), Barbastro fut pris par les chrétiens en 456 (1064, et non 1065, comme on le dit ordinairement), parce que son émir, Yousof ibn-Solaimân ibn-Houd (c.-à-d. Modhaffar), avait abandonné à leur sort les habitants de cette ville. Dans le printemps de l'année suivante (1065), Moctadir, aidé par une troupe de cinq cents

cavaliers que lui avait envoyés Motadhid de Séville, reconquit Barbastro, dont les habitants ne l'aimaient pas; ils lui préféraient son frère. Par un acte du 18 juin 1078 (cp. Diago, *Condes de Barcelona*, fol. 132 r. et v.), Raymond II de Barcelone promet à son frère Bérenger, qu'il sera pour lui un ami fidèle et qu'il l'aidera de tout son pouvoir; il lui donne comme otage le roi Almudafar, qui serait obligé à payer à Bérenger le tribut qu'il avait payé au père des deux princes, Raymond Ier. Chez Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 9 r.) on trouve une lettre d'Ibn-Tâhir à *Modhaffar*, *seigneur de Lérida*; elle ne porte point de date. D'après un auteur cité par Ibn-al-Abbâr (dans mes *Script. Ar. loci de Abbad.*, t. II, p. 104), le célèbre Ibn-Ammâr séjourna pendant quelque temps à Lérida, à la cour «du seigneur de cette ville, Modhaffar Hosâm-ad-daula Abou-Omar Yousof, fils de Solaimân Mostaîn.» Cet auteur ajoute que ce prince était le fils *aîné* de Mostaîn, et qu'il surpassait son frère Moctadir par sa bravoure et par ses connaissances littéraires. Sur les monnaies de ce prince on peut consulter Codera, *Tratado de numism. Arab.-esp.*, p. 187 et suiv., et une petite brochure du même auteur, intitulée *Almuthaffir* (sic) *de Lérida.*

D'après les *Gesta*, Modhaffar (l'auteur espagnol le nomme par erreur *Adafir*) fut emprisonné à Rueda par son frère Moctadir. Or, comme nous avons vu que Modhaffar était encore seigneur de Lérida en juin 1078, et que nous savons que Moctadir mourut en 1081, il faut admettre que ceci arriva dans une des quatre dernières années du règne de Moctadir.

IX.

(Extraits relatifs à l'histoire de Valence.)

Ibn-al-Abbâr, au commencement de son chapitre sur le câtib Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Merwân ibn-Abdalazîz:

اصلـه من قرطبة وسـكن بلنسية ويعرف بابن رَوْبَش ¹ وسياتى ذكـر نسبه عند ذكر ابنه الوزير الاجلّ ابى بكـر احمد بـن محمد² وكان ابو عبد الله هذا قد راس فى اخر دولة المنصور عبد العزيز بن عبد الرحمن بـن محمد بن ابى عامر صاحب بلنسية فلما توفى المنصور وملك ابنه المظفر عبد الملك بن عبد العزيز تمشّتْ حاله معـه عـلى ما كانت عليه فى حياة ابيه وكان عبد الملك ضعيفا فخلعه صهره المامون يحيى بن اسماعيل ابـن ذى النون صاحب طليطلة فى سنة ٤٥٧ وفى ليلة عـرفة لتسع خلون من ذى الحجة منها وملك بلنسية وما اليها من بلاد الشرق فاستخلف عليها ابا عبد الله بن عبد العزيز هذا وجعل اليه تدبير امرها ثم انتقل ذلك عند وفاته الى ابى بكر ابنه فتناهَتْ فيها حاله بـعـد مـوت المامون ابن ذى النون واستبدّ بالرياسة وجرى على احمد سنن من السياسة ذكر اكثر هذا الخبر ابـو بكر محمد بـن عيسى بـن مزين فيما وقفْتُ عـليـه من تاليف له مختصر فى التاريخ واما ابن حيان فذكر هـذا المخلوع عبد الملك واساء الثناء عليه وحكى انـه كان فى مصير ملك ابيه اليه قد تخلّى عن امر الامارة اجمعه وفوّضه الى وزيره احمد بن محمد بن عبد العزيز الماضى لعبد الملك مكانه عند توَلّيه واشبع الكلام فى صفة خلع عبد الملك ونسب مُحاوَلَته الى ابى بكر دون ابيه فدلّ ذلك على وفاته قبلها والله اعلم ✿

1) Ces voyelles se trouvent dans le man. 2) Le chapitre auquel Ibn-al-Abbâr renvoie ici, ne se trouve pas dans le manuscrit.

Je crois devoir préférer le témoignage d'Ibn-Haiyân à celui d'Ibn-Mozain, car Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 10 r., et man. de M. de Gayangos) cite un passage d'Ibn-Haiyân, qui paraît avoir échappé à l'attention d'Ibn-al-Abbâr, mais qui contient la date assez précise de la mort d'Ibn-Abdalazîz le père, puisqu'il y est dit que la nouvelle de son décès arriva à Cordoue pendant l'un des dix derniers jours de Djomâdâ II 456 (milieu de juin 1064). Voici ce passage: وقد ذكره ابو مروان بن حيان فقال وفى العشر الاواخر من جمادى الاخرة سنة ست وخمسين نُعِىَ الينا وزير بلنسية ابن عبد العزيز وكان على خمول اصله فى الجماعة من اراجح[1] كبار الكُتّاب الطالعين فى دمَن[2] هذه الفتنة المدلهمّة وذوى السداد[3] من وزراء ملوكها[4] ذَا حنكة ومعرفة وارتياض وتجربة وهدى وقوام سيرة الى ثَرَاء[5] وصيانة انتهى كلام ابن حيان ✿

Ibn-al-Abbâr, au commencement de son court article sur Abou-Amir ibn-al-Faradj: كان من بيت رياسة تصرّف اباؤه وقومه مع بنى ذى النون ملوك طليطلة والِى ابى سعيد منهم وهو والٍ على كونكة وُجِّهَ المظفَّرُ عبدُ الملك ابنُ المنصورِ عبدِ العزيزِ بن ابى عامر حين خَلَعَه المامون بن ذى النون من بلنسية فى ذى الحجة سنة ٤٥٧ ✿

Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 10 v., et man. de M. de Gayangos), après avoir dit qu'Abou-Becr succéda à son père comme vizir d'Abdalmelic, continue en ces termes: فلما قص[6]

---

1) A. porte ارجح. 2) B. رمس. 3) A. المداد. 4) B. ملوكنا. 5) B. ثرى. 6) A. خص.

يحيى بن ذى النون الملقّب بالمامون آنتارَ آلِ[1] ابنِ ابى عامر، وٱجْتَثّ أَصْلَهم من بلنسية اخر الدهر الداهر»، حسبما سناتى عليه، اذا انتهينا ان شاء الله اليه» كان ابن عبد العزيز زعموا احد مَنْ اقام ميلها، واوضح لابن ذى النون سُبُلَها، حتى خلصت له وخلص لها» فكافاه ابن ذى النون لاول تملّكه اياها بأنْ ولّاه امورها، وحلّاه شذورها» الخ. Le passage auquel Ibn-Bassâm renvoie, se trouve dans son chapitre sur les rois de Tolède, ainsi qu'il le dit plus loin (fol. 11 r.), c'est-à-dire, dans le quatrième volume, que nous ne possédons pas en Europe.

Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 67 r., et man. de M. de Gayangos): فاجتمع اصحابه على تأمير ولده عبدِ الملك وقام له بامره كاتبُ والده المدبِّر لدولته ابنُ عبدِ العزيزِ *المشهور مع معرفته بابن رويش القرطبى وكان موصوفا بالرجاحة فأَحْسَنَ هذا الكاتب معونتَه على شانه وتوّى تمهيد سلطانه واستقرّ امرُه على ضعف ركنه لعدم المال وقلّة الرجال وفساد اكثر الاعمال وراعَى هذا الكاتب[2] الشَّهْمُ مُدَبّر هذه الدولةِ فى هذا المُؤمَّرِ عبدِ الملك مكانَ صهرِه وظهيرِه المامونِ يحيى ابن ذى النون اذ كان صهر عبد الملك أَبَا امرأتِه المُساهِم[3]

---

1) A. الى; dans B. ce mot manque. 2) Tout ce passage, à partir du signe *, manque dans le man. A. Au lieu de وراعى, B. porte وراعنى. Le mot معرفة signifie *nom de famille, le surnom composé avec Ibn;* voir mon *Supplément aux dict. ar.* 3) Voyez sur la 3e forme du verbe سهم, mon *Supplément aux dict. ar.*

له فى مُصاب ابيه المعين له على سدّ ثلمه الذائد عنه كلّ مَنْ طمع فيه فانزعج عند نزول الحادثة من حضرته طليطلة الى قلعة قونكة من طرف اعماله للدنوّ من صهره عبد الملك وبادر بانفاذ قائد من خاصّته وبالكاتب ابن مثنى الى بلنسية فى جيش كثيف امرهم بالمقام مع عبد الملك وشدّ ركنه فسكنت الدهماء عليه ۞

X.

(Note pour la page 119.)

Cr. general; Kitâb al-ictifâ (*Script. Ar. loci*, t. II, p. 19), où on lit aussi qu'Alvar Fañez commandait l'armée chrétienne (ce qui est confirmé indirectement par Ibn-abî-Zer, *Cartâs*, p. 94, l. 3); mais quand l'auteur de ce livre ajoute que Valence se soumit à Câdir dans l'année 480, il est clair qu'il se trompe; car non-seulement il se trouve en opposition avec Ibn-Bassâm (*avant* la bataille de Zallâca), avec la *Crón. general* (de même) et avec Ibn-Khaldoun, mais encore il est peu probable qu'Alphonse ait entrepris la conquête de Valence alors que son armée venait d'être anéantie dans la bataille de Zallâca.

Ibn-Khaldoun, fol. 27 r.: فلما سلّم القادر بن ذى النون طليطلة وزحف الى بلنسية ومعه الفنش كما قُلْناه خلع اهلُ بلنسية عثمان بن ابى بكر وامكنوا منها القادرَ خوفًا من استيلاء النصرانى وذلك سنة ٤٧٨ ثم ثار الخ. «Après que Câdir ibn-Dzî-'n-noun eut livré Tolède et qu'il se fut mis en marche contre Valence, accompagné d'Alphonse,» — ce dernier renseignement me paraît inexact — «ainsi que nous

dates. Immédiatement
, qui est d'accord avec

:32.)

talis qualem dicunt in
rancorum *bauzador* et
glose du mot proven-
le sujet est *bauzaire*).
ılement: « Me autem
eve ad Forum Castel-
Titol V, § 1 — « aut
orio ore plane men-
Dans la traduction
, 2), citée dans le
vendidit agrum et
: « vendec un camp
:

maldia,
uzia.
. 202, 203.



Hispan., p. 1137, et un autre de 1071 dans l'*Histoire générale de Languedoc*, t. II, Preuves, p. 279, 280. Il était un des exécuteurs du testament de Raymond Ier de Barcelone (Diago, *Condes de Barcelona*, fol. 129 r.), qui l'avait d'ailleurs nommé tuteur de sa fille Sancha (*ibid.*, fol. 131 v.). Son nom apparaît aussi dans un titre de 1086 (Bofarull, *Condes*, t. II, p. 134). Son oncle, l'évêque de Barcelone Humbert de Alemany, comme écrit Diago (fol. 138 r), lui donna le château de Gelida. Parmi les noms des vingt et un seigneurs qui aidèrent Raymond Ier dans la composition des *Usages*, on trouve celui d'Aleman de Cervellon (voyez Diago, fol. 120 v.). Ce personnage est sans doute le même que celui dont il s'agit dans notre texte, car il existe dans les archives de Barcelone (voyez Diago, fol. 138 v., 140 v.) une convention, datée du 15 juin 1089, en vertu de laquelle Giraud Alaman de Cervellon s'engage à prêter au comte Bérenger de Barcelone la somme de sept mille ducats d'or de Valence, tandis que de son côté le comte lui donne en nantissement le château de Santa Perpetua del Penadès. Il est donc certain que Giraud Alaman était baron de Cervellon; car Cervellon était une baronnie (voyez Diago, fol. 122 r.), ainsi qu'Alaman ou Alemany.

XII.

(Note pour la page 124.)

L'auteur de la *Crónica general* (fol. 320, col. 4) raconte ici, d'après les *Gesta*, que le Cid quitta la Castille; mais ceci n'eut lieu que dans l'année suivante, 1089. Il se trompe aussi quand il dit que Yousof de Saragosse (Moutamin, qui était mort en 1085) mourut vers cette époque, et que Mostaîn lui succéda. Ce qu'il dit à ce sujet est emprunté des

Gesta (p. xxv), mais il a brouillé les dates. Immédiatement après il retourne à son auteur arabe, qui est d'accord avec le *Kitâb al-ictifâ*.

XIII.

(Note pour la page 132.)

« Si autem hoc factum nolueris, eris talis qualem dicunt in vulgo Castellani *alevoso*, et in vulgo Francorum *bauzador* et fraudator. » Le mot *fraudator* est une glose du mot provençal *bauzador* (régime direct ou indirect; le sujet est *bauzaire*). Dans la réponse du Cid on trouve seulement: « Me autem falsissime deludendo dixisti quod fèci *aleve* ad Forum Castellæ, » — comparez *Fuero Viejo*, Lib. I, Titol V, § 1 — « aut *bauzia* ad Forum Galliæ, quod sane proprio ore plane mentitus es. » Du reste la glose est exacte. Dans la traduction provençale des Actes des Apôtres (V, vs. 1, 2), citée dans le *Glossaire occitanien* (p. 40), les mots « vendidit agrum et *fraudavit* de pretio agri, » sont traduits ainsi: « vendec un camp e *bauzec* del pretz. » *Fierabras*, vs. 59, 60:

autras gens lay menet, cuy dami-dieus maldia,
los parens Gaynelo, que tostemps fan bauzia.

Comparez Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 202, 203.

XIV.

(Note pour la page 139.)

J'ai suivi ici un historien fort respectable, savoir Ibn-al-Athîr, qui dit en tête de l'année 485 (12 février 1092—31 janvier 1093) (t. X, p. 163): « *Récit de la guerre entre les musulmans et les Francs près de Jaën.* Dans cette année, Alphonse rassembla ses troupes et fit une incursion dans le

pays de Jaën en Andalousie. Les musulmans allèrent à sa rencontre et le combattirent. Le combat fut acharné. D'abord les musulmans prirent la fuite, mais plus tard Dieu leur donna la victoire sur les Francs. Alors ils les mirent en déroute et en tuèrent un grand nombre. Alphonse n'échappa qu'avec une petite troupe des siens. Cette bataille fut une des plus glorieuses après celle de Zallâca, et les poètes en parlèrent fréquemment dans leurs compositions. » Il est curieux de comparer avec ce récit, sans doute exact, celui des *Gesta:* « Rex autem in eodem loco VI. permansit diebus. Juzeph vero, Rex Moabitarum et Sarracenorum, Regem Aldefonsum expectare et cum eo pugnare non audens, eiusdem Regis pavore perterritus, una cum exercitu suo fugit et a partibus illis clam recessit. » Est-ce ignorance de la part de l'auteur espagnol? ou bien est-ce un manque de bonne foi, est-ce le désir de dissimuler une défaite de l'empereur?

Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 84, col. 4) nous apprend qu'il y a un titre où Doña Mayor donne quelques terres au cloître d'Arlanza, afin que Dieu fasse revenir ses fils sains et saufs du pays des Maures, contre lesquels l'armée était en campagne. S'il s'agit ici de l'expédition d'Alphonse, comme je serais porté à le croire, celle-ci eut lieu dans le mois de juin, car le titre en question est du 12 juin 1092.

Peut-être est-il question de la même campagne dans les *Anales Toledanos II*, où on lit que dans l'année 1092, Alvar Fañez fut mis en déroute près d'Almodovar del Rio. Il se peut fort bien qu'Alvar Fañez ait commandé une division de l'armée castillane et qu'il ait été battu pendant sa retraite.

Au reste, M. Malo de Molina, qui a publié à Madrid une traduction libre de mon travail sur le Cid, accompagnée de quelques remarques, a eu tort d'identifier cette expédition d'Alphonse avec celle qu'il fit pour venir au secours de Mo-

tamid, roi de Séville. Cette dernière avait eu lieu l'année précédente, car déjà dans le mois de septembre 1091, Séville était tombée au pouvoir des Almoravides.

XV.

(Note pour la page 140.)

Kitâb al-ictifâ, plus haut, p. XXIII, XXIV. Ibn-Khaldoun, dans son histoire des rois chrétiens, parle aussi du siége de Valence par Alphonse. Les *Gesta* gardent le silence à ce sujet, et ce livre, incomplet ici comme ailleurs, ne dit rien qui puisse motiver l'invasion du Cid dans la Rioja. Le même reproche frappe la *Crón. gener.;* mais il est fort remarquable qu'on trouve dans la *Crón. del Cid* (chap. 162) le passage suivant: «Ensuite le roi don Alphonse réunit une très grande armée, assiégea Valence et envoya dire aux châtelains de la province qu'ils eussent à lui donner cinq fois le tribut qu'ils payaient au Cid. Quand le Cid en eut été averti, il fit dire au roi qu'il ne comprenait pas pourquoi Sa Grâce voulait le déshonorer, mais qu'il se tenait assuré que, Dieu aidant, elle reconnaîtrait bientôt qu'elle avait été mal conseillée par son entourage.» Suit le récit de l'invasion de la Rioja d'après les *Gesta*. J'ignore où la *Crónica* a puisé ce renseignement, du reste exact. Peut-être y avait-il un ancien document chrétien, aujourd'hui perdu, où il était question du siége de Valence par Alphonse. Ce qui m'engage à le croire, c'est un passage de Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 91, col. 2), conçu en ces termes: «Après avoir quitté Ubéda, le roi Alphonse marcha contre le roi de Valence, et il attendit la flotte que les Pisans et les Génois avaient promis d'envoyer à son secours pour attaquer Tortose. Ils manquèrent à leur engagement, et le roi, qui n'avait pas de machines

de guerre, retourna à Tolède. Peu de jours après, la flotte des Génois et des Pisans arriva en vue de Tortose; mais Alphonse avait déjà laissé ses troupes se disperser, et Pierre d'Aragon accourut pour défendre son territoire avec une armée si nombreuse que la flotte italienne fut obligée de partir sans avoir remporté aucun avantage.» Sandoval assigne une fausse date (ère 1136, année 1098) à ces événements, et sa notice renferme encore quelques autres erreurs, comme Huber (*Geschichte des Cid*, p. 195) l'a déjà fait remarquer. Mais le fond, loin d'être tout à fait fabuleux, comme l'a cru ce savant, est vrai; l'ancien *Kitâb al-ictifâ*, qui parle aussi de l'attaque de Tortose par la flotte italienne, le prouve. Je crois donc que Sandoval a trouvé ce récit dans un manuscrit aujourd'hui perdu, probablement dans l'histoire de Pierre de Léon, et peut-être le compilateur de la *Crónica del Cid* a-t-il puisé à la même source.

XVI.

(Note pour la page 143.)

«Un château nommé Benaecab (lisez Benaocab), c'est-à-dire, château de l'aigle.» *Crón. gener.* Dans la première édition de ce travail, j'avais cru avec Escolano (*Hist. de Valencia*, t. I, p. 393), qu'il s'agit ici de Penaguila; mais M. Malo de Molina a observé avec toute raison que cette opinion est inadmissible, attendu que Penaguila se trouve entre Dénia et Alcira, c'est-à-dire dans un district qui était alors au pouvoir des Almoravides. Il pense que la forteresse en question doit être Olocau, entre Liria et Segorbe. Le nom d'Olocau, dit-il, peut fort bien être une corruption d'*al-ocâb*, *l'aigle* (بِنَّة العقاب, *Peña al-ocâb*, *rocher de l'aigle*), et d'ailleurs l'auteur des *Gesta* raconte que plus tard le château

d'Olocau (qu'il nomme *Olokabet*) fut pris par le Cid, et qu'alors celui-ci y trouva de grandes richesses qui avaient appartenu à Câdir.

Le géographe Dimachkî (man. 464, fol. 169 r., p. 245 éd. Mehren) nomme al-Ocâb parmi les villes de la province de Valence. Il nomme aussi مورلة (Morella), شريكة (Xerica) (شريقة chez Mehren) et جوبلة (le *Jubala* de la *Crónica general*, le *Cebolla* des *Gesta*), endroits dont il est souvent question dans l'histoire du Cid.

XVII.

(Note pour la page 145.)

L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* (plus haut, p. XXV) fixe, avec toute raison, le meurtre de Câdir à l'année 485. Rodrigue de Tolède, dans son *Historia Arabum* (ch. 49), donne la même date quand il dit que Câdir régna pendant sept ans à Valence. «Yahye, dictus Alchadir Bille, postquam Toletum̄ perdiderat, ivit Valentiam, quæ ad suum dominium pertinebat, et annis VII vixit ibidem, et interfecit eum iudex quidam qui Abeniahab dicebatur.» Le mois se trouve indiqué dans la lettre que le Cid adressa à Ibn-Djahhâf et qui se trouve dans la *Crón. gen.* (fol. 324, col. 4). Le Cid y dit qu'Ibn-Djahhâf a dignement terminé son jeûne en tuant son seigneur. Il s'agit ici du jeûne du mois de Ramadhân, de sorte que le meurtre doit avoir eu lieu au commencement du mois de Chauwâl, et le premier Chauwâl de l'année 485 répond au 4 novembre 1092.

XVIII.

(Note pour la page 146.)

«Davan las mugeres grandes alegrías con él,» dit la *Crón. gener.* Dans la *Crón. del Cid* (ch. 166): «davan las mugeres

albuérvolas,» et cette leçon se trouve peut-être aussi dans les manuscrits de la *General*. Huber (p. XCIV) déclare qu'il ne connaît pas ce mot; il propose de lire *albricias* (conjecture bien malheureuse); mais il ajoute qu'il est possible qu'*albuérvolas* soit un mot d'origine arabe, tombé en désuétude.

Cette note a de quoi étonner de la part d'un savant aussi consciencieux et aussi versé dans la langue espagnole que l'était Huber. Non-seulement le mot *albórbolas* se trouve dans les dictionnaires anciens (Jérôme Victor (1609): *albórbolas, ó albórbolos de alegria, cry signifiant ioye; hazer albórbolas, ó alborbolear, s'escrier de ioye, faire des cris de ioye*) et dans celui de l'Académie espagnole (*albórbola, albórbora, arbórbola*), mais il a encore été employé par Quevedo, et même les Dictionnaires modernes, tels que celui de Nuñez de Taboada, offrent les mots *albuérbola* et *albórbola*, *cri de joie, acclamation* [1]. Du reste, *albórbola* est sans doute d'origine arabe, bien qu'il ne dérive nullement d'un mot arabe *boóra* («que significa enójo y coráge»?) comme le prétendent les académiciens de Madrid. Il faut observer que la deuxième syllabe était anciennement *buel* et non pas *buer* ou *bor*. On retrouve la forme ancienne chez un poète du XIVe siècle, l'Archiprêtre de Hita (copla 872):

Mas valia vuestra *albuélvola* é vuestro buen solas,
Vuestro atombor sonante, los sonetes que fas,
Que toda nuestra fiesta.

(Dans le XVe siècle, le poète Juan de Mena écrivait déjà *albuérbolas*). Remarquons à présent que Pierre d'Alcala tra-

1) D'après M. Malo de Molina, le mot *albórbola* est encore en usage à Grenade, où l'on appelle ainsi les cris aigus que l'on pousse dans les chants du carnaval.

duit *albórbolas de alegria* par *teguelgûl* (تَوَلْوُل, *tebuelvol*), et que Cañes (*Diccion. Esp. Lat. Arab.*) dit que le mot *albórbola* (il fait observer qu'il a vieilli) indique ces cris de joie, que les femmes en Asie poussent pendant les noces, où, après avoir chanté quelque couplet, elles finissent par ces *albórbolas* qu'elles produisent avec la langue, et qui ressemblent au bruit de l'eau quand elle bout. On ne peut donc douter que le mot espagnol en question ne dérive du verbe arabe *walwala* (ولول), auquel nos Dictionnaires ne donnent d'autre sens que celui de *pousser des gémissements*, mais qui signifie aussi *pousser des cris d'allégresse.* On lit, par exemple, chez Abd-al-wâhid (*Histoire des Almohades*, p. 211 de mon édition), à l'occasion d'une fête: وجاء النساء يُوَلْوِلْنَ ويضربن بالدفوف, «les femmes accoururent (auprès du prince) en poussant des cris d'allégresse et en jouant du tambour de basque.» En général *walwala* signifie *pousser les cris lou, lou, lou, lou*, comme les femmes arabes ont la coutume de le faire aux jours de fêtes, de noces, de funérailles, et dans d'autres occasions. Voyez Hœst, *Nachrichten von Marokos*, p. 111; Kennedy, *Algiers en Tunis in* 1845, t. I, p. 111; *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa*, p. 91, 93. Dans cette dernière relation on trouve un passage qui présente presque autant d'analogie avec notre texte, que celui d'Abd-al-wâhid. Il y est dit (p. 82) que, lorsque l'épouse du Bey et trois autres princesses firent une procession, les meilleures chanteuses entonnèrent les chants de lou, lou, lou. Voyez aussi mon *Supplément aux dict. ar.*

XIX.

(Note pour la page 148.)

«Los de tierra de Moya,» dit le texte espagnol. Il est fort naturel que le rédacteur de la *Crón. del Cid* n'ait pas

compris cela, et qu'il ait sauté la phrase. Il faut lire Mōya, c'est-à-dire, Monya, mot arabe (مُنْيَة) qui désigne *un vaste jardin*, *huerta* en espagnol, ainsi que je l'ai déjà fait observer ailleurs (*Script. Arab. loci de Abbad.*, t. I, p. 31, note 99). Aux exemples que j'ai cités pour prouver que le mot *almunia* s'est conservé dans plusieurs noms de lieux espagnols, on peut ajouter que, dans son testament, de l'année 1090 (*apud* Diago, *Condes de Barcelona*, fol. 137 r.), Ermengaud de Gerp, comte d'Urgel, fait mention de l'Almunia d'Abluez (ce nom est altéré), qui lui avait été donnée par Almudafar. Dans le *Kitâb al-ictifâ* (fol. 164 v.) on lit que, dans l'année 503, Alî ibn-Yousof attaqua Tolède, ونزل على بابها وحاز المنية المشهورة التى بها, « mit le siège devant les portes de cette ville et prit possession du célèbre jardin qui se trouve dans son voisinage. » Dans le récit arabe traduit dans la *General*, il est question de la *Monya* ou jardin d'Ibn-Abd-alazîz. Al-Fath (man. A., t. I, p. 117) parle du magnifique jardin (منية) d'Almanzor ibn-abî-Amir, près de Valence. Voyez aussi mon *Supplément aux dict. ar.* Malheureusement ce sens du mot *monya* manque dans les Dictionnaires, et les orientalistes ont souvent traduit *monya* par *désir* là où ce mot signifie *jardin*. Ainsi Reinaud (traduction française de la Géographie d'Aboulfeda, t. II, part. 1, p. 258) dit que *monya Ibn-abî-Amir* « paraît signifier, en arabe, *le désir* d'Ibn-abi-Amir. » Dans un passage d'al-Fath, publié par Hoogvliet (p. 55), il est question d'un festin nocturne, auquel le prince de Badajoz avait convié ses amis; والمُنَى قد أَضْحَكَتْ ورْقُها, lit Hoogvliet, ce qu'il traduit ainsi (p. 92): *purique erant votorum nummi*. Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu réussir à comprendre ces paroles latines; il me semble même que c'est là un non-sens. Le fait

est qu'il faut prononcer وُرْقُهَا et non وَرْقُهَا (le man. Ga. porte وُ), et traduire: *et les tourterelles des jardins roucoulaient.*

XX.

(Note pour la page 149.)

Ici (fol. 325, col. 2) et plus loin on lit dans la *Crón. gener.:* «los fijos de Aboegib;» ailleurs (fol. 330, col. 2 etc.): «los fijos de Abenagit;» dans la *Crón. del Cid:* «los fijos de Abenagir.» Quelque leçon qu'on adopte, il n'y a pas là de nom propre arabe. J'ai donc cru devoir lire: «los fijos de Abentahir» (plus haut (fol. 320, col. 3) le nom d'Ibn-Tâhir, comme je l'ai fait remarquer, se trouve altéré de cette manière: Abēnaher). Nous ne connaissons aucune autre famille valencienne dont le nom se rapproche davantage des leçons fautives des deux chroniques.

XXI.

(Note pour la page 153.)

Le texte espagnol porte ici *Abdenabdis;* plus loin (fol. 335, col. 1) on lit *Abenahadyz*, *Abenadalhyz* (fol. 336, col. 4) et *Abenaduz* (fol. 337, col. 1); mais la véritable leçon ne saurait être douteuse. Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 323 v.) donne le récit d'un événement qui avait eu lieu à Saragosse; ce récit lui avait été communiqué par le Dzou-'l-wizârataini Abou-Amir (عامر) ibn-Abdous (عبدوس). Dans son chapitre sur ibn-Tâhir (man., fol. 16 v.), le même auteur copie une lettre adressée par ce personnage à Ibn-Abdous. J'ignore s'il s'agit dans les deux endroits du même homme et si l'Ibn-Abdous d'Ibn-Bassâm est identique avec celui de la *General.*

XXII.

(Note pour la page 154).

La *General* porte ici *Gobaira* et plus loin *Cervera.* Il y a bien un *Cervera* dans le royaume de Valence, mais il se trouve près de Morella (voyez Escolano, t. II, p. 634 , et les Almoravides n'avaient nullement pénétré jusque-là. Il y a aussi un *Corbera* à cinq lieues de Valence, sur le Rio Xucar (Escolano, t. II, p. 212, 213), et il se peut qu'il soit ici question de ce dernier endroit; mais la *Chanson* (vs. 1735) parle à une autre occasion d'un château qu'elle nomme *Guyera.* Cela ne peut guère être que *Cullera,* près de l'embouchure du Rio Xucar, et je crois que, dans notre texte, il s'agit de la même forteresse. Voici pourquoi: 1° Édrisi (p. 192, 195 éd. de Leyde) parle de Cullera قلْيَيرة; 2° l'endroit en question doit avoir été un château, une forteresse, puisqu'il s'y trouvait un capitaine et une garnison; Édrisi dit en effet que le château de Cullera est bien fortifié; 3° quand on adopte cette leçon, on s'explique pourquoi on lit une fois *Gobaira* dans la *General;* le traducteur aura lu قبيرة au lieu de قليرة ou قلييرة; c'est une faute très fréquente dans les manuscrits arabes.

XXIII.

(Note pour la page 160.)

Il y a ici dans le texte espagnol trois fautes fort ridicules, qu'il faut attribuer au copiste ou à l'éditeur du manuscrit. On y lit: «É los moros de Valencia estando así mal cuytados *llegóse cerca de allí Abonaxa* el adelantado de los Almoravides.» Il est clair qu'il faut lire: «cuytados, llególes carta de Ali Abenaxa.» Mais ce passage est le seul dans

la *General*, où Ibn-Ayicha porte le nom d'Alî, qui lui est donné quelquefois dans la *Crón. del Cid.* L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* (man., fol. 163 r. et v.) et d'autres écrivains l'appellent *Mohammed* ibn-Ayicha. Peut-être faut-il lire *Aboali* (Abou-Alî) dans la *General.*

XXIV.

(Sur l'élégie valencienne.)

Cette élégie est incontestablement d'origine arabe, car elle porte le cachet particulier qui fait reconnaître à la première vue la poésie de ce peuple, et il me semble qu'Ibn-al-Abbâr l'a eue devant les yeux quand il écrivit son épître en prose rimée sur la prise de Valence par Jacques d'Aragon (voyez cette épître dans Maccarî, t. II, p. 790). Cependant, il ne faut pas croire que l'élégie traduite dans la *Crónica general* soit celle d'Ibn-Khafâdja, dont Ibn-Bassâm cite quatre vers; cette dernière ne peut avoir été composée qu'après que les Castillans eurent brûlé et évacué Valence, puisque le poète dit: «La misère et *le feu* ont détruit tes beautés.»

Dans la *General*, l'élégie valencienne est accompagnée d'un commentaire, où on lit que le *noble mur* désigne le peuple, les *hautes tours*, les nobles, les *blancs créneaux*, les sages paroles de ces nobles, le *grand fleuve*, le code, les *clairs canaux*, les juges, etc. Comme Alphonse le Savant avait trop de goût pour composer une pièce de cette nature, je serais porté à l'attribuer à un de ces alchimistes arabes dont ce roi aimait à s'entourer et qui travaillaient avec lui au grand œuvre. En effet, on lit en tête de cette pièce: *Paroles d'Alhagib alfaqui;* elle se donne donc elle-même pour une traduction d'un original arabe. Il est présumable qu'Alphonse, qui savait assez d'arabe pour pouvoir traduire passablement

de la simple prose, mais qui ne comprenait qu'imparfaitement la langue poétique, avait besoin d'assistance quand il en fut arrivé au poème qui se trouvait dans sa chronique valencienne. Il en aura donc demandé l'interprétation à un des savants de sa cour. Malheureusement celui auquel il s'est adressé n'avait pas la moindre idée d'une œuvre poétique, de sorte qu'il a vu partout un sens caché et des allusions mystérieuses.

Au reste, le texte arabe de l'élégie valencienne n'existe plus. Il est vrai que M. Pidal [1] a cru l'avoir retrouvé, non pas dans un manuscrit arabe, ni même dans un exemplaire de la Crónica general, mais dans une espèce d'histoire universelle en six volumes in-folio, composée par Juan Fernandez de Eredia. Le manuscrit de cet ouvrage, qui a été copié à Avignon, dans l'année 1385, et qui se trouve dans la Bibliothèque du duc d'Osuna, contient, outre le texte espagnol de l'élégie valencienne, un texte arabe écrit en caractères ordinaires. M. Pidal l'a publié; il a pensé que c'était la rédaction originale de l'élégie, et il a considéré celle-ci comme un poème populaire [2].

Au premier abord, j'en conviens, j'étais fort porté à adop-

---

1) Voyez le *Cancionero de Baëna*, que cet écrivain a publié en 1851, p. LVIII et LXXXIV. 2) J'ignore comment M. Pidal a pu m'accuser d'avoir nié que les Arabes d'Espagne aient eu une poésie populaire. Dans le passage qu'il attaque, je nommais les *mowaschaha*. Or, les mowaschaha appartiennent à la poésie populaire; ce sont des pièces que l'on ne cite pas dans un livre sérieux, comme dit Abd-al-wâhid (p. 63). Quant à la question principale, celle de savoir si la poésie arabe a eu de l'influence sur la poésie espagnole et particulièrement sur les romances, après avoir lu ce que M. Pidal dit à ce sujet, je ne puis que répéter ces paroles qui se trouvaient dans ma première édition: „Nous considérons cette question comme tout à fait oiseuse; nous voudrions ne plus la voir débattue, quoique nous soyons convaincu qu'elle le sera pendant longtemps encore. A chacun son cheval de bataille!"

ter cette opinion, car l'existence du texte original de l'élégie valencienne serait une nouvelle preuve que le récit de la Crónica general est bien réellement une traduction d'une chronique arabe. Mais en y regardant de plus près, j'ai dû changer d'avis. Le texte que M. Pidal a publié ne peut pas être du XIe siècle. Ce texte fourmille de barbarismes et de solécismes (on y trouve, par exemple, متاع au lieu du pronom possessif), et quoique les Arabes d'Espagne se soient permis certaines licences dans leurs poésies populaires, comme le prouvent celles que donne Maccari, rien ne nous autorise cependant à penser qu'ils aient poussé aussi loin le mépris des lois de la grammaire. Mais d'ailleurs, ce ne sont pas des vers; on n'y découvre pas de rimes, et M. Malo de Molina a observé avec raison que si les périodes de ce morceau étaient des vers, ces vers auraient une longueur démesurée et ne répondraient à aucun des mètres que nous connaissons. Je crois donc que ce morceau n'est autre chose qu'une traduction du texte espagnol, faite, vers la fin du XIVe siècle et à la prière d'Eredia, par un juif qui, grâce à ses voyages dans les pays musulmans, connaissait tant bien que mal le langage vulgaire que l'on parlait alors.

XXV.

(Note pour la page 163.)

Cette date résulte de la lettre qu'Ibn-Tâhir écrivit en Çafar 487 (mars 1094), lorsqu'il était prisonnier dans le camp du Cid. Voyez plus haut, page 10. Ibn-Bassâm prétend qu'Ibn-Tâhir écrivit cette lettre en 488; mais dans cette circonstance, son témoignage n'a aucun poids. Cet auteur se trompe assez souvent quand il veut indiquer l'occasion et l'époque où les morceaux qu'il copie ont été composés; très sou-

vent ces indications n'ont aucune valeur parce que ce ne sont que des conjectures. Ici il nomme l'année 488, parce qu'il a cru qu'Ibn-Tâhir fut jeté en prison après la prise de Valence, événement qu'il fixe à tort à l'année 488. Maintenant de deux choses l'une: ou Ibn-Bassâm a voulu dire qu'Ibn-Tâhir fut jeté en prison après la prise de Valence, c'est-à-dire, après le mois de Djomâdâ Ier 487, et alors il est évident qu'il se trompe, car Djomâdâ Ier est le cinquième mois de l'année, et la lettre porte la date: «milieu de Çafar,» qui est le deuxième mois; ou bien Ibn-Bassâm a eu réellement en vue l'année 488, mais dans ce cas on peut objecter qu'aucun autre auteur ne parle d'une captivité d'Ibn-Tâhir à cette époque; nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi le Cid, alors qu'il était déjà maître de Valence, aurait emprisonné Ibn-Tâhir; enfin, la lettre elle-même ne donne nullement à entendre que Valence fût alors au pouvoir du Cid. J'ai donc cru devoir la rapporter à la captivité d'Ibn-Tâhir dont parle l'auteur valencien contemporain.

XXVI.

(Note pour la page 169.)

Crónica general: «É estavan así de la manera que dezien estos versos que estavan en aravigo que fizo Albataxi: Si fuere á diestro, matarme ha el aguaducho; é si fuere á siniestro, matarme ha el leon, é si quisiere tornar atras, quemarme ha el fuego.» *Crón. del Cid* (ch. 187): «que estavan hy como dize el Philosopho en el Proverbio: Si fuere á diestro, matarme ha el aguaducho; é si fuere á sinistro, comerme ha el leon; é si fuere adelante, moriré en la mar; é si quisiere tornar atras, quemarme ha el fuego.» Il va sans dire que la troisième phrase a été omise par erreur dans la *General.*

Huber semble croire que ces vers ont été composés à cette occasion (voyez son Introduction, p. LXII, dans la note); mais le rédacteur de la *Crón. del Cid* a très bien vu qu'ils sont proverbiaux, et, par conséquent, plus anciens que le récit valencien. L'ancien poète est nommé dans la *General*, mais nous ne connaissons point de poète du nom d'Albataxi, et comme je n'ai pas trouvé ces vers ailleurs, je dois me borner à une conjecture. Des vers qui sont devenus proverbiaux, doivent avoir un poète renommé pour auteur; je propose donc de lire *Albatari*, c'est-à-dire, al-Bohtorî, البحترى. C'est, comme on sait, le nom d'un célèbre poète qui florissait dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Dans cette supposition, l'*x* au lieu de l'*r*, serait une faute de copiste, et Alphonse, qui d'ordinaire ne rend pas l'*h* (ابن جحاف *Abenjaf*, ابن محقور *Abenmacor*), aurait prononcé *Albatari* avec deux *fathas*, de même que l'ont fait d'Herbelot et d'autres [1]. Du reste, mes savants confrères à Saint-Pétersbourg ou à Paris pourront décider si cette conjecture est fondée, car le *Dîwân* de Bohtorî se trouve aux bibliothèques de ces deux villes.

XXVII.

(Note pour la page 172.)

La *Crónica general* (fol. 333, col. 1) nomme ce personnage *Aboegid*. Nous avons vu plus haut (p. LXI) que, dans cet ouvrage, *Aboegib* est une des altérations du nom d'Ibn-Tâhir; mais il ne peut être question ici de ce dernier, car nous avons vu qu'il était prisonnier auprès du Cid, et rien n'indique qu'il eût été mis en liberté. Aussi la *Crón. del*

---

1) D'Herbelot (*Bakhteri*) et Silvestre de Sacy ont même commis une faute de plus, en prononçant خ au lieu de ح.

Cid (ch. 192) présente une tout autre leçon: elle porte *Abenmoxiz*, et elle parle de ce personnage comme s'il n'eût pas encore été question de lui («un Maure puissant de la ville qu'on nommait Abenmoxiz»). J'ai donc cru devoir la suivre ici. Moxiz, ou plutôt Mochaich (مشيش), est un nom propre fort rare, mais il existe, car Dzahabî (*Mochtabih*, p. 348 éd. de Jong) le donne. On ne peut objecter contre cette explication, que la dernière lettre est *z* et non *x*, car dans le mot حنش (*bebalhanes, la porte de la couleuvre*) la *Crón. gen.* rend aussi le ش, qui se trouve à la fin du mot, par *s*.

XXVIII.

(Note pour la page 179.)

Dans le man. de Leyde d'Ibn-Khaldoun (fol. 27 r.) on lit (histoire de Valence): ثم تغلّب النصارى عليها (على بلنسية) سنة تسع وثمانين وقتلوه (ابن جحاف) «Les chrétiens s'emparèrent de Valence dans l'année 489 et tuèrent Ibn-Djahhâf.» Dans son chapitre sur les rois chrétiens, cet auteur dit que ce fut le Campéador qui prit Valence, mais il y donne la même fausse date, 489 au lieu de 487. Les mots تسع (9) et سبع (7) sont confondus fort souvent par les copistes; cependant il paraît qu'il ne faut pas mettre l'erreur sur leur compte, mais sur celui d'Ibn-Khaldoun lui-même, car dans les deux endroits, les deux manuscrits de Paris présentent la même erreur que celui de Leyde.

Les *Anales Toledanos I* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 385) sont

plus exacts; ils donnent l'année 1094: «Prisó Mio Cit Valencia, Era MCXXXII.»

La date précise est donnée par Ibn-al-Abbâr qui dit: un jeudi, vers la fin de Djomâdâ I[er] de l'année 487, c'est-à-dire, le 28 de ce mois, qui répond au 15 juin. La *Crônica general* (fol. 325, col. 4) est d'accord avec Ibn-al-Abbâr pour le mois (juin) et pour le jour (jeudi); mais elle diffère de lui pour ce qui concerne le quantième du mois, car elle dit: «jeudi, le dernier jour de juin, après la fête de Saint-Jean, que les Maures appellent Alhazaro.» (Il faut lire Alhāzaro, c'est-à-dire, Alhanzaro, العنصرة, et le renseignement est exact; comparez mon *Supplément aux dictionn. arabes*). Ce passage donne lieu à deux observations: 1° le dernier jour de juin 1094 (lettre dominicale A) n'était pas un jeudi, mais un vendredi; si l'on voulait fixer, avec Ibn-Bassâm, la reddition de Valence à l'année arabe 488, c'est-à-dire, à l'année chrétienne 1095 (lettre dominicale G), le renseignement serait plus inexact encore, car le 30 juin 1095 tombe un samedi; 2° que signifie cette addition: «après la Saint-Jean?» Si Valence se rendit le 30 juin, il est bien superflu d'ajouter: après le 24. Voici comment je crois devoir résoudre ces difficultés. Le traducteur espagnol aura trouvé dans son ouvrage arabe la même phrase qu'emploie Ibn-al-Abbâr: «jeudi, vers la fin de Djomâdâ I[er].» Il aura calculé que Djomâdâ I[er] 487 répond au mois de juin 1094, ce qui est vrai à moitié; mais il n'aura pas calculé scrupuleusement; il aura cru que la fin de Djomâdâ I[er] répond à la fin de juin, et voilà pourquoi il s'est trompé en voulant indiquer le quantième du mois. Quant à cette addition assez ridicule: «après la Saint-Jean que les Maures appellent Alhanzaro,» je crois qu'il faut l'attribuer à un bonhomme de copiste qui avait la démangeaison de montrer son savoir.

On ne saurait douter, du reste, que la *Crônica* n'ait em-

prunté au récit arabe la date qu'elle donne, car elle nomme (fol. 337, col. 2) l'année 1087. Cette fausse date ne se trouve dans aucun autre document chrétien; mais n'est-il pas facile de reconnaître dans ce nombre 87, l'année *arabe* 487?

La *General* se trompe quand elle dit que le siège de Valence dura neuf mois. Elle a emprunté ce renseignement erroné à la Chanson du Cid.

Le récit du siège de Valence dans les *Gesta* est fort court; mais il est singulier que l'auteur de ce livre dise que le Cid obtint la possession de Valence, non par capitulation, mais de vive force. Cette assertion est contredite par presque tous les auteurs arabes, et même la *Chanson du Cid* semble donner à entendre que Valence capitula (vs. 1217—1219). Deux écrivains arabes, savoir l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* et un historien cité par Maccarî (voyez plus haut, p. XXVI, XXXIII) sont d'accord avec l'auteur des *Gesta;* mais il va sans dire qu'ils se trompent.

XXIX.

(Note pour la page 184.)

D'après Ibn-al-Abbâr (plus haut, p. XXX), le Cid laissa à Ibn-Djahhâf le poste de cadi pendant environ une année. Cette assertion ne peut se concilier avec le récit valencien, d'après lequel Ibn-Djahhâf fut arrêté peu de temps après la reddition de Valence. Je serais porté à croire qu'Ibn-al-Abbâr a trouvé seulement chez les auteurs contemporains qu'Ibn-Djahhâf a été brûlé environ une année après la reddition de Valence, dans le mois de Djomâdâ Ier de l'année 488, et qu'il a tiré de là la conclusion qu'il resta cadi jusqu'à cette époque. Mais rien ne nous empêche d'admettre qu'il resta longtemps en prison. Il n'est donc nullement

nécessaire de rejeter le récit de l'auteur contemporain, traduit par Alphonse.

XXX.

(Note pour la page 188.)

D'après l'auteur des *Gesta* (p. L), cette armée était commandée par Mohammed, le fils de la sœur de Yousof. Huber (p. 82) et d'autres auteurs ont cru que ce personnage était Sîr ibn-abî-Becr. Mais celui-ci ne s'appelait pas Mohammed, et il n'était pas le fils de la sœur de Yousof, il était son cousin germain (ابن عمه ; *al-Holal* dans mes *Scriptorum Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 204). Il me paraît donc beaucoup plus probable, pour ne pas dire certain, que l'auteur des *Gesta* parle de Mohammed ibn-Ayicha, dont le nom s'est déjà présenté maintes fois à nous. Je ne me rappelle pas, je l'avoue, d'avoir lu autre part qu'il était le fils de la sœur de Yousof; cependant, puisqu'il porte le nom de sa mère (Ibn-Ayicha), il est fort possible que celle-ci fût une princesse.

Du reste, l'auteur des *Gesta* fixe cette expédition à l'année 1094; mais comme le chroniqueur valencien n'en parle pas, cette date est inadmissible.

XXXI.

(Note pour la page 196.)

Gesta; voyez aussi plus haut, p. 23—25, et les textes dans l'Appendice, n° II; *Chron. de Cardeña*, sous l'année 1102: «Perdieron los Christianos á Valencia;» Ibn-Khaldoun: ثم تغلّب المرابطون على الاندلس وزحف مزدلى قائدهم الى بلنسية فاسترجعها من ايديهم سنة ٤٩٥ «Ensuite les Almoravides

prirent possession de l'Espagne; leur général Mazdalî marcha contre Valence et la reprit sur les chrétiens dans l'année 495;» Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Mazdalî: من مناقبه استرجاعُ مدينة بلنسية من ايدى الروم بسعيه وردّها الى ملكة الاسلام بحميد غنائه فى منتصف رجب عام ٤٩٥ «Un de ses mérites, c'est que grâce à ses efforts et à sa louable persévérance, la ville de Valence a été enlevée aux chrétiens et rendue à l'islamisme dans le milieu de Redjeb 495 (5 mai 1102).»

XXXII.

(J'ai réuni dans cette note les observations que j'ai faites sur quelques passages du texte de la Crónica rimada, et qui, dans la première édition de ce travail, se trouvaient éparpillées au bas des pages.)

Vs. 247, 248. Ce passage que l'éditeur, M. Francisque Michel, a fait imprimer comme si c'étaient des vers, est de la prose, comme le commencement de la Crónica, car l'assonance y manque.

Vs. 292. M. Francisque Michel ne paraît pas avoir compris ce passage. Il a imprimé:

ca á mí non me atenderedes á tantos por tantos, por quanto él está escalentado.»

Redro Ruy Laynes, señor que era de Faro:

Ce que M. Michel a imprimé comme une seule ligne doit en former deux, comme le montre l'assonance; puis les guillemets doivent se placer, non après *escalentado* (car alors cette phrase serait un non-sens), mais après *tantos*. Il faut donc lire ainsi:

«ca á mí non me atenderedes á tantos por tantos.»

Por quanto él está escalentado,
redro Ruy Laynes, señor que era de Faro:

Après le vers 298:

É los nueve dias contados cavalgan muy privado,

on lit dans le manuscrit:

Rodrigo, fijo de don Diego, é nieto de Layn Calvo,
é nieto del conde Nuño Alvares de Amaya, é visnieto del (rey de Leon,

et ensuite la romance:

«Dose años avia por cuenta, é aun los trese non son.»

Il faut rayer les deux lignes «Rodrigo» et «é nieto,» qui sont évidemment interpolées. Elles paraissent être une glose qui se rapporte au mot *avia* dans la romance.

Vs. 305—307:

Paradas estan las bases (*lisez* hases), é comiensa (*lisez* comiensan) á lidiar.
Rodrigo mató al conde, ca non lo pudo tardar.
Venidos son los ciento é pienssan de lydiar.

Il saute aux yeux que le vers 307, qui n'est pas à sa place, n'est qu'une rédaction différente du vers 305.

La ligne 312: «et l'une était Elvire Gomez, et la cadette, Aldonsa Gomez, et la troisième, la plus jeune, Chimène Gomez,» où l'assonance manque, me paraît une glose.

Vs. 398, 399:

Por yo matar mi enemigo en buena lid en campo,
yrado contra la corte é do está el buen rey don Fernando,

Le premier vers est une explication assez fade de l'auteur de la Crónica; le second, placé ici, ne présente point de sens satisfaisant.

Vs. 841. Lisez *la seña*, au lieu de *la peña*. Dans le vers suivant:

apriessa ertó de punta á la meter la espada que traya al cuelo,

il faut lire *erió* (c'est-à-dire *hirió*, *firió* dans la *Chanson*,

vs. 2029) au lieu de *ertó*, verbe qui n'existe pas. On disait *herir de punta* comme on disait *herir de espada* (Alexandre, copla 63, 70). Du reste, tout ce passage (vs. 840—846 dans l'édition de M. Michel) est de la prose.

Vs. 863: «é dixo: Señor, á fruenta (*lisez* fruente; cf. *Alexandre*, copla 1712) de Dios *te* fago.» Ce *te* est fautif; Pero Mudo ne tutoie pas Rodrigue (*vey* dans le vs. 864 est une espèce d'interjection), et d'ailleurs, qu'est-ce que *te fago* signifierait ici? Je crois donc devoir lire: *lo fayo*.

Vs. 885. Les mots: «que de mi cuerpo a tanto» me paraissent altérés.

Vs. 888. Lisez *nos* au lieu de *vos*.

Vs. 897:

Atantas lanças quebradas por el *primore* quebrar.

Il va sans dire qu'on doit lire *primero*, et d'après M. Damas-Hinard, cette leçon se trouve dans le manuscrit. Ces huit vers qui riment en *ar* pourraient bien être un fragment d'une romance ou d'une chanson de geste, car ces dernières offrent souvent des descriptions de batailles où l'assonance est *a;* voyez, par exemple, *Chanson du Cid*, vs. 2414—2417. On peut aussi comparer avec ce passage, *Gérard de Rossillon*, p. 189.

Vs. 920:

Que nunca prendes ombre nado, que nunca te prendiesse.

Pour restituer le sens et l'assonance, il faut lire:

Que nunca te prendiesse ombre nado.

Il est clair que le copiste d'un ancien manuscrit a écrit par erreur *prendes* au lieu de *te prendiesse*, qu'il a corrigé sa bévue sur la marge, et que celui qui a copié ce manuscrit-là a transcrit la faute de même que la véritable leçon.

XXXIII.

(Sur les infants de Carrion dans la Chanson du Cid.)

Ces personnages ont existé. Il étaient, d'après la Chanson, de la famille des *Vani Gomez*, « d'où sont sortis des comtes de prix et de valeur. » Le terme *Vani Gomez* est arabe: c'est *Bani Gomez* (on sait qu'en espagnol *b* et *v* permutent), *les fils de Gomez*. Ibn-Khaldoun atteste, dans son histoire des rois chrétiens de l'Espagne, que les Beni Gomez régnaient sur le pays qui s'étend entre Zamora et la Castille, et que Santa-Maria (c'était le nom que portait anciennement Carrion) était leur capitale. Dès l'année 915, les chartes font mention de cette famille, et en 1051, Gomez Diaz, comte de Carrion, Saldaña et Sainte-Marthe, bâtit le célèbre couvent de Saint-Zoïl de Carrion [1].

Mais quoique la famille des Gomez fût très illustre et que les deux chevaliers nommés dans la Chanson, Diégo et Ferdinand, aient existé, il n'en est pas moins vrai que ces personnages n'ont pas épousé les filles du Cid, car, d'après son épitaphe dans le cloître de Saint-Zoïl [2], le comte Ferdinand Gomez était déjà mort dans l'année 1083, neuf années seulement après le mariage du Cid, et onze années avant la prise de Valence. D'ailleurs, Carrion n'était pas ce qu'on appelait un *solar* ou une *heredad*, c'est-à-dire une terre allodiale; c'était un *realengo*, une propriété du roi. Différents chevaliers de la maison de Gomez avaient gouverné ce pays, car souvent le roi donnait au fils le gouvernement qu'avait eu le père; néanmoins ce gouvernement n'était pas héréditaire,

---

1) *Voir* Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 62, col. 4. 2) Voyez Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 63, col. 2 et 3.

et nous savons à n'en pas douter que, depuis l'année 1088, ou peut-être plus tôt, jusqu'à l'année 1117, le comte de Carrion était Pierre Ansurez, qui n'appartenait pas à la famille des Gomez [1]. Mais il faut remarquer que le poète a confondu les Gomez avec une autre famille, non moins puissante, celle qui descendait de l'infante Christine et de son époux l'infant Ordoño, fils de Ramire l'Aveugle, et dont les membres, qui possédaient beaucoup de biens-fonds sur le territoire de Carrion, s'appelaient *les infants de Carrion*, parce qu'ils étaient de sang royal [2]. Peut-être le poète, pour lequel les infants de Carrion, neveux de García Ordoñez, sont les Vani Gomez, a-t-il commis sciemment cette erreur, afin de pouvoir présenter sous un jour défavorable *deux* illustres et puissantes familles léonaises qui étaient haïes en Castille.

XXXIV.

(Extraits relatifs aux Normands.)

Nowairi, man. de Paris et de Leyde: ذكر خروج المشركين الى بلاد الاسلام بالاندلس، قال وفى سنة ٢٣٠ خرج المجوس فى اقاصى بلاد الاندلس الى بلاد المسلمين وكان اول ظهورهم فى ذى الحجة سنة ٢٩ عند اشبونة فاقاموا بها ثلثة عشر يوما كان بينهم وبين المسلمين فيها وقائع ثم ساروا الى قادس ثم الى

1) C'est ce qui résulte des chartes; voyez Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 45, col. 4; 70, 2; 74, 1; 79, 2; 88, 4; 89, 3; 92, 4; 93, 1; 94, 1 et 2; Sota, p. 536, col. 2; 539, 1; 540, 1 et 2; 543, 1; Moret, *Annales*, t. II, p. 85. Llorente, t. IV, p. 23, pour l'année 1117, mais dans cette même année on trouve (Llorente, t. IV, p. 25): Comes *Bertrandus* de Carrione. 2) Voyez Rodrigue de Tolède et les autres historiens qui se trouvent cités chez Salazar, *Casa de Silva*, t. I, p. 65.

شذونة وكان بينهم وبين المسلمين وقعة عظيمة ثم قصدوا اشبيلية في ثامن المحرم فنزلوا على اثنى عشر فرسخا منها فخرج اليهم المسلمون فهزمهم العدوّ في ثانى عشر المحرم وقُتل كثير منهم ثم نزلوا على ميلَيْن منها فخرج اهلها اليهم فانهزموا في رابع عشر المحرم وكثر القتل والاسر فيهم ولم يرفع المجوس السيف عن احد ولا عن دابة ودخلوا حاضر اشبيلية واقاموا بها يوما وليلة وعادوا الى مراكبهم فوافاهم عسكر عبد الرحمن فبادَرَ اليهم المجوس فثبت المسلمون وقاتلوهم فقُتل من المشركين سبعون رجلا وانهزموا ودخلوا مراكبهم واحجم المسلمون عنهم فسيّر عبد الرحمن جيشا اخر فقاتلهم المجوس قتالا شديدا ورجعوا عنهم فتبعهم العسكر في ثانى شهر ربيع الاول وقاتلوهم واتاهم المدد من كل ناحية فنهضوا لقتال المجوس من كل جانب فانهزم المجوس وقتل منهم نحو خمس مائة رجل واخذوا منهم اربعة مراكب فاخذوا ما فيها واحرقوها ثم خرج المجوس الى لبلة فاصابوا شينيا [1] ونزلوا بجزيرة بالغرب من قوريس فقسموا ما كان معهم مما غنموه فدخل المسلمون اليهم في النهر فقتلوا رجلَيْن ثم رحل المجوس فطرقوا شذونة فغنموا اطعمة وسبيا واقاموا يومَيْن فوصلت مراكب عبد الرحمن الى اشبيلية فلما احسّ بها المجوس لحقوا بلبلة فاغاروا وسبوا ثم لحقوا باكشونبة [2] ثم

1) Comparez sur le mot شينى, *galère*, mon *Suppl. aux dict. ar.* Le man. P. porte سبيا. 2) Les man. portent باكشونية. Cette faute est très fréquente.

مضوا الى باجة ثم قفلوا الى مدينة اشبونة ثم ساروا فانقطع خبرهم عن البلاد فسكن الناس ❁

ذكر خروج المجوس الى بلاد الاسلام بالاندلس، وفى سنة ٢٤٥ خرج المجوس فى المراكب الى بلاد الاندلس فوصلوا الى بلاد اشبيلية وحلوا بالحاضر واحرقوا الجامع ثم جازوا الى العدوة ثم عادوا الى الاندلس فانهزم اهل تدمير ودخلوا حصن اريوالة ثم تقدّموا الى حائط [1] افرنجة فاغاروا واصابوا من النهب والسبى كثيرا ثم انصرفوا فلقيهم مراكب الامير محمد فقاتلوهم. واحرقوا مركبَيْن من مراكب المجوس واخذوا مركبين وغنموا ما فيها فجدّ المجوس عند ذلك فى القتال واستشهد جماعة من المسلمين ومضت مراكب المجوس حتى وصلوا الى مدينة بنبلونة فاصابوا صاحبها غرسية الفرنجى ففدى نفسه بتسعين الف دينار ❁

Ibn-al-Coutîa, man. de Paris, ancien fonds, n° 706, fol. 26 r.—27 v.: وعبد الرحمن بنا الجامع باشبيلية وبنا سور المدينة بسبب تغلّب المجوس عليها عند دخولهم سنة ٢٣٠. وكان دخولهم فى ايامه فذُعِر الناس وفرّوا بين ايديهم وأُخْلِى اهلُ اشبيلية اشبيليةَ وفرّوا عنها الى قرمونة والى جبال اشبيلية ولم ينعاط احد من اهل الغرب مقاتلتهم فاستُنْفِر الناس بقرطبة وما والاها من الكور وخرج الوزراء باهل قرطبة ومَنْ

1) Le man. P. porte حلىط (*sic*), et le man. L. خليطة; mais il faut lire حائط; comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 99, l. 6 et 7.

جاوَرها من الكور وقد كان استنفر اهل الثغر من اول حركة المجوس عند احتلالهم أوّل الغرب وأَخْذِهم بسيط لشبونة فحلّ الوزراء ومن معهم بقرمونة ولم يقدروا على مقارعة القوم لشدّة شوكتهم حتى قدم عليهم اهل الثغر وقدم من اهل الثغر موسى ابن قسي بعد استلطاف عبد الرحمن بن الحكم له وتذكيره له بولائه للوليد بن عبد الملك واسلام جدّه على يده فلانٌ بعضُ اللَّيْنِ وقدم فى عدد كثيف فلما قابَلَ قرمونة انخزل عن سائر اهل الثغر وعن عسكر الوزراء واضطرب بجانب، فلما اجتمع اهل الثغر بالوزراء سألوا عن حركة القوم فاعلموهم انها تخرج لهم فى كل يوم سرايا الى جهة فِرِيش ولَقَنْت [1] والى جهة قرطبة ومورور فسألوا عن مكمن يمكن ان يستتر فيه بقرب من حاضرة اشبيلية فدلُّوا على قرية كِنْتُش معافر التى بقبلى اشبيلية فخرجوا اليها فى جوف الليل وكمنوا فيها وبها كنيسة أوَّلية صعّدوا فيها ناظورًا فى اعلاها على راسه حزمة حطب فلما انبلج الصبح خرجت لهم يد فيها ستة عشر الفا منهم يريدون جانب مورور فلما قابلوا القرية اشار اليهم الناظور فتوقّفوا عن الخروج اليهم حتى ابعدوا فلما ابعدوا قطعوا [2] بينهم وبين المدينة وحُمِل السيف على جميعهم ثم تقدّم الوزراء فدخلوا اشبيلية والفوا العامل فيها محصورًا فى قصبتها

---

1) Les voyelles de فريش, de لقنت et de كنتش se trouvent dans le man. 2) Le man. porte par erreur واقطعوا.

فخرج اليهم وتراجع الناس وقد كان خرج من المجوس يدان سوق اليد المقتولة يدٌ الى جانب لقنت ويدٌ الى جانب قرطبة الى جانب بنى الليث فلما احسّ مَنْ فى المدينة من المجوس بالخيل واقبال الجيش وقتل اليد الخارجة الى جهة منورو فرّوا الى مراكبهم فارتفعوا فوق اشبيلية الى جانب قلعة الزعواق وتلاقوا اصحابهم ودخلوا المراكب وانحدروا والناس يناهشونهم [1] ويرمونهم بالحجارة والاوضاف [2] فلما صاروا تحت اشبيلية بميل صاحوا الى الناس ان احببتم الفداء فكفّوا عنّا فكُفّ عنهم واباحوا الفداء فيمن كان عندهم من الاسارى ففُدِى الاكثر منهم ولم ياخذوا فى فدائهم ذهبًا ولا فضّةً انما اخذوا الثياب والماكول وانصرفوا عن اشبيلية وتوجّهوا الى ناكور واسروا بها جدّ ابن صالح وفداه الامير عبد الرحمن بن الحكم وهو يد بنى امية عند بنى صالح ثم هتكوا الساحلَيْن جميعًا حتى بلغوا بلد الروم وبلغوا الاسكندرية فى تلك السفرة فكانوا فى هذا اربع عشرة سنة —— وكان عبد الرحمن بن الحكم يرى فى نومه عند تمام جامع اشبيلية انه يدخله فيَجِدُ النبى صلعم ميتا مُسَجًّى عليه فى قبلته فانتبهَ مغمومًا فسأل اهل العبارة عن ذلك فقالوا هذا موضعٌ يموت دينه فحدث فيه اثر ذلك ما كان من غلبة المجوس على المدينة، وحدّث

1) La 3e forme du verbe نهش, qui manque dans les Dictionnaires, signifie ici *déchirer* quelqu'un *à belles dents*, *l'accabler d'injures*. 2) Dans le man. والاوظاف. Voyez sur وَضَف, *fronde*, mon *Supplément aux dict. ar.*

غير واحد من شيوخ اشبيلية انهم كانوا يحمون سهامهم فى النار ويرمون بها سماء المسجد فكان اذا احترق ما حَوْل السهم سقط وآثار السهام فى سمائه الى وقتنا هذا ظاهرة فلما يئسوا من احراقه جمعوا الخشب والحُصُر فى احد البلاطات ليدخلوا النار ويتّصل بالسقف فخرج اليهم من جانب المحراب فتى فاخرجهم عن المسجد ومنعهم دخوله ثلثة ايام حتى حدثت الوقيعة فيهم وكان المجوس يَصِفون الحدثَ المُخْرِج لهم بجمال تامّ ، واستعدّ الامير عبد الرحمن بن الحكم فامر باقامة دار صناعة باشبيلية وانشاء المراكب واستعدّ برجال البحر من سواحل الاندلس فالحقهم ووسّع عليهم واستعدّ بالآلات والنفط فلما قدموا القدمةَ الثانيةَ سنة ٢٤٤ فى ايام الامير محمد تلقّوا فى مدخل نهر اشبيلية فى البحر فهزموا وحُرقت لهم مراكب فانصرفوا ✿

Ibn-Dihya, man. du Musée britannique, fol. 104 v. et suiv.:

ولمّا وفد على السلطان عبد الرحمن رُسل [1] ملك المجوس يطلب الصُّلْح بعد خروجهم من اشبيلية وايقاعهم بجهاتها ثم هزيمتهم بها وقُتِل [2] قائد الاسطول فيها رَأَى ان يراجعهم بقبول ذلك فامر الغزال ان يمشى فى رسالته مع رُسُل [3] ملكهم لما كان الغزال عليه من حِدّة الخاطر وبديهة الراى وحسن الجواب والنجدة

1) Avec cette voyelle dans le man. (qui les a presque toutes). C'est, dans le dialecte maghribin, un singulier; voyez ma *Lettre à M. Fleischer*, p. 73—4, et mon *Suppl. aux dict. ar.* 2) Voyelles du man. 3) Même remarque.

والاقدام والدخول والخروج من كل باب وصُحْبته يحيى بن حبيب فنهض الى مدينة شلب وقد انشى لهما مركب حسن كامل الآلة وروجع ملك المجوس على رسالته وكوفى على هديته ومشى رسول ملكهم فى مركبهم الذى جاء[1] فيه مع مركب الغزال فلمّا حاذوا الطَّرَف الاعظم الداخل البحر الذى هو حَدُّ الاندلس فى آخر الغرب وهو الجبل المعروف بأَلُوِيَةَ[2] هال عليهم البحر وعصفت بهم ريح شديدة وحصلوا فى الحد الذى وصف الغزال فى قوله

قال لى يحيى وصرنا الابيات[3]

ثم ان الغزال سلم من هول تلك البحار، وركوب الاخطار، ووصل اوّل بلاد المجوس الى جزيرة من جزائرها فاقاموا فيها ايّاما واصلحوا مراكبهم واجمّوا انفسهم وتقدّم مركب المجوس الى ملكهم فاعلمه بلحاق الرُّسْل[4] معهم فسُرَّ بذلك ووجّه فيهم فمشوا اليه الى مستقرّ مُلْكه وهى جزيرة عظيمة فى البحر المحيط فيها مياه مطّردة وجنّات وبينها وبين البرّ ثلث مجارٍ وهى ثلثمائة ميل وفيها من المجوس ما لا يُحْصَى عددهم وتقرب من تلك الجزيرة جزائر كثيرة منها صغار وكبار اهلُها كلّهم مجوس وما يليهم من البرّ ايضا لهم مسيرة ايّام وهم مجوس وهم اليوم على دين النصرانية وقد تركوا عبادة النار ودينهم الذى كانوا

---

1) Le man. porte جآءو (*sic*). 2) Voyelles du man. 3) Les vers que j'ai omis se trouvent chez Maccarî, t. I, p. 632 (jusqu'à la fin de la page). 4) Voyelles du man.

عليه ورجعوا نصارى الّا اهل جزائر منقطعة لهم فى البحر هم على دينهم الأوّل من عبادة النار ونكاح الامّ والاخت وغير ذلك من اصناف الشنار وهؤلاء يقاتلونهم ويَسْبونهم [1]،

فامر لهم الملك بمنزل حسن من منازلهم واخرج اليهم من يلقاهم واحتفل [2] المجوس لرؤيتهم فراوا العجب العجيب من اشكالهم وازيائهم ثم انهم أُنزلوا فى كرامة واقاموا يومهم ذلك واستدعاهم بعد يومين الى رؤيته فاشترط الغزال عليه ألَّا يسجد له ولا يخرجهما عن شىء من سُنّتهما فاجابهما الى ذلك فلمّا مشيا اليه قعد لهما فى احسن هَيْئة وامر بالمدخل الذى يُفْضَى اليه فضُيّق حتّى لا يدخل عليه احد الّا راكعا فلما وصل اليه جلس الى الارض وقدّم رجليه وزحف على أليته زحفةً فلمّا جاز الباب استوى واقفا والملك قد اعدّ له واحتفل فى السلاح والزينة الكاملة فما هاله ذلك ولا ذعره بل قام ماثلا بين يديه فقال السلام عليك ايّها الملك وعلى من ضمّه مشهدك والتحيّة الكريمة لك ولا زِلْتَ تَمتّع بالعزّ والبقاء والكرامة المُفْضية بك الى شرف الدنيا والآخرة المتّصلة بالدوام فى جوار الحىّ القيّوم الذى كلّ شىء هالك الّا وجهه له الحكم واليه المرجع ففسّر له الترجمان ما قاله فاعظم الكلام وقال هذا حكيم من حكماء القوم وداهية من دُهاتهم وعجب من جلوسه الى

1) Le man. porte ويُسَبُّونهم. 2) La VIIe forme du verbe حفل manque dans les dictionnaires, de même que la IVe, que l'auteur emploie plus loin.

الارض وتقديمه رجليه فى الدخول وقال أَرَدْنا ان نُذِلَّه فقابل وجوهنا بنعليه ولولا انه رسول لانكرنا ذلك عليه ثم دفع اليه كتاب السلطان عبد الرحمن وقُرِئ عليه الكتاب وفُسّر له فاستحسنه واخذه فى يده فرفعه ثم وضعه فى حجره وامر بالهديّة ففُتحت عيابها ووقف على جميع ما اشتملت عليه من الثياب والاوانى فأُعجب بها وامر بهم فانصرفوا الى منزلهم ووسّع الجراية عليهم، وللغزال معهم مجالس مذكورة، ومقاوم مشهورة،، فى بعضها جادل علماءهم فبكّتهم، وفى بعضها ناضل شجعانهم فاثبتهم،، ولمّا سمعت امراة ملك المجوس بذكر الغزال وجّهت فيه لتراه فلما دخل عليها سلّم ثم شخص فيها طويلا ينظرها نظر المتعجب فقالت لترجمانها سَلْهُ عن ادمان نظره لما ذا هو أَلِفَرْط استحسان ام لضدّ ذلك فقال ما هو الّا انّى لم اتوهّم انّ فى العالم منظرا مثل هذا وقد رايتُ عند ملكنا نساءً انتُخِبْنَ له من جميع الأُمَم فلم ار فيهنّ حسنا يشبه هذا فقالت لترجمانها سَلْهُ أَمُجِدٌّ هو ام هازل فقال لا بل مُجِدٌّ فقالت له فليس فى بلدهم اذًا جمال فقال الغزال فاعرضوا علىّ من نسائكم حتّى اقيسها بها فوجّهت الملكة فى نساء معلومات بالجمال فحضرن فصعّد فيهنّ وصوّب ثم قال فيهنّ جمال وليس كجمال الملكة لانّ الحسن الذى لها والصفات المناسبة ليس يميّزه كل واحد وانّما يُعْنَى به الشُّعراء وان احبّت الملكة ان اصف حسنها وحسَبها وعقلها فى شعر يروى فى جميع بلادنا فعلتُ ذلك فسُرّت بذلك سرورا عظيما وزِهيَتْ

وامرت له بصلة فامتنع من اخذها الغزال وقال لا افعل فقالت
للترجمان سَلْهُ لِمَا لا يقبل صلتى أَلِأَنَّه حقرها ام لانه حقرنى
فسأله فقال الغزال انّ صلتها لجزيلة وانّ الاخذ منها لَتشرّفٌ
لانّها ملكة بنت ملك ولكنّى كفانى من الصلة نظرى اليها
واقبالها علىّ فحسبى بذلك صلةً وانّما اريد ان تصلنى بالوصول
اليها ابدًا فلمّا فسّر لها الترجمان كلامه زادت منه سرورا
وعجبا وقالت تُحْمَل صلته اليه ومتى احبّ ان يأتينى زائرًا
فلا يُحْتَجَب وله عندى من الكرامة والرحب والسعة فشكرها
الغزال ودعا لها وانصرف، قال تمّام بن علقمة سمعتُ الغزال
يحدّث بهذا الحديث فقلت له وكان لها من الجمال بعض
هذه المنزلة التى صوّرتَ فى نفسها فقال وابيك لقد كانت فيها
حلاوة ولكنّى اجتلبتُ بهذا القول محبّتَها ونِلْتُ منها فوق ما
اردتُ، قال تمام بن علقمة واخبرنى احد اصحابه قال أُولِعَتْ
زوجة ملك المجوس بالغزال فكانت لا تصبر عنه يوما حتّى
توجّه فيه ويقيم عندها يحدّثها بسِيَر الاسلام واخبارهم وبلادهم
ومن يجاورهم من الامم فقلّ ما انصرف يوما قط من عندها
الّا اتبعته هديّة تلطفه بها من ثياب او طعام او طيب
حتّى شاع خبرها معه وانكره اصحابه وحُذّر منه الغزال فتحذّرَ
واغبّ زيارتها فباحثته عن ذلك فقال لها ما حُذّر منه
فضحكت وقالت له ليس فى ديننا نَحْنُ هذا ولا عندنا غيرة
ولا نساؤنا مع رجالنا الّا باختيارهنّ تقيم المراة معه ما احبّت
وتفارقه اذا كرهت، وامّا عادة المجوس قبل ان يصل اليهم دين

رومة فان لا يمتنع احد من النساء على احد من الرجال الّا ان يصاحب الشريفة الوضيع فتُعَيَّر بذلك وتحجره عليها اهلها، فلمّا سمع ذلك الغزال من قولها انس اليه وعاد الى استرساله، قال تمّام كان الغزال فى اكتهاله وسيما وكان فى صباه جميلا ولذلك سُمّيَ بالغزال ومشى الى بلاد المجوس وهو قد شارَفَ الخمسين وقد وخطه الشيب ولكنّه كان مجتمع الأَشُدّ ضرب الجسم حسن الصورة فسألَتْه يوما زوجة الملك واسمها نُود عن سِنّه فقال مداعبا لها عشرون سنة فقالت للترجمان ومَنْ هو مِن عشرين سنة يكون به هذا الشيب فقال للترجمان وما تُنْكِر من هذا الم تر قَطُّ مُهْرًا ينتج وهو اشهب فضحكت نُود واعجبت بقوله فقال الغزال فى ذلك بديهًا

كُلِّفْتَ يا قلبى هَوًى مُتْعِبا غالبتَ منه الضيغم الاغلبا
انّى تعلّقتُ مجوسيّةً تابى لشمس الحسن ان تغربا
أَقْصَى بلاد الله فى حيث لا يلقَى[1] اليه ذاهبٌ مذهبا
يا نود[2] يا رُودَ الشباب التى تطلع من أَزرارها الكوكبا
يا بِأَبِى الشخص الذى لا ارى أَحْلَى على قلبى ولا اعذبا
انْ قلتُ يوما انّ عينى رَأَتْ مُشْبِهَه لم أَعْدُ أَن اكذبا
قالت ارى فَوْدَيْه قد نوّرا دُعابةً تُوجِب ان ادعبا
قلت لها *يا بِأَبِى[3] انّه قد ينتج المهر كذا اشهبا

---

1) Ainsi dans le man.; chez Maccarî (t. I, p. 631) يُلْفِى. 2) Dans le man. نُودِ. 3) Chez Maccarî ما بالُه.

فاستضحكت عُجْبًا بقولي لها   وانّما قلت لكي تعجبا

قوله يا رود الشباب الرَّادَةُ والرُّودَةُ (*sic*) والرُّودُ الجارية الناعمة الجسم وقد رُوِّدَ شَبابُها والغُصْنُ الرُود الرَّطْب والشُّعَرآء يسهّلون الهمزة منه تخفيفا فلا يكادون ينطقون بها، وقوله فوديه قد نورا فالفَوْدان ما يلى الاذنَيْن من الشَّعَر، وقوله ان ادعبا فانّه يقال من الدُّعابة دَعِبَ بكسْر العين فى الماضى يَدْعَبُ بفتْح العين فى المُضارِع دَعَبًا بفتح الدال والعين فى المَصْدر، وهذا الشعر لو رُوِىَ لعمر بن ابى ربيعة او لبَشّار بن بُرْد ولعبّاس بن الاحنف ومن سلك هذا المسلك من الشعراء المحسنين لاستُغْرِب له وانّما اوجب ان يكون ذكره مَنْسيًّا أَن كان اندلسيا والّا فما له أُخْمِلَ وما حقّ مِثْلِه ان يُهْمَل وهل رايتَ احسن من قوله

تابى لشمس الحسن ان تغربا

او كالبيت الاوّل من هذه القطعة او كصفته لما جرى فى الدعابة هل وَصْفه الّا الدُّرّ المنتظم، وهل نحن الّا نُظْلَم فى حقّنا ونُهْتضَم» — — ولنرجع الى ذكر الغزال فانه لمّا انشد نود الشعر وفسّره الترجمان لها ضحكت منه وامرته بالخضاب ففعل ذلك الغزال وغدا عليها يوما ثانيا وقد اختضب فمدحت خضابه وحسّنته عنده ففى ذلك يقول الغزال

بكرت تحسّن لى سواد خضابى
فكأنّ ذاك اعادنى لشبابى
ما الشيب عندى والخضاب لواصف

الّا كشمس جُلّلَتْ بضباب
تخفى قليلا ثم يقشعها الصبا
فيسير[1] ما سترت به لذهاب
لا تُنْكِرى وضح المشيب فانّما
هو زهرة الافهام والالباب
فلدىَّ ما تَهْوَيْنَ من شان الصبى
وطلاقة الاخلاق والآداب

ثم انفصل الغزال عنهم وصَحِبَه الرُّسُل (*sic*) الى شنت يعقوب بكتاب ملك المجوس الى صاحبها فاقام عنده مكرَّمًا شهرين حتى انقضى حجُّهم فصدر على قشتالة مع الصادرين ومنها خرج الى طليطلة حتى لحق بحضرة السلطان عبد الرحمن بعد انقضاء عشرين شهرا ۞

Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 17 v.: اسرتْه المجوس الخارجون بساحل الاندلس الغربى ايام الامير محمد ففداه منهم بعض تُجّار اليهود يبتغى الربح معه ففارض اليهودى الى ان هرب عنه واخفر ذمّته واخسره ماله ودخل الجبل الذى ينسب اليه بين قلنبرية وشنترين فعاث فى اهل المِلّتَيْن المسلمين والنصارى وجرت له خطوب عظيمة الى ان قتله ادفنش الطاغية صاحب جليقية ۞

---

1) Un man. de Maccarî a aussi cette leçon; les autres portent فيصير.

XXXV.

(Sur les colonnes d'Hercule. Comparez p. 312.)

Texte du géographe almérien, man. du Musée britannique, fol. 69 r. et suiv.: وكانت فى هذه المدينة (قادس) المنارة العجيبة وكان ارتفاعها مائة ذراع وكانت مربّعة مبنية بالكَذّان الاحرش المحكم النجارة معقّدة[1] فى اعمدة النحاس الاحمر وكان فى راس هذه المنارة مربّع ثانٍ قدر ثُلْث[2] الاوّل وكان فى راس هذا المربع الصغير شكل مثلث محدود له اربعة اوجه[3] على كل وجه من المربع الصغير وجه من المثلث ففى راس تحديد المثلث رخامة بيضاء مربعة من شبرين فى شبرين وعلى تلك الرخامة مثال صورة ابن آدم من ابدع ما يكون من الاتقان واحسن ما يكون من الانشاء ووجهه لناحية المغرب مما يلى البحر ملتفتا على ناحية الشمال قد مدّ ذراعه الشمال وقبض اناملة واشار بسبابته على فم الخليج الخارج من البحر الاعظم المسمّى بالزقاق المعترض بين طنجة وبين جزيرة طريف كانّه يُرِى السالك قد اخرج يده اليمنى[4] للبرّ تحت لحافه وقبضها وفى يده عصى كانه يشير برميها الى البحر وزعم كثير من الناس انه مفتاح[5] وهم فى ذلك على باطل من القول قال

1) Man. معفرة. 2) Man. الثلث. 3) Il doit y avoir ici une erreur, car il va sans dire qu'un triangle n'a pas quatre côtés. 4) Man. اليمين. 5) Man. مفتاحا.

المؤلف لقد رايته مرارا ولم ار فى يده مفتاحا وانما يظهر فى يده شبه عود صغير لبعده من الارض ولقد اخبرنى من حضر هدم الصنم وكان من العرفاء الذين حضروا هدم تلك المنارة ان الذى كان بيده عصى طولها اثنا[1] عشر شبرا وفى راسها[2] شكاشف كالفرجلة[3] وسياتى ذكر هدم هذه المنارة فى موضعه[4] وذكر المسعودى فى كتاب التنبيه والاشراف[5] على ما بلغه فى بناء هذه المنارة انما كانت من بناء الجبابرة *الذين بنوا[6] السبعة اصنام التى فى بلاد الزنج وبلغنا ان هذه يظهر بعضها من بعض وقال المسعودى ان صح ما بلغنا عن صنم قادس انما بنى ليكون دليلا على الطريق فى البحر وانما كانت يده اليسرى ممدودة على الزقاق كانه يقول الطريق من هاهنا وكثير من الناس يزعمون ان هذا التمثال من ذهب وذلك لأن كان عليه نور شعشعانى يتلون عند طلوع الشمس وغروبها فحينا بخضرة وحينا بحمرة كالعنق من الحمام الساطع وكان الغالب على لونه الخضرة اللازوردية وكان للمسلمين دليلا[7]

---

1) Man. اثنى. 2) Man. راسه. 3) فرجلة est l'équivalent de فَرْقَلَّة; c'est φραγέλλιον (de *flagellum*) et désigne un gros fouet garni de lanières de cuir, avec lequel on frappe les bêtes de somme et de labour; voyez mon *Suppl. aux dict. ar.*, t. II, p. 260. Le mot شكاشف, que je n'ai pas rencontré ailleurs, doit donc signifier *lanières*. 4) Man. موضعها. 5) Man. والاشواق. 6) Man. الذى بنا. 7) Man. دليل.

على البحر حين[1] يغيب المنار يدخلون البحر الاعظم ويخرجون
وذلك انه من كان يريد السفر من[2] البحر الصغير الى بلاد
المغرب والى اشبونة وغيرها فكانوا يدخلون فى البحر حتى يغيب
المنار فيقيمون قلوعهم وياخذون الى حيث شاءوا من المراسى
المغربية مثل سبلى وانفى[3] وبلاد السوس ومنذ هدمت هذه
المنارة انقطع دليلها وكان هدمها سنة اربعين وخمسمائة فى
اوّل الفتنة الثائرة ببلاد الاندلس هدمها على بن عيسى بن
ميمون حين شاع فى جزيرة قادس[4] ان ذلك التمثال من
الذهب فلما قلعه وجده من اللاطون وقد غُسل بالذهب
الطيّب فجرد عنه اثنى عشر الف دينار من الذهب فبطلت
حركته من البحر وكان اهل الاندلس يزعمون ان هذا الطلسم
على عمل البحر وان البحر يُرْكَب ما دام ولا يُرْكَب اذا انهدم
فلما هدم لم يتغيّر فى البحر شىء الامرُ واحدٌ وذلك انه
كانت تخرج فى هذا البحر مراكب عظام كثيرا[5] وكان اهل
الاندلس يسمّونها القراقر وكانت هذه المراكب تجرى الى امامها
والى خلفها بقلوع مربّعة وكان يخرج فيها اقوام يعرفون
بالمجوس كانت لهم شدّة وباس وجلد على ركوب البحر وكانوا
اذا خرجوا على امامهم اهلُ السواحل يفرّون[6] منها مخافة
منهم وكانوا لا يخرجون الا على راس ستّة اعوام او سبعة

---

1) Man. حتى. 2) Man. فى. 3) Man. وافعى. 4) Le man. ajoute طبع (*sic*), qui ne donne pas de sens. 5) Man. كثير; *très grands*. 6) Construction incorrecte.

وكانوا اقلّ ما يخرجون فى اربعين مركبا وقد يخرجون[1] فى مائة واقلّ واكثر ويغلبون كل من لقوه فى البحر ويسبونهم ويأسرونهم وكان هذا الطلسم المتقدم الذكر يعرض لهم فى فم الزقاق فيدخلون عليه الى جزائر هذا البحر الصغير ويصلون الى اطراف الشام ومذ هدمت هذه المنارة[2] لم يخرج من تلك القراقر الا اثنان انكسرت احداهما على مرسى المجوس وانكسرت الاخرى على طرف الاغر وكان ذلك سنة ٥٤٥ ولم يخرج بعد ذلك ولم يتعطل فى البحر حركة ولا سفر الا هذه الحركة التى للمجوس بسبب تلك المنارة۞

Les détails que donnent les géographes arabes sur les colonnes d'Hercule, peuvent aussi servir à corriger et à expliquer un passage d'Isidore de Béja (c. 36). Ce passage où l'auteur parle de l'arrivée de Mousâ en Espagne, se lit ainsi dans l'édition de Florez:

« Dum per supranominatos missos [3] Hispania vastaretur, et nimium non solum hostili, verumetiam intestino furore confligeretur, Muza et ipse ut miserrimam adiens gentem per Gaditanum fretum columnas Herculis pertendentes, et quasi fumi (variante: *tomi*) indicio portus aditum demonstrantes, vel claves in manu transitum Hispaniæ præsagantes, vel reserantes, iam olim male direptam, et omnino impie adgressam perditans penetrat. »

Pour rétablir le sens et la rime, je lis de cette manière:

« Dum per supranominatos missos Hispania vastaretur,

et nimium, non solum hostili, verumetiam intestino furore confligeretur,

---

1) Man. يخرجوا. 2) Man. المنار. 3) Les Berbères sous Târic.

Muza et ipse, *miserrimas* adiens *gentes*,
per columnas Herculis [1], *brachium* [2] *pro*tendentes,
et quasi *tumi* [3] indicio portus aditum demonstrantes,
vel *clave* in manu transitum Hispaniæ præsagantes [4],
vel reserantes,
iam olim male direptam,
et omnino impie adgressam,
perditans penetrat. »

Le sens de ce passage est donc celui-ci: Mousâ vint en Espagne en passant près des colonnes d'Hercule; la statue au-dessus des colonnes « tenait le bras étendu; elle semblait indiquer du pouce l'entrée du port (de Cadix); la clé qu'elle tenait dans la main semblait présager que l'ennemi entrerait en Espagne, ou bien elle semblait ouvrir la porte de ce pays. »

On voit que, chez Isidore, la statue tient une clé dans la main. La plupart des écrivains arabes disent la même chose; cependant le géographe almérien dit formellement: « Dans la main droite la statue tenait un bâton, qu'elle semblait vouloir jeter dans la mer. Beaucoup de personnes pré-

1) Je supprime *Gaditanum fretum*. Ces mots, qui brouillent le sens, sont une glose. 2) Ce mot est indispensable pour le sens. „Brachia in mare protendens" se trouve dans Ovide (Metam. XIV, vs. 190). La leçon *pro*tendentes, la seule bonne, se trouve dans une édition plus ancienne d'Isidore. 3) D'après le géographe almérien la statue avait la main droite étendue vers la terre, c'est-à-dire vers le port de Cadix. Il est donc certain que le mot qui se trouve ici chez Isidore doit signifier un doigt. En effet, je crois y reconnaître le mot goth *thuma*, *pouce*. Il est vrai que *thuma* ne se trouve pas chez Ulphilas, ce traducteur ne parlant nulle part d'un *pouce;* mais d'après l'analogie, *pouce* serait *thuma* en goth, et l'anglo-saxon a réellement cette forme, de même que l'ancien frison. Au reste ce mot (en suédois *tumme*) existe encore dans toutes les langues germaniques. 4) Dans la basse latinité, on disait *præsagare* au lieu de *præsagire*. Voyez Ducange.



tendent que c'était une clé, mais c'est une erreur. J'ai vu souvent la statue, et jamais je n'ai pu découvrir autre chose qu'un bâton, qui semblait court à cause de sa hauteur, dans l'objet dont il s'agit; d'ailleurs, un architecte qui vit mettre à bas la statue, m'a assuré que c'était un bâton de douze empans, et qui avait à l'extrémité des lanières comme un fouet.» Chez le faux Turpin la leçon est un peu douteuse. Dans l'édition que Schard a donnée de cet auteur au XVIe siècle et qui a été reproduite par Reuber et ensuite par Reiffenberg, on lit à propos de la statue: «et manu dextrâ tenens quandam clavam ingentem. Quæ scilicet clava» etc., et: «Mox ut viderunt clavam lapsam» etc. Ciampi a fait imprimer de même, mais en observant (p. 101) que son manuscrit porte *clavem* et *clavis*, au lieu de *clavam* et *clava*, et M. Gaston Paris [1], qui a examiné vingt man. de la Bibl. nationale, atteste qu'ils ont tous cette leçon, laquelle, ajoute-t-il, se trouve aussi dans toutes les traductions, l'islandaise exceptée, dont l'auteur doit avoir lu *clavam*. Il est porté à croire que *clavam* et *clava* sont des fautes d'impression dans l'édition de Schard, dont dépendent celles de Reuber et de Reiffenberg. J'en doute; un compositeur qui ne sait pas le latin peut bien lire dans une copie *clavam* pour *clavem*, mais il n'est guère vraisemblable qu'il lise *clava* pour *clavis*. Je pense plutôt que Schard a réellement trouvé dans son man. les leçons qu'il donne, d'autant plus qu'elles sont aussi dans le man. d'Amsterdam et dans le man. Harl. 2500 du Musée britannique (les dix autres ont *clavis*). Nous avons donc affaire à une variante. La circonstance qu'un ancien traducteur a également eu *clava* sous les yeux, vient à l'appui de cette opinion, et une trace de la double leçon se trouve

---

1) *De Pseudo-Turpino*, p. 22.

aussi dans la relation du moine Maurice, qui suivait, l'an 1271, en qualité de chapelain, un haut baron norvégien, Andres Nikolasson, pendant une expédition en terre sainte. Dans cette relation, conservée par fragments dans un man. des archives de Christiania et contenant un itinéraire depuis Lisbonne jusqu'à Cagliari [1], on lit ceci, d'après une citation du comte Riant [2], qui en possède une copie faite par le célèbre Munch: «In hac insulâ est statua Herculis tenens clavem et clavam [3] in manibus, verso vultu ad Africam, dans intelligi quod Gades insula sit clavis Hispanie ex illa parte.» Il n'a pas vu la statue, car elle avait été détruite, comme on le verra tout à l'heure, plus d'un siècle auparavant; il copie un autre auteur, chez lequel il avait trouvé *clavem* (car l'ensemble du passage montre qu'il s'agit d'une clé), avec la variante *clavam* sur la marge.

En résumé, je crois que le faux Turpin a écrit *clé;* ceux qui pensaient comme le géographe almérien, ont corrigé *bâton.*

A en croire Yâcout, l'Océan, auparavant toujours orageux, ne serait devenu navigable qu'après que la statue eut laissé tomber sa clé, et Cazwînî dit que cette clé tomba dans l'année 400 de l'hégire (1009 ou 1010 de notre ère), qu'elle fut apportée au seigneur de Ceuta, et que, lorsqu'on la pesa, on trouva qu'elle avait trois livres de poids. Cette assertion m'est suspecte; si elle était vraie, le géographe almérien et Abou-Hâmid en auraient dit quelque chose, et les auteurs orientaux, tels que Yâcout et surtout Cazwînî, ne méritent qu'une confiance limitée quand il s'agit de l'Espagne.

---

1) Voir Riant, *Les Scandinaves en Terre Sainte*, p. 72 (où il faut substituer «XIIIe siècle» à «XIIe siècle»), 357. 2) *Ibid.*, p. 76, n. 1. 3) Chez M. Riant *clavum*, mais c'est une faute d'impression, car il traduit *un bâton*, et d'après une communication de M. Bugge, le man. porte très distinctement *clavam*.

Les colonnes d'Hercule ont été détruites, dans l'année 1145, par l'amiral Alî ibn-Isâ ibn-Maimoun, qui s'était révolté à Cadix. Ayant entendu dire aux habitants de cette ville que la statue était en or pur, il ordonna de la mettre à bas. C'est ce qui eut lieu; mais au grand désappointement de l'amiral, on trouva qu'elle était de laiton et qu'elle était tout simplement revêtue d'une couche d'or. Cet or, toutefois, valait encore douze mille dînârs [1].

Si je me suis arrêté aussi longtemps aux colonnes d'Hercule, j'espère qu'on ne s'en plaindra pas, attendu que les renseignements que j'ai recueillis ont servi à expliquer un passage d'Isidore et un récit d'une saga islandaise. D'ailleurs, on n'avait pas encore songé à identifier la tour dont parlent les géographes arabes, avec les colonnes d'Hercule, et il régnait même à ce sujet une grande confusion. Reinaud, par exemple, a écrit ceci (*Géographie d'Aboulfeda*, t. II, p. 269): « Aux environs de Cadix, sur un monticule, était jadis un temple consacré à Hercule, ou du moins à la divinité phénicienne qui correspondait à Hercule. Une statue colossale frappait au loin les regards » etc. Évidemment Reinaud a confondu ici les colonnes d'Hercule — qui ne se trouvaient pas sur une colline, mais dans la mer (راسخ فى الماء, *solidement bâties dans l'eau*, dit Ibn-Iyâs), ou sur une île (Abou-Hâmid), ou sur la grève (*in maris margine*, Pseudo-Turpin) — il a confondu ces colonnes, disons-nous, avec le temple d'Hercule, qui cependant ne se trouvait pas non plus sur un monticule, mais qui occupait toute la petite île qui s'appelait autrefois Heracleum et qu'on nomme aujourd'hui Santi Petri. La statue au-dessus des colonnes n'a rien à voir

1) Voyez le géographe almérien, Dimachkî, Cazwînî, *Cartâs*, p. 176, et Maccarî, t. I, p. 103 et 104.

avec le temple d'Hercule, et l'image, à coup sûr, n'était ni celle de ce dieu ni celle d'un dieu quelconque, car le trait caractéristique du culte de l'Hercule phénicien à Cadix était précisément l'absence de toute statue;

Sed nulla effigies simulacrave nota Deorum,

comme disait Silius Italicus. On consultera avec fruit sur ces sujets l'ouvrage que Suarez de Salazar a publié en 1610 sous ce titre: *Grandezas y antigüedades de la isla y ciudad de Cadiz.* C'est un vieux livre, mais qui est fait avec soin.

Au reste, des tours pareilles se trouvaient dans beaucoup d'autres endroits. En Espagne il y en avait une près de Tarragone, et une autre près de la Coruña (*Tour d'Hercule*). Elles semblent avoir été bâties par les Phéniciens, et d'après la conjecture fort plausible des géographes arabes, elles étaient destinées à guider les vaisseaux qui approchaient des côtes.

XXXVI.

(Note pour la page 366.)

Comme il n'est nulle part question d'un second mariage de Robert, je pense que la dame qui dans les chartes porte le nom d'Agnès, est celle à laquelle Orderic Vital donne le nom de Sibylle. Les dames normandes changeaient fréquemment le nom qu'elles avaient reçu au baptême; en Angleterre, une foule d'entre elles prenaient celui de Mathilde, parce que l'épouse de Guillaume le Conquérant l'avait porté (voyez Lingard, *History of England*, t. I, p. 326 éd. Baudry). Sibylle aura changé le sien, qui n'était pas en usage en Espagne, parce qu'il faisait penser aux sibylles des anciens, et que, par conséquent, il l'exposait à de désagréables plaisanteries.

Un exemple analogue se trouve chez Hugues Falcand (dans Caruso, *Bibl. Sic.*, t. I, p. 457). Cet historien raconte que Rodrigue, un frère de la Navarraise Marguerite, veuve de Guillaume Ier, surnommé le Mauvais, et régente du royaume, arriva en Sicile, et que son nom «inconnu et barbare» choqua tellement les Siciliens et donna lieu à tant de plaisanteries, que la reine le changea en Henri.

XXXVII.

(Texte de l'opuscule du premier Pseudo-Turpin.)

A vrai dire il n'y a du Pseudo-Turpin que deux éditions, également défectueuses, celle que Schard a donnée en 1566 [1] et qui a été reproduite par Reuber [2] et ensuite par Reiffenberg [3], et celle de Ciampi, publiée à Florence en 1822 d'après un man. de 1200 qu'il possédait et qui diffère sensiblement de celui qui a servi pour l'autre édition. Voulant donner un texte plus correct des cinq premiers chapitres, j'avais cru que je devrais prendre pour base le man. de Paris coté Notre-Dame 133, que M. Gaston Paris a signalé comme le plus ancien et le meilleur des vingt que possède la Bibl. nationale. Aussi l'ai-je copié, mais il n'a pas répondu à mon attente. La liste des noms propres dans le 3e chapitre n'y est pas plus correcte que dans d'autres, et quant au reste, le fond y est absolument le même que dans les autres rédactions, mais le style y est meilleur, il se distingue même par

1) Dans *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort. 2) Dans *Veteres Scriptores qui Cæsarum et Imperatorum Germanicorum res per aliquot sæcula gestas litteris mandarunt*, Francfort, 1584. 3) Dans le Ier volume de son édition de la *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, Bruxelles, 1836.

une certaine élégance, et je ne puis me défendre de la crainte qu'il n'ait été remanié et enjolivé par un moine qui savait plus de latin que la plupart de ses frères. Je me suis donc borné à y emprunter les variantes les plus remarquables et en général je m'en suis tenu au texte assez bon du man. de l'Université d'Amsterdam, n° 121, déjà mentionné par Vossius [1]. Il n'a ni titre ni préface (le premier Pseudo-Turpin ne semble pas en avoir eu une) et n'est point divisé en chapitres (l'ouvrage original ne l'était pas non plus et les titres des chapitres sont l'œuvre des copistes), mais il a tous les suppléments. Il a été écrit par un frère prêcheur à Bruxelles dans la seconde moitié du XVe siècle, car dans d'autres pièces du même volume, relatives au duché de Brabant, etc., je trouve nommées les années 1415, 1430, 1458. Il n'est donc pas ancien, mais je le crois copié sur un bon original.

Pour le 3e chapitre, le seul embarrassant, et pour quelques autres passages, j'ai eu des copies de trois man. de Cambridge, dont je suis redevable à l'inépuisable bonté de M. Wright, et des deux man. du Musée britannique qu'on m'a signalés comme les meilleurs et qui sont du commencement du XIIIe siècle.

J'indiquerai ces man. et les éditions par ces lettres:

A. Man. d'Amsterdam, n° 121.

B. Man. de Cambridge, Univ. Libr. HH. 6. 11 (XIIIe siècle, assez médiocre et le copiste a omis une partie du 3e chapitre).

C. L'édition de Ciampi.

D. Man. de Cambridge, Corpus Christi College D. 11. 318. Vossius a parlé de ce man., qui est du XIIIe siècle et qui offre ces mots après le titre: Hunc librum dicit Calixtus papa esse autenticum.

---

1) *De Historicis Latinis*, l. II, c. 32.

E. Man. de la même Bibl. 21.292. Moins bien écrit, mais plus ancien et meilleur que D.

F. Man. du Musée britannique, Harl. 6358.

G. Man. de la même Bibl., Cott. Nero A. XI.

H. Traduction du 3e chapitre dans les *Chroniques de Saint-Denis*, selon l'édition qu'on trouve dans *Rerum Gallicarum Scriptores* ed. Bouquet, t. V, p. 284.

I. Même ouvrage, publié par M. Paulin Paris (1836—8), t. II, p. 211 et suiv.

P. Man. de Paris, Notre-Dame 133.

R. L'édition de Schard-Reuber-Reiffenberg.

Au reste, je ne noterai des nombreuses variantes que celles qui le méritent.

Post-scriptum. Mon article sur le faux Turpin était écrit plusieurs mois avant que parût la nouvelle édition de cet auteur, faite par M. Castets d'après sept man. de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier et qui est infiniment plus correcte que les précédentes. Après en avoir pris connaissance, je me suis demandé si je ne supprimerais pas dans cet Appendice le texte de l'opuscule du premier Pseudo-Turpin, en me bornant à proposer un petit nombre de corrections sur le texte établi par le professeur de Montpellier; mais considérant que parmi mes lecteurs il y en aurait peut-être qui ne le posséderaient pas et qui pourtant voudraient avoir l'opuscule sous les yeux, j'ai cru ne pas devoir le faire, d'autant que mon texte, établi d'après d'autres man., présente quelques variantes qui méritent bien d'être connues.

CAPUT I.

De beatâ visione stellaris viæ [1].

Gloriosissimus apostolus Christi Iacobus cum aliis Christi apostolis et discipulis, diversas mundi partes adeuntibus, ut fertur primus in Galeciâ prædicavit. Deinde eo Hierosolymas regresso et ab Herode rege perempto, eius asseclæ corpus ipsius ab Hierosolymis usque ad Galeciam per mare transtulerunt et opus, a magistro cœptum, sed non finitum repetentes, in eâdem Galeciâ prædicaverunt. Sed ipsi Galeciani postea, peccatis suis exigentibus, fidem postponentes, usque ad Karoli Magni, Imperatoris Normannorum [2], Gallorum et Theutonicorum cæterarumque gentium tempus, perfidi retro abierunt. Hic vero Karolus, postquam multis laboribus per multa orbis climata diversa regna, Angliam scilicet, Galliam, Theutoniam, Baioariam, Lotharingiam, Burgundiam, Italiam, Britanniam cæterasque regiones innumerasque urbes a mari usque ad mare, divinis subsidiis munitus, invincibili brachio potentiæ suæ acquisivit et Sarracenorum manibus abstulit Christianoque imperio subiugavit, gravi labore ac tanto sudore fatigatus, ne amplius bellum iniret requiem sibi dare proposuit. Sed non multo post intuitus est in cœlo quandam viam stellarum, incipientem a mari Frisiæ et tendentem inter Theutoniam et Italiam, inter Galliam et Aquitaniam, rectis-

---

1) Tel est le titre dans P. Dans D.: Quomodo sanctus Iacobus apostolus apparuit Karolo Magno. 2) Mieux Romanorum, comme dans les man. dont s'est servi M. Castets.

sime transeuntem per Gasconiam, Basclam [1] et Navarram et Hispaniam usque ad Galeciam, quâ [2] beati Iacobi corpus tunc temporis latebat incognitum. Quam viam dum Karolus per singulas noctes sæpe perspiceret, cœpit sæpissime præmeditari quid significaret. Cui hoc summo studio cogitanti heros quidam, optimam et pulcherrimam, ultra quam dici fas est, habens speciem, nocte in extasi apparuit dicens: Quid agis, fili mi? At ille ait: Quis es, domine? Ego sum, inquit, Iacobus apostolus, Christi alumnus, filius Zebedæi, frater Iohannis Evangelistæ, quem Dominus iuxta mare Galilææ ambulans ad prædicandum populis suâ ineffabili gratiâ eligere dignatus est, quem Herodes rex gladio peremit, cuius corpus in Galeciâ, quæ a Sarracenis turpiter adhuc opprimitur, incognitum requiescit; unde ultra modum miror cur terram meam a Sarracenis minime liberasti. Quapropter tibi notifico, quia sicut Dominus potentissimum omnium regum terrenorum fecit te, sic ad præparandum iter fidelium ad sepulchrum meum et liberandum tellurem meam a manibus Moabitarum, te inter omnes, ut tibi coronam æternæ retributionis exinde præpararet, elegit. Via stellarum, quam in cœlo vidisti, hoc significat, quod tu cum magno exercitu ad expugnandam gentem paganorum perfidam, et liberandum iter meum et tellurem ab his et ad visitandam basilicam meam et sarcophagum meum usque ad Galeciam iturus es, et post te omnes populi, a mari usque ad mare peregrinantes, veniam delictorum suorum a Domino impetraturi, illuc profecturi sunt, narrantesque laudes eius et virtutes usque in finem præsentis sæculi ibunt. Nunc autem perge quam citius poteris, quia ego ero auxiliator tuus in omnibus, et propter labores tuos

---

1) Leçon de R.; C. Blascam; voyez sur ces formes une de mes notes sur le 3e chapitre; P. Basculamque. 2) Leçon de A., C., R.; P. ubi.

impetrabo tibi a Domino coronam in cœlestibus et usque ad novissimum diem erit nomen tuum in laude. Taliter beatus apostolus tribus vicibus Karolo apparuit. His itaque auditis Karolus, apostolicâ promissione fretus, coadunatis sibi exercitibus multis, ad expugnandas gentes perfidas Hispaniam ingressus est.

CAPUT II.

De subitâ ruinâ murorum Pampiloniæ [1].

Prima urbs, quam obsidione circuivit, Pampilonia exstitit, et sedit circa eam tribus mensibus et nequivit eam capere, quia muris inexpugnabilibus munitissima erat. Tunc fecit precem Domino dicens: Domine Iesu Christe, pro cuius fide in has oras veni ad expugnandum gentem perfidam, da mihi urbem istam capere ad decus nominis tui! O beate Iacobe, si verum est quod mihi apparuisti, da mihi capere illam! Tunc, Deo donante et beato Iacobo orante, muri collapsi funditus ceciderunt. Sarracenos vero, qui baptizari voluerunt, ad vitam reservavit, et qui renuerunt, gladio trucidavit. His auditis mirabilibus, Sarraceni Karolo ubique pergenti se inclinabant, et mittebant ei obviam tributum, et reddebant ei urbes, et facta est tota terra illa ei sub tributo. Mirabatur gens sarracenica cum videbat gentem gallicam, * optimam scilicet, et bene indutam, et facie elegantem [2], et honorifice pacificeque recipiebant eos, armis etiam reiectis. Inde visitato sarcophago beati Iacobi, venit ad Petronum [3] et infixit in mari lanceam, agens Deo et sancto Iacobo grates, qui eum

1) Tel est le titre dans P. 2) Leçons de A., C., R.; P.: validam scilicet, et decenter ornatam atque armatam scilicet, et facie et staturâ elegantem. 3) Leçon de C., R.; A. Petronium; P. petram limitarem (!).

usque illuc perduxit, dicens quod in antea ire non poterat. Galecianos vero, qui post beati Iacobi prædicationem discipulorumque eius ad perfidiam paganorum conversi erant, baptismatis gratiâ per manus Turpini [1] archiepiscopi regeneravit, illos scilicet qui ad fidem voluerunt converti, qui nondum baptizati erant. Illos vero, qui fidem recipere noluerunt, aut gladio trucidavit, aut sub Christianorum imperio captivavit. Deinde ivit per totam Hispaniam a mari usque ad mare.

CAPUT III.

Nomina villarum et urbium quas acquisivit Karolus in Hispaniâ [2].

Urbes et maiores villæ, quas tunc acquisivit in Galeciâ, ita a vulgo dicuntur: Viseum [3], Lamecum, Dumia, Colimbria, Lucum, Aurenias [4], Yria, Tuda, Mindonia, Brachara [5] metropolis, Civitas Sanctæ Mariæ, Wimarana, Crunia, Compostella, quamvis tunc temporis parva. In Hispaniâ: Auchala [6], Godelfajar [7], Talamanca, Uzeda, Ulmas, Canalyas [8], Madrita [9], Maqueda, Sancta Eulalia, Talaveria, quæ est fructifera, Medinacelim, i. e. urbs excelsa, Berlanga, Osma, Seguncia, Segobia, quæ est magna, Aavilla, Salamanca, Sepulvega,

---

1) P. Tulpini. 2) D.: De nominibus civitatum Hispaniæ. Sans titre dans P. 3) Altéré dans tous: E. et P. Visuma, F. Visunia, H. et I. Visunia ou Vesunna, C. Visimia, B. Visitma, A. Nisinna; confondu dans D. (Visimilia, Mecum) et G. (Insimilia, Mecum) avec le nom qui suit. 4) Leçon de A., C., D., P.; G. Auremas; F. Auremnas; B. et E. Aureianas; H. Haurenes; I. Orenes. 5) Sans *h* dans G. et P. 6) Ainsi dans B., C., D., E., F. (H. Aaucale); A., G., P., I. Auscala. 7) Leçon de A., B., D., E., F., P.; G. Codelfair; C. Godolfaria. 8) Canalias dans d'autres. 9) Leçon de D., E., F., G.; P. Madritas; A. Mardritas.

Toletum, Kalatrava, Badaiot [1], Turgel, Talavera, Godiana, Emerita, Altamora [2], Palencia, Lucerna, Ventosa, quæ dicitur Carcesa [3], quæ est in valle viridi, Caparra, Austurga, Ovetum, Legio, Karrionem [4], Burgas, Nageras, Kalagurria, Urantia [5], quæ dicitur Archus [6], Stella, Kalatahus [7], Miracula [8], Tutella, Saragucia, quæ dicitur Cæsar Augusta, Pampilonia, Baiona, Iacka, Osca, in quâ XC. turres numero esse solent, Terracona, Barbastra, Rozas, Urgellum, Elna, Gerunda, Barcinona, Lerida, Tortosa, oppidum fortissimum, Aurelia, oppidum fortissimum, ... [9] urbs, Adania, Yspalida, Escalona, Barbagalli, oppidum fortissimum, ora Balague [10], ora Burrianæ, ora Quotantæ urbs, Ubeda, Baecia, Petroissa, in quâ fit argentum optimum, Valencia, Denia, Sativa, Granada, Sibilia, Corduba, Abula, Accintina, in quâ iacet beatus Torquatus, confessor Christi, beati Iacobi cliens, ad cuius sepulchrum arbor olivæ divinitus florens maturis fructibus onustatur per unumquemque annum in solemnitate eiusdem, scilicet idus Maii, urbs Bisertum, in quâ milites fortissimi, qui vulgo dicuntur Arabites, habentur, Maiores insula, urbs Bugia, quæ ex more habet regem, Agabiba [11] insula, Goaran [12], quæ est urbs in Barbariâ, Meloida [13],

---

1) Quelques-uns avec th. 2) Leçon de C., E., F.; H. Althamore; B. Altomora; D., G., I., P. Altancora; A. Alteracora. 3) Ainsi dans C., D., E., F., G.; H. Carcesse; P., I. Carcensa; A. Cartensa. 4) Leçon de E., F.; H., I. Karrion; P. Kirionem; A. Kyrionem; G. Kyrrionem. 5) Leçon de C., E., F., P.; H. Urence; I. Urance; A. Verrantia. 6) Seulement dans A. Cesar Archus. 7) Leçon de H.; I. Clathahus; A. Klatahus; P. Klattahus; D. Klatatus; G. Klatarchus. 8) Ainsi dans A., G., H.; D., E. Miraclera; P. Miraclam. 9) Nom incertain; C. Algaleti; H. Algalethe; E., F. Algati; G. Algeoen; D. Algenen; A. Alganeum; P. Alganensis; I. Alganette. 10) Bon dans A. et P.; dans d'autres Malague. 11) Leçon de B., E., F., P.; D., G. Agabia; C. Agalbia. 12) C'est ainsi qu'il faut lire; presque bon dans C. (Goara) et H. (Gouaren); E., F. Coaran; P. Boaran; D., G. Boaram; A. Boram. 13) Leçon de B., C., E., F.; Melodia dans A., D., G., P.

Evitia, Formenteria, Alcoror [1], Almaria, Moneca, Gibaltaria, Kartago, Septa, quæ est in districtis Hispaniæ, ubi maris est angustus concursus, et Gesir similiter et Taruph [2]. Immo cuncta terra Hispanorum, tellus scilicet Alandalus [3], tellus Portugallorum, tellus Sarracenorum, tellus Pardorum, tellus Castellanorum, tellus Maurorum, tellus Navarrorum, tellus Alavarum, tellus Biscaiorum, tellus Basclorum [4], tellus Palargorum [5], Karoli imperiis inflectitur. Omnes præfatas urbes, quasdam scilicet sine pugnâ, quasdam vero cum magno bello et maximâ arte, Karolus tunc acquisivit, præter præfatam Lucernam, urbem munitam, quæ est in valle viridi, quam capere usque ad ultimum nequivit. Novissime vero venit ad eam et obsedit eam, et sedit circa eam quatuor mensium spatio, et factâ prece Deo et sancto Iacobo ceciderunt muri eius et est deserta usque in hodiernum diem. Quidam enim gurges atri amnis in medio eius surrexit, in quo magni pisces nigri habentur. Quasdam tamen ex præfatis urbibus alii reges galli et imperatores theutonici ante Karolum Magnum acquisierunt, quæ postea ad ritum paganorum conversæ sunt usque ad eius adventum. Et post eius mortem multi reges et principes in Hispaniâ Sarracenos expugnaverunt. Clodoveus namque, primus rex Francorum christianus, Lotharius, Dagobertus, Pipinus, Karolus Martel-

---

1) Ainsi dans D., E., F., G.; A., P. Alcorror; B. Alcaroz; H. Alchoraz; I. Alchoras; C. Alcorothz. 2) Dans tous les man. avec *u*, pas *i*. 3) Dans les man. la dernière lettre est *f*, ou même *ph*. 4) Leçon de B., C., E., P.; Blascorum dans A., D. D'après Oihenart (*Notitia utriusque Vasconiæ*, p. 397), la forme *Bascli* ou *Blasci*, pour désigner les Basques, a pris naissance dans le cours du XIIe siècle, et il dit qu'à l'exception du Pseudo-Turpin, il ne l'a trouvée dans aucun écrit antérieur aux actes du concile du Latran, tenu en 1179. On rencontre *Bascli* dans le Recueil des Miracles de saint Jacques, faussement attribué à Calixte II, p. 49 B, et *Blasci* dans l'*Hist. Compost.*, p. 298. 5) Le comté de Pallars.

lus [1], partim Hispaniam acquisierunt, partim dimiserunt; sed hic Karolus Magnus totam Hispaniam suis temporibus subiugavit. Hæ sunt urbes quas ille, postquam gravi labore acquisivit, maledixit, et ideo sine habitatore permanent usque in hodiernum diem: Lucerna, Ventosa, Caparra, Adania.

CAPUT IV.

De idolo Mahumet.

Idola et simulacra, quæ tunc in Hispaniâ invenit, penitus destruxit, præter idolum quod est in terrâ Alandalus [2], quod vocatur Salam Cadis. Cadis proprie dicitur locus in quo est Salam, quod in linguâ arabicâ Deus dicitur [3]. Tradunt Sarraceni quod idolum istud Mahumet, quem colunt, dum adhuc viveret, in nomine suo proprio fabricavit, et demoniacam legionem quamdam suâ arte magicâ in eo sigillavit [4], quæ etiam tantâ fortitudine illud idolum obtinet, quod a nullo unquam frangi potuit. Cum enim aliquis Christianus ad illud appropinquat, statim periclitatur; sed cum aliquis Sarracenus causâ adorandi vel deprecandi Mahumet accedit, ille incolumis recedit. Si forte super illud avis quælibet se deposuerit, illico morietur. Est igitur in maris margine lapis antiquus, opere sarraceno optime sculptus, super terram situs, deorsum latus et quadratus, desuper strictus, altissimus, scilicet quantum solet volare in altum corvus, super quem elevata est

---

1) B., C., D., E., G. ajoutent: Karolus Calvus, Ludovicus et Carlomannus (Carlomannus n'est que dans C.; les autres ont par erreur Karolus Magnus). Ces trois noms ne se trouvent pas dans A., P., H., I., et peut-être sont-ils interpolés. 2) Lisez ainsi, au lieu de Alandaluf. 3) Les Arabes disent صنم قادس, *çanam Câdis*, l'idole de Cadix. *Salam Cadis* en est une légère altération, mais on trouve aussi *çalam* (comme en hébreu et en araméen) à côté de *çanam* dans Bar Bahloul, cité dans le Lexique syriaque de Payne Smith, p. 1966. 4) P. inclusit et signavit.

imago illa de auricalco optimo in effigie hominis fusa, super pedes suos erecta, faciem tenens versus meridiem, et manu dexterâ tenens quandam clavem [1] ingentem. Quæ scilicet clavis, ut ipsi Sarraceni aiunt, a manu eius cadet anno quo rex futurus in Galliâ natus fuerit, qui totam terram hispanicam christianis legibus in novissimis temporibus subiugabit. Mox ut viderint clavem lapsam, gazis suis in terrâ repositis, omnes fugient.

CAPUT V.

De ecclesiis quas Karolus fecit.

Ex auro, quod Karolo reges et principes Hispaniæ dedere, beati Iacobi basilicam, tunc per tres annos in illis oris [2] commorans, augmentavit, antistitem et canonicos secundum beati Isidori episcopi et confessoris regulam in eâ constituit, eamque * tintinnabulis palliisque, libris cæterisque ornamentis [3] decenter ornavit. De residuo vero auro et argento universo, quod de Hispaniâ attulit, regressus ab eâ multas ecclesias fecit: ecclesiam beatæ Mariæ Virginis, quæ est apud Aquisgranum, et basilicam sancti Iacobi [4] quæ est apud Tolosam, et illam quæ est in Gasconiâ inter urbem quæ vulgo dicitur Axa et sanctum Iohannem Sorduæ viâ Iacobitanâ, et ecclesiam sancti Iacobi Parisiis inter Sequanam fluvium et montem Martyrum, et abbatias innumeras quas per mundum fecit.

---

1) Sur la variante *clavam* voyez plus haut, p. XCIV. 2) A. partibus. 3) P. libris et palliis atque campanis vel cæteris ornatibus. 4) B., D., P. ajoutent: in eâdem villâ; cette église n'est pas nommée dans A., C., E., F., G., R. Puis B., C., D., F., P. ont de plus: et ecclesiam sancti Iacobi quæ est apud urbem Biterrensium, et basilicam sancti Iacobi etc.; mais ces mots ne sont pas dans A., E., G., R.

XXXVIII.

(Article d'Ibn-abî-Oçaibia.)

محمد بن تملیج، كان رجلا ذا وقار وسكينة ومعرفة بالطبّ والنحو واللغة والشعر والرواية وخدم الناصر بصناعة الطبّ وكان المقيم برياسته احمد بن الياس القائد وولّاه الناصر خطّة الردّ وقضاء شذونة وله فى الطبّ تاليف حسن الاشكال وادرك صدرًا من دولة الحكم المستنصر بالله وكان حظيًّا عنده وخدمه بصناعة الطبّ، قال القاضى صاعد وولّاه النظر فى بنيان الزيادة من قبلىّ الجامع بقرطبة فتولّى ذلك وكملت تحت اشرافه وامانته ورايت اسمه مكتوبا بالذهب وقطع الفسيفسا على حائط المحراب بها وان ذلك البنيان كمل على يديه عن امر الخليفة الحكم فى سنة ثمان وخمسين وثلثمائة ۞

XXXIX.

(Note pour la page 447.)

Une chronique écrite en Flandre et publiée dans le *Recueil* de De Smet (voyez t. I, p. 113), renferme sur le mariage du comte Philippe de Flandre avec la princesse portugaise un récit qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence, car s'il était conforme à la vérité, il détruirait ce que j'ai cru devoir dire dans mon texte sur ce sujet et sur l'origine du récit de Raoul de Diceto. Voici donc ce que rapporte ce chroniqueur: Partant de la terre sainte, où il avait pris part à la croisade, Philippe de Flandre s'embarqua, longea les

côtes de Rhodes, de Chypre, de la Crète, de la Sicile, de Majorque, de la Corse et de l'Espagne [1], et arriva enfin à Lisbonne, où il voulait rester quatre ou cinq jours pour se ravitailler. Là il fit la connaissance de la reine du Portugal, la fille du feu roi Alphonse, qui avait perdu son mari peu de temps auparavant, et qui avait deux fils; à l'un elle avait donné le royaume, à l'autre, le duché d'Algarve. On proposa à Philippe, qui était veuf et sans enfants, de demander la main de cette princesse, ce qu'il fit après y avoir réfléchi trois jours, et ayant obtenu le consentement de la dame, il l'épousa. La nouvelle comtesse partit avec la flotte pour la Flandre, où le comte se rendit par terre en traversant la Navarre, la Gascogne, l'Aquitaine, le Poitou et la Touraine.

Pour juger de la véracité de ce récit, qui continue mais dont la suite ne nous intéresse point, il faut faire attention à ces circonstances:

1° Le chroniqueur ne semble avoir eu aucune idée de l'état réel des choses en Portugal, car chez lui le roi Alphonse est déjà mort, tandis qu'il survécut un an et demi au mariage de sa fille (+ en décembre 1185). Puis la princesse aurait été veuve, ce qui est en contradiction avec le témoignage de l'auteur, d'ordinaire si bien informé, du *Chron. Lusit.*, qui ne lui connaît d'autre époux que le comte de Flandre, et avec ceux de Raoul de Diceto et de Robert du Mont-Saint-Michel. Elle aurait eu de son premier mari deux fils, dont l'un aurait été roi de Portugal, l'autre, duc d'Algarve. L'Algarve n'appartenait pas encore aux Portugais, il était au pouvoir des musulmans, auxquels il n'a été enlevé qu'au milieu du XIIIe siècle par Alphonse III, et quant au roi qui

1) On voit que ce chroniqueur n'était pas fort sur la géographie, car autrement il aurait nommé Chypre avant Rhodes, et la Corse avant Majorque.

succéda à Alphonse Ier, c'était son fils Sancho, le frère de la princesse dont il s'agit, mais non son fils, et lui seul survécut à son père, qui avait perdu deux autres fils qu'il avait eus (*Chron. Lusit.*).

2° D'après le chroniqueur, Philippe serait venu en personne à Lisbonne et y aurait épousé la dame. Ceci est en opposition avec les bonnes autorités, qui assurent que la princesse a été *envoyée* en Flandre. *Chron. Lusit.*: «aliam vero (filiam), id est Dom. Tarasiam, misit (Rex Donnus Alfonsus) in uxorem Consuli Flandrensium;» Raoul de Diceto: «Philippus comes Flandrensis Adelfonsum regem Portugalensium per internuncios sæpius sollicitavit, ut Beatricem filiam suam — sibi matrimonio copulandam transmitteret» cæt.; chronique flamande dans le *Recueil* de De Smet, t. I, p. 127: «interim comes mittit in Hispaniam pro Mathilde, filiâ Aldefonsi regis Portugaliæ, quæ ad eum venit cum regio apparatu et ambitione [1] multâ, et facta est ei uxor, anno Domini MCLXXXIV, mense Augusto;» voyez aussi Robert du Mont-Saint-Michel [2].

3° En disant que Philippe vint à Lisbonne après son retour de la terre sainte, le chroniqueur a commis une faute grossière contre la chronologie. Le mariage a eu lieu, d'après tous les témoignages, en 1184. Or c'est dans l'année 1177 que Philippe a été pour la première fois en Palestine (car il y a été deux fois, et la seconde fois il n'en est pas revenu, puisqu'il y mourut le 1er juin 1191); il retourna en Flandre après Pâques de l'année suivante, et y arriva en octobre. Le chroniqueur flamand a donc avancé son second mariage de

1) *Ambitio* est ici synonyme d'*apparatus*; voyez Ducange. 2) On remarquera que la princesse, qui s'appelait Thérèse en Portugal, a changé de nom en Flandre, où elle prit celui de Mathilde (cp. dans le *Recueil* de De Smet, t. I, p. 15, 125, 288, t. II, p. 177); voyez ce que j'ai dit plus haut, p. XCVII et suiv. Il est singulier que Raoul de Diceto lui donne un troisième nom, celui de Béatrix.

six ans. En outre, le comte n'a nullement suivi la route par mer que ce chroniqueur indique, mais arrivé à Constantinople, il a continué son voyage par terre. Voyez Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, t. III, part. 2, p. 183, 184, n. 46.

Il résulte de tout cela que ce récit n'est qu'un tissu d'erreurs.

XL.

(Texte de l'anonyme de Copenhague.)

Le man. qui contient cette chronique est d'une date fort récente, puisqu'il a été achevé de copier dans l'année 1761, et le copiste était un homme peu instruit et nonchalant au plus haut degré. En conséquence, j'ai dû corriger ce texte en plusieurs endroits, mais quelquefois j'ai tenté en vain de le faire.

ورحل يوم الخميس العاشر لربيع الأوّل من[1] بطليوس ولما وصل الى وادى تاجه امر الموحدين ان ينقدموا حتى يقفوا على باب شنترين ونهض معهم السيد ابو اسحق الوالى على اشبيلية حتى وقفوا على باب شنترين يوم الاربعاء السادس عشر لربيع الاول الى وقت الظهر ولم يشتغل احد بقتال، ولا رمى بنبال[2]،، انما كان الغرض فى روية اسوارها وفهم حال النصارى ونزل امير المومنين بجميع عساكره بالجبل المطلّ على شنترين القريب اليها وامر العساكر ان يبرّزوا على النصارى فنزلوا للتبريز

1) Ce mot manque dans le man. 2) Man. بقبال.

والجالدة والرماة ثم وقفوا على بابها والنصارى ....[1] وقد امتلأت قلوبهم ذعرا وحسرة وامير المومنين يامر الناس وهم فرحون مستبشرون والخيرات كثيرة بكل جهة ووصل الشعير اثنا عشر مدًّا بدرهم والقمح خمسة عشر مدًّا بدرهم فامر امير المومنين الناس بالتأهّب لقتال النصارى فى الاسوار فتقاتلوا حينا حتى تمكّنوا من الربض المذكور ومن خرج من جيش النصارى هُزم حتى كانوا يترجلون عن خيولهم ويطلعهم اخوانهم بالحبال من أعلى سور القصبة وعاين النصارى فى هذا اليوم ما اذهلهم وهالهم، وقرّت اعين الاسلام بما[2] نالهم، وهُدمت الكنيستان[3] بالمدينة البرّانيّة وخُربت دورها، واقفر معمورها، فرحم الله قائلها

فلو كان حيا قد اوجبت فى هذا اليوم[4]

وبات الناس ليلة السبت على الحالة المرغوبة من الامل فى فتح شنترين خربها الله وفى صبيحة[5] يوم السبت تأهّب الناس للقتال ودام بينهم الى يوم الاثنين الحادى والعشرين لربيع الاول فكانت بين المسلمين والنصارى حروب وخطوب فامر الخليفة فى هذا اليوم ان يرفع الناس[6] ايديهم عن القتال وكان قد امرهم ان يرحلوا من منزلهم وينزلوا فى منزل اخر فتعجّب الناس من هذا الراى فى الانتقال والارتحال، وتعطّلت فى النفوس جميع الآمال، وظهر الخلل فى جميع الاحوال، *وكبا بابن[7]

1) Dans le man. الها. 2) Ce mot manque dans le man. 3) Man. الكنيستين. 4) Vers (ou hémistiche) altéré. 5) Le man. porte ici comme ailleurs صباحية. 6) Le man. ajoute الى, qui est de trop. 7) Man. وكما يابن بن.

الخليفة ابى اسحاق فرسه واعتلّت قدمه وتورّمت فى الحين وكان فى جميع الاحوال يتصرّف [1] فى اوامر ابيه على سرير من خشب ويحمل على الاعناق وحدث فى هذا اليوم على عسكر اهل مرسية حدث مروّع وذلك انهم خرجوا للاغارة فى بسائط [2] النصارى فخرجوا عليهم وهزموهم بعد حروب شديدة ووصلوا للمحلّة وأُخذت من دوابّ المسلمين خمسون [3] دابّة خرجت برسم العلف وبات الناس من الوجل فى امر وضرر وحدث فى هذه الغزوة حدث ان خطيب الجماعة الذى كان يصلّى بالخليفة عند روية شدّة الحرب ركب [4] فرسه ودخل فى عسكر النصارى * فى الاسلام منك [5] للانام ونقيصة فى الدين وقعت [6] وعند وصوله اليهم عرفوه وفهموا مذهبه فاتّهموه وقتلوه

واستُشهد [7] فى هذه الغزوة جماعة [8] من اعيان الموحدين وجماعة من اشياخ روّساء الاندلس وغيرهم وكان فى هذه الغزوة بين المسلمين والنصارى قتال ونزال يطول شرحه ووصفه الى ان اعتلّ امير المومنين فامر بالرحيل على ما أَصِفُه [9] ايضاح الخبر عن وفاة امير المومنين ابى يعقوب بن عبد المومن فى غزوته هذه رحمه، قال ابو الحجاج يوسف بن عمر رحمه لما قصد امير المومنين فى هذه الحركة التى توفى فيها الى عدوّ الغرب ابن الرنك لسوء مجاورته وشدّة اضراره بالمسلمين عزم على

1) Man. وكان ينصرق (*sic*). 2) Man. بصايط. 3) Man. خمسين. 4) Man. فركب. 5) Ces mots sont altérés. 6) Man. ووقعت. 7) Man. تشهد. 8) Man. وجماعة. 9) Man. اصافه.

قصد مدينة شنترين أَحَدّ [1] بلاد ابن للرنك سورا [2]، واكثرها حبورا،، واكثر بلاده اجنادا [3]، *وأَقْوَمها استعدادا [4]،، فبرّز عليهم تبريزا اذهل حلوم النصارى .وفتّ [5] افئدة الدانين منهم والقاصين فى امم لا تحصى، ولا تكاثر بالرمل ولا للحصى،، والبلد لحسن عمارته والتفاف اشجاره واتّصال جنّاته، واينباع ثمراته،، ليس له مسلك الا من خلال تلك الاغصان، وفى اثناء منعرجات ما احدق به من اشتباك الكروم والتفاف الغيطان،، فكانت اشخاص الفرسان عند رويتهم تتوارى بالظلال ويستر ظهور حسن هيئتها فروع الاشجار فامر الخليفة للجيش خيلا ورجلا، وبعضا وكُلّا،، بنشر بيض تلك الرايات، التى كانت قد أُعدّت لهم تلك الاوقات،، وكان القصد محاصرتها واظهار القدرة فى مضايقتها قال يوسف بن عمر فلما .... [6] من جهاتها الانباء وطال الغير طائل الثواء عزم امير المومنين على الارتحال، وترويح للجيوش والنفوس من السآمة [7] والكلال،، فامر بالرحيل ليلا فاضطرب اقلاع الناس اضطرابا شنيعا وكثر الضجيج واختلاط الاصوات، وتهوّلت المحلّات،، واخذ العموم على شَتّى المسالك فلا ترى سميعا، ولا مطيعا،، وقد كان ثقات الخليفة تطوّفوا أوّل الليل على المرءوس والمجموع، واوعزوا اليهم ترتيب التحرّك وكيفيّة القلوع،، وان يكون كل قبيل من

1) Man. اخذ. 2) Ce n'est pas le mot qui convient. 3) Man. اجناده. 4) Man. واقوامهم استعداد. 5) Man. وفت. 6) Le man. porte استراعت. 7) Man. الشامة.

جهتهم ثابتين مرصودين حتى ترحل الحمولة والاثقال، وتتخلص الى السعة من المضايق والاوحال، فلم يوقف عند معاقد هذا الاعتزام، ونثر ما عُقد من ذلك النظام، ومن [1] هذا الاحكام، وتوهّم الناس ان الامير قد اقلع سحرا، واحتاط لأجازة [2] النهر مبكرا، فبادروا للتقدّم قال يوسف بن عمر المورخ حضرتُ يوم هذا الاقلاع وليله، فما رايتُه فى تاريخ تقدّم قبله، ولا يُحصر [3] واصفٌ هوله، ولما عرف الخليفة بدنوّ الروم من ساقته، واجترائهم على الافتراس باكناف ساحته، امر بضرب الطبول، واشراع [4] النصول، فاقبلوا لاصوات الطبل مهطعين، ودفع من كان بجناحى الساقة على من وجدوا من الروم وغادروهم فى مصارعهم مجدّلين، وحان [5] لهم شرّ يوم ما ظنّوا وأَخْذ ثار فى الحين، ونزل امير المومنين بعدوة الوادى، وقد بدت من جرحه البوادى، وامر بتفرّق الجموع ورجوع كل واحد منهم الى قبيله من العموم واستقبل موسطة البلاد، واباح فيها مبالغة الفساد، وامر بتخريب ما وُجد من المبانى وتغوير المياه واستئصال الاشجار، وتحريق كل ما يمكن تغييره وازالة عينه بالنار، وتمادى المشى على هذا النحو الى حصن طرش فاقام بذروة جبله وامر بشنّ الغارات عليه وتقسيم السرايا على الجنبات، الى جلب الاقوات، وامّر السيد ابا زيد بن الاخ الى حفص على معظم البعوث فاستاق من الغنائم ما

1) La copulative manque dans le man. 2) Man. لاجزات. 3) Man. يحصر. 4) Le man. ajoute فى, qui est de trop. 5) Man. وحاز.

